

Irénée de Lyon

Contre les Hérésies

IRENEE DE LYON

CONTRE LES HÉRÉSIES

Dénonciation et réfutation de la gnose au nom menteur

LIVRE I

PREFACE

Rejetant la vérité, certains introduisent des discours mensongers et « des généalogies sans fin, plus propres à susciter des questions », comme le dit l'Apôtre, « qu'à bâtir l'édifice de Dieu fondé sur la foi ». Par une vraisemblance frauduleusement agencée, ils séduisent l'esprit des ignorants et les réduisent à leur merci, falsifiant les paroles du Seigneur et se faisant les mauvais interprètes de ce qui a été bien exprimé. Ils causent ainsi la ruine d'un grand nombre, en les détournant, sous prétexte de « gnose », de Celui qui a constitué et ordonné cet univers : comme s'ils pouvaient montrer quelque chose de plus élevé et de plus grand que le Dieu qui a fait le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment ! De façon spécieuse, par l'art des discours, ils attirent d'abord les simples à la manie des recherches ; après quoi, sans plus se soucier de vraisemblance, ils perdent ces malheureux, en inculquant des pensées blasphématoires et impies à l'endroit de leur Créateur à des gens incapables de discerner le faux du vrai.

L'erreur, en effet, n'a garde de se montrer telle qu'elle est, de peur que, ainsi mise à nu, elle ne soit reconnue ; mais, s'ornant frauduleusement d'un vêtement de vraisemblance, elle fait en sorte de paraître — chose ridicule à dire — plus vraie que la vérité elle-même, grâce à cette apparence extérieure, aux yeux des ignorants. Comme le disait, à propos de ces gens-là, un homme supérieur à nous : « La pierre précieuse, voire de grand prix aux yeux de certains, qu'est l'émeraude, se voit insultée par un morceau de verre habilement truqué, s'il ne se rencontre personne qui soit capable de procéder à un examen et de démasquer la fraude. Et lorsque de l'airain a été mêlé à l'argent, qui donc, s'il n'est connaisseur, pourra aisément le vérifier ? »

Or nous ne voulons pas que, par notre faute, certains soient emportés par ces ravisseurs comme des brebis par des loups, trompés qu'ils sont par les peaux de brebis dont ils se couvrent, eux dont le Seigneur nous a commandé de nous garder, eux qui parlent comme nous, mais pensent autrement que nous. C'est pourquoi, après avoir lu les commentaires des « disciples » de Valentin — c'est le titre qu'ils se donnent —, après avoir aussi rencontré certains d'entre eux et avoir pénétré à fond leur doctrine, nous avons jugé nécessaire de te manifester, cher ami, leurs prodigieux et profonds mystères, que « tous ne comprennent pas », parce que tous n'ont pas craché leur cerveau. Ainsi informé de ces doctrines, tu les feras connaître à ton tour à tous ceux qui sont avec toi et tu engageras ceux-ci à se garder de l'« abîme » de la déraison et du blasphème contre Dieu. Autant qu'il sera en notre pouvoir, nous rapporterons brièvement et clairement la doctrine de ceux qui enseignent l'erreur en ce moment même — nous voulons parler de Ptolémée et des gens de son entourage, dont la doctrine est la fleur de l'école de Valentin —, et nous fournirons, selon nos modestes possibilités, les moyens de les réfuter, en montrant que leurs dires sont absurdes, inconsistants et en désaccord avec la vérité. Ce n'est pas que nous ayons l'habitude de composer ou que nous soyons exercé dans l'art des discours ; mais la charité nous presse de te manifester, à toi et à tous ceux qui sont avec toi, leurs enseignements tenus soigneusement cachés jusqu'ici et venus enfin au jour par la grâce de Dieu : « car il n'est rien de caché qui ne doive être révélé, rien de secret qui ne doive être connu ».

Tu n'exigeras de nous, qui vivons chez les Celtes et qui, la plupart du temps, traitons nos affaires en dialecte barbare, ni l'art des discours, que nous n'avons pas appris, ni l'habileté de l'écrivain, dans

laquelle nous ne nous sommes pas exercé, ni l'élégance des termes ni l'art de persuader, que nous ignorons ; mais ce qu'en toute simplicité, vérité et candeur nous t'avons écrit avec amour, tu le recevras avec le même amour, et tu le développeras toi-même pour ton compte, car tu en es plus que nous capable : après l'avoir reçu de nous comme des « semences », comme de simples « commencements », tu feras abondamment « fructifier » dans l'étendue de ton esprit ce qu'en peu de mots nous t'avons exprimé et tu présenteras avec force à ceux qui sont avec toi ce que, bien insuffisamment, nous t'avons fait connaître. Et de même que, pour répondre à ton désir déjà ancien de connaître leurs doctrines, nous avons mis tout notre zèle, non seulement à te les manifester, mais encore à te fournir le moyen d'en prouver la fausseté, ainsi toi-même tu mettras tout ton zèle à servir autrui selon la grâce qui t'a été donnée par le Seigneur, pour que dorénavant les hommes ne se laissent plus entraîner par la doctrine captieuse de ces gens-là. Cette doctrine, la voici donc.

PREMIERE PARTIE

EXPOSÉ DE LA DOCTRINE DE PTOLÉMÉE

1. CONSTITUTION DU PLÉRÔME

Genèse des trente Bons

Il existait, disent-ils, dans les hauteurs invisibles et innommables, un Bon parfait, antérieur à tout. Cet Éon, ils l'appellent Pro-Principe, Pro-Père et Abîme. Incompréhensible et invisible, éternel et inengendré, il fut en profond repos et tranquillité durant une infinité de siècles. Avec lui coexistait la Pensée, qu'ils appellent encore Grâce et Silence. Or, un jour, cet Abîme eut la pensée d'émettre, à partir de lui-même, un Principe de toutes choses ; cette émission dont il avait eu la pensée, il la déposa, à la manière d'une semence, au sein de sa compagne Silence. Au reçu de cette semence, celle-ci devint enceinte et enfanta Intellect, semblable et égal à celui qui l'avait émis, seul capable aussi de comprendre la grandeur du Père. Cet Intellect, ils l'appellent encore Monogène, Père et Principe de toutes choses. Avec lui fut émise Vérité. Telle est la primitive et fondamentale Tétrade pythagoricienne, qu'ils nomment aussi Racine de toutes choses. C'est : Abîme et Silence, puis Intellect et Vérité. Or ce Monogène, ayant pris conscience de ce en vue de quoi il avait été émis, émit à son tour Logos et Vie, Père de tous ceux qui viendraient après lui, Principe et Formation de tout le Plérôme. De Logos et de Vie furent émis à leur tour, selon la syzygie, Homme et Eglise. Et voilà la fondamentale Ogdoade, Racine et Substance de toutes choses, qui est appelée chez eux de quatre noms : Abîme, Intellect, Logos et Homme. Chacun de ceux-ci est en effet mâle et femelle : d'abord le Pro-Père s'est uni, selon la syzygie, à sa Pensée, qu'ils appellent aussi Grâce et Silence ; puis le Monogène, autrement dit l'Intellect, à la Vérité ; puis le Logos, à la Vie ; enfin l'Homme, à l'Église.

Or, tous ces Éons, émis en vue de la gloire du Père, voulant à leur tour glorifier le Père par quelque chose d'eux-mêmes, firent des émissions en syzygie. Logos et Vie, après avoir émis Homme et Église, émirent dix autres Éons, qui s'appellent, à ce qu'ils prétendent : Bythios et Mixis, Agèratos et Henôsis, Autophyès et Hèdonè, Akinètòs et Syncrasis, Monogenès et Makaria. Ce sont là, disent-ils, les dix Éons émis par Logos et Vie. L'Homme, lui aussi, avec l'Église, émit douze Éons, qu'ils gratifient des noms suivants : Paraclètòs et Pistis, Patrikos et Elpis, Mètrikos et Agapè, Aeinous et Synesis, Ekklèsiasitikos et Makariotès, Thelètòs et Sagesse.

Exégèses gnostiques

Tels sont les trente Éons de leur égarement, ces êtres enveloppés de silence, ces inconnus. Tel est leur Plérôme invisible et pneumatique avec sa division tripartite en Ogdoade, Décade et Dodécade. C'est pour cela, disent-ils, que le Sauveur — car ils refusent de lui donner le nom de Seigneur — a passé trente années sans rien faire en public, révélant par là le mystère de ces Eons. De même encore, disent-ils, la parabole des ouvriers envoyés à la vigne indique très clairement ces trente Eons. Car certains ouvriers sont envoyés vers la première heure, d'autres vers la troisième, d'autres vers la sixième, d'autres vers la neuvième, d'autres enfin vers la onzième. Or, additionnées ensemble, ces différentes heures donnent le

total de trente : $1+3 + 6 + 9 + 11 = 30$. Ces heures, prétendent-ils, indiquent les Eons. Et voilà ces grands, ces admirables, ces secrets mystères, produit de leur propre « fructification », pour ne rien dire de toutes les autres paroles des Ecritures qu'ils ont pu adapter et accommoder à leur fiction.

2. PERTURBATION ET RESTAURATION DU PLÉRÔME

Passion de Sagesse et intervention de Limite

Ainsi donc, à ce qu'ils disent, leur Pro-Père n'était connu que du seul Monogène ou Intellect issu de lui ; pour tous les autres Eons il était invisible et insaisissable. Seul, d'après eux, l'Intellect se délectait à voir le Père et se réjouissait de contempler sa grandeur sans mesure. Il méditait de faire part également aux autres Eons de la grandeur du Père, en leur révélant l'étendue de cette grandeur et en leur apprenant qu'il était sans principe, incompréhensible et insaisissable pour la vue. Mais Silence l'en retint, par la volonté du Père, car elle voulait amener tous les Eons à la pensée et au désir de la recherche de leur Pro-Père susdit. C'est ainsi que les Eons désiraient semblablement, d'un désir plus ou moins paisible, voir le Principe émetteur de leur semence et explorer la Racine sans principe.

Mais le dernier et le plus jeune Éon de la Dodécade émise par l'Homme et l'Eglise, c'est-à-dire Sagesse, bondit violemment et subit une passion en dehors de l'étreinte de son conjoint Thelètos. Cette passion avait pris naissance aux alentours de l'Intellect et de la Vérité, mais elle se concentra en cet Eon, qui en fut altéré : sous couvert d'amour, c'était de la témérité, parce qu'il n'était pas, comme l'Intellect, uni au Père parfait. Cette passion consista en une recherche du Père, car il voulut, comme ils disent, comprendre la grandeur de ce Père ; mais comme il ne le pouvait, du fait même qu'il s'attaquait à l'impossible, il se trouva dans un état de lutte d'une extrême violence, à cause de la grandeur de l'Abîme, de l'inaccessibilité du Père et de son amour pour lui. Comme il s'étendait toujours plus vers l'avant, il allait finalement être englouti par la douceur du Père et se dissoudre dans l'universelle Substance, s'il n'avait rencontré la Puissance qui consolide les Eons et les garde hors de la Grandeur inexprimable. A cette Puissance ils donnent le nom de Limite. Par elle, donc, l'Eon en question fut retenu et consolidé; ayant fait à grand peine retour à lui-même et persuadé désormais que le Père est incompréhensible, il déposa, sous le coup de l'admiration, son Enthymésis antérieure avec la passion survenue en celle-ci.

Certains parmi les hérétiques imaginent plutôt de la façon suivante la passion et la conversion de Sagesse. Pour avoir entrepris une tâche impossible et irréalisable, elle enfanta, disent-ils, une substance informe, telle que pouvait en enfanter une femme. L'ayant considérée, elle s'attrista d'abord à cause du caractère inachevé de son enfantement, puis elle craignit que ce fruit même ne vînt à disparaître; elle fut alors comme hors d'elle-même et remplie d'angoisse, cherchant la cause de l'événement et la manière dont elle pourrait cacher ce qui était né d'elle. Après avoir été plongée dans ces passions, elle accéda à la conversion et tenta de revenir vers le Père ; mais, au bout d'un court effort, elle défailloit et supplia le Père ; à sa prière se joignirent les autres Éons, principalement l'Intellect. C'est de tout cela, disent-ils, que tire sa première origine la substance de la matière, à savoir de l'ignorance, de la tristesse, de la crainte et de la stupeur.

Le Père alors, par l'intermédiaire du Monogène, émit en surplus la Limite dont nous avons déjà parlé; il l'émit à sa propre image, c'est-à-dire sans couple, sans compagne. Car ils veulent tantôt que le Père ait Silence pour compagne, tantôt qu'il soit au-dessus de la distinction de mâle et de femelle. A cette Limite ils donnent aussi les noms de Croix, de Rédempteur, d'Emancipateur, de Délimitateur et de Guide. C'est par cette Limite, disent-ils, que Sagesse fut purifiée, consolidée et réintégrée dans sa syzygie. Car, lorsqu'eut été séparée d'elle son Enthymésis avec la passion survenue en celle-ci, elle-même demeura à l'intérieur du Plérôme; mais son Enthymésis, avec la passion qui lui était inhérente, fut séparée, « crucifiée » et expulsée du Plérôme par Limite. Cette Enthymésis était une substance pneumatique, puisque c'était l'élan naturel d'un Éon, mais c'était une substance sans forme ni figure, car Sagesse n'avait rien saisi; c'est pourquoi ils disent que cette substance était un « fruit faible et féminin ».

Emission du Christ, de l'Esprit Saint et du Sauveur

Après que cette Enthymésis eut été bannie du Plérôme des Eons et que la mère de celle-ci eut été réintégrée dans sa syzygie, le Monogène émit encore un autre couple, conformément à la providence du Père, afin qu'aucun des Eons ne subisse désormais une passion semblable : ce sont Christ et Esprit Saint,

émis en vue de la fixation et de la consolidation du Plérôme. C'est par eux, disent-ils, que furent remis en ordre les Eons. Le Christ, en effet, leur enseigna la nature de la syzygie et publia au milieu d'eux la connaissance du Père, en leur révélant que celui-ci est incompréhensible et insaisissable et que personne ne peut le voir ni l'entendre, sinon à travers le seul Monogène ; la cause de la permanence éternelle des Eons est ce qu'il y a d'incompréhensible dans le Père, et la cause de leur naissance et de leur formation est ce qu'il y a de compréhensible en lui, c'est-à-dire le Fils. Voilà ce que le Christ nouvellement émis effectua en eux. Quant à l'Esprit Saint, après avoir égalisé tous les Eons, il leur enseigna à rendre grâces et introduisit le vrai repos. Et c'est ainsi, disent-ils, que les Eons furent établis dans l'égalité de forme et de pensée, devenant tous des Intellects, tous des Logos, tous des Hommes, tous des Christs ; et de même pour les Eons féminins, tous des Vérités, des Vies, des Esprits, des Eglises.

Là-dessus, consolidés et en parfait repos, les Eons, disent-ils, chantèrent avec une grande joie un hymne au Pro-Père, tout en prenant part à une immense réjouissance. Et pour ce bienfait, dans une unique volonté et une unique pensée de tout le Plérôme des Éons, avec l'assentiment du Christ et de l'Esprit et la ratification du Père, chacun des Éons apporta et mit en commun ce qu'il avait en lui de plus exquis et comme la fleur de sa substance ; tressant le tout harmonieusement en une parfaite unité, ils firent, en l'honneur et à la gloire de l'Abîme, une émission qui est la toute parfaite beauté et comme l'étoile du Plérôme : c'est le Fruit parfait, Jésus, qui s'appelle aussi Sauveur, et encore Christ et Logos, du nom de ses pères, et aussi Tout, car il provient de tous. En même temps, en l'honneur des Eons, furent émis pour lui des gardes du corps, qui sont des Anges de même race que lui.

Exégèses gnostiques

Telles sont donc : la production qu'ils disent avoir été effectuée au dedans du Plérôme ; la mésaventure de cet Éon qui tomba en passion et faillit périr, comme dans une vaste matière, à cause de sa recherche du Père ; l'assemblage hexagonal de celui qui est à la fois Limite, Croix, Rédempteur, Emancipateur, Délimitateur et Guide ; la naissance, postérieure à celle des Eons, du premier Christ et de l'Esprit Saint émis par le Père à la suite de son repentir ; enfin la fabrication, par une mise en commun de cotisations, du second Christ, qu'ils appellent aussi le Sauveur. Tout cela, sans doute, n'a pas été dit en clair dans les Écritures, parce que « tous ne comprennent pas » leur gnose, mais cela a été indiqué en mystère par le Sauveur, au moyen de paraboles, à l'intention de ceux qui sont capables de comprendre. Ainsi les trente Eons ont été indiqués, comme nous l'avons déjà dit, par les trente années durant lesquelles le Sauveur n'a rien fait en public, ainsi que par la parabole des ouvriers de la vigne. Paul, également, à les en croire, nomme manifestement et à maintes reprises les Eons ; il garde même leur hiérarchie, lorsqu'il dit : «... dans toutes les générations du siècle des siècles ». Nous-mêmes enfin, lorsque nous disons au cours de l'eucharistie : « dans les siècles des siècles », nous faisons allusion à ces Eons.

Partout où se rencontrent les mots « siècle » ou « siècles », ils veulent qu'il y soit question des Eons.

L'émission de la Dodécade d'Eons est indiquée par le fait qu'à douze ans le Seigneur a discuté avec les docteurs de la Loi, comme aussi par le choix des apôtres, car ceux-ci furent au nombre de douze. Quant aux dix-huit autres Eons, ils sont manifestés par le fait que le Seigneur, après sa résurrection d'entre les morts, a vécu durant dix-huit mois — c'est du moins ce qu'ils disent — avec ses disciples. Les deux premières lettres du nom de Jésus, à savoir iota (= 10) et êta (= 8), indiquent aussi clairement les dix-huit Eons. De même les dix Eons sont signifiés, disent-ils, par la lettre iota (= 10), qui est la première de son nom. Et c'est pour ce motif que le Sauveur a dit : « Pas un seul iota ni un seul petit trait ne passera, que tout n'ait eu lieu. »

La passion survenue dans le douzième Eon est signifiée, disent-ils, par l'apostasie de Judas, qui était le douzième des apôtres, et par le fait que le Seigneur souffrit sa Passion le douzième mois : car ils veulent qu'il ait prêché durant une seule année après son baptême. Ce mystère est encore clairement manifesté dans l'épisode de l'hémorroïsse. C'est en effet après douze années de souffrances qu'elle fut guérie par la venue du Sauveur, après avoir touché la frange de son vêtement, et c'est pourquoi le Sauveur dit : « Qui m'a touché ? », enseignant par là à ses disciples le mystère survenu parmi les Eons et la guérison de l'Eon tombé en passion...Car celle qui souffrit ainsi douze ans, c'était cette Puissance-là : elle s'étendait et sa substance s'écoulait dans l'infini, comme ils disent ; et si elle n'avait touché le vêtement du Fils, c'est-à-dire la Vérité appartenant à la première Tétrade et signifiée par la frange du vêtement, elle se fût dissoute dans l'universelle Substance ; mais elle s'arrêta et se dégagea de sa passion : car la Vertu sortie

du Fils — laquelle serait Limite, à ce qu'ils prétendent — guérit Sagesse et sépara d'elle la passion. Que le Sauveur, qui est issu de tous, soit le Tout, c'est, disent-ils, ce que montre la parole : « Tout mâle ouvrant le sein... ». Etant le Tout, ce Sauveur ouvrit le sein de l'Enthymésis de l'Éon tombé en passion, lorsqu'elle eut été bannie du Plérôme. Cette Enthymésis, ils l'appellent encore Seconde Ogdoade, et nous en parlerons un peu plus loin. Paul lui aussi, d'après eux, a manifestement en vue ce mystère, lorsqu'il dit : « Il est toutes choses » ; et encore : « Toutes choses sont pour lui, et de lui viennent toutes choses » ; et encore : « En lui habite toute la plénitude de la divinité. » La parole « récapituler toutes choses dans le Christ » est également interprétée par eux de cette manière, ainsi que toutes les autres paroles semblables.

De même encore, à propos de leur Limite, qu'ils appellent aussi de plusieurs autres noms, ils exposent qu'elle a deux activités, l'une qui consolide, l'autre qui sépare : en tant qu'elle consolide et affermit, elle est Croix ; en tant qu'elle sépare et délimite, elle est Limite. Le Sauveur, disent-ils, a indiqué ces activités de la manière suivante : d'abord celle qui consolide, lorsqu'il a dit : « Celui qui ne porte pas sa croix et ne me suit pas ne peut être mon disciple », et encore : « Prenant ta croix, suis-moi » ; ensuite celle qui délimite, lorsqu'il a dit : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. » Jean, prétendent-ils, a indiqué cette même chose en disant : « Le van est dans sa main pour purifier son aire, et il rassemblera le froment dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera dans un feu inextinguible. » Ce texte indique l'opération de Limite, car, d'après leur interprétation, le van n'est autre que cette Croix, qui consume tous les éléments hyliques comme le feu consume la paille, mais qui purifie les sauvés comme le van purifie le froment.

L'apôtre Paul lui aussi, disent-ils, fait mention de cette Croix en ces termes : « Le Logos de la Croix est folie pour ceux qui périssent, mais, pour ceux qui sont sauvés, il est vertu de Dieu » ; et encore : « Pour moi, puis-je ne me glorifier en rien, si ce n'est dans la Croix du Christ, à travers laquelle le monde est crucifié pour moi, et moi pour le monde ! ».

Voilà ce qu'ils disent au sujet de leur Plérôme et de la formation des Eons, faisant violence aux belles paroles des Écritures pour les adapter à leurs scélérates inventions. Et ce n'est pas seulement des Évangiles et des écrits de l'Apôtre qu'ils s'efforcent de tirer leurs preuves, en dénaturant les interprétations et en faussant les exégèses, mais ils recourent aussi à la Loi et aux prophètes : comme il s'y rencontre nombre de paraboles et d'allégories susceptibles d'être tirées dans des sens multiples, ils accommodent l'ambiguïté de celles-ci à leur fiction au moyen d'exégèses habiles et artificieuses, et ils retiennent ainsi captifs loin de la vérité ceux qui ne gardent pas solidement leur foi en un seul Dieu Père tout-puissant et en un seul Jésus-Christ, Fils de Dieu.

3. AVATARS DU DÉCHET EXPULSÉ DU PLÉRÔME

Passion et guérison d'Achamoth

Voici maintenant les événements extérieurs au Plérôme tels qu'ils les présentent. Lorsque l'Enthymésis de la Sagesse d'en haut — Enthymésis qu'ils appellent aussi Achamoth — eut été séparée du Plérôme avec la passion qui lui était inhérente, elle bouillonna, disent-ils, dans les lieux de l'ombre et du vide : c'était inévitable, puisqu'elle était exclue de la lumière et du Plérôme, étant sans forme ni figure, à la manière d'un avorton, pour n'avoir rien saisi. Le Christ eut alors pitié d'elle. S'étendant sur la Croix, il forma Achamoth, par sa propre vertu, d'une formation selon la substance seulement, non d'une formation selon la gnose. Après cette opération, il remonta, en rassemblant en lui sa vertu, et abandonna Achamoth, afin que celle-ci, prenant conscience de la passion qui était en elle par suite de la séparation d'avec le Plérôme, aspirât aux réalités supérieures, ayant une certaine odeur d'incorruptibilité laissée en elle par le Christ et l'Esprit Saint. C'est d'ailleurs pourquoi elle porte ces deux noms : Sagesse, du nom de son père — car son père s'appelle Sagesse —, et Esprit Saint, du nom de l'Esprit qui était aux côtés du Christ. Ainsi formée et devenue consciente, mais vidée aussitôt du Logos — c'est-à-dire du Christ — qui l'assistait invisiblement, elle s'élança à la recherche de la Lumière qui l'avait abandonnée. Elle ne put toutefois la saisir, parce qu'elle en fut empêchée par Limite. C'est alors que Limite, en s'opposant à elle dans son élan vers l'avant, dit : « Iao ! » : c'est là, assurent-ils, l'origine du nom Iao. Ne pouvant donc franchir Limite, parce qu'elle était mêlée de passion, et se voyant abandonnée, seule, au dehors, elle fut accablée sous tous les éléments de cette passion qui était multiple et diverse : elle éprouva de la tristesse,

pour n'avoir pas saisi la Lumière ; de la crainte, à la perspective de voir la vie lui échapper de la même manière que la Lumière; de l'angoisse, par-dessus cela ; et le tout, dans l'ignorance. A la différence de sa mère — la première Sagesse, qui était un Eon —, Achamoth, au milieu de ces passions, n'éprouva pas une simple altération, mais une opposition des contraires. Survint alors en elle une autre disposition, celle de la conversion vers celui qui l'avait vivifiée.

C'est ainsi que s'expliquent, disent-ils, l'origine et l'essence de la matière dont est formé ce monde : de la conversion est issue toute l'âme du monde et du Démiurge, tandis que de la crainte et de la tristesse est dérivé tout le reste. En effet, des larmes d'Achamoth provient toute l'humide substance ; de son rire, la substance lumineuse ; de sa tristesse et de son saisissement, les éléments corporels du monde. Tantôt, en effet, elle pleurait et s'attristait, comme ils disent, de ce qu'elle avait été abandonnée, seule, dans les ténèbres et le vide ; tantôt, au souvenir de la Lumière qui l'avait abandonnée, elle se détendait et riait ; tantôt encore, elle était prise de crainte ; tantôt enfin, elle éprouvait angoisse et égarement.

Eh quoi ! C'est un spectacle peu banal, en vérité, que celui de ces hommes expliquant pompeusement, chacun à sa façon, de quelle passion, de quel élément la matière tire son origine. Ces enseignements, ils ont bien raison, me semble-t-il, de ne pas vouloir les livrer à tout le monde au grand jour, mais seulement à ceux qui sont capables de fournir de substantielles rémunérations pour de si grands mystères. Car ces choses ne sont pas pareilles à celles dont notre Seigneur disait : « Vous avez reçu gratuitement, donnez aussi gratuitement » : ce sont des mystères écartés, prodigieux, profonds, découverts au prix d'un immense labeur par ces amis du mensonge. Qui donc ne dépenserait toute sa fortune pour apprendre que, des larmes de l'Enthymésis de l'Eon tombé en passion, les mers, les sources, les fleuves et toute la substance humide tirent leur origine ? que, de son rire, vient la lumière ? que, de son saisissement et de son angoisse, sont issus les éléments corporels du monde ?

Mais j'entends contribuer aussi, pour ma part, à leur « fructification ». Car je vois que certaines eaux sont douces : sources, fleuves, pluies, etc. ; par contre, les eaux des mers sont salées. Je réfléchis que toutes ne peuvent venir des larmes d'Achamoth, puisque les larmes ont comme propriété d'être salées. Il est donc évident que les eaux salées sont celles qui proviennent des larmes. Mais il est probable qu'Achamoth, dans la lutte violente et l'angoisse où elle s'est trouvée, a dû suer également. D'où l'on doit supposer, en allant dans le sens de leur thèse, que les sources, les fleuves et toutes les autres eaux douces tirent leur origine de ces sueurs. Car il n'est pas vraisemblable, les larmes n'ayant qu'une seule propriété, que d'elles proviennent à la fois les eaux salées et les eaux douces ; il est plus vraisemblable que les unes proviennent des larmes, et les autres des sueurs. Mais ce n'est pas tout : comme il existe encore dans le monde des eaux chaudes et âcres, tu dois comprendre ce qu'elle a fait pour les émettre et de quel organe elles sont sorties. De tels « fruits » s'accordent tout à fait avec leur thèse.

Lors donc que leur Mère fut ainsi passée par toutes les passions et qu'elle en eut émergé à grand-peine, elle se mit, disent-ils, à supplier la Lumière qui l'avait abandonnée, c'est-à-dire le Christ. Celui-ci, remonté au Plérôme, n'eut sans doute pas le courage de descendre une seconde fois. Il envoya vers elle le Paraclet, c'est-à-dire le Sauveur, tandis que le Père donnait à celui-ci toute vertu et livrait toutes choses en son pouvoir et que les Éons faisaient de même, afin que « sur lui fussent fondées toutes choses, visibles et invisibles, les Trônes, les Divinités, les Seigneuries ». Le Sauveur fut donc envoyé vers elle avec ses compagnons d'âge, les Anges. Saisie de crainte en sa présence, Achamoth, disent-ils, se couvrit d'abord d'un voile, par révérence ; puis, l'ayant regardé, lui et toute sa fructification, elle accourut vers lui et reçut de son apparition une vertu. Il la forma alors d'une formation selon la gnose et effectua la guérison de ses passions. Il les sépara d'elle, mais ne put les négliger, car il n'était pas possible de les faire disparaître comme celles de la première Sagesse, du fait qu'elles étaient déjà habituelles et vigoureuses. Il les mit donc à part, les mélangea et les fit coaguler ; de passion incorporelle qu'elles étaient, il les changea en matière incorporelle ; puis il produisit en elle des propriétés et une nature, pour leur permettre de former des combinaisons et des corps, en sorte qu'il y eût deux substances, à savoir la mauvaise, qui est issue des passions, et celle provenant de la conversion, qui est mêlée de passion : c'est à cause de tout cela qu'ils disent que le Sauveur a fait, d'une manière virtuelle, œuvre de Démiurge.

Quant à Achamoth, dégagée de sa passion, elle conçut, de joie, la vision des Lumières qui étaient avec le Sauveur, c'est-à-dire des Anges qui l'accompagnaient ; devenue grosse à leur vue, elle enfanta, enseignent-ils, des « fruits » à l'image de ces Anges, autrement dit un enfantement pneumatique à la ressemblance des gardes du corps du Sauveur.

Genèse du Démiurge

Il existait donc dès lors trois éléments, d'après eux : l'élément provenant de la passion, c'est-à-dire la matière ; l'élément provenant de la conversion, c'est-à-dire le psychique ; enfin l'élément enfanté par Achamothe, c'est-à-dire le pneumatique. Achamothe se tourna alors vers la formation de ces éléments. Cependant elle n'avait pas le pouvoir de former l'élément pneumatique, puisque cet élément lui était consubstantiel. Elle se tourna donc vers la formation de la substance issue de sa conversion, c'est-à-dire de la substance psychique, et elle produisit au dehors les enseignements reçus du Sauveur. En premier lieu, disent-ils, elle forma, de cette substance psychique, celui qui est le Dieu, le Père et le Roi de tous les êtres, tant de ceux qui lui sont consubstantiels, c'est-à-dire des psychiques, qu'ils appellent la « droite », que de ceux qui sont issus de la passion et de la matière et qu'ils nomment la « gauche » : car, pour ce qui est de tous les êtres venus après lui, c'est lui, disent-ils, qui les a formés, mû à son insu par la Mère. C'est pourquoi ils l'appellent Mère-Père, Sans Père, Démiurge et Père ; ils le disent Père des êtres de droite, c'est-à-dire des psychiques, Démiurge des êtres de gauche, c'est-à-dire des hyliques, et Roi des uns et des autres. Car cette Enthymésis, disent-ils, ayant résolu de faire toutes choses en l'honneur des Eons, fit des images de ceux-ci, ou plutôt le Sauveur les fit par son entremise. Elle-même offrit l'image du Père invisible, du fait qu'elle n'était pas connue du Démiurge ; de son côté, le Démiurge offrit l'image du Fils Monogène, comme offrirent l'image des autres Eons les Archanges et les Anges faits par le Démiurge.

Genèse de l'univers

Le Démiurge, disent-ils, devint donc Père et Dieu des êtres extérieurs au Plérôme, puisqu'il était l'Auteur de tous les êtres psychiques et hyliques. Il sépara en effet l'une de l'autre ces deux substances qui se trouvaient mêlées ensemble et, d'incorporelles qu'elles étaient, il les fit corporelles ; il fabriqua alors les êtres célestes et les êtres terrestres et devint Démiurge des psychiques et des hyliques, de ceux de droite et de ceux de gauche, de ceux qui sont légers et de ceux qui sont lourds, de ceux qui se portent vers le haut et de ceux qui se portent vers le bas. Il disposa en effet sept Cieux, au-dessus desquels il se tient lui-même, à les en croire. C'est pourquoi ils l'appellent Hebdomade, tandis qu'ils donnent le nom d'Ogdoade à la Mère, c'est-à-dire à Achamothe, qui présente ainsi le nombre de la fondamentale et primitive Ogdoade, celle du Plérôme. Ces sept Cieux sont, selon eux, de nature intelligente : ce sont des Anges, enseignent-ils. Le Démiurge lui aussi est un Ange, mais semblable à un Dieu. De même le Paradis, situé au-dessus du troisième Ciel, est, disent-ils, le quatrième Archange par sa puissance, et Adam reçut quelque chose de lui, lorsqu'il y séjourna.

Toutes ces créations, assurent-ils, le Démiurge s'imagina qu'il les produisait de lui-même, mais en réalité il ne faisait que réaliser les productions d'Achamothe. Il fit un ciel sans connaître de Ciel, modela un homme sans connaître l'Homme, fit apparaître une terre sans connaître la Terre, et ainsi pour toutes choses : il ignore, disent-ils, les modèles des êtres qu'il faisait. Il ignore jusqu'à la Mère elle-même : il s'imagina être tout à lui seul. La cause d'une telle présomption de sa part fut, disent-ils, la Mère, qui décida de le produire comme Tête et Principe de sa substance à lui et comme Seigneur de toute l'œuvre de fabrication. Cette Mère, ils l'appellent aussi Ogdoade, Sagesse, Terre, Jérusalem, Esprit Saint, ainsi que Seigneur au masculin. Elle occupe le lieu de l'Intermédiaire : elle est au-dessus du Démiurge, mais au-dessous et en dehors du Plérôme, du moins jusqu'à la consommation finale.

La substance hylique est donc, selon eux, issue de trois passions : crainte, tristesse et angoisse. En premier lieu, de la crainte et de la conversion sont issus les êtres psychiques : de la conversion, prétendent-ils, le Démiurge tire son origine, tandis que de la crainte provient le reste de la substance psychique, à savoir les âmes des animaux sans raison, des bêtes fauves et des hommes. C'est pour ce motif que le Démiurge, trop faible pour connaître ce qui est pneumatique, se crut seul Dieu et dit par la bouche des prophètes : « C'est moi qui suis Dieu, et en dehors de moi il n'en est point d'autre. » En deuxième lieu, de la tristesse sont issus, enseignent-ils, les « esprits du mal » : c'est d'elle que tirent leur origine le Diable, qu'ils appellent aussi Maître du monde, les démons et toute la substance pneumatique du mal. Mais, disent-ils, tandis que le Démiurge est le fils psychique de leur Mère, le Maître du monde est la créature du Démiurge ; néanmoins ce Maître du monde connaît ce qui est au-dessus de lui, parce qu'il est un « esprit » du mal, tandis que le Démiurge l'ignore, étant de nature psychique. Leur Mère

réside dans le lieu supra-céleste, c'est-à-dire dans l'Intermédiaire ; le Démiurge réside dans le lieu céleste, c'est-à-dire dans l'Hebdomade ; quant au Maître du monde, il habite dans notre monde. En troisième lieu, du saisissement et de l'angoisse sont issus, comme de ce qu'il y avait de plus pesant, les éléments corporels du monde, ainsi que nous l'avons déjà dit : la fixité du saisissement a donné la terre ; le mouvement de la crainte a donné l'eau ; la coagulation de la tristesse a donné l'air ; quant au feu, il est implanté dans tous ces éléments comme leur mort et leur corruption, de même que l'ignorance, enseignent-ils, se trouvait cachée dans les trois passions.

Genèse de l'homme

Lorsque le Démiurge eut ainsi fabriqué le monde, il fit aussi l'homme choïque, qu'il tira, non de cette terre sèche, mais de la substance invisible, de la fluidité et de l'inconsistance de la matière. Dans cet homme, déclarent-ils, il insuffla ensuite l'homme psychique. Tel est l'homme qui fut fait « selon l'image et la ressemblance ». Selon l'image d'abord : c'est l'homme hylique, proche de Dieu, mais sans lui être consubstantiel. Selon la ressemblance ensuite : c'est l'homme psychique. De là vient que la substance de ce dernier est appelée « esprit de vie » car elle provient d'un écoulement spirituel. Puis, en dernier lieu, disent-ils, l'homme fut enveloppé de la « tunique de peau » : à les en croire, ce serait l'élément charnel perceptible par les sens.

Quant à l'enfantement qu'avait produit leur Mère, c'est-à-dire Achamoth, en contemplant les Anges qui entouraient le Sauveur, il était consubstantiel à celle-ci, donc pneumatique : c'est pourquoi il resta, disent-ils, lui aussi, ignoré du Démiurge. Il fut déposé secrètement dans le Démiurge, à l'insu de celui-ci, afin d'être semé par son entremise dans l'âme qui proviendrait de lui, ainsi que dans le corps hylique : ainsi porté dans ces éléments comme dans une sorte de sein, il pourrait y prendre de la croissance et devenir prêt pour la réception du Logos parfait. Ainsi donc, comme ils disent, le Démiurge n'aperçut pas l'homme pneumatique semé par Sagesse à l'intérieur même de son souffle à lui par l'effet d'une puissance et d'une providence inexprimables. Comme il avait ignoré la Mère, il ignora la semence de celle-ci. Cette semence, disent-ils encore, c'est l'Eglise, figure de l'Eglise d'en haut. Tel est l'homme qu'ils prétendent exister en eux, de sorte qu'ils tiennent leur âme du Démiurge, leur corps du limon, leur enveloppe charnelle de la matière et leur homme pneumatique de leur Mère Achamoth.

Mission du Sauveur dans le monde

Il existe donc, disent-ils, trois éléments : l'un, hylique, qu'ils appellent aussi « de gauche », périra inéluctablement, incapable qu'il est de recevoir aucun souffle d'incorruptibilité ; l'autre, psychique, qu'ils nomment aussi « de droite », tenant le milieu entre le pneumatique et l'hylique, ira du côté où il aura penché ; quant à l'élément pneumatique, il a été envoyé afin que, conjoint ici-bas au psychique, il soit « formé », étant instruit en même temps que ce psychique durant son séjour en lui. C'est cet élément pneumatique, prétendent-ils, qui est « le sel » et « la lumière du monde ». Il fallait aussi, en effet, pour l'élément psychique, des enseignements sensibles. C'est pour cette raison, disent-ils, que le monde a été constitué et que, d'autre part, le Sauveur est venu en aide à ce psychique, puisque celui-ci est doué de libre arbitre, afin de le sauver. Car il a pris, disent-ils, les prémices de ce qu'il devait sauver : d'Achamoth, il a reçu l'élément pneumatique ; par le Démiurge, il a été revêtu du Christ psychique ; enfin, du fait de l'« économie », il s'est vu entourer d'un corps ayant une substance psychique, mais organisé avec un art inexprimable de manière à être visible, palpable et passible ; quant à la substance hylique, il n'en a pas pris la moindre parcelle, disent-ils, car la matière n'est pas capable de salut. La consommation finale aura lieu lorsqu'aura été « formé » et rendu parfait par la gnose tout l'élément pneumatique, c'est-à-dire les hommes pneumatiques, ceux qui possèdent la gnose parfaite concernant Dieu et ont été initiés aux mystères d'Achamoth : ces hommes-là, ce sont eux-mêmes, assurent-ils. Par contre, ce sont des enseignements psychiques qu'ont reçus les hommes psychiques, ceux qui sont affermis par le moyen des œuvres et de la foi nue et qui n'ont pas la gnose parfaite : ces hommes-là, disent-ils, ce sont ceux qui appartiennent à l'Église, c'est-à-dire nous. C'est pourquoi, déclarent-ils, une bonne conduite est pour nous indispensable : sans quoi, point de possibilité de salut. Quant à eux, ce n'est pas par les œuvres, mais du fait de leur nature pneumatique, qu'ils seront absolument et de toute façon sauvés. De même que l'élément choïque ne peut avoir part au salut — car il n'a pas en lui, disent-

ils, la capacité réceptive de ce salut —, de même l'élément pneumatique, qu'ils prétendent constituer, ne peut absolument pas subir la corruption, quelles que soient les œuvres en lesquelles ils se trouvent impliqués. Comme l'or, déposé dans la fange, ne perd pas son éclat mais garde sa nature, la fange étant incapable de nuire en rien à l'or, ainsi eux-mêmes, disent-ils, quelles que soient les œuvres hyliques où ils se trouvent mêlés, n'en éprouvent aucun dommage et ne perdent pas leur substance pneumatique. Aussi bien les plus « parfaits » d'entre eux commettent-ils impudemment toutes les actions défendues, celles dont les Ecritures affirment que « ceux qui les font ne posséderont point l'héritage du royaume de Dieu ». Ils mangent sans discernement les viandes offertes aux idoles, estimant n'être aucunement souillés par elles. Ils sont les premiers à se mêler à toutes les réjouissances auxquelles donnent lieu les fêtes païennes célébrées en l'honneur des idoles. Certains d'entre eux ne s'abstiennent pas même des spectacles sanguinaires, en horreur à Dieu et aux hommes, où des gladiateurs luttent contre des bêtes ou combattent entre eux. Il en est qui, se faisant jusqu'à la satiété les esclaves des plaisirs charnels, paient, comme ils disent, le tribut du charnel à ce qui est charnel et le tribut du pneumatique à ce qui est pneumatique. Les uns ont secrètement commerce avec les femmes qu'ils endoctrinent, comme l'ont fréquemment avoué, avec leurs autres erreurs, des femmes séduites par certains d'entre eux et revenues ensuite à l'Eglise de Dieu. D'autres, procédant ouvertement et sans la moindre pudeur, ont arraché à leurs maris, pour se les unir en mariage, les femmes dont ils s'étaient épris. D'autres encore, après des débuts pleins de gravité, où ils feignaient d'habiter avec des femmes comme avec des sœurs, ont vu, avec le temps, leur fraude éventée, la sœur étant devenue enceinte par le fait de son prétendu frère. Et alors qu'ils commettent beaucoup d'autres infamies et impiétés, nous, qui par crainte de Dieu nous gardons de pécher même en pensée ou en parole, nous nous voyons traiter par eux de gens simples et qui ne savent rien, cependant qu'ils s'exaltent eux-mêmes au delà de toute mesure, se discernant les titres de « parfaits » et de « semence d'élection ». Nous, à les en croire, nous n'avons reçu la grâce que pour un simple usage : c'est pourquoi elle nous sera ôtée. Mais eux, c'est en toute propriété qu'ils possèdent cette grâce qui est descendue d'en haut, de l'ineffable et innommable syzygie : aussi leur sera-t-elle ajoutée. Telle est la raison pour laquelle ils doivent sans cesse et de toute manière s'exercer au mystère de la syzygie. Et voici ce qu'ils font croire aux insensés, en leur disant en propres termes : « Quiconque est "dans le monde", s'il n'a pas aimé une femme de manière à s'unir à elle, n'est pas "de la Vérité" et ne passera pas dans la Vérité ; mais celui qui est "du monde", s'il s'est uni à une femme, ne passera pas davantage dans la Vérité, parce que c'est dans la concupiscence qu'il s'est uni à cette femme. » Pour nous donc, qu'ils appellent « psychiques » et qu'ils disent être « du monde », la continence et les œuvres bonnes sont nécessaires afin que nous puissions, grâce à elles, parvenir au lieu de l'Intermédiaire ; mais pour eux, qui se nomment « pneumatiques » et « parfaits », il n'en est pas question, car ce ne sont pas les œuvres qui introduisent dans le Plérôme, mais la semence, qui, envoyée de là-haut toute petite, se perfectionne ici-bas.

Sort final des trois substances et précisions diverses

Lors donc que toute la semence aura atteint sa perfection, Achamoth leur Mère quittera, disent-ils, le lieu de l'Intermédiaire et fera son entrée dans le Plérôme; elle recevra alors pour époux le Sauveur issu de tous les Eons, de sorte qu'il y aura syzygie du Sauveur et de Sagesse-Achamoth. Ce sont là l'« Epoux » et l'« Epouse », et la chambre nuptiale sera le Plérôme tout entier. Quant aux pneumatiques, ils se dépouilleront de leurs âmes et, devenus esprits de pure intelligence, ils entreront de façon insaisissable et invisible à l'intérieur du Plérôme, pour y être donnés à titre d'épouses aux Anges qui entourent le Sauveur. Le Demiurge changera de lieu, lui aussi : il passera dans celui de sa Mère Sagesse, c'est-à-dire dans l'Intermédiaire. Les âmes des « justes », elles aussi, auront leur repos dans le lieu de l'Intermédiaire, car rien de psychique n'ira à l'intérieur du Plérôme. Cela fait, le feu qui est caché dans le monde jaillira, s'enflammera et, détruisant toute la matière, sera consumé avec elle et s'en ira au néant. Le Demiurge, assurent-ils, n'a rien su de tout cela avant la venue du Sauveur.

Il en est qui disent que le Demiurge a émis également un Christ en qualité de fils, mais un Christ psychique comme lui ; c'est de ce Christ qu'il a parlé par les prophètes ; c'est lui qui est passé à travers Marie, comme de l'eau à travers un tube, et c'est sur lui que, lors du baptême, est descendu sous forme de colombe le Sauveur appartenant au Plérôme et issu de tous les Eons ; en lui s'est encore trouvée la semence pneumatique issue d'Achamoth. C'est ainsi que, à les en croire, notre Seigneur a été composé de

quatre éléments, conservant ainsi la figure de la fondamentale et primitive Tétrade : l'élément pneumatique, venant d'Achamoth; l'élément psychique, venant du Démiurge; l'élément de l'« économie», organisé avec un art inexprimable ; le Sauveur enfin, c'est-à-dire la colombe qui descendit sur lui. Ce Sauveur est demeuré impassible : il ne pouvait en effet souffrir, étant insaisissable et invisible. C'est pourquoi, tandis que le Christ était amené à Pilate, son Esprit, qui avait été déposé en lui, lui fut enlevé. Il y a plus : même la semence provenant de la Mère n'a pas souffert, disent-ils, car elle aussi était impassible, en tant que pneumatique et invisible au Démiurge lui-même. N'a donc souffert, en fin de compte, que leur prétendu Christ psychique et celui qui fut constitué par l'« économie» : ce double élément a souffert « en mystère », afin que, à travers lui, la Mère manifestât la figure du Christ d'en haut, qui s'étendit sur la Croix et qui forma Achamoth d'une formation selon la substance. Car, disent-ils, toutes les choses d'ici-bas sont les figures de celles de là-haut.

Les âmes qui possédaient la semence venant d'Achamoth étaient, disent-ils, meilleures que les autres : c'est pourquoi le Démiurge les aimait davantage, ne sachant pas la raison de cette supériorité, mais s'imaginant qu'elles étaient telles grâce à lui. Aussi les mettait-il au rang des prophètes, des prêtres et des rois. Et beaucoup de paroles, expliquent-ils, furent dites par cette semence parlant par l'organe des prophètes, car elle était d'une nature plus élevée. Mais la Mère elle aussi en dit un grand nombre, prétendent-ils, concernant les choses d'en haut, et même il en est beaucoup qui vinrent par le Démiurge et par les âmes que fit celui-ci. C'est ainsi qu'en fin de compte ils découpent les prophéties, affirmant qu'une partie d'entre elles émane de la Mère, une autre, de la semence, une autre enfin, du Démiurge. De même encore pour Jésus : certaines paroles de lui viendraient du Sauveur, d'autres, de la Mère, d'autres enfin, du Démiurge, comme nous le montrerons dans la suite de notre exposé.

Le Démiurge, qui ignorait les réalités situées au-dessus de lui, était bien remué par les paroles en question ; cependant il n'en fit aucun cas, leur attribuant tantôt une cause, tantôt une autre, soit l'esprit prophétique, qui a lui aussi son propre mouvement, soit l'homme, soit un mélange d'éléments inférieurs. Il demeura dans cette ignorance jusqu'à la venue du Sauveur. Lorsque vint le Sauveur, le Démiurge, disent-ils, apprit de lui toutes choses et, tout joyeux, se rallia à lui avec toute son armée. C'est lui le centurion de l'Evangile qui déclare au Sauveur : « Et moi aussi, j'ai sous mon pouvoir des soldats et des serviteurs ; et tout ce que je commande, ils le font. » Il accomplira l'« économie » qui concerne le monde, jusqu'au temps requis, à cause surtout de l'Eglise dont il a la charge, mais aussi à cause de la connaissance qu'il a de la récompense qui lui est préparée, à savoir son futur transfert dans le lieu de la Mère.

Ils posent comme fondement trois races d'hommes : pneumatique, psychique et choïque, selon ce que furent Caïn, Abel et Seth : car, à partir de ces derniers, ils veulent établir l'existence des trois natures, non plus dans un seul individu, mais dans l'ensemble de la race humaine. L'élément choïque ira à la corruption. L'élément psychique, s'il choisit le meilleur, aura son repos dans le lieu de l'Intermédiaire; mais, s'il choisit le pire, il ira retrouver, lui aussi, ce à quoi il se sera rendu semblable. Quant aux éléments pneumatiques que sème Achamoth depuis l'origine jusqu'à maintenant dans des âmes «justes», après avoir été instruits et nourris ici-bas — car c'est tout petits qu'ils sont envoyés — et après avoir été ensuite jugés dignes de la «perfection», ils seront donnés à titre d'épouses, affirment-ils, aux Anges du Sauveur, cependant que leurs âmes iront de toute nécessité, dans l'Intermédiaire, prendre leur repos avec le Démiurge, éternellement. Les âmes elles-mêmes, disent-ils, se subdivisent en deux catégories : celles qui sont bonnes par nature et celles qui sont mauvaises par nature. Les âmes bonnes sont celles qui ont une capacité réceptive par rapport à la semence ; au contraire, celles qui sont mauvaises par nature ne peuvent en aucune façon recevoir cette semence.

Exégèses gnostiques.

Telle est leur doctrine, que ni les prophètes n'ont prêchée, ni le Seigneur n'a enseignée, ni les apôtres n'ont transmise, et dont ils se vantent d'avoir reçu la connaissance plus excellemment que tous les autres hommes. Tout en alléguant des textes étrangers aux Ecritures et tout en s'employant, comme on dit, à tresser des cordes avec du sable, ils ne s'en efforcent pas moins d'accommoder à leurs dires, d'une manière plausible, tantôt des paraboles du Seigneur, tantôt des oracles de prophètes, tantôt des paroles d'apôtres, afin que leur fiction ne paraisse pas dépourvue de témoignage. Ils bouleversent l'ordonnance et l'enchaînement des Ecritures et, autant qu'il dépend d'eux, ils disloquent les membres de la vérité. Ils

transfèrent et transforment, et, en faisant une chose d'une autre, ils séduisent nombre d'hommes par le fantôme inconsistant qui résulte des paroles du Seigneur ainsi accommodées. Il en est comme de l'authentique portrait d'un roi qu'aurait réalisé avec grand soin un habile artiste au moyen d'une riche mosaïque. Pour effacer les traits de l'homme, quelqu'un bouleverse alors l'agencement des pierres, de façon à faire apparaître l'image, maladroitement dessinée, d'un chien ou d'un renard. Puis il déclare péremptoirement que c'est là l'authentique portrait du roi effectué par l'habile artiste. Il montre les pierres — celles-là mêmes que le premier artiste avait adroitement disposées pour dessiner les traits du roi, mais que le second vient de transformer vilainement en l'image d'un chien —, et, par l'éclat de ces pierres, il parvient à tromper les simples, c'est-à-dire ceux qui ignorent les traits du roi, et à les persuader que cette détestable image de renard est l'authentique portrait du roi. C'est exactement de la même façon que ces gens-là, après avoir cousu ensemble des contes de vieilles femmes, arrachent ensuite de-ci de-là des textes, des sentences, des paraboles, et prétendent accommoder à leurs fables les paroles de Dieu. Nous avons relevé déjà les passages scripturaires qu'ils accommodent aux événements survenus dans le Plérôme.

Voici maintenant les textes qu'ils tentent d'appliquer aux événements survenus hors du Plérôme. Le Seigneur, disent-ils, vint à sa Passion dans les derniers temps du monde pour montrer la passion survenue dans le dernier des Eons et pour faire connaître, par sa fin à lui, quelle fut la fin de la production des Eons. La fillette de douze ans, fille du chef de la synagogue, que le Seigneur, debout près d'elle, éveilla d'entre les morts, était, expliquent-ils, la figure d'Achamoth, que leur Christ, étendu au-dessus d'elle, forma et amena à la conscience de la Lumière qui l'avait abandonnée. Que le Sauveur soit apparu à Achamoth tandis qu'elle était hors du Plérôme et encore à l'état d'avorton, Paul, disent-ils, l'affirme dans sa première épître aux Corinthiens par ces mots : « En tout dernier lieu, il s'est montré à moi aussi, comme à l'avorton. » Cette venue vers Achamoth du Sauveur escorté de ses compagnons d'âge est pareillement révélée par Paul dans cette même épître, lorsqu'il dit que « la femme doit avoir un voile sur la tête à cause des Anges ». Et que, au moment où le Sauveur venait vers elle, Achamoth se soit couverte d'un voile par révérence, Moïse l'a fait connaître en se couvrant la face d'un voile. Quant aux passions subies par Achamoth, le Seigneur, assurent-ils, les a manifestées. Ainsi, en disant sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? », il a fait connaître que Sagesse avait été abandonnée par la Lumière et arrêtée par Limite dans son élan vers l'avant ; il a fait connaître la tristesse de cette même Sagesse, en disant : « Mon âme est accablée de tristesse » ; sa crainte, en disant : « Père, si c'est possible, que la coupe passe loin de moi ! » ; son angoisse, de même, en disant : « Que dirai-je ? Je ne le sais ».

Le Seigneur, enseignent-ils, a fait connaître trois races d'hommes de la manière suivante. Il a indiqué la race hylique, lorsque, à celui qui lui disait : « Je te suivrai », il répondait : « Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Il a désigné la race psychique, lorsque, à celui qui lui disait : « Je te suivrai, mais permets-moi d'aller d'abord faire mes adieux à ceux de ma maison », il répondait : « Quiconque, ayant mis la main à la charrue, regarde en arrière n'est pas propre au royaume des cieux. » Cet homme, prétendent-ils, était de l'Intermédiaire. De même celui qui confessait avoir accompli les multiples devoirs de la « justice », mais qui refusa ensuite de suivre le Sauveur, vaincu par une richesse qui l'empêcha de devenir « parfait », celui-là aussi, disent-ils, faisait partie de la race psychique. Quant à la race pneumatique, le Seigneur l'a signifiée par ces paroles : « Laisse les morts ensevelir leurs morts ; pour toi, va et annonce le royaume de Dieu », ainsi que par ces mots adressés à Zachée le publicain : « Hâte-toi de descendre, car il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » Ces hommes, proclament-ils, appartenaient à la race pneumatique. Même la parabole du ferment qu'une femme est dite avoir caché dans trois mesures de farine désigne, selon eux, les trois races : la femme, enseignent-ils, c'est Sagesse ; les trois mesures de farine sont les trois races d'hommes, pneumatique, psychique et choïque ; quant au ferment, c'est le Sauveur lui-même. Paul, lui aussi, parle en termes précis de choïques, de psychiques et de pneumatiques. Il dit quelque part : « Tel fut le choïque, tels sont aussi les choïques. » Et ailleurs : « L'homme psychique ne reçoit pas les choses de l'Esprit. » Et ailleurs encore : « Le pneumatique juge de tout. » La phrase « Le psychique ne reçoit pas les choses de l'Esprit » vise, d'après eux, le Démiurge, lequel, étant psychique, ne connaît ni la Mère, qui est pneumatique, ni la semence de celle-ci, ni les Bons du Plérôme. Paul affirme encore que le Sauveur a assumé les prémices de ce qu'il allait sauver : « Si les prémices sont saintes, dit-il, la pâte l'est aussi ». Les prémices, enseignent-ils, c'est l'élément pneumatique ; la pâte, c'est nous, c'est-à-dire l'Eglise psychique ; cette pâte, disent-ils, le Sauveur l'a

assumée et l'a soulevée avec lui, car il était le ferment.

Qu'Achamoth se soit égarée hors du Plérôme, ait été formée par le Christ et cherchée par le Sauveur, c'est, disent-ils, ce que celui-ci a signifié en déclarant qu'il était venu vers la brebis égarée. Cette brebis égarée, expliquent-ils? c'est leur Mère, de laquelle ils veulent qu'ait été semée l'Eglise d'ici-bas ; l'égarément de cette brebis, c'est son séjour hors du Plérôme, au sein de toutes les passions d'où ils prétendent qu'est sortie la matière. Quant à la femme qui balaie sa maison et retrouve sa drachme, c'est, expliquent-ils, la Sagesse d'en haut, qui a perdu son Enthymésis, mais qui, plus tard, lorsque toutes choses auront été purifiées par la venue du Sauveur, la retrouvera : car, à les en croire, cette Enthymésis doit être rétablie un jour à l'intérieur du Plérôme. Siméon, qui reçut dans ses bras le Christ et rendit grâces à Dieu en disant : « Maintenant tu laisses ton serviteur s'en aller, ô Maître, selon ta parole, dans la paix », est, selon eux, la figure du Demiurge, qui, à la venue du Sauveur, apprit son changement de lieu et rendit grâces à l'Abîme. Quant à Anne la prophétesse, qui est présentée dans l'Évangile comme ayant vécu sept années avec son mari et ayant persévéré tout le reste du temps dans son veuvage, jusqu'au moment où elle vit le Sauveur, le reconnut et parla de lui à tout le monde, elle signifie manifestement Achamoth, qui, après avoir vu jadis durant un bref moment le Sauveur avec ses compagnons d'âge, demeure ensuite tout le reste du temps dans l'Intermédiaire, attendant qu'il revienne et l'établisse dans sa syzygie. Son nom a été indiqué par le Sauveur en cette parole : « La Sagesse a été justifiée par ses enfants », et par Paul en ces termes : « Nous parlons de Sagesse parmi les parfaits. » De même encore, les syzygies existant à l'intérieur du Plérôme, Paul les aurait fait connaître en manifestant l'une d'entre elles ; parlant en effet du mariage d'ici-bas, il dit : « Ce mystère est grand : je veux dire, en référence au Christ et à l'Eglise. »

Ils enseignent encore que Jean, le disciple du Seigneur, a fait connaître la première Ogdoade. Voici leurs propres paroles. — Jean, le disciple du Seigneur, voulant exposer la genèse de toutes choses, c'est-à-dire la façon dont le Père a émis toutes choses, pose à la base un certain Principe, qui est le premier engendré de Dieu, celui qu'il appelle encore Fils et Dieu Monogène et en qui le Père a émis toutes choses de façon séminale. Par ce Principe, dit Jean, a été émis le Logos et, en lui, la substance entière des Eons, que le Logos a lui-même formée par la suite. Puisque Jean parle de la première genèse, c'est à juste titre qu'il commence son enseignement par le Principe ou Fils et par le Logos. Il s'exprime ainsi : « Dans le Principe était le Logos, et le Logos était tourné vers Dieu, et le Logos était Dieu ; ce Logos était dans le Principe, tourné vers Dieu. » D'abord il distingue trois ternies : Dieu, le Principe et le Logos ; ensuite il les unit. C'est afin de montrer, d'une part, l'émission de chacun des deux termes, à savoir le Fils et le Logos ; de l'autre, l'unité qu'ils ont entre eux en même temps qu'avec le Père. Car dans le Père et venant du Père est le Principe ; dans le Principe et venant du Principe est le Logos. Jean s'est donc parfaitement exprimé lorsqu'il a dit : « Dans le Principe était le Logos » : le Logos était en effet dans le Fils. « Et le Logos était tourné vers Dieu » : le Principe l'était en effet, lui aussi. « Et le Logos était Dieu » : simple conséquence, puisque ce qui est né de Dieu est Dieu. « Ce Logos était dans le Principe, tourné vers Dieu » : cette phrase révèle l'ordre de l'émission. « Toutes choses ont été faites par son entremise, et sans lui rien n'a été fait » : en effet, pour tous les Eons qui sont venus après lui, le Logos a été cause de formation et de naissance. Mais Jean poursuit : « Ce qui a été fait en lui est la Vie. » Par là, il indique une syzygie. Car toutes choses, dit-il, ont été faites par son entremise seulement, mais la Vie l'a été en lui. Celle-ci, qui a été faite en lui, lui est donc plus intime que ce qui n'a été fait que par son entremise : elle lui est unie et fructifie grâce à lui. Jean ajoute en effet : « Et la Vie était la Lumière des Hommes ». Ici, en disant « Hommes », il indique, sous ce même nom, l'Eglise, afin de bien montrer, par l'emploi d'un seul nom, la communion de syzygie : car de Logos et Vie proviennent Homme et Église. Jean appelle la Vie « la Lumière des Hommes », parce que ceux-ci ont été illuminés par elle, autrement dit formés et manifestés. C'est aussi ce que dit Paul : « Tout ce qui est manifesté est Lumière. » Puis donc que la Vie a manifesté et engendré l'Homme et l'Église, elle est appelée leur Lumière. Ainsi, par ces paroles, Jean a clairement montré, entre autres choses, la deuxième Tétrade : Logos et Vie, Homme et Église. Mais il a indiqué aussi la première Tétrade. Car, parlant du Sauveur et disant que tout ce qui est hors du Plérôme a été formé par lui, il dit du même coup que ce Sauveur est le fruit de tout le Plérôme. Il l'appelle en effet la Lumière, celle qui brille dans les ténèbres et qui n'a pas été saisie par elles, parce que, tout en harmonisant tous les produits de la passion, il est resté ignoré de ceux-ci. Ce Sauveur, Jean l'appelle encore Fils, Vérité, Vie, Logos qui s'est fait chair : nous avons vu sa gloire, dit-il, et sa gloire était telle qu'était celle du Monogène, celle qui avait été donnée par le Père à celui-ci, remplie de Grâce et de

Vérité. Voici les paroles de Jean : « Et le Logos s'est fait chair, et il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire, gloire comme celle que le Monogène tient du Père, remplie de Grâce et de Vérité. » C'est donc avec exactitude que Jean a indiqué aussi la première Tétrade : Père et Grâce, Monogène et Vérité. C'est ainsi qu'il a parlé de la première Ogdoade, Mère de tous les Eons : il a nommé le Père et la Grâce, le Monogène et la Vérité, le Logos et la Vie, l'Homme et l'Église. — Ainsi s'exprime Ptolémée.

Tu vois donc, cher ami, à quels artifices ils recourent pour se duper eux-mêmes, malmenant les Écritures et s'efforçant de donner par elles de la consistance à leur fiction. C'est pourquoi j'ai rapporté leurs termes mêmes, pour que tu puisses constater la fourberie de leurs artifices et la perversité de leurs erreurs. Tout d'abord, en effet, si Jean s'était proposé d'indiquer l'Ogdoade d'en haut, il aurait conservé l'ordre des émissions : la première Tétrade étant la plus vénérable, comme ils disent, il l'aurait mise en place avec les premiers noms et lui aurait rattaché la seconde Tétrade, afin de faire voir par l'ordre des noms l'ordre des Éons de l'Ogdoade ; et ce n'est pas après un si long moment, comme s'il l'avait oubliée et s'en était ensuite ressouvenu, qu'il aurait, tout à la fin, mentionné la première Tétrade. En second lieu, s'il avait voulu signifier les syzygies, il n'aurait pas passé sous silence le nom de l'Église : en effet, ou bien il devait se contenter, dans les autres syzygies aussi, de nommer les Éons masculins, les Eons féminins pouvant être sous-entendus, et cela afin de garder parfaitement l'unité ; ou bien, s'il passait en revue les compagnes des autres Éons, il devait indiquer aussi la compagne de l'Homme, au lieu de nous laisser deviner son nom.

La fausseté de leur exégèse saute donc aux yeux. En fait, Jean proclame un seul Dieu tout-puissant et un seul Fils unique, le Christ Jésus, par l'entremise de qui tout a été fait ; c'est lui le Verbe de Dieu, lui le Fils unique, lui l'Auteur de toutes choses, lui la vraie Lumière éclairant tout homme, lui l'Auteur du cosmos ; c'est lui qui est venu dans son propre domaine, lui-même qui s'est fait chair et a habité parmi nous. Ces gens-là, au contraire, faussant par leurs arguties captieuses l'exégèse du texte, veulent que, selon l'émission, autre soit le Monogène, qu'ils appellent aussi le Principe, autre le Sauveur, autre encore le Logos, fils du Monogène, autre enfin le Christ, émis pour le redressement du Plérôme. Détournant chacune des paroles de l'Écriture de sa vraie signification et usant des noms d'une manière arbitraire, ils les ont transposés dans le sens de leur système, à telle enseigne que, d'après eux, dans un texte aussi considérable, Jean n'aurait même pas fait mention du Seigneur Jésus-Christ. Car, en mentionnant le Père et la Grâce, le Monogène et la Vérité, le Logos et la Vie, l'Homme et l'Église, Jean aurait, suivant leur système, mentionné simplement la première Ogdoade, en laquelle ne se trouve point encore Jésus, point encore le Christ, le Maître de Jean. En réalité, ce n'est point de leurs syzygies que parle l'Apôtre, mais de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il sait être le Verbe de Dieu. Et Jean lui-même nous montre qu'il en est bien ainsi. Revenant en effet à Celui dont il a dit plus haut qu'il était au commencement, c'est-à-dire au Verbe, il ajoute cette précision : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Selon leur système, au contraire, ce n'est pas le Logos qui s'est fait chair, puisqu'il n'est même jamais sorti du Plérôme, mais bien le Sauveur, qui est issu de tous les Éons et est postérieur au Logos.

Apprenez donc, insensés, que Jésus, qui a souffert pour nous ? qui a habité parmi nous, ce Jésus même est le Verbe de Dieu. Si quelque autre parmi les Éons s'était fait chair pour notre salut, on pourrait admettre que l'Apôtre parle d'un autre ; mais si Celui qui est descendu et remonté est le Verbe du Père, le Fils unique du Dieu unique, incarné pour les hommes selon le bon plaisir du Père, alors Jean ne parle ni d'un autre ni d'une prétendue Ogdoade, mais bien du Seigneur Jésus-Christ. Car, d'après eux, le Logos ne s'est pas à proprement parler fait chair : le Sauveur, disent-ils, s'est revêtu d'un corps psychique provenant de l'« économie » et disposé par une providence inexprimable de façon à être visible et palpable. Mais, leur répondrons-nous, la chair est ce modelage de limon effectué par Dieu en Adam à l'origine, et c'est cette chair-là même que, au dire de Jean, le Verbe de Dieu est en toute vérité devenu. Et par là s'écroule leur primitive et fondamentale Ogdoade. Car, une fois prouvé que le Logos, le Monogène, la Vie, la Lumière, le Sauveur, le Christ et le Fils de Dieu sont un seul et même être, lequel précisément s'est incarné pour nous, c'en est fait de tout l'échafaudage de leur Ogdoade. Et, celle-ci réduite en miettes, c'est tout leur système qui s'effondre, ce songe vain pour la défense duquel ils malmenent les Écritures.

Car, après avoir forgé de toutes pièces leur système, 9, 4. ils rassemblent ensuite des textes et des noms épars et, comme nous l'avons déjà dit, ils les font passer de leur signification naturelle à une signification qui leur est étrangère. Ils font comme ces auteurs qui se proposent le premier sujet venu, puis s'escriment à le traiter avec des vers qu'ils tirent des poèmes d'Homère. Les naïfs alors s'imaginent qu'Homère a

composé des vers sur ce sujet tout nouveau ; beaucoup de gens s'y laissent prendre à cause de la suite bien ordonnée des vers et se demandent si Homère ne serait pas effectivement l'auteur du poème. Voici comment, avec des vers d'Homère, on a pu décrire l'envoi d'Héraclès par Eurysthée vers le chien de l'Hadès — rien ne nous empêche de recourir à pareil exemple, puisqu'il s'agit d'une tentative de tout point identique dans l'un et l'autre cas — : Quel est le naïf qui ne se laisserait prendre par ces vers et ne croirait qu'Homère les a composés tels quels pour traiter ce sujet ? Celui qui est versé dans les récits homériques pourra reconnaître les vers, il ne reconnaîtra pas le sujet traité : il sait fort bien que tel de ces vers se rapporte à Ulysse, tel autre à Héraclès lui-même, tel autre à Priam, tel autre encore à Ménélas et à Agamemnon. Et s'il prend ces vers pour restituer chacun d'eux à son livre originel, il fera disparaître le sujet en question. Ainsi en va-t-il de celui qui garde en soi, sans l'infléchir, la règle de vérité qu'il a reçue par son baptême : il pourra reconnaître les noms, les phrases et les paraboles provenant des Ecritures, il ne reconnaîtra pas le système blasphématoire inventé par ces gens-là. Il reconnaîtra les pierres de la mosaïque, mais il ne prendra pas la silhouette du renard pour le portrait du Roi. En remplaçant chacune des paroles dans son contexte et en l'ajustant au corps de la vérité, il mettra à nu leur fiction et en démontrera l'inconsistance.

Puisqu'à ce vaudeville il ne manque que le dénouement, c'est-à-dire que quelqu'un mette le point final à leur farce en y adjoignant une réfutation en règle, nous croyons nécessaire de souligner avant toute autre chose les points sur lesquels les pères de cette fable diffèrent entre eux, inspirés qu'ils sont par différents esprits d'erreur. Déjà par là, en effet, il sera possible de saisir exactement, avant même que nous n'en fournissions la démonstration, et la solide vérité proclamée par l'Église et le mensonge échafaudé par ces gens-là.

DEUXIEME PARTIE

UNITÉ DE LA FOI DE L'ÉGLISE

ET VARIATIONS DES SYSTÈMES HÉRÉTIQUES

1. UNITÉ DE LA FOI DE L'ÉGLISE

Les données de la foi

En effet, l'Église, bien que dispersée dans le monde entier jusqu'aux extrémités de la terre, ayant reçu des apôtres et de leurs disciples la foi en un seul Dieu, Père tout-puissant, « qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent », et en un seul Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui s'est incarné pour notre salut, et en l'Esprit Saint, qui a proclamé par les prophètes les « économies », la venue, la naissance du sein de la Vierge, la Passion, la résurrection d'entre les morts et l'enlèvement corporel dans les cieux du bien-aimé Christ Jésus notre Seigneur et sa parousie du haut des cieux dans la gloire du Père, pour « récapituler toutes choses » et ressusciter toute chair de tout le genre humain, afin que devant le Christ Jésus notre Seigneur, notre Dieu, notre Sauveur et notre Roi, selon le bon plaisir du Père invisible, « tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers et que toute langue » le « confesse » et qu'il rende sur tous un juste jugement, envoyant au feu éternel les « esprits du mal » et les anges prévaricateurs et apostats, ainsi que les hommes impies, injustes, iniques et blasphémateurs, et accordant au contraire la vie, octroyant l'incorruptibilité et procurant la gloire éternelle aux justes, aux saints, à ceux qui auront gardé ses commandements et qui seront demeurés dans son amour, les uns depuis le début, les autres depuis leur conversion — : ayant donc reçu cette prédication et cette foi, ainsi que nous venons de le dire, l'Église, bien que dispersée dans le monde entier, les garde avec soin, comme n'habitant qu'une seule maison, elle y croit d'une manière identique, comme n'ayant qu'une seule âme et qu'un même cœur, et elle les prêche, les enseigne et les transmet d'une voix unanime, comme ne possédant qu'une seule bouche.

Car, si les langues diffèrent à travers le monde, le contenu de la Tradition est un et identique. Et ni les Églises établies en Germanie n'ont d'autre foi ou d'autre Tradition, ni celles qui sont chez les Ibères, ni celles qui sont chez les Celtes, ni celles de l'Orient, de l'Égypte, de la Libye, ni celles qui sont établies au centre du monde; mais, de même que le soleil, cette créature de Dieu, est un et identique dans le monde

entier, de même cette lumière qu'est la prédication de la vérité brille partout et illumine tous les hommes qui veulent « parvenir à la connaissance de la vérité ». Et ni le plus puissant en discours parmi les chefs des Églises ne dira autre chose que cela — car personne n'est au-dessus du Maître —, ni celui qui est faible en paroles n'amointrira cette Tradition : car, la foi étant une et identique, ni celui qui peut en dissenter abondamment n'a plus, ni celui qui n'en parle que peu n'a moins.

Les questions théologiques

Le degré plus ou moins grand de science n'apparaît pas dans le fait de changer la doctrine elle-même et d'imaginer faussement un autre Dieu en dehors de Celui qui est le Créateur, l'Auteur et le Nourricier de cet univers, comme s'il ne nous suffisait pas, ou un autre Christ, ou un autre Fils unique. Mais voici en quoi se prouve la science d'un homme : dégager l'exacte signification des paraboles et faire ressortir leur accord avec la doctrine de vérité; exposer la manière dont s'est réalisé le dessein salvifique de Dieu en faveur de l'humanité ; montrer que Dieu a usé de longanimité et devant l'apostasie des anges rebelles et devant la désobéissance des hommes ; faire connaître pourquoi un seul et même Dieu a fait des êtres temporels et des êtres éternels, des êtres célestes et des êtres terrestres ; comprendre pourquoi ce Dieu, alors qu'il était invisible, est apparu aux prophètes, et cela non pas sous une seule forme, mais aux uns d'une manière et aux autres d'une autre ; indiquer pourquoi plusieurs Testaments ont été octroyés à l'humanité et enseigner quel est le caractère propre de chacun d'eux; chercher à savoir exactement pourquoi « Dieu a enfermé toutes choses dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde » ; publier dans une action de grâces pourquoi « le Verbe » de Dieu « s'est fait chair » et a souffert sa Passion ; faire connaître pourquoi la venue du Fils de Dieu a eu lieu dans les derniers temps, autrement dit pourquoi Celui qui est le Principe n'est apparu qu'à la fin ; déployer tout ce qui est contenu dans les Ecritures au sujet de la fin et des réalités à venir ; ne pas taire pourquoi, alors qu'elles étaient sans espérance, Dieu a fait « les nations cohéritières, concorporelles et coparticipantes » des saints ; publier comment « cette chair mortelle revêtira l'immortalité, et cette chair corruptible, l'incorruptibilité » ; proclamer comment « celui qui n'était pas un peuple est devenu un peuple et celle qui n'était pas aimée est devenue aimée », et comment « les enfants de la délaissée sont devenus plus nombreux que les enfants de celle qui avait l'époux ». C'est à propos de ces choses et d'autres semblables que l'Apôtre s'est écrié : « O profondeur de la richesse, de la sagesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont insondables et ses voies impénétrables ! » Il ne s'agit donc pas d'imaginer faussement au-dessus du Créateur et Démiurge une Mère de celui-ci et de ces gens-là — Mère qui serait l'Enthymésis d'un Éon égaré — et d'en venir à un tel excès de blasphème, ni d'imaginer derechef au-dessus d'elle un Plérôme qui contiendrait tantôt trente Éons, tantôt une tribu innombrable d'Éons. Car ainsi s'expriment ces maîtres vraiment dépourvus de science divine, cependant que toute la véritable Église possède une seule et même foi à travers le monde entier, ainsi que nous l'avons dit.

2. VARIATIONS DES SYSTÈMES HÉRÉTIQUES

Diversité des doctrines professées par les Valentiniens

Voyons maintenant la doctrine instable de ces gens et comment, dès qu'ils sont deux ou trois, non contents de ne pouvoir dire les mêmes choses à propos des mêmes objets, ils se contredisent les uns les autres dans la pensée comme dans les mots. Le premier d'entre eux, Valentin, empruntant les principes de la secte dite « gnostique », les a adaptés au caractère propre de son école. Voici donc de quelle manière il a précisé son système. Il existait une Dyade innommable, dont un terme s'appelle l'Inexprimable et l'autre le Silence. Par la suite, cette Dyade a émis une deuxième Dyade, dont un terme se nomme le Père et l'autre la Vérité. Cette Tétrade a produit comme fruit le Logos et la Vie, l'Homme et l'Église : et voilà l'Ogdoade première. Du Logos et de la Vie sont émanées dix Puissances, comme nous l'avons déjà dit; de l'Homme et de l'Église sont émanées douze autres Puissances, dont l'une, après avoir quitté le Plérôme et être tombée dans la déchéance, a fait le reste de l'œuvre de fabrication. Valentin pose deux Limites : l'une, située entre l'Abîme et le restant du Plérôme, sépare les Éons engendrés du Père inengendré, tandis que l'autre sépare leur Mère du Plérôme. Le Christ n'a pas été émis par les Éons du Plérôme : c'est la Mère qui, lorsqu'elle s'est trouvée hors du Plérôme, l'a enfanté selon le souvenir qu'elle avait gardé des réalités supérieures, non cependant sans une certaine ombre. Comme ce Christ

était masculin, il retrancha de lui-même cette ombre et remonta dans le Plérôme. La Mère alors, abandonnée avec l'ombre et vidée de la substance pneumatique, émit un autre fils : c'est le Demiurge, maître tout-puissant de ce qui est au-dessous de lui. En même temps que lui fut émis un Archonte de la gauche, décrète Valentin à l'instar des « Gnostiques » au nom menteur dont nous parlerons plus loin. Quant à Jésus, il le fait dériver tantôt de l'Éon qui s'est séparé de la Mère et s'est réuni aux autres, c'est-à-dire de Thelètos, tantôt de celui qui est remonté au Plérôme, c'est-à-dire du Christ, tantôt encore de l'Homme et de l'Église. Quant à l'Esprit Saint, il dit qu'il a été émis par la Vérité pour la probation et la fructification des Éons : il entre en eux d'une manière invisible et, par lui, les Éons fructifient en rejets de Vérité. Telle est la doctrine de Valentin.

Secundus enseigne que la première Ogdoade comprend une Tétrade de droite et une Tétrade de gauche : l'une est Lumière, l'autre, Ténèbres. Quant à la Puissance qui s'est séparée du Plérôme et a subi la déchéance, elle ne provient pas des trente Éons, mais de leurs fruits.

Un autre, qui est chez eux un maître réputé, « s'étend » vers une gnose plus haute et plus « gnostique » et décrit la première Tétrade de la manière suivante : Il existe avant toutes choses un Pro-Principe pro-intelligible, inexprimable et innommable, que j'appelle Unicité. Avec cette Unicité coexiste une Puissance que j'appelle encore Unité. Cette Unité et cette Unicité, étant un, ont émis, sans émettre, un Principe de toutes choses, intelligible, inengendré et invisible, Principe que le langage appelle Monade. Avec cette Monade coexiste une Puissance de même substance qu'elle, que j'appelle encore l'Un. Et ces Puissances, à savoir l'Unicité, l'Unité, la Monade et l'Un, ont émis le reste des Éons.

Ah ! ah ! hélas ! hélas ! Il est bien permis, en vérité, de pousser cette exclamation tragique devant une pareille fabrication de noms, devant l'audace de cet homme apposant impudemment des noms sur ses mensongères inventions. Car en disant : « Il existe avant toutes choses un Pro-Principe pro-intelligible que j'appelle Unicité », et : « Avec cette Unicité coexiste une Puissance que j'appelle encore Unité », il avoue de la façon la plus claire que toutes ses paroles ne sont qu'une fiction et que lui-même appose sur cette fiction des noms que personne d'autre n'a employés jusque-là. Sans son audace, la vérité n'aurait donc point encore aujourd'hui de nom, à l'en croire ! Mais alors, rien n'empêche qu'un autre inventeur, traitant le même sujet, définisse ses termes de la façon suivante : Il existe un certain Pro-Principe royal, pro-dénué-d'intelligibilité, pro-dénué-de-substance et pro-pro-doté-de-rotondité, que j'appelle Citrouille. Avec cette Citrouille coexiste une Puissance que j'appelle encore Supervacuité. Cette Citrouille et cette Supervacuité, étant un, ont émis, sans émettre, un Fruit visible de toutes parts, comestible et savoureux, Fruit que le langage appelle Concombre. Avec ce Concombre coexiste une Puissance de même substance qu'elle, que j'appelle encore Melon. Ces Puissances, à savoir Citrouille, Supervacuité, Concombre et Melon, ont émis tout le reste de la multitude des Melons délirants de Valentin. Car, s'il faut accommoder le langage commun à la première Tétrade et si chacun choisit les noms qu'il veut, qui empêcherait de se servir de ces derniers termes, beaucoup plus dignes de créance, passés dans l'usage et connus de tous ?

D'autres parmi eux ont encore donné à la première et primitive Ogdoade les noms suivants : d'abord le Pro-Principe, ensuite l'Inintelligible, en troisième lieu l'Inexprimable, en quatrième lieu l'Invisible ; du Pro-Principe primitif a été émis, en premier et cinquième lieu, le Principe ; de l'Inintelligible a été émis, en deuxième et sixième lieu, l'Incompréhensible ; de l'Inexprimable a été émis, en troisième et septième lieu, l'Innommable ; de l'Invisible a été émis, en quatrième et huitième lieu, l'Inengendré, par qui se complète la première Ogdoade. Ces Puissances, ils prétendent qu'elles existent antérieurement à l'Abîme et au Silence, afin d'apparaître comme des hommes plus parfaits que les « parfaits » et plus gnostiques que les « gnostiques ». On pourrait leur dire ajuste titre : « Pauvres melons, qui n'êtes que de vils sophistes, et non des hommes ! » Car à propos de l'Abîme lui-même il existe chez eux diverses opinions : les uns disent qu'ils n'a pas de conjoint, n'étant ni mâle ni femelle ni rien du tout ; les autres le disent à la fois mâle et femelle, lui attribuant une nature hermaphrodite ; d'autres encore lui adjoignent Silence comme compagne, de façon à constituer la première Syzygie.

Les plus savants parmi les gens de l'entourage de Ptolémée disent qu'il a deux compagnes, qu'ils appellent aussi ses « dispositions », à savoir la Pensée et la Volonté : car, disent-ils, il a d'abord pensé à émettre quelque chose, et ensuite il l'a voulu. C'est pourquoi de ces deux dispositions ou puissances, à savoir la Pensée et la Volonté, mélangées pour ainsi dire l'une à l'autre, est résultée l'émission du couple du Monogène et de la Vérité. Ceux-ci sont sortis comme la réplique et l'image des deux dispositions du Père, image visible de ses dispositions invisibles. L'Intellect reproduit la Volonté, et la Vérité, la Pensée.

C'est pourquoi l'Eon mâle est l'image de la Volonté qui est survenue, tandis que l'Eon femelle est l'image de la Pensée qui n'a pas commencé. Car la Volonté est devenue comme la puissance de la Pensée : la Pensée pensait depuis toujours à l'émission, mais elle était impuissante à émettre par elle-même ce qu'elle pensait ; par contre, lorsque survint la puissance de la Volonté, alors, ce qu'elle pensait, elle l'émit.

Ces gens-là ne te semblent-ils pas, cher ami, avoir conçu en leur esprit le Zeus d'Homère bien plus que le Seigneur de toutes choses ? Car le premier est rongé de soucis qui l'empêchent de dormir : il se préoccupe de savoir comment il pourra honorer Achille et faire périr une multitude de Grecs. Au contraire, le second, en même temps qu'il pense, accomplit cela même qu'il pense, et, en même temps qu'il veut, pense cela même qu'il veut : il pense à l'instant même où il veut et veut à l'instant même où il pense, car il est tout entier Pensée, tout entier Volonté, tout entier Intellect, tout entier Lumière, tout entier Œil, tout entier Ouïe, tout entier Source de tous les biens.

Des gens qui passent pour être encore plus sages que les précédents disent que la première Ogdoade n'a pas été émise par degrés, un Eon dérivant d'un autre : c'est tout ensemble et d'un seul coup que s'est faite l'émission des six Eons enfantés par le Pro-Père et par sa Pensée. Ils affirment cela péremptoirement, comme s'ils avaient fait eux-mêmes l'accouchement. D'après eux, ce n'est plus le Logos et la Vie qui ont émis l'Homme et l'Eglise; c'est l'Homme et l'Eglise qui ont engendré le Logos et la Vie. Ils s'expriment ainsi : quand le Pro-Père eut la pensée d'émettre quelque chose, cela fut appelé Père ; comme ce qui était ainsi émis était vrai, cela fut nommé Vérité ; quand il voulut se manifester lui-même, cela fut dit Homme; quand il émit ceux qu'il avait considérés par avance, cela fut nommé Eglise ; l'Homme proféra le Logos, qui est le Fils premier-né et qu'accompagna la Vie. Ainsi fut achevée la première Ogdoade. Ils se querellent beaucoup aussi au sujet du Sauveur. Les uns disent qu'il est issu de tous les Eons : aussi est-il appelé «Bon plaisir», parce qu'il plut à tout le Plérôme d'honorer par lui le Père. D'autres le font venir des seuls dix Eons émis par le Logos et la Vie : c'est pourquoi il est appelé Logos et Vie, gardant le nom de ses ancêtres. D'autres le font venir des douze Eons produits par l'Homme et l'Eglise : c'est pourquoi il se proclame lui-même « Fils de l'Homme », comme descendant de cet Homme. D'autres disent qu'il provient du Christ et de l'Esprit Saint, qui avaient été émis pour la consolidation du Plérôme : c'est pourquoi il est appelé Christ, gardant l'appellation du Père par qui il a été émis. D'autres encore disent que c'est le Pro-Père de toutes choses lui-même, le Pro-Principe, le Pro-Inintelligible, qui s'appelle Homme : ce serait même là le grand mystère caché, à savoir que la Puissance qui est au-dessus de tout et qui enveloppe tout s'appelle Homme, et telle serait la raison pour laquelle le Sauveur s'est dit « Fils de l'Homme ».

Marc le Magicien et ses disciples : pratiques magiques et débauches

Un autre des leurs s'est vanté d'être le correcteur du maître. Il porte le nom de Marc. Très habile en jongleries magiques, il a trompé par elles beaucoup d'hommes et une quantité peu banale de femmes, les faisant s'attacher à lui comme au « gnostique » et au « parfait » par excellence et comme au détenteur de la Suprême Puissance venue des lieux invisibles et innommables. C'est un véritable précurseur de l'Antéchrist, car, mêlant les jeux d'Anaxilaüs aux supercheries de ceux qu'on nomme magiciens, il se fait passer pour faiseur de miracles aux yeux de ceux qui n'ont jamais eu le sens ou qui l'ont perdu. Feignant d'« eucharistier » une coupe mêlée de vin et prolongeant considérablement la parole de l'invocation, il fait en sorte que cette coupe apparaisse pourpre ou rouge. On s'imagine alors que la Grâce venue des régions qui sont au-dessus de toutes choses fait couler son propre sang dans la coupe de Marc en réponse à l'invocation de celui-ci, et les assistants brûlent du désir de goûter à ce breuvage, afin qu'en eux aussi se répande la Grâce invoquée par ce magicien. Ou bien encore, présentant à une femme une coupe mêlée, il lui ordonne de l'« eucharistier » en sa présence. Cela fait, il apporte une autre coupe beaucoup plus grande que celle qu'a « eucharistiée » cette égarée, puis il vide la coupe plus petite « eucharistiée » par la femme dans la coupe beaucoup plus grande apportée par lui, tout en disant la formule suivante : « Que Celle qui est avant toutes choses, l'incompréhensible et inexprimable Grâce, remplisse ton Homme intérieur et multiplie en toi sa gnose, en semant le grain de sénevé dans la bonne terre ! » Après avoir dit de telles paroles et égaré ainsi la malheureuse, il donne une démonstration de sa thaumaturgie en faisant en sorte que la grande coupe soit remplie au moyen de la petite, au point même de déborder. Par d'autres prodiges semblables il a séduit et entraîné à sa suite beaucoup de monde.

Il semble qu'il ait même un démon assistant, grâce auquel il se donne l'apparence de prophétiser lui-même et fait prophétiser les femmes qu'il juge dignes de participer à sa Grâce. Car c'est surtout de femmes qu'il s'occupe et, parmi elles, des plus élégantes et des plus riches, de celles dont la robe est frangée de pourpre. Veut-il attirer quelqu'une d'entre elles, il lui tient ce discours flatteur : « Je veux te donner part à ma Grâce, puisque le Père de toutes choses voit sans cesse ton Ange devant sa face. Le lieu de la Grandeur est en nous : il faut nous établir en l'Un. Reçois d'abord de moi et par moi la Grâce. Tiens-toi prête comme une épouse qui attend son époux, afin que tu sois ce que je suis, et moi, ce que tu es. Installe dans ta chambre nuptiale la semence de la Lumière. Reçois de moi l'Époux, fais-lui place en toi et trouve place en lui. Voici que la Grâce est descendue sur toi : ouvre la bouche et prophétise ! » La femme de répondre alors : « Je n'ai jamais prophétisé et ne sais pas prophétiser. » Mais lui, faisant de nouvelles invocations destinées à stupéfier sa victime, lui dit : « Ouvre la bouche et dis n'importe quoi : tu prophétiseras. » Et elle, sottement enorgueillie par ces paroles et l'âme tout enflammée à l'idée qu'elle va prophétiser, sent son cœur bondir beaucoup plus que de raison : elle s'enhardit et se met à proférer toutes les niaiseries qui lui viennent à la pensée, sottement et effrontément, échauffée qu'elle est par un vain esprit. Comme l'a dit un homme supérieur à nous à propos des gens de cette sorte : « Elle est audacieuse et impudente, l'âme qu'échauffé une vaine vapeur. » A partir de ce moment, cette femme se prend pour une prophétesse. Elle rend grâce à Marc de ce qu'il lui a communiqué sa Grâce. Elle s'applique à le rétribuer, non seulement en lui donnant ses biens — voilà l'origine des grandes richesses amassées par cet homme —, mais en lui livrant son corps, désireuse qu'elle est de lui être unie en tout, afin de descendre avec lui dans l'«Un».

D'autres femmes, des plus fidèles celles-là, qui avaient la crainte de Dieu, ne se laissèrent pas tromper. Il tenta bien de les séduire comme les autres, en leur enjoignant de prophétiser ; mais, l'ayant rejeté et couvert de leurs anathèmes, elles rompirent tout commerce avec une aussi détestable compagnie. Elles savaient pertinemment que le pouvoir de prophétiser n'est pas donné aux hommes par Marc le Magicien, mais que ceux à qui Dieu a envoyé d'en haut sa grâce, ceux-là possèdent le don divin de prophétie, et ils parlent où et quand Dieu le veut, non quand Marc le commande. Car celui qui donne un ordre est plus grand et plus puissant que celui qui le reçoit, puisque le premier fait acte de chef et que le second agit en subordonné. Si donc Marc ou quelque autre donne des ordres — comme ont coutume de le faire dans leurs banquets tous ces gens-là, jouant aux oracles, se donnant mutuellement l'ordre de prophétiser et se faisant les uns aux autres des prédictions conformes à leurs désirs —, alors celui qui commande sera plus grand et plus puissant que l'Esprit prophétique, bien qu'il ne soit qu'un homme : ce qui est impossible. La vérité, c'est que les esprits qui reçoivent des ordres de ces gens-là et qui parlent quand ces gens-là le veulent sont chétifs et débiles, encore qu'audacieux et impudents : ils sont envoyés par Satan pour séduire et pour perdre ceux qui ne gardent pas fermement la foi qu'ils ont reçue, au commencement, par l'entremise de l'Église.

Ce même Marc use aussi de philtres et de charmes, sinon avec toutes les femmes, du moins avec certaines d'entre elles, pour pouvoir déshonorer leur corps. Elles-mêmes, une fois revenues à l'Église de Dieu, ont souvent avoué qu'elles avaient été souillées par lui en leur corps et qu'elles avaient ressenti une violente passion pour lui. Un diacre, l'un des nôtres qui sont en Asie, pour l'avoir reçu dans sa maison, tomba dans le malheur que voici : sa femme, qui était belle, fut corrompue dans son esprit et dans son corps par ce magicien et elle le suivit longtemps ; convertie ensuite à grand-peine par les frères, elle passa le reste de sa vie dans la pénitence, pleurant et se lamentant sur la corruption qu'elle avait subie du fait de ce magicien.

Certains de ses disciples, errant ça et là dans les mêmes parages que lui, ont séduit et corrompu un grand nombre de femmes. Ils se décernent à eux-mêmes le titre de « parfaits », persuadés que personne ne peut égaler la grandeur de leur gnose, non pas même Paul ou Pierre ou quelque autre apôtre. Ils en savent plus que tout le monde ; seuls ils ont bu la grandeur de la connaissance de la Puissance inexprimable. Ils sont dans la hauteur, au-dessus de quelque Puissance que ce soit. Aussi peuvent-ils tout se permettre librement et sans la moindre crainte. Grâce à la « rédemption », en effet, ils deviennent insaisissables et invisibles pour le Juge. S'il arrivait pourtant qu'il les saisît, ils se tiendraient devant lui, munis de la « rédemption », et diraient ces mots : « O Assistante de Dieu et du mystique Silence antérieur aux Eons, tu es celle par qui les Grands qui voient sans cesse la face du Père, recourant à toi comme à un guide et une conductrice, attirent en haut leurs formes. Ces formes, qui ne sont autres que nous-mêmes, la Femme à la grande audace, sous le coup de l'apparition, à cause de la bonté du Pro-Père, les a émises en

qualité d'images des Grandeurs susdites, car elle avait alors présentes à l'esprit, comme dans un songe, les réalités d'en haut. Voici qu'à présent le Juge est tout proche et que le Héraut m'invite à présenter ma défense. Toi donc, qui connais la nature des deux parties, présente au Juge la justification de nos deux cas qui n'en font qu'un. » En entendant ces paroles, la Mère les couvre aussitôt du casque homérique d'Hadès, pour que, devenus invisibles, ils puissent échapper au Juge. Sur le champ elle les tire à elle, les introduit dans la chambre nuptiale et les donne à leurs Epoux.

Par des discours et des agissements de cette sorte, ils ont séduit un grand nombre de femmes jusque dans nos contrées du Rhône. Marquées au fer rouge dans leur conscience, certaines d'entre elles font, même publiquement, pénitence. Mais d'autres, qui répugnent à un tel geste, se retirent en silence, désespérant de la vie de Dieu : tandis que les unes ont totalement apostasié, les autres restent en suspens, n'étant, selon le proverbe, ni au dehors ni au dedans et savourant ce « fruit » de la semence des fils de la gnose.

Marc le Magicien : grammatologie et arithmologie

Ce Marc donc, qui prétend avoir été lui seul, en qualité de fils unique, le sein et le réceptacle du Silence de Colarbasus, voici de quelle manière il a mis au monde la «semence» ainsi déposée en lui. La Tétrade plus élevée que tout, assure-t-il, venant des lieux invisibles et innommables, descendit elle-même vers lui sous les traits d'une femme : car, dit-il, le monde n'eût pu porter l'élément masculin qu'elle possède. Elle lui indiqua qui elle était et lui exposa, à lui seul, la genèse de toutes choses, genèse qu'elle n'avait jamais encore révélée à qui que ce fût, ni des dieux ni des hommes. Elle lui tint le discours que voici. Lorsqu'à l'origine le Père qui n'a pas de Père, qui est inconcevable et sans substance, qui n'est ni mâle ni femelle, voulut que fût exprimé ce qui en lui était inexprimable et que reçût une forme ce qui en lui était invisible, il ouvrit la bouche et proféra une Parole semblable à lui ; cette Parole, se tenant à ses côtés, lui manifesta ce qu'il était, en apparaissant comme la Forme de l'Invisible. L'énonciation du Nom se fit de la manière suivante : le Père prononça la première partie de son Nom, qui fut le Principe, et ce fut une syllabe comprenant quatre éléments ; il y adjoignit une deuxième syllabe, qui comprit, elle aussi, quatre éléments ; il prononça ensuite la troisième, qui comprit dix éléments ; il prononça enfin la dernière, qui comprit douze éléments. L'énonciation du Nom tout entier comporta donc trente éléments et quatre syllabes. Chacun de ces éléments a ses lettres propres, son caractère propre, sa résonance propre, ses traits, ses images ; il n'est aucun d'entre eux qui voie la forme de ce dont il n'est qu'un élément ; et non seulement ils ignorent cela, mais chaque élément ignore jusqu'à la résonance de son voisin, chacun faisant entendre sa résonance propre et s'imaginant exprimer le Tout. Car chacun, d'eux, qui n'est qu'une partie du Tout, fait retentir son propre son comme s'il était le Tout, et ils ne cessent de résonner de la sorte jusqu'à ce que, tous ayant été successivement proférés, on arrive à la dernière lettre du dernier élément. Et l'achèvement de toutes choses aura lieu, dit la Tétrade, quand tous les éléments, concourant en une lettre unique, feront entendre une seule et même résonance — résonance dont il existe une image, assure-t-elle, lorsque tous ensemble nous disons l' « Amen ». Tels sont donc les sons qui forment l'Eon sans substance et inengendré ; ils sont ces formes que le Seigneur a appelées Anges et qui voient sans cesse la face du Père.

Les noms communs et exprimables des éléments, poursuit la Tétrade, sont : Éons, Logoi, Racines, Semences. Plérômes, Fruits ; quant aux propriétés caractéristiques de chacun d'eux, elles sont renfermées et comprises dans le nom Eglise. La dernière lettre du dernier de ces éléments fit entendre sa voix, dont le son, sortant du Tout, engendra des éléments propres selon l'image des éléments de ce Tout c'est des éléments ainsi engendrés que provient notre monde et ce qui a existé avant lui. La lettre elle-même, dont le son se propageait ainsi vers le bas, fut reprise en haut par sa syllabe pour que le Tout demeurât complet ; mais le son resta dans la région d'en bas, comme rejeté au dehors. L'Élément lui-même, d'où la lettre était descendue vers les régions inférieures avec sa résonance, comprend trente lettres, dit encore la Tétrade ; chacune de ces trente lettres a en elle-même d'autres lettres qui servent à la nommer ; et ces dernières lettres, à leur tour, sont nommées au moyen d'autres lettres, et ainsi de suite, si bien que la multitude des lettres s'étend à l'infini. — Tu vas comprendre plus clairement ce qu'elle veut dire : l'élément delta a en lui-même cinq lettres, à savoir le delta lui-même, l'épsilon, le lambda, le tau et l'alpha ; ces lettres, à leur tour, s'écrivent au moyen d'autres lettres, et ces dernières, au moyen d'autres encore. Si donc toute la substance du delta s'étend ainsi à l'infini du fait que les lettres ne cessent de s'engendrer les unes les autres et de se succéder, combien plus grand encore sera l'océan des lettres de

l'Élément par excellence ! Et si une seule lettre est à ce point immense, vois quel « abîme » de lettres suppose le Nom entier, puisque, d'après l'enseignement du Silence de Marc, c'est de lettres qu'est constitué le Pro-Père. C'est pour ce motif que le Père, connaissant sa propre incompréhensibilité, a donné aux éléments — que Marc appelle aussi Bons — de faire retentir chacun la résonance qui lui est propre, dans l'impossibilité où chacun se trouve d'énoncer le Tout.

Après lui avoir fait connaître tout cela, la Tétrade dit à Marc : Je veux te montrer aussi la Vérité elle-même, car je l'ai fait descendre des demeures supérieures pour que tu la voies nue et que tu sois instruit de sa beauté, et aussi pour que tu l'entendes parler et que tu admires sa sagesse. Vois donc sa tête, en haut, qui est ? et ?, son cou qui est ? et ?, ses bras et ses mains qui sont ? et ?, sa poitrine qui est ? et ?, sa taille qui est ? et ?, son ventre qui est ? et ?, ses parties qui sont ? et ?, ses cuisses qui sont ? et ?, ses genoux qui sont ? et ?, ses jambes qui sont ? et o, ses chevilles qui sont ? et ?, ses pieds qui sont ? et v. — Voilà, à en croire le Magicien, le corps de la Vérité, voilà la configuration de l'Élément, voilà les traits caractéristiques de la Lettre ! A cet Élément il donne le nom d'Homme : il est, dit-il, la source de tout Logos, le principe de toute Voix, l'expression de tout Inexprimable, la bouche de Silence la silencieuse. — Voilà donc son corps. Mais toi, poursuit la Tétrade, élève plus haut les pensées de ton esprit et, de la bouche de la Vérité, entends le Logos générateur de lui-même et donateur du Père.

Quand la Tétrade eut ainsi parlé, la Vérité regarda Marc, puis, ouvrant la bouche, elle prononça une parole : cette parole fut un nom, et ce nom était celui que nous connaissons et disons : « Christ Jésus » ; ayant prononcé ce nom, elle se tut sur-le-champ. Marc s'attendait à ce qu'elle en dise davantage. Alors la Tétrade, se rapprochant, lui dit : Considères-tu comme méprisable la parole que tu viens d'entendre de la bouche de la Vérité ? Ce n'est pas ce nom que tu connais et crois posséder qui est le Nom ancien : car tu ne possèdes que le son du Nom et tu ignores sa vertu. « Jésus » (?????) est le Nom « insigne », possédant six lettres, connu de tous les « appelés » ; mais le Nom qu'il possède parmi les Éons du Plérôme se compose de multiples parties, est d'une autre forme et d'un autre type et est connu de ceux-là seulement qui sont de la même race que lui et dont les « Grandeurs » sont sans cesse auprès de lui.

Sache donc que les vingt-quatre lettres en usage chez vous sont les émanations figuratives des trois Puissances qui enveloppent le nombre total des éléments d'en haut. Les neuf consonnes muettes figurent le Père et la Vérité, qui sont « muets », c'est-à-dire inexprimables et ineffables. Les huit semi-voyelles symbolisent le Logos et la Vie, car elles sont comme à mi-chemin entre les muettes et les voyelles et elles reçoivent aussi bien l'écoulement de ce qui est au-dessus d'elles que l'élévation de ce qui est au-dessous. Les sept voyelles enfin représentent l'Homme et l'Église, car c'est en sortant de l'Homme que la Voix a formé toutes choses : car le son de la Voix leur a procuré une

forme. Le Logos et la Vie possèdent donc le nombre huit, l'Homme et l'Église le nombre sept, le Père et la Vérité le nombre neuf. A cause du compte déficient, celui qui s'était établi à part dans le Père descendit, envoyé au dehors vers celui dont il s'était séparé, afin de redresser ce qui s'était fait et pour que l'unité des Plérômes, possédant l'égalité, fructifiât en tous et produisît une seule Puissance qui vînt de tous. Ainsi le nombre sept a reçu la valeur du nombre huit, et il y a eu de la sorte trois Lieux semblables par leur nombre, à savoir des Ogdoades. Celles-ci, en venant trois fois sur elles-mêmes, présentent le nombre vingt-quatre. Et les trois éléments — que Marc dit être unis par syzygie aux trois Puissances, ce qui donne le nombre six, d'où ont découlé les vingt-quatre éléments — ces trois éléments ainsi doublés, multipliés par le chiffre de l'inexprimable Tétrade, engendrent le même nombre. Ces éléments, dit-il, appartiennent à l'Innommable ; mais ils sont portés par les trois Puissances en vue d'une ressemblance avec l'Invisible. De ces éléments sont l'image les lettres doubles de notre alphabet : en ajoutant celles-ci aux vingt-quatre éléments, en vertu de l'analogie, on obtient le nombre trente.

Le « fruit » de ce calcul et de cette « économie » est apparu, dit-il, sous la similitude de l'image, en celui qui, après six jours, monta quatrième à la montagne et devint sixième, puis descendit et fut détenu dans l'Hebdomade, alors qu'il était l'Ogdoade insigne et qu'il avait en lui le nombre total des éléments, nombre que manifesta, lors de son baptême, la descente de la colombe, qui est ? et ? : car le nombre de celle-ci est 801. Et c'est pourquoi Moïse dit que l'homme a été fait le sixième jour ; c'est pourquoi aussi l'« économie » a eu lieu le sixième jour, qui est la Parascève, jour où le dernier homme est apparu pour régénérer le premier ; et, de cette « économie », le principe et le terme fut la sixième heure, à laquelle il fut cloué au bois. Car l'Intellect parfait, sachant que ce nombre six possède une vertu de création et de régénération, a manifesté aux « fils de lumière » la régénération qui s'est faite par le moyen du nombre insigne apparu dans le dernier homme. De là vient que les lettres doubles possèdent elles aussi le nombre

insigne, dit Marc : car le nombre insigne, mélangé avec les vingt-quatre éléments, produit le Nom de trente lettres.

Et le nombre insigne utilise en qualité de serviteur la Grandeur aux sept nombres, comme dit le Silence de Marc, afin que soit manifesté le « fruit » de son libre dessein. Ce nombre insigne, dans le cas présent, dit-elle, comprends-le de celui qui a été formé par le nombre insigne, celui qui a été comme divisé, découpé et qui est resté au dehors, celui qui, par sa propre vertu et prudence, par l'entremise de l'émission provenant de lui, a mis une âme dans notre monde, ce monde qui comprend sept vertus à l'imitation de la vertu de l'Hebdomade, et a fait en sorte qu'il y ait une âme de l'univers visible. Celui-là se sert donc de cet ouvrage comme d'une chose qu'il aurait produite de lui-même ; mais les choses, étant des imitations des réalités inimitables, sont au service de l'Enthymésis de la Mère. Le premier ciel fait entendre le son a, le suivant le son ?, le troisième le son ?, le quatrième, situé au milieu des sept, le son ? , le cinquième le son o, le sixième le son ?, et le septième, qui est le quatrième à partir du milieu, le son ? . Voilà ce qu'affirmé le Silence de Marc, qui débite une foule de niaiseries et ne dit rien de vrai. Toutes ces Puissances, dit-il, enlacées les unes dans les autres, résonnent et glorifient celui qui les a émises, et la gloire de ce concert s'élève vers le Pro-Père. Le son de cette glorification, dit-il encore, porté vers la terre, est devenu l'auteur et le générateur de ce qui est sur terre.

Marc prouve cela par le fait des enfants nouveau nés, dont l'âme, à peine sortie du sein maternel, fait entendre le son de chacun de ces éléments. De même, dit-il, que les sept Puissances glorifient le Logos, ainsi l'âme des petits enfants, en pleurant et en vagissant, glorifie Marc lui-même ! C'est pourquoi David a dit : « De la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle tu as préparé une louange » Et encore : « Les cieus racontent la gloire de Dieu. » Et c'est pour ce motif que, lorsqu'elle se trouve dans les souffrances et les peines en vue de sa purification, l'âme fait entendre le son ? en signe de louange, afin que l'âme d'en haut, reconnaissant ce qui lui est apparenté, lui envoie du secours.

Telles sont les divagations de Marc à propos du Nom entier, qui est de trente lettres ; de l'Abîme, qui s'accroît des lettres de ce nom ; du corps de la Vérité, qui comprend douze membres se composant chacun de deux lettres ; de la Voix qu'elle a proférée sans la proférer ; de l'explication du Nom non proféré ; de l'âme du monde et de l'homme, selon qu'ils ont l'« économie » de l'image. Nous allons maintenant rapporter comment leur Tétrade a révélé, à partir des noms, une vertu de nombre égal : de la sorte tu n'ignoreras rien, cher ami, de ce qui nous est parvenu de leurs dires, selon que tu nous l'as maintes fois demandé.

Voici comment leur très sage Silence rapporte la genèse des vingt-quatre éléments. Avec l'Unicité coexistait l'Unité. Ces deux en émirent deux autres, comme nous l'avons dit, à savoir la Monade et l'Un ; ainsi doublés, les deux devinrent quatre, car deux fois deux font quatre. Puis deux et quatre, additionnés ensemble, firent apparaître le nombre six. Enfin ces six, multipliés par quatre, enfantèrent les vingt-quatre formes. Les noms de la première Tétrade, qui sont sacro-saints, sont atteints par la pensée seule et ne peuvent être exprimés par des mots : ils ne sont connus que par le Fils, et le Père sait quels ils sont. Mais Marc se sert des noms suivants, qu'il prononce avec gravité et foi : "?????? (Inexprimable) et ??? (Silence), ????? (Père) et ??????? (Vérité). Le nombre total de cette Tétrade est de vingt-quatre éléments. En effet le mot "?????? possède en lui-même sept lettres, ????? cinq lettres, ????? cinq lettres et ??????? sept lettres : toutes ces lettres additionnées ensemble, soit deux fois sept et deux fois cinq, donnent le total de vingt-quatre. De la même façon la seconde Tétrade, c'est-à-dire ????? (Logos) et ??? (Vie), "???????? (Homme) et ????????? (Eglise), présente le même nombre d'éléments. Le nom exprimable du Sauveur, c'est-à-dire ????? (Jésus), est de six lettres, mais son nom inexprimable est de vingt-quatre lettres. Les mots ??? ????????? (Fils Christ) comportent douze lettres, mais ce qu'il y a d'inexprimable dans le Christ comporte trente lettres. C'est pourquoi Marc dit qu'il est ? et ? (= 801), afin d'indiquer la Colombe" (????????), car cet oiseau possède précisément ce nombre.

Ce Jésus possède, dit-il, l'inexprimable genèse que voici. De la Mère de toutes choses, la première Tétrade, sortit, à la manière d'une fille, la seconde Tétrade, et ce fut une Ogdoade, d'où sortit une Décade. Il y eut ainsi une Décade et une Ogdoade. La Décade donc, en s'unissant à l'Ogdoade et en la multipliant par dix, engendra le nombre 80 ; puis, en multipliant encore par dix le nombre 80, elle engendra le nombre 800 ; de la sorte, le nombre total des lettres se développant de l'Ogdoade à la Décade fut de 888 (= 8 + 80 + 800), c'est-à-dire ????? (Jésus) : car le mot ?????, selon les nombres correspondant aux différentes lettres, équivaut à 888. Tu sais maintenant clairement quelle est, d'après eux, la supra-céleste genèse de Jésus ! C'est pour ce motif que l'alphabet des Grecs a huit unités, huit dizaines et huit

centaines, montrant ainsi le nombre 888, c'est-à-dire Jésus, qui se compose de tous les nombres. Et c'est pour cela qu'il est appelé ? et ?, qui signifient son origine à partir de tous. Marc raisonne encore de la manière suivante : la première Tétrade s'étant additionnée selon la progression des nombres, le nombre 10 est apparu : car $1 + 2 + 3 + 4 = 10$, et ce nombre, qui s'écrit au moyen de la lettre ?, ils veulent l'identifier à Jésus. De même le mot ???????? (Christ), dit-il, étant de huit lettres, signifie la première Ogdoade, qui, en s'enlaçant au nombre 10, a enfanté Jésus.

On dit encore, remarque-t-il, ????? ????? (Fils Christ) : c'est la Dodécade, car le mot ???? est de quatre lettres et le mot ???????? est de huit, et, additionnés ensemble, ils font apparaître la grandeur de la Dodécade. Avant donc que le nombre insigne de ce Nom, c'est-à-dire Jésus, apparût aux fils, les hommes se trouvaient dans une ignorance et une erreur profondes ; mais lorsque le Nom hexagramme eut été manifesté, s'enveloppant de chair pour descendre jusqu'à la sensibilité de l'homme, ayant en lui le nombre six lui-même comme aussi le nombre vingt-quatre, alors ceux qui le connurent virent cesser leur ignorance et montèrent de la mort à la vie, ce Nom devenant la voie pour les conduire au Père de Vérité. Car le Père de toutes choses voulut supprimer l'ignorance et détruire la mort. Or, la suppression de l'ignorance, c'était la « gnose » du Père. Et c'est pourquoi fut élu, selon la volonté de celui-ci, l'homme disposé selon l'« économie » à l'image de la Puissance d'en haut.

En effet, d'une Tétrade sortirent les Eons. Or, dans cette Tétrade, il y avait Homme et Eglise, Logos et Vie. De ces quatre Eons donc, dit Marc, jaillirent des « vertus » qui engendrèrent le Jésus apparu sur la terre : l'ange Gabriel tint la place du Logos, l'Esprit Saint celle de la Vie, la « vertu » du Très-Haut celle de l'Homme, et enfin la Vierge celle de l'Eglise". Ainsi, selon Marc, fut engendré par l'entremise de Marie l'homme de l'« économie », que, lors de son passage à travers le sein maternel, le Père de toutes choses élit par l'entremise du Logos en vue de procurer la connaissance de lui-même. Lorsque cet homme de l'« économie » vint à l'eau du Jourdain, on vit descendre sur lui, sous forme de colombe, Celui qui remonta là-haut et compléta le nombre douze, et en lui se trouvait la semence de ceux qui furent semés avec lui, descendirent avec lui et remontèrent avec lui. Cette « vertu » qui descendit ainsi, c'était, dit Marc, la semence du Père, semence qui avait en elle le Père, le Fils, la « vertu » innommable de Silence, connue seulement par ceux-ci, et tous les Eons. C'est là cet Esprit qui parla par la bouche de Jésus, se déclarant le Fils de l'Homme et manifestant le Père, après être descendu sur Jésus et s'être uni à lui. Le Sauveur issu de l'« économie » a détruit la mort, dit Marc, et il a fait connaître son Père, le Christ. Jésus est donc le nom de l'homme issu de l'« économie » : il fut constitué à la ressemblance et dans la forme de l'Homme qui devait descendre en lui. Lorsqu'il le reçut, il eut alors en lui l'Homme même, le Logos même, le Père et l'Inexprimable, ainsi que le Silence, la Vérité, l'Église et la Vie.

Cela dépasse les « Ah !... », les « Hélas !... » et toutes les exclamations et interjections tragiques possibles. Qui ne haïrait, en effet, le déplorable fabricant de pareils mensonges, en voyant la Vérité travestie en idole par Marc, et en une idole marquée au fer rouge des lettres de l'alphabet ? Ce n'est que récemment, en regard de l'origine — ou, comme on dit, hier ou avant-hier — que les Grecs, de leur propre aveu, ont reçu d'abord de Cadmos seize de ces lettres ; puis, avec le temps, ils ont trouvé eux-mêmes tantôt les aspirées et tantôt les doubles ; en dernier lieu, Palamède, dit-on, a ajouté les longues. Ainsi, avant que tout cela n'ait eu lieu chez les Grecs, la Vérité n'existait pas. Car son corps — d'après toi, Marc — est postérieur à Cadmos et à ses prédécesseurs, postérieur aussi à ceux qui ont ajouté les autres lettres, postérieur enfin à toi, puisque c'est toi seul qui as rabaissé au rang d'idole celle que tu appelles la Vérité.

Qui supportera ton si bavard Silence, qui nomme l'Innommable, décrit l'Inexprimable, explore l'Impénétrable, prétend que celui qui est, dis-tu, sans corps et sans figure a ouvert la bouche et a proféré une Parole, comme l'un quelconque de ces vivants qui sont composés de parties, et que cette Parole, semblable à celui qui l'a émise et forme de l'Invisible, est faite de trente lettres et de quatre syllabes ? Ainsi, en raison de sa ressemblance avec le Logos, le Père de toutes choses, comme tu dis, sera fait de trente lettres et de quatre syllabes ! Ou encore, qui supportera que tu veuilles enfermer dans des figures et dans des nombres — tantôt trente, tantôt vingt-quatre, tantôt six seulement — Celui qui est le Créateur, l'Ouvrier et l'Auteur de toutes choses, à savoir le Verbe de Dieu ; que tu le découpes en quatre syllabes et trente lettres ; que tu ravales le Seigneur de toutes choses, Celui qui a affermi les deux, au nombre 888, comme tu l'as fait pour l'alphabet ; que le Père lui-même, qui contient toutes choses et n'est contenu par aucune, tu le subdivises en Tétrade, Ogdoade, Décade et Dodécade, et que, par de telles multiplications, tu exposes en détail ce qui est, comme tu dis, l'inexprimable et l'inconcevable nature du

Père? Celui que tu appelles incorporel et sans substance, tu en fabriques l'essence et la substance avec une multitude de lettres engendrées les unes des autres, Dédale menteur que tu es et mauvais artisan de la Puissance élevée au-dessus de tout. Et cette substance que tu dis indivisible, tu la subdivises en consonnes muettes, en voyelles et en semi-voyelles, attribuant faussement les muettes au Père et à sa Pensée : tu plonges par là dans le plus profond des blasphèmes et la plus grande des impiétés tous ceux qui se fient à toi.

Aussi est-ce à juste titre et d'une façon bien appropriée à ton audace que ce vieillard divinement inspiré et ce héraut de la vérité a invectivé contre toi par les vers que voici :

Tu n'es qu'un fabricant d'idoles, Marc, et un charlatan ! Rompu aux artifices de l'astrologie et de la magie, tu confirmes par eux tes doctrines de mensonge. Comme signes, tu fais voir à ceux que tu trompes les œuvres de la Puissance apostate, celles que ton père Satan te donne sans cesse d'accomplir par la vertu de l'ange Azazel, car il a en toi un précurseur de l'impiété qui doit se déchaîner contre Dieu. Telles sont les paroles du vieillard ami de Dieu. Pour nous, nous allons tenter d'exposer brièvement le reste de leur mystagogie, qui est fort longue, et de produire au grand jour ce qui a été caché si longtemps. Ainsi ces aberrations pourront-elles être réfutées sans peine par tout le monde.

Ces gens qui ramènent tout à des nombres s'efforcent donc de décrire d'une manière encore plus « mystique » la genèse de leurs Eons ainsi que l'égarément et le recouvrement de la brebis, en faisant un seul bloc de tout cela. Toutes choses, disent-ils, tirent leur origine de la monade et de la dyade. En comptant à partir de la monade jusqu'à quatre, ils engendrent la Décade : un et deux et trois et quatre, additionnés ensemble, enfantent le nombre de dix Eons. A son tour la dyade, en progressant à partir d'elle-même jusqu'au nombre insigne — soit deux et quatre et six —, fait apparaître la Dodécade. Enfin, si nous comptons de la même manière à partir de la dyade jusqu'à dix, nous voyons apparaître la Triacontade, en laquelle il y a l'Ogdoade, la Décade et la Dodécade. La Dodécade donc, par le fait qu'elle a le nombre insigne pour la terminer, est appelée par eux «passion». Et c'est pourquoi, une chute étant survenue dans le douzième nombre, la brebis a bondi au dehors et s'est égarée : car, disent-ils, la défection s'est faite à partir de la Dodécade. De la même manière encore, ils conjecturent qu'une Puissance s'est séparée de la Dodécade et s'est perdue : cette Dodécade est la femme qui a perdu sa drachme, a allumé une lampe et a retrouvé la drachme. De la sorte, les nombres restants, c'est-à-dire neuf pour les drachmes et onze pour les brebis, en se mêlant ensemble, enfantent le nombre 99, car $9 \times 11 = 99$. Voilà pourquoi, disent-ils, le mot'Ariv possède ce nombre.

Je n'hésiterai pas à te rapporter encore une autre de leurs interprétations, afin que tu puisses contempler sous toutes ses faces leur « fruit ». Ils prétendent, en effet, que la lettre I], si l'on compte le nombre insigne, est l'Ogdoade, puisqu'elle vient en huitième lieu à partir de la première lettre. Comptant ensuite sans le nombre insigne le nombre formé par ces lettres et additionnant celles-ci jusqu'à ? , ils obtiennent le nombre 30. En effet, en allant de ? à ? , si on laisse de côté le nombre insigne et si on additionne les nombres croissants correspondant aux différentes lettres, on trouve le nombre 30. En allant jusqu'à la lettre ? , on obtient le nombre 15 ; en y ajoutant ? on obtient le nombre 22; enfin, en y ajoutant ? , on a le Plérôme de l'admirable Triacontade. Ainsi prouvent-ils que l'Ogdoade est la Mère des trente Eons ! Et puisque le nombre 30 résulte de l'union de trois « vertus », devenu trois fois lui-même, il donne le nombre 90 : car $3 \times 30 = 90$. De son côté, la Triade, multipliée par elle-même, donne le nombre 9. Et c'est ainsi que l'Ogdoade enfante le nombre 99. Et parce que le douzième Éon, en faisant défection, a laissé les onze autres là-haut, la forme des lettres, disent-ils, a été disposée d'une façon appropriée en sorte qu'elles soient une figure du Logos. En effet, la onzième lettre est le A, qui est le nombre 30, et cette lettre a bien été disposée à l'image de l'« économie» d'en haut, puisque, si, en allant de A à A et en laissant de côté le nombre insigne, on additionne ensemble les nombres croissants correspondant aux différentes lettres, le A y compris, on obtient le nombre 99. Mais le A, qui a le onzième rang, est descendu à la recherche de son semblable, pour parachever le nombre 12, et, lorsqu'il l'a eu trouvé, il a été complété. Et c'est ce qui apparaît avec évidence par le dessin même de la lettre : le ? en effet, étant allé à la recherche de son semblable, puis l'ayant trouvé et s'étant emparé de lui pour se l'unir, a rempli le douzième lieu, étant donné que la lettre M est faite de l'union de deux A. Et c'est pour ce motif qu'ils fuient, par la gnose, la région du nombre 99, c'est-à-dire la «défiance», figurée par la main gauche, et poursuivent l'unité qui, ajoutée à 99, les fera passer dans la main droite.

En lisant tout cela, cher ami, tu riras de bon cœur, je le sais, devant d'aussi prétentieuses inepties. Ils sont pourtant à plaindre, ceux qui mettent en pièces une religion si vénérable et la grandeur de la Puissance

vraiment inexprimable et les incomparables « économies » de Dieu, et cela au moyen de l'alphabet et de chiffres agencés d'une façon aussi froide et aussi artificielle. Tous ceux qui se séparent de l'Eglise et adhèrent à ces contes de vieilles femmes sont vraiment eux-mêmes les auteurs de leur condamnation. Ces gens-là, Paul nous enjoint de les « rejeter après un premier et un second avertissement ». Jean, le disciple du Seigneur, les a condamnés d'une manière plus sévère encore, en nous défendant même de les saluer : « Celui qui les salue, dit-il, participe à leurs œuvres mauvaises ». Rien de plus juste, car « on ne doit point saluer les impies, dit le Seigneur ». Or ils sont impies au-dessus de toute impiété, ces gens qui disent que le Créateur du ciel et de la terre, le seul Dieu tout-puissant, au-dessus de qui il n'est point d'autre Dieu, est issu d'une déchéance provenant elle-même d'une autre déchéance, en sorte que, à les en croire, il serait le produit d'une troisième déchéance. Rejetant et anathématisant comme elle le mérite cette façon de penser, nous avons à fuir loin d'eux, et, plus ils affirment leurs théories et se réjouissent de leurs trouvailles, plus il faut que nous sachions qu'ils sont agités par l'Ogdoade des esprits mauvais. Quand des malades tombent dans des crises de délire, plus ils rient et se croient bien portants et font tout comme s'ils étaient en santé, voire plus qu'en santé, plus en réalité ils sont malades. De même ces gens-là : plus ils croient avoir de hautes pensées et se rompent les nerfs à force de tendre leur arc, plus ils s'éloignent du bon sens. L'esprit impur de déraison est sorti et, les trouvant en train de vaquer, non à Dieu, mais à des questions mondaines, il est allé prendre avec lui sept autres esprits plus méchants que lui ; il a enflé d'orgueil leurs pensées, en leur faisant croire qu'ils pourraient comprendre ce qui est au-dessus de Dieu, et, après les avoir convenablement préparés en vue de leur ruine, il a déposé en eux l'Ogdoade de déraison des esprits pervers.

Spéculations et exégèses marcosiennes relatives au Plérôme

Je veux t'exposer encore comment, d'après eux, la création elle-même aurait été faite à l'image des choses invisibles par le Démiurge, sans que celui-ci le sût, grâce à l'intervention de la Mère. En premier lieu, disent-ils, les quatre éléments, feu, eau, terre et air, ont été produits comme une image de la Tétrade supérieure. Leurs opérations respectives venant s'ajouter à eux, à savoir le chaud, le froid, l'humide et le sec, représentent exactement l'Ogdoade. Ils énumèrent ensuite dix puissances comme suit : d'abord sept corps de forme ronde qu'ils appellent cieux, puis le cercle qui les contient et qu'ils appellent huitième ciel, et enfin le soleil et la lune. Ces corps, au nombre de dix, sont l'image de l'invisible Décade issue du Logos et de la Vie. Quant à la Dodécade, elle est indiquée par le cercle appelé zodiaque : car, disent-ils, les douze signes du zodiaque figurent manifestement la Dodécade, fille de l'Homme et de l'Eglise. Et puisque, disent-ils, le ciel le plus élevé s'est opposé à l'élan rapide de tous les astres, les alourdissant de sa niasse et contrebalançant leur rapidité par sa lenteur, de façon à accomplir le cycle entier de signe en signe en trente années, ils disent que ce ciel est une image de Limite, qui enveloppe leur Mère porteuse du trentième nom. La lune à son tour, en faisant le tour de son ciel en trente jours, figure par ceux-ci le nombre des Éons. Le soleil, en accomplissant sa révolution circulaire en douze mois, manifeste par ces douze mois la Dodécade. Les jours aussi, étant mesurés par douze heures, sont la figure de l'invisible Dodécade. L'heure elle-même, qui est la douzième partie du jour, se répartit en trente portions afin d'être une image de la Triacontade. Le cercle du zodiaque comporte aussi 360 degrés, chacun des signes ayant trente degrés : ainsi, par le cercle, est conservée l'image de la conjonction du nombre douze avec le nombre trente. La terre encore est divisée en douze zones, disent-ils, et en chacune de ces zones elle reçoit perpendiculairement des cieux une vertu particulière et met au monde des enfants semblables à la vertu qui a exercé son influx : de la sorte, la terre est manifestement, assurent-ils, la figure de la Dodécade et de ses enfants.

En outre, ils disent que le Démiurge voulut imiter le caractère infini, éternel, illimité et intemporel de l'Ogdoade d'en haut, mais qu'il ne put en reproduire la fixité et l'éternité parce qu'il était le fruit de la déchéance ; il transposa donc l'éternité de l'Ogdoade dans des durées et des moments et des quantités considérables d'années, s'imaginant pouvoir, par la longueur de ces durées, imiter l'éternité de l'Ogdoade. C'est alors, disent-ils, que la vérité l'a fui et que le mensonge a suivi : et c'est pourquoi, lorsque les temps seront accomplis, son œuvre subira la destruction.

Voilà comment ils s'expriment au sujet de la création, chacun d'entre eux enfantant chaque jour, autant qu'il le peut, quelque chose de nouveau : car nul n'est « parfait », chez eux, s'il n'a « fructifié » en de

plantureux mensonges. Mais il nous faut aussi indiquer, pour pouvoir les réfuter ultérieurement, toutes les déformations qu'ils font subir aux oracles des prophètes.

Moïse, disent-ils, en commençant le récit de l'œuvre de création, montre d'emblée, dès le début, la Mère de toutes choses, lorsqu'il dit : « Au commencement Dieu fit le ciel et la terre. » En nommant ces quatre choses, à savoir Dieu, le commencement, le ciel et la terre. Moïse a représenté, disent-ils, leur Tétrade. Et il a indiqué son caractère invisible et caché par les mots : « Or la terre était invisible et non encore organisée. » La seconde Tétrade, rejeton de la première, Moïse l'a exprimée, à les en croire, en nommant l'abîme, les ténèbres, les eaux contenues en ceux-ci et l'Esprit qui était porté sur les eaux. Faisant ensuite mention de la Décade, il a cité la lumière, le jour, la nuit, le firmament, le soir, le matin, la terre sèche, la mer, l'herbe et, en dixième lieu, le bois : c'est ainsi que, par ces dix noms, il a indiqué les dix Eons. Quant à la Puissance qu'est la Dodécade, elle a été figurée chez Moïse par là même qu'il a cité le soleil, la lune, les étoiles, les saisons, les années, les monstres marins, les poissons, les serpents, les oiseaux, les quadrupèdes, les animaux sauvages et, pardessus tout cela, en douzième lieu, l'homme. Voilà, enseignent-ils, comment l'Esprit, par l'entremise de Moïse, a parlé de la Triacontade.

Ce n'est pas tout. Modelé à l'image de la Puissance d'en haut, l'homme a en lui une puissance provenant d'une seule source. Cette puissance a son siège dans le lieu du cerveau. D'elle découlent quatre puissances, à l'image de la Tétrade d'en haut : elles s'appellent, l'une la vue, l'autre l'ouïe, la troisième l'odorat, la quatrième le goût. L'Ogdoade apparaît en l'homme en ce qu'il a deux oreilles, deux yeux, deux narines et une double gustation, celle de l'amer et celle du doux. Et l'homme tout entier est l'image intégrale de la Triacontade de la façon suivante : en ses mains, par ses dix doigts, il porte la Décade ; en tout son corps, divisé en douze membres, il porte la Dodécade — ils divisent en effet le corps de la même manière que celui de la Vérité, dont nous avons parlé plus haut — ; quant à l'Ogdoade, qui est inexprimable et invisible, elle est conçue comme cachée dans les entrailles.

Le soleil, ce grand luminaire, disent-ils encore, a été fait le quatrième jour à cause du nombre de la Tétrade. Les tentures du tabernacle dressé par Moïse, faites de lin fin, d'hyacinthe, de pourpre et d'écarlate, présentaient, d'après eux, la même image. Le pectoral du prêtre, orné de quatre rangées de pierres précieuses, signifiait également la Tétrade. Bref, tout ce qui, dans les Écritures, est susceptible de se ramener au nombre quatre, ils le disent fait à cause de leur Tétrade.

L'Ogdoade, à son tour, apparaît dans le fait que l'homme a été modelé, selon eux, le huitième jour. Tantôt, en effet, ils prétendent qu'il a été fait le sixième jour, et tantôt le huitième, à moins qu'ils ne disent que l'homme choïque a été modelé le sixième jour, et l'homme charnel le huitième jour : car ils distinguent ces deux choses. Certains prétendent aussi distinguer l'homme à la fois mâle et femelle fait à l'image et à la ressemblance de Dieu — ce serait l'homme pneumatique — et l'homme modelé au moyen de terre. De même l'« économie » de l'arche lors du déluge, en laquelle huit hommes furent sauvés, indique manifestement l'Ogdoade salvifique. David signifiait la même chose par le fait qu'il était le huitième d'entre ses frères. De même encore la circoncision, qui avait lieu le huitième jour, manifestait la circoncision de l'Ogdoade d'en haut. Et absolument tout ce qui, dans les Écritures, est susceptible de se ramener au nombre huit, accompli, à les en croire, le mystère de l'Ogdoade.

La Décade, elle aussi, est signifiée par les dix nations que Dieu promet de donner en possession à Abraham. Elle est aussi manifestée par l'« économie » de Sara, qui, après dix ans, donna son esclave Agar à Abraham pour qu'il eût d'elle des enfants. De même encore le serviteur d'Abraham envoyé vers Rebecca et lui faisant cadeau de bracelets d'or d'un poids de dix sicles auprès du puits, les frères de Rebecca retenant celle-ci durant dix jours, Jéroboam recevant dix sceptres, les dix tentures du tabernacle, les colonnes de dix coudées, les dix fils de Jacob envoyés la première fois en Egypte pour y acheter du blé, les dix apôtres auxquels le Seigneur se manifesta après sa résurrection : tout cela figurait, d'après eux, la Décade invisible.

La Dodécade, en laquelle s'est produit le mystère de la passion de déchéance — c'est de cette passion que, selon eux, auraient été formées les choses visibles —, se rencontre partout de façon claire et manifeste. Ainsi les douze fils de Jacob, d'où sont issues les douze tribus ; le pectoral aux couleurs variées, ayant douze pierres précieuses et douze clochettes ; les douze pierres dressées par Moïse au pied de la montagne ; les douze pierres dressées par Josué au milieu du fleuve et les douze autres qu'il dressa au delà du fleuve ; les douze hommes qui portèrent l'arche d'alliance ; les douze pierres disposées par Elie lors de l'holocauste du taureau ; les douze apôtres enfin : bref, tout ce qui présente le nombre douze signifie, disent-ils, leur Dodécade.

Quant à la réunion de tous les Bons, appelée par eux Triacontade, elle est indiquée par l'arche de Noé, dont la hauteur était de trente coudées, par Samuel faisant asseoir Saül en tête des trente in vîtes, par David, qui se cacha pendant trente jours dans le champ, par les trente hommes qui entrèrent avec lui dans la caverne, par la longueur du saint tabernacle qui était de trente coudées . Et toutes les fois qu'ils rencontrent d'autres passages où figure ce nombre, ils prétendent prouver par eux leur Triacontade.

Exégèses marcosiennes relatives au Père inconnu

J'ai cru nécessaire d'ajouter à tout cela ce que, à l'aide de textes arrachés aux Ecritures, ils tentent de faire accroire au sujet de leur Pro-Père, prétendument inconnu de tous avant la venue du Christ : ils veulent prouver par là que notre Seigneur a annoncé un autre Père que le Créateur de cet univers — ce Créateur que, comme nous l'avons déjà dit, ces impies blasphémateurs disent être un « fruit de déchéance ». Donc, lorsqu'Isaïe dit: «Israël ne m'a pas connu et le peuple ne m'a pas compris», ils veulent qu'il ait parlé de l'ignorance où l'on était de l'Abîme invisible. La parole d'Osée : « Il n'y a en eux ni vérité ni connaissance de Dieu », ils la détournent de force dans le même sens. Le verset : « Il n'est personne qui ait de l'intelligence ou qui recherche Dieu ; tous se sont égarés, ensemble ils se sont corrompus », ils l'entendent de l'ignorance où l'on était de l'Abîme. La parole de Moïse : « Nul ne verra Dieu et vivra » se rapporterait également à l'Abîme. Car c'est l'Auteur du monde, prétendent-ils, qui a été vu par les prophètes ; quant à la parole : « Nul ne verra Dieu et vivra », ils veulent qu'elle ait été dite de la Grandeur invisible et inconnue de tous. — Que cette parole : « Nul ne verra Dieu et vivra » ait été dite de Celui qui est le Père invisible et l'Auteur de toutes choses, c'est clair pour nous tous ; qu'elle concerne, non pas l'Abîme inventé de toutes pièces par eux, mais le Créateur, qui n'est autre que le Dieu invisible, nous le montrerons dans la suite de notre ouvrage. — Daniel encore, à les en croire, signifiait la même chose, lorsqu'il demandait à l'ange l'explication des paraboles, ce qui prouve bien qu'il l'ignorait. Et l'ange tenait caché à ses yeux le grand mystère de l'Abîme, lorsqu'il lui répondait : « Retire-toi, Daniel, car ces paroles sont obstruées jusqu'à ce que comprennent ceux qui comprendront et soient rendus brillants ceux qui seront brillants. » Ils se targuent d'être eux-mêmes « ceux qui sont brillants » et « ceux qui comprennent » !

Outre cela, ils introduisent subrepticement une multitude infinie d'Écritures apocryphes et bâtarde confectionnées par eux pour faire impression sur les simples d'esprit et sur ceux qui ignorent les écrits authentiques. Dans le même but, ils y ajoutent encore la fausseté que voici : Lorsque le Seigneur était enfant et apprenait ses lettres, le maître lui dit, comme c'était la coutume : Dis alpha ; il répondit alpha. Mais lorsqu'ensuite le maître lui eut enjoint de dire bêta, le Seigneur lui répondit : Dis-moi d'abord toi-même ce qu'est alpha, et je te dirai alors ce qu'est bêta. Ils expliquent cette réponse du Seigneur en ce sens que lui seul aurait connu l'Inconnaissable, qu'il manifesta sous la figure de la lettre alpha. Ils détournent aussi dans le même sens certaines paroles figurant dans l'Évangile. Ainsi, la réponse que le Seigneur, âgé de douze ans, fit à sa mère : « Ne savez-vous pas que je dois être aux choses de mon Père ? » : il leur annonça par là, disent-ils, le Père qu'ils ne connaissaient pas. C'est aussi pour cela qu'il envoya ses disciples vers les douze tribus, afin qu'ils leur annoncent le Dieu qui leur était inconnu. De même, à celui qui lui disait : « Bon Maître », le Seigneur désigna sans ambages le Dieu véritablement bon, en lui répondant : « Pourquoi m'appelles-tu bon ? Un seul est bon, le Père qui est parmi les Cieux » : les Cieux dont il est ici question, ce sont, disent-ils, les Bons. De même encore, le Seigneur ne répondit pas à ceux qui lui demandaient : « Par quelle puissance fais-tu cela ? », mais, par la question qu'il leur opposa, il les plongea dans l'embarras : en ne répondant pas, expliquent-ils, le Seigneur montra le caractère inexprimable du Père. De même, la parole : « Souvent ils ont désiré entendre une seule de ces paroles, mais ils n'ont eu personne qui la leur dise », est, disent-ils, de quelqu'un qui manifeste, par ce mot « une seule », le seul vrai Dieu qu'on ne connaissait pas. De même encore, lorsque le Seigneur, approchant de Jérusalem, pleura sur elle et dit : « Ah ! si tu avais reconnu, toi aussi, aujourd'hui, ce qui devait procurer la paix. Mais cela t'a été caché », il aurait, par les mots « cela t'a été caché », révélé le mystère caché de l'Abîme. Et lorsqu'il dit : « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et faites-vous mes disciples », il aurait annoncé le Père de la Vérité : car, disent-ils, ce qu'ils ignoraient, il promettait de le leur enseigner.

Enfin, comme preuve de tout ce qui précède et, pour ainsi dire, comme expression ultime de tout leur système, ils apportent le texte suivant : « Je te loue, ô Père, Seigneur des Cieux et de la Terre, d'avoir

caché ces choses aux sages et aux prudents et de les avoir révélées aux petits. Oui, Père, car tel a été ton bon plaisir. Toutes choses m'ont été remises par mon Père, et nul n'a connu le Père sinon le Fils, ni le Fils sinon le Père, et celui à qui le Fils les a révélés. » Par ces paroles, disent-ils, le Seigneur a clairement montré que, avant sa venue, personne n'a jamais connu le Père de Vérité découvert par eux ; c'est l'Auteur et le Créateur du monde, prétendent-ils, qui a toujours été connu de tous, et les paroles du Seigneur concernent le Père inconnu de tous, celui qu'eux-mêmes annoncent.

Diversité des rites de « rédemption » en usage chez les Marcosiens

Quant à la tradition concernant leur « rédemption », il se trouve qu'elle est invisible et insaisissable, car cette « rédemption » est elle-même mère d'êtres insaisissables et invisibles. C'est pourquoi, du fait qu'elle est instable, elle ne peut être décrite de façon simple et par une seule formule, car chacun d'eux la transmet comme il veut : autant il y a de mystagogues de cette doctrine, autant il y a de « rédemptions ». Que cette sorte de gens ait été envoyée en sous-main par Satan pour la négation du baptême de la régénération en Dieu et pour le rejet de toute la foi, nous le montrerons à l'endroit voulu, quand nous les réfuterons.

La « rédemption », disent-ils, est nécessaire à ceux qui ont reçu la gnose parfaite pour qu'ils soient régénérés dans la Puissance qui est au-dessus de tout. Faute de quoi il est impossible d'entrer au Plérôme, car c'est cette « rédemption », selon eux, qui fait descendre dans la profondeur de l'Abîme ! Le baptême fut le fait du Jésus visible, en vue de la rémission des péchés, mais la « rédemption » fut le fait du Christ descendant en Jésus, en vue de la « perfection ». Le baptême était psychique, mais la « rédemption » était pneumatique. Le baptême fut annoncé par Jean en vue de la pénitence, mais la « rédemption » fut apportée par le Christ en vue de la « perfection ». C'est à cela qu'il faisait allusion, lorsqu'il disait : « Il est un autre baptême dont je dois être baptisé, et je me hâte vivement vers lui. » De même, aux fils de Zébédée, tandis que leur mère demandait qu'ils fussent assis à sa droite et à sa gauche avec lui dans le royaume, le Seigneur présenta cette « rédemption », lorsqu'il leur dit : « Pouvez-vous être baptisés du baptême dont je dois être baptisé ? » De même Paul, à les en croire, a indiqué expressément et à maintes reprises cette « rédemption » qui est dans le Christ Jésus : ce serait celle-là même qui est transmise par eux sous des formes variées et discordantes.

Car les uns disposent une chambre nuptiale et accomplissent toute une mystagogie accompagnée d'invocations sur les initiés : ils prétendent effectuer ainsi un mariage pneumatique à la ressemblance des syzygies d'en haut. D'autres les conduisent vers l'eau et, en les y plongeant, prononcent sur eux ces mots : « Au nom du Père inconnu de toutes choses, dans la Vérité Mère de toutes choses, dans Celui qui descendit sur Jésus : dans l'union, la rédemption et la communion des Puissances. » D'autres profèrent sur eux des mots hébreux, pour frapper davantage les initiés. Ainsi : « *Basyma cacabasa eanaa irraumista diarbada caëota bafobor camelanthi.* » Ce qui se traduit : « J'invoque ce qui est au-dessus de toute puissance du Père et est appelé Lumière, Esprit et Vie : car, dans un corps, tu as régné. » D'autres encore proclament la « rédemption » de la façon suivante : « Le Nom caché à toute Divinité, Seigneurie ou Vérité qu'a revêtu Jésus de Nazareth dans les zones de la lumière du Christ, qui vit par l'Esprit Saint, pour la rédemption des Anges, le Nom de la restauration : *Messia ufar magno in seenchaldia mosomeda eaacha faronepseha Jesu Nazarene.* » Ce qui se traduit : « Je ne divise pas l'Esprit, le cœur et la supra-céleste puissance miséricordieuse du Christ : puisse-je jouir de ton Nom, Sauveur de Vérité ! » Ainsi parlent ceux qui font l'initiation. L'initié répond alors : « Je suis confirmé et racheté, et je rachète mon âme de ce siècle et de tout ce qui en ressortit, au Nom de Jao qui a racheté son âme pour la rédemption dans le Christ vivant. » Enfin les assistants poussent l'acclamation suivante : « Paix à tous ceux sur lesquels ce Nom repose ! » Après quoi ils oignent l'initié avec du baume. Ce parfum figure, disent-ils, la bonne odeur répandue sur les Eons.

Certains d'entre eux jugent superflu de conduire à l'eau : ils mélangent ensemble de l'huile et de l'eau et, tout en prononçant des formules du genre de celles que nous avons dites plus haut, ils versent ce mélange sur la tête des initiés. C'est là, prétendent-ils, la « rédemption ». Eux aussi oignent avec du baume. D'autres, rejetant toutes ces pratiques, disent qu'on ne doit pas accomplir le mystère de la Puissance inexprimable et invisible au moyen de créatures visibles et corruptibles, ni le mystère des réalités irréprésentables et incorporelles au moyen de choses sensibles et corporelles. La « rédemption » parfaite, c'est la connaissance même de la Grandeur inexprimable : puisque c'est de l'ignorance que sont

sorties la déchéance et la passion, c'est par la gnose que sera aboli tout l'état de choses issu de l'ignorance. C'est donc bien la gnose qui est la « rédemption » de l'homme intérieur. Cette « rédemption » n'est ni somatique, puisque le corps est corruptible, ni psychique, puisque l'âme aussi provient de la déchéance et n'est que l'habitable du pneuma ; elle est donc nécessairement pneumatique. De fait, par la gnose est racheté l'homme intérieur ou pneumatique, et il suffit à ces gens-là d'avoir la connaissance de toutes choses : telle est la vraie « rédemption ».

D'autres pratiquent le rite de la « rédemption » sur les mourants à leur dernier moment : ils leur versent sur la tête l'huile et l'eau, ou l'onguent susdit, mélangé à l'eau, et ils font sur eux les invocations que nous avons dites, afin qu'ils deviennent insaisissables et invisibles aux Archontes et aux Puissances et que leur homme intérieur monte au-dessus des espaces invisibles, abandonnant le corps à l'univers créé et laissant l'âme auprès du Démiurge. En arrivant aux Puissances, après sa mort, l'initié sera tenu de dire ces mots : « Je suis un fils issu du Père, du Père préexistant, et un fils dans le Préexistant. Je suis venu pour tout voir, ce qui m'est propre et ce qui m'est étranger — non entièrement étranger, il est vrai, mais appartenant à Achamoth, qui est Femme et a fait cela par elle-même, mais n'en tire pas moins sa race du Préexistant — et je m'en retourne vers mon domaine propre d'où je suis venu. » En disant ces mots, il échappera aux Puissances. Il arrivera ensuite aux Anges qui entourent le Démiurge, et il leur dira : « Je suis un vase précieux, plus précieux que la Femme qui vous a faits. Si votre Mère ignore sa racine, moi, je me connais, je sais d'où je suis. Et j'invoque l'incorruptible Sagesse qui est dans le Père, qui est la Mère de votre Mère, laquelle n'a pas de Père ni même de conjoint mâle; c'est une Femme issue de Femme qui vous a faits, ignorant jusqu'à sa Mère et s'imaginant qu'elle était seule ; quant à moi, j'invoque la Mère de celle-là. » En entendant ces mots, les Anges qui entourent le Démiurge seront violemment troublés et s'en prendront à leur racine et à la race de leur Mère ; quant à l'initié, il s'en ira vers son domaine propre, en rejetant son lien, c'est-à-dire son âme.

Telles sont les données que nous avons pu recueillir sur leur « rédemption ». Mais ils diffèrent les uns des autres dans leurs enseignements et leurs traditions, et les derniers venus s'appliquent à trouver chaque jour du neuf et à produire des « fruits » que personne n'a jamais encore imaginés : aussi est-il malaisé de décrire de façon exhaustive leurs doctrines.

3. LA RÈGLE DE VÉRITÉ

Pour nous, nous gardons la règle de vérité, selon laquelle « il existe un seul Dieu » tout-puissant « qui a tout créé » par son Verbe, « a tout organisé et a fait de rien toutes choses pour qu'elles soient », selon ce que dit l'Écriture : « Par le Verbe du Seigneur les cieux ont été affermis, et par le Souffle de sa bouche existe toute leur puissance » ; et encore : « Tout a été fait par son entremise et, sans lui, rien n'a été fait. » De ce « tout », rien n'est excepté : le Père a fait par lui toutes choses, soit visibles, soit invisibles, soit sensibles, soit intelligibles, soit temporelles en vue d'une « économie », soit éternelles. Il ne les a pas faites par des Anges ni par des Puissances séparées de sa volonté, car Dieu n'a nul besoin de quoi que ce soit ; mais c'est par son Verbe et son Esprit qu'il fait tout, dispose tout, gouverne tout, donne l'être à tout. C'est lui qui a fait le monde — car le monde fait partie de ce « tout » —, lui qui a modelé l'homme. C'est lui le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob, au-dessus duquel il n'est point d'autre Dieu, non plus qu'un Principe, une Puissance ou un Plérôme quelconques. C'est lui le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, comme nous le montrerons. En gardant cette règle, nous pouvons sans peine, quelque variés et abondants que soient les dires des hérétiques, prouver qu'ils se sont écartés de la vérité. En effet, presque tous les hérétiques, autant qu'ils sont, affirment bien un seul Dieu, mais ils le changent par leur doctrine perverse, ingrats qu'ils sont envers leur Créateur autant que les païens le sont par l'idolâtrie. D'autre part, ils méprisent l'ouvrage modelé par Dieu, rejetant leur propre salut et s'érigeant en accusateurs farouches et en faux témoins contre eux-mêmes. Ils ressusciteront certes dans leur chair, même à leur corps défendant, pour reconnaître la puissance de Celui qui les ressuscitera d'entre les morts, mais ils ne seront pas comptés au nombre des justes à cause de leur incrédulité.

Puisqu'une dénonciation de tous les hérétiques est donc forcément variée et multiforme et que notre propos est de les contredire tous selon le caractère propre à chacun, nous croyons nécessaire de faire connaître d'abord leur source et leur « racine », afin que, connaissant leur très sublime Abîme, tu saches de quel arbre sont sortis de tels « fruits » !

TROISIEME PARTIE

ORIGINE DU VALENTINISME

1. LES ANCÊTRES DES VALENTINIENS

Simon le Magicien et Ménandre

Il s'agit en effet de Simon de Samarie, ce magicien dont Luc, disciple et compagnon des apôtres, dit : « Il se trouvait déjà auparavant dans la ville un homme du nom de Simon, qui exerçait la magie et émerveillait les gens de Samarie. Il prétendait être quelqu'un de grand. Tous s'attachaient à lui du petit au grand et disaient : Cet homme est la Puissance de Dieu, celle qu'on appelle la Grande. Ils s'attachaient à lui, parce que depuis longtemps il les avait émerveillés par ses pratiques magiques » Ce Simon donc feignit d'embrasser la foi. Il pensa que les apôtres eux aussi opéraient des guérisons par la magie, et non par la puissance de Dieu. Les voyant remplir de l'Esprit Saint, par l'imposition des mains, ceux qui avaient cru en Dieu par le Christ Jésus qu'ils annonçaient, il s'imagina que c'était par l'effet d'un savoir magique plus grand encore qu'ils faisaient cela et offrit de l'argent aux apôtres afin de recevoir, lui aussi, ce pouvoir de donner l'Esprit Saint à qui il voudrait. Mais il s'entendit dire par Pierre : « Périsses ton argent avec toi, puisque tu as pensé pouvoir acquérir le don de Dieu à prix d'argent ! Il n'y a pour toi ni part ni lot en cette affaire, car ton cœur n'est pas droit devant Dieu. Je vois que tu es plongé dans un fiel amer et lié par l'iniquité. » Il n'en devint que plus incrédule à l'égard de Dieu. Dans son désir de rivaliser avec les apôtres et de devenir célèbre lui aussi, il s'appliqua davantage encore à toutes les pratiques magiques, au point de rendre muets d'admiration une foule d'hommes. Il vivait au temps de l'empereur Claude, qui, dit-on, alla jusqu'à l'honorer d'une statue pour sa magie. C'est ainsi qu'il fut glorifié par un grand nombre à l'égal de Dieu. C'était lui-même, enseignait-il, qui s'était manifesté parmi les Juifs comme Fils, qui était descendu en Samarie comme Père et qui était venu parmi les autres nations comme Esprit Saint : il était la suprême Puissance, c'est-à-dire le Père qui est au-dessus de toutes choses, et il consentait à être appelé de tous les noms dont l'appelaient les hommes.

Simon de Samarie, de qui dérivèrent toutes les hérésies, édifia sa secte sur le système que voici. Ayant acheté à Tyr, en Phénicie, une certaine Hélène, qui y exerçait le métier de prostituée, il se mit à parcourir le pays avec elle, disant qu'elle était sa Pensée première, la Mère de toutes choses, celle par laquelle, à l'origine, il avait eu l'idée de faire les Anges et les Archanges. Cette Pensée avait bondi hors de lui : sachant ce que voulait son Père, elle était descendue vers les lieux inférieurs et avait enfanté les Anges et les Puissances, par lesquels fut ensuite fait ce monde. Mais, après qu'elle les eut enfantés, elle avait été retenue prisonnière par eux par malveillance, parce qu'ils ne voulaient pas passer pour être la progéniture de qui que ce fût. Lui-même, en effet, fut totalement ignoré d'eux : quant à sa Pensée, elle fut retenue prisonnière par les Puissances et les Anges qu'elle avait émis : pour qu'elle ne pût remonter vers son Père, elle fut accablée par eux de toute espèce d'outrages, jusqu'à être enfermée dans un corps humain et à être comme transvasée, au cours des siècles, dans différents corps de femme. Elle fut, entre autres, en cette Hélène qui causa la guerre de Troie ; et ainsi s'explique que Stésichore, pour l'avoir outragée dans ses poèmes, devint aveugle, tandis que, après s'être repenti et l'avoir célébrée dans ses « palinodies », il recouvra la vue. Tout en passant ainsi de corps en corps et en ne cessant de subir des outrages, pour finir elle vécut même dans un lieu de prostitution : c'était la « brebis perdue ».

C'est pourquoi il vint en personne, afin de la recouvrer la première et de la délivrer de ses liens, afin aussi de procurer le salut aux hommes par la « connaissance » de lui-même. Car, comme les Anges gouvernaient mal le monde, du fait que chacun d'eux convoitait le commandement, il vint pour redresser cette situation. Il descendit, en se métamorphosant et en se rendant semblable aux Principautés, aux Puissances et aux Anges : c'est ainsi qu'il se montra également parmi les hommes comme un homme, quoique n'étant pas homme, et qu'il parut souffrir en Judée, sans souffrir réellement. Quant aux prophètes, c'est sous l'inspiration des Anges auteurs du monde qu'ils avaient débité leurs prophéties. Aussi les fidèles de Simon et d'Hélène ne devaient-ils plus se soucier d'eux, mais, en hommes libres, faire tout ce qu'ils voulaient : ce qui sauvait les hommes, c'était la grâce de Simon, non les œuvres justes. Car il n'y avait point d'œuvres justes par nature, mais seulement par convention, selon qu'en avaient disposé les Anges auteurs du monde dans le but de réduire les hommes en esclavage par de tels

commandements. Aussi Simon promettait-il de détruire le monde et de libérer les siens de la domination des Auteurs du monde.

Leurs mystagogues vivent donc dans la débauche, et, d'autre part, s'adonnent à la magie, chacun autant qu'il peut. Ils usent d'exorcismes et d'incantations. Ils recourent aussi aux philtres, aux charmes, aux démons dits parèdres et oniropompes et à toutes les autres pratiques magiques. Ils possèdent une image de Simon représenté sous les traits de Zeus et une image d'Hélène sous ceux d'Athéna, et ils les adorent. Ils portent aussi un nom dérivé de Simon, l'initiateur de leur doctrine impie, puisqu'ils sont appelés Simonien, et c'est d'eux que tire son origine la gnose au nom menteur, ainsi qu'il est loisible de l'apprendre par leurs déclarations mêmes.

Il eut pour successeur Ménandre, originaire de Samarie, qui atteignit, lui aussi, au faite de la magie. La première Puissance, disait-il, était inconnue de tous ; quant à lui, il était le Sauveur envoyé des lieux invisibles pour le salut des hommes. Le monde avait été fait par des Anges, lesquels, affirmait-il à l'instar de Simon, avaient été émis par la Pensée. Par la magie qu'il enseignait, il donnait une gnose permettant de vaincre les Anges mêmes qui avaient fait le monde. Car, du fait qu'ils étaient baptisés en lui, ses disciples recevaient la résurrection : ils ne pourraient plus mourir, mais se maintiendraient à l'abri du vieillissement et de la mort.

Saturnin et Basilide

Prenant comme point de départ la doctrine de ces deux hommes, Saturnin, originaire d'Antioche près de Daphné, et Basilide donnèrent naissance à des écoles divergentes, l'un en Syrie, l'autre à Alexandrie. Pour Saturnin, tout comme pour Ménandre, il existe un Père inconnu de tous, qui a fait les Anges, les Archanges, les Vertus et les Puissances. Sept d'entre ces Anges ont fait le monde et tout ce qu'il renferme. L'homme, lui aussi, est l'ouvrage des Anges. Une image resplendissante, venue d'en haut, de la suprême Puissance, leur était soudainement apparue. N'ayant pu la retenir, dit Saturnin, parce qu'elle était aussitôt remontée dans les hauteurs, ils s'excitèrent les uns les autres en disant : « Faisons un homme selon l'image et selon la ressemblance ». » Ainsi fut fait ; mais, par suite de la faiblesse des Anges, l'ouvrage modelé par eux ne pouvait se tenir debout et se tortillait à la façon d'un ver. Alors la Puissance d'en haut en eut pitié, parce qu'il avait été fait à sa ressemblance, et lui envoya une étincelle de vie qui le redressa, le mit debout et le fit vivre. Après la mort, dit Saturnin, cette étincelle de vie remonte vers ce qui est de même nature qu'elle ; quant au reste, il retourne aux éléments dont il a été tiré.

Le Sauveur, affirme-t-il encore, est inengendré, sans corps ni figure, et c'est d'une manière purement apparente qu'il s'est fait voir comme homme. Le Dieu des Juifs est l'un des Anges. Parce que le Père voulait détruire tous les Archontes, le Christ est venu pour la destruction du Dieu des Juifs et pour le salut de ceux qui croiraient en lui. Ces derniers sont ceux qui ont en eux l'étincelle de vie. En effet, dit-il, deux races d'hommes ont été modelées par les Anges, l'une mauvaise, l'autre bonne : comme les démons donnaient leur aide aux mauvais, le Sauveur est venu pour la destruction des hommes pervers et des démons et pour le salut des bons. Le mariage et la génération, dit-il encore, viennent de Satan. La plupart de ses disciples s'abstiennent de viandes et trompent nombre d'hommes par cette tempérance simulée. Quant aux prophéties, elles ont été faites, les unes sous l'action des Anges auteurs du monde, les autres sous celle de Satan. Ce dernier, affirme Saturnin, est lui aussi un Ange, mais un Ange opposé aux Auteurs du monde et, par-dessus tout, au Dieu des Juifs.

Basilide, pour paraître avoir trouvé quelque chose de plus élevé et de plus persuasif, étendit à l'infini le développement de sa doctrine. D'après lui, du Père inengendré est né d'abord l'Intellect, puis de l'Intellect le Logos, puis du Logos la Prudence, puis de la Prudence la Sagesse et la Puissance, puis de la Puissance et de la Sagesse les Vertus, les Archontes et les Anges qu'il appelle premiers et par qui a été fait le premier ciel. Puis, par émanation à partir de ceux-ci, d'autres Anges sont venus à l'existence et ont fait un second ciel semblable au premier. De la même manière, d'autres Anges encore sont venus à l'existence par émanation à partir des précédents, comme réplique de ceux qui sont au-dessus d'eux, et ont fabriqué un troisième ciel. Puis, de cette troisième série d'Anges, une quatrième est sortie par dégradation, et ainsi de suite. De cette manière, assurent-ils, sont venues à l'existence des séries successives d'Archontes et d'Anges, et jusqu'à 365 cieux. Et c'est pour cette raison qu'il y a ce même nombre de jours dans l'année, conformément au nombre des cieux.

Les Anges qui occupent le ciel inférieur, celui que nous voyons, ont fait tout ce que renferme le monde

et se sont partagé entre eux la terre et les nations qui s'y trouvent. Leur chef est celui qui passe pour être le Dieu des Juifs. Celui-ci ayant voulu soumettre les autres nations à ses hommes à lui, c'est-à-dire aux Juifs, les autres Archontes se dressèrent contre lui et le combattirent. Pour ce motif aussi les autres nations se dressèrent contre la sienne. Alors le Père inengendré et innommable, voyant la perversité des Archontes, envoya l'Intellect, son Fils premier-né — c'est lui qu'on appelle le Christ — pour libérer de la domination des Auteurs du monde ceux qui croiraient en lui. Celui-ci apparut aux nations de ces Archontes, sur terre, sous la forme d'un homme, et il accomplit des prodiges. Par conséquent, il ne souffrit pas lui-même la Passion, mais un certain Simon de Cyrène fut réquisitionné et porta sa croix à sa place. Et c'est ce Simon qui, par ignorance et erreur, fut crucifié, après avoir été métamorphosé par lui pour qu'on le prît pour Jésus ; quant à Jésus lui-même, il prit les traits de Simon et, se tenant là, se moqua des Archontes. Etant en effet une Puissance incorporelle et l'Intellect du Père inengendré, il se métamorphosa comme il voulut, et c'est ainsi qu'il remonta vers Celui qui l'avait envoyé, en se moquant d'eux, parce qu'il ne pouvait être retenu et qu'il était invisible à tous. Ceux donc qui « savent » cela ont été délivrés des Archontes auteurs du monde. Et l'on ne doit pas confesser celui qui a été crucifié, mais celui qui est venu sous une forme humaine, a paru crucifié, a été appelé Jésus et a été envoyé par le Père pour détruire, par cette « économie », les œuvres des Auteurs du monde. Si quelqu'un confesse le crucifié, dit Basilide, il est encore esclave et sous la domination de ceux qui ont fait les corps ; mais celui qui le renie est libéré de leur emprise et connaît l'« économie » du Père inengendré.

Il n'y a de salut que pour l'âme seule, car le corps est corruptible par nature. Les prophéties proviennent elles aussi des Archontes auteurs du monde, mais la Loi provient à titre propre de leur chef, c'est-à-dire de celui qui a fait sortir le peuple de la terre d'Egypte. On doit mépriser les viandes offertes aux idoles, les tenir pour rien et en user sans la moindre crainte ; on doit tenir également pour matière indifférente les autres actions, y compris toutes les formes possibles de débauche. Ces gens-là recourent eux aussi à la magie, aux incantations, aux invocations et aux autres pratiques magiques. Ils inventent des noms qu'ils disent être ceux des Anges ; ils prétendent que tels sont dans le premier ciel, tels autres dans le second, et ainsi de suite ; ils s'évertuent de la sorte à exposer les noms des Archontes, des Anges et des Vertus de leurs 365 prétendus cieux. De même, ils disent que le nom sous lequel est descendu et remonté le Sauveur est Caulacau.

Celui donc qui aura appris ces choses et connaîtra tous les Anges et leurs origines deviendra lui-même invisible et insaisissable aux Anges et aux Puissances, comme l'a été Caulacau. De même que le Fils a été inconnu à tous, ainsi eux-mêmes ne pourront être connus par personne : tandis qu'ils connaîtront tous les Anges et franchiront leurs domaines respectifs, ils resteront pour eux tous invisibles et inconnus. « Pour toi, disent-ils, connais-les tous, mais qu'aucun ne te connaisse ! » Pour ce motif, des gens de cette sorte sont prêts à tous les reniements : bien mieux, ils ne peuvent pas même souffrir pour le Nom, puisqu'ils sont semblables aux Éons. Peu d'hommes sont capables d'un tel savoir : il n'y en a qu'un sur mille, deux sur dix mille. Les Juifs, disent-ils, n'existent plus, et les chrétiens n'existent pas encore. Leurs mystères ne doivent absolument pas être divulgués, mais tenus secrets par le moyen du silence.

Ils déterminent la position des 365 cieux de la même manière que les astrologues : empruntant leurs principes, ils les adaptent au caractère propre de leur doctrine. Leur chef est Abraxas, et c'est pour cela qu'il possède le nombre 365.

Carpocrate et ses disciples

Selon Carpocrate et ses disciples, le monde avec ce qu'il contient a été fait par des Anges de beaucoup inférieurs au Père inengendré. Jésus était né de Joseph ; semblable à tous les autres hommes, il fut supérieur à tous en ce que son âme, qui était forte et pure, conserva le souvenir de ce qu'elle avait vu dans la sphère du Père inengendré. Pour ce motif, une force lui fut envoyée par le Père pour lui permettre d'échapper aux Auteurs du monde ; ayant traversé tous leurs domaines et ayant été délivrée en tous, elle remonta jusqu'au Père. Et il en va de même pour les âmes qui embrassent des dispositions semblables aux siennes. L'âme de Jésus, disent-ils, éduquée dans les coutumes des Juifs, les a méprisées ; c'est pourquoi elle a reçu des forces grâce auxquelles elle a détruit les passions qui se trouvaient dans les hommes à titre de châtement.

L'âme donc qui, à l'instar de celle de Jésus, est capable de mépriser les Archontes auteurs du monde, reçoit pareillement une force lui permettant d'accomplir les mêmes actes. Aussi en sont-ils venus à un tel

degré d'orgueil, que certains d'entre eux se disent égaux à Jésus, tandis que d'autres se déclarent encore plus forts que lui et que d'autres se prétendent supérieurs à ses disciples, comme Pierre et Paul et les autres apôtres, qui ne le cèdent eux-mêmes en rien à Jésus. Car leurs âmes, provenant de la même sphère et, pour ce motif, méprisant pareillement les Auteurs du monde, ont été gratifiées de la même force et retournent au même lieu. Et s'il arrive que quelqu'un méprise plus que Jésus les choses d'ici-bas, il peut lui être supérieur.

Ils recourent, eux aussi, aux pratiques magiques, aux incantations, aux philtres, aux charmes, aux démons parèdres et envoyeurs de songes et aux autres infamies. Ils disent qu'ils ont le pouvoir de dominer déjà sur les Archontes et les Auteurs de ce monde, et non seulement sur eux, mais sur tous leurs ouvrages que renferme le monde. Ces gens-là, eux aussi, ont été envoyés par Satan vers les païens pour faire calomnier le nom vénérable de l'Église, afin que les hommes, entendant de diverses manières parler d'eux et s'imaginant que nous leur sommes tous pareils, détournent leurs oreilles de la prédication de la vérité, ou que, voyant également leur conduite, ils nous enveloppent tous dans la même diffamation. Cependant nous n'avons rien de commun avec eux, ni dans la doctrine, ni dans les mœurs, ni dans la vie quotidienne; mais ces gens, qui vivent dans la débauche et professent des doctrines impies, se servent du Nom comme d'un voile dont ils couvrent leur malice. Aussi «leur condamnation sera-t-elle juste», et recevront-ils de Dieu le digne salaire de leurs œuvres.

Ils en sont venus à un tel degré d'aberration qu'ils affirment pouvoir commettre librement toutes les impiétés, tous les sacrilèges. Le bien et le mal, disent-ils, ne relèvent que d'opinions humaines. Et les âmes devront de toute façon, moyennant leur passage dans des corps successifs, expérimenter toutes les manières possibles de vivre et d'agir — à moins que, se hâtant, elles n'accomplissent d'un coup, en une seule venue, toutes ces actions que non seulement il ne nous est pas permis de dire et d'entendre, mais qui ne nous viendraient même pas à la pensée et que nous ne croirions pas si on venait à les mettre sur le compte d'hommes vivant dans les mêmes cités que nous. Donc, d'après leurs propres écrits, il faut que leurs âmes expérimentent toutes les manières possibles de vivre, en sorte que, à leur sortie du corps, elles ne soient en reste de rien ; autrement dit, elles doivent faire en sorte que rien ne manque à leur liberté, faute de quoi elles se verraient contraintes de retourner dans un corps. Voilà pourquoi, disent-ils, Jésus a dit cette parabole : « Tandis que tu es en chemin avec ton adversaire, fais en sorte de te libérer de lui, de peur qu'il ne te livre au juge, que le juge ne te livre à l'huissier et que celui-ci ne te jette en prison. En vérité, je te le dis, tu ne sortiras pas de là que tu n'aies remboursé jusqu'au dernier sou. » L'adversaire, disent-ils, c'est un des Anges qui sont dans le monde, celui qu'on nomme le Diable ; il a été fait, à les en croire, pour conduire les âmes des défunts de ce monde à l'Archonte. Cet Archonte est, d'après eux, le premier des Auteurs du monde ; il livre les âmes à un autre Ange, qui est son huissier, pour que celui-ci les enferme dans d'autres corps : car, disent-ils, c'est le corps qui est la prison. Quant à la parole : « Tu ne sortiras pas de là que tu n'aies remboursé jusqu'au dernier sou », ils l'interprètent de la façon suivante : nul ne s'affranchit du pouvoir des Anges qui ont fait le monde, mais chacun passe sans cesse d'un corps dans un autre, et cela aussi longtemps qu'il n'a pas accompli toutes les actions qui se font en ce monde ; lorsqu'il n'en manquera plus aucune, son âme, devenue libre, s'élèvera vers le Dieu qui est au-dessus des Anges auteurs du monde. Ainsi seront sauvées toutes les âmes, soit que, se hâtant, elles s'adonnent à toutes les actions en question au cours d'une seule venue, soit que, passant de corps en corps et y accomplissant toutes les espèces d'actions voulues, elles acquittent leur dette et soient ainsi libérées de la nécessité de retourner dans un corps.

Commettent-ils effectivement toutes ces impiétés, toutes ces abominations, tous ces crimes ? Pour ma part, j'ai quelque peine à le croire. Quoi qu'il en soit, c'est bien là ce qui se trouve écrit dans leurs ouvrages et c'est ce qu'ils exposent eux-mêmes. A les en croire, Jésus aurait communiqué des secrets à part à ses disciples et apôtres, et il leur aurait demandé de les transmettre à part à ceux qui en seraient dignes et auraient la foi. C'est en effet par la foi et l'amour qu'on est sauvé ; tout le reste est indifférent ; selon l'opinion des hommes, cela est appelé tantôt bon, tantôt mauvais, mais en réalité il n'y a rien qui, de sa nature, soit mauvais.

Certains d'entre eux marquent même leurs disciples au fer rouge à la partie postérieure du lobe de l'oreille droite. Au nombre des leurs était cette Marcellina, qui vint à Rome sous Anicet et causa la perte d'un grand nombre. Ils se décernent le titre de « gnostiques ». Ils possèdent des images, les unes peintes, les autres faites de diverses matières : car, disent-ils, un portrait du Christ fut fait par Pilate du temps où Jésus vivait parmi les hommes. Ils couronnent ces images et les exposent avec celles des philosophes

profanes, c'est-à-dire avec celles de Pythagore, de Platon, d'Aristote et des autres. Ils rendent à ces images tous les autres honneurs en usage chez les païens.

Cérinthe

Un certain Cérinthe, en Asie, enseigna la doctrine suivante. Ce n'est pas le premier Dieu qui a fait le monde, mais une Puissance séparée par une distance considérable de la Suprême Puissance qui est au-dessus de toutes choses et ignorant le Dieu qui est au-dessus de tout. Jésus n'est pas né d'une Vierge — car cela lui paraît impossible —, mais il a été le fils de Joseph et de Marie par une génération semblable à celle de tous les autres hommes, et il l'a emporté sur tous par la justice, la prudence et la sagesse. Après le baptême, le Christ, venant d'auprès de la Suprême Puissance qui est au-dessus de toutes choses, est descendu sur Jésus sous la forme d'une colombe ; c'est alors que ce Christ a annoncé le Père inconnu et accompli des miracles ; puis, à la fin, il s'est de nouveau envolé de Jésus : Jésus a souffert et est ressuscité, mais le Christ est demeuré impassible, du fait qu'il était pneumatique.

Ébionites et Nicolaïtes

Ceux qu'on appelle Ébionites admettent que le monde a été fait par le vrai Dieu, mais, pour ce qui concerne le Seigneur, ils professent les mêmes opinions que Cérinthe et Carpocrate. Ils n'utilisent que l'Évangile selon Matthieu, rejettent l'apôtre Paul qu'ils accusent d'apostasie à l'égard de la Loi. Ils s'appliquent à commenter les prophéties avec une minutie excessive. Ils pratiquent la circoncision et persévèrent dans les coutumes légales et dans les pratiques juives, au point d'aller jusqu'à adorer Jérusalem, comme étant la maison de Dieu.

Les Nicolaïtes ont pour maître Nicolas, un des sept premiers diacres qui furent constitués par les apôtres. Ils vivent sans retenue. L'Apocalypse de Jean manifeste pleinement qui ils sont : ils enseignent que la fornication et la manducation des viandes offertes aux idoles sont choses indifférentes. Aussi l'Écriture dit-elle à leur propos : « Mais tu as pour toi que tu hais les œuvres des Nicolaïtes, que je hais moi aussi. »

Cerdon et Marcion

Un certain Cerdon, prit, lui aussi, comme point de départ la doctrine des gens de l'entourage de Simon ; il résida à Rome sous Hygin, le neuvième à détenir la fonction de l'épiscopat par succession à partir des apôtres et enseigna que le Dieu annoncé par la Loi et les prophètes n'est pas le Père de notre Seigneur Jésus-Christ : car le premier a été connu et le second est inconnaissable, l'un est juste et l'autre est bon. Il eut pour successeur Marcion, originaire du Pont, qui développa son école en blasphémant avec impudence le Dieu annoncé par la Loi et les prophètes : d'après lui, ce Dieu est un être malfaisant, aimant les guerres, inconstant dans ses résolutions et se contredisant lui-même. Quant à Jésus, envoyé par le Père qui est au-dessus du Dieu Auteur du monde, il est venu en Judée au temps du gouverneur Ponce Pilate, procureur de Tibère César ; il s'est manifesté sous la forme d'un homme aux habitants de la Judée, abolissant les prophètes, la Loi et toutes les œuvres du Dieu qui a fait le monde et que Marcion appelle aussi le Cosmocrator. En plus de cela, Marcion mutile l'Évangile selon Luc, éliminant de celui-ci tout ce qui est relatif à la naissance du Seigneur, retranchant aussi nombre de passages des enseignements du Seigneur, ceux précisément où celui-ci confesse de la façon la plus claire que le Créateur de ce monde est son Père. Par là, Marcion a fait croire à ses disciples qu'il est plus véridique que les apôtres qui ont transmis l'Évangile, alors qu'il met entre leurs mains, non pas l'Évangile, mais une simple parcelle de cet Évangile. Il mutile de même les épîtres de l'apôtre Paul, supprimant tous les textes où l'Apôtre affirme de façon manifeste que le Dieu qui a fait le monde est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que tous les passages où l'Apôtre fait mention de prophéties annonçant par avance la venue du Seigneur.

Selon Marcion, il n'y aura de salut que pour les âmes seulement, pour celles du moins qui auront appris son enseignement ; quant au corps, du fait qu'il a été tiré de la terre, il ne peut avoir part au salut. A son blasphème contre Dieu, il ajoute encore, en vrai porte-parole du diable et en contradicteur achevé de la vérité, l'assertion que voici : Caïn et ses pareils, les gens de Sodome, les Égyptiens et ceux qui leur ressemblent, les peuples païens qui se sont vautrés dans toute espèce de mal, tous ceux-là ont été sauvés

par le Seigneur lors de sa descente aux enfers, car ils sont accourus vers lui et il les a pris dans son royaume ; au contraire, Abel, Hénoch, Noé et les autres «justes», Abraham et les patriarches issus de lui, ainsi que tous les prophètes et tous ceux qui ont plu à Dieu, tous ceux-là n'ont point eu part au salut : voilà ce qu'a proclamé le Serpent qui résidait en Marcion ! En effet, dit Marcion, ces «justes» savaient que leur Dieu était sans cesse en train de les tenter; croyant qu'il les tentait alors encore, ils ne sont pas accourus à Jésus et n'ont pas cru à son message : aussi leurs âmes sont-elles demeurées aux enfers. Puisque ce Marcion est le seul qui ait eu l'audace de mutiler ouvertement les Écritures et qu'il s'est attaqué à Dieu plus impudemment que tous les autres, nous le contredirons séparément : nous le convaincrions d'erreur à partir de ses écrits et, Dieu aidant, nous le réfuterons à partir des paroles du Seigneur et de l'Apôtre qu'il a conservées et qu'il utilise. Pour l'instant il nous faut faire mention de lui, pour que tu saches que tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, adultèrent la vérité et blessent la prédication de l'Église, sont les disciples et les successeurs de Simon, le magicien de Samarie. Bien que, dans le but de tromper autrui, ils se gardent d'avouer le nom de leur maître, c'est pourtant sa doctrine qu'ils enseignent; ils mettent en avant le Nom du Christ Jésus comme un appât, mais c'est l'impiété de Simon qu'ils propagent sous des formes diverses, causant ainsi la perte d'un grand nombre ; par ce Nom excellent, ils répandent leur détestable doctrine ; sous la douceur et la beauté de ce Nom, ils présentent le venin amer et pernicieux du Serpent, qui fut l'initiateur de l'apostasie.

Sectes diverses

A partir de ceux que nous venons de dire ont déjà surgi les multiples ramifications de multiples sectes, par le fait que beaucoup parmi ces gens-là — ou, pour mieux dire, tous — veulent être des maîtres : quittant la secte dans laquelle ils se sont trouvés et échafaudant une doctrine à partir d'une autre doctrine, puis encore une autre à partir de la précédente, ils s'évertuent à enseigner du neuf, en se donnant eux-mêmes pour les inventeurs du système qu'ils ont ainsi fabriqué.

Ainsi, par exemple, des gens qui s'inspirent de Saturnin et de Marcion et qu'on appelle Encratites ont proclamé le rejet du mariage, répudiant l'antique ouvrage modelé par Dieu et accusant de façon détournée Celui qui a fait l'homme et la femme en vue de la procréation; ils ont introduit l'abstinence de ce qu'ils disent animé, ingrats qu'ils sont envers le Dieu qui a fait toutes choses ; ils nient également le salut du premier homme. Ce dernier point fut inventé chez eux à notre époque, quand un certain Tatien introduisit le premier ce blasphème. Ce dernier avait été l'auditeur de Justin ; aussi longtemps qu'il fut avec lui, il n'avança rien de semblable, mais, après son martyre, il se sépara de l'Église ; s'enflant à la pensée qu'il était un maître et se croyant, dans son orgueil, supérieur à tout le monde, il voulut donner un trait distinctif à son école : comme les disciples de Valentin, il imagina des Éons invisibles; comme Marcion et Saturnin, il proclama que le mariage était une corruption et une débauche ; de lui-même, enfin, il s'inscrivit en faux contre le salut d'Adam.

D'autres, en revanche, ont pris comme point de départ les doctrines de Basilide et de Carpocrate ; ils ont introduit les unions libres, les noces multiples, l'usage indifférent des viandes offertes aux idoles : Dieu, disent-ils, n'a cure de tout cela. Et que sais-je encore ? Car il est impossible de dire le nombre de ceux qui, d'une manière ou d'une autre, se sont écartés de la vérité.

2. LES « GNOSTIQUES » OU ASCENDANTS IMMÉDIATS DES VALENTINIENS

Les Barbéliotes

En plus de ces gens, les Simonien dont nous avons parlé plus haut ont encore donné naissance à la multitude des « Gnostiques », qui ont surgi à la façon de champignons sortant de terre. Nous allons rapporter leurs principales doctrines.

Certains d'entre eux posent à la base de leur système un Éon étranger à tout vieillissement, dans un Esprit virginal qu'ils nomment Barbélo : car en cet Esprit existait, disent-ils, un Père innommable. Or celui-ci eut la pensée de se manifester à cette Barbélo. Cette Pensée, étant apparue, se tint en sa présence et demanda la Pré-gnose. Lorsque cette Pré-gnose fut apparue à son tour, elles demandèrent derechef, et l'Incorruptibilité apparut, puis la Vie éternelle. Barbélo se réjouissait de toutes ces productions ; regardant vers la Grandeur, elle conçut, dans la joie de la voir, et elle enfanta une Lumière semblable à cette Grandeur. Tel est, disent-ils, le commencement de l'illumination et de la génération de toutes

choses. Le Père alors, voyant cette Lumière, l'oignit de son excellence afin qu'elle devînt parfaite : c'est là le Christ, disent-ils. Celui-ci, à son tour, demanda que lui fût donné comme aide l'Intellect, et l'Intellect apparut. Le Père émit en outre le Vouloir et le Logos. Alors s'unirent en syzygies la Pensée et le Logos, l'Incorruptibilité et le Christ, la Vie éternelle et le Vouloir, l'Intellect et la Pré-gnose. Tous glorifiaient la Grande Lumière et Barbélo.

Ensuite, de la Pensée et du Logos, Autogènes fut émis, disent-ils, pour représenter la Grande Lumière : il fut grandement honoré et toutes choses lui furent soumises. Avec lui fut émise la Vérité, et il y eut syzygie d'Autogènes et de la Vérité. Par ailleurs, de la Lumière qu'est le Christ et de l'Incorruptibilité, quatre Luminaires furent émis, disent-ils, pour se tenir autour d'Autogènes. Du Vouloir et de la Vie éternelle, quatre émissions furent faites pour être au service des quatre Luminaires. Ces émissions se nomment : Charis, Thélèsis, Synesis et Phronèsis. Charis fut adjointe au grand et premier Luminaire, qu'ils prétendent être le Sauveur et qu'ils appellent Harmozel ; Thélèsis fut adjointe au second Luminaire, qu'ils appellent Raguel ; Synesis fut adjointe au troisième, qu'ils nomment David; Phronèsis fut adjointe au quatrième, qu'ils nomment Éléleth.

Tout étant ainsi constitué, Autogènes émit l'Homme parfait et vrai, qu'ils appellent Adamas, parce que ni lui-même n'a été dompté ni ceux de qui il est issu. Il fut éloigné d'Harmozel et placé à côté de la Première Lumière. D'Autogènes, avec l'Homme, fut émise la Gnose parfaite, conjointe à celui-ci : c'est pourquoi l'Homme a « connu » Celui qui est au-dessus de toutes choses ; une force invincible lui fut aussi donnée par l'Esprit virginal. Et tous les Éons, se reposant désormais, chantèrent des hymnes au Grand Éon. De là apparurent, disent-ils, la Mère, le Père et le Fils. De l'Homme et de la Gnose naquit un arbre, auquel ils donnent également le nom de Gnose.

Ensuite, du premier Ange qui se tient auprès du Monogène, fut émis, disent-ils, l'Esprit Saint, qu'ils appellent aussi Sagesse et Prounikos. Celle-ci, voyant que tous les autres avaient leur conjoint, tandis qu'elle-même était privée de conjoint, chercha à qui elle pourrait s'unir ; comme elle ne trouvait personne, elle faisait effort et s'étendait, regardant vers les régions inférieures dans l'espoir d'y trouver un conjoint ; n'en trouvant point, elle bondit, mais elle fut accablée de dégoût parce qu'elle s'était élancée sans l'agrément du Père. Ensuite, poussée par la simplicité et la bonté, elle engendra une œuvre contenant Ignorance et Présomption. Cette œuvre, disent-ils, c'est le Protarchonte, l'Auteur de cet univers. Il emporta de sa Mère une grande puissance et s'éloigna d'elle vers les lieux inférieurs. Il fit le firmament du ciel, en lequel ils le disent habiter. Etant Ignorance, il fit les Puissances qui sont au-dessous de lui, les Anges, les firmaments et toutes les choses terrestres. Puis il s'unit à la Présomption et engendra la Méchanceté, la Jalousie, l'Envie, la Discorde et le Désir. Devant ces productions, sa Mère Sagesse s'enfuit, attristée, et se retira dans les hauteurs : ce fut l'Ogdoade, en comptant à partir du bas. Lorsqu'elle se fut retirée, il se crut seul, et c'est pour ce motif qu'il dit : « Je suis un Dieu jaloux, et en dehors de moi il n'est pas de Dieu. » Tels sont les mensonges de ces gens-là.

Les Ophites

D'autres encore font le prodigieux récit que voici. Il existait, dans la puissance de l'Abîme, une Lumière primordiale, bienheureuse, incorruptible et illimitée : c'est le Père de toutes choses et il s'appelle le Premier Homme. De lui procéda une Pensée, qu'ils disent être le Fils de celui qui l'émit ; c'est le Fils de l'Homme ou Second Homme. Au-dessous d'eux se trouvait l'Esprit Saint, et sous cet Esprit d'en haut se trouvaient les éléments séparés, à savoir l'eau, les ténèbres, l'abîme et le chaos : sur ces éléments, disent-ils, était porté l'Esprit, qu'ils appellent la Première Femme. Alors, disent-ils, le Premier Homme avec son Fils exulta devant la beauté de l'Esprit, autrement dit de la Femme, et il l'illumina ; ainsi engendra-t-il d'elle une Lumière incorruptible, le Troisième Mâle, celui qu'ils appellent le Christ, fils du Premier et du Second Homme et de l'Esprit Saint ou Première Femme.

Le Père et le Fils s'unirent donc à la Femme, qu'ils appellent aussi la Mère des Vivants. Mais celle-ci fut incapable de porter et de contenir l'excessive grandeur de la Lumière, qui, disent-ils, déborda et jaillit par-dessus du côté gauche. Ainsi le Christ fut-il seul à être leur Fils, comme étant de droite ; élevé dans les régions supérieures, il fut aussitôt enlevé avec sa Mère dans l'Éon incorruptible. La vraie, la sainte Eglise, la voilà : c'est la convocation, la société et l'union du Père de toutes choses ou Premier Homme, du Fils ou Second Homme, du Christ leur Fils, et de la Femme que nous venons de dire.

Or la Puissance qui jaillit de la Femme possédait une rosée de lumière; quittant le domaine des Pères,

elle se précipita vers les régions inférieures, de son propre chef, en emportant avec elle la rosée de lumière. Cette Puissance, ils la nomment la Gauche, ou Prounikos, ou Sagesse, ou Mâle-Femelle. Elle descendit tout uniment dans les eaux, qui étaient immobiles, les mit en mouvement en y plongeant hardiment jusqu'au fond et prit d'elles un corps. Car, disent-ils, toutes choses accoururent vers la rosée de lumière qui était en elle, se collèrent à elle, l'emprisonnèrent de toutes parts ; et, si elle n'avait eu cette rosée de lumière, elle aurait été entièrement engloutie et submergée par la matière. Tandis qu'elle était ainsi enchaînée à ce corps de matière et très appesantie par lui, elle vint un jour à résipiscence : elle tenta de s'échapper des eaux et de remonter vers sa Mère, mais elle ne le put, par suite de la pesanteur du corps qui l'enveloppait. Se sentant très mal en point, elle imagina de cacher la lumière issue des régions supérieures, de crainte que cette lumière n'eût à pâtir à son tour, comme elle, des éléments inférieurs. Une force lui fut alors communiquée par la rosée de lumière qui était en elle : elle bondit et s'éleva dans les hauteurs. Parvenue en haut, elle se déploya, fit ce ciel visible, qu'elle tira de son corps, et demeura d'abord sous ce ciel qu'elle venait de faire, ayant encore la forme d'un corps aqueux. Mais ensuite, ayant éprouvé le désir de la lumière d'en haut et reçu une nouvelle force, elle déposa totalement son corps et en fut libérée. Ce corps, ils le disent son fils ; quant à elle, ils la nomment « Femme issue de Femme ». Son fils posséda, lui aussi, disent-ils, un souffle d'incorruptibilité que lui avait laissé sa Mère et grâce auquel il lui était possible d'œuvrer. Devenu puissant, il émit, lui aussi, comme ils disent, à partir des eaux, un fils, sans sa Mère : car, prétendent-ils, il ne connut pas sa Mère. Son fils, à l'imitation de son père, émit un autre fils ; ce troisième en engendra un quatrième ; le quatrième en engendra un cinquième, le cinquième un sixième et le sixième un septième. Ainsi, selon eux, se paracheva l'Hebdomade, le huitième lieu étant occupé par la Mère. Et comme il existe entre eux une hiérarchie d'origine, ainsi existe-t-il aussi entre eux une hiérarchie de dignité et de puissance.

Voici les noms dont ils affublent ces êtres de leur invention : le premier, celui qui est issu de la Mère, s'appelle Jaldabaoth ; le second, issu de Jaldabaoth, s'appelle Jao ; le troisième a nom Sabaoth, le quatrième, Adonai, le cinquième, Élohim, le sixième, Hor, le septième et dernier, Astaphée. Ces Cieux, Vertus, Puissances, Anges et Créateurs, déclarent-ils, siègent en bon ordre dans le ciel, selon leurs origines respectives, tout en demeurant invisibles, et régissent les choses célestes et terrestres. Le premier d'entre eux, c'est-à-dire Jaldabaoth, méprisa la Mère en engendrant sans sa permission des fils et des petits-fils, voire des Anges, des Archanges, des Vertus, des Puissances et des Dominations. A peine venus à l'existence, ses fils se retournèrent contre lui pour lui disputer la première place. Dans sa tristesse et son désespoir, Jaldabaoth regarda alors la lie de la matière qui se trouvait au-dessous de lui et s'éprit d'un violent désir pour elle : de là, disent-ils, lui naquit un fils, l'Intellect, qui a la forme entortillée du serpent. De celui-ci sortirent l'élément pneumatique, l'élément psychique et tous les êtres cosmiques ; de lui naquirent aussi l'Oubli, la Méchanceté, la Jalousie et la Mort. Cet Intellect à forme de serpent et tout entortillé, disent-ils, pervertit davantage encore son Père par sa tortuosité, lorsqu'il était avec lui dans le ciel et dans le paradis.

C'est pourquoi Jaldabaoth exulta et se pavana à la vue de tout ce qui se trouvait sous lui, et il dit : « C'est moi qui suis Père et Dieu, et il n'est personne au-dessus de moi. » Mais la Mère, en entendant ces paroles, lui cria : « Ne mens pas, Jaldabaoth, car au-dessus de toi il y a le Père de toutes choses ou Premier Homme, ainsi que l'Homme, Fils de l'Homme. » Tous furent saisis d'effroi à cette parole étrange et à cette appellation inattendue. Tandis qu'ils cherchaient d'où était venu ce cri, Jaldabaoth leur dit, pour les en détourner et les attirer à lui : « Venez, faisons un homme selon l'image. » Ce qu'entendant, les six Puissances se réunirent ; c'était la Mère qui leur inspirait l'idée de l'homme, afin de les vider par lui de leur puissance originelle. Elles modelèrent donc un homme d'une largeur et d'une longueur prodigieuse ; mais, comme il ne pouvait que se tortiller, elles le traînèrent jusqu'à leur Père. C'était encore Sagesse qui leur faisait faire cela, afin de vider Jaldabaoth de sa rosée de lumière et pour que celui-ci, privé de sa puissance, ne fût plus à même de se dresser contre ceux qui étaient au-dessus de lui. Il souffla donc dans l'homme un souffle de vie et, par là, sans s'en rendre compte, se vida de sa puissance. L'homme posséda dès lors l'intellect et la pensée — ce sont ces choses-là, disent-ils, qui seront sauvées — et sur le champ il rendit grâce au Premier Homme, sans plus se soucier de ceux qui l'avaient fait.

Jaloux, Jaldabaoth voulut alors vider l'homme par la femme et, de la pensée de celui-ci, il tira la femme ; mais Prounikos se saisit d'elle et la vida invisiblement de sa puissance. Les autres, survenant et admirant sa beauté, l'appelèrent Eve ; s'étant épris d'amour pour elle, ils engendrèrent d'elle des fils, qui sont également des Anges, disent-ils. Leur Mère imagina alors de tromper Eve et Adam par l'entremise du

Serpent, de manière à leur faire transgresser le commandement de Jaldabaoth. Eve crut aisément, comme si c'était le Fils de Dieu qui lui eût parlé, et elle persuada Adam de manger de l'arbre auquel Dieu leur avait défendu de goûter. Lorsqu'ils en eurent mangé, ils «connurent», disent-ils, la Puissance qui est au-dessus de toutes choses, et ils se séparèrent de ceux qui les avaient faits. Prounikos, voyant que ceux-ci avaient été vaincus par leur propre ouvrage, se réjouit grandement ; de nouveau elle s'écria que, puisqu'il existait déjà un Père incorruptible, Jaldabaoth avait menti en se donnant à lui-même le nom de Père, et que, puisqu'il y avait déjà un Homme et une Première Femme, il avait péché en en faisant une copie frelatée.

Mais Jaldabaoth, à cause de l'Oubli dont il était environné, ne prêta même pas attention à ces paroles : il chassa Adam et Eve du paradis, parce qu'ils avaient transgressé son commandement. Car il avait voulu qu'Eve engendrât des fils à Adam, mais il n'y était pas parvenu, parce que sa Mère agissait en tout à l'encontre de ses desseins. Celle-ci vida secrètement Adam et Eve de leur rosée de lumière, afin que l'esprit issu de la Suprême Puissance n'eût point de part à la malédiction et à l'opprobre. Ainsi vidés de la divine substance, Adam et Eve furent maudits par Jaldabaoth et précipités du ciel en ce monde. Le Serpent, qui avait agi contre son Père, fut également précipité par lui dans le monde inférieur. Il réduisit sous son pouvoir les Anges qui s'y trouvaient et il engendra six fils, étant lui-même le septième, de façon à imiter l'Hebdomade qui est auprès du Père. Ce sont là, disent-ils, les sept démons cosmiques : ils ne cessent de s'opposer et de faire obstacle à la race des hommes, parce que c'est à cause de ceux-ci que leur père a été précipité ici-bas.

Or Adam et Eve avaient eu jusque-là des corps légers, lumineux et, pour ainsi dire, spirituels : ainsi avaient-ils été modelés. Mais, en venant ici-bas, leurs corps devinrent obscurs, épais et paresseux. Même leurs âmes devinrent molles et languissantes, car ils n'avaient plus que le souffle cosmique reçu de leur Auteur. Il en fut ainsi jusqu'à ce que Prounikos les prît en pitié et leur rendît la suave odeur de la rosée de lumière : grâce à elle, ils se ressouvirent d'eux-mêmes, connurent qu'ils étaient nus et que leur corps était fait de matière; ils connurent qu'ils portaient la mort en eux, et ils prirent patience en sachant qu'ils n'étaient revêtus d'un corps que pour un temps seulement ; sous la conduite de Sagesse, ils trouvèrent de la nourriture, puis, une fois rassasiés, ils s'unirent charnellement et engendrèrent Caïn. Mais le Serpent déchu, avec ses fils, se saisit aussitôt de lui, le corrompit, le remplit de l'oubli cosmique et le précipita dans la plus folle audace, à tel point que, en tuant son frère Abel, il fut le premier à faire paraître la Jalousie et la Mort. Après eux, conformément à la providence de Prounikos, furent engendrés Seth, puis Noréa, desquels naquit le reste du genre humain. Celui-ci fut plongé, par l'Hebdomade d'en bas, dans toute espèce de malice, dans l'apostasie à l'égard de la Sainte Hebdomade d'en haut, dans l'idolâtrie et dans le mépris de tout, cependant que la Mère ne cessait de contrarier invisiblement l'œuvre de ces Puissances et de sauver ce qui lui appartenait, c'est-à-dire la rosée de lumière. La Sainte Hebdomade en question, ce sont, prétendent-ils, les sept étoiles dites planètes ; quant au Serpent déchu, disent-ils, il porte deux noms, Michel et Samaël.

Irrité contre les hommes, parce qu'ils ne lui rendaient pas un culte et ne l'honoraient pas comme leur Père et leur Dieu, Jaldabaoth leur envoya le déluge, afin de les faire périr tous d'un seul coup. Une fois de plus, Sagesse s'opposa : Noé et ceux qui étaient avec lui dans l'arche furent sauvés à cause de la rosée de lumière provenant de Sagesse, et, grâce à elle, le monde fut de nouveau rempli d'hommes. Parmi ceux-ci, Jaldabaoth fit choix d'un certain Abraham et conclut une alliance avec lui, s'engageant à donner la terre en héritage à sa descendance si elle persévérait dans son service. Dans la suite, par l'entremise de Moïse, il fit sortir d'Egypte ceux qui étaient issus d'Abraham, leur donna la Loi et fit d'eux les Juifs. C'est parmi eux que les sept Dieux, appelés aussi la Sainte Hebdomade, se choisirent chacun ses propres hérauts chargés de le glorifier et de le prêcher comme Dieu, afin que les autres hommes, entendant cette glorification, servent eux aussi les Dieux que prêchaient les prophètes.

Voici comment se répartissent les prophètes. Appartinrent à Jaldabaoth : Moïse, Jésus fils de Navé, Amos et Habacuc; à Jao : Samuel, Nathan, Jonas et Michée; à Sabaoth : Élie, Joël et Zacharie; à Adonaï : Isaïe, Ézéchiël, Jérémie et Daniel; à Élohim : Tobie et Aggée ; à Hor : Michée et Nahum ; à Astaphée : Esdras et Sophonie. Chacun de ces prophètes glorifia donc son propre Dieu et Père. Mais Sagesse, elle aussi, disent-ils, proféra par eux de multiples paroles relatives au Premier Homme, à l'Éon incorruptible et au Christ d'en haut, rappelant les hommes au souvenir de l'incorruptible Lumière et du Premier Homme et leur prédisant la descente du Christ. Les Archontes furent frappés d'effroi et de stupeur devant cette nouveauté que contenaient les messages des prophètes. Prounikos, agissant par l'entremise de

Jaldabaoth sans que celui-ci s'aperçût de rien, fit en sorte qu'eussent lieu deux productions d'hommes, l'une du sein d'Elisabeth la stérile, l'autre du sein de la Vierge Marie.

Prounikos elle-même ne trouvait de repos ni au ciel ni sur la terre. Dans son affliction, elle appela sa Mère à l'aide. Celle-ci, c'est-à-dire la Première Femme, fut émue du repentir de sa fille et demanda au Premier Homme que le Christ fût envoyé à son secours. Celui-ci descendit donc, envoyé vers sa sœur et vers la rosée de lumière. Apprenant que son frère descendait vers elle, la Sagesse d'en bas annonça sa venue par Jean, prépara le baptême de pénitence et disposa à l'avance Jésus pour que, lors de sa descente, le Christ trouvât un vase pur et que, grâce à son fils Jaldabaoth, la Femme fût annoncée par le Christ. Le Christ descendit donc à travers les sept Cieux, en se rendant semblable à leurs fils, et les vida graduellement de leur puissance : car, disent-ils, vers lui accourut toute la rosée de lumière. En descendant en ce monde, le Christ revêtit d'abord sa sœur Sagesse. Tout deux exultèrent, en prenant leur repos l'un dans l'autre : c'est là, assurent-ils, l'Époux et l'Épouse. Or Jésus, du fait qu'il était né d'une Vierge par l'opération de Dieu, était plus sage, plus pur et plus juste que tous les hommes : en lui descendit le Christ uni à Sagesse, et ainsi il y eut Jésus-Christ.

Beaucoup de disciples de Jésus, disent-ils, ne connurent pas la descente du Christ en lui. Lorsque le Christ fut descendu en Jésus, c'est alors qu'il commença à accomplir des miracles, à opérer des guérisons, à annoncer le Père inconnu et à se proclamer ouvertement le Fils du Premier Homme. Irrités, les Archontes et le Père de Jésus travaillèrent à le faire mourir. Tandis qu'on le conduisait à la mort, le Christ se retira avec Sagesse dans l'Éon incorruptible, à ce qu'ils disent, et Jésus seul fut crucifié. Le Christ n'oublia pas ce qui était sien : il envoya d'en haut en Jésus une puissance qui le ressuscita dans un corps qu'ils appellent corps psychique et pneumatique, car, pour ce qui est des éléments cosmiques, Jésus les abandonna dans le monde. Ses disciples, lorsqu'ils le virent après sa résurrection, ne le connurent pas et ne surent même pas par la faveur de qui il était ressuscité d'entre les morts. Les disciples, disent-ils, tombèrent ainsi dans cette erreur énorme de s'imaginer qu'il était ressuscité dans son corps cosmique : ils ignoraient que la chair et le sang ne s'emparent pas du royaume de Dieu.

Ils prétendent confirmer la descente du Christ et sa remontée par le fait que, ni avant son baptême ni après sa résurrection d'entre les morts, Jésus n'a rien fait de considérable, au dire de ses disciples ceux-ci ignoraient que Jésus avait été uni au Christ et l'Éon incorruptible à l'Hebdomade, et ils prenaient le corps psychique pour un corps cosmique. Après sa résurrection, Jésus demeura encore dix-huit mois sur terre, et, lorsque l'intelligence fut descendue en lui, il apprit l'exacte vérité. Il enseigna alors ces choses à un petit nombre de ses disciples, à ceux qu'il savait capables de comprendre de si grands mystères, puis il fut enlevé au ciel. Ainsi Jésus siège maintenant à la droite de son Père Jaldabaoth, pour recevoir en lui-même, après la déposition de leur chair cosmique, les âmes de ceux qui l'auront connu; il s'enrichit, tandis que son Père est dans l'ignorance et ne le voit même pas : car, dans la mesure où Jésus s'enrichit lui-même de saintes âmes, dans cette même mesure son Père subit une perte et un amoindrissement, vidé qu'il est de sa puissance du fait de ces âmes. Car il ne possédera plus les âmes saintes, de façon à pouvoir les renvoyer dans le monde, mais seulement celles qui sont issues de sa substance, c'est-à-dire qui proviennent de l'insufflation. La consommation finale aura lieu lorsque toute la rosée de l'esprit de lumière sera rassemblée et emportée dans l'Eon d'incorruptibilité.

Sectes apparentées

Telles sont les doctrines de ces gens, doctrines dont est née, telle une hydre de Lerne, la bête aux multiples têtes qu'est l'école de Valentin. Certains, cependant, disent que c'est Sagesse elle-même qui fut le Serpent : c'est pour cette raison que celui-ci s'est dressé contre l'Auteur d'Adam et a donné aux hommes la gnose; c'est aussi pour cela que le Serpent est dit plus intelligent que tous les êtres '. Il n'est pas jusqu'à la place de nos intestins, à travers lesquels s'achemine la nourriture, et jusqu'à leur configuration, qui ne ferait voir, cachée en nous, la substance génératrice de vie à forme de Serpent. D'autres encore disent que Caïn était issu de la Suprême Puissance, et qu'Esau, Coré, les gens de Sodome et tous leurs pareils étaient de la même race qu'elle : pour ce motif, bien qu'ils aient été en butte aux attaques du Démiurge, ils n'en ont subi aucun dommage, car Sagesse s'emparait de ce qui, en eux, lui appartenait en propre. Tout cela, disent-ils, Judas le traître l'a exactement connu, et, parce qu'il a été le seul d'entre les disciples à posséder la connaissance de la vérité, il a accompli le « mystère » de la trahison : c'est ainsi que, par son entremise, ont été détruites toutes les choses terrestres et célestes. Ils

exhibent, dans ce sens, un écrit de leur fabrication, qu'ils appellent « Evangile de Judas ». J'ai pu rassembler d'autres écrits émanant d'eux, dans lesquels ils exhortent à détruire les œuvres d'Hystéra ; ils désignent sous ce nom l'Auteur du ciel et de la terre. Car, disent-ils, on ne peut être sauvé autrement qu'en s'adonnant à toutes les actions possibles, comme l'avait déjà dit Carpocrate. En tout péché ou acte honteux, à les en croire, un Ange est présent : il faut commettre hardiment cet acte et faire retomber l'impureté sur l'Ange présent en cet acte, en lui disant : « O Ange, j'use de ton œuvre; ô Puissance, j'accomplis ton opération. » La voilà, la gnose parfaite : s'adonner sans crainte à des actions qu'il n'est pas même permis de nommer !

Conclusion

Voilà de quels pères et de quels ancêtres sont issus les disciples de Valentin, tels que les révèlent leurs doctrines elles-mêmes et leurs systèmes. Il a été nécessaire d'en fournir une preuve évidente et, pour cela, de produire au grand jour leurs enseignements. Peut-être, de la sorte, certains d'entre eux se repentiront-ils et, en revenant au seul Dieu Créateur et Auteur de l'univers, pourront-ils être sauvés. Quant aux autres, ils cesseront de se laisser prendre à leur perfides et spécieuses arguties et de croire qu'ils recevront d'eux la connaissance de quelque mystère plus grand et plus sublime; ils apprendront correctement de nous ce que ces gens-là enseignent de travers et ils se moqueront de leur doctrine; enfin ils auront compassion de ceux qui, encore plongés dans des fables aussi misérables et aussi inconsistantes, ont assez d'orgueil pour se croire meilleurs que tous les autres du fait d'une telle gnose, ou, pour mieux dire, d'une telle ignorance. Car les avoir démasqués, c'est bien cela : c'est les avoir déjà vaincus, que de les avoir fait connaître.

C'est pourquoi nous nous sommes efforcé d'amener à la lumière et de produire au grand jour tout le corps mal bâti de ce renard : car il ne sera plus besoin de beaucoup de discours pour renverser leur doctrine, maintenant qu'elle est devenue manifeste pour tout le monde. Lorsqu'une bête sauvage est cachée dans une forêt, d'où elle fait des sorties et cause de grands ravages, si quelqu'un vient à écarter les branches et à découvrir les taillis et réussit à apercevoir l'animal, point ne sera besoin désormais de grands efforts pour s'en emparer : on verra à quelle bête on a affaire; il sera, possible de la voir, de se garder de ses attaques, de la frapper de toutes parts, de la blesser, de tuer cette bête dévastatrice. Ainsi en va-t-il pour nous, qui venons de produire au grand jour leurs mystères cachés et enveloppés chez eux de silence : nous n'avons plus besoin de longs discours pour anéantir leur doctrine. Car il t'est dorénavant loisible, ainsi qu'à tous ceux qui sont avec toi, de t'exercer sur tout ce que nous avons dit précédemment, de renverser les doctrines perverses et informes de ces gens-là et de montrer que leurs opinions ne s'accordent pas avec la vérité. Cela étant, conformément à notre promesse et selon la mesure de nos forces, nous allons, dans le livre suivant, apporter une réfutation des doctrines de ces gens, en nous opposant à eux tous — notre exposé s'allonge, comme tu vois —, et nous te fournirons les moyens de les réfuter, en discutant toutes leurs thèses dans l'ordre où nous les avons exposées : ce faisant, nous n'aurons pas seulement montré, mais nous aurons aussi blessé de toutes parts la bête.

LIVRE II

PREFACE

Dans le livre précédent, démasquant la gnose au nom menteur, nous t'avons rapporté, cher ami, tout le mensonge qui, sous des formes multiples et opposées, a été forgé par les disciples de Valentin. Nous t'avons exposé aussi les théories de ceux qui furent leurs chefs de file, montrant qu'ils sont en désaccord les uns avec les autres et bien auparavant déjà avec la vérité elle-même. Nous avons également exposé avec toute la précision possible la doctrine de Marc le Magicien, puisqu'il est des leurs, ainsi que ses agissements. Nous avons rapporté de façon précise tout ce qu'ils arrachent aux Ecritures pour tenter de l'accommoder à leur fiction. Nous avons décrit par le menu de quelle manière ils osent tenter de consolider la vérité avec des chiffres et avec les vingt-quatre lettres de l'alphabet. Nous avons rapporté comment, à les en croire, le monde créé aurait été fait à l'image de leur Plérôme invisible, et tout ce qu'ils pensent et enseignent au sujet du Démiurge. Nous avons fait connaître la doctrine de leur ancêtre, Simon, le Magicien de Samarie, et de tous ceux qui lui ont succédé, et nous avons dit également la multitude des « Gnostiques » issus de lui. Nous avons relevé leurs divergences, leurs écoles et leurs

filiations, décrit toutes les sectes fondées par eux et montré que c'est en tirant leur origine de Simon que tous les hérétiques ont introduit en ce monde leurs doctrines impies et négatrices de Dieu. Nous avons fait connaître leur « rédemption », la façon dont ils initient leurs adeptes, leurs formules rituelles, leurs mystères. Nous avons enfin rappelé qu'il n'y a qu'un seul Dieu, à savoir le Créateur, qu'il n'est pas un « fruit de déchéance » et qu'il n'y a rien qui soit au-dessus de lui ou après lui.

Dans le présent livre, nous traiterons seulement de ce qui nous est utile, selon que le temps le permettra, et nous réfuterons, sur ses points fondamentaux, l'ensemble de leur système. Voilà pourquoi, puisqu'il s'agit à la fois d'une dénonciation et d'une réfutation de leur doctrine, nous avons donné ce titre même à notre ouvrage : car il faut que soient réduites à néant leurs syzygies secrètes par la dénonciation et la réfutation de ces syzygies mêmes dorénavant étalées au grand jour, et que l'Abîme se voie administrer la preuve qu'il n'a jamais existé et n'existe pas.

PREMIERE PARTIE

RÉFUTATION DE LA THÈSE VALENTINIENNE RELATIVE À UN PLÉRÔME SUPÉRIEUR AU DIEU CRÉATEUR

1. MONDE PRÉTENDUMENT EXTÉRIEUR AU PLÉRÔME OU AU PREMIER DIEU

Il convient donc que nous commençons par le point premier et le plus fondamental, à savoir par le Dieu Créateur qui a fait le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment, ce Dieu que ces blasphémateurs appellent « fruit de déchéance » : nous allons montrer qu'il n'y a rien qui soit ni au-dessus de lui ni après lui et qu'il a fait toutes choses, non sous la motion d'un autre, mais de sa propre initiative et librement, étant le seul Dieu, le seul Seigneur, le seul Créateur, le seul Père, le .seul qui contienne tout et donne l'être à tout.

Comment, en effet, pourrait-il y avoir au-dessus de ce Dieu un autre Plérôme ou Principe ou Pouvoir ou un autre Dieu, puisqu'il faut que Dieu, le Plérôme de toutes choses, contienne tout dans son immensité et ne soit contenu par rien ? Si une chose quelconque se trouve en dehors de lui, il n'est plus le Plérôme de toutes choses et ne contient plus tout : car, à ce Plérôme ou à ce Dieu situé au-dessus de tout, il manquera ce qu'on dit se trouver en dehors de lui ; ce qui manque de quelque chose ou à quoi quelque chose a été soustrait n'est pas le Plérôme de toutes choses.

De plus, cet être aura un commencement, un milieu et une fin par rapport à ce qui se trouve ainsi en dehors de lui. En effet, s'il y a une fin vers le bas, il y aura aussi un commencement vers le haut. Et dans toutes les autres directions pareillement, cet être connaîtra, de toute nécessité, une situation identique : il sera contenu, limité et enfermé par ce qui se trouve en dehors de lui. Car la fin qui se trouve vers le bas délimite et enveloppe nécessairement de toute manière l'être qui se termine à elle. Ainsi donc leur prétendu Père de toutes choses, qu'ils appellent aussi Préexistant ou Pro-Principe, et tout leur Plérôme avec lui, ainsi que le Dieu bon de Marcion, sera contenu, enfermé et enveloppé du dehors par un autre Principe, lequel sera nécessairement plus grand que lui : car le contenant est plus grand que le contenu. Or ce qui est plus grand est aussi plus excellent. Dès lors, ce qui est plus grand et plus excellent, c'est cela qui sera Dieu.

En effet, puisqu'il existe d'après eux quelque chose qu'ils disent être hors du Plérôme, à savoir cette région en laquelle ils veulent que soit descendue la Puissance d'en haut égarée, de deux choses l'une : — ou bien ce dehors contiendra et le Plérôme sera contenu, faute de quoi on n'aura pas réellement affaire à un dehors : car, si quelque chose se trouve en dehors du Plérôme, le Plérôme sera nécessairement à l'intérieur de ce qu'on dit se trouver en dehors du Plérôme et le Plérôme sera contenu par ce dehors avec le premier Dieu qu'il inclut ; — ou bien ces deux réalités, c'est-à-dire le Plérôme et ce qui se trouve en dehors de lui, seront immensément distantes et séparées l'une de l'autre. Mais, en ce dernier cas, il y aura une troisième réalité, celle qui met cette immense séparation entre le Plérôme et ce qui se trouve en dehors de lui ; et cette troisième réalité délimitera et contiendra les deux autres, et elle sera supérieure à la fois au Plérôme et à ce qui se trouve en dehors de celui-ci, puisqu'elle contient en son sein l'un et

l'autre.

De plus, il faudra prolonger à l'infini la série des contenants et des contenus. En effet, si cette troisième réalité a un commencement vers le haut et une fin vers le bas, elle sera nécessairement bornée aussi sur les côtés, soit qu'elle commence soit qu'elle finisse par rapport à d'autres réalités ; celles-ci à leur tour, et d'autres encore vers le haut et vers le bas, commenceront là ou d'autres finissent, et ainsi de suite à l'infini. De la sorte, jamais la pensée des hérétiques ne s'arrêtera au Dieu unique, mais, sous prétexte de chercher plus qu'il n'est, elle tombera dans ce qui n'est pas et se séparera du vrai Dieu.

Cela vaut également contre les sectateurs de Marcion : les deux Dieux de celui-ci seront contenus et délimités, eux aussi, par l'immense intervalle qui les sépare l'un de l'autre. On est, de la sorte, contraint de poser de toute part une multitude de Dieux séparés les uns des autres par une immense distance, les uns commençant là où finissent les autres. Et le motif sur lequel les hérétiques s'appuient pour enseigner qu'il existe un Plérôme ou un Dieu au-dessus du Créateur du ciel et de la terre, ce même motif, chacun pourra l'invoquer pour affirmer qu'il existe, au-dessus du Plérôme, un autre Plérôme, puis, au-dessus de ce dernier, un autre encore, et, au-dessus de l'Abîme, un autre Abîme, et qu'il en va de même sur les côtés. Et ainsi, la pensée errant indéfiniment, toujours il faudra imaginer d'autres Plérômes, d'autres Abîmes, et ne jamais s'arrêter, puisque toujours on cherchera d'autres termes au delà des précédents. On ne saura même plus si notre monde est en bas ou s'il est en haut, ni si les réalités qu'ils situent en haut sont en haut ou en bas : plus rien de stable ou de solide ne retiendra notre esprit, ce sera l'inéluctable poursuite de mondes sans fin et de Dieux sans nombre.

Et s'il en est ainsi, chaque Dieu se contentera de son domaine et ne se mêlera pas indiscrètement des affaires d'autrui : sinon il sera injuste et avare et cessera d'être ce qu'est Dieu. De son côté, chaque créature glorifiera son propre Créateur, se contentera de lui et n'en connaîtra point d'autre : sinon, justement condamnée par tous comme coupable d'apostasie, elle recevra la peine qu'elle aura méritée. Car, de toute nécessité : — ou bien il existe un seul Etre qui contient tout et a fait dans son propre domaine, comme il l'a voulu, chacun des êtres qui ont été faits ; — ou bien il existe au contraire une multitude illimitée de Créateurs et de Dieux, dont les uns commencent là où les autres finissent : mais alors on devra reconnaître que chacun d'eux est contenu du dehors par un plus grand, que tous sont de la sorte enfermés et réduits à demeurer chacun dans son domaine et qu'aucun d'entre eux n'est le Dieu de toutes choses. Car à chacun fera défaut, puisqu'il n'aura qu'une part infime en comparaison de tous les autres, l'appellation de « Tout-Puissant », et c'en sera fait de cette appellation même : une telle façon de voir versera inéluctablement dans l'impiété.

2. MONDE PRÉTENDUMENT FAIT PAR DES ANGES OU PAR UN DÉMIURGE

Quant à ceux qui disent que le monde a été fait par des Anges ou par quelque autre Auteur du monde sans la volonté du Père qui est au-dessus de toutes choses, tout d'abord ils s'égarent dans le fait même de dire que c'est sans la volonté du premier Dieu que ces Anges auraient effectué une aussi belle et aussi vaste création : comme si les Anges étaient plus puissants que Dieu, ou comme si celui-ci était négligent ou nécessiteux, ou comme s'il n'avait nul souci de savoir si ce qui se fait dans son propre domaine est mal fait ou bien fait, afin d'éliminer et d'empêcher le mal, de louer au contraire le bien et de s'en réjouir ! Pareille négligence, personne ne songerait à l'attribuer à un homme soigneux, combien moins encore à Dieu !

Ensuite, qu'ils nous disent si c'est dans la sphère contenue par lui et dans son domaine propre qu'a été fait ce monde, ou dans un domaine étranger et situé en dehors de lui. S'ils répondent que c'est dans un domaine situé en dehors de lui, ils se heurteront pareillement à toutes les incohérences signalées plus haut ; leur premier Dieu sera enfermé par cette réalité qui est en dehors de lui et à laquelle il se terminera nécessairement. Si au contraire ils répondent que c'est dans son domaine propre, ils énonceront une ineptie de taille : car comment le monde pourrait-il avoir été fait sans la volonté de Dieu, s'il a été fait dans son domaine propre, par des Anges qui sont eux-mêmes sous son pouvoir ou par quelque autre ? Comme si lui-même ne voyait pas tout ce qui se trouve dans son domaine, ou ne savait pas ce que feront les Anges !

Que si le monde n'a pas été fait sans la volonté de Dieu, mais Dieu le voulant et le sachant, comme certains le pensent : alors ce ne sont plus les Anges ou l'Auteur du monde qui seront cause de cette production, mais la volonté de Dieu. Car si lui-même a fait cet Auteur du monde ou ces Anges, ou même

s'il a été simplement cause de leur production, il apparaîtra comme ayant fait lui-même également le monde, puisqu'il aura préparé les causes productrices du monde. Quoique, d'après Basilide, les Anges ou l'Auteur du monde ne soient venus à l'existence, du fait du premier Père, qu'ultérieurement et à travers une longue série d'intermédiaires, néanmoins la production du monde doit être reportée sur celui qui a émis toute la série. Ainsi rapporte-t-on au roi le succès d'une guerre, parce qu'il a préparé les causes de la victoire; de même rapporte-t-on la fondation d'une ville ou la réalisation d'une œuvre à celui qui a préparé les causes d'où sont sortis ultérieurement ces effets. C'est pourquoi nous ne disons pas que c'est la hache qui fend le bois, ou la scie qui le coupe, mais on dit à bon droit que c'est l'homme qui fend et qui coupe, puisque c'est lui qui a fait la hache et la scie précisément dans ce but et qui, déjà bien auparavant, a fait tous les outils qui lui ont servi à fabriquer la hache et la scie. Ainsi donc, c'est à juste titre que, dans la logique même de leur système, le Père de toutes choses sera dit l'Auteur de ce monde, et non les Anges ou quelque autre Auteur du monde distinct de lui, puisque c'est lui la source des émissions et le premier à avoir préparé par elles la cause qui devait produire le monde.

Peut-être un tel discours serait-il de nature à persuader ceux qui ignorent Dieu et l'assimilent à ces hommes indigents, incapables de fabriquer instantanément un objet et ayant besoin d'un grand nombre d'instruments pour cette fabrication. Cependant il ne saurait trouver la moindre créance auprès de ceux qui savent que Dieu, qui n'a nul besoin de quoi que ce soit, a créé et fait toutes choses par son Verbe : car il n'avait pas besoin d'Anges comme aides pour cette production, ni de quelque Puissance de beaucoup inférieure au Père et ignorante de celui-ci, ni d'une quelconque déchéance ou ignorance, pour que celui qui était destiné à le connaître, c'est-à-dire l'homme, vînt à l'existence ; mais lui-même, après avoir prédéterminé toutes choses en lui-même d'une manière que nous ne pouvons ni dire ni concevoir, les a faites comme il l'a voulu, donnant à tous les êtres leur forme, leur ordonnance et le commencement de leur création, procurant aux êtres spirituels une nature spirituelle et invisible, aux êtres supracélestes une nature supracéleste, aux anges une nature angélique, aux êtres doués d'une âme une nature psychique, aux poissons une nature aquatique, aux êtres tirés de la terre une nature tirée de la terre, bref, procurant à tous les êtres la nature qui leur convenait : et toutes ces créatures, c'est par son infatigable Verbe qu'il les a faites.

C'est en effet le propre de la suréminence de Dieu de n'avoir pas besoin d'autres instruments pour créer ce qui vient à l'existence ; son propre Verbe suffit pour la formation de toutes choses, comme Jean, le disciple du Seigneur, le dit de lui : « Toutes choses ont été faites par son entremise, et, sans lui, rien n'a été fait. » Dans ce « toutes choses » est inclus notre monde ; il a donc, lui aussi, été fait par le Verbe de Dieu. Et c'est ce qu'attesté le Livre de la Genèse, qui dit que Dieu a fait par son Verbe tout ce que renferme notre monde. David dit pareillement : « IL a dit, et ils ont été faits ; il a commandé, et ils ont été créés. » A qui donc ferons-nous davantage confiance dans cette question de la production du monde ? aux hérétiques susdits, qui ne profèrent que sottises et incohérences, ou aux disciples du Seigneur et à ce fidèle serviteur et prophète de Dieu que fut Moïse ? Celui-ci a commencé par raconter l'origine du monde, en disant : « Au commencement Dieu » — et non pas des Dieux ni des Anges — « fit le ciel et la terre », et ensuite tout le reste.

Et que ce Dieu soit le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, cela aussi l'apôtre Paul l'a dit : « IL n'y a qu'un seul Dieu, le Père, qui est au-dessus de tous, qui agit par tous et qui est en nous tous. » Déjà nous venons de montrer qu'il n'y a qu'un seul Dieu, mais nous le montrerons encore par les écrits des apôtres eux-mêmes et par les paroles du Seigneur. Car que serait-ce si, délaissant les paroles des prophètes, du Seigneur et des apôtres, nous faisons fond sur ces gens qui ne disent rien de sensé ?

3. UN « VIDE » DANS LEQUEL AURAIT ÉTÉ FAIT LE MONDE

Absurde donc est leur Abîme avec son Plérôme, ainsi que le Dieu de Marcion. En effet, si, comme ils disent, il existe en dehors de lui quelque chose de sous-jacent à quoi ils donnent les noms de « vide » et d'« ombre », ce vide même s'avère plus grand que leur Plérôme. Par ailleurs, il est également absurde de prétendre que, le Plérôme contenant tout à l'intérieur de lui-même, un autre aurait créé le monde. Car ils doivent alors nécessairement admettre, à l'intérieur du Plérôme pneumatique, un lieu vide et informe en lequel aurait été créé cet univers. Mais, lorsqu'il laissait délibérément tel quel ce lieu informe, le Pro-Père savait-il d'avance ce qui devait y être fait, ou l'ignorait-il ? S'il l'ignorait, il ne sera plus le Dieu qui connaît d'avance toutes choses, et les hérétiques ne seront même pas capables de donner la raison pour

laquelle il a laissé ce lieu si longtemps inoccupé. Si, au contraire, il est Celui qui connaît tout d'avance et s'il a conçu en son esprit la création qui devait être faite un jour en ce lieu, alors c'est lui-même qui l'a faite, après l'avoir d'abord préformée en lui-même.

Qu'ils cessent donc de dire qu'un autre a fait le monde, car, à l'instant même où Dieu l'a conçu en son esprit, ce qu'il concevait est venu à l'existence. Il n'était pas possible, en effet, qu'un premier être conçût en son esprit et qu'un autre fût ce qu'avait conçu le premier. Mais de deux choses l'une : ou c'est un monde éternel qu'a conçu en son esprit le prétendu Dieu des hérétiques, ou c'est un monde temporel. Les deux suppositions sont pour eux inacceptables. Si c'était un monde éternel, pneumatique et invisible que ce Dieu avait conçu en son esprit, le monde aurait été fait tel. Si, au contraire, le monde est tel qu'il est, c'est que ce Dieu-là même l'a fait tel, après l'avoir d'abord conçu tel en son esprit ; ou, si l'on préfère, c'est que le Père a voulu que le monde fût en sa présence tel exactement qu'il l'avait conçu en son esprit, c'est-à-dire composé, changeant et transitoire. Mais, si le monde est tel que le Père l'avait préformé en lui-même, pleinement valable est la création du Père. Appeler « fruit de déchéance » et « produit d'ignorance » ce qui a été conçu en esprit par le Père de toutes choses et préformé par lui tel exactement qu'il a été fait, c'est là un énorme blasphème. En effet, selon eux, le Père de toutes choses, conformément à la conception de son esprit, aura engendré en son propre sein des « fruits de déchéance » et des « produits d'ignorance » : car, ce qu'il avait conçu en son esprit, c'est cela même qui a été fait.

Il faut donc chercher la cause d'une telle « économie » de Dieu, mais il ne faut pas, pour autant, mettre sur le compte d'un autre la production du monde. Il faut également dire que toutes choses ont été préparées par Dieu pour être faites de la manière dont elles ont été faites, mais il ne faut pas inventer de toutes pièces une ombre et un vide. Au reste, d'où viendrait-il, ce vide ? A-t-il été, lui aussi, émis par celui qu'ils appellent le Père et le Principe émetteur de toutes choses, en sorte qu'il ait le même rang d'honneur que les autres Eons et leur soit apparenté, et qu'il soit peut-être même plus ancien qu'eux ? Mais, s'il a été émis par le même Père qu'eux, il est semblable à celui qui l'a émis et à ceux avec lesquels il a été émis. Il faudra donc de toute nécessité que leur Abîme, aussi bien que leur Silence, soit semblable au vide, c'est-à-dire vide lui-même, et que les autres Eons, étant les frères du vide, aient aussi une substance vide. Si, au contraire, ce vide n'a pas été émis, il est né de lui-même, il existe par lui-même et il est égal, en durée, à celui qu'ils appellent l'Abîme et le Père de toutes choses. Ainsi le vide sera de même nature et de même rang d'honneur que celui qui est pour eux le Père de toutes choses. Car il n'y a pas d'autre alternative : ou bien ce vide a été émis par quelque autre chose ; ou bien il existe par lui-même, il est né de lui-même. Mais encore une fois : si ce vide a été émis, vide aussi est celui qui l'a émis, à savoir Valentin, vides aussi ses sectateurs ; que s'il n'a pas été émis, mais existe par lui-même, il est semblable au Père prêché par Valentin, il est son frère, il possède le même rang d'honneur : il est donc plus vénérable, de beaucoup antérieur et plus digne d'honneur que tous les autres Eons de Ptolémée et d'Héracléon eux-mêmes et de tous ceux qui pensent comme eux.

4. UNE « IGNORANCE » D'OÙ SERAIT ISSU LE MONDE

Un Père négligent

Peut-être, embarrassés par ces difficultés, reconnaîtront-ils que le Père de toutes choses contient tout, qu'il n'y a rien en dehors du Plérôme — sinon, de toute nécessité, le Père serait limité et circonscrit par plus grand que lui — et que, s'ils parlent de « dehors » et de « dedans », c'est selon la connaissance et l'ignorance, non selon une distance locale : c'est dans le Plérôme ou dans le domaine contenu par le Père, diront-ils, qu'a été fait par le Démiurge ou par les Anges tout ce que nous savons avoir été fait, et tout cela se trouve contenu par la Grandeur inexprimable à la manière du centre dans un cercle ou à la manière d'une tache sur un vêtement. — D'abord, répondrons-nous, quel sera-t-il, cet Abîme qui a supporté qu'une tache survienne en son propre sein et qui a permis que, dans son propre domaine, un autre crée et émette contre sa volonté ? Cela allait entraîner une flétrissure pour le Plérôme entier. Or cet Abîme pouvait couper court, dès le commencement, à la déchéance et aux émissions qui en dériveraient et ne pas permettre que la création se constituât dans l'ignorance, dans la passion et dans la déchéance. Si, par la suite, il a redressé la déchéance et comme effacé la tache, à bien plus forte raison pouvait-il veiller à ce qu'une telle tache ne se produisît même pas, au commencement, dans son propre domaine. Ou, s'il l'a laissée se produire au commencement parce que les choses ne pouvaient être autrement, il faut

que toujours les choses soient ainsi : car comment ce qui ne pouvait être redressé au commencement aurait-il pu l'être par la suite ? Ou bien encore, comment peuvent-ils dire que les hommes sont appelés à la « perfection », alors que, à les en croire, les causes productrices des hommes, à savoir le Démiurge lui-même ou les Anges, sont dans la déchéance ?

Si, parce qu'il est bon, l'Abîme a pris les hommes en pitié dans les derniers temps et leur donne la « perfection », il aurait dû prendre en pitié d'abord ceux-là qui firent l'homme et leur donner la « perfection » : ainsi les hommes auraient également bénéficié de sa pitié, car ils auraient été créés « parfaits » par des êtres « parfaits ». S'il a eu pitié de leur ouvrage, à bien plus forte raison aurait-il dû avoir pitié d'eux et ne pas permettre qu'ils tombent dans un tel aveuglement.

Une Lumière impuissante

Au surplus, leur opinion relative à l'ombre et au vide en lesquels ils veulent qu'ait été fait notre univers croulera, elle aussi, si c'est dans l'espace contenu par le Père que notre univers a été fait. En effet, si leur lumière paternelle est telle qu'elle puisse remplir tout ce qui se trouve au dedans du Père et tout illuminer, comment pourrait-il y avoir du vide ou de l'ombre dans ce qui est contenu par le Plérôme et par la lumière paternelle ? Car il faut qu'ils nous montrent, au dedans du Pro-Père ou au dedans du Plérôme, un lieu qui ne soit ni illuminé ni occupé par rien et où Anges et Démiurge ont fait tout ce qu'ils ont voulu : et ce n'est pas un lieu de médiocres dimensions que celui en lequel une aussi vaste création a pu être produite ! Aussi bien sont-ils absolument contraints de reconnaître, au dedans de leur Plérôme ou de leur Père, un lieu vide, informe et ténébreux en lequel a été fait tout ce qui a été fait. Et ainsi ils infligent un outrage à leur lumière paternelle, s'il est vrai que celle-ci ne puisse illuminer et remplir ce qui est au dedans du Père. Sans compter que, en taxant la création de « fruit de déchéance » et de « produit d'erreur », ils introduisent la déchéance et l'erreur jusque dans le Plérôme et dans le sein du Père.

Ainsi donc, contre ceux qui prétendent que ce monde a été fait à l'extérieur du Plérôme ou au-dessous du Dieu bon, vaut ce que nous avons dit un peu plus haut : ces gens-là seront emprisonnés avec leur Père par ce qui se trouve en dehors du Plérôme et à quoi ils se terminent nécessairement aussi. D'autre part, contre ceux qui disent que ce monde a été fait par d'autres dans la sphère contenue par le Père surgissent toutes les absurdités et difficultés que nous venons de dire : ils seront contraints, ou de proclamer lumineux, rempli et actif tout ce qui est au dedans du Père, ou d'incriminer la lumière paternelle en la déclarant incapable de tout illuminer — à moins qu'ils n'avouent que non seulement une partie du Plérôme, mais que le Plérôme tout entier est vide, informe et ténébreux. Tout le reste, qui appartient à la création, ils l'incriminent comme étant temporel, terrestre et choïque. Mais de deux choses l'une : ou bien cela est à l'abri de tout reproche, puisque se trouvant à l'intérieur du Plérôme et dans le sein du Père ; ou bien les reproches atteindront semblablement le Plérôme tout entier.

Des Éons dans l'ignorance

Il se trouvera même que leur Christ soit cause d'ignorance. En effet, s'il faut les en croire, lorsqu'il forma leur Mère selon la substance, il la rejeta hors du Plérôme, autrement dit il la sépara de la gnose. Lui-même engendra donc en elle l'ignorance, puisqu'il la sépara de la gnose. Comment donc le même Christ a-t-il pu procurer la gnose aux autres Éons, plus anciens que lui, et être cause d'ignorance pour la Mère ? Car il l'a bel et bien placée hors de la gnose en la rejetant hors du Plérôme.

Ce n'est pas tout. Si l'on est à l'intérieur ou à l'extérieur du Plérôme en raison de la gnose ou de l'ignorance, selon le mot de certains d'entre eux qui disent que celui qui est dans la gnose est au dedans de ce qu'il connaît, il leur faudra reconnaître que le Sauveur lui-même, celui qu'ils disent être Tout, a été dans l'ignorance. Car, selon eux, c'est après être sorti du Plérôme qu'il a formé leur Mère. Si donc ce qui est hors du Plérôme est ignorance de toutes choses et si le Sauveur est sorti du Plérôme pour former leur Mère, il s'est trouvé hors de la gnose de toutes choses, c'est-à-dire dans l'ignorance. Comment alors aurait-il pu lui procurer la gnose, étant lui-même hors de la gnose ? Car nous aussi, parce que nous sommes hors de leur gnose, nous sommes, à ce qu'ils prétendent, hors du Plérôme. En d'autres termes encore : si le Sauveur est sorti du Plérôme à la recherche de la brebis perdue et si le Plérôme est la gnose, il s'est trouvé hors de la gnose, c'est-à-dire dans l'ignorance. En effet, de deux choses l'une : ou ils sont forcés d'entendre dans un sens local l'expression « hors du Plérôme », et ils se heurtent à toutes les

contradictions que nous avons dites antérieurement ; ou les expressions « dans le Plérôme » et « hors du Plérôme » s'entendent respectivement de la gnose et de l'ignorance : en ce cas leur Sauveur et, bien auparavant, leur Christ se sont trouvés dans l'ignorance, puisque, pour former leur Mère, ils sont sortis du Plérôme, c'est-à-dire de la gnose.

Un Dieu esclave de la nécessité

Tout cela vaut pareillement contre tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, disent que le monde a été fait ou par des Anges ou par un autre que le vrai Dieu. Car la critique qu'ils font à propos du Démiurge et des créatures matérielles et temporelles retombera sur le Père, s'il est vrai que, pour ainsi dire au cœur du Plérôme, ont été faites des choses vouées à disparaître aussitôt, et cela avec la permission et selon le bon plaisir du Père. Car ce n'est pas alors le Démiurge qui est la vraie cause de cette production, quand bien même il s'imagine créer lui-même; la vraie cause, c'est celui qui permet et trouve bon que soient produites dans son propre domaine des émissions de déchéance et des œuvres d'erreur, dans l'éternel des choses temporelles, dans l'incorruptrice des choses corripibles, dans ce qui relève de la vérité des choses relevant de l'erreur. Si, par contre, tout cela s'est fait sans la permission ni l'approbation du Père de toutes choses, il est alors plus puissant, plus fort, plus souverain que le Père, celui qui a fait tout cela dans le propre domaine du Père sans la permission de celui-ci. Si enfin leur Père l'a permis tout en ne l'approuvant pas, comme le disent certains, ou bien il pouvait l'empêcher, mais l'a permis en raison d'une nécessité quelconque, ou bien il ne pouvait l'empêcher. Mais alors, s'il ne pouvait l'empêcher, il était sans force ; et s'il le pouvait, il était un trompeur, un hypocrite et un esclave de la nécessité, puisque tout à la fois il ne consentait pas et permettait comme s'il consentait. Et après avoir, au commencement, permis à l'erreur de se former et de grandir, plus tard seulement il essaie de la détruire, lorsque déjà beaucoup ont péri du fait de la déchéance.

Or il ne convient pas de dire que Dieu, qui est au-dessus de toutes choses, qui est libre et maître de ses actes, aurait été l'esclave de la nécessité, de telle sorte qu'il aurait permis certaines choses contre son gré : sinon on fera de la nécessité quelque chose de plus grand et de plus souverain que Dieu, puisque ce qui a le plus de puissance l'emporte sur tout. C'est tout de suite, dès le commencement, qu'il aurait dû supprimer les causes de la nécessité, au lieu de s'enfermer lui-même dans la nécessité en permettant une chose qu'il ne lui convenait pas de permettre. Il eût été, en effet, bien meilleur, bien plus logique, bien plus digne de Dieu de supprimer d'emblée le principe même d'une telle nécessité, plutôt que d'essayer par la suite, comme sous le coup d'un repentir, d'enrayer l'immense « fructification » issue de cette nécessité. Si le Père de toutes choses est l'esclave de la nécessité, il tombe également sous la coupe du destin, subissant à contrecœur les événements et incapable de rien faire à l'encontre de la nécessité et du destin, pareil au Zeus d'Homère contraint de dire : « Car je te l'ai livrée volontairement, mais non volontiers . » Dans une telle perspective donc, il se trouve que leur Abîme est l'esclave de la nécessité et du destin.

Une ignorance chez les Anges ou chez le Démiurge

Autre question : Comment se fait-il que les Anges ou l'Auteur du monde ignoraient le premier Dieu, alors qu'ils se trouvaient dans son domaine, qu'ils étaient sa création et qu'ils étaient contenus par lui ? Il pouvait bien leur être invisible, à cause de sa suréminence : il ne pouvait en aucune manière leur être inconnu, à cause de sa providence. En effet, à supposer même que, du fait de leur venue ultérieure à l'existence, ils fussent considérablement éloignés de lui, comme disent les hérétiques, ils n'en devaient pas moins, puisque sa souveraineté s'étend sur tous, connaître Celui qui domine sur eux et savoir cette chose fondamentale, que celui qui les a créés est le Seigneur de toutes choses. Car la Réalité invisible qu'est Dieu, étant puissante, procure à tous une grande intelligence et perception de sa souveraine et toute-puissante suréminence. Dès lors, même si « nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils ni le Fils si ce n'est le Père et ceux à qui le Fils les aura révélés », néanmoins tous les êtres connaissent cette Réalité invisible elle-même qu'est Dieu, puisque le Verbe, inhérent aux intelligences, meut ces êtres et leur révèle qu'il existe un seul Dieu, Seigneur de toutes choses.

Et c'est pourquoi tous les êtres sont soumis au Nom du Très-Haut et du Tout-Puissant; par l'invocation de ce Dieu, même avant la venue de notre Seigneur, les hommes étaient déjà sauvés des esprits mauvais,

de tous les démons et de toute l'Apostasie : non que les esprits terrestres et les démons aient vu Dieu, mais parce qu'ils savaient qu'il est le Dieu qui est au-dessus de toutes choses, à l'invocation duquel ils tremblaient, comme tremble aussi toute créature, Principauté, Puissance ou Vertu placée au-dessous de lui. Les hommes vivant sous le commandement des Romains, quoique n'ayant jamais vu l'empereur et étant même considérablement éloignés de lui par les terres et les mers, connaissent pourtant, par la domination qu'il exerce, celui qui détient la suprême autorité : et les Anges, qui sont au-dessus de nous, et celui qu'ils nomment l'Auteur du monde, ne connaîtront-ils pas le Tout-Puissant, alors que déjà les animaux sans raison tremblent et fuient à son invocation ? Et de même que, sans l'avoir vu, tous les êtres n'en sont pas moins soumis au Nom de notre Seigneur, de même le sont-ils également au Nom de Celui qui a fait et créé toutes choses, car ce n'est pas un autre que Dieu qui a fait le monde. Voilà pourquoi les Juifs, jusqu'à maintenant, chassent les démons par ce Nom même : car tous les êtres craignent l'invocation de Celui qui les a faits.

Si donc les hérétiques ne veulent pas que les Anges soient plus déraisonnables que les animaux sans raison, ils admettront que les Anges, lors même qu'ils n'auraient pas vu le Dieu qui est au-dessus de toutes choses, ont dû connaître sa puissance et sa souveraineté. Car il serait vraiment ridicule que ces gens-là, qui sont sur terre, prétendent connaître le Dieu qui est au-dessus de toutes choses et qu'ils n'ont jamais vu, tandis qu'à celui qu'ils disent être leur Auteur et l'Auteur de l'univers et qu'ils situent dans les hauteurs et par-dessus les cieux, ils refusent la connaissance de ce qu'ils savent, eux qui sont dans les lieux les plus bas. A moins peut-être qu'ils ne veuillent que leur Abîme soit sous la terre, dans le Tartare : cela expliquerait qu'ils l'aient connu les premiers, avant les Anges qui résident dans les hauteurs. Ils en sont venus à un tel degré de folie qu'ils déclarent privé de raison l'Auteur du monde : gens vraiment dignes de pitié, qui, dans l'excès de leur folie, osent dire qu'il n'a connu ni la Mère, ni la semence de celle-ci, ni le Plérôme des Eons, ni le Pro-Père, ni même ce qu'étaient les êtres qu'il faisait : car ces êtres étaient, disent-ils, les images des réalités intérieures au Plérôme, produites sous l'action secrète du Sauveur en l'honneur des réalités d'en haut.

5. DES « IMAGES » DES RÉALITÉS DU PLÉRÔME

Un monde voué à l'anéantissement

Ainsi, tandis que le Démiurge était dans la plus totale ignorance, le Sauveur, disent-ils, a honoré le Plérôme, lors de la création du monde, en produisant, par l'entremise de la Mère, des ressemblances et des images des réalités d'en haut. Mais il était impossible qu'existât en dehors du Plérôme un lieu dans lequel eussent été faites ces prétendues images des réalités intérieures au Plérôme, ou encore que ce monde eût été fait par un autre que le premier Dieu : tout cela, nous l'avons montré déjà. Toutefois, s'il peut être agréable de les réfuter de toute part et de les convaincre de mensonge, nous ferons valoir contre eux que, si les êtres de ce monde avaient été faits par le Sauveur en l'honneur des réalités d'en haut et à l'image de celles-ci, ils devraient durer toujours, afin que soient toujours en honneur ces réalités qu'on veut honorer. Si ces êtres passent, à quoi bon un honneur si bref, qui tantôt n'était pas et, dans un instant, ne sera plus ? Le Sauveur est donc convaincu par vous de viser à une gloire vaine plutôt qu'à honorer les réalités d'en haut. Car quel honneur les choses temporelles peuvent-elles constituer pour les éternelles, celles qui passent, pour celles qui demeurent, les corruptibles, pour les incorruptibles ? Même les hommes, tout éphémères qu'ils soient, ne prennent point plaisir à l'honneur qui s'évanouit promptement ; ils goûtent celui qui dure aussi longtemps qu'il est possible. On dira à bon droit que des êtres détruits aussitôt que créés ont été créés bien plutôt pour outrager ce que l'on croit honorer : c'est un outrage qui est infligé à l'éternel, lorsque son image se corrompt et est détruite. Eh quoi ! Si leur Mère n'avait pleuré et ri et n'avait été plongée dans l'angoisse, le Sauveur n'aurait pas eu de quoi honorer le Plérôme, puisque, dans une telle hypothèse, cette extrême angoisse n'aurait pas eu de réalité propre par quoi le Sauveur pût honorer le Pro-Père !

O vain honneur, qui passe aussitôt et n'apparaît plus ! Il y aura donc un Éon auquel l'honneur sera totalement refusé. Les réalités d'en haut se verront donc traitées avec mépris. Ou alors il faudra émettre, pour honorer le Plérôme, une autre Mère plongée dans les larmes et l'angoisse. O image à la fois dissemblable et blasphématoire !

Un Démiurge ignorant

Vous me dites, par ailleurs, qu'a été émise par l'Auteur du monde une Image du Monogène, de ce Monogène que vous prétendez identifier avec l'Intellect du Père de toutes choses ; vous me dites que cette Image s'ignore elle-même, ignore la création, ignore même sa Mère, ignore absolument tout ce qui existe et a été fait par elle. Et vous n'avez pas honte de vous-mêmes, vous qui faites ainsi remonter l'ignorance jusque chez le Monogène lui-même ? Si en effet les choses de ce monde ont été faites par le Sauveur à la ressemblance des réalités d'en haut, et s'il existe une si grande ignorance chez celui qui a été fait à la ressemblance du Monogène, de toute nécessité une ignorance analogue existe, selon un mode pneumatique, chez celui à la ressemblance de qui a été fait le Démiurge ignorant. Il n'est pas possible, en effet, tous deux ayant été émis d'une façon spirituelle, sans modelage ni composition, que l'image ait gardé en partie la ressemblance et se soit  cart e en partie de celle-ci, elle qui a été émise précisément pour être à la ressemblance de l'Eon émis dans le monde d'en haut. Que si cette image n'était pas ressemblante, la faute en incomberait au Sauveur qui, en mauvais artisan, aurait émis une image dissemblable. Car ils ne peuvent dire que le Sauveur n'a pas le pouvoir de faire des émissions, lui qu'ils nomment Tout. Si donc l'image est dissemblable, l'artisan ne vaut rien et leur prétendu Sauveur est en faute. Si, au contraire, elle est ressemblante, la même ignorance se retrouve chez l'Intellect de leur Pro-Père, autrement dit chez le Monogène : l'Intellect du Père s'ignore lui-même, ignore le Père, ignore tout ce qui a été fait par lui. Si, par contre, le Monogène connaît tout cela, la même connaissance existe nécessairement chez celui qui a été fait par le Sauveur à la ressemblance du Monogène. Et ainsi se trouve réduit à néant, d'après leurs principes mêmes, leur énorme blasphème.

Des créatures multiples et diverses

Mais, indépendamment de tout cela, de quelle manière les êtres de la création, si variés, si nombreux, innombrables même, peuvent-ils être les images de ces  ons qui sont dans le Plérôme au nombre de trente et dont nous avons reproduit les noms, tels que les donnent les hérétiques, dans notre livre pr c dent ? Non seulement la variété de tout l'ensemble de la création, mais même la diversité d'une seule de ses parties, céleste, terrestre ou aquatique, ne peut s'adapter à la petitesse de leur Plérôme. Qu'il y ait en effet trente  ons dans leur Plérôme, eux-mêmes l'attestent ; mais que, dans une seule partie de la création susdite, on puisse compter, non pas trente espèces, mais des milliers et des milliers d'espèces, c'est ce dont n'importe qui conviendra. Et comment les êtres si nombreux de la création, composés d'éléments contraires, s'opposant entre eux et se détruisant les uns les autres, peuvent-ils être les images et les ressemblances des trente Eons du Plérôme, s'il est vrai que ceux-ci sont de même nature, comme ils disent, égaux et semblables et sans aucune différence ? De plus, si les choses de ce monde sont les images des réalités supérieures, et si les hommes, à ce qu'ils disent, sont les uns naturellement mauvais et les autres naturellement bons, il fallait mettre aussi dans leurs Eons des différences semblables et dire que les uns ont été émis naturellement bons et les autres naturellement mauvais, pour qu'il y ait correspondance entre ces Eons et leurs images. De même encore, il y a dans le monde des êtres doux et des êtres féroces, des êtres inoffensifs et des êtres nuisibles et destructeurs, des êtres terrestres, des êtres aquatiques, des êtres ailés, des êtres célestes : leurs Eons devraient présenter les mêmes manières d'être, s'il est vrai que les choses de ce monde sont les images des réalités supérieures. Et le « feu éternel, que le Père a préparé pour le diable et pour ses anges », duquel des Eons d'en haut est-il l'image ? Ils devraient nous l'expliquer, car ce feu aussi fait partie de la création.

Peut-être diront-ils que les choses de ce monde sont les images de l'Enthymésis de l'Eon tombé en passion. Mais en ce cas, tout d'abord, ils commettent une impiété à l'égard de leur Mère, en faisant d'elle le principe d'images mauvaises et corrompibles ; ensuite, comment des êtres nombreux, dissemblables, de natures contraires, pourront-ils être les images de cette unique et même Enthymésis ? Peut-être encore diront-ils qu'il existe une multitude d'Ange dans le Plérôme et que les multiples êtres d'ici-bas sont précisément les images de ces Anges. Mais, en ce cas encore, leur système ne tient pas. Tout d'abord, les Anges du Plérôme devraient présenter des propriétés contraires, conformément à leurs images qui sont de natures contraires. Ensuite, il existe une multitude innombrable d'Ange autour du Créateur, ainsi qu'en témoignent tous les prophètes, disant que des myriades de myriades se tiennent auprès de lui et que des milliers de milliers le servent ; s'il en est ainsi, les prétendus Anges du Plérôme auront pour images

les Anges du Créateur et, dès lors, l'intégralité de la création demeurera à l'image du Plérôme, dont les trente Eons sont bien incapables de faire pendant à la multiforme diversité de la création.

Un Plérôme lui même à l'image de réalités supérieures

De même encore, si les choses de ce monde ont été faites à la ressemblance des réalités supérieures, celles-ci, à leur tour, à la ressemblance de quoi auront-elles été faites ? Si en effet l'Auteur du monde n'a pas créé de lui-même les êtres d'ici-bas, mais si, tel un artisan médiocre ou un écolier novice, il a simplement copié des modèles étrangers, où donc leur Abîme a-t-il puisé l'idée de la production émise en premier lieu par lui ? Il est vraisemblable qu'il en a reçu le modèle de quelqu'un d'autre se trouvant au-dessus de lui, et ce dernier, à son tour, d'un autre. De la sorte, nous allons remonter à l'infini dans la série des images ainsi que des Dieux, à moins que nous ne fixions notre esprit sur le seul Artisan, sur le seul Dieu qui a fait de lui-même tout ce qui existe. On permet à des hommes d'avoir inventé d'eux-mêmes quelque objet utile à la vie : et à Dieu, qui a édifié le monde, on ne permettra pas d'avoir de lui-même conçu l'idée des choses et inventé l'ordonnance de l'univers ?

Choses de ce monde contraires aux réalités du Plérôme

D'ailleurs, comment expliquer que les choses de ce monde soient les images des réalités supérieures, alors qu'elles leur sont contraires et ne peuvent rien avoir de commun avec elles ? En effet, des choses contraires peuvent bien être destructrices de ce dont elles sont les contraires, mais jamais elles ne pourront être leurs images. Ainsi l'eau et le feu, la lumière et les ténèbres, de même que les autres choses de ce genre, ne seront jamais les images les unes des autres. De même les choses corruptibles, terrestres, composées et passagères ne peuvent être les images de ce qu'ils nomment les réalités pneumatiques : à moins qu'ils n'admettent que ces dernières soient, elles aussi, composées, affectées de contours et de figures, et non plus spirituelles, fluides et insaisissables. Car il est indispensable qu'elles soient affectées de figures et de contours, pour que leurs images soient vraies, et, en ce cas, il est clair qu'elles ne sont pas spirituelles. Si, en revanche, elles sont spirituelles, fluides et insaisissables, comme ils le prétendent, comment des choses affectées de formes et de contours peuvent-elles être les images de réalités non affectées de figures et insaisissables ?

Ils diront peut-être qu'elles en sont les images, non selon la figure ou la forme, mais selon le chiffre et le rang de l'émission. Mais en ce cas, tout d'abord, on ne devrait pas dire que les choses de ce monde sont les images et les ressemblances des Eons qui sont là-haut : si elles n'ont ni leur figure ni leur forme, comment peuvent-elles être leurs images ? Ensuite, qu'ils adaptent donc le nombre des Eons émis là-haut de manière à le faire correspondre à celui des êtres de la création : pour l'instant, en nous montrant trente Eons seulement et en assurant que les êtres innombrables de la création sont les images de ces trente, ils seront justement convaincus par nous d'être hors de sens.

Des « ombres » des réalités d'en haut

De plus, si, comme osent le dire certains d'entre eux, les choses de ce monde sont l'ombre des réalités supérieures, de telle sorte qu'elles soient par là même leurs images, ils devront nécessairement admettre que les réalités d'en haut sont, elles aussi, des corps. Car ce sont les corps placés en haut qui font de l'ombre, et non les êtres spirituels, qui ne peuvent fournir d'ombre à quoi que ce soit. Mais accordons-leur — ce qui est certes impossible — qu'il existe une ombre des réalités spirituelles et lumineuses, dans laquelle leur Mère serait descendue, à les en croire. En ce cas, puisque ces réalités supérieures sont éternelles, l'ombre faite par elles dure aussi éternellement, et les choses de ce monde ne sont plus transitoires, mais demeurent aussi longtemps que les réalités dont elles sont les ombres. Si les choses de ce monde passent, les réalités supérieures passent nécessairement aussi, puisque les premières sont l'ombre des secondes ; mais, si les réalités supérieures demeurent, leur ombre demeure elle aussi. Ils diront peut-être que, s'il y a une ombre, ce n'est pas que quelque chose fasse de l'ombre, mais c'est à cause de l'immense distance qui sépare les choses d'ici-bas de celles d'en haut. Mais cela revient à accuser de faiblesse et d'impuissance leur lumière paternelle, puisque celle-ci n'arriverait pas jusqu'à ce monde, mais se montrerait incapable de remplir le vide et de dissiper l'ombre, et cela quand personne ne lui oppose d'obstacle : car, d'après eux, leur lumière paternelle s'obscurcira et se changera en ténèbres,

elle deviendra impuissante dans les lieux du vide, puisqu'elle est incapable de tout remplir. Qu'ils cessent alors de dire que leur Abîme est le Plérôme de toutes choses, s'il est vrai qu'il n'a ni rempli ni illuminé le vide et l'ombre. Ou bien, à l'opposé, qu'ils ne parlent plus d'ombre et de vide, s'il est vrai que leur lumière paternelle remplit tout.

6. CONCLUSION

Résumé de la première partie

Ainsi donc, il ne peut exister, hors du premier Père, c'est-à-dire du Dieu qui est au-dessus de toutes choses, ou hors du Plérôme, un lieu en lequel serait descendue l'Enthymésis de l'Eon tombé en passion, si l'on ne veut pas que le Plérôme lui-même ou le premier Dieu soient limités, circonscrits et contenus par ce qui leur sera extérieur. Il ne peut non plus exister un vide ou une ombre, puisque le Père existe déjà auparavant, si l'on ne veut pas que sa lumière soit défaillante et se termine au vide : il est en effet stupide et impie d'imaginer un lieu où cesserait et prendrait fin celui qu'ils appellent le Pro-Père, le Pro-Principe, le Père de toutes choses et du Plérôme. Et il n'est pas davantage permis de dire, pour les motifs donnés plus haut, qu'un autre que le Père aurait fait une si vaste création dans le sein du Père, soit avec le consentement de celui-ci, soit sans son consentement : il est en effet pareillement impie et insensé de prétendre qu'une si vaste création aurait été faite, soit par des Anges, soit par un être émis et ignorant du vrai Dieu, dans le propre domaine de celui-ci. Il est impossible aussi que les choses terrestres et choïques aient été faites à l'intérieur de leur Plérôme, puisque celui-ci est tout entier pneumatique. Il est encore impossible que les êtres nombreux et mutuellement contraires de la création aient été faits à l'image des Eons du Plérôme, puisque ceux-ci sont, de l'aveu des hérétiques, peu nombreux, possèdent une forme semblable et ne font qu'un. Enfin leurs dires concernant l'ombre et le vide sont apparus faux à tous égards. Par conséquent la preuve est faite que leurs inventions sont vides, et leur doctrine, inconsistante : vides aussi sont ceux qui s'attachent à eux, en descendant en toute vérité dans l'« abîme » de la perte.

Témoignage unanime en faveur du Dieu Créateur

Qu'il y ait un Dieu Auteur du monde, c'est évident même pour ceux-là qui le contredisent de multiples façons et qui, malgré tout, le confessent encore en l'appelant Demiurge ou Ange — pour ne rien dire de toutes les Ecritures qui proclament et du Seigneur qui enseigne que ce Dieu est le Père qui est aux cieux et nul autre que lui, comme nous le montrerons dans la suite de notre ouvrage. Pour l'instant, il nous suffit de posséder le témoignage de ceux qui nous contredisent, témoignage d'ailleurs corroboré par tous les hommes : par les anciens, qui ont gardé cette croyance grâce à la tradition issue du premier homme et qui ont célébré dans leurs chants un seul Dieu Créateur du ciel et de la terre ; par tous ceux qui sont venus après eux et auxquels les prophètes de Dieu n'ont cessé de rappeler cette vérité ; par les païens, enfin, qui l'ont apprise de la création elle-même : car la création montre son Créateur, l'œuvre révèle son Ouvrier, le monde manifeste son Ordonnateur. Quant à toute l'Église, répandue dans le monde entier, c'est cette tradition même qu'elle a reçue des apôtres.

Nul témoignage en faveur du «Père» des hérétiques.

Si donc l'existence de ce Dieu est solidement établie, comme nous venons de le dire, et reçoit le témoignage de tous, sans aucun doute le Père inventé par eux est inconsistant et dépourvu de témoins : c'est Simon le Magicien qui, le premier, a déclaré qu'il était lui-même le Dieu qui est au-dessus de toutes choses et que le monde avait été fait par ses Anges ; ensuite ses successeurs, comme nous l'avons montré dans notre premier livre, ont échafaudé autour de cette donnée toute une diversité de doctrines impies et blasphématoires à l'adresse du Créateur ; et ces gens-là enfin, qui sont leurs disciples, rendent pires que des païens ceux qui se fient à eux. Car les païens, « au lieu du Créateur, servent la créature » et « des dieux qui ne le sont pas » ; toutefois ils attribuent le premier rang dans la divinité au Dieu Créateur de notre univers. Ces gens-là, au contraire, font du Créateur un « fruit de déchéance » ; ils le taxent de psychique ; ils le font ignorer la Puissance qui est au-dessus de lui et s'écrier : « C'est moi qui suis Dieu, et hors de moi il n'est point d'autre Dieu. » Par là, il ment, disent-ils ; or, les menteurs ce sont eux, qui rejettent sur lui toute leur perversité. En imaginant, selon leur système, un être inexistant au-dessus de

Celui qui est, ils sont convaincus de blasphémer le Dieu qui est et d'inventer un Dieu qui n'est pas, pour, leur condamnation. Eux qui se disent « parfaits » et prétendent posséder la gnose de toutes choses, ils sont pires que les païens : leurs pensées sont plus blasphématoires, car elles se portent même contre leur propre Créateur.

Il est donc complètement déraisonnable d'abandonner le vrai Dieu, auquel tous rendent témoignage, pour chercher s'il est au-dessus de lui un Dieu qui n'est pas et qui n'a jamais été annoncé par personne. Car jamais rien n'a été dit de ce Dieu d'une manière manifeste, comme les hérétiques eux-mêmes en témoignent : s'ils présentent un autre Dieu que jamais personne n'avait cherché avant eux, il est clair que c'est en partant de paraboles, qui nécessitent elles-mêmes une recherche pour être correctement comprises, et en les accommodant de façon arbitraire au Dieu inventé par eux. C'est en effet en voulant expliquer les passages obscurs des Ecritures — obscurs, non relativement à un autre Dieu, mais relativement aux « économies » de Dieu — qu'ils ont fabriqué un autre Dieu, tressant ainsi des cordes avec du sable, comme nous l'avons dit, et faisant naître une question plus considérable à côté d'une question de moindre importance. On ne résout pas une question par une autre question ; des gens intelligents ne résolvent pas une obscurité par une autre obscurité, ni une énigme par une autre énigme encore plus grande ; mais ces sortes de choses se résolvent à partir de ce qui est clair, harmonieux et évident.

Or ces gens-là, en cherchant à expliquer les Ecritures et les paraboles, introduisent une autre question plus considérable et même impie, à savoir si, au-dessus du Dieu Auteur du monde, il existe un autre Dieu. De la sorte, ils ne résolvent pas les questions — on se demande pourquoi —, mais ils mêlent à une question moindre une question plus considérable et ils produisent un nœud impossible à délier. Car, pour paraître savoir, sans l'avoir appris, que le Seigneur est venu à l'âge de trente ans au baptême de la vérité, ils méprisent sacrilègement le Dieu Créateur qui l'a envoyé pour le salut des hommes ; et pour paraître capables d'exposer d'où vient la substance de la matière, au lieu de croire que Dieu a fait de rien toutes choses comme il l'a voulu, afin qu'elles soient, en se servant de sa volonté et de sa puissance en guise de matière, ils ont accumulé de vains discours où s'étale leur incrédulité : c'est ainsi que, ne croyant pas à ce qui est, ils sont tombés dans ce qui n'est pas.

Crédibilité de l'enseignement de la foi, absurdité de la thèse hérétique

Car, quand ils disent que des larmes d'Achamothe est sortie la substance humide, de son rire, la substance lumineuse, de sa tristesse, la substance solide, et de sa crainte, la substance mobile, et quand ils s'élèvent et s'enflent d'orgueil à propos de telles inventions, comment ne pas trouver tout cela digne de moquerie et vraiment ridicule ? Ils refusent de croire que Dieu, qui est puissant et riche en toutes choses, ait créé la matière elle-même, ignorants qu'ils sont du pouvoir de la substance spirituelle et divine; mais ils croient que leur Mère, qu'ils appellent « Femme issue de Femme », a émis la vaste matière de la création à partir des passions ci-dessus mentionnées. Ils cherchent à savoir d'où le Demiurge a tiré la matière de la création ; mais ils ne cherchent pas à savoir d'où a pu venir à leur Mère, qu'ils appellent l'« Enthymésis de l'Éon égaré », une telle quantité de larmes, de sueurs et de tristesse, sans compter le reste de la matière émise par elle.

En effet, attribuer la matière des êtres créés à la puissance et à la volonté du Dieu de toutes choses, c'est croyable, admissible et cohérent. C'est ici qu'on peut dire avec raison : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » Les hommes ne peuvent pas faire quelque chose de rien, mais seulement à partir d'une matière préalable; Dieu l'emporte sur les hommes en ceci d'abord qu'il pose lui-même la matière de son ouvrage alors qu'elle n'existait pas auparavant. Mais prétendre que la matière proviendrait de l'Enthymésis d'un Eon égaré, que cet Éon aurait été d'abord séparé par une distance considérable de son Enthymésis, puis que la passion et la disposition de cette Enthymésis auraient été expulsées hors d'elle pour devenir la matière, voilà qui est incroyable, insensé, impossible et incohérent.

Ils ne croient pas que le Dieu qui est au-dessus de toutes choses a créé, dans son propre domaine, les êtres divers et dissemblables, et cela par son Verbe, comme il l'a voulu — puisqu'il est le Créateur de toutes choses —, à la façon d'un sage architecte et du plus grand des rois. Ils croient, au contraire, que ce sont des Anges ou quelque Puissance séparée de Dieu et ignorante de lui qui ont fait cet univers. C'est ainsi que, ne croyant pas à la vérité et roulant dans le mensonge, ils ont perdu le pain de la vraie vie et sont tombés dans le vide et dans l'« abîme » de l'ombre, pareils au chien d'Esope qui laissa là le pain

pour se précipiter sur l'ombre et perdit sa nourriture. Il nous serait aisé de le démontrer à partir des paroles mêmes du Seigneur : celui-ci confesse un seul Père, qui a fait le monde et modelé l'homme, qui a été annoncé par la Loi et les prophètes, et il n'en connaît point d'autre, et il confesse que ce Père est le Dieu qui est au-dessus de toutes choses ; d'autre part, il enseigne et procure par lui-même à tous les justes la filiation adoptive à l'égard du Père, en laquelle consiste la vie éternelle.

Mais, puisqu'ils aiment quereller et qu'ils brandissent en chicaneurs ce qui ne prête pas à chicane, en nous présentant une foule de paraboles et de questions, nous avons jugé à propos de les interroger d'abord à notre tour sur leurs doctrines, pour mettre en lumière l'in vraisemblance de celles-ci et couper court à leur audace, et d'apporter ensuite les paroles du Seigneur : de cette manière, non seulement ils n'auront plus le loisir de poser des questions, mais, incapables de répondre de façon sensée à nos interrogations et voyant s'effondrer leur système, ils reviendront à la vérité, s'humilieront, renonceront à leurs multiformes imaginations, obtiendront de Dieu le pardon de leurs blasphèmes et seront sauvés ; ou, s'ils persévèrent dans la vaine gloire qui s'est emparée de leurs âmes, ils modifieront du moins leur système.

DEUXIEME PARTIE

RÉFUTATION DES THÈSES VALENTINIENNES RELATIVES AUX ÉMISSIONS DES ÉONS, À LA PASSION DE SAGESSE ET À LA SEMENCE

1. LA TRIACONTADE

Défaut d'Éons

Tout d'abord, pour ce qui est de leur Triacontade, nous dirons qu'elle s'écroule tout entière des deux côtés à la fois de façon remarquable, et par défaut et par excès, cette Triacontade à cause de laquelle, prétendent-ils, le Seigneur serait venu au baptême à l'âge de trente ans. Une fois celle-ci écroulée, il est clair que c'en sera fait de la totalité de leur système.

Leur Triacontade pêche donc d'abord par défaut. Premièrement, ils comptent le Pro-Père avec les autres Éons. Or il est inadmissible que le Père de toutes choses soit compté avec le reste des Éons, celui qui n'a pas été émis, avec ce qui a été émis, celui qui est inengendré, avec ce qui est engendré, celui qui ne peut être contenu, avec ce qui est contenu par lui, celui qui est sans forme, avec ce qui a reçu une forme. Pour autant qu'il est supérieur aux autres, il ne doit pas être compté avec eux. Il est d'autant plus inadmissible de compter avec un Éon passible et tombé dans l'erreur celui qui est impassible et incapable d'erreur : dans notre livre précédent, en effet, nous avons montré comment ils comptent leur Triacontade à partir de l'Abîme jusqu'à Sagesse, qu'ils nomment l'« Éon égaré », et nous avons reproduit les noms dont ils affublent tous ces Éons. Si donc nous décomptons le Pro-Père, il n'y a plus trente Éons, mais seulement vingt-neuf.

Ensuite, en appelant la première émission Pensée ou Silence et en disant que d'elle ont été émis à leur tour l'Intellect et la Vérité, ils s'égarent doublement. En effet, il est impossible de concevoir la pensée ou le silence de quelqu'un comme une entité à part, comme quelque chose qui serait émis au dehors et aurait sa figure propre. S'ils disent que la Pensée n'a pas été émise au dehors, mais qu'elle reste unie au Pro-Père, pourquoi alors la mettre en ligne de compte avec le reste des Éons, qui, eux, ne sont pas unis au Pro-Père et, pour cette raison, ignorent sa grandeur ? Mais admettons leur hypothèse. Si la Pensée est unie au Pro-Père, il est de toute nécessité que, de cette syzygie unie, inséparable et ne faisant qu'un, soit faite une émission également inséparable et unie, pour qu'il n'y ait pas dissemblance. Or, s'il en est ainsi, tout comme l'Abîme et le Silence ne font qu'un, de même l'Intellect et la Vérité ne feront qu'une seule et même chose, toujours adhérents l'un à l'autre, du fait que l'un ne peut pas se concevoir sans l'autre. De même que l'eau ne va pas sans l'humidité, ni le feu sans la chaleur, ni la pierre sans la dureté — car ces choses sont mutuellement unies et ne peuvent être séparées l'une de l'autre, mais coexistent toujours —, de même faut-il que l'Abîme soit uni à la Pensée, et, semblablement, l'Intellect à la Vérité. A leur tour, le Logos et la Vie, émis par des Éons unis, doivent être unis et ne faire qu'un. De même l'Homme et l'Eglise

et tous les autres Eons émis par couples doivent être unis et coexister toujours l'un avec l'autre. Car il faut bien, d'après leur système, que l'Eon féminin soit avec l'Eon masculin, puisqu'il est comme la propriété de celui-ci.

Et bien qu'il en soit ainsi et qu'ils affirment tout cela, néanmoins ils ont l'impudente audace d'enseigner que le plus jeune Eon de la Dodécade, celui qu'ils appellent Sagesse, a éprouvé une passion sans s'unir à son conjoint, qu'ils nomment Thélètos, et que cette Sagesse a engendré séparément et sans lui un fruit, qu'ils nomment « Femme issue de Femme ». Tel est l'excès de leur folie, qu'ils professent de la façon la plus évidente deux thèses contradictoires sur le même sujet. Si, en effet, l'Abîme est uni au Silence, l'Intellect à la Vérité, le Logos à la Vie, et ainsi de suite, comment Sagesse a-t-elle pu éprouver une passion et engendrer en dehors de l'union à son conjoint ? Et si elle a éprouvé cette passion sans lui, nécessairement aussi les autres couples pourront connaître défection et séparation mutuelles. Mais cela est impossible, comme nous l'avons dit plus haut. Il est donc impossible que Sagesse ait éprouvé une passion sans Thélètos, et c'en est fait, une fois encore, de tout leur système : car c'est de la passion prétendument éprouvée par Sagesse sans être unie à son conjoint qu'ils font sortir toute la suite de leur drame.

Peut-être, pour sauver leur vain discours, admettront-ils sans vergogne que, à cause de la dernière syzygie, les autres syzygies se soient trouvées séparées elles aussi. Mais alors, tout d'abord, ils s'arrêtent à une impossibilité : comment séparer le Pro-Père de sa Pensée, l'Intellect de la Vérité, le Logos de la Vie, et de même tous les autres ? D'autre part, comment les hérétiques peuvent-ils dire qu'ils font eux-mêmes retour à l'unité et que tous ils ne sont qu'un, si les syzygies qui sont à l'intérieur du Plérôme ne gardent pas leur unité, si les Eons qui les composent se séparent les uns des autres, au point d'éprouver des passions et d'engendrer sans s'unir à leur conjoint, comme feraient des poules sans coqs ?

Voici une dernière manière de renverser leur primitive et fondamentale Ogdoade. Dans le même Plérôme se trouveraient notamment l'Abîme et le Silence, l'Intellect et la Vérité, la Parole et la Vie, l'Homme et l'Eglise. Mais il est impossible qu'existe le Silence lorsqu'est présente la Parole, ou la Parole, lorsqu'est présent le Silence. Ces choses s'éliminent mutuellement, comme la lumière et les ténèbres qui ne peuvent se trouver en un même lieu : s'il y a lumière, il n'y a pas ténèbres, et, s'il y a ténèbres, il n'y a pas lumière, car la venue de la lumière entraîne la disparition des ténèbres. De même là où est le Silence n'est pas la Parole, et là où est la Parole n'est pas le Silence. Diront-ils qu'il s'agit d'une Parole demeurant à l'intérieur ? Mais alors le Silence est intérieur lui aussi : par conséquent il est évacué par la Parole intérieure. Mais, que cette Parole ne soit pas intérieure, la notion même d'émission, telle qu'ils l'entendent, le dit assez. Qu'ils ne disent donc plus que la primitive et fondamentale Ogdoade renferme la Parole et le Silence, mais qu'ils rejettent ou la Parole ou le Silence.

Ainsi croule leur primitive et fondamentale Ogdoade. En effet, s'ils déclarent unies leurs syzygies, c'en est fait de tout leur système : comment, les syzygies étant unies, Sagesse a-t-elle pu engendrer sans son conjoint la déchéance ? Si, au contraire, ils déclarent que chaque Eon, du fait de son émission, possède sa substance à soi, comment le Silence et la Parole pourront-ils exister dans un même Plérôme ? Ainsi la Triacontade pêche-t-elle par défaut.

Excès d'Éons

Mais cette même Triacontade pêche aussi par excès. Le Monogène, disent-ils en effet, a émis, de la même manière que les autres Eons, Limite, qu'ils désignent par plusieurs vocables, comme nous l'avons dit dans le livre précédent ; certains, du moins, le font dériver du Monogène, tandis que, selon d'autres, c'est le Pro-Père lui-même qui l'aurait émis à sa propre ressemblance. Ce n'est pas tout : le Monogène, disent-ils, a encore émis Christ et Esprit Saint. Or, ces Éons, ils ne les comptent pas au nombre des Éons du Plérôme, non plus que le Sauveur, auquel ils donnent aussi le nom de Tout. Il saute pourtant aux yeux, même d'un aveugle, qu'il n'y a pas seulement trente Éons à avoir été émis, d'après leur système, mais bien trente-quatre. Ils comptent dans le Plérôme le Pro-Père lui-même et les Éons émis successivement les uns à partir des autres. Pourquoi, dès lors, ne pas compter avec eux des Éons se trouvant dans le même Plérôme et émis de la même manière qu'eux ? Pour quel juste motif refuser de compter avec les autres Éons le Christ, émis par le Monogène sur l'ordre du Père, et l'Esprit Saint, et Limite, appelé aussi Croix, et le Sauveur lui-même, venu pour secourir et former leur Mère ? Serait-ce parce que ceux-ci sont inférieurs à ceux-là et, dès lors, indignes du nom et du rang d'Éons ? Ou parce

qu'ils leur seraient supérieurs et l'emporteraient sur eux ? Mais comment leur seraient-ils inférieurs, eux qui ont été émis pour la consolidation et le redressement des autres ? Supérieurs à la première et fondamentale Tétrade, ils ne peuvent l'être non plus, puisqu'ils ont été émis par elle : car cette Tétrade appartient bien à la Triacontade susdite. Il faudrait donc compter aussi ceux-ci dans le Plérôme des Éons, ou enlever à ces Éons-là l'honneur d'un tel nom.

Ainsi donc, comme nous venons de le montrer, leur Triacontade s'évanouit et par manque et par excédent : car si, dans le cas d'un nombre de cette sorte, un excédent ou un manque suffit à éliminer le nombre en question, combien plus le feront l'un et l'autre à la fois. De la sorte, la fable relative à leur Ogdoade et à leur Dodécade ne tient plus debout, et c'est même leur système tout entier qui chancelle, une fois que cet appui a été détruit et s'est évanoui dans l'Abîme, autrement dit dans le néant. Qu'ils cherchent donc dorénavant d'autres raisons explicatives aux trente années qu'avait le Seigneur lors de son baptême, au fait qu'il y avait douze apôtres ou que la femme souffrait d'un flux de sang depuis douze ans, ainsi qu'à tous les autres problèmes sur lesquels ils peinent bien vainement.

2. LE FAIT DES ÉMISSIONS

Emission de l'Intellect et de la Vérité

Montrons maintenant que la première de leurs émissions est irrecevable. De l'Abîme et de sa Pensée ont été émis, disent-ils, l'Intellect et la Vérité. Cela apparaît comme contradictoire. L'intellect est en effet l'élément directeur et comme le principe et la source de toute l'activité intellectuelle ; quant à la pensée, elle est un mouvement particulier procédant de cet intellect et relatif à un objet déterminé. Par conséquent, il est impossible que de l'Abîme et de la Pensée ait été émis l'Intellect. Il serait plus conforme à la vraisemblance de dire que du Pro-Père et de l'Intellect a été émise une fille, qui est la Pensée : car ce n'est pas la pensée qui est la mère de l'intellect, comme ils le prétendent, mais l'intellect qui est le père de la pensée.

Comment, d'autre part, l'Intellect aurait-il pu être émis par le Pro-Père ? Car l'intellect détient la direction du processus caché et invisible d'où émanent la réflexion, la pensée, la considération et les autres choses de ce genre, qui ne sont pas autre chose que l'intellect, mais sont, comme nous venons de le dire, des mouvements particuliers de celui-ci relatifs à un objet déterminé et immanents à cet intellect même ; ces mouvements reçoivent diverses appellations selon qu'ils perdurent et s'intensifient, mais nullement selon qu'ils se transformeraient en autre chose ; ils aboutissent au discours intérieur et sont produits au dehors dans la parole, tandis que l'intellect reste au dedans, créant et gouvernant en toute indépendance, de la manière qu'il veut, les mouvements dont nous venons de parler. En effet, le premier mouvement de l'intellect relatif à un objet déterminé s'appelle « pensée ». Lorsque celle-ci perdure, s'intensifie et s'empare de l'âme tout entière, elle s'appelle « considération ». Cette considération à son tour, lorsqu'elle s'attarde sur le même objet et se trouve pour ainsi dire mise à l'épreuve, prend le nom de « réflexion ». Cette réflexion, en s'amplifiant, devient « délibération ». Lorsque cette délibération grandit et s'amplifie encore, elle prend le nom de « discours intérieur ». Ce dernier s'appelle aussi à bon droit « verbe immanent », et c'est de lui que jaillit au-dehors le « verbe proféré ». Mais tous les mouvements que nous venons de dire ne sont qu'une seule et même chose ; ils tirent leur principe de l'intellect et reçoivent diverses appellations selon qu'ils vont en s'intensifiant. Le corps humain lui aussi est tantôt corps juvénile, tantôt corps adulte, tantôt corps sénile ; il reçoit ces appellations selon qu'il se développe et perdure, non selon qu'il se changerait en une autre substance ou disparaîtrait. Il en va de même ici : pense-t-on à une chose, on la considère ; la considère-t-on, on réfléchit sur elle ; réfléchit-on sur elle, on délibère à son sujet ; délibère-t-on à son sujet, on tient tout un discours intérieur ; enfin, ce discours intérieur, on l'exprime dans le langage. Et tous ces mouvements, comme nous l'avons dit, c'est l'intellect qui les gouverne : il demeure invisible et, par les mouvements susdits, comme par un rayon, il émet de lui-même la parole, mais lui-même n'est pas émis par quelque chose d'autre.

Tout cela peut se dire des hommes, parce qu'ils sont composés par nature, étant constitués d'un corps et d'une âme. Mais, quand les hérétiques disent que de Dieu a été émise la Pensée, puis de la Pensée l'Intellect, enfin de ceux-ci le Logos, ils sont dignes de blâme, d'abord parce qu'ils bouleversent l'ordre des émissions, ensuite parce que, en décrivant une psychologie, des phénomènes, des activités de pensée propres à l'homme, ils méconnaissent Dieu. En effet, ce qui se passe en l'homme pour aboutir à la

parole, ils l'appliquent au Père de toutes choses, qu'ils disent néanmoins inconnaissable pour tous : ils nient qu'il ait fait le monde, de peur de l'amoindrir, et ils le gratifient d'une psychologie et de phénomènes tout humains. S'ils avaient connu les Écritures et s'ils s'étaient mis à l'école de la vérité, ils sauraient que Dieu n'est pas comme les hommes et que les pensées de Dieu ne sont pas comme les pensées des hommes. Car le Père de toutes choses est à une distance considérable d'une psychologie et de phénomènes propres à des hommes : il est simple, sans composition, sans diversité de membres, tout entier semblable et égal à lui-même, car il est tout entier Intellect, tout entier Esprit, tout entier Intellection, tout entier Pensée, tout entier Parole, tout entier Ouïe, tout entier Œil, tout entier Lumière, tout entier Source de tous les biens. Voilà comment il est loisible à des hommes religieux de parler de Dieu.

Mais il est encore au-dessus de tout cela et, pour ce motif, il est inexprimable. On dira en effet à bon droit qu'il est un Intellect embrassant toutes choses, mais un Intellect qui ne ressemble pas à l'intellect des hommes ; on dira à juste titre qu'il est une Lumière, mais une Lumière qui ne ressemble en rien à la lumière que nous connaissons. Et de même pour tout le reste : le Père de toutes choses ne ressemble en rien à la petitesse des hommes, et, lors même que nous pouvons le nommer à partir de ces choses à cause de son amour, nous le concevons comme au-dessus d'elles par sa grandeur. Si donc, même chez l'homme, l'intellect n'est pas émis et si ne se sépare pas du sujet vivant celui qui émet tout le reste, mais si ce sont seulement ses mouvements et dispositions qui sont manifestés au dehors, à bien plus forte raison en est-il ainsi de Dieu qui est tout entier Intellect : celui-ci ne saurait se séparer de lui-même et être émis à la manière dont une chose est émise par une autre.

En effet, si Dieu a émis l'Intellect, celui qui a émis cet Intellect sera conçu, d'après eux, comme composé et corporel ; il y aura donc, d'un côté, celui qui a émis, à savoir Dieu, et, de l'autre, celui qui a été émis, à savoir l'Intellect. Diront-ils que de l'Intellect a été émis l'Intellect ? Alors ils découpent et divisent l'Intellect divin. D'ailleurs, où et d'où aurait-il été émis ? Car ce qui est émis par quelqu'un est nécessairement émis dans un réceptacle préalable. Mais quel réceptacle existait antérieurement à l'Intellect de Dieu, pour qu'ils puissent dire qu'il a été émis en lui ? Et quelle était la grandeur de ce lieu, pour qu'il pût recevoir et contenir l'Intellect de Dieu ? Diront-ils qu'il a été émis comme un rayon par le soleil ? Mais il existe un réceptacle de ce rayon, à savoir l'air, et ce réceptacle est antérieur au rayon ; dès lors, que ces gens nous montrent le réceptacle en lequel a été émis l'Intellect de Dieu, réceptacle qui le contienne et lui soit antérieur. De plus, tout comme nous voyons le soleil, plus petit que tout le reste, émettre loin de lui ses rayons, ainsi faudra-t-il dire que le Pro-Père a émis hors de lui et loin de lui un rayon. Mais comment concevoir hors de Dieu et loin de Dieu un espace en lequel il aurait émis ce rayon ?

Diront-ils qu'il a été émis, non hors du Père, mais au dedans du Père ? En ce cas, tout d'abord il devient superflu de parler d'émission. Car comment l'Intellect a-t-il été émis, s'il est à l'intérieur du Père ? Une émission suppose la manifestation, hors du principe émetteur, de ce qui est émis par celui-ci. Ensuite, l'Intellect une fois émis, le Logos qui en émane sera lui aussi au dedans du Père, ainsi que tous les autres Eons émis par le Logos. Dès lors, ils n'ignoreront plus le Père, puisqu'ils sont au dedans de lui ; ils ne le connaîtront pas de moins en moins à mesure qu'on progressera d'émission en émission, puisque tous sont également enveloppés de tous côtés par le Père. Et même ils demeureront tous pareillement impassibles, puisqu'ils sont dans les entrailles paternelles, et aucun d'entre eux ne sera dans la déchéance, car le Père n'est pas la déchéance. A moins peut-être qu'ils ne comparent leur Père à un grand cercle contenant un cercle plus petit, celui-ci, un plus petit encore, et ainsi de suite ; ou qu'ils ne disent que, à la ressemblance d'une sphère ou d'un carré, le Père contient de toute part au dedans de lui, constitués eux-mêmes en forme de sphère ou de carré, tous les autres Éons successivement émis, chacun d'entre eux étant contenu par celui qui est plus grand que lui et contenant celui qui est plus petit : ainsi s'expliquerait que le plus petit et le dernier de tous, situé au milieu et considérablement séparé du Père, aurait ignoré le Pro-Père. Mais, s'ils disent cela, ils enfermeront leur Abîme dans une figure et un contour, de telle sorte qu'il soit à la fois enveloppant et enveloppé, car ils seront forcés de reconnaître qu'il existe aussi hors de lui quelque chose qui l'enveloppe ; il faudra alors remonter à l'infini dans la série des contenant et des contenus, et tous les Eons apparaîtront manifestement comme étant des corps emprisonnés dans des limites.

De plus, de deux choses l'une : ou ils avoueront que leur Père est vide, ou tout ce qui se trouve au dedans du Père participera pareillement au Père. Si quelqu'un dessine sur l'eau des cercles ou des figures

arrondies ou carrées, toutes ces figures participeront pareillement à l'eau ; celles qu'on dessinerait dans l'air ou la lumière participeraient nécessairement aussi à l'air ou à la lumière : de même les Eons qui sont au dedans du Père participeront tous pareillement au Père, sans que l'ignorance puisse trouver place en eux. Car où serait l'ignorance, lorsque le Père remplit tout ? Si le Père remplit un lieu, l'ignorance ne pourra s'y trouver. Dès lors, c'en sera fait de leur prétendue « œuvre de déchéance », de l'émission de la matière et du reste de la production du monde, toutes choses qui, à les en croire, auraient leur origine dans la passion et l'ignorance. Si, au contraire, ils avouent que leur Père est vide, ils tomberont dans le plus grand des blasphèmes, en lui déniaient la nature spirituelle qu'il possède. Car comment serait-il d'une nature spirituelle, celui qui ne serait même pas capable de remplir ce qui se trouve au dedans de lui ?

Emission du Logos et de la Vie

Ce qui vient d'être dit de l'émission de l'Intellect vaut pareillement contre les disciples de Basilide ainsi que contre tous les « Gnostiques », puisque c'est d'eux que les Valentiniens ont reçu le principe des émissions, comme nous l'avons prouvé dans notre premier livre. Nous avons ainsi montré de façon évidente l'absurdité et l'impossibilité de la première de leurs émissions, qui est celle de l'Intellect. Voyons à présent ce qui en est des autres émissions. De l'Intellect, disent-ils, furent émis le Logos et la Vie, fabricateurs du Plérôme. Concevant cette émission du Logos d'après la psychologie humaine et se lançant dans de téméraires conjectures sur Dieu, ils croient faire une grande découverte en disant que le Logos a été émis par l'Intellect. Chacun sait assurément qu'on peut dire cela avec raison à propos de l'homme; mais s'il s'agit du Dieu qui est au-dessus de toutes choses, qui est tout entier Intellect et tout entier Parole, comme nous l'avons dit plus haut, qui n'a pas en lui une chose qui serait antérieure et une autre qui serait postérieure, mais qui demeure tout entier égal et semblable et un, on ne peut plus concevoir une telle émission avec l'ordre de succession qu'elle implique. Tout comme on a raison de dire qu'il est tout entier Vue et tout entier Ouïe, puisqu'il entend en même temps qu'il voit et qu'il voit en même temps qu'il entend, de même peut-on dire qu'il est tout entier Intellect et tout entier Parole, et qu'il est Parole en même temps qu'il est Intellect, et que cet Intellect est identique à sa Parole. En parlant ainsi, on restera encore bien au-dessous du Père de toutes choses, mais on s'exprimera beaucoup plus convenablement que ces gens qui transportent dans le Verbe éternel de Dieu le mode de production du verbe humain proféré et qui donnent à ce Verbe de Dieu un commencement et un principe d'émission comme ils le feraient pour leur verbe à eux. Mais en quoi donc le Verbe de Dieu ou, pour mieux dire, Dieu lui-même, puisqu'il est Parole, sera-t-il supérieur au verbe humain, si l'on trouve en lui le même ordre de succession et le même mode d'émission ?

Ils se sont fourvoyés également à propos de la Vie, en disant qu'elle a été émise en sixième lieu, alors qu'il fallait la faire passer avant tout le reste, puisque Dieu est Vie et Incorruptibilité et Vérité. Ces sortes de choses n'ont d'ailleurs pas été émises selon un processus de développement : ce sont simplement des désignations de ces puissances qui sont depuis toujours avec Dieu, pour autant qu'il est possible et permis aux hommes d'entendre parler et de parler de Dieu. Car sous l'appellation de Dieu on entend simultanément l'Intellect, la Parole, la Vie, l'Incorruptibilité, la Vérité, la Sagesse, la Bonté et tous les attributs de cette sorte. Et l'on ne peut dire que l'Intellect est antérieur à la Vie, car l'Intellect lui-même est Vie; ni que la Vie est postérieure à l'Intellect, sinon la Vie aurait fait défaut un moment à celui qui est l'Intellect embrassant toutes choses, c'est-à-dire à Dieu. Diront-ils que la Vie était bien dans le Père, mais qu'elle a été émise en sixième lieu pour que vive le Logos ? Mais à bien plus forte raison aurait-elle dû être émise en quatrième lieu pour que vive l'Intellect, et même plus tôt encore, avec l'Abîme, pour que vive leur Abîme. Adjoindre Silence au Pro-Père à titre d'épouse et ne pas lui adjoindre la Vie, n'est-ce pas au-dessus de toute déraison ?

Emission de l'Homme et de l'Eglise

Pour ce qui concerne l'émission suivante, celle de l'Homme et de l'Eglise, les pères eux-mêmes des Valentiniens, à savoir les « Gnostiques » au nom menteur, combattent ces Valentiniens, revendiquant leur bien propre et les convainquant de n'être que de piètres voleurs : il serait plus conforme à l'ordre normal d'émission, disent-ils, et plus vraisemblable que ce soit le Logos qui ait été émis par l'Homme, et non l'Homme par le Logos; l'Homme est donc antérieur au Logos, et c'est lui qui est le Dieu au-dessus de

toutes choses.

Telle est la manière spécieuse dont, jusqu'ici, ils ont échafaudé leurs conjectures à partir de toute la psychologie humaine, des mouvements de l'intellect, de la production des pensées et de l'émission des paroles, afin de pouvoir ensuite mentir contre Dieu au mépris de toute vraisemblance. Car ce qui a lieu chez les hommes, tous les phénomènes que les hommes constatent en eux-mêmes, les Valentiniens les transportent dans le Verbe divin. Par là ils paraissent dire des choses séantes aux yeux de ceux qui ignorent Dieu, et c'est ainsi que, à partir de tous ces phénomènes humains, ils égarent l'esprit de ces gens. En expliquant que la genèse et l'émission du Verbe de Dieu viennent en cinquième lieu, ils prétendent enseigner des mystères merveilleux, inénarrables, profonds, connus de nul autre, ceux dont le Seigneur aurait dit : « Cherchez et vous trouverez », afin précisément qu'ils cherchent à savoir comment, de l'Abîme et du Silence, sont sortis l'Intellect et la Vérité, puis, de ceux-ci, le Logos et la Vie, et enfin, du Logos et de la Vie, l'Homme et l'Église.

Parenthèse sur l'origine païenne des théories valentiniennes

C'est avec bien plus de vraisemblance et d'élégance qu'un des anciens poètes comiques, Aristophane, a parlé de la genèse de toutes choses dans une théogonie. Selon lui, de la Nuit et du Silence fut émis le Chaos, puis, du Chaos et de la Nuit, Eros ; d'Eros sortit la Lumière, puis tout le reste de la première génération des dieux ; après quoi le poète introduit la seconde génération des dieux et la production du monde, puis il raconte le modelage des hommes par les seconds dieux. C'est en s'appropriant cette fable que les Valentiniens ont échafaudé leur traité d'histoire naturelle, se bornant à changer les noms des dieux et exposant la même genèse et la même émission de toutes choses : au lieu de la Nuit et du Silence, ils ont nommé l'Abîme et le Silence, et, au lieu du Chaos, l'Intellect; au lieu d'Eros, par l'entremise de qui, d'après le poète comique, tout le reste aurait été ordonné, ils ont introduit le Logos ; au lieu des premiers et des plus grands d'entre les dieux, ils ont imaginé les Éons ; au lieu des seconds dieux, ils exposent en détail l'activité déployée hors du Plérôme par leur Mère, qu'ils appellent « seconde Ogdoade » et à laquelle, tout comme cet auteur comique, ils attribuent la production du monde et le modelage des hommes. Et, ce faisant, ils affirment être seuls à connaître des mystères ineffables et inconnus. En réalité, ce qui partout, sur des scènes de théâtre, est débité par des comédiens en de brillantes tirades, ils l'accommodent à leur système — ou, pour mieux dire, c'est aux mêmes fables qu'ils empruntent leur enseignement, se bornant à modifier les vocables.

Et non seulement ils sont convaincus de présenter comme étant leur bien propre ce qui se trouve chez les poètes comiques, mais, ce qui a été dit par tous ces gens qui ignorent Dieu et qu'on appelle philosophes, ils l'ont rassemblé, l'ont cousu ensemble en une sorte de centon fait de multiples et misérables lambeaux et se sont fabriqué ainsi, à grand renfort de subtilités, un extérieur mensonger : la doctrine qu'ils apportent est nouvelle, car elle a été élaborée présentement avec un art nouveau, mais elle n'en est pas moins vieille et bonne à rien, puisqu'elle est cousue de vieilles croyances n'exhalant qu'ignorance et négation de Dieu. Thales de Milet a dit que l'origine et le principe de toutes choses était l'eau : or l'eau ou l'Abîme, cela revient au même. Le poète Homère a donné aux dieux Océan pour principe et Téthys pour mère : les Valentiniens en ont fait l'Abîme et le Silence. Anaximandre a posé comme cause première de toutes choses l'infini, qui contenait en soi séminalement la genèse de toutes choses et d'où sont sortis, à l'en croire, des mondes innombrables : les Valentiniens en ont fait leur Abîme et leurs Éons. Anaxagore, surnommé l'athée, a enseigné que les êtres vivants étaient issus de semences tombées du ciel sur la terre : les Valentiniens en ont fait la semence de leur Mère, ajoutant qu'ils étaient eux-mêmes cette semence; ils avouaient ainsi sans ambages, aux yeux des gens ayant leur sens, qu'ils étaient eux-mêmes les semences d'Anaxagore l'athée.

Leur ombre et leur vide, ils les ont pris à Démocrite et à Epicure, pour les accommoder à leur système : car ce sont ces philosophes qui, les premiers, ont abondamment parlé du vide et des atomes, appelant ceux-ci « être » et celui-là « non-être » ; ainsi font à leur tour les Valentiniens, appelant « être » ce qui est au dedans du Plérôme et correspond aux atomes des philosophes, et « non-être » ce qui est au dehors du Plérôme et correspond au vide de ces mêmes philosophes. Et ainsi, puisqu'ils sont en ce monde, c'est-à-dire hors du Plérôme, ils se sont rangés eux-mêmes dans un lieu qui n'existe pas. Par ailleurs, lorsqu'ils disent que les choses de notre monde sont les images des réalités d'en haut, ils exposent manifestement l'opinion de Démocrite et de Platon. Démocrite le premier a dit que des simulacres multiples et divers,

issus du « tout », étaient descendus en ce monde. Platon à son tour pose la matière, l'exemplaire et Dieu. Les Valentiniens, s'étant mis à leur suite, ont fait de ces simulacres et de cet exemplaire les images des réalités d'en haut; grâce à un simple changement de mot, ils peuvent se vanter d'être les inventeurs et les créateurs de ce qui n'est qu'une fiction de leur imagination.

Ils disent aussi que le Démiurge a tiré le monde d'une matière préexistante : mais Anaxagore, Empédocle et Platon l'avaient dit avant eux, inspirés, eux aussi, on peut le croire, par la Mère des Valentiniens. Ils disent encore que tout être retourne nécessairement aux éléments dont il a été fait et que Dieu lui-même est esclave de cette nécessité, à telle enseigne qu'il ne puisse ajouter l'immortalité à ce qui est mortel ou conférer l'incorruptibilité à ce qui est corruptible, mais que chaque être doit retourner à la substance correspondant à sa nature : mais cela a été affirmé déjà par ceux qu'on appelle Stoïciens — du mot grec qui signifie portique — et par tous les poètes et écrivains ignorants de Dieu. Professant la même incrédulité, les Valentiniens ont assigné pour lieu propre aux pneumatiques l'intérieur du Plérôme, aux psychiques l'Intermédiaire, aux somatiques l'élément terrestre : contre cela, assurent-ils, Dieu ne peut rien, mais chacun des êtres susdits retourne à ce qui lui est consubstantiel.

Lorsqu'ils disent que le Sauveur provient de tous les Eons, tous ayant déposé en lui comme la fleur d'eux-mêmes, ils n'apportent rien de neuf par rapport à la Pandore d'Hésiode. Ce que celui-là dit d'elle, ceux-ci l'enseignent du Sauveur, faisant bel et bien de lui un Pandore, s'il est vrai que chacun des Eons lui a donné ce qu'il avait de meilleur. Leur opinion sur le caractère indifférent des aliments et des diverses actions et l'idée qu'ils ne puissent, à cause de l'excellence de leur race, être souillés par absolument rien, quoi qu'ils mangent ou quoi qu'ils fassent, ils ont dû les hériter des Cyniques, puisqu'ils ont les mêmes opinions que ceux-ci. Et elle est bien dans la manière d'Aristote, la subtilité des recherches qu'ils tentent de dresser contre la foi.

Qu'ils veuillent tout ramener à des nombres, c'est un emprunt qu'ils ont fait aux Pythagoriciens. Ceux-ci, les premiers, ont posé les nombres comme principe de toutes choses et, comme principe des nombres eux-mêmes, le pair et l'impair, dont ils font dériver respectivement le sensible et l'intelligible : autres sont, ajoutent-ils, des principes du substrat matériel et autres ceux de l'intellection et de la réalité substantielle, et c'est de ces deux sortes de principes que toutes choses ont été faites, à la manière dont une statue est faite d'airain et d'une forme. Cela, les Valentiniens l'ont accommodé aux réalités extérieures au Plérôme. Par ailleurs, les Pythagoriciens disent que le principe de l'intellection réside en ce fait que l'esprit, ayant une certaine intuition de l'unité originelle, cherche jusqu'à ce que, lassé, il s'arrête à l'un et à l'indivisible. Le principe de toutes choses et la source de toute production, c'est donc l'un : de lui sont issus la dyade, la tétrade, la pentade et tout le reste. Tout cela, les Valentiniens l'appliquent mot pour mot à leur Plérôme et à leur Abîme. C'est de là également qu'ils essaient de partir pour introduire leurs syzygies à partir de l'un : Marc s'en vante comme d'une doctrine qui lui appartiendrait en propre, mais en réalité, tout en paraissant avoir trouvé quelque chose de plus neuf que les autres, il ne fait que reprendre la tétrade de Pythagore, origine et mère de toutes choses.

Voici donc ce que nous dirons à l'adresse des Valentiniens : Tous ces gens dont nous venons de parler et dont il est prouvé que vous partagez les idées, ont-ils, oui ou non, connu la vérité ? S'ils l'ont connue, superflue était la descente du Sauveur en ce monde. Car pourquoi fût-il descendu ? Pour faire connaître la vérité à des hommes qui la connaissaient déjà ? Et s'ils ne l'ont pas connue, comment, tout en partageant les idées de gens qui n'ont pas connu la vérité, pouvez-vous vous vanter d'être les seuls à posséder la gnose supérieure à tout, puisque même des gens qui ignorent Dieu la possèdent ? C'est donc que, usant d'antiphrase, ils appellent gnose l'ignorance de la vérité, et Paul a bien raison de parler de « nouveautés de mots » et de « gnose au nom menteur », car leur gnose s'est bel et bien révélée mensongère.

Peut-être, dans leur impudence, rétorqueront-ils que, lors même que ces gens n'auraient pas connu la vérité, leur Mère à eux ou la Semence du Père n'en a pas moins révélé les mystères de la vérité par ces hommes, de la même manière que par les prophètes, à l'insu du Démiurge. D'abord, répondrons-nous, les enseignements dont nous avons parlé n'étaient pas tels qu'ils ne pussent être compris par n'importe qui : ces hommes eux-mêmes savaient ce qu'ils disaient, ainsi que leurs disciples et leurs successeurs. En second lieu, si la Mère ou la Semence connaissaient et faisaient connaître ce qui a trait à la vérité, et si le Père est Vérité, le Sauveur a donc menti, selon eux, lorsqu'il a dit : « Personne n'a connu le Père sinon le Fils ». Si en effet le Père a été connu par la Mère ou par sa Semence à lui, on ne peut plus dire que « personne n'a connu le Père sinon le Fils » — à moins que leur Semence ou leur Mère ne soit précisément

« personne » !

Emission de la Décade et de la Dodécade et émissions ultérieures

Jusqu'ici c'est en se servant de la psychologie humaine et en recourant à des analogies qu'ils s'adressent à la multitude ignorante de Dieu ; ils séduisent certains par une apparence de vérité ; ils les attirent, au moyen de notions qui leur sont familières, jusqu'à leur doctrine concernant les Eons ; ils leur exposent la genèse du Logos de Dieu, de la Vérité, de la Vie, voire de l'Intellect ; de ces émissions de Dieu ils font l'accouchement. Mais pour ce qui est des Eons postérieurs, plus la moindre apparence de vérité, plus le moindre semblant de preuve : c'est le mensonge sur toute la ligne. Veut-on prendre quelque animal, on lui présente, pour l'allécher, sa nourriture habituelle et on le charme graduellement, par cette nourriture qui lui est familière, jusqu'à ce qu'on l'ait pris ; puis, une fois capturé, on le lie étroitement et on l'emmène de force partout où l'on veut. Ainsi font ces gens-là. Partant de notions familières, ils font d'abord accepter peu à peu, au moyen d'arguments spécieux, les émissions dont nous avons parlé plus haut ; après quoi ils introduisent toutes sortes d'autres émissions dénuées de logique et de vraisemblance, affirmant que dix Éons ont été émis par le Logos et la Vie, et douze autres par l'Homme et l'Église. Quoiqu'ils n'aient ni preuve ni témoignage ni raison plausible ni quoi que ce soit de tel, ils veulent qu'on croie aveuglément et sur-le-champ que, du Logos et de la Vie, ont été émis Bythios et Mixis, Agèratos et Henôsis, Autophyès et Hèdonè, Akinètòs et Syncrasis, Monogenès et Makaria, et que pareillement, de l'Homme et de l'Église, ont été émis Paraclètòs et Pistis, Patrikos et Elpis, Mètrikos et Agapè, Aeinous et Synesis. Ekklesiastikos et Makariotès, Thelètòs et Sophia.

Dans le livre précédent, où nous avons décrit les doctrines des hérétiques, nous avons exposé de façon détaillée les passions et l'égarément de cette Sophia et comment, à ce qu'ils disent, elle faillit périr à cause de sa recherche du Père ; nous avons exposé la production effectuée hors du Plérôme et de quelle déchéance, selon eux, est issu le Démiurge ; nous avons enfin parlé du Christ, qu'ils disent né après tous les autres Éons, et du Sauveur, qu'ils prétendent issu d'Éons tombés dans la déchéance. Il a bien fallu rappeler présentement ces noms pour faire apparaître l'absurdité de leurs mensonges et l'inconsistance des vocables inventés par eux. Ils font d'ailleurs tort à leurs Éons par ces sortes d'appellations : les païens, eux, donnaient du moins des noms vraisemblables et croyables à leurs douze dieux, en lesquels les Valentiniens veulent voir les images des douze Éons, si bien que les images possèdent des noms beaucoup plus convenables et plus aptes, par leur étymologie, à désigner la divinité.

3. LA STRUCTURE DU PLÉRÔME

La question : pourquoi une telle structure?

Mais revenons au problème des émissions. Tout d'abord, qu'ils nous disent la cause d'une telle émission des Éons, sans faire appel aux êtres de la création. Car, disent-ils, les Éons n'ont pas été faits à cause de la création, mais c'est la création qui a été faite à cause d'eux ; ils ne sont pas les images des choses d'ici-bas, mais ce sont les choses d'ici-bas qui sont leurs images. Ils rendent compte des images en disant que le mois a trente jours à cause des trente Éons du Plérôme, que le jour a douze heures et l'année douze mois à cause de la Dodécade, et ainsi de suite. Qu'ils nous disent donc maintenant la cause pour laquelle cette émission des Éons a été faite telle ; pourquoi une Ogdoade a été émise comme première origine de toutes choses, et non une Pentade, ou une Triade, ou une Hebdomade, ou un groupe comportant un autre nombre ; pourquoi, du Logos et de la Vie, dix Éons, ni plus ni moins, ont été émis ; pourquoi encore, de l'Homme et de l'Église, douze Éons sont issus, alors qu'il pouvait y en avoir plus ou moins ; pourquoi le Plérôme tout entier se partage en Ogdoade, Décade et Dodécade, et non suivant d'autres nombres que ceux-là ; pourquoi enfin la division elle-même s'est faite en trois, plutôt qu'en quatre, ou en cinq, ou en six, ou en quelque autre nombre. Et qu'ils nous disent tout cela sans faire appel aux nombres qui se rencontrent dans la création. Car, de leur aveu, les réalités d'en haut sont plus vénérables que celles d'ici-bas : elles doivent donc posséder leur propre cause explicative, antérieure à la création, et non relative à cette création.

L'impossible réponse

Pour nous, qui nous bornons à exposer la cause des êtres de la création, nous disons des choses cohérentes, car, dans les choses créées, tel ordre correspond à tel autre ordre ; mais eux, ne pouvant fournir la cause propre de réalités qui sont antérieures et parfaites par elles-mêmes, doivent nécessairement tomber dans un grand embarras. Car ces questions que, comme à des ignorants, ils nous posent sur la création, nous les leur posons précisément à propos du Plérôme : et alors, tantôt ils parlent de psychologie humaine, tantôt ils discourent sur l'ordre harmonieux de la création, répondant ainsi, non aux questions que nous leur posons, mais à celles qu'ils nous posent. Car ce n'est pas sur l'ordre harmonieux de la création ni sur la psychologie humaine que nous les interrogeons, mais nous leur demandons pourquoi leur Plérôme, à l'image duquel ils disent qu'a été faite la création, se décompose en groupes de huit, dix et douze Eons. Ils devront alors avouer que c'est au hasard et inconsidérément que leur Père a fait un Plérôme d'une telle structure, et ainsi ils infligeront une flétrissure à leur Père, puisque celui-ci aura agi d'une manière déraisonnable. Ou bien ils diront que le Plérôme a été émis selon la providence du Père en vue de la création, afin que celle-ci soit harmonieusement ordonnée : mais en ce cas le Plérôme n'aura pas été fait pour lui-même, mais pour l'image qui devait être faite à la ressemblance de ce Plérôme — tout comme la maquette de terre glaise n'est pas modelée pour elle-même, mais en vue de la statue qui sera faite en airain, en or ou en argent —, et la création sera plus honorable que le Plérôme, si c'est pour elle qu'ont été émis les Eons.

S'ils rejettent tout cela, convaincus par nous de ne pouvoir justifier la manière dont a été émis leur Plérôme, ils se verront acculés à reconnaître, au-dessus du Plérôme, une réalité plus pneumatique et plus souveraine selon laquelle aura été formé ce Plérôme. Car si le Démiurge n'a pas donné de lui-même à la création telle forme déterminée, mais a fait cette création d'après le modèle des réalités d'en haut, leur Abîme, comment a-t-il été amené à faire un Plérôme de telle forme déterminée et d'où a-t-il reçu le modèle des réalités qui lui étaient antérieures ? Car de deux choses l'une : ou la pensée s'arrêtera à un Dieu qui a fait le monde pour avoir tiré de lui-même en toute indépendance le modèle de la création ; ou l'on s'écartera de ce Dieu, et alors il faudra chercher sans fin d'où l'être qui est au-dessus de lui a reçu la forme de la création, quel est le nombre des émissions, quelle est la nature du modèle. Si l'Abîme a pu de lui-même réaliser tel type de Plérôme, pourquoi le Démiurge n'aurait-il pu de lui-même réaliser tel univers ? A l'inverse, si la création est l'image des réalités d'en haut, qu'est-ce qui empêche de dire que celles-ci sont à leur tour les images de réalités plus élevées, ces dernières, d'autres encore, et d'aller ainsi d'images en images à l'infini ?

C'est la mésaventure qui est arrivée à Basilide : n'ayant point atteint la vérité, il crut esquiver la difficulté en imaginant une immense série d'êtres dérivés les uns des autres ; il posa 365 cieux successifs, dont chacun aurait été fait à la ressemblance du précédent, et, ainsi que nous l'avons dit, voulut voir une preuve de son assertion dans le nombre des jours de l'année ; au-dessus de ces 365 cieux, il imagina la Puissance dénommée l'Innommable et l'ouvrage élaboré par elle. Mais même ainsi il n'esquive pas la difficulté. Car, si on lui demande d'où vient au ciel supérieur, duquel sont sortis successivement tous les autres, sa configuration particulière, il répondra que c'est de l'ouvrage élaboré par l'Innommable. Mais alors de deux choses l'une : ou il dira que cet Innommable a de lui-même élaboré cet ouvrage ; ou il devra reconnaître au-dessus de l'Innommable une autre Puissance encore, de laquelle l'Innommable aura reçu le grandiose modèle des choses ainsi faites par lui.

N'est-il pas, dès lors, bien plus sûr et plus expéditif de reconnaître tout de suite ce qui est la vérité, à savoir que le Dieu qui a fait le monde est le seul Dieu, qu'il n'est point d'autre Dieu en dehors de lui et que ce Dieu n'a reçu que de lui-même le modèle et la forme des choses qu'il a faites ? Cela ne vaut-il pas mieux que de s'épuiser dans tant de détours impies, pour se voir finalement contraint de fixer son esprit sur un Dieu unique et de reconnaître que c'est de lui que vient le modèle de la création ?

En effet, ce que les Valentiniens nous reprochent, à savoir de rester dans l'Hebdomade inférieure, de ne pas élever nos esprits vers les hauteurs, de ne pas avoir le sens des choses d'en haut — car nous n'acceptons pas les choses prodigieuses qu'ils nous content —, ce même reproche, les disciples de Basilide le feront aux Valentiniens : ceux-ci, diront les Basilidiens, se vautrent encore dans les choses inférieures, puisqu'ils en restent à la première et à la seconde Ogdoade et qu'ils s'imaginent stupidement avoir déjà trouvé, au bout de trente Bons, le Père qui est au-dessus de toutes choses, au lieu de s'élever par la recherche de l'esprit jusqu'au Plérôme qui domine les 365 cieux, c'est-à-dire plus de 45 Ogdoades. Mais aux Basilidiens aussi quelqu'un pourra à juste titre faire le même reproche, en inventant 4 380 Cieux ou Éons, car les jours de l'année ont ce nombre d'heures. Et s'il ajoute encore à ce chiffre le

nombre d'heures de la nuit, il doublera le total : quelle multitude d'Ogdodades, quelle incommensurable production d'Eons ne s'imaginera-t-il pas avoir trouvée contre le Père qui est au-dessus de tout. Se considérant comme plus « parfait » que tous, cet homme reprochera à tous d'être incapables de s'élever jusqu'à la multitude des Cieux et des Eons énoncée par lui et, faute de force, de demeurer dans ce qui est en bas ou à mi-hauteur.

4. LE MODE DES ÉMISSIONS

Trois modes possibles d'émission

Telles sont les contradictions et difficultés que nous pouvons faire valoir contre la production de leur Plérôme et, plus particulièrement, contre celle de leur première Ogdoade. Il nous faut maintenant poursuivre et, à cause de leur folie, nous livrer, nous aussi, à des recherches sur ce qui n'est pas. Tâche d'ailleurs nécessaire, car le soin nous en a été confié, à nous qui voulons aussi que tous les hommes parviennent à la connaissance de la vérité, et, de ton côté, tu désires recevoir de nous tous les moyens possibles de réfuter les hérétiques.

Il s'agit donc de savoir comment ont été émis les autres Eons. Restent-ils unis à celui qui les a émis, comme les rayons émanant du soleil ? Ou sont-ils séparés et distincts de lui, chacun existant à part et possédant sa configuration propre, comme un homme provenant d'un homme et un animal provenant d'un animal ? Ou ont-ils poussé à la manière des branches produites par l'arbre ? Sont-ils de la même substance que ceux qui les ont émis, ou sont-ils d'une autre substance ? Ont-ils été émis en même temps, de façon à être tous du même âge, ou suivant un certain ordre, en sorte qu'il y en ait de plus âgés et de plus jeunes ? Enfin sont-ils simples, homogènes et de toute part égaux et semblables à eux-mêmes, à la façon des esprits et des lumières, ou sont-ils composés, divers et constitués de membres dissemblables ?

Premier mode d'émission : comme un homme provenant d'un homme.

Mais, si chacun d'eux a été émis séparément et selon sa propre génération, à la ressemblance des hommes, de deux choses l'une : ou les Éons engendrés par le Père seront de la même substance que lui et semblables à leur générateur; ou, s'ils sont dissemblables, il faudra nécessairement reconnaître qu'ils proviennent d'une autre substance. Si les Éons engendrés par le Père sont semblables à celui-ci, ils demeureront impassibles comme celui qui les a émis ; si, au contraire, ils sont issus d'une autre substance, capable de passion, d'où viendra cette substance dissemblable au sein d'un Plérôme d'incorruptibilité ? De plus, selon cette hypothèse, les Eons sont conçus comme existant séparément les uns des autres, à la façon des hommes : non comme unis et mêlés les uns aux autres, mais au contraire comme particularisés, circonscrits et délimités par leurs dimensions respectives. Or tout cela est le fait des corps, non des esprits. Qu'ils cessent, dès lors, d'appeler pneumatique leur Plérôme et de s'appeler eux-mêmes pneumatiques, s'il est vrai que, tels des hommes, leurs Eons sont assis et font bonne chère auprès du Père, lequel possède lui aussi des traits bien déterminés que peuvent découvrir les Eons émis par lui.

Dira-t-on que, telles des lumières allumées à une autre lumière — par exemple, des flambeaux allumés à un autre flambeau —, les Éons sont issus du Logos, le Logos, de l'Intellect, et l'Intellect, de l'Abîme ? En ce cas, les Éons différencieront peut-être les uns des autres par la naissance et la grandeur; mais, comme ils sont de même substance que l'auteur de leur émission, ou bien tous demeureront exempts de passion, ou bien leur Père lui aussi sera accessible à la passion. Car le flambeau allumé en second lieu n'a pas une autre lumière que celle qui brillait d'abord. C'est pourquoi toutes leurs lumières, rassemblées en un, reviennent par récurrence à l'unité originelle, car elles donnent une seule lumière, celle qui existait dès le principe. Par ailleurs, qu'il y ait quelque chose de plus jeune et de plus ancien, cela ne se comprend ni du côté de la lumière elle-même, puisque le tout est une seule lumière, ni du côté des flambeaux qui ont reçu cette lumière, puisque, par rapport à la substance de leur matière, ils ont la même ancienneté, les flambeaux étant d'une seule et même matière; cela ne peut se comprendre que dans l'ordre d'allumage, selon qu'on en a allumé un quelque temps auparavant et qu'on en allume maintenant un autre.

Dès lors, de deux choses l'une : ou bien la déchéance de la passion résultant de l'ignorance affectera semblablement leur Plérôme tout entier, puisque les Éons sont de même substance, et leur Pro-Père sera dans la déchéance de l'ignorance, autrement dit s'ignorera lui-même ; ou bien toutes les lumières qui sont

dans le Plérôme demeureront semblablement impassibles. D'où viendrait, en effet, la passion du plus jeune Éon, si c'est de la lumière paternelle qu'ont été faites toutes les lumières et si cette lumière est naturellement impassible ? Comment d'ailleurs peut-on parler d'Éon plus jeune ou plus ancien, puisqu'il n'y a qu'une seule lumière de tout le Plérôme ?

Et si l'on veut dire que ces Éons sont des étoiles, ils n'en participeront pas moins tous à la même nature. Car, si « une étoile diffère d'une autre étoile en clarté », elle n'en diffère ni par la nature ni par la substance, en raison desquelles une chose est passible ou impassible. Dès lors, ou bien tous les Éons, du fait qu'ils sont issus de la lumière paternelle, doivent être naturellement impassibles et immuables ; ou bien tous ces Éons, avec la lumière paternelle, sont passibles et sujets aux changements de la corruption.

Deuxième mode d'émission :
comme les branches produites par l'arbre

Le même raisonnement vaut également s'ils disent que les Éons ont été émis par le Logos comme les branches par l'arbre, tandis que le Logos aurait été engendré par leur Père. En effet, tous sont alors de même substance que le Père; ils diffèrent entre eux selon la grandeur, non selon la nature, et parachèvent la grandeur du Père, comme les doigts parachèvent la main. Dès lors, si le Père est dans la passion et l'ignorance, les Éons engendrés de lui le seront sûrement aussi. Mais s'il est impie d'attribuer l'ignorance et la passion au Père de toutes choses, comment peuvent-ils dire que celui-ci a émis un Éon passible ? Et quand c'est à la propre Sagesse de Dieu qu'ils imputent cette impiété, comment peuvent-ils se déclarer des hommes religieux ?

Troisième mode d'émission : comme les rayons émanant du soleil.

S'ils disent que les Éons ont été émis de la même façon que les rayons par le soleil, puisque tous sont de même substance et proviennent du même principe, ou bien tous seront sujets à la passion avec celui qui les a émis, ou bien tous demeureront impassibles. Car, d'une émission de cette sorte, il ne peut résulter des Éons qui seraient les uns impassibles et les autres passibles. Si donc ils disent qu'ils sont tous impassibles, ils détruisent eux-mêmes leur système : car comment le plus jeune Éon a-t-il pu subir une passion, si tous sont impassibles ? S'ils disent au contraire que tous les Éons ont eu part à cette passion — comme ont l'audace de le dire certains, qui la font commencer au Logos et dériver de là jusqu'à Sagesse —, en mettant la passion dans le Logos, qui est identique à l'Intellect du Pro-Père, ils avouent que l'Intellect du Pro-Père et le Pro-Père lui-même ont été dans la passion. Car le Père de toutes choses n'est pas, à la façon d'un vivant composé de parties, à part de l'Intellect, ainsi que nous l'avons montré plus haut, mais l'Intellect est identique au Père et le Père est identique à l'Intellect. De toute nécessité donc le Logos, qui procède de l'Intellect, et a fortiori l'Intellect lui-même, qui est identique au Logos, sont parfaits et impassibles ; et tous les Éons émis par le Logos, étant de même substance que lui, demeurent nécessairement parfaits, impassibles et toujours semblables à celui qui les a émis. Il est donc faux que le Logos ait ignoré le Père du fait qu'il a le troisième rang dans la ligne de la génération, comme l'enseignent les hérétiques. Cela pourrait peut-être avoir quelque vraisemblance dans le cas de la génération des hommes, car ceux-ci ignorent souvent leurs parents ; mais, pour le Logos du Père, c'est tout à fait impossible. En effet, si le Logos est dans le Père et possède la connaissance, il n'ignore pas celui en qui il est et à qui il est identique ; et les Éons émis par lui, étant ses Puissances et se tenant sans cesse à ses côtés, n'ignorent pas celui qui les a émis, pas plus que les rayons n'ignorent le soleil. Il n'est donc pas possible que la Sagesse de Dieu, qui est à l'intérieur du Plérôme, provenant d'une émission de cette sorte, soit tombée en passion et ait conçu une telle ignorance. Mais il est fort possible que la sagesse de Valentin, qui, elle, provient d'une émission diabolique, soit tombée « dans toute espèce de passion » et ait « fructifié » en un « abîme » d'ignorance. Car quand eux-mêmes rendent témoignage au sujet de leur Mère en disant qu'elle est le produit de l'enfantement de l'Éon tombé en erreur, il n'est plus besoin de chercher la raison pour laquelle les fils d'une telle Mère nagent sans cesse dans l'« abîme » de l'ignorance.

Conclusion

En dehors de ces trois catégories d'émissions, je ne vois pas qu'ils puissent en énoncer d'autre. En fait, ils

n'ont même jamais, que nous sachions, mis en avant quelque autre espèce d'émission, bien que nous les ayons très longuement interrogés au sujet de ces diverses espèces d'émission. Tout ce qu'ils trouvent à dire, c'est que chacun de ces Éons a été émis et qu'il connaît seulement celui qui l'a émis, ignorant celui qui est avant ce dernier. Ils ne peuvent aller plus loin pour expliquer comment s'est faite cette émission ou comment un tel phénomène peut se produire chez des êtres spirituels. Quelque chemin qu'ils prennent, ils s'éloignent de la droite raison, aveugles qu'ils sont à l'égard de la vérité au point de dire que le Logos, qui procède de l'Intellect de leur Pro-Père, a été émis dans la déchéance. Car, d'après eux, l'Intellect parfait, engendré le premier par l'Abîme parfait, n'a pu émettre à son tour un Éon parfait, mais seulement un Éon aveugle et ignorant de la grandeur du Père. Et le Sauveur a montré un symbole de ce mystère dans l'aveugle-né faisant ainsi connaître qu'un Éon avait été émis aveugle par le Monogène, autrement dit dans l'ignorance. Voilà comment ils taxent mensongèrement d'ignorance et d'aveuglement le Logos de Dieu, celui qui, selon eux, a été émis en second lieu à partir du Père. Sophistes admirables, qui scrutent les profondeurs du Père inconnu et racontent les mystères supracélestes « en lesquels les anges désirent plonger leurs regards », pour apprendre que le Logos émis par l'Intellect du Père qui est au-dessus de tout a été émis aveugle, ignorant le Père qui l'a émis !

Comment se fait-il donc, ô les plus vains des sophistes, que l'Intellect du Père — bien mieux, que le Père lui-même, identique à son Intellect et parfait en tout — ait émis un Éon imparfait et aveugle, en l'occurrence son propre Logos, alors qu'il pouvait émettre aussitôt avec lui la connaissance du Père ? Car vous dites que le Christ, né pourtant après tous les autres Éons, a été émis parfait : à bien plus forte raison donc son aîné, le Logos, aurait-il dû être émis parfait par ce même Intellect, et non pas aveugle ; et ce Logos, à son tour, n'aurait pas dû davantage émettre des Éons encore plus aveugles que lui, jusqu'à ce que votre Sophia, toujours aveuglée, enfantât une si grande masse de maux. Et le responsable de tous ces maux, c'est votre Père. Vous dites en effet que la grandeur et la puissance du Père sont les causes de l'ignorance : vous le comparez à un abîme et vous donnez précisément ce nom au Père innommable. Mais si, comme vous le prétendez, l'ignorance est le mal d'où sont sortis tous les maux, en disant qu'elle a pour causes la grandeur et la puissance du Père, vous faites du Père l'auteur de ces maux. C'est en effet l'impossibilité de contempler sa grandeur qui est, d'après vous, la cause du mal. Mais alors, de deux choses l'une : — ou bien le Père était dans l'impossibilité de se faire connaître, dès le principe, aux Éons produits par lui : en ce cas, il était exempt de faute, puisqu'il ne pouvait préserver de l'ignorance des Éons venus après lui ; — ou bien le Père a pu, dans la suite, par une décision de sa volonté, faire disparaître cette ignorance qui était allée croissant à mesure que se succédaient les émissions et qui s'était répandue dans les Éons : en ce cas, il aurait dû bien plutôt, par une décision de cette même volonté, empêcher cette ignorance de se produire alors qu'elle n'existait pas encore.

Donc, puisque, quand il l'a voulu, il a été connu, non seulement des Éons, mais des hommes nés dans les derniers temps ; puisque, s'il a été ignoré, c'est parce qu'il n'a pas voulu être connu dès le commencement : il s'ensuit que, d'après vous, la cause de l'ignorance est le vouloir du Père. S'il savait en effet ce qui devait arriver, pourquoi n'a-t-il pas retranché, avant qu'elle ne se produisît, une ignorance que, dans la suite, comme sous le coup d'un repentir, il a guérie grâce à l'émission du Christ ? Cette gnose même qu'il a produite dans les Éons par l'entremise du Christ, il aurait pu la produire bien auparavant par l'entremise du Logos, qui était le premier-né du Monogène. Si, tout en connaissant d'avance cette ignorance, il a voulu qu'elle se produisît, les œuvres d'ignorance perdureront toujours et ne passeront jamais, car les choses qui ont été faites de par la volonté de votre Pro-Père demeureront nécessairement aussi longtemps que la volonté de celui-ci ; ou, si elles viennent à passer, avec elles passera aussi la volonté de celui qui a voulu leur venue à l'existence. D'ailleurs, qu'ont appris les Éons pour entrer en repos et posséder la gnose parfaite, sinon que le Père est insaisissable et incompréhensible ? Cette gnose, ils eussent pu la posséder avant de tomber en passion : la grandeur du Père n'eût pas été diminuée, si les Éons avaient su, dès le principe, que le Père était insaisissable et incompréhensible. Car, si celui-ci était ignoré à cause de son incommensurable grandeur, il devait aussi, à cause de son surabondant amour, garder impassibles les Éons nés de lui : rien n'empêchait, il était au contraire souverainement utile, qu'ils connussent dès le principe que le Père était insaisissable et incompréhensible.

5. LA SAGESSE, L'ENTHYMÉSIS ET LA PASSION

Constitution de l'Enthymésis et de la passion en entités séparées

Comment ne serait-elle pas également dépourvue de sens, cette assertion selon laquelle la Sagesse du Père aurait été dans l'ignorance, la déchéance et la passion ? Ces choses sont en effet étrangères et contraires à la Sagesse et ne peuvent l'affecter : là où est l'inintelligence et l'ignorance, là n'est pas la Sagesse. Qu'ils cessent dès lors d'appeler du nom de Sagesse un Éon tombé en passion, et qu'ils renoncent, soit à ce vocable, soit aux passions en question. Et qu'ils ne disent pas que le Plérôme est tout entier pneumatique, si cet Éon, au moment où il était en proie à de telles passions, a pu y séjourner. Car pas même une « âme » forte ne saurait éprouver ces passions, pour ne rien dire d'une substance pneumatique.

Au surplus, comment l'Enthymésis de cet Eon a-t-elle pu sortir de celui-ci, avec la passion, pour devenir un être distinct ? Car une « tendance » ne se conçoit que comme inhérente à un sujet et ne saurait avoir d'existence à part : une mauvaise tendance est détruite et absorbée par une bonne, à la façon dont la maladie l'est par la santé. Quelle fut en effet la tendance qui précéda la passion ? La recherche du Père et la considération de sa grandeur. Et par quelle persuasion ultérieure Sagesse fut-elle guérie ? Par la persuasion que le Père était incompréhensible et ne pouvait être trouvé. Il n'était donc pas bon qu'elle voulût connaître le Père, et c'est de là que vint la passion ; mais, lorsqu'elle fut persuadée que le Père était inaccessible, ce fut la guérison. L'Intellect lui-même, qui cherchait le Père, cessa lui aussi de le chercher, à les en croire, lorsqu'il eut appris que le Père était incompréhensible.

Comment donc l'Enthymésis a-t-elle pu, une fois séparée de Sagesse, concevoir des passions qui étaient, elles aussi, ses dispositions ? Une disposition survient dans un sujet, elle ne peut ni exister ni subsister à part. D'ailleurs cette doctrine des hérétiques n'est pas seulement inconsistante, mais elle contredit la parole de notre Seigneur : « Cherchez et vous trouverez . » Le Seigneur rend parfaits ses disciples en leur faisant chercher et trouver le Père ; mais leur Christ d'en haut, c'est au contraire en prescrivant aux Eons de ne pas chercher le Père et en les convainquant que même à force de labeur ils ne le trouveront pas, qu'il les a consommés en perfection. Ainsi les hérétiques se disent eux-mêmes parfaits pour avoir trouvé leur Abîme ; mais les Eons le sont pour s'être laissé convaincre que celui qu'ils cherchaient était inaccessible.

Si donc l'Enthymésis elle-même n'a pu exister à part sans l'Éon Sagesse, les hérétiques mentent davantage encore à propos de la passion de cette Enthymésis, lorsqu'ils la séparent à son tour de celle-ci et qu'ils l'identifient à la substance matérielle. Comme si Dieu n'était pas lumière, et comme si n'était pas avec nous un Verbe capable de démasquer et de réfuter leur perversité. Car tout ce que l'Éon ressentait comme désir, il l'éprouvait aussi comme passion, et, ce qu'il éprouvait comme passion, il le ressentait aussi comme désir : ce qu'ils appellent l'Enthymésis de cet Éon n'était pas autre chose que la passion d'un être qui avait projeté de comprendre l'incompréhensible, et sa passion n'était pas autre chose que cette Enthymésis, car il désirait l'impossible. Comment, dès lors, cette disposition et cette passion aurait-elle pu être séparée de l'Enthymésis et devenir la substance d'une matière si considérable, alors que l'Enthymésis était identique à la passion et la passion à l'Enthymésis ? Ainsi donc ni l'Enthymésis n'a pu exister à part sans l'Éon, ni les dispositions sans l'Enthymésis : sur ce point encore le système des hérétiques est renversé.

Un Éon passible

Au surplus, comment un Éon aurait-il pu se dissoudre et subir une passion ? Il était de même substance que le Plérôme, et le Plérôme tout entier était issu du Père. Situé dans ce qui lui est semblable, un être ne se dissout pas dans le néant, ne court pas le danger de périr, mais bien plutôt perdure et s'accroît : ainsi le feu dans le feu, le vent dans le vent, l'eau dans l'eau ; par contre, sous l'action de leurs contraires, ces mêmes êtres pâissent, se transforment et disparaissent. De la sorte, si l'Eon en question était une émission de lumière, il ne pouvait ni pâtir ni courir un danger au sein d'une lumière semblable, mais il devait au contraire resplendir davantage et s'accroître, comme le jour sous l'action du soleil : car ils disent que l'Abîme est l'image de leur Père. Des animaux étrangers les uns aux autres et de nature contraire risquent de s'entre-détruire ; mais des animaux habitués les uns aux autres et de même race ne courent aucun danger du fait de se trouver au même endroit, ils y trouvent même le salut et la vie. Si donc cet Eon était de même substance que le Plérôme tout entier, il ne pouvait subir d'altération, puisqu'il se trouvait parmi des êtres semblables et familiers, pneumatique au milieu d'êtres pneumatiques. La crainte, le saisissement, la passion, la dissolution et autres choses de ce genre peuvent bien affecter les

êtres situés à notre niveau et corporels, par suite de l'action de leurs contraires ; mais les êtres spirituels et enveloppés de lumière ne sauraient être atteints par des maux de cette sorte. En fait, les hérétiques m'ont tout l'air d'avoir prêté à leur Éon la passion de cet amant fougueux et haïssable imaginé par le poète comique Ménandre : car c'est bien l'image d'un amant malheureux qu'ont eue dans leur esprit les auteurs de cette fiction, plutôt que celle d'une substance spirituelle et divine.

En outre, avoir l'idée de chercher le Père parfait, vouloir pénétrer en lui et le comprendre, cela ne pouvait engendrer ni ignorance ni passion, surtout dans un Éon pneumatique, mais bien plutôt perfection, impassibilité et vérité. Même eux, qui ne sont que des hommes, lorsqu'ils appliquent leur pensée à Celui qui est avant eux, qu'ils comprennent déjà en quelque sorte le Parfait et qu'ils se voient établis dans la gnose le concernant, ils ne se disent pas dans la passion et l'angoisse, mais bien plutôt dans la connaissance et la saisie de la vérité. Car, si le Sauveur a dit à ses disciples: « Cherchez et vous trouverez », c'est, à en croire les hérétiques, afin qu'eux-mêmes cherchent l'Abîme inénarrable que leur imagination a forgé de toutes pièces au-dessus du Créateur de toutes choses. Ils se prétendent donc eux-mêmes parfaits, parce que, en cherchant, ils ont trouvé le Parfait quoique étant encore sur terre ; mais pour ce qui est de l'Éon situé dans le Plérôme et tout entier pneumatique, en cherchant le Pro-Père, en s'efforçant de pénétrer dans sa grandeur, en ayant l'ardent désir de comprendre la Vérité paternelle, il est tombé, disent-ils, en passion — et en telle passion que, sans l'intervention de la Puissance qui consolide toutes choses, il se fût dissous dans la substance universelle et eût été anéanti.

Folle prétention, bien digne d'hommes qu'a abandonnés la vérité. Que cet Eon soit plus excellent et plus vénérable qu'eux, ils le reconnaissent eux-mêmes d'après leur système, en se proclamant le produit de l'enfantement de l'Enthymésis de l'Éon tombé en passion, si bien que ce dernier Eon est le père de leur Mère, autrement dit leur grand-père. Ainsi, pour les petits-fils la recherche du Père produit vérité, perfection, consolidation, dégagement hors de la matière inconsistante, comme ils disent, et réconciliation avec le Père ; pour leur grand-père, en revanche, cette même recherche n'a produit qu'ignorance, passion, stupeur, effroi, angoisse, toutes choses dont a été faite, selon eux, la substance de la matière. Ainsi donc, chercher et scruter le Père parfait, désirer la communion et l'union avec lui, serait source de salut pour eux, mais source de corruption et de mort pour l'Eon dont ils sont issus. Comment voir là autre chose que folie, déraison, absurdité? Ceux qui admettent de telles doctrines sont vraiment des aveugles s'en remettant à des guides aveugles : c'est à bon droit qu'ils tombent dans l'« abîme » d'ignorance ouvert sous leurs pas.

6. LA SEMENCE

L'ignorance du Démiurge relative à la semence

Et que vaut le propos qu'ils tiennent sur leur semence et d'après lequel celle-ci fut d'abord conçue par la Mère à l'image des Anges entourant le Sauveur, sans forme ni figure et imparfaite, puis déposée dans le Démiurge à l'insu de celui-ci pour que, semée par lui dans les âmes provenant de lui, elle reçoive perfection et formation ? — En premier lieu, cela revient à dire que les Anges entourant le Sauveur sont imparfaits, sans figure ni forme, puisque c'est après avoir été conçue à leur image que la semence a été enfantée. Ensuite, dire que le Démiurge a ignoré le dépôt de la semence fait en lui, ainsi que l'ensemencement fait par lui dans l'homme, c'est un propos vain et sans consistance, qu'il est absolument impossible de prouver. Comment aurait-il ignoré cette semence, si elle avait eu quelque substance ou quelque qualité propre ? Certes, si elle n'avait ni substance ni qualités, si elle n'était rien, c'est à bon droit qu'il l'a ignorée. Ce qui a quelque action et qualité propre, soit de chaleur, soit de rapidité, soit de douceur, ou une différence de clarté n'échappe pas aux hommes, bien qu'ils ne soient que des hommes : à plus forte raison cela ne saurait-il échapper au Dieu Créateur de cet univers. C'est donc à juste titre qu'il n'a pas connu leur semence, puisqu'elle est sans qualité qui la rende apte à quoi que ce soit, sans substance qui lui permette la moindre action, bref, puisqu'elle n'est qu'un pur néant. C'est pour cela, me semble-t-il, que le Seigneur a dit : « De toute parole vaine que les hommes auront dite, ils auront à rendre compte au jour du jugement. » Les gens de cette sorte, qui auront débité des paroles vaines aux oreilles des hommes, comparaîtront tous au jugement pour rendre compte de leurs vaines élucubrations et de leurs mensonges contre Dieu. Ils vont en effet jusqu'à prétendre qu'eux-mêmes connaissent le Plérôme pneumatique grâce à la substance de la semence, du fait que l'« homme intérieur » leur montre

le Père véritable : car il faut, pour l'élément psychique, des enseignements sensibles ; quant au Démiurge, qui a reçu en lui la totalité de la semence déposée par la Mère, il est demeuré, disent-ils, dans la plus complète ignorance et n'a eu aucune perception des réalités du Plérôme.

Ainsi, eux-mêmes seraient pneumatiques, parce qu'une parcelle du Père de toutes choses aurait été déposée dans leur âme, tandis que leurs âmes seraient, comme ils disent, de même substance que le Démiurge ; quant au Démiurge, bien qu'ayant reçu de la Mère en une seule fois la totalité de la semence et possédant celle-ci en lui-même, il serait demeuré psychique et n'aurait eu absolument aucune perception de ces réalités supérieures qu'eux-mêmes, étant encore sur terre, se vantent de connaître : n'est-ce pas là le comble de l'absurdité ? Croire que la même semence ait procuré à leurs âmes la connaissance et la perfection, tandis qu'elle n'aurait procuré qu'ignorance au Dieu qui les a créés, c'est le fait de gens insensés et totalement privés de raison.

La croissance de la semence

Tout aussi inconsistante est l'assertion selon laquelle, dans ce dépôt de la semence, celle-ci est formée, s'accroît et devient prête à recevoir le Logos parfait. Car, en ce cas, le mélange de cette semence avec la matière — dont la substance, assurent-ils, provient de l'ignorance et de la déchéance — sera plus utile à la semence que ne lui fut leur lumière paternelle : car la vue de celle-ci fut cause d'une production sans forme ni figure, tandis que, du mélange avec la matière, la semence reçoit sa forme, sa figure, sa croissance et sa perfection. Si, en effet, la lumière venue du Plérôme a été cause que l'élément pneumatique n'ait ni forme, ni figure, ni grandeur propre, et si la descente de cet élément dans ce bas monde lui a procuré tout cela et l'a amené à la perfection, le séjour dans ce monde — qu'ils nomment « ténèbres » — lui aura été bien plus utile que ne fut leur lumière paternelle. N'est-il pas ridicule de dire, d'une part, que leur Mère était en danger dans la matière, au point qu'elle en était presque étouffée et qu'elle se fût corrompue, si tout juste à ce moment elle ne s'était tendue vers le haut et n'avait bondi hors d'elle-même avec l'aide du Père, et, d'autre part, que la semence de la Mère, dans cette même matière, s'accroît, est formée et devient apte à recevoir le Logos parfait, et cela en bouillonnant dans des éléments dissemblables et étrangers à sa nature, puisque, comme ils le disent eux-mêmes, le choïque s'oppose au pneumatique et le pneumatique au choïque ? Comment donc, dans ces éléments contraires et étrangers, la semence, après avoir été émise toute petite, comme ils disent, peut-elle s'accroître, être formée et parvenir à la perfection ?

En plus de ce qui vient d'être dit, on peut encore poser la question suivante : Est-ce d'un seul coup, ou par parties, que leur Mère a enfanté la semence, lorsqu'elle a vu les Anges ? Si c'est au même moment et d'un seul coup, la semence ainsi conçue ne saurait être à l'état de petit enfant ; superflue, dès lors, est sa descente dans les hommes actuellement existants. Si, au contraire, c'est par parties, la conception ne peut plus être à l'image des Anges vus par la Mère ; car, puisque c'est au même moment et d'un seul coup qu'elle voyait et concevait, elle devait aussi d'un seul coup mettre au monde les images ainsi conçues. En outre, comment se fait-il que, ayant vu en même temps les Anges et le Sauveur, elle ait conçu des images des Anges et non du Sauveur, alors que celui-ci l'emporte en beauté sur ceux-là ? N'aurait-il pas eu l'heur de lui plaire, et serait-ce pour ce motif qu'elle n'est pas devenue grosse à sa vue ?

Comment se fait-il encore que le Démiurge, qu'ils disent psychique et qui, selon eux, a sa grandeur et sa forme propres, ait été émis parfait selon sa substance, tandis que l'élément pneumatique, qui doit être encore plus opérant que le psychique, a été émis imparfait, ayant besoin de descendre dans un élément psychique pour y être formé et, ainsi rendu parfait, devenir prêt à recevoir le Logos parfait ? Si donc cette semence est formée dans des hommes choïques et psychiques, elle n'est plus à la ressemblance des Anges, qu'ils nomment Lumières, mais à celle des hommes d'ici-bas. Car la semence aura la ressemblance et la forme, non des Anges, mais des âmes en lesquelles elle est formée, tout comme l'eau versée dans un vase épouse la forme de ce vase et, si elle vient à y geler, possède les contours du vase dans lequel elle a gelé. Déjà les âmes elles-mêmes possèdent la forme de leur corps, adaptées qu'elles sont à leur réceptacle de la manière que nous venons de dire. Si donc la semence prend consistance et est formée ici-bas, elle aura la forme de l'homme, non celle des Anges. Comment sera-t-elle alors à l'image des Anges, alors qu'elle aura été formée à la ressemblance des hommes ? Pourquoi encore, alors qu'elle était pneumatique, cette semence a-t-elle eu besoin de descendre dans la chair ? Car c'est la chair qui a besoin de l'élément spirituel — si toutefois elle doit être sauvée —, pour être sanctifiée et glorifiée en lui

et pour que ce qui est mortel soit absorbé par l'immortalité ". De son côté, ce qui est spirituel n'a absolument pas besoin des choses d'ici-bas : car ce n'est pas nous qui le bonifions, mais lui qui nous rend meilleurs.

La fausseté de leur doctrine sur la semence éclate avec plus d'évidence encore, comme n'importe qui peut le voir, dans l'assertion selon laquelle les âmes qui avaient reçu de la Mère la semence étaient meilleures que les autres et, pour cette raison, étaient honorées par le Demiurge et mises par lui au rang des princes, des rois et des prêtres. En effet, si cela était vrai, le grand prêtre Caïphe eût été le premier à croire au Seigneur et, avec lui, Anne, les autres grands prêtres, les docteurs de la Loi et les chefs du peuple, puisqu'ils étaient de la race de la Mère, et avant eux l'eût fait même le roi Hérode. En fait, ni celui-ci, ni les grands prêtres, ni les chefs, ni les notables du peuple n'accoururent au Seigneur, mais, tout à l'opposé, les mendiants assis le long des chemins, les sourds, les aveugles, ceux qui étaient foulés aux pieds et méprisés par les autres hommes, selon ce que dit Paul : « Considérez votre appel, frères : il n'y a pas parmi vous beaucoup de sages, ni beaucoup de nobles, ni beaucoup de puissants ; mais ce qu'il y avait de méprisable dans le monde, Dieu l'a choisi. » Les âmes dont il est question n'étaient donc pas meilleures à cause d'une semence déposée en elles, et ce n'est pas pour ce motif qu'elles étaient honorées par le Créateur.

7. CONCLUSION

Ce que nous venons de dire suffit à montrer combien le système des hérétiques est fragile et inconsistant, et sot par surcroît. Car, comme on a coutume de dire, il n'est pas nécessaire de boire la mer tout entière pour savoir que son eau est salée. Supposons une statue d'argile dont on a coloré la surface pour faire croire qu'elle est d'or alors qu'elle n'est que d'argile : il suffira d'en prélever un fragment quelconque pour faire apparaître l'argile et libérer d'une opinion fautive ceux qui cherchent la vérité. C'est de la même manière que nous avons procédé : nous avons réfuté, non une partie minime, mais les points principaux de leur système; nous avons ainsi fait apparaître, à l'intention de tous ceux qui ne veulent pas être sciemment trompés, ce qu'il y a de pervers, de fourbe, de trompeur et de pernicieux dans l'école des disciples de Valentin et chez tous les autres hérétiques qui blasphèment le Créateur et l'Auteur de cet univers, le Dieu unique : nous avons montré tout cela en manifestant le caractère inconsistant de leur voie.

Car quel homme sensé et atteignant si peu que ce soit à la vérité supportera des gens qui disent qu'au-dessus du Dieu Créateur il existe un autre Père ; qu'autre est le Monogène, autre le Logos de Dieu, émis dans la déchéance, autre encore le Christ, né postérieurement à tous les autres Éons avec l'Esprit Saint, autre enfin le Sauveur, qui ne serait même pas issu du Père de toutes choses, mais proviendrait de l'apport commun des Éons tombés dans la déchéance et aurait dû être émis à cause de cette déchéance ? Ainsi, à moins que les Éons ne fussent tombés dans l'ignorance et la déchéance, ni le Christ, selon eux, n'eût été émis, ni l'Esprit Saint, ni Limite, ni le Sauveur, ni les Anges, ni leur Mère, ni la semence de celle-ci, ni le reste de la création : l'univers eût été dépourvu de ces si grands biens. Leur impiété ne s'attaque donc pas seulement au Créateur, qu'ils appellent « fruit de déchéance », mais encore au Christ et à l'Esprit Saint, qu'ils disent émis à cause de la déchéance, et au Sauveur, émis de même après la déchéance. Car qui supportera le restant de leur vain bavardage, qu'ils ont astucieusement tenté d'adapter aux paraboles pour se précipiter eux-mêmes, avec ceux qui se fient à eux, dans le comble de l'impiété ?

TROISIEME PARTIE

RÉFUTATION DES SPÉCULATIONS VALENTINIENNES RELATIVES AUX NOMBRES

1. LES EXÉGÈSES PTOLÉMÉENNES

Trois spécimens

Montrons donc que c'est à tort et sans fondement aucun qu'ils veulent étayer leurs inventions au moyen des paraboles et des actions du Seigneur. Ils tentent, en effet, de prouver la passion prétendument survenue dans le douzième Éon en tablant sur le fait que la Passion du Sauveur a été causée par le

douzième apôtre et a eu lieu au douzième mois : car ils veulent que le Sauveur ait prêché pendant une seule année après son baptême. Mais c'est aussi dans la femme qui souffrait d'un flux de sang, disent-ils, que la chose apparaît avec évidence, car elle souffrit durant douze années et c'est en touchant la frange du vêtement du Sauveur qu'elle recouvra la santé, grâce à la Puissance qui sortit du Sauveur et qui, disent-ils, préexistait à celui-ci : car la Puissance tombée en passion s'étendait et se répandait dans l'infini au point de courir le risque de se dissoudre dans la substance universelle, lorsque, ayant touché la première Tétrade signifiée par la frange du vêtement, elle s'arrêta et se dégagea de la passion.

La défection du douzième apôtre

Ils veulent donc que la passion du douzième Eon soit représentée par Judas. Mais, répondons-nous, comment peuvent-ils lui comparer Judas, qui a été rejeté du nombre douze et n'a pas été rétabli en son lieu ? Car l'Éon prétendument représenté par Judas, une fois séparée de lui son Enthymésis, a été rétabli dans son rang ; Judas, au contraire, a été rejeté et expulsé, et Matthias a été établi à sa place, selon ce qui est écrit : « Et qu'un autre reçoive sa charge. » Ils auraient donc dû dire que le douzième Éon a été expulsé du Plérôme et qu'un autre a été émis pour le remplacer, si du moins cet Éon est représenté par Judas. Au reste, de leur propre aveu, c'est l'Éon lui-même qui a souffert la passion, tandis que Judas n'a fait que trahir : que ce soit en effet le Christ, et non Judas, qui soit venu à la Passion, eux-mêmes le reconnaissent. Comment alors Judas, qui a livré Celui qui devait souffrir pour notre salut, pouvait-il être la figure et l'image de l'Eon tombé en passion ?

D'ailleurs même la Passion du Christ n'est ni semblable ni comparable à la passion de l'Eon. L'Éon a souffert une passion de dissolution et de perdition, au point que celui qui souffrait ainsi était en danger de se corrompre ; notre Seigneur le Christ, au contraire, a souffert une Passion ferme et sans fléchissement, en laquelle, bien loin d'être en danger de se corrompre, il a raffermi par sa force l'homme tombé dans la corruption et l'a ramené à l'incorruptibilité. L'Éon a souffert la passion en cherchant le Père et en étant impuissant à le trouver ; le Seigneur a souffert pour amener à la connaissance et à la proximité du Père ceux qui s'étaient égarés loin de lui. Pour l'Éon, la recherche de la grandeur du Père fut cause d'une passion de perdition ; pour nous, la Passion du Seigneur, en nous apportant la connaissance du Père, fut source de salut. La passion de l'Éon a fructifié en un fruit féminin, comme ils disent, faible, sans forme, incapable d'agir ; la Passion du Seigneur a fructifié en force et en puissance. Car le Seigneur, « étant monté dans les hauteurs » par sa Passion, « a emmené avec lui les captifs et octroyé ses dons aux hommes » : il a donné à ceux qui croient en lui de « fouler aux pieds les serpents et les scorpions, ainsi que toute la puissance de l'ennemi », c'est-à-dire de l'initiateur de l'apostasie. Par sa Passion, le Seigneur a détruit la mort, évacué l'erreur, anéanti la corruption, dissipé l'ignorance ; il a manifesté la vie, montré la vérité, donné l'incorruptibilité. Leur Éon, par sa passion, a fait apparaître l'ignorance et mis au monde une substance informe de laquelle, selon eux, sont sorties toutes les œuvres hyliques, mort, corruption, erreur et tout le reste.

Ainsi, ni Judas, le douzième disciple, ni même la Passion de notre Seigneur ne peuvent être la figure de l'Éon tombé en passion, car il n'y a, de part et d'autre, que contrastes et divergences, ainsi que nous venons de le montrer. Voici d'ailleurs encore une divergence, tirée du nombre lui-même. Que Judas, le traître, soit le douzième disciple, tous en tombent d'accord, car l'Évangile donne les noms des douze apôtres. Par contre, l'Éon dont il est question n'est pas le douzième, mais le trentième : car il n'y a pas que douze Éons à avoir été émis par la volonté du Père, et l'Éon dont nous parlons n'a pas été émis le douzième, puisqu'ils assurent qu'il a été émis en trentième lieu. Comment alors Judas, qui occupe le douzième rang, peut-il être la figure et l'image d'un Éon qui occupe le trentième rang ?

S'ils disent que Judas qui se perd est l'image de l'Enthymésis de cet Éon, même alors l'image ne répond pas à la réalité qu'elle prétend représenter. En effet, cette Enthymésis, séparée de l'Éon, puis formée par le Christ et rendue sage par le Sauveur, après avoir effectué tout ce qui est hors du Plérôme à l'image des réalités de ce Plérôme, doit, à la fin, être réintroduite dans le Plérôme et être unie selon la syzygie au Sauveur issu de tous les Éons. Judas, au contraire, une fois rejeté, n'a jamais été remis au nombre des disciples : sinon, on n'en aurait pas adjoint un autre à sa place. Le Seigneur a d'ailleurs dit de lui : « Malheur à l'homme par qui le Fils de l'homme va être livré ! » et : « Il eût mieux valu pour lui qu'il ne fût pas né. » Il l'a encore appelé « fils de perdition ». Et s'ils disent que Judas figure, non l'Enthymésis séparée de l'Éon, mais la passion mêlée à cette Enthymésis, même alors le nombre deux ne peut figurer

le nombre trois. Ici, en effet, Judas est rejeté et Matthias établi à sa place ; là, il y a l'Eon en danger de se dissoudre et de périr, l'Enthymésis et la passion — car ils confèrent une existence séparée à l'Enthymésis et à la passion : l'Eon, disent-ils, a été réintégré, l'Enthymésis a été formée, tandis que la passion, séparée de l'un et l'autre, constitue la matière —. Cela fait donc trois : l'Eon, l'Enthymésis et la passion. Par conséquent Judas et Matthias, qui ne font que deux, ne peuvent les figurer.

S'ils disent que les douze apôtres figurent les seuls douze Eons émis par l'Homme et l'Eglise, qu'ils nous donnent donc dix autres apôtres pour figurer les dix Éons émis par le Logos et la Vie. Car il serait absurde que, par le choix de ses apôtres, le Sauveur ait indiqué les Éons les plus jeunes et, par conséquent, les moins nobles, et n'ait pas indiqué d'abord les Éons les plus anciens et les plus excellents. Le Sauveur pouvait cependant — si du moins il choisissait ses apôtres dans le but d'indiquer par eux les Éons du Plérôme — choisir aussi dix autres apôtres pour indiquer la seconde Décade et, avant eux, encore huit autres pour indiquer la fondamentale et primitive Ogdoade par le nombre des apôtres pris comme figure. Certes, nous voyons que, après les douze apôtres, notre Seigneur a envoyé devant lui soixante-dix autres disciples : mais ces soixante-dix ne peuvent figurer ni Ogdoade, ni Décade, ni Triacontade. Pourquoi donc les Éons inférieurs, comme nous l'avons dit, ont-ils été indiqués par les apôtres, alors que les Éons supérieurs, dont les autres sont issus, n'ont été figurés par rien ? Et si les douze apôtres ont été choisis pour signifier le nombre des douze Eons, les soixante-dix disciples ont dû être choisis eux aussi pour figurer soixante-dix Éons : en ce cas, qu'ils ne parlent plus de trente, mais de quatre-vingt-deux Éons. Car quelqu'un qui aurait choisi ses apôtres pour figurer les Éons du Plérôme n'aurait jamais choisi les uns et exclu les autres : c'est par le moyen de tous les apôtres qu'il se serait appliqué à présenter une image et une figure des Éons du Plérôme.

Nous ne pouvons non plus passer Paul sous silence, mais nous devons leur demander de quel Éon il nous a été enseigné que l'Apôtre est la figure. Peut-être est-ce du Sauveur, produit de leur composition, formé de l'apport de tous les Éons, et qu'ils appellent Tout parce qu'il provient de tous. C'est lui que le poète Hésiode a clairement désigné, en lui donnant le nom de Pandore, parce qu'un don excellent, issu de tous les Éons, a été rassemblé en lui. Et c'est bien à propos des hérétiques qu'a été dite cette parole : « Hermès a déposé en eux des paroles trompeuses et un cœur artificieux », pour qu'ils séduisent les sots et que ceux-ci ajoutent foi à leurs inventions. Car leur Mère, c'est-à-dire Léto, les a mus secrètement, à l'insu du Demiurge, pour leur faire énoncer de profonds et inénarrables mystères à l'adresse de ceux qui éprouvent des démangeaisons d'oreille. Et ce n'est pas seulement par l'entremise d'Hésiode que leur Mère a fait exprimer le mystère, mais elle l'a fait aussi — d'une manière fort subtile, afin de le cacher au Demiurge — dans les poèmes lyriques de Pindare, à l'épisode de Pélops, dont la chair, coupée en morceaux par son père, fut ensuite recueillie, rassemblée et recollée ensemble par tous les dieux, constituant de la sorte une figure de Pandore. Aiguillonnés eux aussi par la Mère, les hérétiques ne font que répéter les dires de ces poètes : ils sont bien de la même race et du même esprit qu'eux.

Au surplus, leur nombre de trente Eons s'écroule tout entier, ainsi que nous l'avons montré déjà, puisque, d'après eux, on trouve tantôt moins, tantôt plus d'Eons dans le Plérôme. Il n'existe donc pas trente Éons et, si le Sauveur est venu au baptême à l'âge de trente ans, ce n'est pas pour révéler leurs trente Eons enveloppés de silence : sinon, c'est le Sauveur lui-même que, le tout premier, les hérétiques auront à séparer et à expulser du Plérôme des Eons.

La Passion du Seigneur
prétendument accomplie le douzième mois

Par ailleurs, ils disent qu'il a souffert le douzième mois, en sorte qu'il a prêché pendant une seule année après son baptême. Et cette assertion, ils tentent de l'établir au moyen de cette parole du prophète : «... publier une année de grâce du Seigneur et un jour de rétribution. » Mais ils sont vraiment aveugles, ces gens qui prétendent avoir découvert les profondeurs de l'Abîme et qui ne savent même pas ce que sont cette « année de grâce du Seigneur » et ce « jour de rétribution » dont parle Isaïe. Car le prophète ne parle ni d'un jour de douze heures, ni d'une année de douze mois : les hérétiques eux-mêmes reconnaissent que les prophètes ont dit une foule de choses en paraboles et allégories, et non selon la teneur littérale des mots. Il appelle donc « jour de rétribution » celui où le Seigneur « rendra à chacun selon ses œuvres », c'est-à-dire le Jugement. Quant à l'« année de grâce du Seigneur », c'est le temps présent, pendant lequel sont appelés par le Seigneur ceux qui croient en lui et deviennent ainsi l'objet des

faveurs de Dieu ; autrement dit, c'est tout le temps s'écoulant depuis sa venue jusqu'à la consommation finale, temps au cours duquel il s'acquiert, à titre de fruits, ceux qui sont sauvés. Car, selon la parole du prophète, l'« année » en question est suivie du « jour de rétribution » : le prophète aura donc menti, si le Seigneur a prêché seulement une année et si c'est de cette année qu'il veut parler. Où est en effet le jour de rétribution ? L'année est passée, et le jour de rétribution n'est pas encore venu : Dieu « fait » toujours « lever son soleil sur les bons et les méchants et pleuvoir sur les justes et les injustes ». Et les justes sont persécutés, affligés et mis à mort, tandis que les pécheurs sont dans l'abondance et « boivent au son de la cithare et du tambourin sans prendre garde aux œuvres du Seigneur ». Or, selon la parole citée, les deux choses doivent être unies : l'« année » doit être suivie du « jour de rétribution ». Car il est dit : «... publier une année de grâce du Seigneur et un jour de rétribution ». On entend donc à bon droit par « année de grâce du Seigneur » le temps présent, pendant lequel les hommes sont appelés et sauvés par le Seigneur et que suivra le « jour de rétribution » ou Jugement. D'ailleurs, ce n'est pas seulement sous le nom d'« année » que ce temps est désigné, mais il est aussi appelé «jour » à la fois par le prophète et par Paul. Car l'Apôtre, faisant mention de l'Écriture, dit dans l'épître aux Romains : « Comme il est écrit : A cause de toi nous sommes mis à mort tout le jour, nous avons été regardés comme des brebis de boucherie. » L'expression « tout le jour » doit s'entendre de tout le laps de temps durant lequel nous sommes persécutés et égorgés comme des brebis. De même donc qu'ici le « jour » n'est pas un jour de douze heures, mais tout le temps durant lequel souffrent et sont mis à mort à cause du Christ ceux qui croient en lui, de même là l'« année » n'est pas une année de douze mois, mais tout le temps de la foi, pendant lequel les hommes entendent la prédication, croient et deviennent l'objet des faveurs du Seigneur pour autant qu'ils s'unissent à lui.

On peut d'ailleurs grandement s'étonner que des gens qui prétendent avoir découvert les profondeurs de Dieu n'aient pas cherché dans les Évangiles combien de fois, au temps de la Pâque, le Seigneur est monté à Jérusalem après son baptême : c'était en effet la coutume des Juifs de tout pays de venir chaque année à Jérusalem à ce moment-là et d'y célébrer la fête de la Pâque. Une première fois donc, après avoir changé l'eau en vin à Cana de Galilée, il monta pour la fête de la Pâque, et c'est alors que « beaucoup crurent en lui, en voyant les miracles qu'il faisait », ainsi que le rapporte Jean, le disciple du Seigneur. Ensuite il se retira, et nous le trouvons en Samarie, s'entretenant avec la Samaritaine; puis il guérit le fils du centurion à distance, d'une simple parole, en disant : « Va, ton fils vit ». Après quoi il monta une deuxième fois à Jérusalem pour la fête de la Pâque, et c'est alors qu'il guérit le paralytique qui gisait aux abords de la piscine depuis trente-huit ans, en lui ordonnant de se lever, de prendre son grabat et de s'en aller. Puis il se retira de l'autre côté de la mer de Tibériade; une foule nombreuse l'y ayant suivi, il rassasia avec cinq pains toute cette multitude et il resta douze corbeilles de morceaux. Ensuite, après avoir ressuscité Lazare d'entre les morts, comme il était en butte aux embûches des Pharisiens, il se retira dans la ville d'Éphrem; de là, « six jours avant la Pâque, il vint à Béthanie », ainsi qu'il est écrit; de Béthanie, enfin, il monta à Jérusalem, où il mangea la pâque, puis souffrit sa Passion le lendemain. Que ces trois Pâques ne puissent être une seule année, tout le monde en conviendra. De plus, le mois au cours duquel se célébrait la Pâque et au cours duquel le Seigneur souffrit sa Passion n'était pas le douzième, mais le premier : ces gens qui se targuent de tout savoir peuvent, s'ils l'ignorent, l'apprendre de Moïse. Ainsi s'avère fautive, leur interprétation de l'année et du douzième mois, et il leur faut rejeter, soit leur interprétation, soit l'Évangile : sinon, comment le Seigneur n'a-t-il prêché qu'une année seulement ? Au surplus, s'il n'avait que trente ans lorsqu'il vint au baptême, il avait l'âge parfait d'un maître lorsque, par la suite, il vint à Jérusalem, de telle sorte qu'il pouvait à bon droit s'entendre appeler maître par tous : car il n'était pas autre chose que ce qu'il paraissait, comme le disent les docètes, mais, ce qu'il était, il le paraissait aussi. Étant donc maître, il avait aussi l'âge d'un maître. Il n'a ni rejeté ni dépassé l'humaine condition et n'a pas aboli en sa personne la loi du genre humain, mais il a sanctifié tous les âges par la ressemblance que nous avons avec lui. C'est, en effet, tous les hommes qu'il est venu sauver par lui-même —, tous les hommes, dis-je, qui par lui renaissent en Dieu : nouveau-nés, enfants, adolescents, jeunes hommes, hommes d'âge. C'est pourquoi il est passé par tous les âges de la vie : en se faisant nouveau-né parmi les nouveau-nés, il a sanctifié les nouveau-nés; en se faisant enfant parmi les enfants, il a sanctifié ceux qui ont cet âge et est devenu en même temps pour eux un modèle de piété, de justice et de soumission; en se faisant jeune homme parmi les jeunes hommes, il est devenu un modèle pour les jeunes hommes et les a sanctifiés pour le Seigneur. C'est de cette même manière qu'il s'est fait aussi homme d'âge parmi les hommes d'âge, afin d'être en tout point le Maître parfait, non seulement quant à

l'exposé de la vérité, mais aussi quant à l'âge, sanctifiant en même temps les hommes d'âge et devenant un modèle pour eux aussi. Finalement il est descendu jusque dans la mort, pour être le Premier-né d'entre les morts, celui qui a la primauté en tout l'Initiateur de la vie, antérieur à tous les hommes et les précédant tous.

Mais les hérétiques, pour pouvoir étayer leur fiction à l'aide de la parole de l'Écriture : «... publier une année de grâce du Seigneur », disent qu'il a prêché pendant une seule année et qu'il a souffert sa Passion au douzième mois. Ce faisant, à l'encontre de leur propre doctrine et sans même s'en rendre compte, ils réduisent à néant toute l'œuvre du Seigneur et enlèvent à celui-ci la période la plus nécessaire et la plus honorable de sa vie, je veux dire celle de l'âge avancé, pendant laquelle il a été le guide de tous par son enseignement. Car comment aurait-il eu des disciples, s'il n'avait pas enseigné? Et comment aurait-il pu enseigner s'il n'avait pas eu l'âge d'un maître ? Quand il vint au baptême, il n'avait point encore accompli sa trentième année, mais était au début de celle-ci. Luc indique en effet l'âge du Seigneur en ces termes : « Jésus commençait sa trentième année », lorsqu'il vint au baptême. S'il a prêché pendant une seule année à partir de son baptême, il a souffert sa Passion à trente ans accomplis, alors qu'il était encore un homme jeune et n'avait point encore atteint un âge avancé. Car, tout le monde en conviendra, l'âge de trente ans est celui d'un homme encore jeune, et cette jeunesse s'étend jusqu'à la quarantième année : ce n'est qu'à partir de la quarantième, voire de la cinquantième année qu'on descend vers la vieillesse. C'est précisément cet âge-là qu'avait notre Seigneur lorsqu'il enseigna : l'Évangile l'atteste, et tous les presbytres d'Asie qui ont été en relations avec Jean, le disciple du Seigneur, attestent eux aussi que Jean leur transmet la même tradition, car celui-ci demeura avec eux jusqu'aux temps de Trajan. Certains de ces presbytres n'ont pas vu Jean seulement, mais aussi d'autres apôtres, et ils les ont entendus rapporter la même chose et ils attestent le fait. Qui croire de préférence ? Des hommes tels que ces presbytres, ou un Ptolémée, qui n'a jamais vu d'apôtres et qui, fût-ce en songe, n'a jamais suivi les traces d'aucun d'entre eux ?

Il n'est pas jusqu'aux Juifs disputant alors avec le Seigneur Jésus-Christ qui n'aient clairement indiqué la même chose. Quand en effet le Seigneur leur dit : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui », ils lui répondent : « Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ? » Une telle parole s'adresse normalement à un homme qui a dépassé déjà la quarantaine et qui, sans avoir encore atteint la cinquantaine, n'en est cependant plus très loin. Par contre, à un homme qui n'aurait eu que trente ans, on aurait dit : « Tu n'as pas encore quarante ans. » Car, s'ils voulaient le convaincre de mensonge, ils devaient se garder d'outrepasser de beaucoup l'âge qu'on lui voyait : ils donnaient donc un âge approximatif, soit qu'ils aient connu son âge véritable par les registres du recensement, soit qu'ils aient conjecturé son âge en voyant qu'il devait avoir plus de quarante ans et, en tout cas, sûrement pas trente ans. Car il eût été tout à fait déraisonnable de leur part d'ajouter mensongèrement vingt ans, alors qu'ils voulaient prouver qu'il était postérieur à l'époque d'Abraham. Ils disaient ce qu'ils voyaient, et celui qu'ils voyaient n'était pas apparence, mais vérité. Le Seigneur n'était donc pas beaucoup éloigné de la cinquantaine, et c'est pour cela que les Juifs pouvaient lui dire : « Tu n'as pas encore cinquante ans, et tu as vu Abraham ? » Concluons-en que le Seigneur n'a pas prêché pendant une année seulement et qu'il n'a pas souffert sa Passion le douzième mois. Car jamais le temps écoulé de la trentième à la cinquantième année n'équivaudra à une année, à moins que peut-être ce ne soient des années d'une telle longueur qu'ils attribuent à leurs Eons siégeant en bon ordre auprès de l'Abîme dans le Plérôme — ces Eons dont le poète Homère a dit, inspiré lui aussi par leur Mère d'erreur : « Les dieux, assis auprès de Zeus, s'entretenaient ensemble sur un pavement d'or. »

L'hémorroïsse guérie après douze années de souffrance

Mais l'ignorance des hérétiques éclate aussi à propos de la femme atteinte d'un flux de sang et guérie pour avoir touché la frange du vêtement du Seigneur : car elle représente, disent-ils, la douzième Puissance tombée en passion et s'écoulant dans l'infini, autrement dit le douzième Éon. Tout d'abord, selon leur système, cet Éon n'est pas le douzième, ainsi que nous l'avons déjà montré. Admettons cependant qu'il en soit ainsi. Des douze Eons, onze, disent-ils, sont demeurés impassibles, tandis que le douzième est tombé en passion. Mais, répondrons-nous, la femme, elle, a été au contraire guérie la douzième année : il est clair qu'elle est demeurée onze ans dans la « passion » et a été guérie la douzième année. Si donc ils disaient que les onze premiers Éons ont été la proie d'une passion inguérissable, tandis

que le douzième a été guéri, il y aurait quelque vraisemblance à affirmer que la femme est la figure de ces douze Éons. Mais si la femme a souffert onze ans sans être guérie et a été guérie la douzième année seulement, comment peut-elle être la figure des douze Éons, puisque les onze premiers n'ont absolument rien souffert et que le douzième seul a été la proie de la passion ? La figure et l'image diffèrent quelquefois de la réalité par leur matière, mais elles doivent garder sa ressemblance par leur forme et, grâce à cette ressemblance, faire voir par ce qui est présent ce qui n'est pas présent.

Et cette femme n'est pas la seule dont aient été précisées les années de maladie — que les hérétiques disent concorder avec leur fable —. Voici une autre femme, guérie pareillement après dix-huit années de maladie. C'est celle dont le Seigneur a dit : « Cette fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délivrer de ce lien le jour du sabbat ! » Si la première de ces deux femmes est la figure du douzième Eon tombé en passion, la seconde doit être aussi la figure d'un dix-huitième Eon tombé en passion. Mais cela ils n'ont garde de le conclure, car en ce cas leur primitive et fondamentale Ogdoade serait comptée au nombre des Éons tombés en passion. Mais il y a encore un autre malade, qui a été guéri par le Seigneur après trente-huit ans de maladie : que les hérétiques posent donc un trente-huitième Éon tombé en passion ! Car si, comme ils le prétendent, les actions du Seigneur sont la figure des réalités du Plérôme, la figure doit être conservée en toutes. Mais ni de la femme guérie après dix-huit ans, ni de l'homme guéri après trente-huit ans, les hérétiques ne peuvent rien tirer qui s'accommode à leur fiction. Par ailleurs il serait absurde et tout à fait inconvenant de dire qu'en certaines de ses actions le Sauveur a conservé la figure du Plérôme et qu'en d'autres il ne l'a pas fait. La preuve est donc faite qu'il y a dissemblance entre la figure qu'on prétend tirer de la femme et ce qui s'est passé chez les Éons.

2. LES SPÉCULATIONS MARCOSIENNES

Nombres tirés des Écritures

La fausseté de leur invention et l'inconsistance de leur fiction apparaît encore lorsqu'ils tentent d'échafauder des preuves par les nombres, soit en comptant les syllabes des mots, soit en comptant les lettres des syllabes, soit en additionnant les nombres correspondant aux diverses lettres grecques : une telle façon de faire montre clairement l'indigence et l'inconsistance de leur gnose, ainsi que son caractère artificiel. Ainsi en est-il du nom Jésus : ce nom, qui appartient à une autre langue, ils le soumettent au comput des Grecs, et alors, tantôt ils le disent « insigne », parce qu'il possède six lettres, tantôt ils l'appellent « Plérôme des Ogdoades », parce qu'il possède le nombre 888. Mais le mot grec qui lui correspond, à savoir ??????(Sauveur), ne cadre avec leur fable ni pour le nombre ni pour les lettres : aussi le passent-ils sous silence. Pourtant, si c'était de la providence du Père qu'ils avaient reçu les noms divins indiquant par leurs nombres et leurs lettres le nombre des Eons du Plérôme, le mot ??????, qui est un mot grec, devrait révéler, par les lettres et les nombres pris à la manière grecque, le mystère du Plérôme. En fait, il n'en est rien : ce mot se compose de cinq lettres et donne le nombre 1408. Ces chiffres ne correspondent à rien dans leur Plérôme. Dépourvue de vérité est donc la prétendue série d'événements qui se serait déroulée dans leur Plérôme.

Quant au nom de « Jésus », suivant la langue hébraïque à laquelle il appartient, il se compose de deux lettres et d'une demi-lettre, comme disent les savants juifs, et il signifie « le Seigneur qui possède le ciel et la terre » : car, dans l'hébreu primitif, « Seigneur » se dit Iah, et « ciel et terre », samaim wa'arets. Le Verbe qui possède le ciel et la terre est donc bien lui-même Jésus. L'explication que les hérétiques donnent du nombre insigne est donc fautive, et leur prétendu nombre 888 est manifestement réfuté. Car si nous prenons les mots dans leur propre langue, « Sauveur », en grec, comporte cinq lettres, et « Jésus », en hébreu, comporte deux lettres et une demi-lettre. Et ainsi s'effondre le nombre 888. Car les lettres hébraïques ne s'accordent aucunement avec les nombres grecs, alors qu'elles devraient, puisqu'elles sont plus anciennes et plus excellentes, sauvegarder davantage encore le compte du nombre des noms. Le Christ devrait, lui aussi, posséder un nom dont le nombre corresponde aux Éons du Plérôme, puisqu'il a été émis pour la consolidation et le redressement du Plérôme, comme ils disent. De même le Père devrait renfermer en lui, par les lettres et les chiffres, le nombre des Éons émis par lui ; pareillement l'Abîme, et non moins le Monogène, et par-dessus tout le nom hébreu Baruch, que l'on attribue à Dieu et qui ne comporte que deux lettres et une demi-lettre. Si donc les vocables les plus importants, tant en grec qu'en hébreu, ne s'accordent avec leur fable ni pour le nombre des lettres ni pour la somme des chiffres,

il est clair que, pour tous les autres vocables, les calculs des hérétiques ne sont qu'une impudente falsification.

Ils arrachent en effet à la Loi tout ce qui cadre avec les chiffres de leur système et ils s'efforcent ainsi, en faisant violence aux textes, d'échafauder des preuves. Mais si leur Mère ou le Sauveur avaient eu l'intention de montrer, par l'entremise du Démiurge, des figures des réalités du Plérôme, ils auraient fait en sorte que ce fussent les choses les plus vraies et les plus saintes qui servissent de figures, et avant tout l'arche de l'alliance, pour laquelle fut édifié tout le tabernacle du témoignage. Or cette arche reçut deux coudées et demie de longueur, une coudée et demie de largeur, et une coudée et demie de hauteur : le nombre de ces coudées ne correspond en rien à leur fable, alors qu'il devrait en être la figure plus que tout autre. Le propitiatoire ne cadre pas davantage avec leurs descriptions. Quant à la table de proposition, elle avait deux coudées de longueur, une coudée de largeur et une coudée et demie de hauteur : pas même une seule de ces dimensions n'évoque la Tétrade, ou l'Ogdoade, ou le restant de leur Plérôme. Et que penser du chandelier à sept branches et sept lampes ? S'il avait été fait pour servir de figure, il aurait dû avoir huit branches et autant de lampes, pour figurer la première Ogdoade qui resplendit au sein des Éons et illumine tout le Plérôme. Les dix tentures du tabernacle, ils les ont soigneusement dénombrées, assurant qu'elles étaient une figure des dix Eons de la Décade ; mais ils se sont gardés de compter les peaux, qui ont été faites au nombre de onze. Ils n'ont pas non plus mesuré les dimensions des tentures, dont chacune avait vingt-huit coudées de longueur. Ils expliquent de même par la Décade des Éons la longueur des colonnes, qui était de dix coudées; mais ils n'expliquent ni leur largeur, qui était d'une coudée et demie, ni le nombre total des colonnes, ni le nombre de leurs traverses, parce que ces derniers nombres sont sans rapport avec leur système. Et qu'en est-il de l'huile de l'onction qui sanctifia tout le tabernacle ? Sans doute cela échappa-t-il au Sauveur ! Ou, qui sait ? peut-être leur Mère dormait-elle quand le Démiurge prit sur lui de prescrire le poids des divers onguents. C'est pour cela que celui-ci est en désaccord avec le Plérôme : il comportait 500 sicles de myrrhe, 500 sicles de casse, 250 sicles de cinnamome, 250 sicles d'acore, en plus de l'huile, en sorte que l'huile de l'onction se composait de ces cinq ingrédients. Il en va de même de l'encens, qui se composait de résine, d'ongle odorant, de galbanum, de menthe et de grains d'encens, toutes choses qui, pas plus par le nombre des ingrédients que par leurs poids respectifs, n'ont de rapport avec le système des hérétiques. L'attitude de ceux-ci est donc déraisonnable et tout à fait grossière : dans les institutions les plus hautes et les plus distinguées de la Loi, la figure des réalités d'en haut n'aurait pas été conservée ; dans toutes les autres, par contre, dès qu'un nombre s'accorde avec leurs dires, ils affirment qu'il y a là une figure des réalités du Plérôme. En fait, tous les nombres se rencontrent à plus d'une reprise dans les Ecritures, à telle enseigne que celui qui le voudrait pourrait tirer des Ecritures non seulement l'Ogdoade, la Décade et la Dodécade, mais n'importe quel autre nombre et voir en celui-ci la figure d'une erreur qu'il aurait inventée.

Pour prouver qu'il en est bien ainsi, prenons le nombre cinq, qui ne correspond à rien dans leur système, n'a nul équivalent dans leur fable et ne leur est d'aucune utilité pour démontrer, à partir de figures, les réalités du Plérôme. Ce nombre va recevoir des Ecritures le suffrage que voici. Le mot ????? (Sauveur) possède cinq lettres, ainsi que le mot ????? (Père) et le mot ????? (charité). Notre Seigneur a béni cinq pains et rassasié ainsi cinq milliers d'hommes. Les vierges sages dont a parlé le Seigneur sont au nombre de cinq, et de même les vierges folles. Pareillement cinq hommes se sont trouvés avec le Seigneur au moment où le Père lui a rendu témoignage, à savoir Pierre, Jacques, Jean, Moïse et Elie. De même encore c'est après être entré le cinquième auprès de la jeune fille morte, que le Seigneur l'a ressuscitée : car, est-il écrit, « il ne laissa personne entrer avec lui, sinon Pierre et Jacques, ainsi que le père et la mère de la jeune fille ». Le riche enseveli dans les enfers dit avoir cinq frères et demande que quelqu'un des morts se rende auprès d'eux après être ressuscité. C'était une piscine à cinq portiques que celle d'où, sur l'ordre du Seigneur, le paralytique guéri s'en retourna à sa maison. La structure de la croix présente cinq extrémités, deux en longueur, deux en largeur et, au centre, une cinquième sur laquelle s'appuie le crucifié. Chacune de nos mains a cinq doigts ; nous avons cinq sens ; nos entrailles renferment cinq organes, à savoir le cœur, le foie, les poumons, la rate et les reins ; au surplus, l'homme tout entier peut être divisé en cinq parties : la tête, la poitrine, le ventre, les jambes et les pieds. L'homme passe par cinq âges : la première enfance, l'enfance, l'adolescence, la jeunesse et la vieillesse. C'est en cinq livres que Moïse donna la Loi au peuple. Chacune des tables qu'il reçut de Dieu contenait cinq préceptes. Le voile couvrant le Saint des Saints avait cinq colonnes. L'autel des holocaustes avait cinq coudées de largeur.

Les prêtres qui furent choisis dans le désert étaient au nombre de cinq, à savoir Aaron, Nadab, Abiud, Eléazar et Ithamar. La tunique, l'éphod et les autres ornements des prêtres étaient faits de cinq choses différentes, à savoir d'or, de pourpre violette, de pourpre écarlate, de cramoisi et de lin fin. Jésus, fils de Navé, ayant enfermé dans une caverne les cinq rois amorrhéens, fit fouler aux pieds leurs têtes par le peuple. Et l'on pourrait, soit des Ecritures, soit des œuvres de la nature qui sont sous nos yeux, tirer encore des milliers d'autres exemples de ce genre pour illustrer le nombre cinq, ou pour illustrer tout autre nombre qu'on voudra. Mais, pour autant, nous ne disons pas qu'il existe cinq Eons au-dessus du Démiurge, nous ne faisons pas d'une Pentade je ne sais quelle entité divine, nous ne tentons pas de confirmer des rêveries sans consistance par ce vain labeur, nous ne contraignons pas une création bien ordonnée par Dieu à se muer misérablement en la figure de réalités qui n'existent pas, et nous nous gardons d'introduire des doctrines impies et sacrilèges que pourront démasquer et réfuter tous ceux qui ont encore leur raison.

Nombres tirés de la création

Car qui leur accordera que l'année ait 365 jours afin qu'il y ait douze mois de trente jours et que soit ainsi figurée la Dodécade, si la figure est dissemblable de la réalité ? Là, en effet, chaque Éon est la trentième partie du Plérôme entier, tandis que, de leur propre aveu, le mois est la douzième partie de l'année. Si l'année se divisait en trente mois et chaque mois en douze jours, on pourrait estimer que la figure s'harmonise avec leur mensonge. Mais, en réalité, c'est le contraire qui a lieu : leur Plérôme se divise en trente Éons et une partie de ce Plérôme en douze Éons, alors que l'année se divise en douze parties et chacune de ces parties en trente autres. C'est donc peu à propos que le Sauveur a fait en sorte que le mois soit la figure de tout le Plérôme, et l'année, la figure de la Dodécade qui est dans le Plérôme : il convenait bien plutôt de diviser l'année en trente parties sur le modèle du Plérôme entier, et le mois en douze parties sur le modèle des douze Eons qui sont dans le Plérôme. Les hérétiques divisent encore tout leur Plérôme en trois groupes, l'Ogdoade, la Décade et la Dodécade; mais l'année se divise en quatre parties, le printemps, l'été, l'automne et l'hiver. De plus, les mois eux-mêmes, dont ils font la figure des trente Eons, n'ont pas trente jours exactement : certains en ont plus, d'autres en ont moins, du fait qu'il y a un excédent de cinq jours. Même les jours n'ont pas toujours exactement douze heures, mais ils croissent de neuf à quinze heures pour décroître ensuite de quinze à neuf heures. Ce n'est donc pas à cause des trente Eons qu'ont été faits les mois de trente jours, sinon ils auraient exactement trente jours ; ce n'est pas davantage pour figurer la Dodécade qu'ont été faits les jours de douze heures, sinon ils auraient eux aussi toujours douze heures très exactement.

Nombres de gauche et de droite

Ce n'est pas tout. Ils appellent les êtres hyliques la gauche et disent que ce qui est à gauche va nécessairement à la corruption : et si le Sauveur est venu vers la brebis perdue, c'est précisément, disent-ils, pour la faire passer à droite, c'est-à-dire du côté des quatre-vingt-dix-neuf brebis de salut qui n'ont pas été perdues et sont demeurées dans la bergerie. Mais, leur rétorquerons-nous, puisque ces quatre-vingt-dix-neuf brebis relèvent de la main gauche, ils doivent nécessairement reconnaître qu'elles ne sont pas des brebis de salut. De même seront-ils contraints d'assigner à la gauche, c'est-à-dire à la corruption, tout ce qui n'a pas le nombre cent. Ainsi même le mot *agaph* (charité), selon le compte des lettres grecques tel qu'ils le pratiquent, ayant le nombre 93, relève de la main gauche. De même aussi le mot *alhqeia* (vérité), selon le compte susdit, ayant le nombre 64, se trouve dans la région hylique. Bref, absolument tous les noms de choses saintes qui n'atteignent pas le nombre cent, mais n'ont que des nombres de gauche, il leur faut reconnaître que ces noms sont corruptibles et hyliques.

3. L'ORGUEIL GNOSTIQUE

La doctrine fondamentale de la vérité

Quelqu'un objectera peut-être : Quoi donc ? Est-ce sans raison et au hasard qu'ont eu lieu l'imposition des noms, le choix des apôtres, l'activité du Seigneur, l'agencement des choses créées ? — Nullement, répondrons-nous. C'est au contraire avec une profonde sagesse et un soin minutieux que Dieu a conféré

proportion et harmonie à toutes les choses qu'il a faites, tant les anciennes que celles que son Verbe a accomplies dans les derniers temps. Cependant on doit rattacher tout cela, non à une Triacontade d'Éons, mais à la doctrine fondamentale de la vérité. On ne doit pas non plus se livrer à une recherche sur Dieu à partir de nombres, de syllabes ou de lettres : ce serait peine perdue, vu leur grande variété et diversité et étant donné que n'importe quel système inventé même encore aujourd'hui par le premier venu pourrait se prévaloir de témoignages abusivement tirés des nombres, ceux-ci pouvant être sollicités dans des directions multiples. Ce qu'on doit faire, c'est rattacher les nombres eux-mêmes, ainsi que les choses qui ont été faites, à la doctrine fondamentale de la vérité. Car ce n'est pas la doctrine qui dérive des nombres, mais ce sont les nombres qui proviennent de la doctrine ; ce n'est pas non plus Dieu qui dérive des choses créées, mais ce sont les choses créées qui proviennent de Dieu, car toutes choses sont issues d'un seul et même Dieu.

Diverses et multiples n'en sont pas moins, pour autant, les choses qui ont été faites : replacées dans l'ensemble de l'œuvre, elles apparaissent comme pleines de proportion et d'harmonie ; mais, envisagées chacune à part soi, elles apparaissent comme opposées les unes aux autres et discordantes. Il en est d'elles comme des sons d'une cithare, qui, grâce à l'intervalle même qui les sépare, produisent une mélodie une et harmonieuse, encore que constituée de sons multiples et opposés. Celui donc qui aime la vérité ne doit pas se laisser abuser par l'intervalle existant entre les différents sons ni soupçonner l'existence de plusieurs Artistes ou Auteurs, dont l'un aurait disposé les sons aigus, un autre, les sons graves, un autre encore, les sons intermédiaires : il doit reconnaître au contraire qu'un seul et même Dieu a œuvré de façon à faire apparaître la sagesse, la justice, la bonté et la munificence de l'œuvre entière. Ceux qui écoutent cette mélodie doivent louer et glorifier l'Artiste qui l'a faite; ils admireront la hauteur de certains sons, remarqueront la profondeur de certains autres, percevront le caractère intermédiaire de certains autres encore ; ils considéreront que certaines choses sont les figures d'autres choses, se demanderont à quoi chacune a rapport et chercheront leur raison d'être, mais sans jamais transformer la doctrine ni s'égarer loin de l'Artiste ni rejeter la foi en un seul Dieu, Auteur de toutes choses, ni blasphémer notre Créateur.

Petitesse de l'homme face à la grandeur infinie de son Créateur.

Et si quelqu'un n'arrive pas à trouver la raison d'être de tout ce à quoi il applique sa recherche, qu'il fasse réflexion qu'il n'est qu'un homme infiniment au-dessous de Dieu, qu'il n'a reçu la grâce que « d'une manière partielle », qu'il n'est point encore égal ou semblable à son Auteur et qu'il ne peut avoir l'expérience et la connaissance de toutes choses à la façon de Dieu. Autant l'homme qui a été fait et a reçu aujourd'hui le commencement de son existence est inférieur à Celui qui n'a pas été fait et est depuis toujours identique à lui-même, autant ce même homme est inférieur à son Auteur en ce qui concerne la science et la recherche des raisons d'être de toutes choses. Car tu n'es pas incréé, ô homme, et tu n'existes pas depuis toujours avec Dieu, comme son propre Verbe ; mais, grâce à sa suréminente bonté, après avoir reçu présentement le commencement de ton existence, tu apprends peu à peu du Verbe les « économies » du Dieu qui t'a fait.

Garde donc le rang qui convient à ta science et ne prétends pas, dans ton ignorance des biens, dépasser Dieu lui-même, car il est indépassable. Ne cherche pas ce qu'il pourrait y avoir au-dessus du Créateur : tu ne trouveras pas, car ton Artisan est sans limites. Ne va pas, comme si tu l'avais mesuré tout entier, comme si tu avais exploré toute son activité créatrice, comme si tu avais considéré sa profondeur, sa longueur et sa hauteur, imaginer au-dessus de lui un autre Père : tu ne découvriras rien, mais, pour avoir pensé au rebours de la nature des choses, tu seras insensé ; et si tu persévères en cette voie, tu tomberas dans la folie, te prenant pour plus élevé et plus excellent que ton Créateur et t'imaginant que tu aurais dépassé sa sphère.

Supériorité d'un amour ignorant sur une science orgueilleuse

Il est donc meilleur et plus utile d'être ignorant ou de peu de savoir et de s'approcher de Dieu par l'amour, que de se croire savant et habile et de se trouver blasphémateur à l'égard de son Seigneur pour avoir imaginé un autre Dieu et Père que lui. C'est pourquoi Paul s'est écrié : « La science enfle, tandis que la charité édifie. » Non qu'il ait incriminé la vraie connaissance de Dieu, sinon il se serait accusé le

premier; mais il savait que certains, enflés d'orgueil sous prétexte de science, en venaient à déchoir de l'amour de Dieu et, à cause de cela, à se croire eux-mêmes parfaits, tout en introduisant un Démiurge imparfait. C'est pour retrancher leur orgueil, fruit de cette prétendue science, que Paul disait : « La science enfle, tandis que la charité édifie. » Car il n'y a pas de plus grand orgueil que de se croire meilleur et plus parfait que Celui qui nous a faits, nous a modelés, nous a donné le souffle de vie, nous a procuré l'être même. Mieux vaut donc, comme nous l'avons déjà dit, ne rien savoir du tout, pas même la cause, le pourquoi, d'une seule des choses qui ont été faites, et croire en Dieu et demeurer dans son amour, que de s'enfler d'orgueil à cause d'une prétendue science et de déchoir de cet amour qui vivifie l'homme. Mieux vaut ne rien chercher à savoir, sinon Jésus-Christ, le Fils de Dieu, crucifié pour nous, que de se jeter dans la subtilité des recherches et de tomber par là dans la négation de Dieu.

Recherches aberrantes

Que penser, en effet, d'un homme qui, enorgueilli quelque peu par ces tentatives et s'avisant que le Seigneur a dit : « Même les cheveux de votre tête sont tous comptés », voudrait chercher curieusement le nombre des cheveux de chaque tête et la raison pour laquelle l'un en a tel nombre et l'autre tel autre ? Car tous n'en ont pas le même nombre, et il se rencontre des milliers et des milliers de nombres différents, du fait que les uns ont une plus grosse tête et les autres une plus petite, ou du fait que les uns ont des cheveux épais, d'autres, des cheveux clairsemés, d'autres enfin, un très petit nombre de cheveux seulement. Et quand ces gens-là croiront avoir trouvé le nombre des cheveux en question, qu'ils essaient donc d'en tirer un témoignage en faveur du système qu'ils ont inventé ! Ou encore, que penser d'un homme qui, sous prétexte qu'il est dit dans l'Évangile : « Deux passereaux ne se vendent-ils pas un as ? Pourtant, pas un seul d'entre eux ne tombe à terre sans la volonté de votre Père », se mettrait en tête de dénombrer les passereaux pris chaque jour dans le monde entier ou dans chaque pays et de rechercher la raison pour laquelle tel nombre a été pris hier, tel autre avant-hier, tel autre encore aujourd'hui, et mettrait alors le nombre de ces passereaux en connexion avec son système ? Un tel homme ne se duperait-il pas lui-même et ne pousserait-il pas dans une grande folie ceux qui se fieraient à lui ? Car les hommes seront toujours prompts, en un tel domaine, à croire qu'ils ont trouvé mieux que leurs maîtres. Quelqu'un nous demandera peut-être si le nombre total de toutes les choses qui ont été faites et qui sont faites est connu de Dieu et si c'est conformément à sa providence que chacune d'entre elles a reçu la quantité qui lui est propre. Nous accorderons à cet homme que rien absolument de ce qui s'est fait et se fait n'échappe à la science de Dieu : c'est par la providence de celui-ci que chaque chose a reçu et reçoit forme, ordonnance, nombre et quantité propres ; absolument rien n'a été fait ou n'est fait sans raison et au hasard, mais au contraire tout a été fait avec une profonde harmonie et un art sublime, et il existe un Logos admirable et vraiment divin qui est capable de discerner toutes ces choses et de faire connaître leurs raisons d'être. Supposons que l'homme dont nous parlons, fort de ce témoignage et de cet accord reçu de nous, entreprenne alors de compter les grains de sable et les cailloux de la terre, ainsi que les flots de la mer et les étoiles du ciel, et de découvrir les raisons d'être des nombres qu'il croira avoir trouvés : cet homme ne sera-t-il pas à juste titre considéré comme perdant son temps et comme extravagant et fou par tous ceux qui ont encore leur bon sens ? Et plus il s'absorbera, en dehors des autres hommes, dans des recherches de cette sorte et s'imaginera dépasser les autres par ses découvertes, traitant tous les autres d'incapables, d'ignorants et de psychiques parce qu'ils refusent d'entreprendre un aussi vain labeur, plus en réalité il sera insensé et stupide, pareil à quelqu'un que la foudre aurait frappé : car plutôt que de s'en remettre à Dieu pour quoi que ce soit, il change Dieu lui-même par la science qu'il croit avoir découverte et il lance sa pensée par-dessus la grandeur du Créateur.

Recherches légitimes

En revanche, une intelligence saine, circonspecte, pieuse et éprise de vérité se tournera vers les choses que Dieu a mises à la portée des hommes et dont il a fait le domaine de notre connaissance. C'est à ces choses qu'elle s'appliquera de toute son ardeur, c'est en elles qu'elle progressera, s'instruisant sur elles avec facilité moyennant l'exercice quotidien. Ces choses, ce sont, pour une part, celles qui tombent sous notre regard et, pour une autre part, tout ce qui est contenu clairement et sans ambiguïté, en propres termes, dans les Écritures. Voilà pourquoi les paraboles doivent être comprises à la lumière des choses

non ambiguës : de la sorte, celui qui les interprète les interprétera sans péril, les paraboles recevront de tous une interprétation semblable, et le corps de la vérité demeurera complet, harmonieusement structuré et exempt de dislocation. Par contre, rattacher des choses non clairement exprimées et ne tombant pas sous notre regard à des interprétations de paraboles que chacun imagine de la manière qu'il veut, c'est déraisonnable : de la sorte, en effet, il n'y aura de règle de vérité chez personne, mais, autant il y aura d'hommes à interpréter les paraboles, autant on verra surgir de vérités antagonistes et de théories contradictoires, comme c'est le cas pour les questions débattues par les philosophes païens.

Dans une telle perspective, l'homme cherchera toujours et ne trouvera jamais, parce qu'il aura rejeté la méthode même qui lui eût permis de trouver. Et alors que l'Époux est là, l'homme dont la lampe n'est point préparée et ne brille point de la splendeur de la claire lumière court vers ceux qui trafiquent dans les ténèbres des interprétations de paraboles ; il délaisse ainsi Celui qui, par sa claire prédication, donne gratuitement d'avoir accès auprès de lui et il s'exclut de la chambre nuptiale.

Ainsi donc toutes les Écritures, tant prophétiques qu'évangéliques — que tous peuvent pareillement entendre, lors même que tous ne croient pas pour autant — proclament clairement et sans ambiguïté qu'un seul et unique Dieu, à l'exclusion de tout autre, a fait toutes choses par son Verbe, les visibles et les invisibles, les célestes et les terrestres, celles qui vivent dans les eaux et celles qui rampent sous la terre, comme nous l'avons prouvé par les paroles mêmes des Écritures ; de son côté, le monde même où nous sommes, par tout ce qu'il offre à nos regards, atteste lui aussi qu'unique est Celui qui l'a fait et le gouverne. Dès lors, combien stupides apparaîtront ces gens qui, en présence d'une manifestation aussi claire, sont aveugles des yeux et ne veulent pas voir la lumière de la prédication ; qui s'enchaînent eux-mêmes et qui, par de ténébreuses explications de paraboles, s'imaginent avoir trouvé chacun son propre Dieu. Car, en ce qui concerne le Père imaginé par les hérétiques, aucune Écriture ne dit quoi que ce soit de façon claire, en propres termes et sans contestation possible : eux-mêmes en témoignent en disant que c'est en secret que le Sauveur aurait livré ces enseignements, et cela non pas à tous, mais à quelques disciples capables de saisir et comprenant ce qu'il indiquait au moyen d'énigmes et de paraboles. Ils en viennent ainsi à dire qu'autre est celui qui est prêché comme Dieu, et autre celui qui est indiqué par les paraboles et les énigmes, à savoir le Père. Mais, puisque les paraboles sont susceptibles d'explications multiples, fonder sur elles sa recherche de Dieu en délaissant ce qui est certain, indubitable et vrai, quel homme épris de vérité ne conviendra que c'est se précipiter en plein danger et agir à l'encontre de la raison ? N'est-ce pas là bâtir sa maison, non sur le roc ferme, solide et découvert, mais sur l'incertitude d'un sable mouvant ? Aussi un tel édifice sera-t-il facilement renversé.

Réserver à Dieu la connaissance des choses qui nous dépassent

Ainsi donc, puisque nous possédons la règle même de la vérité et un témoignage tout à fait clair sur Dieu, nous ne devons pas, en cherchant dans toutes sortes d'autres directions des réponses aux questions, rejeter la solide et vraie connaissance de Dieu ; nous devons bien plutôt, en orientant la solution des questions dans le sens qui a été précisé, nous exercer dans une réflexion sur le mystère et sur l'« économie » du seul Dieu existant, grandir dans l'amour de Celui qui a fait et ne cesse de faire pour nous de si grandes choses et ne jamais nous écarter de cette conviction qui nous fait proclamer de la façon la plus catégorique que Celui-là seul est véritablement Dieu et Père qui a fait ce monde, modelé l'homme, donné la croissance à sa créature et appelé celle-ci de ses biens moindres aux biens plus grands qui sont auprès de lui. Ainsi l'enfant, après avoir été conçu dans le sein maternel, est-il amené par lui à la lumière du soleil, et le froment, après avoir grandi sur sa tige, est-il déposé par lui dans le grenier ; mais c'est un seul et même Créateur qui a modelé le sein maternel et créé le soleil, et c'est aussi un seul et même Seigneur qui a produit la tige, fait croître et se multiplier le froment et préparé le grenier.

Que si nous ne pouvons trouver la solution de toutes les questions soulevées par les Écritures, n'allons pas pour cela chercher un autre Dieu en dehors de Celui qui est le vrai Dieu : ce serait le comble de l'impiété. Nous devons abandonner de telles questions au Dieu qui nous a faits, sachant très bien que les Écritures sont parfaites, données qu'elles ont été par le Verbe de Dieu et par son Esprit, mais que nous, dans toute la mesure où nous sommes inférieurs au Verbe de Dieu et à son Esprit, dans cette même mesure nous avons besoin de recevoir la connaissance des mystères de Dieu. Rien d'étonnant, d'ailleurs, que nous ressentions cette ignorance en face des réalités spirituelles et célestes et de toutes celles qui ont besoin de nous être révélées, puisque, même parmi les choses qui sont à notre portée — je veux parler de

celles qui appartiennent à ce monde créé, qui sont maniées et vues par nous et qui nous sont présentes — , beaucoup échappent à notre science, et nous nous en remettons à Dieu pour ces choses mêmes : car il faut qu'il l'emporte en excellence sur tout être. Qu'en est-il, par exemple, si nous essayons d'exposer la cause de la crue du Nil ? Nous disons un bon nombre de choses plus ou moins plausibles, mais la vérité sûre et certaine est l'affaire de Dieu. Même la résidence des oiseaux qui viennent chez nous au printemps et repartent à l'automne échappe à notre connaissance, alors qu'il s'agit d'un fait se passant dans notre monde. Et quelle explication pouvons-nous donner du flux et du reflux de la mer, puisqu'il est évident que ces phénomènes ont une cause bien déterminée ? Ou encore, que pouvons-nous dire des mondes situés au delà de l'Océan ? Ou que savons-nous sur l'origine de la pluie, des éclairs, du tonnerre, des nuages, du brouillard, des vents et des choses de ce genre ? ou sur les réserves de neige, de grêle et de ce qui leur est apparenté ? ou sur la formation des nuages et la constitution du brouillard ? Et quelle est la cause pour laquelle la lune croît et décroît ? Ou encore, quelle est la cause de la différence des eaux, des métaux, des pierres et autres choses semblables ? En tout cela nous pourrions bien être loquaces, nous qui cherchons les causes des choses ; mais seul Celui qui les a faites, c'est-à-dire Dieu, sera véridique. Si donc, même dans ce monde créé, il est des choses qui sont réservées à Dieu et d'autres qui rentrent aussi dans le domaine de notre science, est-il surprenant que, parmi les questions soulevées par les Ecritures — ces Ecritures qui sont tout entières spirituelles —, il y en ait que nous résolvions avec la grâce de Dieu, mais qu'il y en ait aussi que nous abandonnions à Dieu, et cela, non seulement dans le monde présent, mais même dans le monde futur, afin que toujours Dieu enseigne et que toujours l'homme soit le disciple de Dieu ? Car, selon le mot de l'Apôtre, quand sera aboli tout ce qui n'est que partiel, ces trois choses demeureront, à savoir la foi, l'espérance et la charité. Toujours, en effet, la foi en notre Maître demeurera stable, nous assurant qu'il est le seul vrai Dieu, en sorte que nous l'aimions toujours, parce qu'il est le seul Père, et que nous espérons recevoir et apprendre de lui toujours davantage, parce qu'il est bon, que ses richesses sont sans limites, son royaume, sans fin, et sa science, sans mesure. Si donc, de la manière que nous venons de dire, nous savons abandonner à Dieu certaines questions, nous garderons notre foi et nous demeurerons à l'abri du péril ; toute l'Ecriture, qui nous a été donnée par Dieu, nous paraîtra concordante ; les paraboles s'accorderont avec les passages clairs et les passages clairs fourniront l'explication des paraboles ; à travers la polyphonie des textes, une seule mélodie harmonieuse résonnera en nous, chantant le Dieu qui a fait toutes choses. Si, par exemple, on nous demande : Avant que Dieu ne fit le monde, que faisait-il ? nous dirons que la réponse à cette question est au pouvoir de Dieu. Que ce monde ait été fait par Dieu par mode de production et qu'il ait commencé dans le temps, toutes les Ecritures nous l'enseignent ; mais quant à savoir ce que Dieu aurait fait auparavant, nulle Ecriture ne nous l'indique. Donc la réponse à la question posée appartient à Dieu, et il ne faut pas vouloir imaginer des émanations folles, stupides et blasphématoires, et, dans l'illusion d'avoir découvert l'origine de la matière, rejeter le Dieu qui a fait toutes choses.

Refus des hérétiques de rien réserver à Dieu

Songez en effet, vous qui inventez de telles fables, que Celui que vous appelez le Démonstrateur est seul à être appelé et à être vraiment le Dieu Père ; que les Ecritures ne connaissent que ce seul Dieu ; que le Seigneur le proclame seul son Père et n'en connaît point d'autre, ainsi que nous le montrerons par ses propres paroles. Quand alors, de ce Dieu, vous faites un « fruit de déchéance » et un « produit d'ignorance » ; quand vous le faites ignorer ce qui est au-dessus de lui et que vous dites de lui d'autres choses du même genre, considérez l'énormité du blasphème proféré par vous contre Celui qui est le vrai Dieu. Vous paraissez d'abord dire avec gravité que vous croyez en Dieu ; après quoi, alors que vous êtes bien incapables de nous montrer un autre Dieu, vous proclamez « fruit de déchéance » et « produit d'ignorance » Celui-là même en qui vous dites que vous croyez. Cet aveuglement et cette folie viennent de ce que vous refusez de réserver quoi que ce soit à Dieu. Vous prétendez exposer la genèse et la production de Dieu lui-même et de sa Pensée et du Logos et de la Vie et du Christ, et tout cela, vous ne le tirez pas d'une autre source que de la psychologie humaine. Vous ne comprenez pas que, dans le cas de l'homme, qui est un être vivant composé de parties, il est légitime de distinguer l'intellect et la pensée, ainsi que nous l'avons fait plus haut : de l'intellect procède la pensée, de la pensée, la réflexion, et de la réflexion, la parole — car autre est, selon les Grecs, la faculté directrice qui élabore la pensée et autre l'organe par le moyen duquel est émise la parole, et tantôt l'homme demeure immobile et silencieux, et

tantôt il parle et agit —; mais Dieu, lui, est tout entier Intellect, tout entier Logos, tout entier Esprit agissant, tout entier Lumière, toujours identique et semblable à lui-même, comme il nous convient de le penser de Dieu et comme nous l'apprenons par les Ecritures, et, dès lors, des processus et des distinctions de cette sorte ne sauraient exister en lui. En effet, parce qu'elle est charnelle, la langue est incapable de seconder la rapidité de l'intellect humain, qui est spirituel, et de là vient que notre parole étouffe pour ainsi dire au dedans et qu'elle est produite au dehors non d'une seule fois, telle qu'elle a été conçue par l'intellect, mais par parties, selon que la langue est capable de faire son service; par contre, Dieu étant tout entier Intellect et tout entier Logos, ce qu'il conçoit, il le dit, et ce qu'il dit, il le conçoit, car son Intellect est sa Parole et sa Parole est son Intellect, et l'Intellect qui renferme tout n'est autre que le Père lui-même. Si donc on pose un Intellect en Dieu et si l'on affirme que cet Intellect a été émis, on introduit une composition en Dieu, puisqu'en ce cas Dieu est une chose et l'Intellect directeur en est une autre. De même, en donnant au Logos le troisième rang d'émission à partir du Père — ce qui expliquerait que le Logos ignore la grandeur du Père —, on établit une profonde séparation entre le Logos et Dieu. Le prophète disait du Verbe : « Sa génération, qui la racontera ? » Mais vous, vous scrutez la génération du Verbe par le Père. La prolation d'un verbe humain par le moyen de la langue, vous l'appliquez telle quelle au Verbe de Dieu. Vous êtes ainsi justement convaincus par vous-mêmes de ne connaître ni les choses humaines ni les choses divines.

Stupidement enflés d'orgueil, vous prétendez audacieusement connaître les inexprimables mystères de Dieu, alors que le Seigneur, le Fils de Dieu en personne, avoue que le jour et l'heure du jugement ne sont connus que du Père seul. Il dit en effet sans ambages : « Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, nul ne les connaît, par même le Fils, mais le Père seul. » Si donc le Fils n'a pas rougi de réserver au Père la connaissance de ce jour et s'il a dit la vérité, ne rougissons pas non plus de réserver à Dieu les questions qui nous dépassent, car nul n'est au-dessus du Maître. C'est pourquoi, si quelqu'un nous demande : Comment donc le Fils a-t-il été émis par le Père ? nous lui répondrons que cette émission, ou génération, ou énonciation, ou manifestation, ou quelque autre nom dont on veuille appeler cette génération ineffable, personne ne la connaît, ni Valentin, ni Marcion, ni Saturnin, ni Basilide, ni les Anges, ni les Archanges, ni les Principautés, ni les Puissances, mais seulement le Père qui a engendré et le Fils qui est né. Si donc sa génération est ineffable, tous ceux, quels qu'ils soient, qui essaient d'expliquer les générations et les émissions sont hors de sens, puisqu'ils promettent de dire ce qui est indicible. Que de la pensée et de l'intellect procède le verbe, tout le monde le sait assurément. Ils n'ont donc rien trouvé de bien grand, ceux qui ont inventé les émissions, ni découvert un bien secret mystère, en transposant dans le Verbe, Fils unique de Dieu, ce qui est compris par tout le monde : celui qu'ils disent ineffable et innommable, ils le nomment et le décrivent, et, comme s'ils avaient fait eux-mêmes l'accouchement, ils racontent son émission et sa génération premières, en assimilant le Verbe de Dieu au verbe que profèrent les hommes.

En parlant de même à propos de l'origine de la matière, c'est-à-dire en disant que c'est Dieu qui l'a produite, nous ne nous tromperons pas non plus, car nous savons par les Écritures que Dieu détient la primauté sur toutes choses. Mais d'où l'a-t-il émise, et comment ? Cela, aucune Ecriture ne l'explique, et nous n'avons pas le droit de nous lancer, à partir de nos propres opinions, dans une infinité de conjectures sur Dieu : une telle connaissance doit être réservée à Dieu.

De même encore, pourquoi, alors que tout a été fait par Dieu, certains êtres ont-ils transgressé et se sont-ils détournés de la soumission à Dieu, tandis que d'autres, ou, pour mieux dire, le plus grand nombre, ont persévéré et persévèrent dans la soumission à leur Créateur ? De quelle nature sont ceux qui ont transgressé, et de quelle nature sont ceux qui persévèrent ? Autant de questions qu'il faut réserver à Dieu et à son Verbe. C'est à ce dernier seul que Dieu a dit : « Siège à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds » ; quant à nous, nous sommes encore sur terre, nous ne sommes point encore assis sur le trône de Dieu. En effet, si l'« Esprit » du Sauveur, qui est en lui, « scrute tout, même les profondeurs de Dieu », pour ce qui nous concerne, « il y a division des grâces, division des ministères et division des opérations » et, sur terre, comme le dit encore Paul, « nous ne connaissons que partiellement et nous ne prophétisons que partiellement ». De même donc que nous ne connaissons que partiellement, ainsi devons-nous, sur toutes les questions, nous en remettre à Celui qui ne nous donne encore que partiellement sa grâce.

Qu'un feu éternel ait été préparé pour les transgresseurs, le Seigneur l'a dit clairement et toutes les Ecritures le démontrent ; que Dieu ait su d'avance que cette transgression se produirait, les Ecritures le

prouvent de même, car, ce feu éternel, c'est dès le commencement que Dieu l'a préparé pour ceux qui transgresseraient mais pour quelle cause précise certains êtres ont-ils transgressé, ni une Ecriture quelconque ne l'a rapporté, ni l'Apôtre ne l'a dit, ni le Seigneur ne l'a enseigné. Aussi faut-il laisser à Dieu cette connaissance, comme le Seigneur l'a fait pour le jour et l'heure du jugement, et ne pas tomber dans cet extrême péril de ne rien réserver à Dieu, et cela, alors que l'on n'a encore que partiellement reçu sa grâce. En cherchant au contraire ce qui est au-dessus de nous et nous est présentement inaccessible, on en vient à un tel degré d'audace que l'on dissèque Dieu ; comme si l'on avait déjà découvert ce qui n'a jamais encore été découvert, en s'appuyant sur la mensongère théorie des émissions, on affirme que le Dieu Créateur de toutes choses est issu d'une déchéance et d'une ignorance et l'on forge ainsi un système impie contre Dieu ; après quoi, tout en n'ayant aucun témoignage appuyant cette fiction que l'on vient d'inventer, on recourt tantôt aux premiers nombres venus, tantôt à des syllabes, tantôt à des noms, tantôt encore aux lettres contenues dans d'autres lettres, tantôt à des paraboles incorrectement expliquées, ou encore à des suppositions gratuites, pour tenter de donner consistance à la fable que l'on a échafaudée. Si quelqu'un cherche, en effet, à savoir pour quel motif le Père, qui a tout en commun avec le Fils, a été présenté par le Seigneur comme étant seul à connaître le jour et l'heure du jugement, il n'en trouvera pas présentement de plus adapté, de plus convenable et de plus sûr que celui-ci : étant le seul Maître véridique, le Seigneur voulait que nous sachions, par lui, que le Père est au-dessus de tout. Car « le Père », dit-il, « est plus grand que moi ». Si donc le Père a été présenté par le Seigneur comme supérieur sous le rapport de la science, c'est afin que nous aussi, tant que nous sommes dans la « figure de ce monde », nous réservions à Dieu la science parfaite et la solution de semblables questions, et de peur que, cherchant à sonder la profondeur du Père, nous ne tombions dans l'extrême péril de nous demander si, au-dessus de Dieu, il n'y aurait point un autre Dieu.

Mais si quelque chicaneur conteste ce que nous venons de dire et notamment la parole de l'Apôtre : « Nous ne connaissons que partiellement et nous ne prophétisons que partiellement » ; s'il estime que sa connaissance à lui n'est point partielle, mais qu'il possède l'universelle connaissance de tout ce qui existe ; s'il se croit un Valentin, un Ptolémée, un Basilide ou quelqu'un de ceux qui prétendent avoir scruté les profondeurs de Dieu : qu'il ne se vante pas, dans la vaine jactance dont il fait parade, de connaître mieux que les autres des réalités invisibles et indémonstrables, mais qu'il s'occupe plutôt de choses relevant de notre monde et ignorées de nous, telles que le nombre des cheveux de sa tête, le nombre des passereaux pris chaque jour et tout ce qui nous demeure imprévisible ; qu'il fasse de diligentes recherches, qu'il se mette à l'école de son prétendu Père, et qu'il nous apprenne ensuite tout cela, afin que nous puissions le croire aussi quand il nous révélera de plus grands secrets. Mais si ces « parfaits » ne connaissent pas encore ce qui est en leurs mains, devant leurs pieds, sous leurs yeux, en ce monde terrestre, et, d'abord, la façon dont sont disposés les cheveux de leur tête, comment les croirons-nous lorsqu'ils nous parlent à grand renfort d'arguments spécieux des réalités pneumatiques et supracélestes et de ce qui est au-dessus de Dieu ? Mais nous en avons dit assez sur les nombres, les noms, les syllabes, les questions relatives aux réalités qui sont au-dessus de nous et la façon incorrecte dont ils expliquent les paraboles ; tu pourras, certes, dire là-dessus bien davantage encore.

QUATRIEME PARTIE

REFUTATION DES THÈSES VALENTINIENNES RELATIVES À LA CONSOMMATION FINALE ET AU DÉMIURGE

1. LE SORT FINAL DES TROIS NATURES OU SUBSTANCES

Revenons au restant de leur doctrine. Lors de la consommation finale, disent-ils, leur Mère rentrera dans le Plérôme et recevra pour époux le Sauveur ; quant à eux, qui se disent pneumatiques, après s'être dépouillés de leurs âmes et être devenus esprits de pure intelligence, ils seront les épouses des Anges pneumatiques ; de son côté, le Démiurge, qu'ils disent psychique, passera dans le Lieu de la Mère, et les âmes des « justes » auront leur repos, d'une manière psychique, dans le Lieu de l'Intermédiaire. De la sorte, après avoir dit que le semblable se réunira à son semblable, c'est-à-dire les pneumatiques à l'élément pneumatique, et que, de leur côté, les hyliques demeureront dans l'élément hylique, ils

contredisent leurs propres principes : en effet, de leur aveu, ce n'est point en raison de leur nature que les âmes iront dans l'Intermédiaire, leur lieu connaturel, mais en raison de leur agir, puisque, disent-ils, les âmes des justes iront en ce lieu, tandis que celles des impies demeureront dans le feu. Mais de deux choses l'une : — ou bien toutes les âmes vont dans le lieu du rafraîchissement en raison de leur nature et toutes appartiennent à l'Intermédiaire du seul fait qu'elles sont des âmes : en ce cas, puisqu'elles sont toutes de même nature, la foi est superflue, et superflue aussi la descente du Sauveur ; — ou bien elles y vont en raison de leur justice : en ce cas, elles n'y vont plus du fait qu'elles sont des âmes, mais du fait qu'elles sont justes. Mais alors, si la justice est capable de sauver les âmes vouées à périr à moins d'être justes, pourquoi ne sauverait-elle pas aussi les corps, puisque eux aussi auront eu part à la justice ? Si c'est la nature et la substance qui sauvent, toutes les âmes seront sauvées ; mais si c'est la justice et la foi, pourquoi celles-ci ne sauveraient-elles pas les corps voués tout autant que les âmes à la corruption ? Car une telle justice apparaîtra impuissante ou injuste, si elle sauve certaines d'entre les choses qui auront eu part à elle et ne sauve pas les autres.

Que les œuvres de justice s'accomplissent dans les corps, c'est en effet évident. Dès lors, de deux choses l'une : ou toutes les âmes iront nécessairement dans le Lieu de l'Intermédiaire, et il n'y aura pas de jugement; ou les corps qui auront eu part à la justice occuperont eux aussi le lieu du rafraîchissement avec les âmes qui auront eu part de la même manière à cette justice, s'il est vrai que la justice est capable de faire passer en ce lieu ce qui aura eu part à elle, et la doctrine relative à la résurrection des corps émerge alors dans sa vérité et dans sa force. C'est cette doctrine que nous croyons, pour notre part : Dieu, en ressuscitant nos corps mortels qui auront gardé la justice, les rendra incorruptibles et immortels. Car Dieu est plus puissant que la nature : il a à sa disposition le vouloir, car il est bon, le pouvoir, car il est puissant, et le parfaire, car il est riche et parfait.

Quant aux hérétiques, ils se contredisent de façon totale en déclarant que toutes les âmes n'iront pas dans l'Intermédiaire, mais seulement celles des justes. Ils disent en effet que trois sortes de natures ou substances ont été émises par la Mère : celle qui dérive de l'angoisse, de la tristesse et de la crainte, c'est-à-dire la substance hylique ; celle qui provient de l'élan de la conversion, c'est-à-dire la substance psychique ; enfin celle que la Mère enfanta à la suite de la vision des Anges entourant le Christ, c'est-à-dire la substance pneumatique. Dès lors, si la substance ainsi enfantée doit de toute façon entrer au Plérôme, parce qu'elle est pneumatique, et si la substance hylique, parce qu'hylique, doit demeurer dans les régions inférieures et être totalement détruite lorsque s'enflammera le feu qui réside en elle, pourquoi la substance psychique n'irait-elle pas tout entière en ce Lieu de l'Intermédiaire où ils envoient aussi le Demiurge ?

Au reste, quel est-il, cet élément d'eux-mêmes qui entrera dans le Plérôme ? Les âmes, disent-ils, demeureront dans l'Intermédiaire; quant aux corps, qui sont de nature hylique, ils se résoudreont en matière et seront consumés par le feu qui est en cette matière. Mais, leur corps une fois détruit et leur âme demeurant dans l'Intermédiaire, il ne restera plus rien de l'homme qui puisse entrer dans le Plérôme. Car l'intellect de l'homme, la pensée, la considération et les autres choses de ce genre ne sont pas des réalités existant indépendamment de l'âme : ce sont des mouvements et des opérations de l'âme elle-même, qui n'ont pas d'existence en dehors de l'âme. Qu'est-ce donc qui restera d'eux, pour entrer dans le Plérôme ? Eux-mêmes, en tant qu'âmes, demeureront dans l'Intermédiaire et, en tant que corps, brûleront avec le reste de la matière.

2. LA NATURE PRÉTENDUMENT PSYCHIQUE DU DÉMIURGE

Supériorité du Demiurge prouvée par ses œuvres

Et néanmoins, ces insensés assurent qu'ils monteront au-dessus du Demiurge. Se proclamant supérieurs au Dieu qui a fait et ordonné les cieux, la terre, les mers et tout ce qu'ils contiennent, ils se prétendent spirituels, alors qu'ils sont honteusement charnels par l'excès de leur impiété ; quant à Celui qui a fait de ses anges des esprits et est revêtu de lumière comme d'un vêtement, qui tient pour ainsi dire en sa main le cercle de la terre et en face de qui les habitants de celle-ci ont été regardés comme des sauterelles, qui est le Créateur et le Dieu de toute la substance spirituelle, ils le disent psychique. Ils font ainsi la preuve qu'ils sont indubitablement et réellement hors de sens, frappés véritablement de la foudre plus encore que les géants de la fable, eux qui élèvent leurs pensées contre Dieu, qui sont tout gonflés de présomption et

de vaine gloire et que toute l'ellébore de la terre ne suffirait pas à purger de leur gigantesque sottise. Celui qui est supérieur doit en effet se montrer tel par ses œuvres. Eh bien, par quoi se montrent-ils donc supérieurs au Démiurge ? — Car voici que, contraints par la marche même du discours, nous allons tomber dans l'impiété, nous aussi, en instituant une comparaison entre Dieu et ces insensés et en descendant sur leur propre terrain afin de pouvoir les réfuter par leurs enseignements mêmes. Mais que Dieu nous pardonne ! Si nous parlons ainsi, ce n'est pas pour le comparer à eux, ce n'est que pour dénoncer et réfuter leur folie. — Donc, par quoi se montrent-ils supérieurs au Démiurge, ces gens devant qui se pâment d'admiration une multitude de fous, comme s'ils pouvaient apprendre d'eux quelque chose de supérieur à la vérité elle-même ? La parole de l'Écriture : « Cherchez, et vous trouverez », a été dite, expliquent-ils, afin que, au-dessus du Créateur, ils se trouvent eux-mêmes. Ils se proclament dès lors plus grands et plus excellents que Dieu : eux sont pneumatiques, tandis que le Créateur est psychique. Et c'est pourquoi ils monteront au-dessus de Dieu ; ils entreront dans le Plérôme, tandis que Dieu ira dans le Lieu de l'Intermédiaire. Eh bien, qu'ils prouvent donc par leurs œuvres qu'ils sont supérieurs au Créateur ! Car ce n'est pas par des paroles, mais par des faits, que doit se révéler celui qui est supérieur. Quel ouvrage montreront-ils donc, que le Sauveur ou leur Mère aurait fait par eux, et qui soit plus grand, ou plus splendide, ou plus remarquable que ceux qu'a réalisés l'Ordonnateur de l'univers ? Où sont les cieux qu'ils ont affermis, la terre qu'ils ont consolidée, les étoiles qu'ils ont produites ? Où sont les luminaires qu'ils ont allumés et les cercles par lesquels ils ont délimité leur course ? Où sont les pluies, les froids, les neiges qu'ils ont amenés sur la terre au moment propice pour chaque contrée, ou les chaleurs et les sécheresses qu'ils ont fait venir en compensation ? Où sont les fleuves qu'ils ont fait couler, les sources qu'ils ont fait jaillir, les fleurs et les arbres dont ils ont agrémenté la terre qui est sous le ciel ? Où est la multitude des êtres vivants — les uns raisonnables, les autres dépourvus de raison, tous revêtus de beauté — qu'ils ont façonnés ? Qui pourra jamais énumérer toutes les autres choses qui ont été établies par la puissance de Dieu et qui sont gouvernées par sa sagesse ? Qui pourra sonder la grandeur de la sagesse du Dieu qui les a faites ? Et que dire de la multitude des êtres qui sont au-dessus du ciel et qui ne passent pas, Anges, Archanges, Trônes, Dominations et Puissances sans nombre ? En face de laquelle de ces œuvres les hérétiques oseraient-ils donc se dresser ? Quel ouvrage comparable pourraient-ils montrer, qui aurait été fait par leur entremise ou dont ils seraient eux-mêmes les auteurs ? Ne sont-ils pas plutôt, eux aussi, la création et l'ouvrage de Dieu ? Car — pour parler leur langage, afin de les convaincre de mensonge par leur système même —, si le Sauveur ou, ce qui revient au même, si leur Mère s'est servie de ce Dieu Créateur pour faire une image des réalités intérieures au Plérôme et de tout ce qu'elle a contemplé autour du Sauveur, elle s'est servie de lui pour la simple raison qu'il était plus parfait et plus apte à faire ce qu'elle voulait : car ce n'est pas par un instrument moins bon, mais par un plus parfait, qu'elle a dû façonner les images de si grandes réalités.

Car eux-mêmes étaient alors, comme ils disent, un « fruit pneumatique » conçu de la contemplation des gardes du corps rangés autour de Pandore. Or ils demeureraient inoccupés, car ni leur Mère ni le Sauveur n'ont opéré par eux quoi que ce fût ; ils n'étaient qu'un fruit inutile et bon à rien, car rien n'apparaît comme ayant été fait par leur entremise. En revanche, le Dieu qui, à les en croire, a été émis et leur est inférieur — car ils le prétendent de nature psychique — a été un ouvrier tout à fait efficace et apte, à telle enseigne que c'est par son entremise qu'ont été faites les images des Eons : et non seulement les réalités de ce monde visible, mais encore tous les êtres invisibles, Anges, Archanges, Dominations, Puissances, Vertus, ont été faits par l'entremise de ce Dieu, comme par l'instrument le meilleur et le plus capable d'exécuter la volonté de la Mère. Au contraire, on ne voit pas que celle-ci ait effectué par eux quoi que ce soit, comme ils l'avouent d'ailleurs eux-mêmes : c'est donc à juste titre qu'on les considérera comme des avortons provenant d'un mauvais accouchement de leur Mère. C'est qu'en effet il n'y eut pas de sages-femmes pour l'accoucher : et voilà pourquoi ils furent projetés comme des avortons, comme des êtres absolument inutiles, n'ayant reçu de leur Mère aucune capacité pour aucun travail. Et ils ne s'en proclament pas moins supérieurs à Celui par qui ont été faites et disposées de si grandes choses, alors que, d'après leur propre système, ils se trouvent être immensément au-dessous de lui.

Supposons deux outils ou instruments, dont l'un soit sans cesse dans les mains d'un artiste, de telle sorte que celui-ci exécute par lui tous les ouvrages qu'il veut et fasse ainsi briller son art et sa sagesse, tandis que l'autre instrument demeure stérile et inactif, l'artisan ne faisant absolument rien par lui et ne s'en servant pour aucune œuvre : si quelqu'un venait prétendre que l'instrument superflu et inactif a plus de prix que celui dont l'artisan se sert pour œuvrer et dont il tire sa gloire, on estimerait à bon droit qu'un tel

homme est stupide et hors de sens. C'est pourtant ce que font ces gens-là. Ils se proclament pneumatiques et supérieurs, tandis que le Démiurge n'est que psychique : aussi, disent-ils, monteront-ils au-dessus de lui et pénétreront-ils dans le Plérôme pour y retrouver leurs époux — car ils sont femmes, eux-mêmes en font l'aveu — ; quant à ce Dieu, qui leur est inférieur, il demeurera dans l'Intermédiaire. Et, de tout cela, ils n'apportent pas la moindre preuve. Pourtant, celui qui est supérieur apparaît tel par ses œuvres. Comme toutes les œuvres ont été faites par le Démiurge et comme ils ne peuvent rien montrer de remarquable qui ait été fait par eux, ils sont donc fous d'une folie complète et inguérissable.

Le Démiurge, Auteur des êtres spirituels

Peut-être diront-ils que toutes les choses matérielles, c'est-à-dire le ciel et l'univers situé au-dessous de lui, ont été faites par le Démiurge, tandis que tous les êtres spirituels situés au-dessus du ciel, c'est-à-dire les Principautés, Puissances, Anges, Archanges, Dominations et Vertus, ont été faits par le « fruit pneumatique » qu'ils prétendent être. D'abord, leur répondrons-nous, nous avons déjà prouvé par les divines Écritures que toutes les choses susdites, visibles et invisibles, ont été faites par le Dieu unique : car ces gens-là n'ont pas une compétence supérieure à celle des Écritures, et nous ne sommes nullement tenus de délaisser les oracles du Seigneur, ni Moïse et les autres prophètes qui ont prêché la vérité, pour croire des gens qui, non contents de ne rien dire de sain, profèrent d'inconsistantes divagations. Ensuite, à supposer qu'aient été faits par leur entremise les êtres situés au-dessus du ciel, qu'ils nous disent donc quelle est la nature de ces êtres invisibles, qu'ils nous révèlent le nombre des Anges et la disposition des Archanges, qu'ils nous fassent connaître les mystères des Trônes, qu'ils nous enseignent la différence existant entre les Dominations, les Principautés, les Puissances et les Vertus. Mais ils seraient bien incapables de nous dire tout cela : ce n'est donc pas par leur entremise que tous ces êtres ont été faits. Par contre, si — comme c'est le cas — ces êtres sont l'ouvrage du Créateur et s'ils sont spirituels et saints, il n'est à coup sûr pas de nature psychique, Celui qui a créé des êtres spirituels, et voilà réduit à néant leur énorme blasphème.

Qu'il existe en effet dans les cieux des créatures spirituelles, toutes les Écritures le proclament ; Paul aussi, de son côté, témoigne de l'existence de ces êtres spirituels, lorsqu'il déclare avoir été ravi jusqu'au troisième ciel, précisant qu'il a été emporté dans le paradis et qu'il y a entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de redire. De quel profit pouvait être pour lui cet accès au paradis ou cette élévation jusqu'au troisième ciel, domaines relevant de l'autorité du Démiurge, s'il devait contempler et entendre des mystères supérieurs au Démiurge, comme certains ont l'audace de le dire ? Car, si c'était pour connaître un monde supérieur au Démiurge qu'il était élevé de la sorte, il n'avait aucune raison de rester dans le domaine de celui-ci, d'autant plus qu'il n'avait même pas une vue d'ensemble de ce domaine : selon leur doctrine, en effet, il lui restait encore quatre cieux à traverser pour parvenir au Démiurge et contempler sous ses pieds l'Hebdomade ; il devait donc normalement monter au moins jusqu'à l'Intermédiaire, c'est-à-dire jusqu'à la Mère, pour apprendre d'elle les réalités intérieures au Plérôme. Car enfin son « homme intérieur », qui parlait aussi en lui, étant invisible, comme ils disent, pouvait bien parvenir non seulement jusqu'au troisième ciel, mais jusqu'à leur Mère. Si eux-mêmes, en effet, ou, plus exactement, si leur « homme » à eux doit dépasser d'un coup le Démiurge et aller jusqu'à la Mère, cela a dû être encore bien plus vrai pour l'« homme » de l'Apôtre. Ce n'est certes pas le Démiurge qui l'en aurait empêché, puisqu'il est dorénavant, lui aussi, soumis au Sauveur, comme ils disent. Que s'il avait entrepris de l'arrêter, son effort était vain : il ne pouvait prétendre être plus fort que la providence du Père, et cela d'autant moins que l'« homme intérieur », à les en croire, est invisible même pour le Démiurge. Or, si Paul a raconté son enlèvement jusqu'au troisième ciel comme quelque chose de grand et d'extraordinaire, il est clair que ces gens-là ne montent pas au-dessus du septième ciel, car ils ne sont pas supérieurs à l'Apôtre. S'ils se prétendaient meilleurs que lui, ils seraient réfutés par les faits : jamais, en effet, ils ne se sont vantés de quelque chose de pareil. Et c'est pourquoi Paul ajoute : « Était-ce dans son corps, était-ce hors de son corps, Dieu le sait », afin que nul ne croie que le corps de Paul aurait été exclu de la vision de celui-ci — car ce corps même aura part un jour à ce que Paul a vu et entendu alors —, et pour qu'à l'inverse personne ne prétende que c'est à cause du poids du corps que Paul ne s'est pas élevé plus haut, mais qu'il soit permis, à ceux qui comme l'Apôtre sont parfaits dans l'amour de Dieu, de contempler jusque là, même sans le corps, les mystères spirituels et de devenir les témoins oculaires des œuvres du Dieu qui a fait les cieux et la terre, qui a modelé l'homme et qui l'a

placé dans le paradis.

Ce Dieu a donc fait également les réalités spirituelles que l'Apôtre a pu contempler jusqu'au troisième ciel ; et les paroles ineffables, qu'il n'est pas permis à un homme de redire parce qu'elles sont spirituelles, c'est encore ce même Dieu qui les fait entendre à ceux qui en sont dignes, de la manière qu'il veut, car c'est à lui qu'appartient le paradis. Et ce Dieu est en toute vérité le Dieu Esprit, et non un Démiurge psychique, sans quoi jamais il n'eût pu faire des êtres spirituels. Si, au contraire, ce Dieu est psychique, que les hérétiques nous disent donc par l'entremise de qui ont été faits les êtres spirituels. Ils seraient en tout cas bien incapables de prouver que c'est par ce fruit de la conception de leur Mère qu'ils prétendent être eux-mêmes : bien loin de pouvoir produire une entité spirituelle, ils sont incapables de faire naître même une simple mouche ou un moustique ou le plus chétif des animalcules autrement que par le processus naturel selon lequel, depuis le commencement, les animaux ont été produits et sont encore produits par Dieu, c'est-à-dire par la déposition d'une semence dans un animal de même espèce. Ce n'est pas davantage par leur Mère seule, car, à ce qu'ils disent, celui qu'elle a émis est le Démiurge et le Seigneur de la création tout entière. Et ce Démiurge et Seigneur de la création tout entière, ils le prétendent de nature psychique, tandis qu'ils se disent spirituels, eux qui ne sont les démiurges et les seigneurs d'aucune création, n'ayant fait non seulement rien de ce qui est en dehors d'eux, mais pas même leur propre corps. Et ils endurent sans doute bien des souffrances dans ce corps, et cela contre leur gré, ces gens qui se proclament spirituels et supérieurs au Créateur !

Conclusion : le Dieu Créateur, seul vrai Dieu

C'est donc à juste titre qu'ils seront convaincus par nous de s'être considérablement écartés de la vérité. En effet, même si le Créateur n'est que l'intermédiaire par qui le Sauveur a fait le monde, il ne leur est pas inférieur, mais supérieur, puisqu'il se trouve être leur Auteur à eux aussi : car eux aussi sont du nombre des êtres qui ont été faits. Comment alors peuvent-ils être de nature pneumatique, tandis que Celui par qui ils ont été faits serait de nature psychique ? Mais — et c'est cette seconde alternative qui est seule vraie, comme nous l'avons abondamment et clairement montré — si le Créateur, par lui-même, librement et de sa propre initiative, a fait et ordonné toutes choses et si sa seule volonté est la matière dont il a tout tiré, alors Celui qui a fait toutes choses se trouve être le seul Dieu, le seul Tout-Puissant et le seul Père. Il a créé et fait toutes choses, visibles et invisibles, sensibles et intelligibles, célestes et terrestres, par le Verbe de sa puissance, et il a ordonné toutes choses par sa Sagesse ; il contient tout et, seul, ne peut être contenu par quoi que ce soit. C'est lui l'Ordonnateur, lui le Créateur, lui l'Inventeur, lui l'Auteur, lui le Seigneur de toutes choses, et il n'en existe point d'autre en dehors ou au-dessus de lui : ni la Mère dont ils se réclament mensongèrement, ni l'« autre Dieu » qu'a inventé Marcion, ni le Plérôme des trente Eons dont nous avons montré l'inanité, ni l'Abîme, ni Je Pro-Principe, ni les Cieux, ni la Lumière virginale, ni l'Eon innommable, ni quoi que ce soit qui ait été rêvé par eux et par tous les hérétiques. Il n'existe qu'un seul Dieu, le Créateur, qui est au-dessus de toute Principauté, Puissance, Domination et Vertu : il est le Père, il est Dieu, il est le Créateur, il est l'Auteur, il est l'Ordonnateur. Il a fait toutes choses par lui-même, c'est-à-dire par son Verbe et par sa Sagesse, « le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils contiennent ». C'est lui le Dieu juste, et c'est lui le Dieu bon. C'est lui qui a modelé l'homme, planté le paradis, ordonné le monde, fait venir le déluge et sauvé Noé. C'est lui le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu des vivants. C'est lui qu'annonce la Loi, lui que prêchent les prophètes, lui que révèle le Christ, lui que transmettent les apôtres, lui en qui croit l'Eglise. C'est lui le Père de notre Seigneur Jésus-Christ : par son Verbe, qui est son Fils, il est révélé et manifesté à tous ceux à qui il est révélé, car il est connu de ceux à qui le Fils le révèle ; et, comme le Fils est depuis toujours avec le Père, depuis le commencement il ne cesse de révéler le Père aux Anges, aux Archanges, aux Puissances, aux Vertus et à tous ceux à qui Dieu veut se révéler.

CINQUIEME PARTIE

RÉFUTATION DE QUELQUES THÈSES NON VALENTINIENNES

1. PRÉAMBULE

En réfutant de la sorte les disciples de Valentin, c'est toute la multitude des hérétiques que nous venons

de réfuter.

En effet, à l'encontre de ceux qui opposent le Plérôme et ce qui se trouve en dehors du Plérôme, nous avons fait valoir que le Père de toutes choses sera enfermé et circonscrit par ce qui se trouve en dehors de lui, si l'on admet que quelque chose soit en dehors de lui ; qu'il y aura nécessairement de toutes parts un grand nombre de Pères, de Plérômes et de mondes créés, dont les uns commenceront où finiront les autres ; que chacun de ces prétendus Pères, se confinant dans son domaine, n'aura cure des autres, puisqu'il n'a rien de commun avec eux ; enfin, qu'aucun d'entre eux ne sera le Dieu de toutes choses et que c'en sera fait du nom de «Tout-Puissant». Or tout cela vaut également contre les disciples de Marcion, de Simon, de Ménandre et, d'une façon générale, contre tous ceux qui introduisent pareillement une coupure entre notre monde et le Père.

D'autres disent que le Père de toutes choses contient tout, mais que notre monde n'est cependant pas son œuvre : il aurait été fait par une autre Puissance ou par des Anges ignorant le Pro-Père, et il serait inscrit dans l'immensité de l'univers comme le centre dans le cercle ou comme la tache sur le manteau. Nous avons montré l'in vraisemblance de cette thèse selon laquelle notre monde aurait été fait par un autre que par le Père de toutes choses. Or cette démonstration vaut également contre les disciples de Saturnin, de Basilide et de Carpocrate, ainsi que contre tous les « Gnostiques » qui tiennent le même langage. De même encore, ce que nous avons dit à propos des émissions, des Eons et de la déchéance et pour montrer combien inconsistante est la doctrine relative à leur Mère, tout cela atteint aussi Basilide et tous ceux qu'on nomme abusivement «Gnostiques», car ils disent les mêmes choses avec d'autres mots, mais, plus que les Valentiniens, ils adaptent ce qui est en dehors de la vérité au caractère propre de leur doctrine.

Et tout ce que nous avons dit des nombres, on pourra le dire aussi contre tous ceux qui détournent la vérité en ce sens.

Enfin, tout ce qui a été dit du Démiurge pour prouver que lui seul est Dieu et Père de toutes choses, ainsi que tout ce qui sera dit dans les livres suivants, c'est contre tous les hérétiques que je le dis.

Ceux d'entre eux qui sont plus modérés et plus humains, tu les détourneras et tu les confondras, afin qu'ils cessent de blasphémer leur Créateur, leur Auteur, leur Nourricier, leur Seigneur, et de s'imaginer qu'il est issu de la déchéance et de l'ignorance ; mais pour ce qui est des sauvages, des intraitables et de ceux qui sont dépourvus de raison, tu les chasseras loin de toi pour n'avoir plus à souffrir leurs vains bavardages.

2. THÈSES DE SIMON ET DE CARPOCRATE

Pratiques magiques

En plus de cela, on fera aux sectateurs de Simon et de Carpocrate, ainsi qu'à tous ceux qui passent pour opérer des prodiges, le grief que voici : ce qu'ils font, ils ne le font ni dans la puissance de Dieu ni dans la vérité ni comme bienfaiteurs des hommes, mais ils cherchent à nuire et à égarer, en recourant à des sortilèges magiques et à toutes sortes de fourberies ; ils font ainsi plus de tort que de bien à ceux qui se fient à eux, puisqu'ils les trompent. Car ils ne sont capables ni de rendre la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, ni de chasser les démons — sauf ceux qu'ils envoient eux-mêmes, à supposer qu'ils le fassent —, ni de guérir les estropiés, les boiteux, les paralytiques ou ceux qui sont atteints en quelque autre partie du corps, comme il arrive souvent par suite de maladie, ni de rendre l'intégrité de leurs membres à ceux qu'un accident a rendus infirmes. Et il s'en faut de beaucoup qu'ils aient jamais ressuscité un mort, comme l'a fait le Seigneur, comme les apôtres l'ont fait par leur prière et comme il est arrivé plus d'une fois dans la fraternité : en certains cas de nécessité, l'Eglise locale tout entière l'ayant demandé avec force jeûnes et supplications, « l'esprit » de celui qui était mort « est revenu » et la vie de l'homme a été accordée aux prières des saints. Les hérétiques sont si loin d'opérer de telles résurrections, qu'ils ne peuvent même pas croire la chose possible : d'après eux, la résurrection des morts n'est pas autre chose que la « connaissance » de ce qu'ils appellent la vérité.

Ainsi, chez eux, c'est l'erreur, la tromperie, les vaines illusions de la magie étalées sous les yeux des hommes ; dans l'Eglise, au contraire, c'est la miséricorde, la pitié, la force et la vérité opérant pour le bien des hommes : et non seulement tout cela s'exerce sans rémunération et gratuitement, mais nous donnons même nos biens pour le salut des hommes et souvent les malades reçoivent de nous ce dont ils

ont besoin et dont ils sont démunis. En vérité, le comportement même des hérétiques prouve qu'ils sont totalement étrangers à la nature divine, à la bonté de Dieu et à la puissance spirituelle ; ils sont au contraire remplis de toute espèce de fourberie, d'esprit apostat, d'activité démoniaque et de tromperie idolâtrique. Ils sont ainsi vraiment les précurseurs de ce Dragon qui, par des tromperies du même genre, entraînera de sa queue le tiers des étoiles et les jettera sur la terre ; il faut les éviter autant que lui et, plus ils passent pour opérer des prodiges, plus il faut se garder d'eux, comme de gens ayant reçu en partage un plus grand esprit d'iniquité. C'est d'ailleurs pour cette raison que, si l'on observe leur agir quotidien, on constatera que leur comportement est identique à celui des démons.

Prétendue nécessité de s'adonner à toutes les activités possibles

Quant à leur doctrine impie concernant les actions humaines, doctrine selon laquelle ils sont tenus de commettre toutes les actions possibles, même mauvaises, elle est réduite à néant par l'enseignement du Seigneur. D'après celui-ci, en effet, on jettera dehors non seulement celui qui commet l'adultère, mais même celui qui veut le commettre ; on condamnera pour meurtre non seulement celui qui tue, mais même celui qui se met en colère sans motif contre son frère. Le Seigneur nous a prescrit non seulement de ne pas haïr les hommes, mais d'aimer même nos ennemis ; non seulement de ne pas nous parjurer, mais de ne pas même jurer ; non seulement de ne pas dire du mal du prochain, mais de ne pas même appeler quelqu'un raca et fou, sous peine de mériter le feu de la géhenne ; non seulement de ne pas frapper, mais d'aller jusqu'à présenter l'autre joue si l'on nous frappe ; non seulement de ne pas dérober le bien d'autrui, mais de ne pas même réclamer le nôtre si on nous le prend ; non seulement de ne pas blesser le prochain et de ne pas lui faire de mal, mais d'être patients et bons à l'égard de ceux qui nous maltraitent et de prier pour eux, afin qu'ils se repentent et puissent être sauvés ; bref, de n'imiter en rien l'arrogance, l'incontinence et l'orgueil des autres hommes. Si donc celui qu'ils se vantent d'avoir pour Maître et qui, de leur propre aveu, a eu une âme beaucoup plus excellente et plus forte que les autres hommes, a pris grand soin de nous prescrire certaines choses, parce que bonnes et excellentes, et de nous en interdire d'autres, non seulement quant aux actes, mais même quant aux pensées conduisant aux actes, parce que mauvaises, dommageables et perverses, comment peuvent-ils, sans rougir, dire que ce Maître est plus fort et plus excellent que tous les autres hommes et formuler ensuite ouvertement des préceptes contraires à son enseignement ? S'il n'y avait rien qui fût bon ou mauvais, si c'était la seule opinion des hommes qui fondât le juste et l'injuste, jamais il n'aurait déclaré dans son enseignement : « Les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Quant aux injustes et à ceux qui ne font pas les œuvres de justice, il les enverra « au feu éternel », « là où leur ver ne mourra point et où le feu ne s'éteindra point ».

Au surplus, tandis qu'ils se disent tenus de réaliser toutes les actions et tous les comportements concevables, afin, si possible, de tout accomplir en une seule vie et d'atteindre ainsi à l'état parfait, on ne voit pas qu'ils aient jamais essayé de s'adonner à ce qui relève de la vertu, aux travaux pénibles, aux exploits glorieux, aux activités artistiques, bref, à ce qui est reconnu comme bon par tout le monde. S'ils sont tenus de s'adonner à toute forme possible d'activité, il leur faut commencer par apprendre tous les arts sans exception, qu'il s'agisse des arts théoriques, ou des arts pratiques, ou de ceux qui s'apprennent par la maîtrise de soi et s'acquièrent par l'effort et l'exercice persévérant : ainsi, par exemple, la musique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et toutes les autres disciplines théoriques ; la médecine tout entière, la science des herbes curatives et toutes les disciplines ayant pour objet la sauvegarde de la vie humaine ; la peinture, la sculpture, l'art de travailler l'airain, le marbre et les autres matières ; l'agriculture, l'élevage des chevaux et des troupeaux et toutes les techniques artisanales, qui passent pour englober toutes les techniques possibles ; l'art de la navigation, l'art de la gymnastique, l'art de la chasse, l'art de la guerre, l'art du gouvernement, sans compter tous les autres arts, dont le labeur de toute une vie ne pourrait leur faire acquérir la dix millième partie. Or, de toutes ces disciplines, il n'en est pas une seule qu'ils s'efforcent d'acquérir, eux qui se disent tenus d'embrasser toute forme possible d'activité ; en revanche, ils se plongent dans les plaisirs, la luxure et toutes les turpitudes. Ils se condamnent ainsi eux-mêmes d'après la logique même de leur doctrine, car, puisqu'il leur manque tout ce que nous venons de dire, ils s'en iront au châtement du feu. Ainsi, tout en professant la philosophie d'Épicure et l'indifférence des Cyniques, ils se vantent d'avoir pour Maître Jésus, alors que celui-ci détourne ses disciples non seulement des actions mauvaises, mais même des paroles et des pensées répréhensibles, ainsi que nous

venons de le montrer.

Prétendue supériorité sur Jésus

Ils disent encore que leurs âmes proviennent de la même sphère que celle de Jésus, et ils se prétendent semblables et même supérieurs à celui-ci. Mais, placés en face des œuvres que celui-ci a faites pour le profit et l'affermissement des hommes, ils se trouvent n'accomplir rien de tel, rien qui puisse s'y comparer de quelque façon. Et s'ils font quelque chose, c'est, comme nous l'avons dit, par le moyen de la magie, dans l'intention de tromper les sots. Loin de procurer un fruit ou profit quelconque à ceux en faveur de qui ils disent opérer des prodiges, ils se contentent d'attirer des enfants encore impubères et ils les mystifient en faisant surgir des apparences qui s'évanouissent aussitôt et ne durent même pas l'espace d'un instant : preuve qu'ils ressemblent, non à notre Seigneur Jésus, mais à Simon le Magicien. Au surplus, le Seigneur est ressuscité d'entre les morts le troisième jour, s'est manifesté à ses disciples et a été enlevé dans le ciel sous leurs yeux, tandis que ces gens-là meurent, mais ne ressuscitent pas et ne se manifestent à personne : cela encore prouve que leurs âmes ne ressemblent en rien à celle de Jésus.

S'ils disent que le Seigneur lui aussi n'a fait tout cela que d'une manière fantomatique, nous les amènerons aux écrits des prophètes et, d'après ces écrits mêmes, nous leur prouverons que tout ce qui le concerne a été à la fois annoncé par avance et réalisé de façon indubitable et que lui seul est le Fils de Dieu. C'est pourquoi aussi, en son nom, ses authentiques disciples, après avoir reçu de lui la grâce, œuvrent pour le profit des autres hommes, selon le don que chacun a reçu de lui. Les uns chassent les démons en toute certitude et vérité, si bien que, souvent, ceux-là mêmes qui ont été ainsi purifiés des esprits mauvais embrassent la foi et entrent dans l'Eglise ; d'autres ont une connaissance anticipée de l'avenir, des visions, des paroles prophétiques ; d'autres encore imposent les mains aux malades et leur rendent ainsi la santé ; et même, comme nous l'avons dit, des morts ont été ressuscités et sont demeurés avec nous un bon nombre d'années. Et quoi donc ? Il n'est pas possible de dire le nombre des charismes que, à travers le monde entier, l'Eglise a reçus de Dieu et que, au nom de Jésus-Christ qui fut crucifié sous Ponce Pilate, elle met en œuvre chaque jour pour le profit des gentils, ne trompant personne et ne réclamant aucun argent : car, comme elle a reçu gratuitement de Dieu, elle distribue aussi gratuitement. Et ce n'est pas en invoquant des Anges qu'elle fait cela, ni par des incantations ou toutes sortes d'autres pratiques magiques ; c'est en toute pureté et au grand jour, en faisant monter des prières vers le Dieu qui a fait toutes choses et en invoquant le nom de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'elle accomplit des prodiges pour le profit des hommes et non pour les tromper. Si donc, même maintenant, le nom de notre Seigneur Jésus-Christ procure ces bienfaits et guérit en toute certitude et vérité tous ceux qui, n'importe où, croient en lui — ce que ne fait pas le nom de Simon, ni de Ménandre, ni de Carpocrate, ni de quelque autre que ce soit —, il est clair que, s'étant fait homme et ayant vécu avec l'ouvrage par lui modelé, il a en toute vérité tout accompli par la puissance de Dieu, selon le bon plaisir du Père de toutes choses, de la manière que les prophètes avaient annoncée. Quelles étaient ces prophéties, nous le dirons dans l'exposé des preuves tirées des prophètes.

Prétendue transmigration des âmes

Quant à leur prétendu passage dans des corps successifs, nous le réfutons à partir du fait que les âmes n'ont absolument aucun souvenir d'événements antérieurs. En effet, si elles étaient envoyées en ce monde dans le but de poser tous les actes possibles, elles devraient se souvenir des actes déjà posés antérieurement par elles, afin de compléter ce qui leur manquerait encore et de ne pas peiner sans cesse dans les mêmes allées et venues indéfiniment réitérées : leur union au corps ne pourrait pas éteindre totalement le souvenir de ce qu'elles auraient vu antérieurement, d'autant plus qu'elles viendraient précisément dans le but susdit. Présentement, les choses que l'âme voit par elle-même en imagination tandis que le corps est endormi et repose, elle se les rappelle pour la plupart et en fait part au corps, et il arrive de la sorte que, même après un long moment, un homme fasse connaître en état de veille ce qu'il a vu en songe : de la même manière l'âme devrait se souvenir des actes qu'elle aurait posés avant sa venue dans le corps. Car si, ce qui n'a été vu en imagination qu'un instant par elle seule durant le sommeil, elle se le rappelle après qu'elle s'est mêlée au corps et répandue dans tous les membres, à bien plus forte

raison se souviendrait-elle des activités auxquelles elle se serait adonnée pendant la durée autrement considérable de toute une existence antérieure.

Ne pouvant répondre à ces arguments, Platon, cet ancien Athénien qui fut le premier à introduire cette doctrine, fit intervenir le breuvage de l'oubli, pensant échapper par là à la difficulté : sans fournir la moindre preuve, il déclara péremptoirement que les âmes entrant en cette vie sont abreuvées d'oubli, avant d'entrer dans des corps, par le « démon » qui préside à cette entrée. Il tomba ainsi, sans s'en apercevoir, dans une autre difficulté plus grande encore. En effet, si le breuvage de l'oubli suffit, dès qu'il a été bu, à effacer le souvenir de tous les événements antérieurs, comment sais-tu donc, ô Platon, puisque ton âme est présentement dans un corps, qu'avant d'entrer dans ce corps elle a été abreuvée par un « démon » du remède de l'oubli ? Si tu te souviens du « démon », du breuvage et de l'entrée, tu dois savoir aussi tout le reste ; si tu l'ignores, c'est que ni le « démon » n'est vrai ni le reste de cette spécieuse théorie relative au breuvage de l'oubli.

Contre ceux qui disent que le corps lui-même est le remède de l'oubli nous ferons valoir les objections suivantes : Comment l'âme peut-elle se souvenir et faire part à autrui de tout ce qu'elle voit par elle-même, pendant le sommeil et en pensée, tandis que repose le corps ? D'ailleurs, si le corps était l'oubli, l'âme qui se trouve dans le corps ne se souviendrait même pas de ce qui est venu un jour à sa connaissance par le moyen de la vue ou de l'ouïe : dès que l'œil se détournerait des objets contemplés, disparaîtrait aussi le souvenir de ceux-ci, car, se trouvant à l'intérieur même de l'oubli, l'âme ne pourrait connaître rien d'autre que ce qu'elle verrait au moment présent. Comment pourrait-elle, de surcroît, apprendre les choses divines et se souvenir d'elles, tout en étant dans le corps, si, comme ils le prétendent, le corps lui-même est l'oubli ? Les prophètes eux-mêmes, tout en étant sur terre, une fois revenus à eux, se souviennent et font part aux autres hommes de tout ce qu'ils ont vu et entendu de façon spirituelle au cours de visions célestes : il n'est pas vrai que le corps produise dans l'âme l'oubli des choses qu'elle a vues de façon spirituelle, mais l'âme instruit le corps et lui fait part de la vision spirituelle qu'elle a reçue.

Car le corps n'est pas plus puissant que l'âme, lui qui reçoit d'elle le souffle, la vie, la croissance et la cohésion, mais c'est l'âme qui domine sur le corps et lui commande. Sans doute l'âme est-elle entravée dans sa promptitude, pour autant que le corps a part à son mouvement, mais elle ne perd pas sa science pour autant. Le corps est en effet semblable à un instrument, tandis que l'âme exerce la fonction de l'artiste. L'artiste conçoit promptement une œuvre d'art en lui-même, mais il ne la réalise que lentement au moyen d'un instrument à cause de l'inertie de l'objet : la promptitude de l'esprit de l'artiste, en se mêlant à la lenteur de l'instrument, réalise une œuvre tenant de l'une et de l'autre. Ainsi l'âme unie à son corps est-elle quelque peu entravée du fait que sa promptitude se mêle à la lenteur du corps, mais elle ne perd pas entièrement ses énergies pour autant : tout en faisant participer le corps à sa vie, elle ne cesse pas de vivre elle-même. De même aussi, lorsqu'elle fait part au corps des autres choses, elle ne perd ni la science qu'elle en possède ni le souvenir des choses qu'elle a contemplées.

Si donc elle n'a nul souvenir d'événements antérieurs et n'a d'autres connaissances que celles qui s'acquièrent en cette vie, concluons qu'elle n'a jamais été dans d'autres corps et qu'elle n'y a jamais posé des actes qu'elle ignorerait ni connu des choses qu'elle aurait perdues de vue. Mais, de même que chacun de nous reçoit son propre corps par l'art de Dieu, de même possède-t-il aussi sa propre âme. Car Dieu n'est ni pauvre ni démuné au point de ne pouvoir donner à chaque corps son âme propre de même que sa marque propre. Et c'est pourquoi, lorsque sera complet le nombre des humains fixé d'avance par lui, tous ceux qui auront été inscrits pour la vie ressusciteront, ayant leur propre corps, leur propre âme et leur propre Esprit en lesquels ils auront plu à Dieu ; quant à ceux qui seront dignes de châtement, ils s'en iront le recevoir, ayant eux aussi leur propre âme et leur propre corps en lesquels ils se seront séparés de la bonté de Dieu. Et les uns et les autres cesseront d'engendrer et d'être engendrés, d'épouser et d'être épousés, afin que l'espèce humaine, étant parvenue à la juste mesure fixée d'avance par Dieu et ayant atteint sa perfection, conserve l'harmonie reçue du Père.

Le Seigneur a parfaitement enseigné que les âmes demeurent sans passer dans d'autres corps ; elles gardent même telle quelle la caractéristique du corps auquel elles sont adaptées, et elles se souviennent des actes qu'elles ont posés ici-bas et qu'elles ont cessé de poser. C'est ce qui apparaît dans l'histoire du riche et de ce Lazare qui reposait dans le sein d'Abraham. D'après ce récit, le riche connaissait Lazare après sa mort et connaissait pareillement Abraham ; chacun d'entre eux demeurait à la place qui lui était assignée ; le riche demandait que fût envoyé pour lui porter secours ce Lazare auquel il avait refusé

jusqu'aux miettes de sa table ; par sa réponse, Abraham montrait qu'il était au courant de ce qui concernait non seulement la personne de Lazare, mais aussi celle du riche ; et il enjoignait, à ceux qui ne voulaient pas venir en ce lieu de tourments, d'écouter Moïse et les prophètes et de recevoir le message de Celui qui allait ressusciter d'entre les morts. Tout cela suppose manifestement que les âmes demeurent, qu'elles ne passent point en d'autres corps, qu'elles possèdent les traits de l'être humain, de façon à pouvoir être également reconnues, et qu'elles se souviennent des choses d'ici-bas ; on voit aussi qu'Abraham possédait le don de prophétie et que chaque âme se voit assigner, avant même le jugement, le séjour qu'elle a mérité.

Prétendue mortalité des âmes

Peut-être, à cet endroit, objectera-t-on que des âmes ayant commencé d'exister peu auparavant ne sauraient durer indéfiniment, mais que, de deux choses l'une : ou il est nécessaire qu'elles soient créées pour être immortelles ; ou, si elles ont reçu le commencement de leur existence, elles meurent nécessairement avec le corps lui-même. Qu'on sache donc qu'il n'y a que Dieu, le Seigneur de toutes choses, à être sans commencement ni fin et à demeurer véritablement et toujours identique à lui-même. Quant à tous les êtres issus de lui et qui, quels qu'ils soient, ont été faits et sont faits, ils reçoivent bien le commencement de leur existence et ils sont inférieurs à leur Auteur en cela même qu'ils ne sont pas créés ; ils durent néanmoins et prolongent leur existence dans la longueur des siècles, selon la volonté de Dieu leur Créateur. C'est ainsi que Dieu leur donne, initialement, de devenir, ensuite, d'être.

Car, de même que le ciel situé au-dessus de nous, le firmament, le soleil, la lune, toutes les étoiles et toute leur splendeur ont été faits alors qu'ils n'existaient pas auparavant et durent indéfiniment selon la volonté de Dieu, on ne s'égarera pas en pensant qu'il en va de même des âmes, des esprits et de tous les êtres créés sans exception : tous les êtres créés reçoivent le commencement de leur existence, mais ils durent aussi longtemps que Dieu veut qu'ils existent et qu'ils durent. L'Esprit prophétique témoigne, lui aussi, en faveur de cette doctrine, en disant : « Car il a dit et ils ont été faits, il a commandé et ils ont été créés ; il les a établis pour les siècles et les siècles des siècles. » Il dit encore à propos de l'homme destiné à être sauvé : « Il t'a demandé la vie, et tu lui as donné la longueur des jours pour les siècles des siècles. » Le Père de toutes choses donne donc aussi la durée pour les siècles des siècles à ceux qui sont sauvés : car ce n'est pas de nous ni de notre nature que vient la vie, mais elle nous est donnée selon la grâce de Dieu. Et c'est pourquoi celui qui garde le don de la vie et rend grâces à Celui qui le lui a donné recevra aussi « la longueur des jours pour les siècles des siècles » ; mais celui qui rejette ce don, qui ne témoigne qu'ingratitude à son Créateur pour l'existence reçue et qui refuse de reconnaître le Donateur, celui-là se prive lui-même de la durée pour les siècles des siècles. C'est aussi pourquoi le Seigneur disait à ceux qui se montraient ingrats envers lui : « Si vous n'êtes pas fidèles dans les petites choses, qui vous donnera les grandes ? » Il voulait dire que, s'ils se montraient ingrats, durant la courte vie temporelle, à l'égard de Celui qui la leur avait donnée, c'est en toute justice qu'ils ne recevraient pas de lui « la longueur des jours pour les siècles des siècles ».

Car, de même que le corps animé par l'âme n'est pas lui-même l'âme, mais participe à l'âme aussi longtemps que Dieu le veut, de même l'âme n'est pas elle-même la vie, mais participe à la vie que Dieu lui donne. C'est pourquoi la parole prophétique dit du premier homme : « Il fut fait âme vivante » : elle nous enseigne que c'est par une participation à la vie que l'âme a été faite vivante, de telle sorte qu'autre chose est l'âme et autre chose la vie qui est en elle. Si donc Dieu donne et la vie et la durée perpétuelle de cette vie, il n'y a nulle impossibilité à ce que les âmes, quoique n'ayant pas existé d'abord, durent ensuite, puisque c'est Dieu qui veut et qu'elles existent et qu'elles se maintiennent dans cette existence. Car ce qui doit commander et dominer en tout, c'est la volonté de Dieu ; tout le reste doit céder devant elle, se subordonner à elle, se mettre à son service. Mais en voilà assez sur la production de l'âme et sa permanence dans l'existence.

3. THÈSE DE BASILIDE SUR LE GRAND NOMBRE DES CIEUX

En ce qui concerne Basilide, on peut ajouter à ce qui a déjà été dit la considération suivante : d'après son propre système, il sera contraint de dire que non seulement 365 cieux ont été faits successivement les uns par les autres, mais qu'une multitude innombrable de cieux a depuis toujours été faite, est faite et sera

faite, et que cette fabrication de cieux ne cessera jamais. Si, en effet, par dérivation du premier ciel, un second a été fait à son image, puis un troisième à l'image du second, et ainsi de suite, il faut nécessairement que de notre ciel, qu'il appelle le dernier, soit dérivé aussi un autre ciel semblable à lui, puis, de celui-ci, un autre encore. Jamais, par conséquent, ne cessera ni la dérivation à partir des cieux déjà faits ni la fabrication des nouveaux, et l'on devra poser, non un nombre défini, mais un nombre illimité de cieux.

4. THÈSE DES « GNOSTIQUES » SUR LA PLURALITÉ DES DIEUX

Quant à tous ceux qu'on appelle abusivement « Gnostiques » et qui disent que les prophètes ont prophétisé de la part de différents Dieux, on les réfutera sans peine à partir du fait que tous les prophètes ont prêché un seul Dieu et Seigneur, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent, et ont annoncé la venue de son Fils, comme nous le prouverons à partir des Ecritures elles-mêmes dans les livres suivants.

Peut-être nous opposera-t-on les différents vocables hébraïques figurant dans les Ecritures, tels que Sabaoth, Eloé, Adonaï, etc., et s'efforcera-t-on de démontrer par eux l'existence de Puissances et de Dieux différents. Qu'on sache donc que tous les vocables de ce genre sont des désignations et des appellations d'un seul et même être. En effet, le mot Eloé, en hébreu, signifie « le vrai Dieu » ; Elloeuth, en hébreu, signifie « Ce qui contient toutes choses ». Le mot Adonaï désigne « l'Innommable et l'Admirable » ; avec un double delta et une aspiration, c'est-à-dire sous la forme Haddonai, il désigne « Celui qui sépare la terre d'avec les eaux pour que celles-ci ne puissent plus envahir la terre ». De même Sabaôth, avec un o long dans la dernière syllabe, signifie « Celui qui veut » ; avec un o bref, c'est-à-dire sous la forme Sabaoth, il désigne « le premier ciel ». De même encore, le mot Jaôth signifie « la mesure fixée d'avance », tandis que le mot Jaoth signifie « Celui qui fait fuir les maux ». Tous les autres noms sont pareillement des appellations d'un seul et même être : ainsi, par exemple, Seigneur des Puissances, Père de toutes choses, Dieu tout-puissant, Très-Haut, Seigneur des cieux, Créateur, Ordonnateur, etc. Tous ces noms appartiennent, non à des êtres différents, mais à un seul et au même : ils désignent un seul Dieu et Père, qui contient toutes choses et donne à toutes l'existence.

Conclusion

Qu'avec nos paroles s'accordent la prédication des apôtres, l'enseignement du Seigneur, l'annonce des prophètes et le ministère de la Loi, tous louant un seul et même Dieu Père, et non tel Dieu et tel autre ; que toutes choses tirent leur origine, non de différents Dieux ou Puissances, mais d'un seul et même Père, qui n'en règle pas moins la disposition des êtres selon leurs natures respectives ; que les choses visibles et invisibles et tous les êtres sans exception aient été faits, non par des Anges ni par quelque autre Puissance, mais par le seul Dieu et Père : tout cela, je pense, a été prouvé suffisamment par les nombreuses pages en lesquelles il a déjà été montré qu'il n'y a qu'un seul Dieu et Père, Créateur de toutes choses. Cependant, pour ne pas paraître esquiver la preuve tirée des Écritures du Seigneur — car les Écritures elles-mêmes proclament cette doctrine d'une manière encore bien plus manifeste et plus claire, du moins pour ceux qui ne s'y appliquent pas dans des dispositions perverses —, nous allons, dans le livre suivant, exposer ces Écritures, et ce sont des preuves tirées des Ecritures divines que, de la sorte, nous mettrons sous les yeux de tous ceux qui aiment la vérité.

LIVRE III

PREFACE

Tu nous avais prescrit, cher ami, de produire au grand jour les doctrines soi-disant « secrètes » des disciples de Valentin, d'en montrer la diversité et d'y joindre une réfutation. Nous avons donc entrepris, en les démasquant à partir de Simon, le père de tous les hérétiques, de faire connaître leurs écoles et leurs filiations et de nous opposer à eux tous. Mais, s'il suffit d'un ouvrage pour les démasquer, il en faut plusieurs pour les réfuter. D'où les livres que nous t'avons envoyés : le premier contient leurs doctrines à

tous, révèle leurs usages et les particularités de leur comportement ; le second réfute leurs enseignements pervers, les met à nu, les fait apparaître tels qu'ils sont. Dans ce troisième livre, nous ajouterons des preuves tirées des Ecritures : de la sorte, tu ne seras frustré d'aucune des choses que tu nous avais prescrites, et même, par delà ton attente, tu recevras de nous les moyens de démasquer et de réfuter tous ceux qui, de quelque façon que ce soit, enseignent l'erreur. Car la charité qui est enracinée en Dieu est riche et généreuse : elle donne plus qu'on ne lui demande. Rappelle-toi donc ce que nous avons dit dans les deux premiers livres ; en y joignant le présent ouvrage, tu disposeras d'une argumentation très complète contre tous les hérétiques, et tu lutteras contre eux avec assurance et détermination pour la seule foi vraie et vivifiante, que l'Eglise a reçue des apôtres et qu'elle transmet à ses enfants.

PRELIMINAIRE

LA VÉRITÉ DES ÉCRITURES

Comment, par les apôtres, l'Eglise a reçu l'Évangile

Le Seigneur de toutes choses a en effet donné à ses apôtres le pouvoir d'annoncer l'Évangile et c'est par eux que nous avons connu la vérité, c'est-à-dire l'enseignement du Fils de Dieu. C'est aussi à eux que le Seigneur a dit : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise et méprise Celui qui m'a envoyé. » Car ce n'est pas par d'autres que nous avons connu l'« économie » de notre salut, mais bien par ceux par qui l'Évangile nous est parvenu. Cet Évangile, ils l'ont d'abord prêché ; ensuite, par la volonté de Dieu, ils nous l'ont transmis dans des Ecritures, pour qu'il soit le fondement et la colonne de notre foi.

Car il n'est pas non plus permis de dire qu'ils ont prêché avant d'avoir reçu la connaissance parfaite, comme osent le prétendre certains, qui se targuent d'être les correcteurs des apôtres. En effet, après que notre Seigneur fut ressuscité d'entre les morts et que les apôtres eurent été, par la venue de l'Esprit Saint, revêtus de la force d'en haut, ils furent remplis de certitude au sujet de tout et ils possédèrent la connaissance parfaite ; et c'est alors qu'ils s'en allèrent jusqu'aux extrémités de la terre, proclamant la bonne nouvelle des biens qui nous viennent de Dieu et annonçant aux hommes la paix céleste : ils avaient, tous ensemble et chacun pour son compte, l'« Évangile de Dieu ».

Ainsi Matthieu publia-t-il chez les Hébreux, dans leur propre langue, une forme écrite d'Évangile, à l'époque où Pierre et Paul évangélisaient Rome et y fondaient l'Eglise. Après la mort de ces derniers, Marc, le disciple et l'interprète de Pierre, nous transmit lui aussi par écrit ce que prêchait Pierre. De son côté, Luc, le compagnon de Paul, consigna en un livre l'Évangile que prêchait celui-ci. Puis Jean, le disciple du Seigneur, celui-là même qui avait reposé sur sa poitrine, publia lui aussi l'Évangile, tandis qu'il séjournait à Éphèse, en Asie.

Et tous ceux-là nous ont transmis l'enseignement suivant : un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre, qui fut prêché par la Loi et les prophètes, et un seul Christ, Fils de Dieu. Si donc quelqu'un leur refuse son assentiment, il méprise ceux qui ont eu part au Seigneur, méprise aussi le Seigneur lui-même, méprise enfin le Père ; il se condamne lui-même, parce qu'il résiste et s'oppose à son salut, — ce que font précisément tous les hérétiques.

Les hérétiques n'admettent ni les Écritures ni la Tradition

En effet, lorsqu'ils se voient convaincus à partir des Écritures, ils se mettent à accuser les Écritures elles-mêmes : elles ne sont ni correctes ni propres à faire autorité, leur langage est équivoque, et l'on ne peut trouver la vérité à partir d'elles si l'on ignore la Tradition. Car, disent-ils, ce n'est pas par des écrits que cette vérité a été transmise, mais de vive voix, ce qui a fait dire à Paul : « Nous "parlons" sagesse parmi les parfaits, mais sagesse qui n'est pas celle de ce siècle » Et cette sagesse, chacun d'eux veut qu'elle soit celle qu'il a découverte par lui-même, autrement dit une fiction de son imagination. Aussi est-il normal que, d'après eux, la vérité soit tantôt chez Valentin, tantôt chez Marcion, tantôt chez Cérinte, puis chez Basilide, ou encore chez quelque autre disputeur n'ayant jamais pu prononcer une parole salutaire. Car chacun d'eux est si foncièrement pervers que, corrompant la règle de vérité, il ne rougit pas de se prêcher lui-même.

Mais lorsqu'à notre tour nous en appelons à la Tradition qui vient des apôtres et qui, grâce aux

successions des presbytres, se garde dans les Eglises, ils s'opposent à cette Tradition : plus sages que les presbytres et même que les apôtres, ils ont, assurent-ils, trouvé la vérité pure, car les apôtres ont mêlé des prescriptions de la Loi aux paroles du Sauveur ; et non seulement les apôtres, mais le Seigneur lui-même a prononcé des paroles venant tantôt du Démiurge, tantôt de l'Intermédiaire, tantôt de la Suprême Puissance ; quant à eux, c'est sans le moindre doute, sans contamination aucune et à l'état pur qu'ils connaissent le mystère secret. Et voilà bien le plus impudent des blasphèmes à l'endroit de leur Créateur ! Il se trouve donc qu'ils ne s'accordent plus ni avec les Ecritures ni avec la Tradition.

Tels sont les gens qu'il nous faut combattre, mon cher ami. Glissant comme des serpents, ils cherchent à s'échapper de tous côtés : aussi est-ce de toutes parts qu'il faut leur tenir tête, dans l'espoir que nous pourrons, en les refoulant, amener quelques-uns d'entre eux à se convertir à la vérité. Car, s'il n'est pas facile de faire changer de sentiment une âme possédée par l'erreur, du moins n'est-il pas absolument impossible que l'erreur s'enfuit quand on met en face d'elle la vérité.

La Tradition apostolique de l'Église.

Ainsi donc, la Tradition des apôtres, qui a été manifestée dans le monde entier, c'est en toute Église qu'elle peut être perçue par tous ceux qui veulent voir la vérité. Et nous pourrions énumérer les évêques qui furent établis par les apôtres dans les Églises, et leurs successeurs jusqu'à nous. Or ils n'ont rien enseigné ni connu qui ressemble aux imaginations délirantes de ces gens-là. Si pourtant les apôtres avaient connu des mystères secrets qu'ils auraient enseignés aux « parfaits », à part et à l'insu des autres, c'est bien avant tout à ceux à qui ils confiaient les Églises elles-mêmes qu'ils auraient transmis ces mystères. Car ils voulaient que fussent absolument parfaits et en tout point irréprochables ceux qu'ils laissaient pour successeurs et à qui ils transmettaient leur propre mission d'enseignement : si ces hommes s'acquittaient correctement de leur charge, ce serait un grand profit, tandis que, s'ils venaient à faillir, ce serait le pire malheur.

Mais comme il serait trop long, dans un ouvrage tel que celui-ci, d'énumérer les successions de toutes les Églises, nous prendrons seulement l'une d'entre elles, l'Église très grande, très ancienne et connue de tous, que les deux très glorieux apôtres Pierre et Paul fondèrent et établirent à Rome; en montrant que la Tradition qu'elle tient des apôtres et la foi qu'elle annonce aux hommes sont parvenues jusqu'à nous par des successions d'évêques, nous confondrons tous ceux qui, de quelque manière que ce soit, ou par infatuation, ou par vaine gloire, ou par aveuglement et erreur doctrinale, constituent des groupements illégitimes : car avec cette Église, en raison de son origine plus excellente, doit nécessairement s'accorder toute Église, c'est-à-dire les fidèles de partout, — elle en qui toujours, au bénéfice de ces gens de partout, a été conservée la Tradition qui vient des apôtres.

Donc, après avoir fondé et édifié l'Eglise, les bienheureux apôtres remirent à Lin la charge de l'épiscopat ; c'est de ce Lin que Paul fait mention dans les épîtres à Timothée. Anaclet lui succède. Après lui, en troisième lieu à partir des apôtres, l'épiscopat échoit à Clément. Il avait vu les apôtres eux-mêmes et avait été en relations avec eux : leur prédication résonnait encore à ses oreilles et leur Tradition était encore devant ses yeux. Il n'était d'ailleurs pas le seul, car il restait encore à cette époque beaucoup de gens qui avaient été instruits par les apôtres. Sous ce Clément, donc, un grave dissentiment se produisit chez les frères de Corinthe ; l'Eglise de Rome adressa alors aux Corinthiens une très importante lettre pour les réconcilier dans la paix, renouveler leur foi et leur annoncer la Tradition qu'elle avait naguère reçue des apôtres, à savoir : un seul Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, qui a modelé l'homme, fait venir le déluge, appelé Abraham, fait sortir son peuple de la terre d'Egypte, conversé avec Moïse, donné la Loi, envoyé les prophètes, préparé un feu pour le diable et ses anges. Que ce Dieu-là même soit annoncé par les Eglises comme étant le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, tous ceux qui le veulent peuvent l'apprendre par cet écrit, tout comme ils peuvent connaître par lui la Tradition apostolique de l'Église, puisque cette lettre est plus ancienne que les actuels fauteurs d'erreur qui imaginent faussement un autre Dieu au-dessus du Créateur et de l'Auteur de tout ce qui existe. A ce Clément succède Évariste ; à Évariste, Alexandre ; puis, le sixième à partir des apôtres, Xyste est établi; après lui, Télesphore, qui rendit glorieusement témoignage ; ensuite Hygin ; ensuite Pie ; après lui, Anicet ; Soter ayant succédé à Anicet, c'est maintenant Eleuthère qui, en douzième lieu à partir des apôtres, détient la fonction de l'épiscopat. Voilà par quelle suite et quelle succession la Tradition se trouvant dans l'Eglise à partir des apôtres et la prédication de la vérité sont parvenues jusqu'à nous. Et

c'est là une preuve très complète qu'elle est une et identique à elle-même, cette foi vivifiante qui, dans l'Église, depuis les apôtres jusqu'à maintenant, s'est conservée et transmise dans la vérité. Mais on peut nommer également Polycarpe. Non seulement il fut disciple des apôtres et vécut avec beaucoup de gens qui avaient vu le Seigneur, mais c'est encore par des apôtres qu'il fut établi, pour l'Asie, comme évêque dans l'Église de Smyrne. Nous-même l'avons vu dans notre prime jeunesse — car il vécut longtemps et c'est dans une vieillesse avancée que, après avoir rendu un glorieux et très éclatant témoignage, il sortit de cette vie —. Or il enseigna toujours la doctrine qu'il avait apprise des apôtres, doctrine qui est aussi celle que l'Église transmet et qui est la seule vraie. C'est ce dont témoignent toutes les Églises d'Asie et ceux qui jusqu'à ce jour ont succédé à Polycarpe, qui était un témoin de la vérité autrement digne de foi et sûr que Valentin, Marcion et tous les autres tenants d'opinions fausses. Venu à Rome sous Anicet, il détourna des hérétiques susdits un grand nombre de personnes et les ramena à l'Église de Dieu, en proclamant qu'il n'avait reçu des apôtres qu'une seule et unique vérité, celle-là même qui était transmise par l'Église. Certains l'ont entendu raconter que Jean, le disciple du Seigneur, étant allé aux bains à Éphèse, aperçut Cérinthe à l'intérieur ; il bondit alors hors des thermes sans s'être baigné, en s'écriant : « Sauvons-nous, de peur que les thermes ne s'écroulent, car à l'intérieur se trouve Cérinthe, l'ennemi de la vérité ! » Et Polycarpe lui-même, à Marcion qui l'abordait un jour et lui disait : « Reconnais-nous », « Je te reconnais, répondit-il, pour le premier-né de Satan. » Si grande était la circonspection des apôtres et de leurs disciples, qu'ils allaient jusqu'à refuser de communier, même en paroles, avec l'un de ces hommes qui falsifiaient la vérité. Comme le dit également Paul : « L'hérétique, après un premier et un deuxième avertissement, rejette-le, sachant qu'un tel homme est perverti et qu'en péchant il est lui-même l'auteur de sa condamnation. » Il existe aussi une très importante lettre de Polycarpe écrite aux Philippiens, où ceux qui le veulent et qui ont le souci de leur salut peuvent apprendre et le trait distinctif de sa foi et la prédication de la vérité. Ajoutons enfin que l'Église d'Ephèse, fondée par Paul et où Jean demeura jusqu'à l'époque de Trajan, est aussi un témoin véridique de la Tradition des apôtres.

Telle étant la force de ces preuves, il ne faut donc plus chercher auprès d'autres la vérité qu'il est facile de recevoir de l'Église, car les apôtres, comme en un riche cellier, ont amassé en elle, de la façon la plus plénière, tout ce qui a trait à la vérité, afin que quiconque le désire y puise le breuvage de la vie. C'est elle, en effet, qui est la voie d'accès à la vie ; « tous » les autres « sont des voleurs et des brigands ». C'est pourquoi il faut les rejeter, mais aimer par contre avec un zèle extrême ce qui est de l'Église et saisir la Tradition de la vérité. Eh quoi ! S'il s'élevait une controverse sur quelque question de minime importance, ne faudrait-il pas recourir aux Églises les plus anciennes, celles où les apôtres ont vécu, pour recevoir d'elles sur la question en cause la doctrine exacte ? Et à supposer même que les apôtres ne nous eussent pas laissé d'Écritures, ne faudrait-il pas alors suivre l'ordre de la Tradition qu'ils ont transmise à ceux à qui ils confiaient ces Églises ?

C'est à cet ordre que donnent leur assentiment beaucoup de peuples barbares qui croient au Christ : ils possèdent le salut, écrit sans papier ni encre par l'Esprit dans leurs cœurs, et ils gardent scrupuleusement l'antique Tradition, croyant en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment, et au Christ Jésus, le Fils de Dieu, qui, à cause de son surabondant amour pour l'ouvrage par lui modelé, a consenti à être engendré de la Vierge pour unir lui-même par lui-même l'homme à Dieu, qui a souffert sous Ponce Pilate, est ressuscité et a été enlevé dans la gloire, qui viendra dans la gloire comme Sauveur de ceux qui seront sauvés et Juge de ceux qui seront jugés et enverra au feu éternel ceux qui défigurent la vérité et qui méprisent son Père et sa propre venue. Ceux qui sans lettres ont embrassé cette foi sont, pour ce qui est du langage, des barbares ; mais, pour ce qui est des pensées, des usages, de la manière de vivre, ils sont, grâce à leur foi, suprêmement sages et ils plaisent à Dieu, vivant en toute justice, pureté et sagesse. Et s'il arrivait que quelqu'un leur annonçât les inventions des hérétiques en s'adressant à eux dans leur propre langue, aussitôt ils se boucheraient les oreilles et s'enfuiraient au plus loin, sans même consentir à entendre ces discours blasphématoires. Ainsi, grâce à l'antique Tradition des apôtres, rejettent-ils jusqu'à la pensée de l'une quelconque des inventions mensongères des hérétiques.

La nouveauté des hérésies

Inventions mensongères, certes, car il n'y eut chez ces derniers ni groupement ni enseignement dûment institués : avant Valentin il n'y eut pas de disciples de Valentin, avant Marcion il n'y eut pas de disciples

de Marcion, et aucun des autres tenants d'opinions fausses que nous avons catalogués précédemment n'exista avant que n'apparussent les mystagogues et les inventeurs de leurs perversités. Valentin vint en effet à Rome sous Hygin ; il atteignit son apogée sous Pie et se maintint jusqu'à Anicet. Cerdon, le prédécesseur de Marcion, vécut lui aussi sous Hygin, qui fut le huitième évêque ; il vint dans l'Eglise et y fit même publiquement pénitence ; mais il n'en persévéra pas moins dans l'hérésie, tantôt enseignant en secret, tantôt faisant à nouveau pénitence, tantôt enfin convaincu d'enseigner l'erreur et retranché de la communauté des frères. Marcion, qui lui succéda, atteignit son apogée sous Anicet, qui détint en dixième lieu l'épiscopat. Quant à tous ceux que l'on appelle « Gnostiques », ils tirent leur origine, comme nous l'avons montré, de Ménandre, disciple de Simon : chacun d'eux, suivant l'opinion qu'il a adoptée, est apparu comme le père et le mystagogue de cette opinion. C'est à une époque fort tardive, au moment où les temps de l'Église atteignaient déjà leur milieu, que tous ces gens-là se sont dressés dans leur apostasie.

Le Christ et les apôtres ont prêché selon la vérité, non selon les idées préconçues de leurs auditeurs.

Telle étant donc la manière dont la Tradition issue des apôtres se présente dans l'Église et subsiste parmi nous, revenons à la preuve tirée des Écritures de ceux d'entre les apôtres qui ont mis par écrit l'Évangile, Écritures dans lesquelles ils ont consigné leur pensée sur Dieu, non sans montrer que notre Seigneur Jésus-Christ était la Vérité et qu'il n'y avait pas de mensonge en lui. Ce que David, prophétisant sa naissance d'une Vierge et sa résurrection d'entre les morts, avait dit en ces termes : « La Vérité s'est levée de la terre. » Les apôtres aussi, dès lors, étant les disciples de la Vérité, sont en dehors de tout mensonge, car il n'y a pas de communion entre le mensonge et la vérité, non plus qu'entre les ténèbres et la lumière : la présence de l'un exclut l'autre. Étant donc la Vérité, notre Seigneur ne mentait pas. Partant, un être dont il aurait su qu'il était le « fruit de la déchéance », jamais assurément il ne l'aurait reconnu pour Dieu, pour Seigneur de toutes choses, pour grand Roi et pour son propre Père : jamais il n'aurait discerné de tels titres, lui, le parfait, à l'imparfait ; lui, le spirituel, au psychique ; lui, qui est dans le Plérôme, à celui qui eût été hors du Plérôme. Ses disciples non plus n'auraient pas donné le nom de Dieu ou de Seigneur à un autre que celui qui est vraiment le Dieu et le Seigneur de toutes choses. C'est pourtant ce que prétendent ces vains sophistes : selon eux, les apôtres, avec hypocrisie, ont composé leur enseignement suivant la capacité de leurs auditeurs et leurs réponses selon les préjugés de ceux qui les interrogeaient ; aux aveugles ils parlaient dans le sens de leur aveuglement, aux malades, dans le sens de leur maladie, aux égarés, dans le sens de leur égarement ; à ceux qui croyaient que le « Démiurge » est le seul Dieu, c'est celui-ci qu'ils annonçaient, tandis que, à ceux qui saisissaient le « Père » innommable, ils exprimaient à l'aide de paraboles et d'énigmes le mystère inexprimable. Ainsi, ce n'est pas selon les exigences de la vérité, mais avec hypocrisie et en se conformant à la capacité de chacun, que le Seigneur et les apôtres auraient livré leur enseignement.

Ce n'est pas là, répondrons-nous, le fait de gens qui guérissent et qui vivifient, mais bien plutôt de gens qui aggravent et augmentent l'ignorance de leurs auditeurs, et la Loi se trouvera être beaucoup plus vraie qu'eux, elle qui déclare maudit quiconque égare l'aveugle en son chemin. En fait, les apôtres, envoyés pour retrouver les égarés, éclairer les aveugles et guérir les malades, ne leur parlaient certainement pas selon leurs opinions du moment, mais selon ce qu'exigeait la manifestation de la vérité. Car personne n'agirait bien, si, alors que des aveugles seraient sur le point de tomber dans un précipice, il les engageait à poursuivre une voie aussi périlleuse, comme si c'était réellement le droit chemin qui dût les conduire au terme. Et quel médecin, voulant guérir un malade, se conformerait aux caprices du malade plutôt qu'aux règles de la médecine ? Or, que le Seigneur soit venu comme médecin des mal portants, lui-même l'atteste, lorsqu'il dit : « Ce ne sont pas les gens en bonne santé qui ont besoin du médecin, mais les mal portants. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs à la pénitence. » Comment donc les mal portants se rétabliront-ils ? Et comment les pécheurs feront-ils pénitence ? Est-ce en persévérant dans les mêmes dispositions ? N'est-ce pas au contraire en acceptant un profond changement et retournement de leur ancienne manière de vivre, par laquelle ils ont amené sur eux une maladie peu banale et de nombreux péchés ? Or l'ignorance, mère de tous ces maux, n'est détruite que par la connaissance. C'est donc bien la connaissance que le Seigneur produisait en ses disciples, et c'est par elle qu'il guérissait les malades et détournait les pécheurs de leur péché. Ce n'est donc pas dans le sens de leurs opinions antérieures qu'il leur parlait, ni selon les préjugés de ses interrogateurs qu'il

répondait, mais selon la doctrine de salut, sans hypocrisie ni acception de personnes. Cela ressort également des paroles du Seigneur, qui, parlant à des circoncis, leur montrait que le Christ qu'avaient annoncé les prophètes était le Fils de Dieu ; autrement dit, il se manifestait lui-même comme étant Celui qui rend aux hommes la liberté et leur procure l'héritage de l'incorruptibilité. De leur côté, s'adressant à des païens, les apôtres leur enseignaient à abandonner les vaines idoles de bois et de pierre qu'ils prenaient pour des dieux, à honorer le vrai Dieu qui a constitué et fait toute la race humaine et qui par sa création la nourrit, l'accroît, l'affermir et lui donne de subsister, et à attendre son Fils Jésus-Christ, qui nous a rachetés à l'Apostasie par son sang afin que nous soyons, nous aussi, un peuple sanctifié, — lui qui descendra des cieus dans la puissance de son Père, fera le jugement de tous les hommes et donnera les biens venant de Dieu à ceux qui auront gardé ses préceptes. C'est lui qui, étant apparu aux derniers temps comme la pierre du sommet de l'angle, a rassemblé en un et réuni ceux qui étaient loin et ceux qui étaient près, c'est-à-dire les circoncis et les incirconcis, donnant de l'espace à Japhet et le faisant habiter dans la maison de Sem.

PREMIÈRE PARTIE

UN SEUL DIEU, CRÉATEUR DE TOUTES CHOSES

1. TÉMOIGNAGE GLOBAL DES ECRITURES SUR L'UNIQUE VRAI DIEU

Témoignage de l'Esprit prophétique

Donc ni le Seigneur ni l'Esprit Saint ni les apôtres n'ont jamais appelé Dieu, au sens propre du terme, qui que ce fût qui n'eût pas été le vrai Dieu; jamais non plus ils n'ont appelé Seigneur, de façon absolue, personne d'autre que Dieu le Père, qui domine sur toutes choses, et son Fils, qui a reçu de son Père la souveraineté sur toute la création. Comme le dit ce texte de l'Ecriture : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite, jusqu'à ce que je mette tes ennemis comme escabeau sous tes pieds. » Le Père y est montré parlant au Fils : il lui donne l'héritage des nations et lui soumet tous ses ennemis. Puisque le Père est vraiment Seigneur et le Fils vraiment Seigneur, c'est à bon droit que l'Esprit Saint les a désignés par l'appellation de «Seigneur». L'Ecriture dit de même dans le récit de la destruction de Sodome : « Le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du feu et du soufre venant du Seigneur du ciel. » Cette phrase doit s'entendre en ce sens que le Fils, qui vient de s'entretenir avec Abraham, a reçu du Père le pouvoir de condamner les habitants de Sodome à cause de leur iniquité. Il en va pareillement du texte suivant : « Ton trône, ô Dieu, est pour toujours ; c'est un sceptre de droiture que le sceptre de ta royauté. Tu as aimé la justice et haï l'iniquité; c'est pourquoi, ô Dieu, ton Dieu t'a consacré par l'Onction. » L'Esprit les a désignés tous les deux par l'appellation de «Dieu», tant celui qui reçoit l'Onction, c'est-à-dire le Fils, que celui qui la confère, c'est-à-dire le Père. De même encore : « Dieu s'est tenu dans l'assemblée de Dieu; au milieu de celle-ci il juge les dieux. » Ce texte parle du Père, du Fils et de ceux qui ont reçu la filiation adoptive. Ces derniers sont l'Eglise : car elle est «l'assemblée de Dieu », que « Dieu », c'est-à-dire le Fils, a lui-même et par lui-même réunie. C'est encore de ce même Fils qu'il est dit : « Le Dieu des dieux, le Seigneur, a parlé et il a appelé la terre. » Quel est ce « Dieu » ? Celui dont il est dit : « Dieu viendra d'une manière manifeste, oui, notre Dieu viendra, et il ne gardera pas le silence. » Il s'agit du Fils, venu vers les hommes dans une manifestation de lui-même, lui qui dit : «Je me suis manifesté à ceux qui ne me cherchaient pas. » Et quels sont ces « dieux » ? Ceux à qui il dit : «J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous des fils du Très-Haut. » Il s'agit de ceux qui ont reçu la grâce de la filiation adoptive par laquelle « nous crions : Abba, Père ».

Ainsi personne d'autre, comme je viens de le dire, n'est appelé Dieu ou Seigneur, sinon Celui qui est Dieu et Seigneur de toutes choses — lui qui a dit à Moïse : «Je suis Celui qui suis», et : «Tu parleras ainsi aux enfants d'Israël : Celui qui est m'a envoyé vers vous » — et son Fils, Jésus-Christ notre Seigneur, qui rend fils de Dieu ceux qui croient en son nom. Il en va encore de même lorsque le Fils dit à Moïse : «Je suis descendu pour délivrer ce peuple. » C'est bien lui, en effet, qui est descendu et qui est remonté pour le salut des hommes. Ainsi donc, par le Fils, qui est dans le Père et qui a en lui le Père, le Dieu « qui est » s'est manifesté, le Père rendant témoignage au Fils et le Fils annonçant le Père, selon ce que dit aussi Isaïe : «Je suis témoin, dit le Seigneur Dieu, ainsi que l'Enfant que j'ai choisi, pour que vous

sachiez et que vous croyiez et que vous compreniez que Je suis. »

Par contre, lorsqu'elle veut désigner des dieux qui ne le sont pas, l'Écriture, ainsi que je l'ai déjà dit, ne les présente pas comme des dieux d'une façon absolue, mais avec quelque indication supplémentaire par laquelle elle fait bien voir qu'ils ne sont pas des dieux. Ainsi dans David : « Les dieux des nations, idoles de démons » ; et encore : « Vous ne suivrez pas des dieux étrangers. » Par là même qu'il les dit « dieux des nations » — les nations, on le sait, ignorent le vrai Dieu — et qu'il les nomme « dieux étrangers », il exclut qu'ils soient des dieux; d'autre part, parlant absolument, il dit ce qu'il en est de ces prétendus dieux : ce ne sont, dit-il, qu'« idoles de démons ». Isaïe dit aussi : « Qu'ils soient couverts de confusion, tous ceux qui modèlent Dieu et sculptent des œuvres vaines ! » Il exclut que ce soient là des dieux ; s'il se sert du mot « Dieu », c'est seulement pour que nous sachions de quoi il parle. Jérémie dit de même : « Ces dieux qui n'ont pas fait le ciel et la terre, qu'ils disparaissent de la terre qui est sous le ciel ! » Par là même qu'il évoque la perspective de leur disparition, il fait bien voir qu'ils ne sont pas des dieux. Élie lui aussi, ayant convoqué tout le peuple d'Israël sur le mont Carmel et voulant le détourner de l'idolâtrie, lui dit : « Jusques à quand clocherez-vous sur les deux jarrets ? Il n'y a qu'un unique Seigneur Dieu, venez à sa suite. » Et une seconde fois, devant l'holocauste, il parla ainsi aux prêtres des idoles : « Vous invoquerez le nom de vos dieux, et moi j'invoquerai le nom du Seigneur mon Dieu : le Dieu qui nous exaucera aujourd'hui, c'est lui qui est Dieu. » En s'exprimant de la sorte, le prophète montrait que ceux qu'ils prenaient pour des dieux n'en étaient pas, et il les tournait vers le Dieu en qui il croyait lui-même et qui était vraiment Dieu, celui qu'il invoquait par ce cri : « Seigneur, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, exauce-moi aujourd'hui, et que tout ce peuple comprenne que c'est toi le Dieu d'Israël ! » Je T'invoque donc, moi aussi, Seigneur, Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob et d'Israël, Toi qui es le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, Dieu qui dans l'abondance de ta miséricorde, T'es complu en nous en sorte que nous Te connaissions, Toi qui as fait le ciel et la terre, qui domines sur toutes choses et qui es le seul vrai Dieu au-dessus duquel il n'est point d'autre Dieu : Toi qui, par notre Seigneur Jésus-Christ, vas jusqu'à octroyer le don de l'Esprit Saint, donne à quiconque lira cet écrit de reconnaître que Tu es le seul Dieu, d'être affermi en Toi et de se séparer de toute doctrine hérétique, négatrice de Dieu et sacrilège !

Témoignage de Paul

De son côté, l'apôtre Paul dit lui aussi : « Vous avez servi des dieux qui ne l'étaient pas, mais maintenant que vous avez connu Dieu, bien plus, que vous avez été connus de Dieu... » Il sépare de la sorte les dieux qui ne le sont pas de Celui qui est Dieu. Il dit encore à propos de l'Antéchrist : «... l'Adversaire, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé dieu ou est objet de culte. » Il désigne ainsi les dieux qui sont appelés tels par ceux qui ignorent Dieu, c'est-à-dire les idoles : car le Père de toutes choses est appelé Dieu et il l'est, et ce n'est pas au-dessus de lui que s'élèvera l'Antéchrist, mais au-dessus des dieux qui sont appelés tels et ne le sont pas. Que telle soit bien la vérité, Paul lui-même l'assure : « Nous savons qu'une idole n'est rien et qu'il n'y a de Dieu que le Dieu unique. En effet, s'il y a des êtres appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et vers qui nous allons, et qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui viennent toutes choses et par qui nous allons. » Par là il distingue et sépare les êtres qui sont appelés dieux, mais qui ne le sont pas, du seul Dieu, le Père, de qui tout vient, et, parlant absolument, il confesse de la façon la plus catégorique un seul Seigneur Jésus-Christ. Les mots « soit dans le ciel, soit sur la terre » ne sont pas, comme l'expliquent les hérétiques, une allusion à de prétendus Auteurs du monde, mais sont à rapprocher de cette parole de Moïse : « Tu ne te feras d'aucun des êtres une représentation de Dieu, qu'il s'agisse de ceux qui sont en haut dans le ciel ou de ceux qui sont en bas sur la terre ou de ceux qui sont dans les eaux au-dessous de la terre. » Lui-même explique quelles sont ces choses qui sont dans le ciel : «... de peur, dit-il, que, levant les yeux vers le ciel et voyant le soleil, la lune, les étoiles et toute la parure du ciel, tu ne te fourvoies en les adorant et en leur rendant un culte. » Moïse lui aussi, parce qu'il était un homme de Dieu, fut constitué « dieu » devant le Pharaon ; cependant les prophètes ne le nomment ni Seigneur ni Dieu au sens vrai de ces termes, mais l'Esprit l'appelle le fidèle Moïse, le serviteur et le familier de Dieu, ce qu'il était effectivement.

Mais, objectent-ils, Paul dit ouvertement dans sa seconde épître aux Corinthiens : «... chez qui le Dieu de ce siècle a aveuglé l'esprit des incrédules », et ils en infèrent qu'autre est le « Dieu de ce siècle » et autre

celui qui est au-dessus de toute Principauté et Puissance. Ce n'est pas notre faute, répondrons-nous, si des gens qui prétendent connaître les mystères qui sont au-dessus de Dieu ne savent même pas lire Paul ! Car, comme nous allons le montrer par plusieurs autres exemples, Paul use volontiers d'inversions de mots. Si donc, en se conformant à cette habitude de Paul, on commence par lire : «... chez qui Dieu», puis qu'après un arrêt et un bref intervalle on lise d'une traite le reste : « de ce siècle a aveuglé l'esprit des incrédules », on obtiendra le vrai sens, qui est celui-ci : « Dieu a aveuglé l'esprit des incrédules de ce siècle. » Et ce sens est indiqué par l'arrêt que l'on fait. Car Paul ne parle pas d'un «Dieu de ce siècle», comme s'il en connaissait un autre qui serait au-dessus de lui, mais il reconnaît d'abord Dieu pour « Dieu » et il parle ensuite des «incrédules de ce siècle», ainsi nommés parce qu'ils n'hériteront pas du siècle à venir, qui est celui de l'incorruptibilité. Comment Dieu a-t-il aveuglé l'esprit des incrédules ? C'est ce que nous montrerons d'après Paul lui-même dans la suite du traité, pour ne pas trop nous écarter maintenant de notre propos.

Que l'Apôtre use fréquemment d'inversions de mots à cause de la rapidité de ses paroles et de l'impétuosité de l'Esprit qui est en lui, on peut le constater en bien d'autres endroits. C'est ainsi qu'il dit dans l'épître aux Galates : « Qu'est-ce donc que la Loi des œuvres ? Elle a été établie jusqu'à ce que vienne la postérité à laquelle avait été faite la promesse, édictée par le ministère des anges avec le concours d'un médiateur. » L'ordonnance de la pensée est la suivante : « Qu'est-ce donc que la Loi des œuvres ? Edictée par le ministère des anges avec le concours d'un médiateur, elle a été établie jusqu'à ce que vienne la postérité à laquelle avait été faite la promesse. » C'est bien l'homme qui interroge, et l'Esprit qui répond. Paul dit encore dans la seconde épître aux Thessaloniens, parlant de l'Antéchrist : « Et alors se révélera l'Impie, que le Seigneur Jésus tuera du souffle de sa bouche et anéantira par l'éclat de sa venue, lui dont la venue s'accomplira, grâce à l'intervention de Satan, parmi toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers. » L'ordonnance de la pensée est celle-ci : « Et alors se révélera l'Impie, dont la venue s'accomplira, grâce à l'intervention de Satan, parmi toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers, lui que le Seigneur Jésus tuera du souffle de sa bouche et anéantira par l'éclat de sa venue. » Car ce n'est pas la venue du Seigneur que Paul dit devoir s'accomplir grâce à l'intervention de Satan, mais bien la venue de l'Impie, que nous appelons aussi l'Antéchrist. Si donc on ne fait pas attention à la manière dont on lit et si l'on néglige d'indiquer par des pauses de quelle personne Paul veut parler, on énoncera non seulement une incohérence, mais un blasphème, en donnant à entendre que la venue du Seigneur s'accomplira grâce à l'intervention de Satan ! De même donc que, dans des textes de ce genre, il faut faire sentir l'inversion des mots par la manière de lire et sauvegarder ainsi la suite de la pensée de l'Apôtre, de même, dans le cas vu plus haut, nous ne lirons pas : « le Dieu de ce siècle», mais nous commencerons à bon droit par appeler « Dieu » celui qui est Dieu ; puis nous entendrons : « les incrédules et les aveugles de ce siècle », ainsi nommés parce qu'ils n'hériteront pas du siècle à venir, qui est celui de la vie.

Témoignage du Christ

Avec la réfutation de cette calomnie des hérétiques, la preuve est faite avec évidence que jamais les prophètes ni les apôtres n'ont appelé Dieu ou Seigneur un autre que le seul vrai Dieu. Cela est encore bien plus vrai du Seigneur lui-même, qui ordonne de rendre à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu : il appelle César César et reconnaît Dieu pour Dieu. De même la parole « Vous ne pouvez servir deux Seigneurs » est expliquée par le Seigneur lui-même lorsqu'il dit : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon. » Il reconnaît Dieu pour Dieu et nomme Mammon pour ce qu'il est. Il n'appelle donc pas Mammon Seigneur lorsqu'il dit : « Vous ne pouvez servir deux Seigneurs », mais il enseigne à ses disciples à servir Dieu et, par là même, à ne pas s'assujettir à Mammon et à ne pas se ranger sous sa domination, « car, dit-il, celui qui commet le péché est esclave du péché ». De même donc qu'il appelle esclaves du péché ceux qui servent le péché, sans pour autant appeler Seigneur le péché lui-même, de même il appelle esclaves de Mammon ceux qui servent Mammon, sans pour autant appeler Seigneur ce Mammon. Le mot « Mammon », dans le dialecte juif dont se servent les Samaritains, signifie «cupide». En hébreu, sous forme d'adjectif, ce mot se dit « Mamuel » et signifie «glouton». Tant selon l'une que selon l'autre de ces acceptions, nous ne pouvons servir Dieu et Mammon.

De même, le Seigneur appelle le diable le « fort », non de façon absolue, mais par comparaison avec nous, tandis qu'il se présente lui-même comme le « fort » au sens absolu du terme et en toute vérité,

lorsqu'il dit que nul ne peut s'emparer des meubles du « fort » s'il n'a d'abord enchaîné ce «fort», et qu'alors il pillera sa maison. Les meubles et la maison du diable, c'était nous-mêmes quand nous étions dans l'apostasie : car il se servait de nous comme il voulait, et l'esprit impur habitait en nous. Ce n'est pas en effet contre celui qui l'enchaînait et pillait sa maison qu'il était fort, mais bien contre les hommes, dont il disposait à son gré pour avoir fait apostasier leurs pensées à l'égard de Dieu. Ces hommes, le Seigneur les a délivrés, selon ce que dit Jérémie : « Le Seigneur a racheté Jacob, il l'a délivré de la main d'un plus fort que lui. » Si donc le Seigneur n'avait pas signalé celui qui enchaînait le « fort » et s'emparait de ses meubles et s'il s'était borné à l'appeler le «fort», celui-ci serait invincible. Mais le Seigneur a mentionné en outre celui qui triomphait du « fort » : car celui qui enchaîne est vainqueur, tandis que celui qui est enchaîné est vaincu. Et il l'a fait sans instituer de comparaison, pour qu'on ne compare pas au Seigneur un esclave apostat : car non seulement ce dernier, mais rien absolument de ce qui a été créé et se trouve dans une condition de dépendance ne peut se comparer au Verbe de Dieu par l'entremise de qui tout a été fait — ce Verbe qui est notre Seigneur Jésus-Christ.

Créateur et créatures

Qu'il s'agisse en effet des Anges, des Archanges, des Trônes ou des Dominations le Dieu qui est au-dessus de toutes choses les a tous créés et faits par l'entremise de son Verbe. C'est ce que Jean indique expressément, car, après avoir dit du Verbe de Dieu qu'il était dans le Père, il ajoute : « Tout a été fait par son entremise et, sans lui, rien n'a été fait. » David lui aussi, après avoir détaillé les louanges des créatures en nommant tous les êtres que nous venons de dire ainsi que les cieux et toutes leurs puissances, ajoute : « Car il a commandé, et ils ont été créés ; il a dit, et ils ont été faits. » A qui donc a-t-il commandé ? Au Verbe, « car c'est par son entremise, dit-il, que les cieux ont été affermis, et c'est par le Souffle de sa bouche qu'existé toute leur puissance. » Et qu'il ait fait toutes choses librement et comme il l'a voulu, c'est ce que dit encore David : « Notre Dieu, dans les cieux là-haut et sur la terre, tout ce qu'il a voulu, il l'a fait. » Or ce qui a été créé est autre que Celui qui l'a créé, et ce qui a été fait, autre que Celui qui l'a fait. Car ce dernier est incréé, est sans commencement ni fin, n'a besoin de rien, se suffit à lui-même et, de surcroît, donne à tout le reste jusqu'à l'existence même. Au contraire, tout ce qui a été fait par lui a reçu un commencement, et tout ce qui a reçu un commencement peut aussi connaître la dissolution, se trouve dans une condition de dépendance et a besoin de Celui qui l'a fait. Il est donc nécessaire que ces êtres aient une appellation différente, même chez ceux qui n'ont qu'un sens rudimentaire de ces distinctions, en sorte que Celui qui a fait toutes choses soit seul, avec son Verbe, à être légitimement appelé Dieu et Seigneur, tandis que ce qui a été fait ne pourra recevoir cette dénomination ni s'attribuer légitimement ce titre, qui appartient au Créateur.

2. EXAMEN APPROFONDI DU TÉMOIGNAGE DES ÉVANGÉLISTES SUR L'UNIQUE VRAI DIEU

Témoignage de Matthieu

Il a donc été montré clairement — et cela sera montré avec plus d'évidence encore — que ni les prophètes ni les apôtres ni le Seigneur Christ, parlant absolument, n'ont reconnu pour Seigneur et Dieu personne d'autre que Celui qui est de façon exclusive Dieu et Seigneur : car les prophètes et les apôtres ont confessé le Père et le Fils et n'ont appelé Dieu ou Seigneur personne d'autre, et, de son côté, le Seigneur lui-même n'a pas enseigné à ses disciples d'autre Dieu et Seigneur que son Père, qui est le seul Dieu et qui domine sur toutes choses. En conséquence il nous faut, si du moins nous sommes leurs disciples, suivre leurs témoignages, qui se présentent de la manière que voici. L'apôtre Matthieu ne connaît qu'un seul et même Dieu, qui a promis à Abraham de rendre sa postérité pareille aux étoiles du ciel et qui, par son Fils, le Christ Jésus, nous a appelés du culte des pierres à sa connaissance, afin que « celui qui n'était pas un peuple devînt un peuple et que celle qui n'était pas aimée devînt aimée » Il rapporte en effet comment Jean prépara la voie au Christ et comment, à ceux qui se glorifiaient d'une parenté charnelle, mais dont l'esprit était tortueux et rempli de toute espèce de malice, il prêcha la pénitence qui les ferait revenir de leur malice : « Race de vipères, leur disait-il, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Faites donc un digne fruit de pénitence, et ne dites pas en vous-mêmes . Nous avons Abraham pour père ! Car, je vous le dis, de ces pierres mêmes Dieu peut susciter des fils à

Abraham. » Il leur prêchait donc la pénitence qui les retirerait de leur malice, mais il ne leur annonçait pas pour autant un autre Dieu, lui, le Précurseur du Christ, en dehors de Celui qui avait fait la promesse à Abraham.

Matthieu dit encore à son propos, ainsi d'ailleurs que Luc : « C'est de lui que le Seigneur a dit par la bouche du prophète : "Voix de celui qui crie dans le désert . Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre Dieu, toute vallée sera comblée, et toute montagne et colline sera abaissée; les chemins tortueux deviendront droits, les chemins raboteux seront aplanis, et toute chair verra le Salut de Dieu". » Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu, le Père de notre Seigneur : c'est lui qui, par les prophètes, a promis d'envoyer le Précurseur, et c'est lui qui a rendu son «Salut», c'est-à-dire son Verbe, visible pour toute chair, en le faisant chair lui-même, afin qu'à tous les êtres fût manifesté leur Roi; car il fallait que ceux qui seraient jugés vissent leur Juge et connussent Celui par qui ils seraient jugés, et il fallait aussi que ceux qui seraient glorifiés connussent Celui qui leur octroierait le don de la gloire.

Matthieu dit encore, en parlant de l'ange « Un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph. » De quel Seigneur ? Lui-même l'explique « C'était afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par le prophète . "D'Egypte j'ai rappelé mon Fils". » « (C'était afin que s'accomplît ce que le Seigneur avait dit par le prophète) "Voici que la Vierge concevra en son sein et enfantera un Fils, et on lui donnera pour nom Emmanuel", ce qui se traduit Dieu avec nous. » De cet Emmanuel né de la Vierge David avait dit . « Ne détourne pas ta face de ton Christ. Le Seigneur a juré la vérité à David et il ne le reniera point : C'est du fruit de ton sein que je placerai sur mon trône » Et encore . « Dieu est connu en Judée ; son lieu s'est établi dans la Paix et sa demeure en Sion. » Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu, qui a été prêché par les prophètes et est annoncé par l'Évangile, ainsi que son Fils, qui est l'Emmanuel, « fruit du sein » de David, c'est-à-dire de la Vierge issue de David

De ce même Emmanuel l'étoile avait été prophétisée par Balaam en ces termes . « Une étoile se lèvera de Jacob, et un chef surgira en Israël. » Or, d'après Matthieu, des mages vinrent de l'Orient et dirent . « Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. » Puis, ayant été guidés par l'étoile vers la maison de Jacob jusqu'à l'Emmanuel, ils firent voir, par les présents qu'ils offrirent, quel était Celui qu'ils adoraient . la myrrhe signifiait que c'était lui qui, pour notre race humaine mortelle, mourrait et serait enseveli; l'or, qu'il était le Roi dont le règne n'aurait pas de fin; l'encens, enfin, qu'il était le Dieu qui venait de se faire connaître en Judée et de se manifester à ceux qui ne le cherchaient point Matthieu dit encore, à propos du baptême du Seigneur : « Les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu qui descendait comme une colombe et venait sur lui. Et voici qu'une voix se fit entendre du ciel, disant : Tu es mon Fils bien aimé en qui j'ai mis mes complaisances. » Car il n'y eut pas alors une descente d'un prétendu Christ sur Jésus, et l'on ne peut prétendre qu'autre ait été le Christ et autre Jésus ; mais le Verbe de Dieu, le Sauveur de tous et le Seigneur du ciel et de la terre — ce Verbe qui n'est autre que Jésus, ainsi que nous l'avons montré déjà —, pour avoir assumé une chair et avoir été oint de l'Esprit par le Père, est devenu Jésus-Christ. Comme l'avait dit Isaïe : « Une tige sortira de la racine de Jessé, et une fleur s'élèvera de sa racine. Sur lui reposera l'Esprit de Dieu, Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Esprit de la crainte de Dieu. Il ne jugera pas selon l'apparence et ne condamnera pas d'après un oui-dire, mais il rendra justice à l'humble et condamnera les grands de la terre. » Ailleurs encore Isaïe avait annoncé par avance son onction et la raison de celle-ci : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour porter la bonne nouvelle aux humbles ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles la vue, proclamer une année de grâce du Seigneur et un jour de rétribution, consoler tous ceux qui se lamentent. » D'une part, en effet, en tant que le Verbe de Dieu était homme, issu de la racine de Jessé et fils d'Abraham, l'Esprit de Dieu reposait sur lui et il était oint pour porter la bonne nouvelle aux humbles ; d'autre part, en tant qu'il était Dieu, il ne jugeait pas selon l'apparence et ne condamnait pas d'après un oui-dire — « il n'avait pas besoin qu'on lui rendît témoignage sur l'homme, parce qu'il savait ce qu'il y a dans l'homme » —, mais il consolait tous ceux qui se lamentaient, et, en accordant la délivrance à ceux que leurs péchés avaient rendus captifs, il les dégageait de ces liens dont Salomon avait dit : « Chacun est enserré par les liens de ses péchés. » C'est donc bien l'Esprit de Dieu qui est descendu sur lui — l'Esprit de ce Dieu même qui, par les prophètes, avait promis de lui conférer l'Onction —, afin que, recevant nous-mêmes de la surabondance de cette Onction, nous soyons sauvés. Tel est le témoignage de Matthieu.

Témoignage de Luc

Luc, compagnon et disciple des apôtres, parlant de Zacharie et d'Elisabeth, de qui Jean est né conformément à la promesse de Dieu, s'exprime ainsi : « Tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur d'une manière irréprochable. » Il dit encore au sujet de Zacharie : « Or il arriva, comme il s'acquittait de son office sacerdotal devant Dieu, au tour de sa classe, qu'il fut désigné par le sort, selon la coutume du sacerdoce, pour faire brûler l'encens » ; il vint pour offrir le sacrifice, et « il entra dans le Temple du Seigneur ». Il remplissait donc sa fonction de présidence « devant Dieu », reconnaissant simplement, proprement et absolument pour Seigneur et Dieu Celui qui avait choisi Jérusalem et établi la loi du sacerdoce et dont Gabriel était l'ange. Il n'en connaissait point d'autre au-dessus de celui-là : s'il avait eu connaissance de quelque Dieu et Seigneur plus parfait en dehors de celui-là, il n'eût pas reconnu pour Dieu et Seigneur, au sens propre et absolu de ces termes, quelqu'un qu'il aurait su n'être que le « fruit d'une déchéance », ainsi que nous l'avons déjà montré.

De même, à propos de Jean, nous lisons chez Luc : « Il sera grand devant le Seigneur, et il ramènera beaucoup des fils d'Israël au Seigneur leur Dieu, et lui-même marchera devant lui dans l'Esprit et la puissance d'Elie, afin de préparer pour le Seigneur un peuple bien disposée » Pour qui donc a-t-il préparé un peuple, et devant quel Seigneur a-t-il été grand ? Sans aucun doute devant Celui qui a dit que Jean avait quelque chose de « plus qu'un prophète » et que « personne d'entre les enfants des femmes n'était plus grand que Jean-Baptiste ». Car il préparait un peuple en annonçant d'avance à ses compagnons de servitude la venue du Seigneur et en leur prêchant la pénitence, afin que, lorsque le Seigneur serait présent, ils fussent en état de recevoir son pardon, pour être revenus à Celui auquel ils s'étaient rendus étrangers par leurs péchés et leurs transgressions, selon ce que dit David : « Les pécheurs se sont rendus étrangers dès le sein maternel, ils se sont égarés dès leur conception. » C'est pourquoi, en les ramenant à leur Seigneur, il préparait au Seigneur un peuple bien disposé, dans l'Esprit et la puissance d'Elie.

Luc dit encore, en parlant de l'ange : « Or, à cette même époque, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu, et il dit à la Vierge : Ne crains pas, Marie, car tu as trouvé grâce auprès de Dieu. » Et l'ange dit au sujet du Seigneur : « Il sera grand et il sera appelé Fils du Très-Haut; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père, et il régnera à jamais sur la maison de Jacob, et son règne n'aura pas de fin. » Quel autre doit régner sans interruption et à jamais sur la maison de Jacob, sinon le Christ Jésus notre Seigneur, le Fils du Dieu Très-Haut, de Celui qui, par la Loi et les prophètes, avait promis de rendre son « Salut » visible pour toute chair, de sorte que ce Fils de Dieu deviendrait Fils de l'homme pour qu'à son tour l'homme devînt fils de Dieu ?

C'est pourquoi, dans son exultation, Marie s'écriait, prophétisant au nom de l'Eglise : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a exulté en Dieu mon Sauveur ; car il est venu en aide à Israël son serviteur, se souvenant de sa miséricorde, selon qu'il avait parlé à nos pères, en faveur d'Abraham et de sa descendance à jamais. » Par ces paroles combien significatives, l'Evangile montre que le Dieu qui a parlé aux pères — c'est-à-dire Celui qui a donné la Loi par l'entremise de Moïse, car c'est par cette Loi que nous savons qu'il a parlé aux pères — ce même Dieu, selon sa grande bonté, a répandu sur nous sa miséricorde.

Dans cette miséricorde même, en effet, « il nous a visités, Soleil levant venu d'en haut, et il a brillé pour ceux qui étaient assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort, et il a dirigé nos pas sur le chemin de la paix. » C'est en ces termes que Zacharie, délivré du mutisme qu'il s'était attiré par son incrédulité et rempli d'un Esprit nouveau, bénissait Dieu d'une manière nouvelle. Car tout était dorénavant nouveau, du fait que le Verbe venait, par un processus nouveau, d'accomplir l'« économie » de sa venue dans la chair, afin que l'homme, qui s'en était allé hors de Dieu, fût réintégré par lui dans l'amitié de Dieu. Et c'est pourquoi cet homme apprenait à honorer Dieu d'une manière nouvelle, mais nullement à honorer un autre Dieu pour autant, « car il n'y a qu'un seul Dieu, qui justifie les circoncis en suite de la foi et les incirconcis au moyen de la foi ». Zacharie prophétisait donc en ces termes : « Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, parce qu'il a visité et racheté son peuple et qu'il a dressé pour nous une Corne de salut dans la maison de David son serviteur, comme il l'avait annoncé par la bouche de ses saints prophètes d'autrefois, pour nous sauver de nos ennemis et de la main de tous ceux qui nous haïssent, afin d'exercer sa miséricorde envers nos pères et de se souvenir de son alliance sainte, du serment qu'il avait fait à Abraham, notre père, de nous accorder que sans plus craindre, délivrés de la main de nos ennemis, nous

le servions dans la sainteté et la justice, en sa présence, tous les jours de notre vie. »

Ensuite il dit à Jean : « Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut, car tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies, pour donner la connaissance du Salut à son peuple en vue de la rémission de ses péchés. » C'était bien là, en effet, la « connaissance du Salut » qui leur manquait, à savoir celle du Fils de Dieu. Cette connaissance, Jean allait la leur procurer, en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, qui enlève le péché du monde. C'est de lui que j'ai dit : Après moi vient un homme qui est passé devant moi parce qu'il était avant moi, et nous avons tous reçu de sa plénitude. » Telle était la « connaissance du Salut ». Il ne s'agissait donc ni d'un autre Dieu, ni d'un autre Père, ni d'un Abîme, ni d'un Plérôme de trente Bons, ni d'une Mère décorée du nom d'Ogdoade ! Mais la « connaissance du Salut », c'était la connaissance du Fils de Dieu, qui est appelé et est en toute vérité Salut, Sauveur et Vertu salvatrice : — Salut, dans ce texte : « En vue de ton Salut je t'ai attendu, Seigneur » ; Sauveur, dans cet autre : « Voici mon Dieu, mon Sauveur, je me confierai en lui » ; Vertu salvatrice, enfin, dans ce troisième : « Dieu a fait connaître sa Vertu salvatrice à la face des nations. » Il est en effet Sauveur parce que Fils et Verbe de Dieu ; il est Vertu salvatrice parce qu'Esprit, « car, est-il dit, l'Esprit de notre face, c'est le Christ Seigneur » ; enfin il est Salut, parce que chair, car « le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous ». Telle était la « connaissance du Salut » que Jean procurait à ceux qui faisaient pénitence et croyaient en l'Agneau de Dieu qui enlève le péché du monde.

Luc dit encore qu'un ange du Seigneur apparut aux bergers, leur annonçant la bonne nouvelle de la joie : « Il est né, leur disait-il, dans la maison de David, un Sauveur, qui est le Christ Seigneur. » C'était ensuite « une troupe nombreuse de l'armée céleste qui louait Dieu et disait : Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre paix aux hommes en qui il se complaît. » Il s'agirait, au dire des « Gnostiques » au nom menteur, d'AnGES venus de l'Ogdoade et annonçant la descente du Christ d'en haut. Mais ces « Gnostiques » ruinent leur propre thèse, lorsqu'à l'opposé ils affirment que le Christ et Sauveur d'en haut n'est pas né, mais qu'après le baptême du Jésus de l'économie il est descendu sur celui-ci sous la forme d'une colombe. Ils mentent donc, d'après eux, les Anges de l'Ogdoade, lorsqu'ils disent : « Il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ Seigneur, dans la ville de David. » Car ni le Christ ni le Sauveur ne sont nés à ce moment-là, s'il faut en croire les hérétiques, mais bien le Jésus de l'économie, qui relève de l'Auteur du monde et en qui, après son baptême, c'est-à-dire trente ans plus tard, serait descendu le Sauveur d'en haut. Et pourquoi les anges ont-ils ajouté « dans la ville de David », sinon pour annoncer cette bonne nouvelle que la promesse faite par Dieu à David — à savoir qu'il y aurait un Roi éternel qui serait le « fruit de son sein » — était maintenant un fait accompli ? C'est bien en effet le Créateur de cet univers qui avait fait cette promesse à David, comme le dit David lui-même : « Mon secours vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre » ; et encore : « En sa main sont les extrémités de la terre, et les cimes des montagnes sont à lui : car c'est à lui qu'appartient la mer, et c'est lui qui l'a faite, et ce sont ses mains aussi qui ont modelé la terre ferme. Venez, adorons-le et prosternons-nous devant lui, et pleurons en présence du Seigneur qui nous a faits, car c'est lui notre Dieu. » De toute évidence, l'Esprit Saint annonçait ainsi d'avance par la bouche de David, à l'intention de ceux qui l'écoutent¹, qu'il s'en trouverait pour mépriser Celui qui nous a modelés et qui est aussi le seul Dieu : d'où les paroles que nous venons de citer. Il voulait dire ceci : « Ne vous laissez pas induire en erreur, car en dehors ou au-dessus de lui il n'existe pas d'autre Dieu vers lequel il faille plutôt vous tourner. » Il nous disposait de la sorte à la piété et à la reconnaissance envers Celui qui nous a faits, nous a créés et nous nourrit. Qu'advient-il, dès lors, de ceux qui ont imaginé un blasphème aussi énorme contre leur Créateur ? Le même avertissement nous est donné aussi par les anges, car, en disant : « Gloire à Dieu dans les hauteurs, et paix sur la terre », ils ont, par ces paroles mêmes, glorifié Celui qui a fait les « hauteurs », c'est-à-dire les régions supracélestes, et créé tout ce qui se rencontre sur la terre, et qui a envoyé du ciel à l'ouvrage par lui modelé, c'est-à-dire « aux hommes », sa bonté salvatrice. Et c'est pourquoi « les bergers, est-il dit, s'en retournèrent, glorifiant Dieu pour tout ce qu'ils avaient entendu et vu, comme il leur avait été annoncé ». Car ce n'est pas un autre Dieu que glorifiaient les bergers Israélites, mais Celui qui avait été annoncé par la Loi et les prophètes, l'Auteur de toutes choses, Celui-là même que glorifiaient aussi les anges. Si, au contraire, les Anges prétendument venus de l'Ogdoade avaient glorifié un Dieu et les bergers un autre, c'est l'erreur, et non la vérité, que leur eussent apportée ces Anges venus de l'Ogdoade.

Luc dit encore au sujet du Seigneur : « Lorsque furent accomplis les jours de la purification, ils le conduisirent à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, conformément à ce qui est écrit dans la Loi du Seigneur : "Tout mâle premier-né sera proclamé consacré au Seigneur", et pour donner en sacrifice, ainsi

qu'il est dit dans la Loi du Seigneur, un couple de tourterelles ou deux petits de colombes. » Luc donne manifestement ici l'appellation de «Seigneur», au sens absolu de ce terme, à Celui qui a établi la Loi. Et Siméon lui aussi, poursuit-il, « bénit Dieu et dit : Maintenant tu libères ton esclave, ô Maître, dans la Paix, car mes yeux ont vu ton Salut que tu as préparé à la face de tous les peuples, Lumière pour éclairer les nations et Gloire de ton peuple Israël. » Et Anne, la prophétesse, est-il dit, glorifiait pareillement Dieu à la vue du Christ, « et elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption de Jérusalem ». Tous ces textes montrent qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a ouvert aux hommes le Testament nouveau de la liberté par l'« économie » nouvelle de la venue de son Fils.

Témoignage de Marc

C'est pourquoi aussi Marc, interprète et compagnon de Pierre, commence ainsi sa rédaction de l'Évangile : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, selon qu'il est écrit dans les prophètes : "Voici que j'envoie mon messenger devant ta face pour te préparer le chemin. Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits les sentiers devant notre Dieu ». De toute évidence, il situe le commencement de l'Évangile dans les paroles des saints prophètes, et il montre d'emblée que Celui qu'ils ont reconnu pour Seigneur et Dieu, c'est lui le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui avait promis à celui-ci d'envoyer son messenger devant sa face, et ce messenger était Jean, qui, « dans l'Esprit et la puissance d'Elie», criait dans le désert : «Préparez le chemin du Seigneur, rendez droits les sentiers devant notre Dieu. » Car les prophètes n'annonçaient pas tantôt un Dieu et tantôt un autre, mais un seul et le même, encore qu'au moyen de désignations diverses et d'appellations multiples. Car multiple et riche est le Père, ainsi que nous l'avons montré dans le livre précédent et que nous le montrerons, par les textes des prophètes eux-mêmes, dans la suite de notre ouvrage. Marc dit, d'autre part, à la fin de son Évangile : « Et le Seigneur Jésus, après leur avoir ainsi parlé, fut enlevé dans les cieus et s'assit à la droite de Dieu. » C'est la confirmation de ce qu'avait dit le prophète : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds. » Ainsi donc il n'y a qu'un seul et même Dieu et Père, qui a été prêché par les prophètes et transmis par l'Évangile, Celui-là même que nous, chrétiens, nous honorons et aimons de tout notre cœur, à savoir le Créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils renferment.

Témoignage de Jean

C'est cette même foi qu'a annoncée Jean, le disciple du Seigneur. Il voulait, en effet, par l'annonce de l'Évangile, extirper l'erreur semée parmi les hommes par Cérinthe et, bien avant lui, par ceux qu'on appelle les Nicolaïtes — il s'agit d'une ramification de la Gnose au nom menteur —. Il désirait les confondre et les persuader qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui a fait toutes choses par son Verbe, et qu'il est dès lors faux d'affirmer, comme ils le font, qu'autre est le Démiurge et autre le Père du Seigneur ; qu'autre aussi est le Fils du Démiurge et autre le Christ d'en haut, qui serait demeuré impassible lors de sa descente sur Jésus, le Fils du Démiurge, et se serait envolé de nouveau dans son Plérôme ; que le Principe est le Monogène, tandis que le Logos est le Fils de ce Monogène ; qu'enfin notre monde créé n'a pas été fait par le premier Dieu, mais par une Puissance située dans des régions tout à fait inférieures et coupée de toute communication avec les réalités invisibles et innommables. C'est toutes ces erreurs que voulut éliminer le disciple du Seigneur, et en même temps établir dans l'Église la règle de vérité, à savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu tout-puissant qui, par son Verbe, a fait toutes choses, les visibles et les invisibles. Il voulut aussi indiquer que dans ce même Verbe, par lequel il avait effectué la création, Dieu a procuré le salut aux hommes qui se trouvent dans cette création. Il commença donc son enseignement évangélique par ces mots : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était, au commencement, auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par son entremise et, sans lui, rien n'a été fait. Ce qui a été fait en lui est vie, et la Vie était la Lumière des hommes, et la Lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point saisie. » «Toutes choses, dit-il, ont été faites par son entremise » : dans ce « toutes choses » est évidemment inclus notre monde créé, car on ne peut concéder aux hérétiques que l'expression « toutes choses » désignerait ce qui se trouve à l'intérieur de leur Plérôme. En effet, si leur Plérôme contient aussi ces choses qui nous entourent, notre vaste monde créé n'est donc pas en dehors de lui, ainsi que nous l'avons montré dans le livre précédent ;

si, au contraire, ces choses sont en dehors du Plérôme — ce qui d'ailleurs est apparu comme impossible —, leur prétendu Plérôme n'est plus « toutes choses ». Donc ce vaste monde créé n'est pas en dehors de ce « toutes choses ».

Jean a d'ailleurs lui-même écarté de nous toute divergence d'opinions, en disant : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par son entremise, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre domaine, et les siens ne l'ont pas reçu. » D'après Marcion et ses pareils, au contraire, le monde n'a pas été fait par son entremise, et il n'est pas venu dans son propre domaine, mais dans un domaine étranger. Selon certains d'entre les « Gnostiques », c'est par des Anges qu'aurait été fait ce monde, et non par l'entremise du Verbe de Dieu. Selon les disciples de Valentin, il n'aurait pas davantage été fait par l'entremise du Logos, mais par celle du Démiurge. En effet, d'un côté, le Logos agissait en sorte que telles ou telles similitudes fussent produites à l'imitation des réalités d'en haut, comme ils disent, et, de l'autre, le Démiurge effectuait la production de la création. Car ils prétendent que ce dernier fut émis par la Mère comme Seigneur et Démiurge de l'œuvre de création et ils veulent que ce monde ait été fait par l'entremise de ce Démiurge, alors que l'Évangile dit clairement que toutes choses ont été faites par l'entremise du Verbe, qui était au commencement auprès de Dieu.

Et c'est ce « Verbe », dit Jean, qui « s'est fait chair et a habité parmi nous ». D'après les hérétiques, par contre, ni le Logos ne s'est fait chair, ni le Christ, ni le Sauveur issu de tous les Eons. Car ils soutiennent que le Logos et le Christ ne sont même pas venus en ce monde ; quant au Sauveur, il n'aurait connu ni incarnation ni souffrance, mais il serait seulement descendu sous forme de colombe dans le Jésus de l'économie et, après avoir annoncé le Père inconnaissable, il serait remonté dans le Plérôme. D'après les uns, seul aurait revêtu une chair et aurait souffert le Jésus de l'économie, qui serait passé à travers Marie comme de l'eau à travers un tube ; pour d'autres, ce serait le Fils du Démiurge, en lequel serait descendu le Jésus de l'économie ; pour d'autres encore, Jésus serait né de Joseph et de Marie, et en lui serait descendu le Christ d'en haut, qui est sans chair et impassible. Or, selon aucune de ces opinions hérétiques, « le Verbe » de Dieu ne « s'est fait chair ». En effet, si l'on scrute les systèmes de tous ces gens, on constate que tous introduisent un Logos de Dieu et un Christ d'en haut qui sont sans chair et impassibles : les uns pensent que le Logos ou Christ en question s'est manifesté en revêtant la forme d'un homme, mais nient qu'il soit né et se soit incarné ; d'autres n'admettent même pas qu'il ait pris la forme d'un homme, mais veulent qu'il soit descendu sous forme de colombe sur le Jésus né de Marie. Tous ces gens-là donc, le disciple du Seigneur fait la preuve qu'ils sont de faux témoins, lorsqu'il dit : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. »

Et pour que nous n'ayons pas à nous livrer à des recherches, lui-même nous enseigne au surplus de quel Dieu est ce Verbe qui s'est fait chair : « Il y eut, dit-il, un homme envoyé par Dieu : son nom était Jean. Il vint comme témoin, pour rendre témoignage à la Lumière. Il n'était pas la Lumière, mais il venait pour rendre témoignage à la Lumière ". » Ce Jean le Précurseur, qui rendait témoignage à la Lumière, par quel Dieu avait-il donc été envoyé ? Sans aucun doute par Celui dont Gabriel était l'ange — car c'est celui-ci qui annonça la bonne nouvelle de la naissance de Jean — et qui déjà, par les prophètes, avait promis d'envoyer son messenger devant la face de son Fils pour lui préparer le chemin, c'est-à-dire pour rendre témoignage à la Lumière, « dans l'Esprit et la puissance d'Elie ». Et Elie, à son tour, de quel Dieu fut-il le serviteur et le prophète ? De Celui qui avait fait le ciel et la terre, ainsi qu'il le confesse lui-même. Si donc Jean était envoyé par le Créateur et l'Auteur de ce monde, comment aurait-il pu rendre témoignage à une Lumière prétendument descendue des lieux innommables et invisibles ? Car tous les hérétiques ont décrété que le Démiurge ignore la Puissance qui est au-dessus de lui — cette Puissance dont Jean se trouve précisément être le témoin et l'indicateur. Et c'est d'ailleurs pour cela que, au dire du Seigneur, Jean a eu « plus qu'un prophète » : tous les autres prophètes ont annoncé la venue de la Lumière du Père et ont désiré être jugés dignes de voir Celui qu'ils prêchaient, mais Jean, tout en l'annonçant par avance de la même manière que les autres, l'a vu présent, l'a désigné et a persuadé à beaucoup de croire en lui, si bien qu'il a tenu à la fois la place d'un prophète et celle d'un apôtre. C'est cela même que signifient les mots « plus qu'un prophète », car il y a « premièrement les apôtres, et deuxièmement les prophètes », encore que tous les dons viennent d'un seul et même Dieu.

Car il était déjà bon, ce vin qui avait été produit par Dieu dans la vigne par le processus de la création et qui fut bu en premier lieu : nul de ceux qui en burent ne le critiqua, et le Seigneur lui-même en accepta. Mais meilleur fut le vin qui, par l'entremise du Verbe, en raccourci et simplement, fut fait à partir de l'eau à l'usage de ceux qui avaient été invités aux noces. En effet, quoique le Seigneur eût le pouvoir,

sans partir d'aucune créature préexistante, de fournir du vin aux convives et de combler de nourriture les affamés, il n'a pas procédé de cette façon, mais c'est en prenant des pains qui provenaient de la terre et en rendant grâces, comme c'est encore en changeant de l'eau en vin, qu'il a rassasié les convives et désaltéré les invités aux noces. Il montrait par là que le Dieu qui a fait la terre et lui a commandé de porter du fruit, qui a établi les eaux et fait jaillir les sources, ce même Dieu octroie aussi au genre humain, dans les derniers temps, par l'entremise de son Fils, la bénédiction de la Nourriture et la grâce du Breuvage, lui, l'Incompréhensible, par Celui qui peut être compris, lui, l'Invisible, par Celui qui peut être vu : car ce Fils n'est pas en dehors de lui, mais se trouve dans le sein du Père.

En effet, « Dieu, est-il dit, personne ne l'a jamais vu ; seul le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, l'a lui-même fait connaître ». Car ce Père, qui est invisible, le Fils qui est dans son sein le fait connaître à tous. C'est pourquoi ceux-là le connaissent à qui le Fils l'a révélé; de son côté, le Père donne la connaissance de son Fils, par ce Fils même, à ceux qui l'aiment. C'est pour l'avoir appris du Père que Nathanaël le connut, lui à qui le Seigneur rendit ce témoignage qu'il était « un véritable Israélite en qui il n'y avait pas de fraude ». Cet Israélite connut son Roi, et il lui dit : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le Roi d'Israël. » C'est aussi pour l'avoir appris du Père que Pierre connut « le Christ, le Fils du Dieu vivant », de ce Dieu qui disait : « Voici mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu. Je mettrai mon Esprit sur lui, et il fera connaître le jugement aux nations. Il ne disputera ni ne criera, et nul n'entendra sa voix sur les places. Il ne brisera pas le roseau à demi rompu et il n'éteindra pas la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il assure le triomphe du jugement, et c'est en son nom que les nations mettront leur espoir. »

l'Evangile tétramorphe

Tels sont les commencements de l'Evangile : ils annoncent un seul Dieu, Créateur de cet univers, qui fut prêché par les prophètes et donna la Loi par l'entremise de Moïse ; ils proclament que ce Dieu est le Père de notre Seigneur Jésus-Christ et, en dehors de lui, ils ne connaissent point d'autre Dieu ni d'autre Père. Si grande est l'autorité qui s'attache à ces Evangiles, que les hérétiques eux-mêmes leur rendent témoignage et que chacun d'eux leur arrache quelque lambeau pour tenter d'appuyer son enseignement. Ainsi les Ebionites se servent du seul Évangile selon Matthieu; mais ils sont convaincus par cet Evangile même de ne pas penser correctement au sujet du Seigneur. Marcion ampute l'Évangile selon Luc ; mais les fragments qu'il en conserve encore prouvent qu'il est un blasphémateur à l'égard du seul vrai Dieu. Ceux qui séparent Jésus du Christ et veulent que ce Christ soit demeuré impassible, tandis que Jésus seul aurait souffert, vantent l'Évangile selon Marc; mais, s'ils le lisent avec l'amour de la vérité, ils ont la possibilité de revenir à des idées saines. Quant aux disciples de Valentin, ils utilisent abondamment l'Evangile selon Jean pour accréditer leurs syzygies ; mais ils sont convaincus par cet Evangile même de ne rien dire de correct, ainsi que nous l'avons montré dans le premier livre. Ainsi donc, puisque nos contradicteurs rendent témoignage aux Évangiles et les utilisent, solide et vraie est la preuve que nous élaborons à partir d'eux.

Par ailleurs, il ne peut y avoir ni un plus grand ni un plus petit nombre d'Evangiles. En effet, puisqu'il existe quatre régions du monde dans lequel nous sommes et quatre vents principaux, et puisque, d'autre part, l'Eglise est répandue sur toute la terre et qu'elle a pour colonne et pour soutien l'Evangile et l'Esprit de vie, il est naturel qu'elle ait quatre colonnes qui soufflent de toutes parts l'incorruptibilité et rendent la vie aux hommes. D'où il appert que le Verbe, Artisan de l'univers, qui siège sur les Chérubins et maintient toutes choses, lorsqu'il s'est manifesté aux hommes, nous a donné un Evangile à quadruple forme, encore que maintenu par un unique Esprit. C'est ainsi que David, implorant sa venue, disait : « Toi qui sièges sur les Chérubins, montre-toi. » Car les Chérubins ont une quadruple figure, et leurs figures sont les images de l'activité du Fils de Dieu. « Le premier de ces vivants, est-il dit, est semblable à un lion », ce qui caractérise la puissance, la prééminence et la royauté du Fils de Dieu ; « le second est semblable à un jeune taureau », ce qui manifeste sa fonction de sacrificateur et de prêtre ; « le troisième a un visage pareil à celui d'un homme », ce qui évoque clairement sa venue humaine ; « le quatrième est semblable à un aigle qui vole », ce qui indique le don de l'Esprit volant sur l'Eglise. Les Evangiles seront donc eux aussi en accord avec ces vivants sur lesquels siège le Christ Jésus. Ainsi l'Évangile selon Jean raconte sa génération prééminente, puissante et glorieuse, qu'il tient du Père, en disant : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu », et : « Toutes choses ont été faites par son entremise et sans lui rien n'a été fait. » C'est pourquoi aussi cet Evangile est

rempli de toute espèce de hardiesse : tel est en effet son aspect. L'Évangile selon Luc, étant de caractère sacerdotal, commence par le prêtre Zacharie offrant à Dieu le sacrifice de l'encens, car déjà était préparé le Veau gras qui serait immolé pour le recouvrement du fils cadet. Quant à Matthieu, il raconte sa génération humaine, en disant : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham », et encore : « La génération du Christ arriva ainsi . » Cet Évangile est donc bien à forme humaine, et c'est pourquoi, tout au long de celui-ci, le Seigneur demeure un homme d'humilité et de douceur. Marc enfin commence par l'Esprit prophétique survenant d'en haut sur les hommes, en disant : « Commencement de l'Évangile, selon qu'il est écrit dans le prophète Isaïe. » Il montre ainsi une image ailée de l'Évangile, et c'est pourquoi il annonce son message en raccourci et par touches rapides, car tel est le caractère prophétique. Les mêmes traits se retrouvent aussi dans le Verbe de Dieu lui-même : aux patriarches qui existèrent avant Moïse il parlait selon sa divinité et sa gloire; aux hommes qui vécurent sous la Loi il assignait une fonction sacerdotale et ministérielle; ensuite, pour nous, il se fit homme ; enfin, il envoya le don de l'Esprit céleste sur toute la terre, nous abritant ainsi sous ses propres ailes. En somme, telle se présente l'activité du Fils de Dieu, telle aussi la forme des vivants, et telle la forme de ces vivants, tel aussi le caractère de l'Évangile : quadruple forme des vivants, quadruple forme de l'Évangile, quadruple forme de l'activité du Seigneur. Et c'est pourquoi quatre alliances furent données à l'humanité : la première fut octroyée à Noé après le déluge; la seconde le fut à Abraham sous le signe de la circoncision ; la troisième fut le don de la Loi au temps de Moïse; la quatrième enfin, qui renouvelle l'homme et récapitule tout en elle, est celle qui, par l'Évangile, élève les hommes et leur fait prendre leur envol vers le royaume céleste.

S'il en est ainsi, ils sont vains, ignorants, et audacieux de surcroît, ceux qui rejettent la forme sous laquelle se présente l'Évangile et qui introduisent à l'encontre soit un plus grand, soit un plus petit nombre de figures d'Évangile que celles que nous avons dites, les uns pour paraître avoir trouvé plus que la vérité, les autres pour rejeter les « économies » de Dieu. En effet, Marcion, qui rejette tout l'Évangile ou, pour mieux dire, qui se retranche lui-même de l'Évangile, ne s'en vante pas moins de posséder une partie de cet Évangile. D'autres, pour rejeter le don de l'Esprit répandu aux derniers temps sur le genre humain selon le bon plaisir du Père, n'admettent pas la forme de l'Évangile selon Jean, dans laquelle le Seigneur a promis d'envoyer le Paraclet. Mais ils repoussent du même coup et l'Évangile et l'Esprit prophétique. Ils sont vraiment infortunés, ces gens qui soutiennent qu'il y a de faux prophètes et qui en prennent prétexte pour repousser de l'Église la grâce prophétique, se comportant comme ceux qui, à cause de gens qui viennent en hypocrites, s'abstiennent même des relations avec les frères. Il est normal que de tels hommes n'acceptent pas non plus l'apôtre Paul, car, dans l'épître aux Corinthiens, il a parlé avec précision des charismes prophétiques et il connaît des hommes et des femmes qui prophétisent dans l'Église. Par tout cela donc, ces gens pèchent contre l'Esprit de Dieu et tombent de ce fait dans un péché irrémissible. Quant aux disciples de Valentin, se situant en dehors de toute crainte et publiant des écrits de leur propre fabrication, ils se vantent de posséder plus d'Évangiles qu'il n'en existe. Ils en sont venus en effet à ce degré d'audace d'intituler « Évangile de vérité » un ouvrage composé par eux récemment et ne s'accordant en rien avec les Évangiles des apôtres, si bien que même l'Évangile n'est pas chez eux à l'abri du blasphème. Car si l'Évangile publié par eux est l'Évangile de vérité et s'il diffère de ceux que nous ont transmis les apôtres, tous ceux qui le veulent peuvent se rendre compte, comme il apparaît par les Écritures elles-mêmes, que ce qu'ont transmis les apôtres n'est plus l'Évangile de vérité. Mais que, en fait, les Évangiles des apôtres soient les seuls vrais et solides et qu'il ne puisse en exister ni un plus grand ni un plus petit nombre qu'il n'a été dit, nous l'avons abondamment montré : car, puisque Dieu a fait toutes choses avec harmonie et proportion, il fallait que la forme sous laquelle se présente l'Évangile fût, elle aussi, harmonieuse et proportionnée. Après avoir ainsi examiné la doctrine de ceux qui nous ont transmis l'Évangile, d'après les commencements mêmes de ces Évangiles, venons-en aux autres apôtres et recherchons avec soin leur doctrine sur Dieu ; plus tard, nous entendrons les paroles mêmes du Seigneur.

3. EXAMEN APPROFONDI DU TÉMOIGNAGE DES AUTRES APÔTRES SUR L'UNIQUE VRAI DIEU

Témoignage de Pierre et des disciples

L'apôtre Pierre donc, après la résurrection du Seigneur et son enlèvement aux cieux, voulant compléter le nombre des douze apôtres et leur adjoindre, en remplacement de Judas, un autre apôtre choisi par Dieu, dit à l'assistance : « Frères, il faut que s'accomplisse cette parole de l'Écriture que l'Esprit Saint a prédite par la bouche de David au sujet de Judas, qui s'est fait le guide de ceux qui ont arrêté Jésus — car il comptait au nombre des nôtres — : "Que sa demeure devienne déserte et que personne n'y habite", et : "Qu'un autre reçoive sa charge" ». Pierre complétait ainsi le nombre des apôtres en s'appuyant sur ce qui avait été dit par David.

De même encore, lorsque l'Esprit Saint fut descendu sur les disciples, de telle sorte que tous prophétisaient et parlaient en langues, comme quelques-uns se moquaient d'eux en les accusant d'être ivres de vin doux, Pierre déclara qu'ils n'étaient point ivres, puisqu'on était seulement à la troisième heure du jour, mais que c'était là ce qui avait été dit par le prophète : « Il arrivera dans les derniers jours, dit le Seigneur, que je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et ils prophétiseront. » Le Dieu donc qui par le prophète avait promis d'envoyer son Esprit sur le genre humain, celui-là l'a également envoyé, et c'est ce Dieu-là que Pierre annonce en proclamant qu'il vient d'accomplir sa promesse. « Israélites, dit-il en effet, écoutez mes paroles : Jésus de Nazareth, cet homme accrédité par Dieu auprès de vous par les miracles, les prodiges et les signes que Dieu a faits par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes, cet homme, livré selon le dessein déterminé et la prescience de Dieu, vous l'avez fixé à la croix et vous l'avez fait mourir par la main des impies. Mais Dieu l'a ressuscité, le délivrant des douleurs des enfers, parce qu'il n'était pas possible qu'il fût retenu sous leur pouvoir. David dit en effet à son sujet : "Je voyais le Seigneur devant moi constamment, car il est à ma droite afin que je ne vacille pas. C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui et ma langue a exulté. De plus, même ma chair reposera dans l'espérance, parce que tu n'abandonneras pas mon âme aux enfers et tu ne permettras pas que ton Saint voie la corruption. " » Ensuite Pierre leur dit encore hardiment, au sujet du patriarche David, qu'il était mort, qu'il avait été enseveli et que son tombeau était parmi eux jusqu'à ce jour. « Mais, poursuit-il, comme il était prophète et qu'il savait que Dieu lui avait juré avec serment de faire asseoir du "fruit de son sein" sur son propre trône, il a, par une vue anticipée, parlé de la résurrection du Christ, en disant qu'il n'a pas été abandonné aux enfers et que sa chair n'a pas vu la corruption. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité, nous en sommes tous témoins. Elevé ensuite par la droite de Dieu et ayant reçu du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce don qu'en ce moment même vous voyez et entendez. Car ce n'est pas David qui est monté aux cieux, mais il dit lui-même : "Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Siège à ma droite, jusqu'à ce que je fasse de tes ennemis un escabeau pour tes pieds". Que toute la maison d'Israël sache donc avec certitude que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » Et comme la foule s'écriait : « Que ferons-nous donc ? », Pierre leur dit : « Faites pénitence, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus pour la rémission de ses péchés, et vous recevrez le don de l'Esprit Saint. » Ainsi, les apôtres n'annonçaient pas un autre Dieu ni un autre Plérôme, pas plus qu'ils ne distinguaient un Christ qui aurait souffert et serait ressuscité d'un autre qui se serait envolé et serait demeuré impassible, mais ils annonçaient un seul et même Dieu Père, ainsi qu'un seul et même Christ Jésus, celui-là même qui est ressuscité des morts. C'est la foi en lui qu'ils prêchaient à ceux qui ne croyaient pas au Fils de Dieu, et c'est par les prophètes qu'ils leur démontraient que le Christ que Dieu avait promis d'envoyer, il l'avait envoyé en la personne de ce Jésus même qu'ils avaient crucifié et que Dieu avait ressuscité.

De même encore, lorsque Pierre, accompagné de Jean, vit le boiteux de naissance assis devant la porte du Temple appelée la Belle Porte et demandant l'aumône, « il lui dit : Je n'ai ni argent ni or ; mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. Et aussitôt les plantes et les chevilles de ses pieds s'affermirent, et il marchait, et il entra avec eux dans le Temple, marchant, sautant et glorifiant Dieu. » Comme toute une foule s'était rassemblée autour d'eux à cause de ce miracle, Pierre leur dit : « Israélites, pourquoi vous étonnez-vous de cela et pourquoi nous regardez-vous pareillement, comme si c'était par notre puissance que nous l'avions fait marcher ? Le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob, le Dieu de nos pères, a glorifié son Fils, que vous, vous avez livré en jugement et renié à la face de Pilate qui voulait le relâcher. Pour vous, vous avez accablé le Saint et le Juste, et vous avez demandé que l'on fît grâce à un meurtrier. Le Prince de la vie, vous l'avez fait mourir, mais Dieu l'a ressuscité des morts, nous en sommes témoins. C'est en vertu de la foi en son nom que ce nom a rendu la force à cet homme que vous voyez et connaissez, et la foi qui vient par lui a donné à cet homme une parfaite guérison en présence de vous tous. Et maintenant, frères, je sais que c'est par ignorance que vous avez fait le mal. Dieu a accompli par là ce qu'il avait prédit par la bouche de tous les prophètes, à savoir

que son Christ souffrirait. Faites donc pénitence et convertissez-vous pour que vos péchés soient effacés, que des temps de rafraîchissement viennent pour vous de la face du Seigneur et qu'il envoie Celui qui vous a été destiné, le Christ Jésus, que le ciel doit recevoir jusqu'aux temps de la restauration de toutes choses dont Dieu a parlé par ses saints prophètes. Moïse a dit à nos pères : "Le Seigneur votre Dieu vous suscitera d'entre vos frères un prophète comme moi ; vous l'écouteriez en tout ce qu'il vous dira.

Quiconque n'écouterait pas ce prophète sera exterminé du sein du peuple. " Et tous les prophètes depuis Samuel et tous ceux qui ont parlé dans la suite ont aussi annoncé ces jours-là. Vous êtes, vous, les fils des prophètes et de l'alliance que Dieu a conclue avec vos pères, lorsqu'il a dit à Abraham : "En ta postérité seront bénies toutes les familles de la terre." C'est pour vous d'abord que Dieu a suscité son Fils et l'a envoyé pour vous bénir, afin que chacun de vous se détourne de ses iniquités. » C'est donc une prédication claire que Pierre leur prêcha avec Jean, proclamant cette bonne nouvelle que la promesse faite par Dieu aux pères venait d'être accomplie en Jésus. Il n'annonçait assurément pas un autre Dieu, mais il portait à la connaissance d'Israël le Fils de Dieu qui s'était fait homme et avait souffert la Passion, il prêchait en Jésus la résurrection des morts, et il faisait savoir que tout ce que les prophètes avaient annoncé au sujet de la Passion du Christ, Dieu l'avait accompli.

C'est pourquoi encore, les princes des prêtres s'étant réunis, Pierre leur dit hardiment : « Chefs du peuple et anciens d'Israël, puisque nous sommes aujourd'hui interrogés par vous à l'occasion d'un bienfait accordé à un infirme, pour savoir comment cet homme a été guéri, sachez-le bien, vous tous et tout le peuple d'Israël : c'est au nom de Jésus-Christ de Nazareth, que vous, vous avez crucifié et que Dieu a ressuscité des morts, c'est par lui que cet homme se présente devant vous en pleine santé. C'est lui la pierre dédaignée par vous, les bâtisseurs, qui est devenue la pierre angulaire. Et il n'y a pas d'autre nom sous le ciel qui ait été donné aux hommes, en lequel nous devons être sauvés. » Ainsi les apôtres ne changeaient pas Dieu, mais ils annonçaient au peuple que le Christ était ce Jésus même qui avait été crucifié : ce Jésus, le Dieu qui avait envoyé les prophètes — c'est-à-dire Dieu en personne — l'avait ressuscité et avait donné en lui le salut aux hommes.

Couverts de confusion tant par cette guérison — « car, dit l'Écriture, l'homme à qui était arrivée cette guérison miraculeuse avait plus de quarante ans » — que par l'enseignement des apôtres et l'explication des prophètes, les grands prêtres relâchèrent Pierre et Jean. Ceux-ci revinrent donc vers les autres apôtres et les disciples du Seigneur, c'est-à-dire vers l'Église, et ils racontèrent ce qui s'était passé et comment ils avaient agi hardiment au nom de Jésus. « Ce qu'entendant », est-il dit, toute l'Église, « d'un seul cœur, éleva la voix vers Dieu et dit : Maître, c'est toi le Dieu qui as fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils renferment, toi qui as dit par l'Esprit Saint parlant par la bouche de notre père David, ton serviteur : "Pourquoi les nations ont-elles frémi et les peuples ont-ils tramé de vains projets ? Les rois de la terre se sont présentés et les princes se sont ligués ensemble contre le Seigneur et contre son Christ." Car ils se sont ligués en vérité dans cette ville contre ton saint Fils Jésus que tu avais oint, Hérode et Ponce Pilate avec les nations et les peuples d'Israël, pour faire tout ce que ta main et ton conseil avaient par avance décidé. » Telles étaient les voix de cette Église de laquelle toute Église tire son origine; telles étaient les voix de la Cité mère des citoyens de la nouvelle alliance ; telles étaient les voix des apôtres, telles étaient les voix des disciples du Seigneur : ils étaient véritablement « parfaits », pour avoir été, après l'enlèvement du Seigneur, rendus parfaits par l'Esprit, et ils invoquaient le Dieu qui a fait le ciel et la terre et la mer, celui-là même qui avait été prêché par les prophètes, ainsi que son Fils Jésus, que Dieu a oint, et ils ne connaissaient point d'autre Dieu. Car il n'y avait là, à ce moment, ni Valentin ni Marcion ni aucun de ces gens qui se perdent eux-mêmes et perdent ceux qui se fient à eux. Et c'est pourquoi la prière des disciplines fut entendue du Dieu Créateur de toutes choses : « Le lieu où ils étaient réunis trembla, est-il dit, et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils annonçaient la parole de Dieu avec assurance à quiconque voulait croire. »

Car, est-il dit, « les apôtres rendaient puissamment témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus ». Ils disaient aux Juifs : « Le Dieu de nos pères a ressuscité Jésus, que vous avez mis à mort en le suspendant au bois. C'est lui que Dieu a exalté par sa gloire comme Prince et Sauveur, afin d'accorder à Israël le repentir et la rémission des péchés. Et nous, nous sommes en lui témoins de ces choses, ainsi que l'Esprit Saint, que Dieu a donné à ceux qui lui obéissent. » « Chaque jour, est-il encore dit, au Temple comme dans les maisons particulières, ils ne cessaient d'enseigner et d'annoncer la bonne nouvelle du Christ Jésus », Fils de Dieu. C'était là, en effet, la connaissance du Salut, celle qui rend parfaits à l'égard de Dieu ceux qui connaissent la venue de son Fils.

Mais certains ont l'impudence de dire que, prêchant chez les Juifs, les apôtres ne pouvaient leur annoncer d'autre Dieu que celui auquel croyaient ces Juifs. Nous leur répondrons que, si les apôtres ont parlé suivant les opinions reçues antérieurement parmi les hommes, personne n'a appris d'eux la vérité ; et, bien auparavant déjà, personne ne l'avait apprise du Seigneur, puisque, à en croire ces gens, lui-même avait déjà parlé de cette manière. Par conséquent, les hérétiques eux-mêmes ne connaissent pas non plus la vérité, mais, comme ils avaient d'avance telle idée sur Dieu, ils ont reçu un enseignement accommodé à leur entendement. Dans une telle perspective, il n'y aura de règle de vérité chez personne, mais tous se verront attribuer par tous la connaissance de cette vérité, puisqu'on aura parlé à chacun pour abonder dans son sens et selon sa façon de voir. Superflue et sans objet apparaîtra dès lors la venue du Seigneur, s'il est vrai qu'il n'est venu que pour autoriser et conserver l'idée que chacun se faisait jusque là de Dieu. Au surplus, il était bien autrement incommode d'annoncer aux Juifs que l'homme qu'ils avaient vu et qu'ils avaient crucifié, cet homme même était le Christ, le Fils de Dieu, leur Roi éternel. Ce n'est donc pas suivant les opinions antérieures des Juifs que les apôtres leur parlaient : eux qui les traitaient en face de meurtriers du Seigneur, combien plus hardiment leur eussent-ils annoncé un Père qui aurait été au-dessus du Créateur à l'encontre de ce que chacun croyait déjà ! Le péché des Juifs eût d'ailleurs été bien moindre, puisque le Sauveur d'en haut vers lequel ils auraient eu à monter était impassible et, par conséquent, ne pouvait avoir été crucifié par eux. De même en effet que les apôtres ne parlaient pas aux païens selon les croyances de ceux-ci mais leur disaient hardiment que leurs dieux étaient des idoles de démons et non des dieux, de même ils eussent annoncé aux Juifs, s'ils l'avaient effectivement connu, un autre Père plus grand et plus parfait, plutôt que d'entretenir et d'accroître la fausse idée qu'ils se seraient faite de Dieu. Ajoutons qu'en détruisant l'erreur des païens et en les arrachant à leurs dieux, ils ne leur inculquaient assurément pas une autre erreur, mais, en balayant des dieux qui n'en étaient pas, ils présentèrent Celui qui est le seul Dieu et le vrai Père.

Ainsi, par les paroles qu'à Césarée Pierre adressa au centurion Corneille et aux païens qui se trouvaient avec lui — c'était la première fois que la parole de Dieu était annoncée à des païens —, nous pouvons savoir ce qu'annonçaient les apôtres, quelle était leur prédication et quelle doctrine ils avaient sur Dieu. Ce Corneille, est-il dit, était « un homme pieux et craignant Dieu, ainsi que toute sa maison; il faisait beaucoup d'aumônes au peuple et priait Dieu continuellement. Il vit donc vers la neuvième heure du jour un ange de Dieu qui entra chez lui et qui lui dit : Tes aumônes sont montées en mémorial devant Dieu. C'est pourquoi envoie des hommes vers Simon, qu'on appelle Pierre. » Pendant ce temps, Pierre voyait une révélation, au cours de laquelle une voix céleste lui répondait : « Ce que Dieu a purifié, ne l'appelle pas souillé. » Car le Dieu qui par la Loi avait distingué entre les aliments purs et impurs, ce Dieu même avait purifié les nations par le sang de son Fils, et c'est ce Dieu qu'honorait Corneille. Quand donc Pierre arriva près de Corneille, il dit : « En vérité, je me rends compte que Dieu ne fait pas acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable. » Il indiquait par là clairement que le Dieu que Corneille craignait déjà auparavant, dont il avait été instruit par la Loi et les prophètes et à cause de qui il faisait ses aumônes, celui-là était véritablement Dieu. Mais il manquait à Corneille la connaissance du Fils. C'est pourquoi Pierre ajouta : « Vous savez vous-mêmes ce qui s'est passé dans toute la Judée, à partir de la Galilée, après le baptême que Jean a prêché : comment Dieu a oint d'Esprit Saint et de force Jésus de Nazareth, qui est passé en tout lieu en faisant le bien et en guérissant tous ceux qui étaient opprimés par le diable, car Dieu était avec lui. Et nous, nous sommes témoins de tout ce qu'il a fait dans le pays des Juifs et à Jérusalem, lui qu'ils ont fait mourir en le suspendant au bois. Ce Jésus, Dieu l'a ressuscité le troisième jour et il lui a donné de se manifester, non à tout le peuple, mais aux témoins choisis d'avance par Dieu, à nous qui avons mangé et bu avec lui après sa résurrection d'entre les morts. Et il nous a prescrit de prêcher au peuple et d'attester que c'est lui qui a été constitué par Dieu Juge des vivants et des morts. C'est à lui que tous les prophètes rendent ce témoignage que tout homme qui croit en lui reçoit par son nom la rémission des péchés. » C'est donc le Fils de Dieu et sa venue, encore ignorés des hommes, qu'annonçaient les apôtres à ceux qui avaient déjà été instruits sur Dieu, mais ils n'introduisaient pas un autre Dieu pour autant. Car, si Pierre avait connu quelque doctrine de ce genre, il aurait librement prêché aux païens qu'autre était le Dieu des Juifs et autre celui des chrétiens ; et, comme ils étaient effrayés à cause de la vision de l'ange, ils auraient cru tout ce qu'il leur aurait dit. Mais les paroles de Pierre montrent que, d'une part, il a gardé le Dieu qui leur était déjà connu, et que, de l'autre, il leur a attesté que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, le Juge des vivants et des morts — ce Jésus-Christ même en qui il commanda de les baptiser pour la rémission des péchés — ;

et non seulement cela, mais il a attesté aussi que c'est bien Jésus lui-même qui est le Fils de Dieu, ce Jésus qui, pour avoir été oint par l'Esprit Saint, est appelé Jésus-Christ. Et c'est ce même Jésus qui est né de Marie, comme l'implique le témoignage de Pierre. Est-ce que par hasard Pierre n'aurait pas encore eu à ce moment-là la connaissance parfaite, celle que ces gens-là ont découverte par la suite ? Imparfait serait donc Pierre, à les en croire, imparfaits aussi les autres apôtres. Il faudra donc qu'ils reviennent à la vie et qu'ils se fassent leurs disciples, pour devenir parfaits eux aussi ! Mais cela est ridicule. La preuve est ainsi faite que ces gens sont les disciples, non des apôtres, mais de leur propre jugement perverti : d'où la diversité de leurs opinions, chacun d'entre eux recevant l'erreur suivant sa capacité. L'Eglise, au contraire, qui tire des apôtres sa ferme origine, persévère à travers le monde entier dans une seule et même doctrine sur Dieu et sur son Fils.

Témoignage de Philippe

Et Philippe encore, à l'eunuque de la reine d'Ethiopie qui revenait de Jérusalem et lisait le prophète Isaïe, qui donc, seul à seul, a-t-il annoncé ? N'est-ce pas Celui dont le prophète a dit : « Comme une brebis il a été mené à regorgement, et, comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'a pas ouvert la bouche. Pourtant, qui racontera sa génération ? Car sa vie sera retranchée de la terre » ? Ce personnage, expliquait Philippe, c'était Jésus, et l'Écriture s'était accomplie en lui. Et c'est bien ce que l'eunuque lui-même, ayant cru et demandant aussitôt à être baptisé, disait : « Je crois que Jésus est le Fils de Dieu. » Il fut ensuite envoyé vers les régions de l'Ethiopie pour y prêcher cela même qu'il avait cru, à savoir : d'abord, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Celui qu'ont prêché les prophètes ; ensuite, que le Fils de ce Dieu a déjà accompli sa venue comme homme, qu'il a été, telle une brebis, mené à regorgement et qu'il a réalisé tout ce que les prophètes disent de lui.

Témoignage de Paul

Paul lui aussi, après que le Seigneur lui eut parlé du haut du ciel, lui montrant qu'il persécutait son Maître en persécutant les disciples de celui-ci, et qu'il eut envoyé Ananie vers lui pour qu'il recouvrât la vue et fût baptisé — Paul donc, « dans les synagogues de Damas, prêchait en toute hardiesse Jésus, proclamant qu'il est le Christ, le Fils de Dieu ». C'est là le mystère qu'il dit lui avoir été manifesté par une révélation, à savoir que Celui qui a souffert sous Ponce Pilate, c'est lui le Seigneur de tous les hommes et leur Roi et leur Dieu et leur Juge, car il a reçu du Dieu de toutes choses la puissance, pour « s'être fait obéissant jusqu'à la mort, et la mort de la croix. »

Et la preuve qu'il en est bien ainsi, c'est que, annonçant l'Évangile aux Athéniens à l'Aréopage, c'est-à-dire dans un lieu où, en l'absence des Juifs, il lui était loisible de prêcher librement le vrai Dieu, il leur dit : « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qu'il renferme, lui qui est le Seigneur du ciel et de la terre, n'habite pas dans des temples faits de main d'homme, et il n'est pas servi par des mains humaines, comme s'il avait besoin de quoi que ce soit, lui qui a donné à tous la vie, le souffle et toutes choses. Il a fait, à partir d'un seul sang, habiter toute la race des hommes sur la face de toute la terre, fixant les temps dans les limites de leur habitat, pour qu'ils cherchent le divin, si toutefois ils peuvent le toucher et le trouver, encore qu'il ne soit pas loin de chacun de nous. Car en lui nous vivons, nous nous mouvons et nous sommes, et, comme l'ont dit certains des vôtres : "De sa race aussi nous sommes." Si nous sommes donc de la race de Dieu, nous ne devons pas croire que le divin soit semblable à l'or, à l'argent ou à la pierre, travaillés par l'art ou le génie de l'homme. Sans tenir compte des temps d'ignorance, Dieu enjoint maintenant aux hommes d'avoir tous et partout à se repentir et à revenir à lui, parce qu'il a fixé un jour pour juger l'univers en justice par l'homme Jésus qu'il a désigné, l'accréditant auprès de tous en le ressuscitant d'entre les morts. » Dans ce passage, Paul ne leur annonce pas seulement le Dieu Créateur du monde, et cela en l'absence des Juifs, mais il déclare encore que ce Dieu a fait habiter un seul genre humain sur toute la terre. Comme le dit aussi Moïse : « Quand le Très-Haut sépara les nations comme il avait dispersé les fils d'Adam, il fixa les frontières des nations d'après le nombre des anges de Dieu » ; par contre, le peuple qui croyait en Dieu n'était plus sous le pouvoir des anges, mais sous celui du Seigneur, car « la part du Seigneur, ce fut son peuple Jacob, et la portion de son héritage, ce fut Israël ». De même encore, pendant que Paul se trouvait avec Barnabé à Lystres de Lycaonie, comme il venait de faire marcher un boiteux de naissance au nom du Seigneur Jésus-Christ et que la foule voulait les

honorer comme des dieux à cause de ce prodige, il leur dit : « Nous sommes des hommes de même condition que vous, qui vous annonçons la bonne nouvelle de Dieu, pour que vous quittiez ces vanités et que vous vous tourniez vers le Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et la mer et tout ce qu'ils renferment. Au cours des générations passées, il a permis que toutes les nations suivent leurs voies ; néanmoins, il ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, répandant ses bienfaits du haut du ciel, vous donnant les pluies et les saisons fertiles, rassasiant vos cœurs de nourriture et de joie. »

Qu'avec ces prédications concordent toutes les épîtres de Paul, nous le montrerons au lieu opportun d'après ces épîtres mêmes, lorsque nous exposerons la doctrine de l'Apôtre. Tandis que nous peinons sur ces preuves tirées des Écritures et que nous tâchons de présenter brièvement et en raccourci ce qui s'y trouve dit de façon multiple, applique-toi aussi toi-même avec patience à ces preuves et ne crois pas que ce soit du verbiage : tu dois comprendre que des preuves contenues dans les Écritures ne peuvent être produites qu'en citant ces Écritures mêmes.

Témoignage d'Étienne

De même encore Étienne, qui fut choisi par les apôtres comme premier diacre et qui, le premier aussi de tous les hommes, suivit les traces du martyr du Seigneur, ayant été mis à mort le premier pour avoir confessé le Christ, parlait hardiment au milieu du peuple et l'enseignait en ces termes : « Le Dieu de gloire apparut à notre père Abraham et lui dit : Sors de ton pays et de ta parenté, et viens dans le pays que je te montrerai. Et il le fit émigrer dans ce pays où vous-mêmes habitez maintenant. Il ne lui donna pas d'héritage dans ce pays, pas même un pouce de terrain, mais il promit de le lui donner en possession, ainsi qu'à sa postérité après lui. Dieu lui déclara que sa postérité séjournerait en terre étrangère, qu'on l'asservirait et la maltraiterait pendant quatre cents ans. "Mais la nation à laquelle ils seront asservis, je la jugerai, dit Dieu ; après quoi ils s'en iront et me serviront dans ce lieu-ci." Et il lui donna l'alliance de la circoncision, et ainsi Abraham engendra Isaac. » Le reste des paroles d'Étienne annonce le même Dieu, qui fut avec Joseph et avec les patriarches et qui s'entretint aussi avec Moïse.

Tout l'enseignement des apôtres annonce donc un seul et même Dieu, qui a fait émigrer Abraham, lui a promis l'héritage, lui a donné l'alliance de la circoncision au temps opportun, a rappelé d'Égypte sa descendance conservée d'une façon visible grâce à cette circoncision — car c'est comme un signe que Dieu la leur avait donnée, pour qu'ils ne fussent pas semblables aux Égyptiens — ; et c'est ce Dieu-là qui est le Créateur de toutes choses, c'est lui le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, c'est lui le Dieu de gloire : voilà ce que peuvent apprendre, par les paroles mêmes et par les actes des apôtres, ceux qui le veulent, tout comme ils peuvent aussi se rendre compte que c'est lui le seul Dieu, au-dessus duquel il n'en est point d'autre. Si d'ailleurs il en existait un autre au-dessus du Créateur, nous dirions que, en comparaison, ce dernier est infiniment meilleur que lui, car le meilleur se révèle par les œuvres, ainsi que nous l'avons déjà dit, et, comme ces gens-là sont incapables de montrer la moindre œuvre de leur Père, la preuve est faite que le Créateur est le seul Dieu. Si quelqu'un, «en mal de recherches», croit devoir entendre allégoriquement ce que les apôtres ont dit au sujet de Dieu, qu'il examine nos précédents exposés, où nous avons montré qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur et Auteur de toutes choses, et où nous avons réfuté et mis à nu leurs assertions. Il constatera que nos exposés sont en accord avec l'enseignement des apôtres et qu'ils présentent ce qu'ils enseignaient et croyaient, à savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur de toutes choses. Et quand cet homme aura rejeté de sa pensée une aussi monstrueuse erreur et un tel blasphème contre Dieu, il retrouvera de lui-même la raison, comprenant que la Loi de Moïse aussi bien que la grâce du Nouveau Testament, toutes deux adaptées à leurs époques respectives, ont été accordées pour le profit du genre humain par un seul et même Dieu.

Car tous les tenants d'opinions fausses, impressionnés par la Loi de Moïse et estimant qu'elle est dissemblable de l'Évangile, voire contraire à celui-ci, ne se sont pas dès lors appliqués à rechercher les causes de cette différence entre les deux Testaments. Vides de l'amour du Père et enflés par Satan, ils se sont tournés vers la doctrine de Simon le Magicien; ils se sont ainsi séparés du vrai Dieu par leurs pensées et ont cru avoir trouvé eux-mêmes mieux que les apôtres en inventant un autre Dieu : les apôtres, à les en croire, auraient encore pensé comme les Juifs lorsqu'ils annoncèrent l'Évangile, tandis qu'ils sont, eux, plus au fait de la pure doctrine et plus sages que les apôtres. Voilà pourquoi Marcion et ses disciples se sont mis à tailler dans les Écritures, rejetant totalement certaines d'entre elles, mutilant l'Évangile de Luc et les épîtres de Paul et ne reconnaissant pour authentique que ce qu'ils ont

ainsi tronqué. Pour nous, même à l'aide des seuls passages qu'ils conservent encore, nous les réfuterons, avec la grâce de Dieu, dans un autre ouvrage. Tous les autres qui sont enflés d'une Gnose au nom usurpé admettent bien les Ecritures, mais ils en pervertissent l'interprétation, comme nous l'avons montré dans le premier livre. Les disciples de Marcion blasphèment d'entrée de jeu le Créateur, en disant qu'il est l'auteur du mal ; leur thèse de base est de la sorte plus intolérable, car ils affirment qu'il existe deux Dieux par nature, séparés l'un de l'autre, dont l'un serait bon et l'autre mauvais. Les disciples de Valentin, de leur côté, usent de termes plus honorables, en proclamant le Créateur Père, Seigneur et Dieu; mais leur thèse se révèle en fin de compte plus blasphématoire encore que la précédente, puisque, d'après eux, le Démiurge n'a pas même été émis par l'un quelconque des Eons du Plérôme, mais bien par le déchet qui fut expulsé du Plérôme. Ce qui les a jetés dans toutes ces aberrations, c'est leur ignorance des Ecritures et de l'« économie » de Dieu. Pour nous, dans la suite de notre traité, nous exposerons le pourquoi de la différence entre les Testaments en même temps que leur unité et leur harmonie.

Ainsi les apôtres et leurs disciples enseignaient exactement ce que prêche l'Eglise ; en enseignant de cette manière, ils étaient parfaits et, pour cette raison même, appelés à la perfection. Etienne donc, après avoir enseigné tout cela, alors qu'il était encore sur terre, « vit la gloire de Dieu et Jésus à la droite de celui-ci, et il dit : Voici que je vois les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Il parla ainsi et fut lapidé : il accomplit de la sorte l'enseignement parfait, imitant en tout le Maître du martyr, priant pour ceux qui le tuaient et disant : « Seigneur, ne leur impute pas ce péché. » C'est de cette manière qu'étaient parfaits ceux qui ne connaissaient qu'un seul et même Dieu, présent au genre humain, du commencement à la fin, par des « économies » diverses, selon ce que dit le prophète Osée : « J'ai moi-même multiplié les visions et j'ai été représenté par la main des prophètes. » Ceux donc qui ont livré leur vie jusqu'à mourir pour l'Évangile du Christ, comment auraient-ils pu parler suivant les opinions qui avaient cours parmi les hommes ? S'ils l'avaient fait, ils n'auraient point souffert. Mais ils ont prêché dans un sens diamétralement opposé à ceux qui refusaient la vérité, et c'est pour cela qu'ils ont souffert. Il est donc clair qu'ils n'abandonnaient pas la vérité, mais qu'ils prêchaient en toute indépendance aux Juifs et aux Grecs : aux Juifs, ils proclamaient que Jésus, qu'ils avaient crucifié, était le Fils de Dieu, le Juge des vivants et des morts, et qu'il avait reçu du Père le règne éternel sur Israël, comme nous l'avons montré ; aux Grecs, ils annonçaient un seul Dieu, Créateur de toutes choses, et son Fils Jésus-Christ.

Témoignage du Concile de Jérusalem

Mais cela ressort avec plus d'évidence encore de la lettre que les apôtres envoyèrent, non aux Juifs ni aux Grecs, mais à ceux des païens qui croyaient au Christ, afin d'affermir leur foi. Des gens étaient en effet descendus de Judée à Antioche, ville en laquelle pour la première fois les disciples du Seigneur, à cause de leur foi au Christ, furent appelés chrétiens. Ces gens conseillaient à ceux qui avaient cru au Seigneur de se faire circoncire et de s'acquitter des autres observances de la Loi. Paul et Barnabé montèrent alors à Jérusalem vers les autres apôtres pour traiter de cette question. Lorsque toute l'Église fut réunie, Pierre leur dit : « Frères, vous savez que, dès les premiers jours, Dieu m'a choisi parmi vous afin que les gentils entendent de ma bouche la parole de l'Évangile et embrassent la foi. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage en leur donnant l'Esprit Saint comme à nous-mêmes ; et il n'a fait aucune différence entre eux et nous, puisqu'il a purifié leurs cœurs par la foi. Maintenant donc, pourquoi tentez-vous Dieu en voulant imposer sur la nuque des disciples un joug que ni nos pères ni nous n'avons eu la force de porter ? Bien au contraire, c'est par la grâce de notre Seigneur Jésus-Christ que nous croyons pouvoir être sauvés, de la même manière qu'eux. » Après lui, Jacques dit : « Frères, Syméon a raconté comment Dieu a daigné prendre parmi les gentils un peuple consacré à son nom. Et ainsi s'accordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit : "Après cela je reviendrai et je relèverai la tente de David qui s'était effondrée, et je relèverai ses ruines et je la redresserai, afin que le reste des hommes recherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations sur lesquelles mon nom a été invoqué, dit le Seigneur, qui fait ces choses." Depuis toujours Dieu connaît son ouvrage : c'est pourquoi j'estime quant à moi qu'on ne doit pas inquiéter ceux d'entre les gentils qui se convertissent à Dieu, mais qu'on leur prescrive seulement de s'abstenir de la vanité des idoles, de la fornication et du sang, et qu'ils ne fassent pas à autrui ce qu'ils ne veulent pas qu'on fasse à eux-mêmes. » Après ces paroles, tous marquèrent leur accord et l'on rédigea la lettre suivante : « Les apôtres et les presbytres vos frères, aux frères issus de la gentilité qui sont à

Antioche, en Syrie et en Cilicie, salut ! Ayant appris que des gens venus de chez nous sans aucun mandat de notre part vous ont troublés par leurs discours et ont jeté le désarroi dans vos âmes, en vous disant : "Faites-vous circoncire et observez la Loi", nous avons, d'un accord unanime, jugé bon de choisir des délégués que nous vous enverrions avec nos bien-aimés Barnabé et Paul, ces hommes qui ont livré leur vie pour le nom de notre Seigneur Jésus-Christ. Nous vous envoyons donc Jude et Silas, qui eux aussi vous transmettront de vive voix notre décision. Il a en effet paru bon à l'Esprit Saint et à nous-mêmes de ne vous imposer aucune autre charge hormis celles-ci qui sont de rigueur : vous abstenir des idolâtries, du sang et de la fornication, et ne pas faire à autrui ce que vous ne voulez pas qu'on vous fasse. En vous gardant de ces choses, vous agirez bien et marcherez dans l'Esprit Saint. » Il résulte clairement de tout cela que les apôtres n'enseignaient pas un autre Père, mais qu'ils donnaient un Testament nouveau de liberté à ceux qui, d'une manière nouvelle, par l'Esprit Saint, croyaient en Dieu. D'ailleurs, par le seul fait qu'ils se demandèrent s'il fallait encore circoncire les disciples ou non, ils montrèrent avec évidence qu'ils n'avaient pas même l'idée d'un autre Dieu.

S'il en avait été autrement, ils n'auraient pas eu une telle révérence à l'égard du premier Testament, au point de ne pas même vouloir manger avec les gentils. Car Pierre lui-même, quoique ayant été envoyé vers eux pour les instruire et tout impressionné qu'il fût par la vision qu'il avait eue, leur parla cependant avec une grande crainte : « Vous savez vous-mêmes, leur dit-il, qu'il n'est pas permis à un Juif d'avoir contact avec un étranger ou de l'approcher. Mais Dieu m'a montré qu'il ne faut dire aucun homme souillé ou impur. C'est pourquoi je suis venu sans faire d'objection. » Ces paroles indiquaient qu'il ne serait pas allé chez eux s'il n'en avait reçu l'ordre. Peut-être ne leur eut-il pas non plus donné si facilement le baptême, s'il ne les avait entendus prophétiser sous l'action de l'Esprit Saint qui reposait sur eux. Et c'est pourquoi il disait : « Peut-on refuser l'eau du baptême à ces gens qui ont reçu l'Esprit Saint tout comme nous ? » Il laissait entendre par là et indiquait aux assistants que, si l'Esprit Saint n'était pas venu reposer sur eux, il se fût trouvé quelqu'un pour leur refuser le baptême !

Quant à Jacques et aux apôtres qui l'entouraient, ils permettaient bien aux gentils d'agir librement, nous confiant à l'Esprit de Dieu ; mais eux-mêmes, sachant qu'il s'agissait du même Dieu, persévéraient dans les anciennes observances. C'est au point qu'un jour Pierre lui-même eut peur d'encourir leur blâme : jusque-là il mangeait avec les gentils à cause de la vision qu'il avait eue et à cause de l'Esprit qui avait reposé sur eux, mais, après que certains furent venus d'auprès de Jacques, il se tint à l'écart et ne mangea plus avec les gentils. Et Paul souligne que Barnabé aussi en fit autant. Ainsi les apôtres que le Seigneur fit témoins de tous ses actes et de tout son enseignement — car partout on trouve à ses côtés Pierre, Jacques et Jean — en usaient-ils religieusement à l'égard de la Loi de Moïse, indiquant assez par là qu'elle émanait d'un seul et même Dieu. Ils ne l'eussent assurément pas fait, comme nous l'avons dit déjà, si, en dehors de Celui qui a donné la Loi, ils avaient appris du Seigneur l'existence d'un autre Père.

4. NOTATIONS COMPLÉMENTAIRES

Contre ceux qui n'admettent que le témoignage de Paul

Il en est qui prétendent que seul Paul a connu la vérité, puisque c'est à lui que, « par une révélation, a été manifesté le mystère ». Mais Paul lui-même les convainc d'erreur, lorsqu'il dit qu'un seul et même Dieu a agi en sorte que Pierre fût l'apôtre des circoncis, et lui-même, celui des gentils. Pierre était donc l'apôtre de ce Dieu même dont Paul était aussi l'apôtre ; le Dieu — et le Fils de Dieu — que Pierre annonçait chez les circoncis, Paul l'annonçait aussi chez les gentils. Car ce n'est pas pour sauver Paul seul qu'est venu notre Seigneur, et Dieu n'est pas pauvre au point de n'avoir qu'un seul apôtre pour connaître l'« économie » de son Fils. D'ailleurs, en disant : « Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle du bonheur, la bonne nouvelle de la paix ! », Paul manifeste qu'il n'y en avait pas un seul, mais plusieurs, à annoncer la bonne nouvelle de la vérité. De même encore, dans l'épître aux Corinthiens, après avoir mentionné tous ceux qui ont vu le Seigneur après sa résurrection, il ajoute : « Qu'il s'agisse donc de moi ou d'eux, voilà ce que nous annonçons et voilà ce que vous avez cru », proclamant ainsi qu'il n'y a qu'une seule et même prédication chez tous ceux qui ont vu le Seigneur après sa résurrection d'entre les morts.

Le Seigneur aussi répondait à Philippe qui voulait voir le Père : « Il y a si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous

le Père ? Car je suis dans le Père et le Père est en moi. Dès à présent vous le connaissez et vous l'avez vu. » Ainsi, de ceux-là auxquels le Seigneur rend ce témoignage qu'ils ont connu et qu'ils ont vu en lui le Père — et le Père est Vérité —, on ose dire qu'ils n'ont pas connu la vérité ! Mais c'est là le fait de faux témoins et de gens étrangers à la doctrine du Christ. Car pourquoi le Seigneur envoyait-il les douze apôtres aux brebis perdues de la maison d'Israël, s'ils n'avaient pas connu la vérité ? Et comment les soixante-dix disciples auraient-ils prêché, s'ils n'avaient préalablement connu la vérité qu'ils allaient avoir à prêcher ? Ou comment Pierre aurait-il pu ignorer cette vérité, lui à qui le Seigneur rendit ce témoignage que ce n'était pas la chair ni le sang qui la lui avaient révélée, mais le Père qui est aux cieux ? De même donc que « Paul » < devint > « apôtre, non par le fait des hommes ni par un homme, mais par Jésus-Christ et Dieu le Père », de même Pierre et les autres apôtres connurent-ils eux aussi le Fils et le Père, le Fils les ayant amenés au Père et le Père leur ayant révélé le Fils.

Par ailleurs, lorsque certains le citèrent devant les apôtres à propos d'une question controversée, Paul acquiesça, et il monta avec Barnabé à Jérusalem pour y voir les apôtres : il ne le fit pas sans raison, mais afin que fût confirmée par eux la liberté des gentils. C'est ce qu'il dit lui-même dans l'épître aux Galates : « Ensuite, au bout de quatorze ans, je montai à Jérusalem avec Barnabé, ayant pris aussi Tite avec moi. J'y montai à la suite d'une révélation, et je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les gentils. » Il dit encore : « Sur le moment nous cédâmes aux injonctions, pour que la vérité de l'Évangile fût sauvegardée parmi vous. » Or, si l'on recherche exactement, d'après les Actes des Apôtres, l'époque où se situe cette montée à Jérusalem à cause de la question susdite, on constatera que les années dont Paul vient de faire mention correspondent bien à cette époque-là : ainsi sont concordantes et pour ainsi dire identiques la prédication de Paul et le témoignage de Luc relatif aux apôtres.

Contre ceux qui rejettent le témoignage de Luc

Que ce Luc ait été inséparable de Paul et son collaborateur dans la prédication de l'Évangile, c'est ce que Luc lui-même fait connaître, non pour se glorifier, mais mis en avant par la vérité elle-même. En effet, lorsque Barnabé et Jean appelé Marc se séparèrent de Paul et s'embarquèrent pour Chypre, « nous vînmes, dit-il, à Troas ». Et après que Paul eut vu en songe un Macédonien qui lui disait : « Paul, passe en Macédoine et viens à notre aide », « aussitôt, dit Luc, nous cherchâmes à partir pour la Macédoine, comprenant que le Seigneur nous appelait à y prêcher l'Évangile. Nous étant donc embarqués à Troas, nous cinglâmes droit vers Samothrace. » Puis il indique de façon précise tout le reste de leur traversée jusqu'à Philippes et comment ils y annoncèrent pour la première fois la parole : « Nous étant assis, dit-il, nous parlâmes aux femmes qui s'étaient rassemblées là. » Et il rapporte quels sont ceux qui crurent et leur nombre. Il dit encore ailleurs : « Pour nous, nous nous embarquâmes à Philippes après les jours des azymes, et nous arrivâmes à Troas, où nous passâmes sept jours. » Et ainsi de tout le reste de son voyage avec Paul, que Luc relate dans l'ordre, signalant avec toute la précision possible les lieux, les cités, le nombre de jours, jusqu'à ce qu'ils fussent montés à Jérusalem ; ce qui y arriva à Paul et comment, chargé de chaînes, il fut envoyé à Rome ; le nom du centurion qui le prit en charge ; les enseignes des navires ; comment ils firent naufrage et dans quelle île ils furent sauvés ; comment ils y furent reçus avec humanité, tandis que Paul guérissait le premier magistrat de l'île ; comment ils s'embarquèrent pour Pouzzoles et, de là, parvinrent à Rome ; enfin, combien de temps ils restèrent à Rome. Ayant été présent à tous ces événements, Luc les a consignés de façon précise. On ne peut surprendre chez lui ni mensonge ni vantardise, car tous ces faits étaient patents ; il vivait d'ailleurs bien avant tous ceux qui enseignent présentement l'erreur et il n'ignorait pas la vérité. Qu'il ait été non seulement le compagnon, mais encore le collaborateur des apôtres, et surtout de Paul, c'est ce que Paul lui-même manifeste dans ses épîtres, lorsqu'il dit : « Démas m'a abandonné et il est parti pour Thessalonique, Crescens pour la Galatie, Tite pour la Dalmatie ; Luc seul est avec moi. » Ce qui montre bien que Luc a toujours été uni à Paul et ne s'est jamais séparé de lui. Il dit encore dans l'épître aux Colossiens : « Luc, le médecin bien-aimé, vous salue. » Si donc Luc, qui a toujours prêché avec Paul, qui a été appelé par lui « bien-aimé », qui a annoncé avec lui l'Évangile et s'est vu confier la mission de nous rapporter cet Évangile, n'a appris de lui rien d'autre, comme nous l'avons montré par ses paroles, comment ces gens-là, qui n'ont jamais été adjoints à Paul, peuvent-ils se vanter d'avoir appris des « mystères cachés et inexprimables » ?

Que Paul ait enseigné simplement ce qu'il savait, non seulement à ses compagnons, mais à tous ceux qui

l'écoutaient, c'est ce que lui-même fait clairement connaître. Ayant convoqué à Milet les évêques et les presbytres d'Éphèse et des autres villes voisines " — car il se hâtait afin de célébrer la Pentecôte à Jérusalem —, après leur avoir attesté nombre de choses et leur avoir dit ce qui devait lui arriver à Jérusalem, il ajouta : « Je sais que vous ne verrez plus mon visage. J'atteste donc aujourd'hui devant vous que je suis pur de votre sang à tous. Car je ne me suis pas dérobé à la mission qui m'incombait de vous annoncer tout le dessein de Dieu. Veillez donc sur vous-mêmes et sur tout le troupeau dont l'Esprit Saint vous a constitués évêques pour paître l'Eglise du Seigneur, qu'il s'est acquise par son propre sang. » Puis, dénonçant les faux docteurs qui allaient venir, il dit : « Pour moi, je sais qu'après mon départ s'introduiront chez vous des loups cruels qui n'épargneront pas le troupeau, et que du milieu de vous se lèveront des hommes aux discours pervers, qui tenteront d'entraîner les disciples à leur suite. » — « Je ne me suis pas dérobé, dit-il, à la mission qui m'incombait de vous annoncer tout le dessein de Dieu » : c'est ainsi que les apôtres transmettaient à tous, simplement et sans le refuser à personne, ce qu'eux-mêmes avaient appris du Seigneur. C'est donc ainsi que Luc également, sans le refuser à personne, nous a transmis ce qu'il avait appris des apôtres, ainsi qu'il l'atteste lui-même en disant : « ... comme nous l'ont transmis ceux qui, dès le commencement, furent les témoins oculaires et les serviteurs du Verbe. » Or, si l'on rejette Luc, sous prétexte qu'il n'a pas connu la vérité, on rejettera manifestement l'Évangile dont on prétend être le disciple. Car il est un grand nombre d'événements de l'Évangile — et des plus essentiels — que nous connaissons précisément par Luc : ainsi, la génération de Jean et l'histoire de Zacharie ; la venue de l'ange vers Marie ; l'exclamation d'Elisabeth ; la descente des anges vers les bergers et les paroles qu'ils leur adressèrent ; le témoignage d'Anne et de Siméon au sujet du Christ ; l'épisode du Christ demeuré à Jérusalem à l'âge de douze ans ; le baptême de Jean, avec la mention de l'âge auquel le Seigneur fut baptisé et celle de la quinzième année de Tibère César. De même, dans l'enseignement du Seigneur, ces paroles à l'adresse des riches : « Malheur à vous, riches, car vous recevez votre consolation ! » Et : « Malheur à vous, qui êtes rassasiés, car vous aurez faim, et à vous, qui riez maintenant, car vous pleurerez ! » Et : « Malheur à vous, quand tous les hommes diront du bien de vous, car c'est de cette manière que vos pères agissaient avec les faux prophètes. » Tout cela, nous ne le savons que par le seul Luc. Il est encore un grand nombre d'actes du Seigneur que nous connaissons par ce même Luc et dont tous les hérétiques font état : ainsi la multitude de poissons que prirent ceux qui se trouvaient avec Pierre, lorsque le Seigneur leur donna l'ordre de jeter le filet ; la femme qui souffrait depuis dix-huit ans et qui fut guérie un jour de sabbat ; l'hydropique que le Seigneur guérit un jour de sabbat, et comment le Seigneur se justifia de l'avoir guéri ce jour-là ; comment il enseigna à ses disciples à ne pas rechercher les premières places ; qu'il faut inviter les pauvres et les estropiés, qui n'ont pas de quoi le rendre ; l'homme qui vient frapper durant la nuit pour avoir des pains et qui les obtient à cause de son importunité ; comment, tandis qu'il était à table chez un Pharisien, une pécheresse baisait ses pieds et les oignait de parfum, et tout ce qu'à cause d'elle le Seigneur dit à Simon au sujet des deux débiteurs ; la parabole du riche qui renferma les produits de ses terres et à qui il fut dit : « Cette nuit on te redemandera ton âme : et ce que tu as préparé, qui l'aura ? » ; de même la parabole du riche qui s'habillait de pourpre et festoyait brillamment et du pauvre Lazare ; la réponse que le Seigneur fit à ses disciples quand ils lui dirent : « Augmente en nous la foi » ; la conversation du Seigneur avec Zachée le publicain ; le Pharisien et le publicain qui priaient ensemble dans le Temple ; les dix lépreux qu'il purifia ensemble tandis qu'ils étaient en chemin ; l'ordre qu'il donna d'aller par les rues et les places et d'en rassembler les boiteux et les borgnes en vue des noces ; la parabole du juge qui ne craignait pas Dieu, mais que l'importunité de la veuve contraignit à lui faire justice ; le figuier qui était dans la vigne et qui ne donnait pas de fruit. On pourrait trouver encore beaucoup d'autres traits qui n'ont été rapportés que par Luc, et que Marcion et Valentin ne laissent pas d'utiliser. Ajoutons à tout cela les paroles qu'après sa résurrection le Seigneur dit aux disciples le long du chemin, et comment ils le reconnurent à la fraction du pain.

Les hérétiques doivent donc nécessairement accepter aussi tout le reste de ce qui a été dit par Luc, ou rejeter aussi ce que nous venons de mentionner : car aucun homme sensé ne leur permettra d'accepter certaines paroles de Luc comme exprimant la vérité, et de rejeter les autres sous prétexte qu'il n'aurait pas connu la vérité. Dès lors, de deux choses l'une : — ou bien ils rejetteront le tout : en ce cas, les disciples de Marcion n'auront pas d'Évangile, puisque c'est en mutilant l'Évangile selon Luc, comme nous l'avons dit déjà, qu'ils se vantent de posséder l'Évangile ; quant aux disciples de Valentin, ils cesseront leur copieux bavardage, puisque c'est précisément de cet Évangile qu'ils ont tiré de multiples prétextes à leurs subtilités, en osant mal interpréter ce qui s'y trouve bien exprimé ; — ou bien ils seront

contraints d'accepter aussi tout le reste de l'Évangile de Luc : en ce cas, prêtant attention à l'intégralité de l'Évangile et de l'enseignement des apôtres, ils devront faire pénitence pour pouvoir être sauvés du péril.

Contre ceux qui rejettent le témoignage de Paul

Nous répéterons la même argumentation à l'adresse de ceux qui ne reconnaissent pas l'apôtre Paul : ou bien ils doivent renoncer aux autres paroles de l'Évangile qui sont venues à notre connaissance par le seul Luc et ne point s'en servir ; ou bien, s'ils les acceptent toutes, ils sont contraints de recevoir aussi son témoignage relatif à Paul. Car Luc rapporte que le Seigneur parla d'abord à Paul du haut du ciel en ces termes : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ? Je suis Jésus-Christ que tu persécutes. » Puis le Seigneur dit à Ananie au sujet de Paul : « Va, car cet homme m'est un instrument de choix pour porter mon nom devant les nations, les rois et les fils d'Israël. Je lui montrerai en effet moi-même combien il lui faudra souffrir pour mon nom. » Ceux donc qui n'acceptent pas celui qui a été choisi par le Seigneur pour porter hardiment son nom aux nations susdites méprisent le choix du Seigneur et se séparent eux-mêmes de la communauté des apôtres. Ils ne peuvent en effet prétendre que Paul n'est pas apôtre, puisqu'il a été choisi pour cette fonction même ; ils ne peuvent pas davantage prouver que Luc est menteur, lui qui nous annonce la vérité en toute exactitude. Car telle est peut-être la raison pour laquelle Dieu a fait en sorte que nombre de traits de l'Évangile fussent révélés par le seul Luc — traits que les hérétiques se verraient contraints d'utiliser — : Dieu voulait que, en se laissant guider par le témoignage subséquent de Luc relatif aux actes et à la doctrine des apôtres et en gardant ainsi inaltérée la règle de vérité, tous puissent être sauvés. Ainsi le témoignage de Luc est véridique, et l'enseignement des apôtres est manifeste, ferme, émanant d'hommes qui n'ont rien omis ni enseigné certaines choses en secret et d'autres au grand jour.

Tel est en effet le manège des simulateurs, des séducteurs pervers et des hypocrites, et c'est précisément ainsi qu'agissent les disciples de Valentin. Ils font des discours à la foule, dans le but d'atteindre ceux qui appartiennent à l'Église et qu'ils appellent « gens du commun » et « gens de l'Église ». Par là ils surprennent les simples et les attirent à eux, contrefaisant notre parole pour qu'on vienne les écouter plus souvent. Ils se plaignent aussi à notre sujet : ils pensent comme nous, et nous refusons sans motif d'être en communion avec eux ; ils disent les mêmes choses que nous et ont la même doctrine, et nous les traitons d'hérétiques ! Et quand ils ont ruiné la foi de quelques-uns par leurs questions et qu'ils ont amené leurs auditeurs à ne plus les contredire, ils les prennent alors à part et leur dévoilent le « mystère inexprimable » de leur Plérôme. Ainsi se laissent séduire tous ceux qui se croient capables de distinguer de la vérité ce qui se dissimule sous des discours captieux : car l'erreur est captieuse et cherche à se farder, tandis que la vérité est sans fard et, pour cette raison, a été confiée aux enfants. Et s'il arrive qu'un de leurs auditeurs réclame des éclaircissements ou s'avise de les contredire, ils déclarent que cet homme ne saisit pas la vérité et qu'il ne possède pas la semence d'en haut provenant de leur Mère ; ils se refusent alors à lui dire quoi que ce soit, affirmant qu'il appartient à l'Intermédiaire, autrement dit à la race des psychiques. Mais si, telle une petite brebis, quelqu'un se livre à eux sans réserve, une fois initié à leurs mystères et devenu par là bénéficiaire de leur « rédemption », un tel homme ne se sent plus d'orgueil : il croit n'être plus ni au ciel ni sur terre, mais avoir fait son entrée dans le Plérôme et avoir déjà étreint son Ange ; il s'avance d'un air important, en regardant de haut, avec l'arrogance d'un coq. Il en est bien parmi eux pour dire que l'« homme venu d'en haut » doit atteindre à une conduite exemplaire, et c'est pourquoi ils affectent une gravité pleine de morgue. Mais la plupart d'entre eux méprisent de tels scrupules, sous prétexte qu'ils sont déjà « parfaits » ; vivant sans retenue et dans le dédain de tout, ils se décernent à eux-mêmes le titre de « pneumatiques » et prétendent connaître déjà, au sein de leur Plérôme, le lieu du « rafraîchissement ».

Mais revenons à notre sujet. Il a été montré clairement que les prédicateurs de la vérité et les apôtres de la liberté n'ont appelé Dieu ou Seigneur personne d'autre que le seul vrai Dieu, c'est-à-dire le Père, et son Verbe, qui a la primauté en toutes choses. Dès lors, la preuve est faite avec évidence que c'est bien le Créateur du ciel et de la terre, Celui qui s'est entretenu avec Moïse, qui lui a donné la Loi et qui a appelé les pères, c'est lui que les apôtres ont confessé comme Seigneur et Dieu, et qu'ils n'en ont connu aucun autre. Et ainsi, d'après les paroles mêmes des apôtres et de leurs disciples, a été manifestée leur pensée sur Dieu.

DEUXIÈME PARTIE

UN SEUL CHRIST, FILS DE DIEU DEVENU FILS DE L'HOMME POUR RÉCAPITULER EN LUI SA PROPRE CRÉATION

1. LE FILS DE DIEU S'EST VRAIMENT FAIT HOMME

Doctrines gnostiques rejetant la réalité de l'incarnation

Il en est qui disent que Jésus a été le réceptacle du Christ : ce Christ est descendu d'en haut en Jésus sous la forme d'une colombe et, après avoir révélé le Père innommable, est rentré de façon insaisissable et invisible dans le Plérôme; car non seulement les hommes, mais même les Puissances et les Vertus qui sont dans le ciel n'ont pu le saisir ; on a donc de la sorte le Fils, qui est Jésus, le Père qui est le Christ, et le Père du Christ, qui est Dieu. D'autres disent que le Christ a souffert de façon purement apparente, étant impassible par nature. Quant aux disciples de Valentin, ils présentent les choses comme suit : il y a d'un côté le Jésus de l'économie, qui n'a fait que passer par Marie; sur lui est descendu le Sauveur d'en haut, appelé aussi Christ parce qu'il possède les noms de tous ceux qui l'ont émis ; celui-ci a rendu le Jésus de l'économie participant de sa puissance et de son nom, pour que, d'une part, la mort fût détruite par lui et que, de l'autre, le Père fût connu par l'intermédiaire de ce Sauveur descendu d'en haut, lequel est lui-même le réceptacle du Christ et de tout le Plérôme. Ils confessent ainsi de bouche un seul Christ Jésus, mais ils le divisent en pensée : car, d'après leur système, ainsi que nous l'avons déjà dit, autre est le Christ, qui fut émis par le Monogène pour le redressement du Plérôme, autre le Sauveur, qui fut émis pour la glorification du Père, et autre enfin le Jésus de l'économie, qu'ils disent avoir souffert tandis que remontait dans le Plérôme le Sauveur portant le Christ. Telles étant les thèses des hérétiques, il nous faut, de toute nécessité, présenter la doctrine des apôtres sur notre Seigneur Jésus-Christ et montrer que non seulement ils n'ont rien pensé de tel à son sujet, mais qu'ils ont même fait connaître d'avance par l'Esprit Saint ceux qui enseigneraient un jour de telles doctrines, gens envoyés en sous-main par Satan pour corrompre la foi de plusieurs et les arracher à la vie.

Témoignage de Jean et de Matthieu

Que Jean ne connaisse qu'un seul et même Verbe de Dieu, qui est le Fils unique et qui s'est incarné pour notre salut, Jésus-Christ notre Seigneur, nous l'avons suffisamment montré par les paroles de Jean lui-même.

Mais Matthieu lui aussi ne connaît qu'un seul et même Christ Jésus. Voulant en effet raconter sa génération humaine du sein de la Vierge — cette génération qui répondait à la promesse faite par Dieu à David de susciter « du fruit de son sein » un Roi éternel, ainsi qu'à une promesse identique faite déjà longtemps auparavant à Abraham —, Matthieu dit : « Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham. » Puis, pour libérer notre esprit de tout soupçon à l'égard de Joseph, il dit : « Or, la génération du Christ arriva de la façon suivante : alors que sa mère avait été fiancée à Joseph, il se trouva, avant qu'ils eussent habité ensemble, qu'elle avait conçu de l'Esprit Saint. » Puis, comme Joseph pensait à répudier Marie parce qu'elle était enceinte, un ange de Dieu se présenta à lui, disant : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse, car ce qu'elle a en son sein vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un Fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. Tout cela est arrivé pour que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par la bouche du prophète : "Voici que la Vierge concevra en son sein et enfantera un fils, et on lui donnera pour nom Emmanuel", c'est-à-dire Dieu avec nous. » Ces textes indiquent clairement que la promesse faite aux pères se trouve accomplie, que de la Vierge est né le Fils de Dieu et que celui-ci même est le Sauveur et le Christ annoncé par les prophètes : ce qui contredit, la distinction que font les hérétiques entre un Jésus né de Marie et un Christ descendu des régions supérieures. Matthieu aurait d'ailleurs pu dire : « La génération de "Jésus" arriva de la façon suivante... » ; mais l'Esprit Saint, qui voyait à l'avance ces pervers et voulait nous prémunir contre leurs fraudes, a dit par Matthieu : « La génération du "Christ" arriva de la façon suivante... », et il a spécifié que c'est lui l'Emmanuel, de peur que nous ne pensions qu'il n'est qu'un homme — car ce n'est pas par la volonté de la chair ni par la volonté de l'homme, mais par la volonté de

Dieu, que « le Verbe s'est fait chair » — et pour que nous ne supposions pas qu'autre est Jésus et autre le Christ, mais que nous sachions que c'est un seul et le même.

Témoignage de Paul

C'est cela même qu'exposé Paul, lorsqu'il écrit aux Romains : « Paul, apôtre du Christ Jésus, désigné pour l'Évangile de Dieu, que celui-ci avait promis d'avance par ses prophètes dans les saintes Ecritures, touchant son Fils, qui est né de la race de David selon la chair, qui a été constitué Fils de Dieu dans la puissance selon l'Esprit de sainteté en suite de sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ notre Seigneur. » Dans cette même épître aux Romains, il dit encore, à propos d'Israël : « C'est à eux qu'appartiennent les pères et c'est d'eux que le Christ est issu selon la chair, lui qui est, au-dessus de tout, Dieu béni dans les siècles. » Il dit encore dans l'épître aux Galates : « Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sous la Loi, pour racheter ceux qui étaient sous la Loi, afin que nous recevions la filiation adoptive. » Ces textes font apparaître avec évidence, d'une part, un seul Dieu, qui, par les prophètes, a fait la promesse touchant son Fils ; d'autre part, un seul Jésus-Christ notre Seigneur, issu de la race de David selon la génération qui lui vient de Marie, et constitué Fils de Dieu dans la puissance selon l'Esprit de sainteté en suite de sa résurrection d'entre les morts, pour être le Premier-né des morts, comme il était déjà le Premier-né dans toute la création, lui, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme afin que par lui nous recevions la filiation adoptive, l'homme portant et saisissant et embrassant le Fils de Dieu.

Témoignage de Marc et de Luc

C'est pourquoi Marc dit aussi : « Commencement de l'Évangile de Jésus-Christ, Fils de Dieu, selon ce qui est écrit dans les prophètes... » Il ne connaît donc qu'un seul et même Fils de Dieu, Jésus-Christ, qui fut annoncé à l'avance par les prophètes : c'est lui l'Emmanuel, « fruit du sein » de David, le « Messager du grand dessein » du Père.

C'est aussi Celui en la personne de qui Dieu a fait se lever « sur la maison de David » un « Soleil levant » juste, « a dressé » pour elle « une Corne de salut » et, comme le dit David en expliquant les motifs de sa naissance, « a suscité un Témoignage en Jacob et établi une Loi en Israël, afin que le connaisse la génération ultérieure, c'est-à-dire les fils qui naîtront, qu'eux-mêmes se lèvent et le racontent à leurs fils, et qu'ainsi ils placent en Dieu leur espérance et recherchent ses préceptes ». De même, lorsque l'ange annonce la bonne nouvelle à Marie, il lui dit : « Il sera grand et il sera appelé Fils du Très-Haut ; le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père. » L'ange proclame par là que le même, qui est Fils du Très-Haut, est aussi fils de David. D'ailleurs David lui-même, connaissant par l'Esprit l'« économie » de sa venue, par laquelle il règne souverainement sur tous les vivants et les morts, proclame qu'il est Seigneur et qu'il siège à la droite du Père Très-Haut.

Et Siméon, « qui avait reçu de l'Esprit Saint cette révélation qu'il ne verrait pas la mort avant d'avoir vu le Christ », lorsqu'il eut reçu dans ses bras ce Premier-né de la Vierge, « bénit Dieu et dit : C'est maintenant que tu laisses aller ton serviteur, ô Maître, selon ta parole, dans la Paix, car mes yeux ont vu ton Salut que tu as préparé à la face de tous les peuples, Lumière pour éclairer les nations et Gloire de ton peuple Israël. » Il confessait par là que l'enfant qu'il portait dans ses bras, c'est-à-dire Jésus né de Marie, était en personne le Christ, Fils de Dieu, Lumière des hommes et Gloire d'Israël, Paix et Rafraîchissement de ceux qui se sont endormis. Car déjà cet enfant « dépouillait » les hommes, en enlevant leur ignorance, et, en leur octroyant la connaissance de lui-même, il faisait son « butin » de ceux qui le connaissaient, selon cette parole d'Isaïe : « Appelle son nom : "Dépouille promptement, fais du butin rapidement ». Or ce sont précisément là les œuvres du Christ. C'est donc bien le Christ en personne que portait Siméon, lorsqu'il bénissait le Très-Haut. C'est aussi pour avoir vu le Christ que les bergers glorifiaient Dieu. C'est aussi le Christ que Jean, étant encore dans le sein de sa mère et lui dans le sein de Marie, reconnaissait comme son Seigneur et saluait par son tressaillement. C'est aussi après avoir vu et adoré le Christ, lui avoir offert les présents mentionnés antérieurement et s'être prosternés aux pieds du Roi éternel, que les mages s'en allèrent par un autre chemin au lieu de retourner vers le roi des Assyriens ; « car avant que l'enfant sache appeler "papa" ou "maman", il s'emparera de la puissance de Damas et des dépouilles de Samarie à la face du roi des Assyriens » : c'était faire voir de façon cachée,

mais puissante, que « le Seigneur, d'une main secrète, triomphait d'Amalec ». C'est pourquoi aussi il enlevait les enfants de la maison de David qui avaient eu l'heureuse fortune de naître à ce moment-là, afin de les envoyer au-devant de lui dans son royaume : étant lui-même tout-petit, il se préparait des martyrs parmi les tout-petits des hommes, car c'est bien pour « le Christ » né « à Bethléem de Judée », « dans la cité de David », qu'ils étaient mis à mort, comme en témoignent les Ecritures.

C'est pourquoi encore le Seigneur disait à ses disciples après sa résurrection : « ? hommes sans intelligence et cœurs lents à croire tout ce qu'ont dit les prophètes ! Ne fallait-il pas que le Christ souffrît cela pour entrer dans sa gloire ? » Il leur dit encore : « Ce sont là les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : qu'il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit à mon sujet dans la Loi de Moïse, les prophètes et les psaumes. » « Alors il leur ouvrit l'intelligence pour qu'ils comprissent les Ecritures. Et il leur dit : Ainsi a-t-il été écrit que le Christ souffrirait et ressusciterait d'entre les morts et qu'en son nom la rémission des péchés serait prêchée à toutes les nations. » Or ce Christ est bien Celui qui est né de Marie, car « il faut, disait-il, que le Fils de l'homme souffre beaucoup, qu'il soit rejeté, qu'il soit crucifié et qu'il ressuscite le troisième jour ». L'Evangile ne connaît donc pas d'autre Fils de l'homme que Celui qui est né de Marie et qui a aussi souffert la Passion; il ne connaît pas davantage un Christ qui se serait envolé de Jésus avant cette Passion, mais il reconnaît en Celui qui est né Jésus-Christ, le Fils de Dieu, et il proclame que c'est celui-ci même qui, après avoir souffert la Passion, est ressuscité.

Suite du témoignage de Jean

C'est exactement ce qu'affirmé Jean, le disciple du Seigneur, lorsqu'il dit : « Ces choses ont été écrites pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et pour qu'en croyant vous ayez la vie éternelle en son nom. » Jean voyait en effet d'avance les théories blasphématoires de ces gens qui divisent le Seigneur, autant qu'il est en leur pouvoir, en le déclarant fait de deux êtres distincts. C'est pourquoi, dans son épître, il nous a encore donné ce témoignage : « Mes petits enfants, c'est la dernière heure, et, comme vous avez appris que l'Antéchrist vient, voici que maintenant plusieurs Antéchrists ont été produits : par là nous connaissons que c'est la dernière heure. Ils sont sortis de chez nous, mais il n'étaient pas des nôtres. Car, s'ils avaient été des nôtres, ils seraient demeurés avec nous. Mais cela est arrivé afin qu'il fût mis en évidence qu'ils n'étaient pas des nôtres. Connaissez donc que tout mensonge est étranger et ne procède pas de la vérité. Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus soit le Christ ? Le voilà, l'Antéchrist ! »

Or tous ces gens dont nous avons parlé, lors même qu'ils confessent de bouche un seul Jésus-Christ, se moquent d'eux-mêmes du fait qu'ils pensent une chose et en disent une autre. Car, encore qu'avec des modalités diverses, ainsi que nous l'avons montré, leurs systèmes proclament qu'autre est celui qui a souffert et qui est né, c'est-à-dire Jésus, et autre celui qui est descendu en lui et qui en est ensuite remonté, c'est-à-dire le Christ : le premier est celui qui relève du Démiurge, ou le Jésus de l'économie, ou encore celui qui est né de Joseph, et il est, exposent-ils, capable de souffrir; quant au second, il est descendu des régions invisibles et inexprimables, et il est, affirment-ils, invisible, insaisissable et impassible. Ainsi s'égarent-ils loin de la vérité, parce que leur pensée s'écarte du vrai Dieu. Ils ignorent en effet que le Verbe de Dieu, le Fils unique, qui était de tout temps présent à l'humanité, s'est uni et mêlé selon le bon plaisir du Père à son propre ouvrage par lui modelé et s'est fait chair : et c'est ce Verbe fait chair qui est Jésus-Christ notre Seigneur, et c'est lui qui a souffert pour nous, qui est ressuscité pour nous, qui reviendra dans la gloire du Père pour ressusciter toute chair, faire apparaître le salut et appliquer la règle du juste jugement à tous ceux qui subiront son pouvoir. Il n'y a donc qu'un seul Dieu, le Père, comme nous l'avons montré, et un seul Christ Jésus, notre Seigneur, qui est passé à travers toutes les « économies » et qui a tout récapitulé en lui-même. Dans ce « tout » est aussi compris l'homme, cet ouvrage modelé par Dieu : il a donc récapitulé aussi l'homme en lui, d'invisible devenant visible, d'insaisissable, saisissable, d'impassible, passible, de Verbe, homme. Il a tout récapitulé en lui-même, afin que, tout comme le Verbe de Dieu a la primauté sur les êtres supracélestes, spirituels et invisibles, il l'ait aussi sur les êtres visibles et corporels, assumant en lui cette primauté et se constituant lui-même la tête de l'Eglise, afin d'attirer tout à lui au moment opportun.

Car il n'y a rien de désordonné ni d'intempestif chez lui, comme il n'y a rien d'incohérent chez le Père : tout est connu d'avance par le Père et accompli par le Fils de la manière voulue au moment opportun. C'est pourquoi, lorsque Marie avait hâte de voir le signe merveilleux du Vin et voulait participer avant le

temps à la Coupe du raccourci, le Seigneur, repoussant sa hâte inopportune, lui dit : « Femme, qu'y a-t-il entre moi et toi ? Mon heure n'est pas encore venue » : il attendait l'heure connue d'avance par le Père. C'est pourquoi aussi, lorsqu'à maintes reprises les hommes voulurent se saisir de lui, « personne, est-il dit, ne mit la main sur lui, car l'heure n'était pas encore venue » où il devait être arrêté, non plus que le temps de sa Passion connu d'avance par le Père. Comme le dit le prophète Habacuc : « Quand approcheront les années, tu seras reconnu ; quand le temps sera venu, tu te montreras ; quand mon âme sera troublée par ta colère, tu te souviendras de ta miséricorde. » Paul dit aussi de son côté : « Quand fut venue la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils. »

Il est clair par là que tout ce qui était connu d'avance par le Père, notre Seigneur l'a accompli selon l'ordre, le temps et l'heure connus d'avance et convenables : il est de la sorte un et le même, tout en étant riche et multiple, car c'est la riche et multiple volonté du Père qu'il sert en étant tout à la fois le Sauveur de ceux qui sont sauvés, le Seigneur de ceux qui subissent son pouvoir, le Dieu des choses qui furent créées, le Fils unique du Père, le Christ qui fut annoncé d'avance et le Verbe de Dieu qui s'incarna quand fut venue la plénitude du temps où il fallait que le Fils de Dieu devînt Fils de l'homme. Ils sont dès lors tous en dehors de l'« économie », ceux qui, sous prétexte de « gnose », en viennent à penser qu'autre est Jésus, autre le Christ, autre le Monogène, autre le Logos et autre le Sauveur, ce dernier étant l'émission des Eons tombés dans la déchéance, comme vont jusqu'à dire ces disciples de l'erreur. Au dehors, ce sont des brebis, car leur langage extérieur les fait paraître semblables à nous du fait qu'ils disent les mêmes choses que nous ; mais, au dedans, ce sont des loups car leur doctrine est homicide, elle qui invente une pluralité de Dieux et imagine une multitude de Pères et qui, d'autre part, met en pièces et divise de multiples façons le Fils de Dieu.

Ces gens-là, le Seigneur nous a dit d'avance de nous en garder, et son disciple Jean, dans son épître déjà citée, nous a prescrit de les fuir, en disant : « Beaucoup de séducteurs sont venus dans le monde, qui ne confessent pas que Jésus-Christ est venu en chair. Le voilà, le séducteur et l'Antéchrist ! Prenez garde à eux, afin que vous ne perdiez pas ce que vous avez accompli » Et encore dans cette épître : « Beaucoup de faux prophètes sont venus du siècle. En ceci vous reconnaîtrez l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu en chair est de Dieu ; et tout esprit qui divise Jésus n'est pas de Dieu, mais de l'Antéchrist. » Ces paroles sont semblables à ce qu'il dit dans l'Évangile, à savoir que « le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous ». C'est pourquoi il dit encore dans son épître : « Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu. » Il ne connaît qu'un seul et même Jésus-Christ, pour qui les portes du ciel se sont ouvertes à cause de son enlèvement dans la chair et qui, dans cette même chair en laquelle il a souffert, viendra nous révéler la gloire du Père.

Suite du témoignage de Paul

En accord avec cette doctrine, Paul s'exprime ainsi à l'adresse des Romains : «... à bien plus forte raison ceux qui reçoivent l'abondance de la grâce et de la justice régneront-ils dans la vie par l'unique Jésus-Christ. » Il ignore donc un Christ qui se serait envolé de Jésus, et il ne connaît pas davantage un Sauveur d'en haut prétendument impassible. Si en effet l'un a souffert, tandis que l'autre est demeuré impassible, et si l'un est né, tandis que l'autre est descendu sur le premier pour l'abandonner ensuite, ce n'est plus un unique sujet, mais deux, que l'on nous présente. Que l'Apôtre n'en connaisse qu'un seul, à savoir le Christ Jésus qui est né et qui a souffert, c'est ce qu'il dit encore dans la même épître : « Ou bien ignorez-vous que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que nous avons été baptisés, afin que, comme le Christ est ressuscité d'entre les morts, nous marchions nous aussi dans une nouveauté de vie ? » De même encore, voulant indiquer que c'est bien le Christ qui a souffert et que c'est lui le Fils de Dieu qui est mort pour nous et nous a rachetés par son sang au temps fixé, il dit : « Pourquoi, alors que nous étions encore impuissants, le Christ, au temps marqué, est-il mort pour des impies ? Dieu prouve son amour pour nous en ce que, alors que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous. A bien plus forte raison, maintenant que nous avons été justifiés dans son sang, serons-nous sauvés par lui de la colère. Car si, lorsque nous étions des ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à bien plus forte raison, ayant été réconciliés, serons-nous sauvés dans sa vie. » De toute évidence Paul proclame par là que Celui-là même qui a été arrêté, qui a souffert et qui a répandu son sang pour nous, c'est lui le Christ, lui le Fils de Dieu, lequel est également ressuscité et monté aux cieux. Comme le dit Paul lui-même, tout ensemble : « Le Christ, qui est mort,

bien plus, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu. » Et encore : «... sachant que le Christ, une fois ressuscité des morts, ne meurt plus. » C'est en effet parce qu'il voyait d'avance lui aussi par l'Esprit les découpages de ces mauvais maîtres et pour leur enlever tout prétexte à dissentiment qu'il dit les paroles qui viennent d'être citées. < Il dit encore > : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels. » Peu s'en faut qu'il ne crie à ceux qui veulent bien l'entendre : Ne vous y trompez pas ! Il n'y a qu'un seul et même Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui par sa Passion nous a réconciliés avec Dieu, qui est ressuscité d'entre les morts, qui est à la droite du Père. Il est parfait en tout : frappé, il ne rendait pas les coups ; « souffrant, il ne proférait pas de menaces » ; crucifié, il priait son Père de pardonner à ceux qui le clouaient à la croix. Car c'est lui qui nous a vraiment sauvés, lui le Verbe de Dieu, lui le Fils unique issu du Père, le Christ Jésus notre Seigneur.

La descente de l'Esprit Saint sur le Fils de Dieu fait homme

Les apôtres auraient pu dire en effet que le Christ était descendu sur Jésus, ou le Sauveur d'en haut sur le Jésus de l'économie, ou celui qui provient des régions invisibles sur celui qui relève du Démiurge. Mais ils n'ont rien su ni rien dit de tel — car, s'ils l'avaient su, ils l'auraient dit sans aucun doute —. En revanche, ils ont dit ce qui était, à savoir que l'Esprit de Dieu descendit sur lui comme une colombe. C'est lui l'Esprit dont Isaïe avait dit : « Et l'Esprit de Dieu reposera sur lui », comme nous l'avons expliqué déjà ; et encore : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint. » C'est lui l'Esprit dont le Seigneur disait : « Car ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. » De même encore, lorsqu'il donnait à ses disciples le pouvoir de faire renaître les hommes en Dieu, il leur disait : « Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Cet Esprit, en effet, il avait promis par les prophètes de le répandre dans les derniers temps sur ses serviteurs et ses servantes afin qu'ils prophétisent. Et c'est pourquoi cet Esprit est descendu sur le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme : par là, avec lui, il s'accoutumait à habiter dans le genre humain, à reposer sur les hommes, à résider dans l'ouvrage modelé par Dieu ; il réalisait en eux la volonté du Père et les renouvelait en les faisant passer de leur vétusté à la nouveauté du Christ.

C'est cet Esprit que David avait demandé pour le genre humain en disant : « Et, par ton Esprit qui dirige, affermis-moi. » C'est encore cet Esprit dont Luc nous dit qu'après l'ascension du Seigneur il est descendu sur les disciples, le jour de la Pentecôte, avec pouvoir sur toutes les nations pour les introduire dans la vie et leur ouvrir le nouveau Testament : aussi est-ce dans toutes les langues que, animés d'un même sentiment, les disciples célébraient les louanges de Dieu, tandis que l'Esprit ramenait à l'unité les tribus séparées et offrait au Père les prémices de toutes les nations. C'est pourquoi aussi le Seigneur avait promis de nous envoyer un Paraclet qui nous accorderait à Dieu. Car, comme de farine sèche on ne peut, sans eau, faire une seule pâte et un seul pain, ainsi nous, qui étions une multitude, nous ne pouvions non plus devenir un dans le Christ Jésus sans l'Eau venue du ciel. Et comme la terre aride, si elle ne reçoit de l'eau, ne fructifie point, ainsi nous-mêmes, qui n'étions d'abord que du bois sec, nous n'aurions jamais porté du fruit de vie sans la Pluie généreuse venue d'en haut. Car nos corps, par le bain du baptême, ont reçu l'union à l'incorruptibilité, tandis que nos âmes l'ont reçue par l'Esprit. C'est pourquoi l'un et l'autre sont nécessaires, puisque l'un et l'autre contribuent à donner la vie de Dieu. Ainsi notre Seigneur a-t-il pris en pitié cette Samaritaine infidèle, qui n'était pas demeurée dans l'appartenance d'un seul mari, mais avait forniqué dans de multiples noces : il lui a montré, il lui a promis une Eau vive, afin qu'elle n'ait plus soif désormais et ne soit plus astreinte à s'humecter d'une eau péniblement acquise, puisqu'elle aurait en elle un Breuvage jaillissant pour la vie éternelle, ce Breuvage même que le Seigneur a reçu en don du Père et qu'il a donné, à son tour, à ceux qui participent de lui, en envoyant l'Esprit Saint sur toute la terre.

C'est parce qu'il voyait d'avance la grâce de ce don que Gédéon, cet Israélite que Dieu avait choisi pour sauver le peuple d'Israël de la domination des étrangers, changea sa demande : il prophétisa par là que sur la toison de laine, qui seule avait d'abord reçu la rosée et qui était la figure du peuple d'Israël, viendrait la sécheresse, c'est-à-dire que ce peuple ne recevrait plus de Dieu l'Esprit Saint — selon ce que dit Isaïe : « Je commanderai aux nuées de ne pas pleuvoir sur elle » —, tandis que sur toute la terre se répandrait la rosée, qui est l'Esprit de Dieu. C'est précisément cet Esprit qui est descendu sur le Seigneur, « Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété, Esprit de

crainte de Dieu ». Et c'est ce même Esprit que le Seigneur à son tour a donné à l'Eglise, en envoyant des cieux le Paraclet sur toute la terre, là où le diable avait été précipité comme l'éclair, selon la parole du Seigneur : c'est pourquoi cette rosée de Dieu nous est nécessaire pour que nous ne soyons pas consumés ni rendus stériles et pour que, là où nous avons un accusateur, nous ayons aussi un Défenseur. Car le Seigneur a confié à l'Esprit Saint l'homme, son propre bien, qui était tombé entre les mains des brigands, cet homme dont il a eu compassion et dont il a lui-même bandé les blessures, donnant deux deniers royaux pour que, après avoir reçu par l'Esprit l'image et l'inscription du Père et du Fils, nous fassions fructifier le denier qui nous est confié et le remettons au Seigneur ainsi multiplié.

Ainsi donc, c'est bien l'Esprit qui est descendu, à cause de l' « économie » que nous venons de dire; quant au Fils unique de Dieu, qui est aussi le Verbe du Père, lorsqu'est venue la plénitude du temps, il s'est incarné dans l'homme à cause de l'homme et il a accompli toute son « économie » humaine, étant, lui, Jésus-Christ notre Seigneur, un seul et le même. Voilà ce que le Seigneur lui-même atteste, ce que les apôtres confessent, ce que les prophètes proclament. Mensongères, dès lors, s'avèrent toutes les doctrines de ces gens qui ont inventé des Ogdoades, des Tétrades et des Décades et qui ont imaginé divisions et subdivisions ! Car, d'une part, ils éliminent l'Esprit ; d'autre part, ils estiment qu'autre est le Christ et autre Jésus, et ils enseignent de la sorte non un seul Christ, mais plusieurs ; même s'ils les disent unis, ils reviennent à la charge pour exposer que l'un a eu en partage la Passion, tandis que l'autre est demeuré impassible, que l'un est monté au Plérôme, tandis que l'autre est demeuré dans l'Intermédiaire, que l'un festoie et se délecte dans les régions invisibles et innommables, tandis que l'autre est assis aux côtés du Démiurge qu'il dépouille de sa puissance.

Aussi faudra-t-il que toi-même, ainsi que tous ceux qui lisent cet écrit et ont le souci de leur salut, vous n'alliez pas, dès que vous entendez le son extérieur de leurs paroles, vous courber spontanément sous leur loi. Car tout en tenant aux fidèles le même langage que nous, ainsi que nous l'avons déjà dit, ils ont des pensées non seulement différentes, mais à l'opposé des nôtres et toutes remplies de blasphèmes, et ils tuent par là ceux qui, sous la ressemblance des mots, attirent en eux le poison fort dissemblable de leur sentiment intérieur. C'est comme si quelqu'un donnait du plâtre mêlé à de l'eau en guise de lait et trompait ainsi les gens par la ressemblance de la couleur. Comme le disait un homme supérieur à nous, à propos de tous ceux qui, d'une manière quelconque, corrompent les choses de Dieu et altèrent la vérité : « Il est mal de mêler le plâtre au lait de Dieu. »

Suite du témoignage de Paul

Il a donc été montré à l'évidence que le Verbe, qui était au commencement auprès de Dieu, par l'entremise de qui tout a été fait et qui était de tout temps présent au genre humain, ce même Verbe, dans les derniers temps, au moment fixé par le Père, s'est uni à son propre ouvrage par lui modelé et s'est fait homme passible. On a de la sorte repoussé l'objection de ceux qui disent : « Si le Christ est né à ce moment-là, il n'existait donc pas auparavant. » Nous avons en effet montré que le Fils de Dieu n'a pas commencé d'exister à ce moment-là, puisqu'il existe depuis toujours avec le Père; mais, lorsqu'il s'est incarné et s'est fait homme, il a récapitulé en lui-même la longue histoire des hommes et nous a procuré le salut en raccourci, de sorte que ce que nous avons perdu en Adam, c'est-à-dire d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu, nous le recouvrons dans le Christ Jésus. En effet, comme il n'était pas possible que l'homme, une fois vaincu et brisé par la désobéissance, fût modelé à nouveau et obtînt le prix de la victoire, et comme il était également impossible qu'eut part au salut cet homme ainsi tombé sous le pouvoir du péché, le Fils a opéré l'un et l'autre : tout en étant le Verbe de Dieu, il est descendu d'auprès du Père, il s'est incarné, il est descendu jusque dans la mort", et il a ainsi consommé l' « économie » de notre salut.

C'est pour nous exhorter à croire sans hésitation en ce Fils que Paul dit encore : « Ne dis pas dans ton cœur : Qui montera au ciel ? — à savoir, pour en faire descendre le Christ —, ou : Qui descendra dans l'abîme ? — à savoir pour faire remonter le Christ d'entre les morts —. » Il ajoute : « Car si tu confesses de ta bouche que Jésus est Seigneur et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé. » Et il donne la raison pour laquelle le Verbe de Dieu a fait cela, en disant : « Car voici pourquoi le Christ a vécu, est mort et est ressuscité : c'est pour régner souverainement sur les morts et les vivants. » Il dit encore, écrivant aux Corinthiens : « Pour nous, nous prêchons le Christ Jésus crucifié. » Et il ajoute : « La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas une communion au sang du

Christ ? » Quel est donc Celui qui nous fait entrer ainsi dans une communion de nourriture ? Serait-ce le Christ d'en haut inventé par ces gens, celui qui s'est étendu sur la Limite et a formé leur Mère ? N'est-ce pas plutôt l'Emmanuel qui est né de la Vierge, qui a mangé du beurre et du miel et dont le prophète a dit : « Il est homme, et pourtant qui le connaîtra ? »

C'est ce même Christ qui était annoncé par Paul : « Je vous ai en effet transmis, dit-il, tout d'abord ceci : que le Christ est mort pour nos péchés, conformément aux Ecritures, qu'il a été enseveli et qu'il est ressuscité le troisième jour, conformément aux Ecritures. » Il est donc manifeste que Paul ne connaît pas d'autre Christ, mais seulement Celui qui tout ensemble a souffert, a été enseveli et est ressuscité, qui est né aussi et auquel il donne le nom d'homme. Car, après avoir dit : « Si l'on prêche que le Christ est ressuscité d'entre les morts... », il ajoute, en donnant la raison de son incarnation : « Parce que la mort est venue par un homme, c'est aussi par un homme que vient la résurrection des morts. » Et partout, à propos de la Passion de notre Seigneur, de son humanité, de sa mise à mort, Paul emploie le nom de Christ. Ainsi, par exemple : « Ne va pas, avec ton aliment, causer la perte de celui pour qui le Christ est mort. » Et encore : « Mais à présent, dans le Christ, vous qui jadis étiez loin, vous êtes devenus proches, dans le sang du Christ. » Et encore : « Le Christ nous a rachetés de la malédiction de la Loi en se faisant pour nous malédiction, car il est écrit : Maudit quiconque est suspendu au bois. » Et encore : « Et avec toute ta science va se perdre le faible, le frère pour qui le Christ est mort. » Ces textes montrent assez que jamais un Christ impassible n'est descendu en Jésus, mais que Jésus, qui était en personne le Christ, a souffert pour nous, et qu'il s'est endormi et est ressuscité est descendu et est remonté, lui, le Fils de Dieu devenu Fils de l'homme. C'est d'ailleurs ce qu'indiqué son nom même, car dans le nom de « Christ » est sous-entendu Celui qui a oint, Celui-là même qui a été oint et l'Onction dont il a été oint : celui qui a oint, c'est le Père, celui qui a été oint, c'est le Fils, et il l'a été dans l'Esprit, qui est l'Onction. Comme le dit le Verbe par la bouche d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint » : ce qui indique tout ensemble et le Père qui a oint et le Fils qui a été oint et l'Onction qui est l'Esprit.

Témoignage du Christ

Au surplus, le Seigneur lui-même a bien fait voir quel est Celui qui a souffert. En effet, après qu'il eut demandé à ses disciples : « Qui dit-on que je suis, moi, le Fils de l'homme ? » et que Pierre lui eut répondu : « Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant », le Seigneur le loua de ce que ce n'était pas la chair ni le sang qui le lui avaient révélé, mais le Père qui est dans les cieux : il faisait bien voir par là que « le Fils de l'homme » en personne était « le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Or, est-il dit, « c'est à partir de ce moment-là qu'il commença à exposer à ses disciples qu'il lui fallait se rendre à Jérusalem, beaucoup souffrir de la part des prêtres, être rejeté, être crucifié et ressusciter le troisième jour ». Ainsi Celui qui venait d'être reconnu par Pierre comme « le Christ », qui venait de déclarer Pierre bienheureux parce que le Père lui avait révélé « le Fils du Dieu vivant », Celui-là même annonçait qu'il lui faudrait beaucoup souffrir et être crucifié.

Et c'est alors qu'il réprimanda Pierre, parce que celui-ci partageait l'idée que les hommes se faisaient du Christ et repoussait sa Passion, et qu'il dit à ses disciples : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. Car celui qui voudra sauver sa vie la perdra, et celui qui la perdra à cause de moi la sauverai » Voilà ce que le Christ disait ouvertement, lui, le Sauveur de ceux qui, pour l'avoir confessé, seraient livrés à la mort et perdraient leur vie. Par contre, s'il s'agissait d'un Christ qui ne devait pas souffrir, mais s'envoler de Jésus, de quel droit exhortait-il ses disciples à porter leur croix et à le suivre, alors que lui-même, d'après les hérétiques, n'allait pas porter cette croix, mais désertier l'« économie » de la Passion ? Car ce qui prouve bien que le Christ ne parlait pas de la connaissance d'une prétendue Croix d'en haut, comme certains ont l'audace de l'expliquer, mais de la Passion qu'il allait devoir souffrir et que ses disciples souffriraient eux aussi, ce sont les paroles qu'il ajoutait : « Car quiconque sauvera sa vie la perdra, et quiconque la perdra la trouvera. » Et que ses disciples auraient à souffrir à cause de lui, c'est ce qu'il disait aux Juifs : « Voici que je vous envoie des prophètes, des sages et des docteurs, et vous en tuerez et en crucifierez. » Et à ses disciples il disait : « Vous comparâtes devant les gouverneurs et les rois à cause de moi et, parmi vous, ils en flagelleront, ils en tueront et ils en pourchasseront de ville en ville. » Il connaissait donc ceux qui souffriraient la persécution, il connaissait ceux qui allaient être flagellés et mis à mort à cause de lui, et il ne parlait pas d'une autre Croix, mais de la Passion qu'il allait souffrir, lui, le premier, et ses disciples après lui. Aussi

bien sa parole était-elle celle de quelqu'un qui voulait aussi les encourager : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent pas tuer l'âme; craignez plutôt celui qui a le pouvoir d'envoyer le corps et l'âme dans la géhenne. » Il les engageait à persévérer dans la confession de sa personne, car il promettait de confesser devant son Père ceux qui confesseraient son nom devant les hommes, mais aussi de renier ceux qui le renieraient et de rougir de ceux qui rougiraient de le confesser. Malgré cela, certains en sont venus à ce point de témérité qu'ils vont jusqu'à compter pour rien les martyrs et blâmer ceux qui sont mis à mort pour avoir confessé le Seigneur, qui supportent tout ce qui a été prédit par le Seigneur et qui s'efforcent en cela de suivre les traces de la Passion du Seigneur, en étant les «témoins» de Celui qui s'est fait passible. Ces gens-là, nous les remettons aux martyrs eux-mêmes, car, lorsqu'il sera demandé compte de leur sang et qu'ils recevront la gloire, alors le Christ confondra tous ceux qui auront méprisé leur martyre.

De même, cette parole du Seigneur sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font » — révèle la longanimité, la patience, la miséricorde et la bonté du Christ, puisque tout à la fois lui-même a souffert la Passion et a excusé ceux qui le maltrahaient. Car cette parole que nous a dite le Verbe de Dieu : « Aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous haïssent », il l'a lui-même mise en pratique sur la croix, en aimant le genre humain jusqu'à prier pour ceux-là mêmes qui le faisaient mourir. Si, par contre, quelqu'un admettait l'existence de deux êtres distincts et qu'il instituât un jugement sur eux, il devrait constater que celui qui, dans les blessures mêmes, les plaies et autres sévices, s'est montré bienfaisant et oublieux du mal perpétré contre lui, est bien meilleur, bien plus patient et plus véritablement bon que celui qui se serait envolé sans avoir souffert injustice ni opprobre.

Le même raisonnement vaut également contre ceux qui disent qu'il n'a souffert qu'en apparence. En effet, s'il n'a pas réellement souffert, aucune gratitude ne lui est due, puisqu'il n'y a pas eu de Passion. Et quand nous aurons, nous, à souffrir réellement, il apparaîtra comme un imposteur en nous exhortant, lorsqu'on nous frappe, à présenter encore l'autre joue, si lui-même n'a pas en toute vérité souffert cela le premier : car en ce cas, comme il a trompé les hommes d'alors en paraissant être ce qu'il n'était pas, il nous trompe nous aussi en nous exhortant à supporter ce qu'il n'a pas supporté lui-même ; nous serons même au-dessus du Maître, quand nous souffrirons et supporterons ce que ce prétendu Maître n'a ni souffert ni supporté ! Mais, en fait, notre Seigneur est bien le seul vrai Maître; il est vraiment bon, lui, le Fils de Dieu; il a supporté la souffrance, lui, le Verbe de Dieu le Père devenu Fils de l'homme. Car il a lutté et vaincu : d'une part, il était homme, combattant pour ses pères et rachetant leur désobéissance par son obéissance; d'autre part, il a enchaîné le « fort », libéré les faibles et octroyé le salut à l'ouvrage par lui modelé, en détruisant le péché. Car « le Seigneur est compatissant et miséricordieux » et il aime le genre humain.

Il fallait que le Fils de Dieu se fit vraiment homme pour sauver l'homme

Il a donc mélangé et uni, comme nous l'avons déjà dit, l'homme à Dieu. Car si ce n'était pas un homme qui avait vaincu l'adversaire de l'homme, l'ennemi n'aurait pas été vaincu en toute justice. D'autre part, si ce n'était pas Dieu qui nous avait octroyé le salut, nous ne l'aurions pas reçu d'une façon stable. Et si l'homme n'avait pas été uni à Dieu, il n'aurait pu recevoir en participation l'incorruptibilité. Car il fallait que le « Médiateur de Dieu et des hommes », par sa parenté avec chacune des deux parties, les ramenât l'une et l'autre à l'amitié et à la concorde, en sorte que tout à la fois Dieu accueillît l'homme et que l'homme s'offrît à Dieu. Comment aurions-nous pu en effet avoir part à la filiation adoptive à l'égard de Dieu, si nous n'avions pas reçu, par le Fils, la communion avec Dieu ? Et comment aurions-nous reçu cette communion avec Dieu, si son Verbe n'était pas entré en communion avec nous en se faisant chair ? C'est d'ailleurs pourquoi il est passé par tous les âges de la vie, rendant par là à tous les hommes la communion avec Dieu.

Ceux donc qui disent qu'il ne s'est montré qu'en apparence, qu'il n'est pas né dans la chair et qu'il ne s'est pas vraiment fait homme, ceux-là sont encore sous le coup de l'antique condamnation. Ils se font les avocats du péché, puisque, d'après eux, la mort n'a pas été vaincue. Car celle-ci « a régné d'Adam jusqu'à Moïse, même sur ceux qui n'avaient pas péché par une transgression semblable à celle d'Adam ». Puis, quand la Loi donnée par Moïse est venue et qu'elle a rendu sur le péché ce témoignage qu'il est « pécheur », elle lui a bien retiré son empire, en le convainquant d'agir en brigand, et non en roi, et en le faisant apparaître comme homicide; mais elle a d'autre part accablé l'homme, qui avait le péché en lui, en

démontrant que cet homme était digne de mort. Car la Loi, toute spirituelle qu'elle était, a seulement manifesté le péché, elle ne l'a pas supprimé : car ce n'est pas sur l'Esprit que dominait le péché, mais sur l'homme. Il fallait donc que Celui qui devait tuer le péché et racheter l'homme digne de mort se fit cela même qu'était celui-ci, c'est-à-dire cet homme réduit en esclavage par le péché et retenu sous le pouvoir de la mort, afin que le péché fût tué par un homme et que l'homme sortît ainsi de la mort. Car, de même que, « par la désobéissance d'un seul homme » qui fut, le premier, modelé à partir d'une terre vierge, « beaucoup ont été constitués pécheurs » et ont perdu la vie, ainsi fallait-il que, « par l'obéissance d'un seul homme » qui est, le premier, né de la Vierge, « beaucoup soient justifiés » et reçoivent le salut . C'est donc en toute vérité que le Verbe de Dieu s'est fait homme, selon ce que dit aussi Moïse : « Dieu, ses œuvres sont vraies. » Si, sans s'être fait chair, il n'avait pris que l'apparence de la chair, son œuvre n'eût pas été vraie. Mais ce qu'il paraissait être, il l'était réellement, à savoir Dieu récapitulant en lui-même cet antique ouvrage modelé qu'était l'homme, afin de tuer le péché, de détruire la mort et de vivifier l'homme : c'est pourquoi ses œuvres étaient vraies.

2. JÉSUS N'EST PAS UN PUR HOMME, MAIS LE FILS DE DIEU INCARNÉ DANS LE SEIN DE LA VIERGE

Seul le Fils de Dieu pouvait nous rendre libres

A l'opposé, ceux qui prétendent qu'il n'est qu'un pur homme engendré de Joseph demeurent dans l'esclavage de l'antique désobéissance et y meurent, n'ayant pas encore été mélangés au Verbe de Dieu le Père et n'ayant pas eu part à la liberté qui nous vient par le Fils, selon ce qu'il dit lui-même : « Si le Fils vous affranchit, vous serez vraiment libres. » Méconnaissant en effet l'Emmanuel né de la Vierge, ils se privent de son don, qui est la vie éternelle ; n'ayant pas reçu le Verbe d'incorruptibilité, ils demeurent dans la chair mortelle; ils sont les débiteurs de la mort, pour n'avoir pas accueilli l'antidote de vie. C'est à eux que le Verbe dit, expliquant le don qu'il fait de sa grâce : «J'ai dit : Vous êtes tous des dieux et des fils du Très-Haut ; mais vous, comme des hommes, vous mourrez. » Il adresse ces paroles à ceux qui, refusant de recevoir le don de la filiation adoptive, méprisent cette naissance sans tache que fut l'incarnation du Verbe de Dieu, privent l'homme de son ascension vers Dieu et ne témoignent qu'ingratitude au Verbe de Dieu qui s'est incarné pour eux. Car telle est la raison pour laquelle le Verbe s'est fait homme, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme : c'est pour que l'homme, en se mélangeant au Verbe et en recevant ainsi la filiation adoptive, devienne fils de Dieu. Nous ne pouvions en effet avoir part à l'incorruptibilité et à l'immortalité que si nous étions unis à l'incorruptibilité et à l'immortalité. Mais comment aurions-nous pu être unis à l'incorruptibilité et à l'immortalité, si l'Incorruptibilité et l'Immortalité ne s'étaient préalablement faites cela même que nous sommes, afin que ce qui était corruptible fût absorbé par l'incorruptibilité, et ce qui était mortel, par l'immortalité, « afin que nous recevions la filiation adoptive » ?

Le Christ est homme et Dieu

C'est pourquoi « qui racontera sa génération ? » Car « il est homme, et pourtant qui le connaîtra ? » Seul le connaîtra celui à qui le Père qui est dans les Cieux aura révélé que «le Fils de l'homme», qui « n'est pas né de la volonté de la chair ni de la volonté de l'homme», est «le Christ, le Fils du Dieu vivant ». Que pas un seul d'entre les fils d'Adam ne soit appelé Dieu ou Seigneur au sens absolu de ces termes, nous l'avons montré par les Écritures ; mais que le Christ, d'une manière qui lui est propre, à l'exclusion de tous les hommes de tous les temps, soit proclamé Dieu, Seigneur, Roi éternel, Fils unique et Verbe incarné, et cela aussi bien par tous les prophètes que par les apôtres et par l'Esprit lui-même, voilà ce qu'il est loisible de constater à tous ceux qui ont atteint ne fût-ce qu'une infime parcelle de la vérité. Ce témoignage, les Écritures ne le rendraient pas de lui, s'il n'était qu'un homme comme tous les autres hommes. Mais parce que, seul entre tous, il a reçu la génération éclatante qui lui vient du Père Très-Haut et parce qu'il a accompli aussi la naissance éclatante qui lui vient de la Vierge, les Écritures rendent de lui ce double témoignage : d'une part, il est homme sans beauté, sujet à la souffrance, assis sur le petit d'une ânesse, abreuvé de vinaigre et de fiel, méprisé du peuple, descendant jusque dans la mort; d'autre part, il est Seigneur saint, admirable Conseiller, éclatant de beauté, Dieu fort, venant sur les nuées en Juge universel.

Car, de même que le Seigneur était homme afin d'être éprouvé, de même il était aussi le Verbe afin d'être glorifié : d'un côté, le Verbe se tenait en repos lorsque le Seigneur était éprouvé, outragé, crucifié et mis à mort ; de l'autre, l'homme était « absorbé » lorsque le Seigneur vainquait, supportait la souffrance, montrait sa bonté, ressuscitait et était enlevé au ciel. Ainsi donc, le Fils de Dieu, notre Seigneur, tout en étant le Verbe du Père, était aussi Fils de l'homme : car de Marie, issue de créatures humaines et créature humaine elle-même, il avait reçu une naissance humaine.

Le signe de l'Emmanuel

C'est pourquoi aussi le Seigneur lui-même nous a donné un « signe » dans la profondeur et dans la hauteur, sans que l'homme l'eût demandé : car jamais celui-ci ne se fût attendu à ce qu'une Vierge devînt enceinte, tout en demeurant vierge, et mît au monde un Fils, à ce que le Fruit de cet enfantement fût « Dieu avec nous », à ce qu'il descendît dans les profondeurs de la terre pour y chercher la brebis perdue, c'est-à-dire son propre ouvrage par lui modelé, et à ce qu'il remontât ensuite dans les hauteurs pour offrir et remettre à son Père l'homme ainsi retrouvé, effectuant en lui-même les prémices de la résurrection de l'homme. Car, comme la tête est ressuscitée des morts, ainsi le reste du corps, c'est-à-dire tout homme qui sera trouvé dans la Vie, ressuscitera à son tour, une fois révolu le temps de sa condamnation due à la désobéissance; alors ce corps ne fera plus qu'un « grâce aux articulations et aux ligaments » et il atteindra sa pleine vigueur par la croissance qui lui viendra de Dieu, chacun des membres occupant, dans le corps, la place qui lui sera propre et qui lui conviendra : car il y aura beaucoup de demeures auprès du Père, parce qu'il y aura beaucoup de membres dans le corps.

Le signe de Jonas

Dieu a donc usé de longanimité devant l'apostasie de l'homme, parce qu'il voyait d'avance la victoire qu'il lui donnerait un jour par l'entremise du Verbe : car, tandis que la puissance s'est déployée dans la faiblesse, le Verbe a fait apparaître la bonté de Dieu et sa magnifique puissance. Il en a été, en effet, de l'homme comme du prophète Jonas. Dieu a permis que celui-ci fût englouti par un monstre marin, non pour qu'il disparût et pérît totalement, mais pour qu'après avoir été rejeté par le monstre il fût plus soumis à Dieu et qu'il glorifiât davantage Celui qui lui donnait un salut inespéré. C'était aussi pour qu'il provoquât un ferme repentir chez les Ninivites, en sorte que ceux-ci se convertissent au Seigneur qui les délivrait de la mort, terrifiés qu'ils seraient par le signe accompli en Jonas. Comme le dit à leur sujet l'Écriture : « Et ils se détournèrent chacun de sa voie mauvaise et de l'iniquité qui était dans leurs mains, en disant : Qui sait si Dieu ne se repentira pas et ne détournera pas de nous sa colère, en sorte que nous ne périssons pas ? » De la même manière, dès le commencement, Dieu a permis que l'homme fût englouti par le grand monstre, auteur de la transgression, non pour qu'il disparût et pérît totalement, mais parce que Dieu préparait à l'avance l'acquisition du salut qu'a effectuée le Verbe, par le moyen du « signe de Jonas », au bénéfice de ceux qui auront eu sur Dieu le même sentiment que Jonas, qui l'auront confessé et qui auront dit : « Je suis le serviteur du Seigneur, et j'honore le Seigneur, le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre ferme. » Dieu a voulu que l'homme, recevant de lui un salut inespéré, ressuscite d'entre les morts, qu'il glorifie Dieu et qu'il dise la parole prophétique de Jonas : « J'ai crié vers le Seigneur mon Dieu dans ma détresse, et il m'a exaucé du ventre de l'enfer. » Dieu a voulu que l'homme demeure toujours fidèle à le glorifier et à lui rendre grâces sans cesse pour ce salut reçu de lui, « en sorte qu'aucune chair ne se glorifie devant le Seigneur », que l'homme n'admette jamais plus sur Dieu des pensées contraires à celui-ci, en prenant pour une propriété naturelle l'incorruptibilité dont il jouissait, et qu'il ne délaisse plus jamais la vérité pour la jactance d'un vain orgueil, comme s'il était naturellement semblable à Dieu. Car cet orgueil même, en le rendant bien plutôt ingrat envers son Créateur, lui avait masqué l'amour dont il était l'objet de la part de Dieu et avait aveuglé son esprit, l'empêchant d'avoir sur Dieu des pensées dignes de celui-ci, le poussant au contraire à se comparer à Dieu et à s'estimer son égal.

Telle a donc été la longanimité de Dieu. Il a permis que l'homme passe par toutes les situations et qu'il connaisse la mort, pour accéder ensuite à la résurrection d'entre les morts et apprendre par son expérience de quel mal il a été délivré : ainsi rendra-t-il toujours grâces au Seigneur, pour avoir reçu de lui le don de l'incorruptibilité, et l'aimera-t-il davantage, s'il est vrai que celui à qui on remet plus aime

davantage; ainsi saura-t-il que lui-même est mortel et impuissant et comprendra-t-il que Dieu est au contraire à ce point immortel et puissant qu'il donne au mortel l'immortalité et au temporel l'éternité; ainsi connaîtra-t-il toutes les autres œuvres prodigieuses de Dieu rendues manifestes en lui, et, instruit par elles, aura-t-il sur Dieu des pensées en rapport avec la grandeur de Dieu. Car la gloire de l'homme, c'est Dieu ; d'autre part, le réceptacle de l'opération de Dieu et de toute sa sagesse et de toute sa puissance, c'est l'homme. Comme le médecin fait ses preuves chez ceux qui sont malades, ainsi Dieu se manifeste chez les hommes. C'est pourquoi Paul dit : « Dieu a enfermé toutes choses dans la désobéissance pour faire à tous miséricorde. » Ce n'est pas des Eons pneumatiques qu'il parle, mais de l'homme, qui, après avoir désobéi à Dieu et avoir été rejeté de l'immortalité, a ensuite obtenu miséricorde par l'entremise du Fils de Dieu, en recevant la filiation adoptive qui vient par lui. Car cet homme-là, gardant sans enflure ni jactance une pensée vraie sur les créatures et sur le Créateur — qui est le Dieu plus puissant que tout et qui donne à tout l'existence — et demeurant dans son amour, dans la soumission et dans l'action de grâces, recevra de lui une gloire plus grande, progressant jusqu'à devenir semblable à Celui qui est mort pour lui. Celui-ci en effet s'est fait « à la ressemblance de la chair du péché » pour condamner le péché et, ainsi condamné, l'expulser de la chair, et pour appeler d'autre part l'homme à lui devenir semblable, l'assignant ainsi pour imitateur à Dieu, l'élevant jusqu'au royaume du Père et lui donnant de voir Dieu et de saisir le Père, — lui, le Verbe de Dieu qui a habité dans l'homme et s'est fait Fils de l'homme pour accoutumer l'homme à saisir Dieu et accoutumer Dieu à habiter dans l'homme, selon le bon plaisir du Père.

Le Seigneur lui-même s'est fait le Sauveur de l'homme impuissant à se sauver

Telle est donc la raison pour laquelle le signe de notre salut, à savoir l'Emmanuel né de la Vierge, a été donné par « le Seigneur lui-même » : c'était le Seigneur lui-même qui sauvait ceux qui ne pouvaient se sauver par eux-mêmes. Aussi Paul proclame-t-il cette impuissance de l'homme : « Je sais, dit-il, que le bien n'habite pas dans ma chair. » Il indique par là que ce n'est pas de nous, mais de Dieu, que vient ce « bien » qu'est notre salut. Il dit encore : « Malheureux homme que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? » Il présente ensuite le Libérateur : « C'est la grâce de Jésus-Christ notre Seigneur. » C'est ce qu'Isaïe dit aussi de son côté : « Affermissez-vous, mains défaillantes et genoux chancelants ; prenez courage, cœurs pusillanimes, affermissez-vous, ne craignez point ! Voici que notre Dieu rend le jugement, et il le rendra ; il viendra lui-même et il nous sauvera. » Ces paroles témoignent assez que ce n'est pas par nous-mêmes, mais par le secours de Dieu, que nous pouvions être sauvés. De même encore, que Celui qui devait nous sauver ne serait ni purement un homme, ni un être sans chair — car les anges n'ont pas de chair —, Isaïe l'a annoncé en disant : « Ce n'est pas un ancien, ni un ange, mais le Seigneur lui-même qui les sauvera, parce qu'il les aime et qu'il les épargne; lui-même les délivrera. » Et qu'il serait un homme véritable et visible, tout en étant le Verbe Sauveur, Isaïe le dit encore : « Voici, cité de Sion, que tes yeux verront notre Salut. » Et qu'il n'était pas simplement un homme, Celui qui mourait pour nous, c'est ce que dit Jérémie : « Le Seigneur, le Saint d'Israël, s'est souvenu de ses morts endormis dans la terre du tombeau, et il est descendu vers eux pour leur annoncer la bonne nouvelle du salut qui vient de lui, pour les sauver. » C'est identiquement ce que dit le prophète Amos : « Lui-même se retournera vers nous et aura pitié de nous ; il immergera nos iniquités et jettera au fond de la mer tous nos péchés. » Il indique encore le lieu de sa venue : « De Sion le Seigneur a parlé, et de Jérusalem il a fait entendre sa voix. » Et que de cette région qui est au midi de l'héritage de Juda viendrait le Fils de Dieu, qui serait Dieu — région à laquelle appartenait Bethléem, où est né le Seigneur, qui a répandu de la sorte sa louange sur toute la terre —, c'est ce que dit en ces termes le prophète Habacuc : « Dieu viendra du côté du midi, et le Saint, du mont Ephrem ; sa puissance a couvert le ciel, et la terre est remplie de sa louange ; devant sa face marchera le Verbe, et ses pieds avanceront dans les plaines. » Il indique clairement par là qu'il est Dieu ; ensuite, que sa venue aura lieu en Bethléem, du mont Ephrem, qui est vers le midi de l'héritage ; enfin, qu'il est homme, car « ses pieds, précise-t-il, avanceront dans les plaines », ce qui est la marque propre d'un homme.

Une altération juive de la prophétie de l'Emmanuel

Dieu s'est donc fait homme, et le Seigneur lui-même nous a sauvés en nous donnant lui-même le signe

de la Vierge. On ne saurait dès lors donner raison à certains, qui osent maintenant traduire ainsi l'Écriture : « Voici que la jeune femme concevra et enfantera un fils. » Ainsi traduisent en effet Théodotion d'Éphèse et Aquila du Pont, tous les deux prosélytes juifs. Ils sont suivis par les Ébionites, qui disent Jésus né de Joseph, détruisant ainsi autant qu'il est en eux cette grande « économie » de Dieu et réduisant à néant le témoignage des prophètes, qui fut l'œuvre de Dieu. Il s'agit en effet d'une prophétie qui fut faite avant la déportation du peuple à Babylone, c'est-à-dire avant l'hégémonie des Mèdes et des Perses ; cette prophétie fut ensuite traduite en grec par les Juifs eux-mêmes longtemps avant la venue de notre Seigneur, en sorte que personne ne puisse les soupçonner d'avoir traduit comme ils l'ont fait dans l'éventuelle pensée de nous faire plaisir : car, s'ils avaient su que nous existerions un jour et que nous utiliserions les témoignages tirés des Écritures, ils n'auraient certes pas hésité à brûler de leurs mains leurs propres Écritures, elles qui déclarent ouvertement que toutes les autres nations auront part à la vie et qui montrent que ceux-là mêmes qui se vantent d'être la maison de Jacob et le peuple d'Israël sont déchus de l'héritage de la grâce de Dieu.

En effet, avant que les Romains n'eussent établi leur empire, alors que les Macédoniens tenaient encore l'Asie sous leur pouvoir, Ptolémée, fils de Lagos, qui avait fondé à Alexandrie une bibliothèque et ambitionnait de l'orner des meilleurs écrits de tous les hommes, demanda aux Juifs de Jérusalem une traduction grecque de leurs Écritures. Ceux-ci, qui dépendaient encore des Macédoniens à cette époque, envoyèrent à Ptolémée les hommes de chez eux les plus versés dans les Écritures et dans la connaissance des deux langues, c'est-à-dire soixante-dix Anciens, pour exécuter le travail qu'il voulait. Lui, désireux de les mettre à l'épreuve et craignant au surplus que, s'ils s'entendaient entre eux, il ne leur arrivât de dissimuler par leur traduction la vérité contenue dans les Écritures, les sépara les uns des autres et leur ordonna à tous de traduire le même ouvrage; et il fit de même pour tous les livres. Or, lorsqu'ils se retrouvèrent ensemble auprès de Ptolémée et qu'ils comparèrent les unes aux autres leurs traductions, Dieu fut glorifié et les Écritures furent reconnues pour vraiment divines, car tous avaient exprimé les mêmes passages par les mêmes expressions et les mêmes mots, du commencement à la fin, de sorte que même les païens qui étaient là reconnurent que les Écritures avaient été traduites sous l'inspiration de Dieu. Il n'est d'ailleurs nullement surprenant que Dieu ait opéré ce prodige : quand les Écritures eurent été détruites lors de la captivité du peuple sous Nabuchodonosor et qu'après soixante-dix ans les Juifs furent revenus dans leur pays, n'est-ce pas Dieu lui-même qui, par la suite, au temps d'Artaxerxès, roi des Perses, inspira Esdras, prêtre de la tribu de Lévi, pour rétablir de mémoire toutes les paroles des prophètes antérieurs et rendre au peuple la Loi donnée par Moïse ?

Ainsi donc, puisque c'est avec tant de vérité et par une telle grâce de Dieu qu'ont été traduites les Écritures par lesquelles Dieu a préparé et formé par avance notre foi en son Fils — car il nous a gardé ces Écritures dans toute leur pureté en Egypte, là où avait grandi la maison de Jacob fuyant la famine qui sévissait en Chanaan, là où notre Seigneur aussi fut gardé lorsqu'il fuyait la persécution d'Hérode —, et puisque cette traduction des Écritures a été faite avant que notre Seigneur ne descendît sur la terre et avant que n'apparussent les chrétiens — car notre Seigneur est né vers la quarante et unième année du règne d'Auguste, et le Ptolémée au temps duquel furent traduites les Écritures est beaucoup plus ancien — : ils font vraiment montre d'impudence et d'audace, ceux qui veulent présentement faire d'autres traductions lorsqu'à partir de ces Écritures mêmes nous les réfutons et les acculons à croire en la venue du Fils de Dieu.

Vraie teneur de la prophétie de l'Emmanuel

Solide, en revanche, non controuvée et seule vraie est notre foi — elle qui reçoit une preuve manifeste de ces Écritures traduites de la manière que nous venons de dire —, et la prédication de l'Église est pure de toute altération. Car les apôtres, qui sont plus anciens que tous ces gens-là, sont en accord avec la version susdite, et cette version est en accord avec la tradition des apôtres : Pierre, Jean, Matthieu, Paul, tous les autres apôtres et leurs disciples ont repris tous les textes prophétiques sous la forme même sous laquelle ils sont contenus dans la version des Anciens. C'est en effet un seul et même Esprit de Dieu qui, chez les prophètes, a annoncé la venue du Seigneur et ce qu'elle serait, et qui, chez les Anciens, a bien traduit ce qui avait été bien prophétisé, et c'est encore lui qui, chez les apôtres, a annoncé que la plénitude du temps de la filiation adoptive était arrivée, que le royaume des cieux était proche, qu'il résidait au dedans des hommes qui croyaient en l'Emmanuel né de la Vierge. Ainsi les apôtres ont-ils

attesté qu'avant que Joseph eût habité avec Marie — donc celle-ci demeurant en sa virginité —, « il se trouva qu'elle avait conçu de l'Esprit Saint ». Ils ont également attesté que l'ange Gabriel lui dit : « L'Esprit Saint surviendra sur toi et la puissance du Très-Haut te couvrira de son ombre ; c'est pourquoi l'être saint qui va naître de toi sera appelé Fils de Dieu. » Ils ont enfin attesté que l'ange dit en songe à Joseph : « Cela est arrivé pour que s'accomplît la parole dite par le prophète Isaïe : Voici que la Vierge concevra en son sein. »

Quant aux Anciens, voici comment ils avaient traduit les paroles d'Isaïe : « Le Seigneur parla encore à Achaz : Demande pour toi un signe au Seigneur ton Dieu, soit dans les profondeurs, soit dans les hauteurs. Et Achaz dit : Je ne demanderai pas et ne tenterai pas le Seigneur. Et Isaïe dit : < Ecoutez donc, maison de David ! > Est-ce peu pour vous de mettre les hommes à l'épreuve ? Et comment le Seigneur met-il à l'épreuve ? C'est pourquoi le Seigneur lui-même vous donnera un signe : voici que la Vierge concevra en son sein et enfantera un Fils, et vous lui donnerez le nom d'Emmanuel ; il mangera du beurre et du miel ; avant qu'il ne connaisse ou ne choisisse le mal, il choisira le bien, car, avant que l'enfant ne connaisse le bien ou le mal, il repoussera le mal afin de choisir le bien. » De façon précise l'Esprit Saint a fait connaître par ces paroles trois choses : — la génération du Seigneur : elle lui vient de la Vierge ; — son être : il est Dieu, car son nom d'Emmanuel signifie cela même ; — sa manifestation, enfin : il est homme, ce qu'indiquent la phrase «il mangera du beurre et du miel», l'appellation d'« enfant » et les mots « avant qu'il ne connaisse le bien ou le mal », car ce sont là autant de traits qui caractérisent un homme venu depuis peu à l'existence. Quant au fait de repousser le mal afin de choisir le bien, c'est là, en revanche, le propre de Dieu : l'Ecriture souligne ce trait pour que le fait que l'enfant mangera du beurre et du miel ne nous incite pas à voir en lui simplement un homme, et pour qu'à l'opposé le nom d'Emmanuel ne nous fasse pas supposer un Dieu non revêtu de chair.

Les mots «Ecoutez donc, maison de David !» donnent eux aussi à entendre que le Roi éternel que Dieu avait promis à David de susciter «du fruit de son sein» est Celui-là même qui est né de la Vierge issue de David. Car c'est pour cela que Dieu lui avait promis un Roi qui serait « le fruit de son sein » — ce qui caractérise une Vierge enceinte —, et non « le fruit de ses reins » ni « le fruit de sa virilité » — ce qui est le propre d'un homme qui engendre et d'une femme qui conçoit de cet homme —. Ainsi donc, dans cette promesse, l'Ecriture exclut le pouvoir générateur de l'homme ; bien mieux, elle n'en fait même pas mention, car Celui qui devait naître ne venait pas « de la volonté de l'homme ». Par contre, elle pose et affirme vigoureusement l'expression «fruit du sein», pour proclamer par avance la génération de Celui qui devait naître de la Vierge. C'est ce qu'Elisabeth, remplie de l'Esprit Saint, a attesté en disant à Marie : « Bénie es-tu parmi les femmes, et béni est le fruit de ton sein ! » Par ces paroles, l'Esprit Saint indique à qui veut l'entendre que la promesse faite par Dieu à David de susciter un Roi « du fruit de son sein » a été accomplie lorsque la Vierge, c'est-à-dire Marie, a enfanté. Ceux qui changent le texte d'Isaïe pour lire : «Voici que la jeune femme concevra en son sein» et qui veulent que l'enfant en question soit le fils de Joseph, qu'ils changent donc le texte de la promesse qui se lit en David, là où Dieu lui promettait de susciter « du fruit de son sein » une « Corne » qui ne serait autre que le Christ Roi ! Mais ils n'ont pas compris ce texte, sans quoi ils auraient eu l'audace de le changer lui aussi.

Quant à l'expression d'Isaïe « soit dans les profondeurs, soit dans les hauteurs », elle signifie que « Celui qui est descendu est aussi Celui qui est remonté ». Enfin la phrase « Le Seigneur lui-même vous donnera un signe » souligne le caractère inattendu de sa génération : celle-ci n'aurait jamais eu lieu si le « Seigneur », le Dieu de toutes choses, n'avait lui-même donné ce signe dans la maison de David. Car qu'aurait eu de remarquable ou quel signe eût constitué le fait qu'une «jeune femme » conçût d'un homme et enfantât, puisque c'est là le fait de toutes les femmes qui mettent au monde ? Mais, parce qu'inattendu était le salut qui devait advenir aux hommes par le secours de Dieu, inattendu aussi était l'enfantement qui aurait pour auteur une Vierge c'est Dieu qui donnerait ce signe, et l'homme n'y serait pour rien

Complément de preuve en faveur de la naissance virginale du Fils de Dieu

C'est pourquoi aussi Daniel, ayant vu d'avance sa venue, a parlé d'une pierre détachée sans l'intervention d'une main et venue dans le monde. C'est là en effet ce que signifiait l'expression « sans l'intervention d'une main » sa venue dans le monde a eu lieu sans le travail de mains humaines, c'est-à-dire de ces hommes qui ont l'habitude de tailler la pierre, autrement dit sans l'action de Joseph, Marie étant seule à coopérer à l'«économie» Car cette pierre vient certes de la terre, mais elle a été constituée par la

puissance et l'art de Dieu C'est pourquoi aussi Isaïe dit « Ainsi parle le Seigneur Voici que je mets pour fondement en Sion une pierre de grand prix, pierre de choix, pierre d'angle, pierre comblée d'honneur» il veut nous faire comprendre que sa venue humaine résulte, non de la volonté de l'homme, mais de la volonté de Dieu

C'est pourquoi aussi Moïse, pour faire apparaître une figure du Seigneur, «jeta son bâton à terre», pour qu'en s'incarnant il vainquît et «engloutît» toute la prévarication des Égyptiens qui — s'insurgeait contre l'« économie » de Dieu et pour que les Egyptiens eux-mêmes rendissent témoignage que c'est le « doigt de Dieu » qui opère le salut du peuple, et non un prétendu fils de Joseph. Si en effet le Seigneur était fils de Joseph, comment pouvait-il avoir plus que Salomon ou plus que Jonas ou être plus que David, alors qu'il aurait été engendré de la même semence et serait leur rejeton ? Et pourquoi eut-il déclaré Pierre bienheureux pour l'avoir reconnu comme « Fils du Dieu vivant » ?

De plus, s'il avait été fils de Joseph, il n'aurait pu être ni roi ni héritier, d'après Jérémie. En effet, Joseph apparaît comme fils de Joachim et de Jéchonias selon la généalogie exposée par Matthieu. Or Jéchonias et tous ses descendants ont été exclus de la royauté, comme le montrent ces paroles de Jérémie « Par ma vie, dit le Seigneur, quand même Jéchonias, fils de Joachim, roi de Juda, serait un anneau à ma main droite, je t'en arracherai et te livrerai aux mains de ceux qui en veulent à ta vie. » Et encore «Jéchonias a été déshonoré, comme un vase dont on n'a pas besoin, car il a été expulsé dans une terre qu'il ne connaissait pas Terre, écoute la parole du Seigneur Inscris cet homme comme un homme rejeté, car nul de sa descendance ne grandira de manière à s'asseoir sur le trône de David et à devenir prince en Juda » Dieu dit encore au sujet de Joachim son père « C'est pourquoi ainsi a parlé le Seigneur au sujet de Joachim, roi de Juda. Aucun de ses descendants ne s'assoira sur le trône de David, et son cadavre sera jeté dehors à la chaleur du jour et au froid de la nuit, mon regard s'appesantira sur lui et sur ses enfants, je ferai venir sur eux, sur les habitants de Jérusalem et sur la terre de Juda tous les maux que j'ai annoncés à leur sujet » Ceux donc qui disent que le Seigneur a été engendré de Joseph et mettent leur espérance en lui s'excluent eux-mêmes du royaume, car ils tombent sous la malédiction et le châtement qui frappent Jéchonias et sa descendance. Car si ces choses ont été dites de Jéchonias, c'est parce que l'Esprit, sachant d'avance ce que diraient un jour les faux docteurs, voulait faire comprendre que le Seigneur ne naîtrait pas de la semence de Jéchonias — autrement dit de Joseph —, mais que, selon la promesse de Dieu, c'est du « sein de David » que serait suscité le Roi éternel qui récapitulerait toutes choses en lui-même.

3. LA RÉCAPITULATION D'AD??

Le nouvel Adam : naissance virginale

C'est donc aussi l'ouvrage modelé à l'origine qu'il a récapitulé en lui-même. En effet, de même que, par la désobéissance d'un seul homme, le péché a fait son entrée et que, par le péché, la mort a prévalu, de même, par l'obéissance d'un seul homme, la justice a été introduite et a produit des fruits de vie chez les hommes qui autrefois étaient morts. Et de même que ce premier homme modelé, Adam, a reçu sa substance d'une terre intacte et vierge encore — « car Dieu n'avait pas encore fait pleuvoir et l'homme n'avait pas encore travaillé la terre » — et qu'il a été modelé par la Main de Dieu, c'est-à-dire par le Verbe de Dieu — car « tout a été fait par son entremise », et : « Le Seigneur prit du limon de la terre et en modela l'homme» —, de même, récapitulant en lui-même Adam, lui, le Verbe, c'est de Marie encore Vierge qu'ajusté titre il a reçu cette génération qui est la récapitulation d'Adam. Si donc le premier Adam avait eu pour père un homme et était né d'une semence d'homme, ils auraient raison de dire que le second Adam a été aussi engendré de Joseph. Mais si le premier Adam a été pris de la terre et modelé par le Verbe de Dieu, il fallait que ce même Verbe, effectuant en lui-même la récapitulation d'Adam, possédât la similitude d'une génération identique. — Mais alors, objectera-t-on, pourquoi Dieu n'a-t-il pas pris de nouveau du limon et a-t-il fait sortir de Marie l'ouvrage qu'il modelait ? — Pour qu'il n'y eût pas un autre ouvrage modelé et que ce ne fût pas un autre ouvrage qui fût sauvé, mais que celui-là même fût récapitulé, du fait que serait sauvegardée la similitude en question.

Le nouvel Adam : vraie naissance humaine

Ils sont donc dans l'erreur ceux qui disent que le Christ n'a rien reçu de la Vierge, parlant de la sorte afin

de rejeter l'héritage de la chair, mais rejetant du même coup la similitude. Si en effet Adam a reçu son modelage et sa substance de la terre par la main et l'art de Dieu, et si, de son côté, le Christ ne les a pas reçus de Marie par cet art de Dieu, on ne pourra plus dire que le Christ ait gardé la similitude de cet homme qui fut fait à l'image et à la ressemblance de Dieu, et l'Artisan apparaîtra comme manquant de suite, faute d'avoir un objet en lequel il puisse faire la preuve de son savoir-faire. Autant dire que le Christ ne s'est montré qu'en apparence, comme s'il était un homme alors qu'il ne l'était pas, et qu'il s'est fait homme sans rien prendre de l'homme ! Car s'il n'a pas reçu d'un être humain la substance de sa chair, il ne s'est fait ni homme ni Fils de l'homme. Et s'il ne s'est pas fait cela même que nous étions, peu importait qu'il peinât et souffrît ! Or nous sommes un corps tiré de la terre et une âme qui reçoit de Dieu l'Esprit : tout homme, quel qu'il soit, en conviendra. C'est donc cela même qu'est devenu le Verbe de Dieu, récapitulant en lui-même son propre ouvrage par lui modelé. Et c'est pourquoi il se proclame Fils de l'homme, et il déclare « bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre en héritage » De son côté, l'apôtre Paul dit ouvertement dans l'épître aux Galates « Dieu a envoyé son Fils, né d'une femme » Il dit encore dans l'épître aux Romains « touchant son Fils, qui est né de la race de David selon la chair, qui a été constitué Fils de Dieu dans la puissance selon l'Esprit de sainteté en suite de sa résurrection d'entre les morts, Jésus-Christ notre Seigneur »

S'il en eût été autrement, sa descente en Marie était elle-même superflue. Pourquoi serait-il descendu en elle, s'il ne devait rien recevoir d'elle. Au reste, s'il n'avait rien reçu de Marie, il n'eût pas pris les aliments tirés de la terre, par lesquels se nourrit le corps tiré de la terre, il n'eût pas, après avoir jeûné quarante jours comme Moïse et Elie, ressenti la faim, du fait que son corps réclamait sa nourriture, Jean, son disciple, n'aurait pas écrit de lui « Jésus, fatigué du voyage, était assis », David non plus n'aurait pas proclamé d'avance à son sujet « Ils ont encore ajouté à la douleur de mes blessures », il n'aurait pas pleuré sur Lazare, il n'aurait pas sué des gouttes de sang, il n'aurait pas dit « Mon âme est accablée de tristesse », de son côté transpercé ne seraient pas sortis du sang et de l'eau. Ce sont là en effet autant de signes caractéristiques de la chair tirée de la terre, chair que le Seigneur a récapitulée en lui-même, sauvant ainsi son propre ouvrage par lui modelé

Le nouvel Adam et la nouvelle Eve

C'est pourquoi Luc présente une généalogie allant de la naissance de notre Seigneur à Adam et comportant soixante-douze générations il rattache de la sorte la fin au commencement et donne à entendre que le Seigneur est Celui qui a récapitulé en lui-même toutes les nations dispersées à partir d'Adam, toutes les langues et les générations des hommes, y compris Adam lui-même C'est aussi pour cela que Paul appelle Adam lui-même la « figure de Celui qui devait venir » car le Verbe, Artisan de l'univers, avait ébauché d'avance en Adam la future « économie » de l'humanité dont se revêtirait le Fils de Dieu, Dieu ayant établi en premier lieu l'homme psychique afin, de toute évidence, qu'il fût sauvé par l'Homme spirituel. En effet, puisqu'existait déjà Celui qui sauverait, il fallait que ce qui serait sauvé vînt aussi à l'existence, afin que ce Sauveur ne fût point sans raison d'être

Parallèlement au Seigneur, on trouve aussi la Vierge Marie obéissante, lorsqu'elle dit « Voici ta servante, Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole ». Eve, au contraire, avait été désobéissante elle avait désobéi, alors qu'elle était encore vierge. Car, de même qu'Eve, ayant pour époux Adam, et cependant encore vierge — car « ils étaient nus tous les deux » dans le paradis « et n'en avaient point honte », parce que, créés peu auparavant, ils n'avaient pas de notion de la procréation il leur fallait d'abord grandir, et seulement ensuite se multiplier — de même donc qu'Eve, en désobéissant, devint cause de mort pour elle-même et pour tout le genre humain, de même Marie, ayant pour époux celui qui lui avait été destiné par avance, et cependant Vierge, devint, en obéissant, cause de salut pour elle-même et pour tout le genre humain. C'est pour cette raison que la Loi donne à celle qui est fiancée à un homme, bien qu'elle soit encore vierge, le nom d'« épouse » de celui qui l'a prise pour fiancée, signifiant de la sorte le retournement qui s'opère de Marie à Eve Car ce qui a été lié ne peut être délié que si l'on refait en sens inverse les boucles du nœud, en sorte que les premières boucles soient défaites grâce à des secondes et qu'inversement les secondes libèrent les premières : il se trouve de la sorte qu'un premier lien est dénoué par un second et que le second tient lieu de dénouement à l'égard du premier.

C'est pourquoi le Seigneur disait que les premiers seraient les derniers, et les derniers les premiers. Le prophète, de son côté, indique la même chose, en disant : « Au lieu de pères qu'ils étaient, ils sont

devenus tes fils. » Car le Seigneur, en devenant le Premier-né des morts et en recevant dans son sein les anciens pères, les a fait renaître à la vie de Dieu, devenant lui-même le principe des vivants parce qu'Adam était devenu le principe des morts. C'est pourquoi aussi Luc a commencé sa généalogie par le Seigneur, pour la faire remonter de celui-ci jusqu'à Adam, indiquant par là que ce ne sont pas les pères qui ont donné la vie au Seigneur, mais lui au contraire qui les a fait renaître dans l'Évangile de vie. Ainsi également le nœud de la désobéissance d'Eve a été dénoué par l'obéissance de Marie, car ce que la vierge Eve avait lié par son incrédulité, la Vierge Marie l'a délié par sa foi.

Dieu ne pouvait abandonner définitivement Adam au pouvoir de la mort

Il était donc indispensable que, venant vers la brebis perdue, récapitulant une si grande « économie » et recherchant son propre ouvrage par lui modelé, le Seigneur sauvât cet homme-là même qui avait été fait à son image et à sa ressemblance, c'est-à-dire Adam, lorsque celui-ci aurait accompli le temps de sa condamnation due à la désobéissance — ce temps que « le Père avait fixé en sa puissance », puisque toute l'« économie » du salut de l'homme se déroulait selon le bon plaisir du Père —, afin que Dieu ne fût pas vaincu et que son art ne fût point tenu en échec. Si en effet cet homme même que Dieu avait créé pour vivre, lésé par le serpent corrupteur, avait perdu la vie sans espoir de retour et s'était vu définitivement jeté dans la mort, Dieu eût été vaincu et la malice du serpent l'eût emporté sur la volonté de Dieu. Mais, parce que Dieu est invincible et longanime, il a commencé par user de longanimité, en permettant que l'homme tombe sous le coup d'une peine et fasse ainsi l'expérience de toutes les situations, ainsi que nous l'avons déjà dit; ensuite, par le « second Homme », il a ligoté le « fort », s'est emparé de ses meubles et a détruit la mort, en rendant la vie à l'homme que la mort avait frappé. Car le premier « meuble » tombé en la possession du « fort » avait été Adam, qu'il tenait sous son pouvoir pour l'avoir injustement précipité dans la transgression et, sous prétexte d'immortalité, lui avoir donné la mort : en leur promettant en effet qu'ils seraient comme des dieux, chose qui n'est aucunement en son pouvoir, il leur avait donné la mort. Aussi est-ce en toute justice qu'a été fait captif à son tour par Dieu celui qui avait fait l'homme captif, et qu'a été libéré des liens de la condamnation l'homme qui avait été fait captif. Or, à parler vrai, c'est d'Adam qu'il s'agit, car c'est lui cet homme modelé en premier lieu dont l'Écriture rapporte que Dieu dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Nous, nous sommes tous issus de lui et, parce que nous sommes issus de lui, nous avons hérité de son nom. Si donc l'homme est sauvé, il faut que soit sauvé l'homme qui a été modelé le premier. Il serait par trop déraisonnable, en effet, de prétendre que celui qui a été gravement lésé par l'ennemi et qui le premier a souffert la captivité n'a pas été délivré par Celui qui a vaincu l'ennemi, alors que seraient délivrés les fils qu'il a engendrés dans cette même captivité. Au surplus, l'ennemi n'apparaîtra même pas comme vaincu, si ses anciennes dépouilles demeurent auprès de lui. Supposons que des ennemis aient remporté une victoire sur certains hommes, les aient chargés de chaînes, emmenés en captivité et possédés en esclavage assez longtemps pour qu'ils aient eu des enfants ; supposons également que quelqu'un, affligé du sort de ces gens ainsi réduits en esclavage, vienne à triompher de ces mêmes ennemis : agira-t-il avec justice, s'il se contente de délivrer les fils des captifs du pouvoir de ceux qui ont réduit leurs pères en esclavage, et s'il laisse au pouvoir de leurs ennemis ceux-là mêmes qui ont subi la captivité et en faveur de qui précisément il a exercé la vengeance, — autrement dit si les fils recouvrent la liberté par suite de cette vengeance exercée en faveur de leurs pères, tandis que leurs pères, qui ont subi la captivité, sont abandonnés à leur sort ? Mais Dieu n'est ni impuissant ni injuste, lui qui est venu au secours de l'homme et l'a rétabli dans sa liberté.

Miséricorde de Dieu envers Adam trompé et repentant

Et c'est pourquoi au commencement, lors de la transgression d'Adam, Dieu, comme le rapporte l'Écriture, ne maudit pas Adam lui-même, mais la terre qu'il travaillerait. Comme le dit un des Anciens : « Dieu a transféré à la terre sa malédiction, pour que celle-ci ne demeure pas sur l'homme. » Pour prix de sa transgression, l'homme fut condamné à travailler péniblement la terre, à manger son pain à la sueur de son front et à retourner à cette terre d'où il avait été tiré ; de même la femme fut condamnée aux peines, aux fatigues, aux gémissements, aux douleurs de l'enfantement, à la servitude sous la domination de son mari : de la sorte, n'étant pas maudits par Dieu, ils ne périraient pas de façon définitive, et, d'autre part,

ne restant pas impunis, ils ne pourraient mépriser Dieu. Par contre, toute la malédiction retomba sur le serpent qui les avait séduits : « Et Dieu dit au serpent : Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux domestiques et toutes les bêtes sauvages de la terre. » C'est la même malédiction que le Seigneur adresse dans l'Évangile à ceux qui se trouveront à sa gauche : « Allez, maudits, au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et ses anges. » Il indique par là que le feu éternel n'a pas été préparé principalement pour l'homme, mais pour celui qui a séduit et fait pécher l'homme et qui est l'initiateur de l'apostasie, ainsi que pour les anges qui sont devenus apostats avec lui ; c'est ce même feu que subiront aussi en toute justice ceux qui, à l'instar de ces anges, dans l'impénitence et l'obstination, auront persévéré dans les œuvres mauvaises.

Ce fut le cas de Caïn. Quoiqu'il eût reçu de Dieu le conseil de « se calmer », parce qu'il ne « partageait pas correctement » la communion à l'égard de son frère, mais s'imaginait pouvoir « dominer » sur lui par la jalousie et la méchanceté, bien loin de se calmer, il accumula péché sur péché, en manifestant ses dispositions par ses actes. Car ce qu'il avait conçu en son esprit, il l'exécuta : il « domina » sur son frère et le « tua », Dieu soumettant ainsi « le juste » à l'injuste pour que la justice du premier éclatât dans sa « passion » et que l'injustice du second se démasquât dans son péché. Et même ainsi il ne s'adoucit pas ni ne « se calma » à la suite de son méfait, mais, comme Dieu lui demandait où était son frère : « Je ne sais, dit-il; suis-je donc le gardien de mon frère ? » Il étendait et multipliait sa faute par cette réponse. Car, s'il était mal de tuer son frère, il était encore beaucoup plus mal de répondre avec une telle audace et une telle effronterie au Dieu qui sait toutes choses. Comme s'il avait eu le pouvoir de le tromper ! C'est pourquoi aussi Caïn a porté la malédiction, parce qu'il avait, de lui-même, apporté le péché, sans éprouver ensuite aucune crainte de Dieu ni aucune confusion pour son fratricide.

Dans le cas d'Adam, rien de tel, bien au contraire. C'est en effet par un autre qu'il a été séduit, sous prétexte d'immortalité ; et aussitôt il est saisi de crainte et il se cache, non avec le sentiment qu'il pourrait échapper à Dieu, mais rempli de confusion à la pensée qu'après avoir transgressé le précepte de Dieu il n'est plus digne de paraître en sa présence et de converser avec lui. Or « la crainte du Seigneur est le commencement de l'intelligence », et l'intelligence de la transgression engendre le repentir, et à ceux qui se repentent Dieu dispense sa bonté. De fait, par la ceinture qu'il se fit, Adam montra son repentir, car c'est de feuilles de figuier qu'il se couvrit, alors qu'il existait bien d'autres feuilles qui eussent moins molesté son corps ; il se fit ainsi un vêtement accordé à sa désobéissance, parce qu'il était terrifié par la crainte de Dieu; pour réprimer l'ardeur pétulante de sa chair — car il avait perdu son esprit ingénu et enfantin et il en était venu à la pensée du mal —, il s'entoura, lui et son épouse, d'un frein de continence, dans la crainte de Dieu et dans l'attente de sa venue, comme s'il eût voulu dire : « Puisque, cette robe de sainteté que j'avais reçue de l'Esprit, je l'ai perdue par ma désobéissance, je reconnais maintenant que je mérite un tel vêtement, qui n'apporte au corps aucune jouissance, mais qui le pique au contraire et le déchire. » Et sans doute eut-il gardé toujours ce vêtement, pour s'humilier lui-même, si le Seigneur, qui est miséricordieux, ne les avait revêtus de tuniques de peaux à la place des feuilles de figuier.

C'est aussi pourquoi Dieu les interroge, afin que l'accusation se porte sur la femme ; puis il interroge derechef celle-ci, pour qu'elle détourne l'accusation sur le serpent. Elle dit en effet ce qui s'était passé : « Le serpent m'a séduite, et j'ai mangé. » Quant au serpent, Dieu ne l'interrogea pas : il savait qu'il avait été l'instigateur de la transgression. Mais il fit d'abord tomber sa malédiction sur lui, pour en venir ensuite seulement au châtement de l'homme : car Dieu eut de la haine pour celui qui avait séduit l'homme, tandis que, pour l'homme qui avait été séduit, il éprouva peu à peu de la pitié.

Et c'est aussi pour ce motif qu'il le chassa du paradis et qu'il le transféra loin de l'arbre de vie : non qu'il lui refusât par jalousie cet arbre de vie, comme d'aucuns ont l'audace de le dire, mais il le fit par pitié, pour que l'homme ne demeurât pas à jamais transgresseur, que le péché qui était en lui ne fût pas immortel et que le mal ne fût pas sans fin ni incurable. Il arrêta ainsi la transgression de l'homme, interposant la mort et faisant cesser le péché, lui assignant un terme par la dissolution de la chair qui se ferait dans la terre, afin que l'homme, cessant enfin de vivre au péché et mourant à ce péché, commençât à vivre pour Dieu.

C'est pourquoi Dieu a mis une inimitié entre le serpent, d'une part, et la femme avec sa postérité, d'autre part, de telle sorte que les deux parties s'observent mutuellement, l'une étant mordue au talon, mais ayant assez de force pour fouler aux pieds la tête de l'ennemi, l'autre mordant, tuant et entravant la marche de l'homme, « jusqu'à ce que fût venue la postérité » destinée d'avance à fouler aux pieds la tête du serpent,

c'est-à-dire le Fruit de l'enfantement de Marie. C'est de lui que le prophète a dit : « Tu marcheras sur l'aspic et le basilic, tu fouleras aux pieds le lion et le dragon. » Ce texte signifiait que le péché, qui se dressait et se déployait contre l'homme, qui éteignait en lui la vie, serait détruit, et avec lui l'empire de la mort, que serait foulé aux pieds par la « postérité » de la femme, dans les derniers temps, le lion qui doit assaillir le genre humain, c'est-à-dire l'Antéchrist, et enfin que « le dragon, l'antique serpent », serait enchaîné et soumis au pouvoir de l'homme jadis vaincu, pour que celui-ci foule aux pieds toute sa puissance. Or, celui qui avait été vaincu, c'était Adam, lorsque toute vie lui avait été ôtée; c'est pourquoi, l'ennemi ayant été vaincu à son tour, Adam a recouvré la vie, car « le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort », qui avait d'abord tenu l'homme sous son pouvoir. C'est pourquoi, lorsque l'homme aura été libéré, « se réalisera ce qui est écrit : La mort a été engloutie dans la victoire. Où est-elle, ô mort, ta victoire ? Où est-il, ô mort, ton aiguillon ? » Cela ne pourra être dit légitimement, si celui-là même sur qui la mort a dominé en premier lieu n'a pas été libéré, car le salut de cet homme est la destruction de la mort. Ainsi donc, puisque le Seigneur a vivifié l'homme, c'est-à-dire Adam, la mort a bien été détruite.

Erreur de Tatien

Ils mentent donc, tous ceux qui s'inscrivent en faux contre le salut d'Adam. Ils s'excluent eux-mêmes absolument de la vie, du fait qu'ils ne croient pas retrouvée la brebis qui était perdue : car, si elle n'est pas retrouvée, toute la race humaine est encore au pouvoir de la perdition. menteur donc celui qui a le premier introduit cette opinion, ou plutôt cette ignorance et cet aveuglement, à savoir Tatien. Devenu le point de rencontre de toutes les hérésies, comme nous l'avons montré, il a inventé de lui-même ce dernier trait : en ajoutant ainsi aux autres quelque chose de neuf, il voulait, par des paroles vides de sens, se préparer des auditeurs vides de foi ! Cherchant à se faire passer pour un maître, il tentait quelquefois d'exploiter des mots de ce genre fréquents chez Paul : « En Adam, nous mourons tous », mais il ignorait que, « là où le péché a abondé, la grâce a surabondé ». Ce point étant clairement démontré, que rougissent donc tous ces disciples de Tatien qui se déchaînent contre Adam, comme s'ils avaient beaucoup à gagner à sa perte, alors que celle-ci ne leur est d'aucun profit ! Car, de même que le serpent n'a tiré aucun profit de la séduction de l'homme, si ce n'est de s'être révélé lui-même comme transgresseur, pour avoir eu l'homme comme origine et point de départ de sa propre apostasie, et qu'il n'a pas vaincu Dieu : de même ceux qui nient le salut d'Adam n'en tirent aucun profit, si ce n'est de se rendre eux-mêmes hérétiques et apostats à l'égard de la vérité et de se révéler comme les avocats du serpent et de la mort.

CONCLUSION

MALHEUR DE CEUX QUI REJETTENT LA PRÉDICATION DE L'EGLISE

En s'excluant de l'Église, les hérétiques se sont exclus de l'Esprit de Vérité

Ainsi sont démasqués tous ceux qui introduisent des doctrines impies sur Celui qui nous a faits et modelés, qui a créé ce monde et au-dessus duquel il n'est point d'autre Dieu ; ainsi sont également réfutés, par des preuves en due forme, ceux qui enseignent des faussetés au sujet de l'être de notre Seigneur et au sujet de l'« économie » qu'il a accomplie à cause de l'homme, sa créature. A l'inverse, la prédication de l'Eglise présente à tous égards une inébranlable solidité, demeure identique à elle-même et bénéficie, ainsi que nous l'avons montré, du témoignage des prophètes, des apôtres et de tous leurs disciples, témoignage qui englobe « le commencement, le milieu et la fin », bref la totalité de l'« économie » de Dieu et de son opération infailliblement ordonnée au salut de l'homme et fondant notre foi. Dès lors, cette foi, que nous avons reçue de l'Eglise, nous la gardons avec soin, car sans cesse, sous l'action de l'Esprit de Dieu, telle un dépôt de grand prix renfermé dans un vase excellent, elle rajeunit et fait rajeunir le vase même qui la contient.

C'est à l'Eglise elle-même, en effet, qu'a été confié le « Don de Dieu », comme l'avait été le souffle à l'ouvrage modelé, afin que tous les membres puissent y avoir part et être par là vivifiés ; c'est en elle qu'a été déposée la communion avec le Christ, c'est-à-dire l'Esprit Saint, arrhes de l'incorruptibilité, confirmation de notre foi et échelle de notre ascension vers Dieu : car « dans l'Eglise, est-il dit, Dieu a placé des apôtres, des prophètes, des docteurs » et tout le reste de l'opération de l'Esprit. De cet Esprit

s'excluent donc tous ceux qui, refusant d'accourir à l'Église, se privent eux-mêmes de la vie par leurs doctrines fausses et leurs actions dépravées. Car là où est l'Église, là est aussi l'Esprit de Dieu ; et là où est l'Esprit de Dieu, là est l'Église et toute grâce. Et l'Esprit est Vérité. C'est pourquoi ceux qui s'excluent de lui ne se nourrissent pas non plus aux mamelles de leur Mère en vue de la vie et n'ont point part à la source limpide qui coule du corps du Christ, mais « ils se creusent des citernes crevassées » faites de trous de terre et boivent l'eau fétide d'un bournier : ils fuient la foi de l'Église de crainte d'être démasqués, et ils rejettent l'Esprit pour n'être pas instruits. Devenus étrangers à la vérité, il est fatal qu'ils roulent dans toute erreur et soient ballottés par elle, qu'ils pensent diversement sur les mêmes sujets suivant les moments et n'aient jamais de doctrine fermement établie, puisqu'ils veulent être sophistes de mots plutôt que disciples de la vérité. Car ils ne sont pas fondés sur le Roc unique, mais sur le sable, un sable qui renferme des pierres multiples.

Inanité d'un Dieu qui n'exercerait pas sa Providence sur le monde

Et c'est bien pourquoi ils fabriquent des Dieux multiples. Ils donnent sans cesse comme excuse qu'ils cherchent — ils sont aveugles, en effet ! —, mais ils ne peuvent jamais trouver, et pour cause, car ils blasphèment leur Créateur, c'est-à-dire le vrai Dieu, Celui qui donne de pouvoir trouver : ils s'imaginent avoir trouvé au-dessus de lui un autre Dieu, ou un autre Plérôme, ou une autre « économie » ! C'est pourquoi la lumière qui vient de Dieu ne luit pas pour eux, car ils ont déshonoré et méprisé Dieu, le tenant pour minime parce que, dans son amour et sa surabondante bonté, il est venu en la connaissance des hommes — connaissance qui n'est d'ailleurs pas selon sa grandeur ni selon sa substance, car personne ne l'a mesuré ni palpé, mais connaissance nous permettant de savoir que Celui qui nous a faits et modelés, qui a insufflé en nous un souffle de vie et qui nous nourrit par la création, ayant tout affermi par son Verbe et tout coordonné par sa Sagesse, Celui-là est le seul vrai Dieu —. Ils ont donc imaginé, au-dessus de ce Dieu, un Dieu qui n'est pas, pour paraître avoir trouvé un grand Dieu que personne ne peut connaître, qui ne communique pas avec le genre humain et n'administre pas les affaires terrestres : c'est à coup sûr le Dieu d'Epicure qu'ils ont ainsi trouvé, un Dieu qui ne sert à rien, ni pour lui-même, ni pour les autres, bref un Dieu sans Providence.

Mais en fait Dieu prend soin de toutes choses, et c'est pourquoi il donne des conseils ; donnant des conseils, il est présent à ceux qui prennent soin de leur conduite. Les êtres bénéficiant de sa Providence et de son gouvernement connaissent donc nécessairement Celui qui les dirige, du moins ceux qui ne sont pas déraisonnables ni frivoles, mais qui perçoivent cette Providence de Dieu. Et c'est pourquoi quelques-uns d'entre les païens, moins esclaves des séductions et des plaisirs et moins emportés par la superstition des idoles, si faiblement qu'ils aient été mus par la Providence, n'en ont pas moins été amenés à dire que l'Auteur de cet univers est un Père qui prend soin de toutes choses et administre notre monde.

Inanité d'un Dieu qui serait bon sans être en même temps juste

Par ailleurs, afin d'ôter au Père le pouvoir de reprendre et de juger — car ils estiment que cela est indigne de Dieu et ils croient avoir trouvé un Dieu exempt de colère et bon —, ils distinguent un Dieu qui juge et un autre qui sauve, sans s'apercevoir qu'ils enlèvent ainsi toute intelligence et toute justice à l'un comme à l'autre. En effet, s'il est justicier, mais sans être en même temps bon pour pardonner à ceux à qui il le doit et ne reprendre que ceux qui le méritent, il apparaîtra comme un juge sans justice ni sagesse ; à l'inverse, s'il n'est que bon sans être aussi l'examineur de ceux qu'il veut faire bénéficier de sa bonté, il sera en dehors de la justice comme de la bonté, et cette bonté même apparaîtra comme impuissante en ne sauvant pas tous les hommes, si elle s'exerce sans un jugement.

Par conséquent Marcion, qui divise Dieu en deux et distingue un Dieu bon d'un Dieu justicier, supprime Dieu de part et d'autre. Si en effet le Dieu justicier n'est pas également bon, il n'est pas Dieu, car il n'y a pas de Dieu sans bonté ; à l'inverse, si le Dieu bon n'est pas également justicier, il subira le même sort que le premier et se verra soustraire la qualité de Dieu.

D'ailleurs, comment peuvent-ils déclarer sage le Père de toutes choses, s'ils ne lui attribuent pas aussi le pouvoir de juger ? Car, s'il est sage, il est aussi examinateur ; or un examinateur ne se conçoit pas sans le pouvoir de juger, et ce pouvoir requiert la justice pour que l'examen se fasse d'une manière juste ; ainsi la justice appelle le jugement, et le jugement à son tour, lorsqu'il est fait avec justice, fait remonter à la

sagesse. Si donc le Père de toutes choses l'emporte en sagesse sur toute sagesse humaine et angélique, c'est précisément parce qu'il est le Seigneur, le juste Juge et le Maître de tous. Mais il est également miséricordieux, bon et patient, et il sauve ceux qu'il convient. De la sorte, ni la bonté ne lui manque du fait de la justice, ni la sagesse n'est diminuée pour autant, car il sauve ceux qu'il doit sauver et juge ceux qui méritent d'être jugés ; et cette justice n'apparaît pas cruelle, précédée et prévenue qu'elle est par la bonté.

Ainsi donc Dieu qui, avec bonté, fait lever son soleil sur tous et fait pleuvoir sur les justes et les injustes jugera ceux qui, ayant bénéficié à titre égal de sa bonté, n'auront pas pareillement vécu d'une manière digne du don reçu, mais se seront adonnés aux voluptés et aux passions charnelles, se dressant contre sa bonté et allant même jusqu'à blasphémer Celui qui les a comblés de si grands bienfaits.

Plus religieux qu'eux apparaît Platon, qui a confessé un même Dieu à la fois juste et bon, ayant pouvoir sur toutes choses et faisant lui-même le jugement. Voici ses paroles : « Dieu, d'après une antique tradition, tenant le commencement, la fin et le milieu de toutes choses, va droit à son but, dans une marche conforme à sa nature ; il est sans cesse accompagné de la justice, qui venge les infractions faites à la loi divine. » Ailleurs il montre dans l'Auteur et le Créateur de cet univers un être bon : « En Celui qui est bon, dit-il, ne naît jamais nulle envie au sujet de quoi que ce soit. » Il pose ainsi comme principe et comme cause de la création du monde la bonté de Dieu, — et non assurément une ignorance, ni un Eon égaré, ni un fruit de déchéance, ni une Mère pleurant et se lamentant, ni un autre Dieu ou un autre Père.

C'est à bon droit que leur Mère les pleure, les inventeurs de pareilles fables, car ils ont parfaitement menti contre leurs propres têtes. Leur Mère, disent-ils, est hors du Plérôme : de fait, elle est hors de la connaissance de Dieu. La collection de ses rejetons n'a été qu'un avorton sans forme ni figure : de fait, il n'a rien saisi de la vérité. Leur Mère est tombée dans le vide et l'ombre : de fait, leur doctrine n'est que vide et ténèbres. La Limite n'a pas permis à leur Mère d'entrer dans le Plérôme : de fait, l'Esprit ne les a pas reçus dans le lieu du rafraîchissement, car leur Père, en engendrant l'ignorance, a opéré en eux des passions de mort. Ce n'est point là calomnie de notre part ; ce sont eux qui l'affirment, eux qui l'enseignent ; ils se glorifient de ces choses mêmes ; ils s'enorgueillissent de leur Mère, qu'ils disent engendrée « sans Père » — c'est-à-dire sans Dieu —, « Femme issue de Femme » — c'est-à-dire corruption issue d'erreur — !

Quant à nous, nous prions pour qu'ils ne demeurent pas dans la fosse qu'ils se sont creusée eux-mêmes, mais qu'ils se séparent d'une telle Mère, qu'ils sortent de l'Abîme, qu'ils quittent le vide et qu'ils abandonnent l'ombre ; qu'ils soient engendrés comme des enfants légitimes en « se convertissant » à l'Église de Dieu ; que le Christ « soit formé » en eux ; qu'ils « connaissent » le Créateur et l'Auteur de cet univers, seul vrai Dieu et Seigneur de toutes choses. Telle est la prière que nous faisons pour eux : nous les aimons de la sorte plus efficacement qu'ils ne croient s'aimer eux-mêmes. Car notre amour, parce qu'il est vrai, leur est salutaire, si du moins ils veulent l'accepter. Il ressemble au remède austère qui rongé les chairs étrangères et superflues formées sur la blessure : il évacue leur orgueil et leur enflure. C'est pourquoi nous tenterons, de toutes nos forces et sans nous lasser, de leur tendre la main. Nous remettons au prochain livre le soin d'apporter les paroles du Seigneur pour compléter ce qui vient d'être dit, avec l'espoir que plusieurs d'entre eux, lorsqu'ils auront été réfutés par l'enseignement même du Christ, se laisseront persuader de quitter une telle erreur et de renoncer à ce blasphème proféré contre leur Créateur, qui est tout à la fois le seul Dieu et le Père de notre Seigneur Jésus-Christ. Amen.

LIVRE IV

PRÉFACE

En t'envoyant, cher ami, ce quatrième livre de notre ouvrage « Dénonciation et réfutation de la Gnose au nom menteur », nous allons, comme nous l'avons promis, confirmer par les paroles du Seigneur ce que nous avons dit précédemment. Puisses-tu par là, comme tu l'as demandé, recevoir de nous de toute part des ressources pour confondre tous les hérétiques ! Et puissent-ils eux-mêmes, ainsi refoulés de toute manière, ne pas s'enfoncer au loin dans l'« abîme » de l'erreur ni se noyer dans l'océan de l'ignorance, mais, revenant au port de la vérité, en obtenir le salut !

Quiconque veut les convertir doit connaître exactement leurs systèmes : impossible de guérir des

malades, si l'on ignore le mal dont ils souffrent. Voilà pourquoi nos prédécesseurs, pourtant bien supérieurs à nous, n'ont pu s'opposer de façon adéquate aux disciples de Valentin : ils ignoraient leur système. Ce système, nous te l'avons fait connaître avec toute l'exactitude possible dans notre premier livre. Nous y avons montré, de surcroît, que leur doctrine est la récapitulation de toute hérésie : c'est pourquoi aussi, dans notre second livre, nous les avons pris pour cible de toute notre réfutation, car ceux qui s'opposent à de telles gens comme il convient s'opposent à tous les tenants d'opinions fausses et ceux qui les réfutent réfutent toute hérésie.

Blasphématoire plus que tout autre est en effet leur système, puisqu'ils disent que l'Auteur et Créateur de l'univers, qui est le seul Dieu, comme nous l'avons montré, fut émis à partir d'une déchéance. Mais ils blasphèment aussi contre notre Seigneur, en coupant et séparant Jésus du Christ, le Christ du Sauveur, le Sauveur derechef du Verbe et le Verbe du Monogène. Et tout comme ils ont dit le Créateur issu d'une déchéance, de même ils ont enseigné que le Christ et l'Esprit Saint furent émis à cause de cette déchéance et que le Sauveur est le fruit des Eons qui tombèrent dans cette déchéance, si bien qu'il ne se trouve rien chez eux qui soit exempt de blasphème. Dans le livre précédent a donc été mise en lumière, sur tous ces points, la pensée des apôtres : non contents de ne rien penser de tel, « ceux qui furent dès le début les témoins oculaires et les serviteurs du Verbe » de vérité allèrent jusqu'à nous commander par avance de fuir de semblables opinions, connaissant à l'avance par l'Esprit ceux qui tromperaient les simples.

Car, « de même que le serpent trompa Eve * » en lui promettant ce qu'il ne possédait pas lui-même, de même ces gens, en faisant miroiter une connaissance supérieure et des mystères inénarrables et en promettant une assumption au sein du Plérôme, plongent dans la mort leurs crédules auditeurs, qu'ils rendent apostats à l'égard de Celui qui les a faits. Jadis, l'ange apostat provoqua par l'entremise du serpent la désobéissance des hommes, se flattant d'échapper ainsi aux regards de Dieu, et, pour ce motif, il hérita de la forme et du nom du serpent. Mais à présent, parce que ce sont les derniers temps, le mal s'étend de plus en plus, rendant les hommes non seulement apostats mais encore blasphémateurs à l'égard de Celui qui les a modelés, et cela par de multiples machinations, c'est-à-dire par l'entremise de tous les hérétiques dont nous venons de parler. Car tous ces gens, quoique venant d'endroits divers et enseignant des doctrines différentes, se rencontrent dans un même dessein de blasphème, causant des blessures mortelles par le fait qu'ils enseignent à blasphémer Dieu, notre Créateur et Nourricier, et à ne pas croire au salut de l'homme. Car l'homme est un mélange d'âme et de chair, et d'une chair formée selon la ressemblance de Dieu et modelée par les Mains de celui-ci, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, auxquels il a dit : « Faisons l'homme. » Tel est donc le dessein de celui qui jalouse notre vie : rendre les hommes incrédules au sujet de leur salut et blasphémateurs à l'égard du Dieu qui les a modelés. Car, quelque solennelles déclarations qu'ils fassent, tous les hérétiques aboutissent en fin de compte à blasphémer le Créateur et à nier le salut de cet ouvrage modelé par Dieu qu'est la chair, alors que c'est précisément pour elle que le Fils de Dieu a accompli toute son « économie », comme nous l'avons montré de multiples manières, tout en faisant également ressortir que personne n'est appelé Dieu (ou dieu) par les Ecritures, hormis le Père de toutes choses, son Fils et ceux qui possèdent la filiation adoptive.

PREMIÈRE PARTIE

UN SEUL DIEU, AUTEUR DES DEUX TESTAMENTS, PROUVÉ PAR LES PAROLES CLAIRES DU CHRIST

1. LE PÈRE DU CHRIST, CRÉATEUR DE TOUTES CHOSES ET AUTEUR DE LA LOI

Seigneur du ciel et de la terre

Si donc c'est une chose assurée et indiscutable que personne n'a été proclamé Dieu (ou dieu) et Seigneur de façon absolue par l'Esprit en dehors du Dieu qui domine sur toutes choses avec son Verbe et de ceux qui reçoivent l'Esprit de la filiation adoptive, c'est-à-dire de ceux qui croient au seul vrai Dieu et au Christ Jésus, Fils de Dieu; que pareillement aussi les apôtres n'ont, de leur propre chef, appelé Dieu ou Seigneur personne d'autre; qu'enfin notre Seigneur s'en est abstenu bien davantage encore, lui qui est allé jusqu'à nous commander de ne reconnaître personne pour Père en dehors de Celui qui est aux cieux et

qui est le seul Dieu et le seul Père : ils sont dans l'erreur, les sophistes qui enseignent qu'est Dieu et Père par nature celui qu'ils ont eux-mêmes faussement imaginé, tandis que le Créateur n'est ni Dieu ni Père par nature, mais est appelé ainsi par artifice de langage, parce qu'il domine sur la création, comme disent ces grammairiens dépravés qui exercent leur imagination sur Dieu et qui, répudiant l'enseignement du Christ, font sortir de leurs propres divinations mensongères toute l'« économie » de Dieu : car à leurs Eons ils prétendent donner les noms de Dieux, de Pères, de Seigneurs et même de Cieux, ainsi qu'à leur Mère, qu'ils appellent aussi Terre et Jérusalem, lui attribuant une myriade de vocables.

Or n'est-il pas évident que, si le Seigneur avait connu une multitude de Pères et de Dieux, il n'eût pas commandé à ses disciples de ne connaître qu'un seul Dieu et de ne donner qu'à celui-là seul le nom de Père ? En fait, il a distingué du vrai Dieu ceux qui sont appelés tels par artifice de langage, afin qu'on ne s'égaré pas en suivant son enseignement et qu'on ne prenne pas une chose pour l'autre. Si, par contre, après nous avoir commandé de ne donner qu'à un seul les noms de Père et de Dieu, il en a reconnu, quant à lui, tantôt l'un, tantôt l'autre pour Père et pour Dieu au même sens strict, il apparaîtra comme donnant un ordre à ses disciples et faisant lui-même tout le contraire : ce ne sera pas là le comportement d'un bon Maître, mais d'un trompeur et d'un envieux. Et les apôtres, selon eux, apparaîtront comme transgresseurs du commandement, en reconnaissant le Créateur pour Dieu, pour Seigneur et pour Père, comme nous l'avons montré, si celui-ci n'est pas le seul Dieu et Père ; de cette transgression sera cause pour eux le Maître, puisque c'est lui qui leur a commandé de ne donner qu'à un seul le nom de Père, leur faisant un devoir de reconnaître le Créateur pour leur Père, ainsi qu'il vient d'être montré.

Quand donc, dans le Deutéronome, Moïse fait la récapitulation de toute la Loi qu'il a reçue du Créateur et dit : « Sois attentif, ciel, et je parlerai, et que la terre écoute les paroles de ma bouche ! » ; quand, à son tour, David dit que son secours vient du Seigneur : « Mon secours, dit-il, vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre » ; quand Isaïe aussi déclare qu'il parle de la parade Celui qui a fait le ciel et la terre et domine sur eux : « Ecoute, ciel, dit-il, et toi, terre, prête l'oreille, car le Seigneur a parlé », et encore : « Ainsi parle le Seigneur Dieu qui a fait le ciel et l'a fixé, qui a affermi la terre et ce qu'elle renferme, qui a donné le souffle au peuple qui l'habite et l'Esprit à ceux qui la foulent aux pieds » ; et quand, enfin, notre Seigneur Jésus-Christ reconnaît ce même Créateur pour son Père, en disant : « Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre » : quel Père veulent-ils que nous entendions par là, ces sophistes dépravés de Pandore ? l'Abîme inventé par eux ? ou leur Mère ? ou le Monogène ? ou le Dieu faussement imaginé par Marcion et par les autres et dont nous avons longuement prouvé qu'il n'est pas Dieu ? ou — ce qui est la vérité — le Créateur du ciel et de la terre prêché par les prophètes, Celui-là même que le Christ reconnaît pour son Père, Celui-là même que la Loi annonce en disant : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur » ?

Paroles des prophètes, paroles du Christ

Que les écrits de Moïse soient les paroles du Christ, c'est ce que le Christ lui-même dit aux Juifs, ainsi que Jean l'a rapporté dans l'Évangile : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez moi aussi, car c'est de moi qu'il a écrit ; mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ? » Il signifie clairement par là que les écrits de Moïse sont ses propres paroles. S'il en va ainsi des paroles de Moïse, celles des autres prophètes sont aussi les siennes, comme nous l'avons montré.

Une autre fois encore, le Seigneur lui-même montre Abraham disant au riche au sujet des hommes encore en vie : « S'ils n'écoutent pas Moïse et les prophètes, lors même que quelqu'un ressusciterait d'entre les morts et irait à eux, ils ne le croiront pas. » Ce n'est pas un conte en l'air que cette histoire du pauvre et du riche. En premier lieu, le Seigneur nous enseigne à fuir les délices, de peur que, en vivant dans les réjouissances mondaines et la bonne chère, nous ne devenions les esclaves de nos passions et n'oublions Dieu : « Il y avait, dit-il, un riche qui s'habillait de pourpre et de lin fin et festoyait chaque jour brillamment. » C'est à propos de gens de cette espèce que l'Esprit a dit par la bouche d'Isaïe : « Au son des cithares et des harpes, des tambourins et des flûtes, ils boivent le vin ; mais ils ne regardent pas les œuvres de Dieu et ils ne considèrent pas les ouvrages de ses mains. » De peur donc que nous n'encourions le même châtement qu'eux, le Seigneur nous fait voir leur fin. Mais en même temps il donne à entendre que, s'ils écoutaient Moïse et les prophètes, ils croiraient en Celui que ceux-ci ont annoncé par avance, le Fils de Dieu qui est ressuscité d'entre les morts et nous donne la vie. C'est assez dire que tous relèvent d'une même « substance », Abraham, et Moïse, et les prophètes, et le Seigneur lui-même, qui

est ressuscité d'entre les morts et en qui croient une foule de circoncis qui écoutent Moïse et les prophètes annonçant la venue du Fils de Dieu. Quant à ceux qui les méprisent et les disent relever d'une autre « substance », ils ne connaissent pas non plus le «Premier-né des morts», puisqu'ils conçoivent comme deux êtres séparés un Christ, qui serait demeuré impassible, et Jésus, qui aurait souffert.

Dieu de Jérusalem et du Temple

Car ils ne reçoivent pas du Père la connaissance du Fils, ni n'apprennent du Fils à connaître le Père, alors que, ouvertement et sans paraboles, le Fils enseigne le vrai Dieu : « Ne faites, dit-il, aucune sorte de serments : ni par le ciel, parce que c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que c'est l'escabeau de ses pieds ; ni par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi. » Ces mots désignent clairement le Créateur. Comme le disait déjà Isaïe : « Le ciel est mon trône, et la terre est l'escabeau de mes pieds. » Et il n'est pas de Dieu en dehors de celui-là, sans quoi le Seigneur ne l'eût pas reconnu pour Dieu ni pour grand Roi, car un tel être ne souffre ni comparaison ni supériorité : quelqu'un qui aurait au-dessus de lui un supérieur et se trouverait sous la puissance d'un autre, celui-là ne saurait être ni Dieu ni grand Roi. Ils ne pourront non plus prétendre qu'il s'agit là d'un langage ironique, convaincus qu'ils sont par les mots eux-mêmes que cela fut dit selon la vérité. Celui qui parlait était en effet la Vérité, et c'était en vérité qu'il prenait la défense de sa propre maison, lorsqu'il jetait dehors les changeurs occupés à vendre et à acheter et qu'il leur disait : « I est écrit : Ma maison sera appelée maison de prière, mais vous, vous en avez fait une caverne de brigands. » Quel motif aurait-il eu d'agir et de parler de la sorte et de prendre la défense de la maison, s'il avait annoncé un autre Dieu ? Mais il voulait par là les dénoncer comme transgresseurs de la Loi de son Père : car il n'incriminait pas la maison ni ne condamnait la Loi, qu'il était venu accomplir, mais il reprenait ceux qui n'usaient pas bien de la maison et qui violaient la Loi. Et c'est pour cette raison que les scribes et les Pharisiens, qui avaient commencé dès les temps de la Loi à mépriser Dieu, ne reçurent pas non plus son Verbe, c'est-à-dire ne crurent pas au Christ. Isaïe disait à leur propos : « Tes chefs sont des rebelles et des compagnons de voleurs ; ils aiment les présents et courent après les rémunérations ; ils ne rendent pas justice aux orphelins et ne font nul cas du droit des veuves. » Et Jérémie de même : « Les chefs de mon peuple ne me connaissent pas : ce sont des fils insensés et inintelligents ; ils sont habiles à faire le mal, mais ils n'ont pas su faire le bien. » En revanche, ceux qui craignaient Dieu et révéraient sa Loi accoururent au Christ et furent tous sauvés : « Allez, disait-il à ses disciples, vers les brebis perdues de la maison d'Israël. » Les Samaritains aussi, est-il dit, lorsque le Seigneur eut demeuré deux jours chez eux, « furent beaucoup plus nombreux à croire à cause de sa parole, et ils disaient à la femme : Ce n'est plus à cause de tes dires que nous croyons, car nous l'avons entendu nous-mêmes et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde. » Paul dit aussi : « Et ainsi tout Israël sera sauvé. » Il va jusqu'à dire que la Loi a été pour nous un pédagogue menant au Christ Jésus. Qu'on ne mette donc pas sur le compte de la Loi l'incrédulité d'un certain nombre ! La Loi ne les empêchait pas de croire au Fils de Dieu ; elle les y engageait même, en disant que les hommes ne pourraient être sauvés de l'antique blessure du serpent qu'en croyant en Celui qui, élevé de terre sur le bois du martyre selon la ressemblance de la chair du péché, attire tout à lui et vivifie les morts.

Objection : Le ciel et la terre passeront

Mais ces malintentionnés nous objectent : Si le ciel est un trône et la terre un escabeau, et s'il est dit que le ciel et la terre passeront, avec eux passera nécessairement aussi le Dieu qui est assis sur eux, et il ne sera plus le Dieu au-dessus de toutes choses.

Tout d'abord, ils ignorent en quel sens le ciel est un trône et la terre un escabeau ; car ils ne savent même pas ce qu'est Dieu, et ils croient que, tel un homme, il est assis sur ces choses et contenu par elles, et non qu'il les contient. Ils ignorent aussi le passage du ciel et de la terre; Paul ne l'ignorait pas, lui qui disait : « Car elle passe, la figure de ce monde. »

Ensuite, leur question a été résolue par David : lorsque cette figure passera, ce n'est pas seulement Dieu qu'il dit devoir demeurer, mais encore ses serviteurs. Dans le psaume cent unième, il s'exprime ainsi : « Au commencement tu as fondé la terre, Seigneur, et les cieus sont l'ouvrage de tes mains. Eux, ils périront, mais toi, tu demeureras. Tous, ils s'useront comme un vêtement, et comme un habit tu les changeras et ils seront changés ; mais toi, tu es identique à toi-même et tes années n'auront pas de fin.

Les fils de tes serviteurs auront une demeure, et leur postérité sera stable éternellement. » Il montre clairement par là quelles sont les choses qui passent, et quel est Celui qui demeure à jamais, à savoir Dieu avec ses serviteurs. Isaïe dit de même : « Levez vos yeux vers le ciel et regardez en bas vers la terre : car le ciel a été fixé comme une fumée, et la terre s'usera comme un vêtement, et leurs habitants mourront comme eux ; mais mon salut demeurera éternellement et ma justice ne s'éteindra pas. »

Objection : Jérusalem et le Temple ont été délaissés

De même encore, à propos de Jérusalem et de la maison ils ont l'audace de dire que, si elle était la ville du grand Roi, elle n'aurait pas été délaissée. Autant dire : Si la tige était une créature de Dieu, jamais elle ne serait délaissée par le grain de blé. Ou encore : Si les sarments de la vigne avaient été faits par Dieu, jamais, lorsqu'ils sont dépourvus de grappes, ils ne seraient retranchés. Or ces choses ont été faites essentiellement, non pour elles-mêmes, mais pour le fruit qui croît sur elles : ce fruit une fois parvenu à maturité et emporté, on les abandonne et on les fait disparaître comme n'étant plus propres à la fructification. Ainsi en fut-il de Jérusalem. Elle porta sur elle le joug de la servitude, par lequel l'homme, rebelle à Dieu auparavant, au temps où la mort régnait, fut dompté et, ainsi dompté, devint apte à la liberté. Vint alors le Fruit de liberté, qui mûrit, fut moissonné, puis enlevé dans le grenier, tandis qu'étaient emportés de Jérusalem et répandus dans le monde entier des hommes capables de fructifier encore, selon ce que dit Isaïe : « Les enfants de Jacob germeront, Israël fleurira, et le monde entier sera rempli de son fruit. » Quand donc son fruit eut été répandu dans le monde entier, elle fut abandonnée à bon droit et mise à l'écart, celle qui jadis produisit un fruit excellent — car c'est d'elle qu'est issu le Christ selon la chair, ainsi que les apôtres —, mais qui maintenant n'est plus propre à la fructification. Car tout ce qui commence dans le temps finit nécessairement aussi dans le temps.

La Loi ayant commencé avec Moïse, il était donc normal qu'elle finît avec Jean, puisqu'était arrivé son accomplissement qui est le Christ : et c'est pourquoi, chez eux, « la Loi et les prophètes ont duré jusqu'à Jean ». Jérusalem aussi, par conséquent, après avoir commencé avec David et avoir accompli les temps de sa Loi, dut prendre fin lorsqu'apparut la nouvelle alliance. Car Dieu fait toutes choses avec mesure et ordre, et rien chez lui ne manque de mesure parce que rien non plus ne manque de nombre. Et il s'est exprimé avec bonheur, celui qui a dit que le Père lui-même, tout incommensurable qu'il soit, est mesuré dans le Fils : le Fils est en effet la mesure du Père, puisqu'il le comprend. Que, d'ailleurs, le service de ceux-là devait n'avoir qu'un temps, Isaïe le dit : « Elle sera délaissée, la fille de Sion, comme une cabane dans une vigne et comme une hutte dans une melonnière. » Quand délaisse-t-on ces choses ? N'est-ce pas lorsque le fruit est emporté et qu'il ne reste que les feuilles seules, qui ne peuvent plus fructifier ? Et pourquoi parlons-nous de Jérusalem, alors que c'est aussi la figure du monde entier qui doit passer, le temps de son passage une fois venu, pour que le froment soit rassemblé dans le grenier, et la paille abandonnée et jetée au feu ? « Car le Jour du Seigneur sera brûlant comme une fournaise ; tous les pécheurs et les artisans d'iniquité seront du chaume, et le Jour qui vient les embrasera. » Or quel est-il, ce Seigneur qui doit faire venir un tel Jour ? Jean-Baptiste le fait connaître, lorsqu'il dit du Christ : « Lui, il vous baptisera dans l'Esprit Saint et le feu ; il tient en mains le van pour nettoyer son aire et il rassemblera le froment dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. » Ce n'est donc pas un autre qui a fait le froment et un autre la paille, mais c'est un seul et le même ; et c'est lui aussi qui les juge, c'est-à-dire qui les sépare. Toutefois le froment et la paille sont des êtres sans âme ni raison ; ce qu'ils sont, ils le sont de par leur nature même. L'homme, au contraire, est raisonnable et, par là, semblable à Dieu ; créé libre et maître de ses actes, il est pour lui-même cause qu'il devient tantôt froment et tantôt paille. Aussi sera-t-il justement frappé d'exclusion, puisque, créé raisonnable, il a rejeté la droite raison pour mener une vie de brute, se détournant de la justice de Dieu, se livrant à tout esprit terrestre et se faisant l'esclave de toutes les voluptés. Comme le dit le prophète : « L'homme, alors qu'il était comblé d'honneur, se rendit semblable aux bêtes de somme. »

Conclusion : un seul Dieu

Ainsi donc, il n'y a qu'un seul et même Dieu. C'est lui qui roule les cieus comme un livre et qui renouvelle la face de la terre. C'est lui qui a fait les choses temporelles pour l'homme, afin que celui-ci, atteignant parmi elles à la plénitude de sa stature, produise pour fruit l'immortalité, et qui fait venir les

éternelles à cause de son amour pour l'homme, « afin de montrer aux siècles à venir l'insondable richesse de sa bonté ». C'est lui qu'ont annoncé la Loi et les prophètes et que le Christ a reconnu pour son Père. Il est le Créateur, et il est aussi le Dieu au-dessus de toutes choses. Comme le dit Isaïe : « Je suis témoin, dit le Seigneur Dieu, ainsi que l'Enfant que j'ai choisi, pour que vous sachiez et que vous croyiez et que vous compreniez que Je suis. Avant moi il n'y eut pas d'autre Dieu, et il n'y en aura pas après moi. C'est moi qui suis Dieu et, en dehors de moi, il n'est pas de Sauveur. J'ai annoncé et j'ai sauvé. » Et encore : « Moi, Dieu, je suis le premier et je suis dans les temps à venir. » Ce n'est ni par vanité ni pour faire le fanfaron qu'il dit cela; mais, parce qu'il est impossible sans l'aide de Dieu de connaître Dieu, par son Verbe il apprend aux hommes à connaître Dieu. A ceux-là donc qui ignorent ces choses et qui, à cause de cela, s'imaginent avoir découvert un autre Père, on dira à juste titre : « Vous êtes dans l'erreur, ne connaissant ni les Ecritures ni la puissance de Dieu. »

2. LE PÈRE DU CHRIST, DIEU DES ANCIENS PATRIARCHES

Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Car notre Seigneur et Maître, dans sa réponse aux Sadducéens qui niaient la résurrection et, à cause de cela, méprisaient Dieu et ridiculisaient la Loi, a tout à la fois prouvé la résurrection et fait connaître Dieu . « Pour ce qui est de la résurrection des morts, leur dit-il, n'avez-vous donc pas lu cette parole dite par Dieu . Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob ? » Et il ajoute : « Il n'est pas Dieu de morts, mais de vivants : pour lui, en effet, tous sont vivants » Par là il a fait clairement connaître que Celui qui, du sein du buisson, parla à Moïse et déclara être le Dieu des pères, c'est lui le Dieu des vivants. Or qui donc serait le Dieu des vivants, sinon le vrai Dieu, au-dessus duquel il n'est pas d'autre Dieu ? C'est lui qu'avait annoncé le prophète Daniel, lorsqu'à Cyrus, roi des Perses, qui lui demandait : « Pourquoi n'adores-tu pas Bel ? », il répondait . « Parce que je ne vénère pas des idoles faites de main d'homme, mais le Dieu vivant qui a créé le ciel et la terre et qui a pouvoir sur toute chair. » Il disait encore : « J'adorerai le Seigneur, mon Dieu, parce que c'est lui le Dieu vivant » Ainsi le Dieu qu'adoraient les prophètes, le Dieu vivant, c'est lui le Dieu des vivants, ainsi que son Verbe, qui a parlé à Moïse, qui a aussi confondu les Sadducéens et octroyé la résurrection, démontrant à partir de la Loi à ces aveugles ces deux choses, la résurrection et Dieu. Car s'il n'est pas Dieu de morts, mais de vivants, et si lui-même est appelé le Dieu des pères qui se sont endormis, sans aucun doute ils sont vivants pour Dieu et n'ont pas péri, « puisqu'ils sont fils de la Résurrection » Or la Résurrection, c'est notre Seigneur en personne, ainsi qu'il le dit lui-même « Je suis la Résurrection et la Vie. » Et les pères sont ses fils, car il a été dit par le prophète « Au lieu de pères qu'ils étaient, ils sont devenus tes fils. » Le Christ lui-même est donc bien, avec le Père, le Dieu des vivants qui a parlé à Moïse et qui s'est manifesté aux pères.

« Abraham a vu mon jour . »

C'est précisément ce qu'il enseignait, lorsqu'il disait aux Juifs . « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour; il l'a vu, et il s'est réjoui. » Qu'est-ce à dire ? « Abraham crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Il crut, en premier lieu, que c'était lui l'Auteur du ciel et de la terre, le seul Dieu, ensuite, qu'il rendrait sa postérité pareille aux étoiles du ciel C'est le mot même de Paul . « Comme des luminaires dans le monde. »

C'est donc à juste titre que, laissant là toute sa parenté terrestre, il suivait le Verbe de Dieu, se faisant étranger avec le Verbe afin de devenir concitoyen du Verbe. C'est à juste titre aussi que les apôtres, ces descendants d'Abraham, laissant là leur barque et leur père, suivaient le Verbe. C'est ajuste titre enfin que nous, qui avons la même foi qu'Abraham, prenant notre croix comme Isaac prit le bois, nous suivons ce même Verbe. Car, en Abraham, l'homme avait appris par avance et s'était accoutumé à suivre le Verbe de Dieu . Abraham suivit en effet dans sa foi le commandement du Verbe de Dieu, cédant avec empressement son fils unique et bien-aimé en sacrifice à Dieu, afin que Dieu aussi consentît, en faveur de toute sa postérité, à livrer son Fils bien-aimé et unique en sacrifice pour notre rédemption.

Ainsi, comme Abraham était prophète et qu'il voyait par l'Esprit le jour de la venue du Seigneur et l'« économie » de sa Passion, par laquelle lui-même et tous ceux qui comme lui croiraient en Dieu seraient sauvés, il tressaillit d'une grande joie. Le Seigneur n'était donc pas inconnu d'Abraham, puisque celui-ci désira voir son jour. Et pas davantage le Père du Seigneur, car, par le Verbe, Abraham avait été instruit

sur Dieu, et il crut en lui : aussi cela lui fut-il imputé à justice par le Seigneur, car c'est la foi en Dieu qui justifie l'homme. Et c'est pourquoi il disait : « J'étendrai ma main vers le Dieu Très-Haut qui a créé le ciel et la terre. » Mais tout cela, les tenants d'opinions fausses s'efforcent de le renverser, à cause d'une seule phrase qu'ils comprennent de travers.

Objection : Nul n'a connu le Père avant la venue du Christ

Car, pour montrer à ses disciples que lui-même est le Verbe qui produit la connaissance du Père, et pour blâmer la prétention des Juifs à posséder Dieu tout en méprisant son Verbe, par qui Dieu est connu, le Seigneur disait : « Nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul non plus ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra les révéler. » Voilà ce qu'a écrit Matthieu, et Luc aussi, et Marc de même ; Jean a omis ce passage. Mais ces gens, qui veulent en savoir plus long que les apôtres eux-mêmes, modifient ce texte comme suit : « Nul n'a connu le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père, et celui à qui le Fils les révélera » ; et ils l'expliquent en ce sens que le vrai Dieu n'a été connu de personne avant la venue de notre Seigneur : le Dieu prêché par les prophètes n'est pas, disent-ils, le Père du Christ.

Mais, lors même que le Christ n'aurait commencé d'exister qu'au moment de sa venue comme homme, que le Père ne se serait avisé qu'à partir de l'empereur Tibère de prendre soin des hommes et que la preuve serait faite que son Verbe n'a pas toujours été présent à l'ouvrage par lui modelé, même alors, au lieu d'imaginer faussement un autre Dieu, il eût fallu rechercher les causes d'une si grande négligence de sa part. Car aucune recherche ne peut être de telle nature ou prendre de telles proportions qu'elle aboutisse à changer Dieu et à vider de son objet notre foi au Créateur, en Celui qui nous nourrit de sa propre création : tout comme notre foi au Fils, notre amour pour le Père doit être ferme et inébranlable. Et Justin dit avec raison dans son traité contre Marcion : « Je n'aurais pas cru le Seigneur lui-même, s'il avait annoncé un autre Dieu que notre Créateur, notre Auteur et notre Nourricier. Mais c'est de la part du seul Dieu, de Celui qui a fait ce monde et nous a modelés, qui soutient et dirige toutes choses, qu'est venu vers nous le Fils unique, récapitulant en lui-même l'ouvrage par lui modelé : dès lors, ferme est ma foi en lui et inébranlable mon amour pour le Père, le Seigneur nous accordant l'une et l'autre. »

Car nul ne peut connaître le Père sans le Verbe de Dieu, c'est-à-dire si le Fils ne « révèle », ni connaître le Fils sans le « bon plaisir » du Père. Ce bon plaisir du Père, le Fils l'accomplit, car le Père envoie, tandis que le Fils est envoyé et vient. Et le Père, tout invisible et illimité qu'il soit en comparaison de nous, est connu de son propre Verbe et, tout inexprimable qu'il soit, est exprimé par lui ; réciproquement, le Verbe n'est connu que du Père seul : telle est la double vérité que nous a manifestée le Seigneur. Et c'est pourquoi le Fils révèle la connaissance du Père par sa propre manifestation : c'est la connaissance du Père que cette manifestation du Fils, car toutes choses sont manifestées par l'entremise du Verbe. Afin donc que nous sachions que c'est le Fils venu vers nous qui produit la connaissance du Père en ceux qui croient en lui, il disait à ses disciples : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père, et ceux à qui le Fils les révélera », enseignant par là et ce qu'il est lui-même et ce qu'est le Père, afin que nous n'admettions pas d'autre Père que celui que révèle le Fils.

Or il est le Créateur « du ciel et de la terre », comme le prouvent les paroles de celui-ci, et non le prétendu Père qu'ont faussement imaginé Marcion, Valentin, Basilide, Carpocrate, Simon ou tous les « Gnostiques » au nom menteur. Car nul d'entre eux n'était le Fils de Dieu, tandis qu'il l'est, lui, le Christ Jésus notre Seigneur, contre qui ils érigent leur doctrine en osant prêcher un Dieu inconnaissable et en ne prenant même pas garde à ce qu'ils disent : car comment peut-il être inconnaissable, s'ils le connaissent ? Ce qui est connu, fût-ce de quelques-uns, n'est pas inconnaissable. Au reste, le Seigneur n'a pas annoncé que le Père et le Fils ne pouvaient d'aucune façon être connus, sans quoi sa venue eût été sans objet. Pourquoi fut-il venu ? Simplement pour nous dire : Ne cherchez pas Dieu, car il est inconnaissable et vous ne le trouverez pas ? C'est là, en effet, ce que le Christ aurait dit à leurs Eons, s'il faut en croire les disciples de Valentin. C'est une ineptie. Ce que nous enseigne le Seigneur, le voici : personne ne peut connaître Dieu à moins que Dieu ne l'enseigne, autrement dit nous ne pouvons sans l'aide de Dieu connaître Dieu ; mais, que nous le connaissions, c'est la volonté même du Père, puisque ceux-là le connaîtront auxquels le Fils le révélera.

Et tel fut bien le but dans lequel le Père révéla le Fils : se manifester par lui à tous, pour accueillir en toute justice dans l'incorruptibilité et l'éternel rafraîchissement ceux qui croient en lui — et croire en lui,

c'est faire sa volonté — et enfermer en toute justice dans les ténèbres qu'ils se sont eux-mêmes choisies ceux qui ne croient pas et qui à cause de cela fuient sa lumière. C'est donc à tous que le Père s'est révélé, en rendant son Verbe visible à tous, comme c'est aussi à tous que le Verbe a montré le Père et le Fils, puisqu'il a été vu de tous : et c'est pourquoi juste sera le jugement de Dieu sur tous, puisque, après avoir vu pareillement, ils n'ont pas pareillement cru.

En effet, déjà par la création le Verbe révèle le Dieu Créateur, et par le monde le Seigneur Ordonnateur du monde, et par l'ouvrage modelé l'Artiste qui l'a modelé, et par le Fils le Père qui l'a engendré : tous le disent pareillement, mais tous ne croient pas pareillement pour autant. De même, par la Loi et les prophètes, le Verbe a annoncé tout à la fois lui-même et le Père : le peuple entier a entendu pareillement, mais tous n'ont pas cru pareillement pour autant. Enfin, par l'entremise du Verbe en personne devenu visible et palpable, le Père s'est montré, et, si tous n'ont pas cru pareillement en lui, tous n'en ont pas moins vu le Père dans le Fils : car la Réalité invisible qu'on voyait dans le Fils était le Père, et la Réalité visible en laquelle on voyait le Père était le Fils. C'est pourquoi, lui présent, tous disaient qu'il était le Christ et nommaient Dieu. Même les démons disaient en voyant le Fils : « Nous savons qui tu es, le Saint de Dieu. » Le diable tentateur disait en le voyant : « Si tu es le Fils de Dieu... » Tous voyaient et nommaient le Fils et le Père, mais tous ne croyaient pas pour autant.

Car il fallait que la vérité fût attestée par tous, pour le salut de ceux qui croiraient et la condamnation de ceux qui ne croiraient pas : de la sorte, tous seraient jugés avec justice, et la foi au Père et au Fils serait garantie par tous, c'est-à-dire corroborée par tous en recevant témoignage de tous, et de ceux du dedans à titre d'amis, et de ceux du dehors à titre d'ennemis. Car la preuve vraie et irréfragable est celle qui porte le sceau du témoignage des adversaires eux-mêmes : ceux-ci, dans l'instant où ils la voyaient de leurs yeux, étaient convaincus au sujet de la réalité présente, lui rendaient témoignage et apposaient leur sceau; mais, après cela, ils se jetaient dans une attitude hostile, se faisaient accusateurs et eussent voulu que leur propre témoignage ne fût point vrai. Ce n'était donc pas un autre qui était connu, et un autre qui disait : « Nul ne connaît le Père », mais un seul et le même. Toutes choses lui ont été soumises par le Père, et de tous il reçoit ce témoignage qu'il est vraiment homme et qu'il est vraiment Dieu, du Père, de l'Esprit, des anges, de la création, des hommes, des esprits apostats, des démons, de l'ennemi et, pour finir, de la mort elle-même. Ainsi le Fils, en servant le Père, conduit toutes choses à leur perfection depuis le commencement jusqu'à la fin, et sans lui personne ne peut connaître Dieu. Car la connaissance du Père, c'est le Fils ; quant à la connaissance du Fils, c'est le Père qui la révèle par l'entremise du Fils. Et c'est pourquoi le Seigneur disait : « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, ni le Fils si ce n'est le Père, et tous ceux à qui le Fils les révélera. » Car le mot « révélera » n'a pas exclusivement le sens futur, comme si le Verbe n'avait commencé à manifester le Père qu'après être né de Marie, mais il a une portée générale et vise la totalité du temps. Depuis le commencement, en effet, le Fils, présent à l'ouvrage par lui modelé, révèle le Père à tous ceux à qui le Père le veut, et quand il le veut, et comme il le veut. Et c'est pourquoi, en toutes choses et à travers toutes choses, il n'y a qu'un seul Dieu Père, un seul Verbe, un seul Esprit et un seul salut pour tous ceux qui croient en lui.

Abraham a connu le Père par le Verbe

Abraham connut donc, lui aussi, par le Verbe, le Père «qui a fait le ciel et la terre», et c'est celui-ci qu'il proclama Dieu. Il apprit également la venue du Fils de Dieu parmi les hommes, par laquelle sa postérité deviendrait pareille aux étoiles du ciel ; il désira alors voir ce jour, afin de pouvoir lui aussi embrasser le Christ, et, l'ayant vu de façon prophétique par l'Esprit, il exulta. C'est pourquoi Siméon, qui était de sa postérité, portait à son accomplissement la joie du patriarche et disait : « Maintenant, Seigneur, tu laisses ton serviteur s'en aller selon ta parole dans la Paix, car mes yeux ont vu ton Salut que tu as préparé à la face de tous les peuples, Lumière pour éclairer les nations et Gloire de ton peuple Israël. » De leur côté, les anges annoncèrent « une grande joie » aux bergers qui veillaient dans la nuit. Et Elisabeth¹ disait, elle aussi : « Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit a exulté en Dieu mon Sauveur. » L'exultation d'Abraham descendait de la sorte en ceux de sa postérité qui veillaient, qui voyaient le Christ et qui croyaient en lui ; mais cette même exultation revenait aussi sur ses pas et remontait des fils vers Abraham qui, déjà, avait désiré voir le jour de la venue du Christ. C'est donc à bon droit que le Seigneur lui rendait témoignage, en disant : « Abraham, votre père, a exulté à la pensée de voir mon jour ; il l'a vu, et il s'est réjoui. »

Ce n'est pas seulement à propos d'Abraham qu'il disait cela, mais il entendait montrer que tous ceux qui, depuis le commencement, eurent la connaissance de Dieu et prophétisèrent la venue du Christ, avaient reçu cette révélation du Fils lui-même. Et c'est ce Fils qui, dans les derniers temps, s'est fait visible et palpable et a conversé avec le genre humain, afin de susciter à partir de pierres des fils à Abraham, d'accomplir la promesse faite par Dieu à celui-ci et de rendre sa postérité pareille aux étoiles du ciel. Comme le dit Jean-Baptiste : « Dieu peut, en effet, à partir de ces pierres, susciter des fils à Abraham. » Cela, Jésus l'a fait en nous arrachant au culte des pierres, en nous retirant d'une dure et stérile parenté et en créant en nous une foi semblable à celle d'Abraham. Et Paul en témoigne, lorsqu'il dit que nous sommes fils d'Abraham selon la ressemblance de la foi et la promesse de l'héritage.

Conclusion : un seul et même Dieu

Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu. C'est lui qui a appelé Abraham et qui lui a donné la promesse. C'est lui le Créateur, et c'est également lui qui, par le Christ, dispose « comme des luminaires dans le monde » ceux d'entre les gentils qui ont cru : « Vous êtes, dit-il, la lumière du monde », c'est-à-dire « pareils aux étoiles du ciel ». Celui-là, ainsi que nous l'avons montré, nul ne le connaît si ce n'est le Fils et ceux à qui le Fils le révélera, mais le Fils le révèle à tous ceux par qui le Père veut être connu ; et ainsi, sans le bon plaisir du Père comme sans le ministère du Fils, personne ne connaîtra Dieu. C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, et personne ne vient au Père que par moi. Si vous m'avez connu, vous connaîtrez aussi mon Père. Dès à présent vous l'avez connu et vous l'avez vu. » D'où il ressort clairement que c'est par le Fils, c'est-à-dire par le Verbe, qu'on le connaît.

Et voilà pourquoi les Juifs se sont égarés loin de Dieu : ils n'ont pas reçu son Verbe et ils se sont imaginé qu'ils pourraient connaître Dieu par le Père lui-même, sans le Verbe, c'est-à-dire sans le Fils. C'était méconnaître Celui qui, sous une forme humaine, s'était entretenu avec Abraham, et une autre fois avec Moïse, en lui disant : « J'ai vu l'affliction de mon peuple en Egypte, et je suis descendu pour les délivrer » Cette activité, en effet, le Fils, qui n'est autre que le Verbe de Dieu, l'exerçait depuis le commencement. Car le Père n'avait pas besoin d'anges pour faire le monde et modeler l'homme en vue duquel fut fait le monde, et il n'était pas davantage dépourvu d'aide pour l'ordonnance des créatures et l'« économie » des affaires humaines, mais il possédait au contraire un ministère d'une richesse inexprimable, assisté qu'il est pour toutes choses par ceux qui sont tout à la fois sa Progéniture et ses Mains, à savoir le Fils et l'Esprit, le Verbe et la Sagesse, au service et sous la main desquels sont tous les anges. Ils sont donc vains ceux qui, à cause de la phrase « Nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils », introduisent un autre Père inconnaissable.

Vains aussi Marcion et ses disciples, qui expulsent Abraham de l'héritage, alors que l'Esprit, par plusieurs et notamment par Paul, lui rend ce témoignage : « Il crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice. » Le Seigneur aussi lui rend témoignage : d'abord lorsque, lui suscitant des fils à partir de pierres et rendant sa postérité pareille aux étoiles du ciel, il dit : « Ils viendront du levant et du couchant, du nord et du midi, et ils prendront place à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des deux » ; puis lorsqu'il redit aux Juifs : « ... quand vous verrez Abraham, Isaac, Jacob et tous les prophètes dans le royaume de Dieu, tandis que vous, vous serez jetés dehors. » Il est donc clair que ceux qui contestent le salut d'Abraham et imaginent un autre Dieu que Celui qui lui fit la promesse, sont en dehors du royaume de Dieu et privés de l'héritage de l'incorruptibilité : car ils méprisent et blasphèment le Dieu qui introduit dans le royaume des cieux Abraham et sa postérité, c'est-à-dire l'Église, qui, par Jésus-Christ, reçoit la filiation adoptive et l'héritage promis à Abraham.

3. LE CHRIST, OBSERVATEUR DE LA LOI

La femme guérie par le Christ le jour du sabbat

Car c'est de la postérité de celui-ci que le Seigneur prenait la défense, lorsqu'il la délivrait de ses liens et l'appelait au salut, comme il l'a clairement montré à propos de la femme guérie par lui, en disant à ceux qui n'avaient pas une foi semblable à celle d'Abraham : « Hypocrites, est-ce que chacun de vous, le jour du sabbat, ne délie pas son bœuf ou son âne pour le mener boire ? Et cette femme, une fille d'Abraham, que Satan tenait liée depuis dix-huit ans, il n'eût pas fallu la délivrer de ce lien le jour du sabbat ! » De

toute évidence, il délivrait et vivifiait ceux qui, à la ressemblance d'Abraham, croyaient en lui, et il n'enfreignait pas la Loi en le faisant le jour du sabbat, car la Loi ne défendait pas de guérir des hommes le jour du sabbat : elle les faisait circoncire ce jour-là, prescrivait aux prêtres d'accomplir leur service pour le peuple et n'interdisait pas même le soin des animaux dépourvus de raison. Même la piscine de Siloé opérait souvent des guérisons le jour du sabbat, et pour ce motif une foule de gens la fréquentaient. La Loi commandait qu'on s'abstînt, le jour du sabbat, de toute œuvre servile, c'est-à-dire de tout gain réalisé par le commerce et par toute autre industrie terrestre ; en revanche, elle invitait à accomplir les œuvres de l'âme, celles qui se font par la réflexion et par les paroles, pour le bien du prochain. C'est pourquoi le Seigneur reprenait ceux qui lui reprochaient injustement de faire des guérisons le jour du sabbat : loin d'abolir la Loi, il l'accomplissait au contraire, exécutant l'œuvre du grand-prêtre, rendant Dieu propice aux hommes, purifiant les lépreux, guérissant les malades, et mourant enfin lui-même pour que l'homme exilé sortît de sa peine et revînt sans crainte dans son héritage.

Les épis égrenés par les disciples

La Loi n'interdisait pas davantage aux affamés, le jour du sabbat, de prendre leur nourriture de ce qui se trouvait à leur portée ; mais elle défendait de moissonner et d'engranger. Aussi le Seigneur rétorqua-t-il à ceux qui blâmaient ses disciples, sous prétexte qu'ils froissaient des épis pour les manger : « Vous n'avez donc pas lu ce que fit David, quand il eut faim : comment il entra dans la maison de Dieu, mangea des pains de proposition et en donna à ses compagnons, alors qu'il n'était permis d'en manger qu'aux prêtres seuls ? » Par ces paroles de la Loi, il excusait ses disciples et laissait entendre qu'il était permis aux prêtres d'agir librement. Or, prêtre, David l'était aux yeux de Dieu, quoiqu'il fût persécuté par Saül, car tout roi juste possède le rang sacerdotal. Prêtres, tous les disciples du Seigneur l'étaient aussi, eux qui n'avaient ici-bas pour héritage ni champs ni maisons, mais vaquaient sans cesse au service de l'autel et de Dieu. C'est à leur sujet que Moïse dit dans le Deutéronome, à la bénédiction de Lévi : « Celui qui dit à son père et à sa mère : Je ne t'ai point vu, et qui n'a pas connu ses frères et a renoncé à ses enfants, celui-là a observé tes commandements et gardé ton alliance. » Quels étaient-ils, ceux qui avaient abandonné père et mère et avaient renoncé à tous leurs proches à cause du Verbe de Dieu et de son alliance, sinon les disciples du Seigneur ? C'est d'eux encore que Moïse dit : « Ils n'auront pas de part d'héritage, car le Seigneur en personne sera leur part. » Et encore : « Les prêtres lévites, la tribu entière de Lévi, n'auront ni part ni héritage avec Israël ; les fruits offerts au Seigneur seront leur héritage, et ils les mangeront. » C'est pourquoi Paul dit : « Je ne cherche pas le don, mais je cherche le fruit. » Ainsi donc, puisque les disciples du Seigneur possédaient l'héritage lévitique, il leur était permis, quand ils avaient faim, de prendre leur nourriture dans les champs, car « l'ouvrier est digne de sa nourriture », et « les prêtres, dans le Temple, enfreignent le sabbat et ne sont pas coupables ». Pourquoi donc n'étaient-ils pas coupables ? Parce que, se trouvant dans le Temple, ils exécutaient le service du Seigneur et non celui du monde. Ils accomplissaient donc la Loi, loin de la transgresser comme cet homme qui, de sa propre initiative, rapporta du bois sec dans le camp de Dieu. Il fut lapidé à juste titre, car « tout arbre qui ne porte pas de fruit est coupé et jeté au feu », et « quiconque détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira ».

4. LA Loi ET L'ÉVANGILE, ÉTAPES D'UNE CROISSANCE

Servitude et liberté

Toutes choses relèvent donc d'une seule et même substance, autrement dit proviennent d'un seul et même Dieu, comme le Seigneur le déclare encore à ses disciples : « C'est pourquoi tout scribe instruit de ce qui regarde le royaume des cieux est semblable à un Maître de maison qui extrait de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. » Il n'a pas enseigné qu'un autre extrait les choses anciennes et un autre les choses nouvelles, mais que c'est un seul et le même. Car le Maître de maison, c'est le Seigneur : il a autorité sur toute la maison paternelle, fixant pour les esclaves encore grossiers une Loi adaptée, mais donnant aux hommes libres et justifiés par la foi des préceptes appropriés et ouvrant aux enfants son propre héritage. Les scribes instruits de ce qui regarde le royaume des cieux, ce sont ses disciples, au sujet desquels il dit ailleurs aux Juifs : « Voici que je vous envoie des sages, des scribes et des docteurs :

vous en tuerez et pourchasserez de ville en ville. » Quant aux choses anciennes et nouvelles qui sont extraites du trésor, ce sont incontestablement les deux Testaments : les choses anciennes sont la Loi antérieure, et les nouvelles, la vie selon l'Évangile. C'est à propos de celle-ci que David dit : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau. » Et Isaïe : « Chantez au Seigneur un hymne nouveau. Son commencement : Son nom est glorifié aux extrémités de la terre, on annonce ses hauts faits dans les îles. » Et Jérémie : « Voici, dit-il, que je vais établir une alliance nouvelle, différente de celle que j'ai conclue avec vos pères sur le mont Horeb. » Ces deux Testaments, un seul et même Maître de maison les a extraits de son trésor, le Verbe de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ : c'est lui qui s'est entretenu avec Abraham et avec Moïse, et c'est également lui qui nous a rendu la liberté dans la nouveauté, c'est-à-dire amplifié la grâce venant de lui.

Figures et réalité

« Il y a ici, dit-il en effet, plus que le Temple. » Or, le plus ou le moins ne se disent pas de choses qui n'ont entre elles rien de commun, sont de natures contraires et se combattent mutuellement, mais de choses qui sont de même substance et communient l'une avec l'autre, ne différant que par la quantité et la grandeur, comme l'eau diffère de l'eau, la lumière de la lumière, la grâce de la grâce. La grâce de la liberté est donc supérieure à la Loi de la servitude, et c'est pour ce motif que, débordant les limites d'un seul peuple, elle s'est répandue dans le monde entier. Il n'y a cependant qu'un seul et même Seigneur, et c'est lui qui donne aux hommes plus que le Temple, et plus que Salomon, et plus que Jonas, à savoir sa propre présence et la résurrection d'entre les morts ; il ne change pas Dieu pour autant, ni n'annonce un autre Père, mais Celui-là même qui a toujours davantage à distribuer à ses familiers et qui, à mesure que progresse leur amour pour lui, leur accorde des biens plus nombreux et plus grands. C'est en ce sens que le Seigneur disait à ses disciples : « Vous verrez des choses encore plus grandes que celles-ci. » Paul dit aussi : « Ce n'est pas que j'aie déjà reçu le prix, ou que je sois déjà justifié, ou que je sois déjà parvenu à la perfection » ; « car nous ne connaissons qu'imparfaitement et nous ne prophétisons qu'imparfaitement ; mais quand sera venu ce qui est parfait, ce qui est imparfait sera aboli. » De même donc que, une fois venu ce qui est parfait, ce n'est pas un autre Père que nous verrons, mais Celui-là même que maintenant nous désirons voir — car « bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu » — ; de même que ce n'est pas un autre Christ Fils de Dieu que nous accueillerons, mais Celui qui est né de Marie, qui a souffert, en qui nous croyons et que nous aimons — comme le dit Isaïe : « On dira en ce jour-là : Voici le Seigneur notre Dieu, en qui nous avons espéré, et nous avons exulté en notre Salut », et comme le dit également Pierre dans son épître : « Lorsque vous verrez celui en qui, sans le voir encore, vous croyez, vous tressaillirez d'une joie inexprimable » — ; de même que ce n'est pas un autre Esprit Saint que nous recevrons, mais celui qui est avec nous et « qui crie : Abba, Père ! », et que c'est en ceux-là mêmes que nous croîtrons et progresserons de manière à jouir des biens de Dieu non plus dans un miroir et en énigmes, mais par une vue immédiate — : de même maintenant aussi, en recevant plus que le Temple et plus que Salomon, c'est-à-dire la présence du Fils de Dieu, nous n'avons pas appris à connaître un autre Dieu que l'Auteur et le Créateur de toutes choses qui a été révélé depuis le commencement, ni un autre Christ Fils de Dieu que Celui qui a été prêché par les prophètes.

Car, comme la nouvelle alliance était connue et prédite par les prophètes, Celui qui devait l'établir était prêché lui aussi conformément au bon plaisir du Père : il était manifesté aux hommes de la manière que Dieu voulait, afin que ceux qui mettraient en lui leur confiance puissent progresser sans cesse et, par les diverses alliances, atteindre à la plénitude achevée du salut. Car il n'y a qu'un seul salut et qu'un seul Dieu ; mais, pour conduire l'homme à son achèvement, il y a des préceptes multiples, et nombreux sont les degrés qui l'élèvent jusqu'à Dieu. Eh quoi ! A un roi terrestre, qui n'est qu'un homme, il est loisible d'octroyer maintes fois de grands avancements à ses sujets : et il ne serait pas permis à Dieu, tout en demeurant identique à lui-même, de distribuer toujours plus abondamment sa grâce au genre humain et, par des dons toujours plus grands, d'honorer constamment ceux qui lui plaisent ? Si, par contre, le progrès consiste à imaginer faussement un autre Père que Celui qui fut annoncé depuis le commencement, ce sera un progrès identique que d'en imaginer un troisième par delà celui qu'on croira avoir trouvé en second lieu, puis un quatrième à partir du troisième, puis un autre encore. Et c'est ainsi qu'un esprit de cette sorte, tout en croyant progresser toujours, jamais ne s'arrêtera au Dieu unique :

repoussé loin de Celui qui est, et revenu en arrière, il cherchera Dieu sans fin, mais il ne le trouvera jamais ; il ne cessera de nager dans l'«abîme» de l'insaisissable, à moins que, converti par la pénitence, il ne revienne au lieu d'où il a été rejeté, proclamant et croyant seul Dieu Père le Créateur qu'ont annoncé la Loi et les prophètes et à qui le Christ a rendu témoignage.

C'est ainsi qu'il répliquait à ceux qui accusaient ses disciples de ne pas garder la tradition des anciens : « Et vous, pourquoi violez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? Car Dieu a dit : Honore ton père et ta mère, et : Quiconque maudira son père ou sa mère, qu'il soit mis à mort ! » Et il leur disait une deuxième fois : « Vous avez violé la parole de Dieu à cause de votre tradition. » Par là, de la façon la plus nette, le Christ reconnaissait pour Père et pour Dieu Celui qui a dit dans la Loi : « Honore ton père et ta mère, afin qu'il t'arrive du bien » ; le Seigneur véridique reconnaissait aussi pour « parole de Dieu » le commandement de la Loi et ne déclarait Dieu personne d'autre que son Père.

Prédictions et accomplissement

C'est donc avec raison que Jean le montre disant aux Juifs : « Vous scrutez les Ecritures, dans lesquelles vous croyez avoir la vie éternelle : ce sont elles qui me rendent témoignage, et vous ne voulez pas venir à moi pour avoir la vie ! » Comment donc les Ecritures lui eussent-elles rendu témoignage, si elles ne provenaient d'un seul et même Père, en instruisant par avance les hommes de la venue de son Fils et en leur annonçant par avance le salut qui vient de lui ? « Si vous croyiez Moïse, disait-il, vous me croiriez moi aussi, car c'est de moi qu'il a écrit. » De fait, partout, dans les Ecritures de Moïse, est semé le Fils de Dieu : tantôt il s'entretient avec Abraham, tantôt il donne à Noé les dimensions de l'arche, tantôt il cherche Adam, tantôt il fait venir le jugement sur les habitants de Sodome, ou encore il apparaît, guide Jacob sur les chemins et, du sein du buisson, parle à Moïse. Innombrables sont les textes où Moïse montre le Fils de Dieu. Même le jour de sa Passion, il ne l'a pas ignoré, mais il l'a annoncé par avance de façon figurative en le nommant la Pâque : et c'est en ce jour-là même, prêché si longtemps à l'avance par Moïse, que le Seigneur a souffert, accomplissant ainsi la Pâque. Et ce n'est pas seulement le jour qu'il a préfiguré, mais le lieu, la fin des temps et le signe du coucher du soleil, en disant : « Tu ne pourras immoler la Pâque dans aucune de tes villes, que le Seigneur ton Dieu te donne, mais seulement dans le lieu que le Seigneur ton Dieu aura choisi pour que son Nom y soit invoqué ; tu immoleras la Pâque le soir, au coucher du soleil. »

Mais, déjà auparavant, il avait clairement indiqué la venue de celui-ci, en disant : « Le prince issu de Juda ne fera pas défaut, ni le chef sorti de ses cuisses, jusqu'à ce que vienne Celui à qui cela est réservé, et lui-même sera l'attente des nations Il attachera son ânon à la vigne, et au sarment le petit de l'ânesse. Il lavera son vêtement dans le vin, et son manteau dans le sang de la grappe, ses yeux seront brillants, plus que le vin, et ses dents seront blanches, plus que le lait » Qu'ils cherchent donc, ces gens qui passent pour tout scruter, à quel moment ont fait défaut le prince et le chef issus de Juda, et qui est l'attente des nations, qui la vigne, qui son ânon, qui le vêtement, qui les yeux, qui les dents, qui le vin ! Qu'ils scrutent chacun des mots susdits, et ils trouveront qu'ils n'annoncent personne d'autre que notre Seigneur Jésus-Christ. Voilà pourquoi Moïse, voulant reprocher au peuple son ingratitude à l'égard de celui-ci, leur dit : « Ainsi donc, peuple insensé et dépourvu de sagesse, voilà ce que vous rendez au Seigneur ! ». Il indique encore que Celui qui les a créés et faits au commencement, le Verbe, se montrera aussi dans les derniers temps, « suspendu au bois » pour nous racheter et nous vivifier, et qu'ils ne croiront pas en lui . « Ta Vie, dit-il, sera suspendue sous tes yeux, et tu ne croiras pas en ta Vie » Et encore · « Celui-ci n'est-il pas ton Père qui t'a acquis, qui t'a fait, qui t'a créé ? »

Annonces et présence

Et non seulement les prophètes, mais beaucoup de justes connurent d'avance par l'Esprit sa venue et demandèrent à parvenir jusqu'à ce temps où ils verraient de leurs yeux leur Seigneur et entendraient ses paroles. C'est ce que le Seigneur a clairement montré, en disant à ses disciples « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont pas entendu » Comment eussent-ils donc désiré voir et entendre, s'ils n'avaient connu par avance sa venue ? Et comment l'eussent-ils connue par avance, s'ils n'en avaient reçu de lui la connaissance anticipée ? Et comment les Ecritures lui rendraient-elles témoignage, si un seul et même Dieu n'avait, en

tout temps, tout révélé et montré à l'avance par l'entremise du Verbe à ceux qui croient, tantôt s'entretenant avec l'ouvrage par lui modelé, tantôt donnant la Loi, tantôt reprenant, tantôt encourageant, puis libérant l'esclave et faisant de lui son fils, et enfin, au temps opportun, lui accordant l'héritage de l'incorruptibilité en vue du plein achèvement de l'homme ? Car il l'a modelé en vue d'une croissance et d'une maturité, selon le mot de l'Écriture : « Croissez et multipliez »

C'est précisément en ceci que Dieu diffère de l'homme . Dieu fait, tandis que l'homme est fait Celui qui fait est toujours le même, tandis que ce qui est fait reçoit obligatoirement un commencement, un état intermédiaire et une maturité. Dieu donne ses bienfaits, tandis que l'homme les reçoit. Dieu est parfait en toutes choses, égal et semblable à lui-même, tout entier Lumière, tout entier Pensée, tout entier Substance et Source de tous biens, tandis que l'homme reçoit progrès et croissance vers Dieu Car, autant Dieu est toujours le même, autant l'homme qui sera trouvé en Dieu progressera toujours vers Dieu . Dieu ne cessera pas plus de combler et d'enrichir l'homme, que l'homme d'être comblé et enrichi par Dieu. Car il sera le réceptacle de sa bonté et l'instrument de sa glorification, l'homme reconnaissant envers Celui qui l'a fait, en revanche, il sera le réceptacle de son juste jugement, l'homme ingrat, qui méprise Celui qui l'a modelé et ne se soumet pas à son Verbe. Car celui-ci même a promis de donner le surplus à ceux qui ne cessent de porter du fruit et de multiplier l'argent du Seigneur : « Très bien, dit-il, serviteur bon et fidèle; parce que tu as été fidèle en peu, je t'établirai sur beaucoup ; entre dans la joie de ton Seigneur » : c'est bien le même Seigneur qui promet le surplus.

De même donc qu'à ceux qui fructifient maintenant il a promis de donner ce surplus par un don de sa grâce et nullement par une mutation de notre connaissance — car c'est le même Seigneur qui demeurera et le même Père qui sera révélé —, ainsi, par sa venue, un seul et même Seigneur a procuré aux hommes postérieurs à celle-ci un don de grâce plus grand que sous l'ancienne alliance. Car les uns, qui entendaient dire par des serviteurs que le Roi allait venir, ressentaient une joie mesurée, selon qu'ils espéraient cette venue ; mais les autres, qui l'ont vu présent, qui ont obtenu la liberté et qui ont joui de ses dons, éprouvent une joie plus grande, une allégresse plus pleine, réjouis qu'ils sont par la présence du Roi. Comme le dit David : « Mon âme exultera dans le Seigneur et se réjouira dans son Salut » Et c'est pourquoi, lorsque celui-ci fit son entrée à Jérusalem, tous ceux qui se trouvaient sur le chemin et qui, à la suite de David, désiraient ardemment en leur âme, reconnurent leur Roi, étendirent leurs vêtements sous ses pas et ornèrent le chemin de rameaux verdoyants, en s'écriant dans un débordement de joie et d'allégresse : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Mais ce fut alors de la jalousie chez les mauvais intendants, qui circonvenaient leurs inférieurs, dominaient sur les esprits mal affermis et, pour ce motif, ne voulaient pas que fût venu le Roi. Ils lui dirent : « Entends-tu ce qu'ils disent ? » Et le Seigneur de répliquer : « N'avez-vous jamais lu : C'est de la bouche des petits enfants et des nourrissons que tu as préparé une louange ? » Cet oracle de David relatif au Fils de Dieu, il le montrait réalisé en lui-même, et il laissait entendre qu'ils ne connaissaient ni le sens de l'Écriture ni l'« économie » de Dieu, tandis qu'il était, lui, le Christ qu'avaient annoncé les prophètes, Celui dont « le nom est un objet d'admiration sur toute la terre » parce que son Père « a préparé une louange de la bouche des petits enfants et des nourrissons », à cause de quoi « sa gloire a été élevée au-dessus des cieux ».

Conclusion : un seul Dieu, Auteur des deux alliances

Si donc Celui-là même est présent qui fut annoncé par les prophètes, le Fils de Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ, et si sa venue a procuré une grâce plus pleine et un don plus grand à ceux qui l'ont reçu, il est clair que le Père lui aussi est Celui-là même qui était annoncé par les prophètes, et que le Fils venu vers nous n'a pas apporté la connaissance d'un autre Père, mais du même, de Celui qui avait été prêché depuis le commencement. Et, de la part de ce Père, il a apporté la liberté à ceux qui le servaient loyalement, avec empressement et de tout leur cœur; mais à ceux qui méprisaient Dieu et ne lui étaient pas soumis, à ceux qui en vue d'une gloire humaine affectaient d'observer des purifications tout extérieures — elles avaient été données comme une figure des choses à venir, la Loi esquissant les choses éternelles par les temporelles, et les célestes par les terrestres —, à ceux qui, dans cette pratique, affectaient d'aller au delà de ce qui avait été dit, comme s'ils eussent été plus zélés que Dieu lui-même, alors qu'au dedans ils étaient pleins d'hypocrisie, de cupidité et de toute malice, à ceux-là il a apporté la ruine définitive en les retranchant de la vie.

5. L'ÉVANGILE, ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI

L'amour de Dieu et du prochain, résumé de la Loi et de l'Évangile

Car la tradition de leurs anciens, qu'ils affectaient d'observer à l'égal d'une loi, était contraire à la Loi de Moïse. C'est pourquoi Isaïe dit : « Tes cabaretiers mêlent le vin avec de l'eau », pour montrer qu'à l'austère précepte de Dieu les anciens mêlaient une tradition aqueuse, c'est-à-dire ajoutaient une loi frelatée et contraire à la Loi. C'est ce que le Seigneur a clairement fait voir, en leur disant : « Pourquoi transgressez-vous le commandement de Dieu à cause de votre tradition ? » Non contents de violer la Loi de Dieu par leur transgression en mêlant le vin avec de l'eau, ils ont dressé contre elle leur propre loi, qu'on appelle encore aujourd'hui loi pharisaïque. Ils y suppriment certaines choses, en ajoutent d'autres, en interprètent d'autres à leur guise : ainsi en usent particulièrement leurs docteurs. Voulant défendre ces traditions, ils ne se sont pas soumis à la Loi de Dieu qui les orientait vers la venue du Christ, et ils sont allés jusqu'à reprocher au Seigneur de faire des guérisons le jour du sabbat, ce que, nous l'avons déjà dit, la Loi ne défendait pas, puisqu'elle-même guérissait d'une certaine manière, en faisant circoncire l'homme ce jour-là; cependant ils ne se reprochaient rien à eux-mêmes, alors que, par leur tradition et par la loi pharisaïque susdite, ils transgressaient le commandement de Dieu et n'avaient pas l'essentiel de la Loi, à savoir l'amour envers Dieu.

Que cet amour soit en effet le premier et le plus grand commandement, et que le second soit l'amour envers le prochain, c'est ce que le Seigneur a enseigné, en disant que toute la Loi et les prophètes se rattachent à ces commandements. Et lui-même n'a pas apporté de commandement plus grand que celui-là, mais il a renouvelé ce commandement même, en enjoignant à ses disciples d'aimer Dieu de tout leur cœur et leur prochain comme eux-mêmes. S'il était descendu d'auprès d'un autre Père, jamais il n'aurait fait usage du premier et du plus grand commandement de la Loi : il se serait évertué de toutes manières à en apporter un plus grand d'auprès du Père parfait et à ne pas faire usage de celui qu'avait donné l'Auteur de la Loi. Paul dit aussi que la charité est l'accomplissement de la Loi ; tout le reste étant aboli, seules demeurent la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande de toutes, c'est la charité; sans la charité envers Dieu, ni la connaissance n'a d'utilité, ni la compréhension des mystères, ni la foi, ni la prophétie, mais tout est vain et superflu sans la charité; la charité, elle, rend l'homme parfait, et celui qui aime est parfait dans le siècle présent et dans le siècle futur : car jamais nous ne cesserons d'aimer Dieu, mais, plus nous le contemplerons, plus nous l'aimerons.

Ainsi donc, puisque dans la Loi comme dans l'Évangile le premier et le plus grand commandement est le même, à savoir aimer le Seigneur Dieu de tout son cœur, et le second pareillement, à savoir aimer son prochain comme soi-même, la preuve est faite qu'il n'y a qu'un seul et même Auteur de la Loi et de l'Évangile. Les commandements essentiels de la vie, du fait qu'ils sont les mêmes de part et d'autre, manifestent en effet le même Seigneur : car, s'il a édicté des commandements particuliers adaptés à l'une et l'autre alliance, pour ce qui est des commandements universels et les plus importants, sans lesquels il n'est pas de salut, ce sont les mêmes qu'il a proposés de part et d'autre.

Qui le Seigneur n'aurait-il pas confondu, lorsqu'à ceux qu'il enseignait, foule et disciples, il affirmait, dans les termes que voici, que la Loi ne venait pas d'un autre Dieu : « C'est sur la chaire de Moïse que se sont assis les scribes et les Pharisiens : observez donc et faites tout ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas selon leurs actes, car ils disent et ne font pas ; ils lient des fardeaux pesants et les placent sur les épaules des hommes, mais eux, ils ne veulent pas même les remuer du doigt » ? Il ne condamnait donc pas la Loi de Moïse, puisqu'il invitait à l'observer tant que subsistait Jérusalem : mais c'était eux qu'il blâmait, parce que, tout en proclamant les paroles de la Loi, ils étaient vides d'amour et, à cause de cela, violateurs de la Loi à l'égard de Dieu et du prochain. Comme le dit Isaïe : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est loin de moi ; c'est en vain qu'ils me rendent un culte, car les doctrines qu'ils enseignent ne sont que des commandements d'hommes. » Ce n'est pas la Loi de Moïse qu'il appelle « commandements d'hommes », mais les traditions de leurs anciens, forgées de toutes pièces, pour la défense desquelles ils rejetaient la Loi de Dieu et, à cause de cela, ne se soumièrent pas non plus à son Verbe. C'est en effet ce que Paul dit à leur sujet : « Méconnaissant la justice de Dieu et voulant établir leur propre justice, ils ne se sont pas soumis à la justice de Dieu : car le Christ est la fin de la Loi, pour la justification de tout croyant. » Comment le Christ serait-il la fin de la Loi, s'il n'en avait été aussi le principe ? Car Celui qui a amené la fin est aussi Celui qui a réalisé le principe. C'est lui qui disait à

Moïse : « J'ai vu l'affliction de mon peuple qui est en Egypte, et je suis descendu pour les délivrer. » Dès le principe, en effet, le Verbe de Dieu s'était accoutumé à monter et à descendre pour le salut de ceux qui étaient molestés.

Que la Loi ait appris par avance à l'homme à suivre le Christ, lui-même l'a clairement montré, lorsqu'à celui qui lui demandait ce qu'il devait faire pour hériter de la vie éternelle il répondait : « Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements. » Comme l'autre demandait : « Lesquels ? », le Seigneur lui répartit : « Tu ne commettras pas d'adultère, tu ne tueras pas, tu ne voleras pas, tu ne porteras pas de faux témoignage, honore ton père et ta mère, et : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Il proposait ainsi les commandements de la Loi, comme les degrés de l'entrée dans la vie, à ceux qui voudraient le suivre : car, en parlant à un seul, c'est à tous qu'il parlait. Mais l'autre répliqua : « J'ai déjà fait tout cela. » Sans doute ne l'avait-il pas fait, sinon il ne lui eût point été dit : « Garde les commandements. » Alors le Seigneur, démasquant son avarice, lui dit : « Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes et distribue-le aux pauvres ; puis, viens et suis-moi. » Il promettait la part des apôtres à ceux qui auraient agi de la sorte, et il enseignait, à ceux qui le suivaient, non pas un autre Dieu Père que Celui qui fut annoncé par la Loi depuis le commencement, ni un autre Fils, ni la Mère, Enthymésis d'un Eon tombé dans la passion et la déchéance, ni le Plérôme des trente Eons, dont on a démontré la vacuité et l'inconsistance, ni la fable qu'ont forgée les autres hérétiques, mais à observer les commandements prescrits par Dieu depuis le commencement, à détruire par de bonnes œuvres l'ancienne cupidité et à suivre le Christ. Que distribuer ses biens aux pauvres, c'est détruire l'ancienne cupidité, Zachée l'a bien fait voir, en disant : « Voici que je donne la moitié de mes biens aux pauvres, et si j'ai fait du tort à quelqu'un, je lui rends le quadruple. »

« Je ne suis pas venu abolir, mais accomplir »

Les préceptes naturels de la Loi — c'est-à-dire ceux par lesquels l'homme est justifié et qu'observaient, même avant le don de la Loi, ceux qui par leur foi étaient justifiés et plaisaient à Dieu —, ces préceptes-là, le Seigneur ne les a pas abolis, mais étendus et accomplis. C'est ce que prouvent ces paroles : « Il a été dit aux anciens : Tu ne commettras pas d'adultère. Mais moi, je vous dis : Quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Et encore : « Il a été dit : Tu ne tueras pas. Mais moi, je vous dis : Quiconque se met en colère contre son frère sans motif sera justiciable du jugement. » Et : « Il a été dit : Tu ne feras pas de faux serments. Mais moi, je vous dis de ne faire aucune sorte de serments. Que votre oui soit oui, et votre non, non ! » Et ainsi de suite. Tous ces préceptes n'impliquent ni la contradiction ni l'abolition des précédents, comme le vocifèrent les disciples de Marcion, mais leur accomplissement et leur extension. Comme le Seigneur le dit lui-même : « Si votre justice ne dépasse celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. » En quoi consistait-il, ce dépassement ? D'abord, à croire non plus seulement au Père, mais aussi à son Fils dorénavant manifesté, car c'est lui qui mène l'homme à la communion et à l'union avec Dieu. Ensuite, à ne pas dire seulement, mais à faire — car ils disaient et ne faisaient pas —, et à se garder non seulement des actes mauvais, mais même de leur désir. En enseignant cela, il ne contredisait pas la Loi, mais il accomplissait la Loi et enracinait en nous les prescriptions de la Loi. Contredire la Loi, c'eût été d'ordonner à ses disciples de faire quoi que ce fût que défendait la Loi. En revanche, leur prescrire l'abstention non seulement des actes défendus par la Loi, mais même de leur désir, ce n'était pas le fait de quelqu'un qui contredisait et abolissait la Loi, ainsi que nous l'avons déjà dit, mais de quelqu'un qui l'accomplissait et l'étendait.

Car la Loi, parce qu'établie pour des esclaves, éduquait l'âme par les choses extérieures et corporelles, en l'amenant comme par une chaîne à la docilité aux commandements, afin que l'homme apprît à obéir à Dieu. Mais le Verbe, après avoir libéré l'âme, enseigna à purifier aussi par elle le corps d'une manière volontaire. Cela étant, il fallut que fussent enlevées les chaînes de la servitude, auxquelles l'homme était désormais accoutumé, et qu'il suivît Dieu sans chaînes, mais qu'en même temps fussent étendus les préceptes de la liberté et que fût accrue la soumission à l'égard du Roi, afin que nul, en revenant en arrière, ne se montrât indigne de son Libérateur : car, si la piété et l'obéissance à l'égard du Maître de maison sont les mêmes chez les esclaves et chez les hommes libres, ces derniers n'en ont pas moins une assurance plus pleine, parce que le service de la liberté est plus considérable et plus glorieux que la docilité de la servitude.

C'est pourquoi le Seigneur nous a donné pour mot d'ordre, au lieu de ne pas commettre d'adultère, de ne pas même convoiter; au lieu de ne pas tuer, de ne pas même nous mettre en colère ; au lieu de payer simplement la dîme, de distribuer tous nos biens aux pauvres ; d'aimer non seulement nos proches, mais aussi nos ennemis ; de ne pas seulement être «généreux et prompts à partager », mais encore de donner gracieusement nos biens à ceux qui nous les prennent : « A qui prend ta tunique, dit-il, abandonne aussi ton manteau ; à qui prend ton bien, ne réclame pas ; et ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pour eux » : de la sorte, nous ne nous attristerons pas comme des gens qu'on aurait dépossédés contre leur gré, mais nous nous réjouirons au contraire comme des gens qui auraient donné de bon cœur, puisque nous ferons un don gratuit au prochain plus que nous ne céderons à la nécessité. « Et si quelqu'un, dit-il, te contraint à faire un mille, fais-en avec lui deux autres », afin de ne pas le suivre comme un esclave, mais de le précéder comme un homme libre, te rendant en toutes choses utile à ton prochain, ne considérant pas sa méchanceté, mais mettant le comble à ta bonté et te configurant au Père « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et sur les injustes ». Tout cela, nous l'avons dit plus haut, n'était pas le fait de quelqu'un qui abolissait la Loi, mais de quelqu'un qui l'accomplissait et l'étendait chez nous. Autant dire qu'est plus considérable le service de la liberté et qu'une soumission et une piété plus profondes ont été implantées en nous à l'égard de notre Libérateur. Car celui-ci ne nous a pas libérés pour que nous nous détachions de lui — nul ne peut, placé hors des biens du Seigneur, se procurer la nourriture du salut —, mais pour que, ayant reçu plus abondamment sa grâce, nous l'en aimions davantage et que, l'ayant aimé davantage, nous recevions de lui une gloire d'autant plus grande quand nous serons pour toujours en présence du Père.

«Je ne vous appelle plus esclaves, mais je vous ai appelés amis »

Ainsi donc, tous les préceptes naturels sont communs à nous et à eux, ayant eu chez eux leur commencement et leur origine et ayant reçu chez nous leur accroissement et leur extension : car obéir à Dieu, suivre son Verbe, l'aimer par-dessus tout et aimer son prochain comme soi-même — et c'est l'homme qui est le prochain de l'homme —, s'abstenir de tout acte mauvais, et ainsi de suite, tout cela est commun aux uns et aux autres. Par là, ces préceptes naturels manifestent un seul et même Seigneur. Et celui-ci n'est autre que notre Seigneur, le Verbe de Dieu, qui a d'abord engagé les hommes dans une servitude à l'égard de Dieu et qui a ensuite libéré ceux qui lui étaient soumis. Comme il le dit lui-même à ses disciples : «Je ne vous appelle plus esclaves, car l'esclave ne sait pas ce que fait son Seigneur ; mais je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris du Père, je vous l'ai fait connaître. » En disant : «Je ne vous appelle plus esclaves », il indique très clairement que c'est lui qui a d'abord imposé aux hommes, par la Loi, une servitude à l'égard de Dieu, et qui leur a ensuite donné la liberté. En disant : « Car l'esclave ne sait pas ce que fait son Seigneur », il souligne l'ignorance du peuple esclave relativement à sa venue. Enfin, en faisant de ses disciples les amis de Dieu, il montre clairement qu'il est le Verbe : car c'est pour l'avoir suivi spontanément et sans chaînes, dans la générosité de sa foi, qu'Abraham était devenu l'« ami de Dieu ».

Le service de Dieu prescrit en vue du bien de l'homme

Cette amitié d'Abraham, ce ne fut pas à cause d'une indigence que le Verbe de Dieu se l'acquit, lui qui est parfait dès le principe — « Avant qu'Abraham fût, dit-il, Je suis » —, mais ce fut pour pouvoir, lui qui est bon, donner à Abraham lui-même la vie éternelle : car à ceux qui l'obtiennent, l'amitié de Dieu procure l'incorruptibilité. Au commencement non plus, ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de l'homme que Dieu modela Adam, mais pour avoir quelqu'un en qui déposer ses bienfaits. Car non seulement avant Adam, mais avant toute création, le Verbe glorifiait le Père, tout en demeurant en lui, et il était glorifié par le Père, comme il le dit lui-même : «Père, glorifie-moi de la gloire que j'avais auprès de toi avant que le monde fût. » Ce ne fut pas davantage parce qu'il avait besoin de notre service qu'il nous commanda de le suivre, mais pour nous procurer à nous-mêmes le salut. Car suivre le Sauveur c'est avoir part au salut, comme suivre la lumière c'est avoir part à la lumière. Lorsque des hommes sont dans la lumière, ce ne sont pas eux qui illuminent la lumière et la font resplendir, mais ils sont illuminés et rendus resplendissants par elle : loin de lui apporter quoi que ce soit, ils bénéficient de la lumière et en sont illuminés. Ainsi en va-t-il du service envers Dieu : à Dieu, il n'apporte rien, car Dieu n'a pas besoin

du service des hommes ; mais, à ceux qui le servent et qui le suivent, Dieu procure la vie, l'incorruptibilité et la gloire éternelle. Il accorde ses bienfaits à ceux qui le servent, parce qu'ils le servent, et à ceux qui le suivent, parce qu'ils le suivent; mais il ne reçoit d'eux nul bienfait, car il est parfait et sans besoin. Si Dieu sollicite le service des hommes, c'est pour pouvoir, lui qui est bon et miséricordieux, accorder ses bienfaits à ceux qui persévèrent dans son service. Car, de même que Dieu n'a besoin de rien, de même l'homme a besoin de la communion de Dieu. Car la gloire de l'homme, c'est de persévérer dans le service de Dieu. C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais moi qui vous ai choisis », indiquant par là que ce n'étaient pas eux qui le glorifiaient en le suivant, mais que, du fait qu'ils suivaient le Fils de Dieu, ils étaient glorifiés par lui. Et encore : « Je veux que, là où je suis, ceux-là soient aussi, afin qu'ils voient ma gloire » : nulle vantardise en cela, mais volonté de faire partager sa gloire à ses disciples. C'est d'eux que disait le prophète Isaïe : « De l'Orient je ramènerai ta postérité, et de l'Occident je te rassemblerai. Je dirai à l'aquilon : Ramène-les ! et au vent du midi : Ne les retiens pas ! Ramène mes fils des pays lointains et mes filles des extrémités de la terre, tous ceux qui ont été appelés en mon nom, car c'est pour ma gloire que je l'ai préparé, que je l'ai modelé et que je l'ai fait. » Et cela parce que, « où sera le cadavre, là seront rassemblés les aigles », participant à la gloire du Seigneur qui les a modelés et préparés précisément pour que, étant avec lui, ils participent à sa gloire.

Ainsi Dieu, au commencement, a modelé l'homme en vue de ses dons ; il a fait choix des patriarches en vue de leur salut ; il formait par avance le peuple, enseignant aux ignorants à suivre Dieu ; il instruisait les prophètes, accoutumant l'homme dès cette terre à porter son Esprit et à posséder la communion avec Dieu. Lui qui n'avait besoin de rien, il accordait sa communion à ceux qui avaient besoin de lui : pour ceux qui lui étaient agréables, il dessinait, tel un architecte, l'édifice du salut ; à ceux qui ne voyaient pas, en Egypte, il servait lui-même de guide ; aux turbulents, dans le désert, il imposait la Loi appropriée; à ceux qui entraient dans la bonne terre, il procurait l'héritage convenable; enfin, pour ceux qui revenaient vers le Père, il immolait le veau gras, et il leur faisait présent de la meilleure robe. Ainsi, de multiples manières, disposait-il le genre humain en vue de la « symphonie » du salut. C'est pourquoi Jean dit dans l'Apocalypse : « Et sa voix était comme la voix de multiples eaux. » Car elles sont vraiment multiples, les eaux de l'Esprit de Dieu, parce que riche et multiple est le Père. Et, passant à travers tout cela, le Verbe accordait libéralement son assistance à ceux qui lui étaient soumis, prescrivant à toute créature la loi convenable et appropriée.

La Loi imposée aux Israélites en vue de leur bien

Ainsi donnait-il au peuple les prescriptions relatives à la construction du tabernacle, à l'édification du Temple, au choix des lévites, aux sacrifices et oblations, aux purifications et à tout le reste du service du culte. Lui-même n'avait nul besoin de tout cela : depuis toujours il est rempli de tous les biens, ayant en lui toute odeur de suavité et toutes les fumées des parfums avant même que Moïse existât. Mais il éduquait un peuple toujours enclin à retourner aux idoles, le disposant par des pratiques multiples à persévérer dans le service de Dieu, l'appelant par les choses secondaires aux principales, c'est-à-dire par les figuratives aux véritables, par les temporelles aux éternelles, par les charnelles aux spirituelles, par les terrestres aux célestes. C'est ainsi qu'il fut dit à Moïse : « Tu feras tout selon le modèle des choses que tu as vues sur la montagne. » Quarante jours durant, en effet, il apprit à retenir les paroles de Dieu, les caractères célestes, les images spirituelles et les figures des choses à venir. Paul dit également : « Ils buvaient au rocher qui les suivait, et ce rocher était le Christ. » Puis, après avoir parcouru les événements relatés dans la Loi, il ajoute : « Toutes ces choses leur arrivaient en figures ; et elles ont été écrites pour notre instruction à nous en qui est arrivée la fin des siècles. » Par des figures, donc, ils apprenaient à craindre Dieu et à persévérer dans son service, 15, 1. de telle sorte que la Loi était pour eux tout à la fois une prophétie des choses à venir et un enseignement.

Dieu, en effet, se contenta d'abord de leur rappeler les préceptes naturels, ceux-là mêmes que, dès le commencement, il avait donnés aux hommes en les implantant en eux : ce fut le décalogue, sans la pratique duquel on ne peut être sauvé ; et il ne leur demanda rien de plus. Comme le dit Moïse dans le Deutéronome : « Telles sont les paroles que le Seigneur adressa à toute l'assemblée des fils d'Israël sur la montagne, et il n'y ajouta rien ; et il les écrivit sur deux tables de pierre et il me les donna. » Et c'est pourquoi, à ceux qui voulaient le suivre, le Seigneur conseillait de garder les commandements. Mais

quand ensuite ils se tournèrent vers la fabrication d'un veau et qu'ils revinrent de cœur en Egypte, désirant être esclaves plutôt que libres, alors, conformément à leur convoitise, ils reçurent tout le surcroît des prescriptions cultuelles, qui, sans les séparer de Dieu, les dompteraient sous un joug de servitude. Comme le dit le prophète Ezéchiel, expliquant les motifs d'une telle Loi : « Leurs yeux suivaient les convoitises de leurs cœurs, et moi, je leur donnai des commandements qui n'étaient pas bons et des prescriptions par lesquelles ils ne vivraient pas. » De son côté, Luc écrit qu'Etienne, le premier choisi pour le diaconat par les apôtres et le premier mis à mort à cause du témoignage du Christ, s'exprime ainsi au sujet de Moïse : « Il reçut, pour vous les donner, les commandements du Dieu vivant, mais nos pères refusèrent de lui obéir ; ils le repoussèrent et retournèrent de cœur en Egypte, disant à Aaron : Fais-nous des dieux qui nous précèdent, car ce Moïse, qui nous a fait sortir de la terre d'Egypte, nous ne savons ce qui lui est advenu. Et ils firent un veau en ces jours-là, et ils offrirent des sacrifices à l'idole, et ils se réjouissaient de l'ouvrage de leurs mains. Alors Dieu se détourna et les livra au service des armées du ciel, selon qu'il est écrit au livre des prophètes : M'avez-vous offert des sacrifices et des oblations pendant quarante années dans le désert, maison d'Israël ? Vous avez porté la tente de Moloch et l'étoile du dieu Rempham, ces images que vous avez faites pour les adorer. » Il indique clairement par là que ce n'est pas un autre Dieu, mais celui-là même, qui leur donna une telle Loi, appropriée à leur servitude. C'est pourquoi il dit encore à Moïse dans l'Exode : « J'enverrai devant toi mon ange ; car je ne monterai pas avec toi, parce que tu es un peuple à la nuque raide. »

En plus de cela, le Seigneur a également fait connaître que certaines prescriptions leur furent données par Moïse à cause de leur dureté et de leur insoumission. Car, comme ils lui disaient : « Pourquoi donc Moïse a-t-il prescrit de donner un acte de divorce et de répudier son épouse ? » il répondit : « Moïse vous l'a permis à cause de votre dureté de cœur, mais au commencement il n'en fut pas ainsi. » Il disculpait par là Moïse, ce serviteur fidèle; il reconnaissait aussi pour seul Dieu Celui qui, au commencement, créa l'homme et la femme; enfin il leur reprochait d'être durs et insoumis : pour ce motif ils avaient reçu de Moïse le précepte de répudiation qui convenait à leur dureté. Mais pourquoi parler de l'Ancien Testament, quand, dans le Nouveau, nous voyons les apôtres agir de même pour le motif qui vient d'être dit ? Ainsi, Paul déclare : « Ceci, c'est moi qui le dis, et non le Seigneur. » Et encore : « Je dis ceci par manière de concession, non par manière de précepte. » Et encore : « Au sujet des vierges, je n'ai pas de précepte du Seigneur, mais je donne un conseil comme ayant obtenu miséricorde de la part du Seigneur pour être fidèle. » Il dit encore ailleurs : «... de peur que Satan ne vous tente à cause de votre incontinence. » Si donc, même dans le Nouveau Testament, nous voyons les apôtres donner certains préceptes par manière de concession à cause de l'incontinence de certains, de peur que, endurcis et désespérant tout à fait de leur salut, ils ne se détachent de Dieu, nous ne devons pas nous étonner si, déjà dans l'Ancien Testament, le même Dieu a voulu faire quelque chose de semblable pour l'avantage du peuple : il les attirait par les pratiques susdites, afin que, ayant grâce à elles mordu à l'hameçon sauveur du décalogue et y restant accrochés, ils ne puissent plus retourner à l'idolâtrie et se détacher de Dieu, mais apprennent à l'aimer de tout leur cœur. Si quelqu'un, à cause de l'indocilité des Israélites, taxe cette Loi de faiblesse, il pourra constater que, dans la vocation qui est nôtre, « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » ; que certains sont loups au dedans d'eux-mêmes, qui au dehors sont revêtus de peaux de brebis ; que Dieu a sauvegardé en tout temps et le libre arbitre de l'homme et son exhortation à lui, afin que ceux qui auront désobéi soient jugés justement pour avoir désobéi, et que ceux qui auront obéi et cru en lui soient couronnés de l'incorruptibilité.

Que Dieu n'ait pas donné non plus la circoncision comme conférant la perfection de la justice, mais comme un signe grâce auquel la race d'Abraham demeurerait aisément reconnaissable, nous l'apprenons par l'Ecriture elle-même : « Dieu dit à Abraham : Tout mâle parmi vous sera circoncis, et vous circoncirez la chair de votre prépuce, et ce sera en signe d'alliance entre moi et vous. » Le prophète Ezéchiel dit la même chose à propos des sabbats : « Je leur ai donné aussi mes sabbats pour servir de signe entre moi et eux, pour qu'ils sachent que je suis le Seigneur qui les sanctifie. » Et, dans l'Exode, Dieu dit à Moïse : « Vous observerez aussi mes sabbats, car ce sera un signe entre moi et vous pour vos générations. » Ces choses furent donc données comme des signes. Et ces signes n'étaient ni vides de signification ni superflus, donnés qu'ils étaient par un sage Artisan. La circoncision selon la chair préfigurait la circoncision spirituelle : « Pour nous, dit l'Apôtre, nous avons été circoncis d'une circoncision non faite de main d'homme. » Et le prophète dit : « Circoncisez la dureté de votre cœur. » Quant aux sabbats, ils enseignaient la persévérance dans le service de Dieu tout au long du jour : « Nous

avons été considérés, dit l'apôtre Paul, tout au long du jour, comme des brebis de sacrifice», c'est-à-dire comme consacrés, comme servant durant tout le temps de notre foi et comme persévérant en elle, nous abstenant de toute avarice, ne possédant point de trésors sur la terre. Ils manifestaient aussi le repos de Dieu consécutif en quelque sorte à la création, c'est-à-dire le royaume en lequel l'homme qui persévère dans le service de Dieu se reposera et prendra part à la table de Dieu.

La preuve que l'homme n'était pas justifié par ces pratiques, mais qu'elles avaient été données au peuple comme des signes, c'est qu'Abraham lui-même, sans circoncision ni observation de sabbats, « crut à Dieu, et cela lui fut imputé à justice, et il fut appelé ami de Dieu ». Lot, lui aussi, bien que non circoncis, fut emmené hors de Sodome et obtint de Dieu le salut. Pour avoir plu à ce même Dieu alors qu'il n'était pas circoncis, Noé reçut les dimensions du monde de la nouvelle naissance. Enoch, lui aussi, ayant plu à Dieu sans circoncision, était envoyé comme ambassadeur auprès des anges, quoiqu'il fût homme; et il fut transféré, et il est gardé jusqu'à ce jour comme témoin du juste jugement de Dieu : car les anges qui avaient transgressé tombèrent pour le jugement, tandis que l'homme qui avait plu à Dieu fut transféré pour le salut. Et toute la multitude des autres justes antérieurs à Abraham et des patriarches antérieurs à Moïse fut justifiée sans les pratiques susdites et sans la Loi de Moïse, comme Moïse lui-même le dit au peuple dans le Deutéronome : « Le Seigneur ton Dieu a conclu une alliance sur l'Horeb ; et ce n'est pas avec vos pères que le Seigneur a conclu cette alliance, mais avec vous-mêmes. » Pourquoi donc n'est-ce pas avec leurs pères qu'il conclut l'alliance ? « Parce que la Loi n'a pas été établie pour le juste. » Or, justes, ils l'étaient, leurs pères, eux qui avaient le contenu du décalogue inscrit dans leurs cœurs et dans leurs âmes, puisqu'ils aimaient le Dieu qui les avait créés et qu'ils s'abstenaient de toute injustice à l'égard de leur prochain : ils n'avaient pas besoin d'une Écriture qui les avertît, car ils possédaient en eux-mêmes la justice de la Loi. Mais lorsque cette justice et cet amour envers Dieu furent tombés dans l'oubli et se furent éteints en Egypte, il fallut bien que Dieu, à cause de son grand amour des hommes, se manifestât de vive voix ; et il fit sortir d'Egypte son peuple par sa puissance, afin que l'homme redevînt le disciple et le compagnon de Dieu ; et il châtia les désobéissants, afin qu'il ne méprisât pas Celui qui l'avait créé ; et il le nourrit de la manne, afin qu'il reçût un aliment spirituel, selon que Moïse dit dans le Deutéronome : « Et il t'a nourri de la manne, que ne connaissaient pas tes pères, afin que tu saches que l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais que l'homme vivra de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » ; et il prescrivit l'amour envers Dieu et enseigna la justice à l'égard du prochain, afin que l'homme ne fût ni injuste ni indigne de Dieu. Ainsi, par le décalogue, préparait-il l'homme à son amitié et à la concorde à l'égard du prochain : ces choses étaient profitables à l'homme lui-même, et Dieu ne sollicitait de lui rien de plus.

C'est pourquoi l'Écriture dit : « Telles sont les paroles que le Seigneur adressa à toute l'assemblée des fils d'Israël sur la montagne, et il n'y ajouta rien » : car, comme nous venons de le dire, il ne sollicitait d'eux rien de plus. Moïse leur dit encore : « Et maintenant, Israël, que te demande le Seigneur ton Dieu, sinon de craindre le Seigneur ton Dieu, de marcher dans toutes ses voies, et de l'aimer, et de servir le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de toute ton âme ? » C'est cela, en effet, qui rendait l'homme glorieux, en venant combler sa pénurie, c'est-à-dire en lui procurant l'amitié de Dieu; mais à Dieu cela n'apportait rien, car Dieu n'avait pas besoin de l'amour de l'homme ; l'homme se trouvait privé, lui, de la gloire de Dieu, et cette gloire, il ne pouvait l'obtenir autrement que par le service de Dieu. C'est pourquoi Moïse leur dit encore : « Choisis la vie afin de vivre, toi et ta postérité, en aimant le Seigneur ton Dieu, en écoutant sa voix et en t'attachant à lui, car c'est cela qui est ta vie et la longueur de tes jours. »

Conclusion : l'Évangile, accomplissement de la Loi

C'est précisément pour préparer l'homme à cette vie que le Seigneur a, par lui-même et pour tous pareillement, énoncé les paroles du décalogue : aussi demeurent-elles pareillement chez nous, après avoir reçu extension et accroissement, mais non abolition, du fait de sa venue charnelle. Quant aux préceptes de la servitude, il les a, par l'entremise de Moïse, intimés à part, au peuple, comme adaptés à leur éducation, ainsi que le dit Moïse lui-même : « Le Seigneur me commanda en ce temps-là de vous enseigner les prescriptions et les jugements. » C'est pourquoi les préceptes qu'il leur avait donnés pour la servitude et comme des signes, il les a abolis par la nouvelle alliance de liberté ; mais les préceptes naturels, qui conviennent à des hommes libres et qui sont communs à tous, ils les a accrus, accordant aux hommes, avec libéralité, de connaître Dieu comme Père par la filiation

adoptive et de l'aimer de tout leur cœur et de suivre son Verbe sans s'en détourner, en s'abstenant non seulement des actes mauvais, mais même de leur désir. Il a accru aussi la crainte, car il sied à des fils et de craindre plus que des esclaves et d'aimer davantage leur Père. C'est pourquoi le Seigneur dit : « De toute parole vaine qu'ils auront dite, les hommes rendront compte au jour du jugement. » Et encore : « Quiconque regarde une femme avec convoitise a déjà commis l'adultère avec elle dans son cœur. » Et encore : « Quiconque se met en colère contre son frère sans motif sera justiciable du jugement. » Il veut nous apprendre par là que ce n'est pas seulement de nos actes que nous rendrons compte à Dieu, tels des esclaves, mais aussi de nos paroles et de nos pensées, comme des gens qui ont reçu le pouvoir de la liberté : car c'est davantage dans l'exercice de celle-ci qu'on éprouve si l'homme respecte et aime le Seigneur; c'est pourquoi Pierre dit que nous n'avons pas la liberté pour servir de voile à notre malice, mais pour l'épreuve et la manifestation de notre foi.

6. L'EUCCHARISTIE, ACCOMPLISSEMENT DES SACRIFICES FIGURATIFS

Les sacrifices prescrits par la Loi

Les prophètes indiquent encore surabondamment que ce ne fut pas parce qu'il avait besoin de leur service, que Dieu leur prescrivit les observances contenues dans la Loi ; à son tour, le Seigneur a ouvertement enseigné que, si Dieu sollicite des hommes une oblation, c'est pour celui-là même qui l'offre, c'est-à-dire pour l'homme. C'est ce que nous allons montrer.

Lorsqu'il les voyait négliger la justice et se détourner de l'amour de Dieu, et s'imaginer néanmoins qu'ils pourraient se rendre Dieu favorable par des sacrifices et par d'autres observances figuratives, Samuel leur disait : « Le Seigneur veut-il les holocaustes et les sacrifices plus que d'écouter la voix du Seigneur ? Voici que l'obéissance l'emporte sur le sacrifice, et la docilité, sur la graisse des béliers. » David dit de son côté : « Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation, mais tu m'as formé des oreilles ; tu n'as demandé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché » : il leur enseigne par là que Dieu préfère l'obéissance, qui les sauve, aux sacrifices et aux holocaustes, qui ne leur sont d'aucun profit pour la justice, et, en même temps, il prophétise la nouvelle alliance. Plus clairement encore, au Psaume cinquantième, il dit à ce sujet : « Si tu avais voulu un sacrifice, je te l'aurais offert, mais tu ne prendras pas plaisir aux holocaustes ; le sacrifice pour Dieu, c'est un cœur contrit : un cœur contrit et humilié, Dieu ne le méprisera pas. » Que Dieu n'ait besoin de rien, il l'affirme dans le Psaume précédent : « Je n'agréerai pas de veaux de ta maison, ni de boucs de tes troupeaux, car à moi sont tous les animaux de la forêt, les bêtes des montagnes et les bœufs ; je connais tous les oiseaux du ciel, et la beauté des champs est avec moi ; si j'ai faim, je ne te le dirai pas, car à moi est le monde et tout ce qu'il renferme. Vais-je donc manger la chair des taureaux ou boire le sang des boucs ? » Mais ensuite, pour que personne ne s' imagine que c'est par colère qu'il repousse tout cela, il ajoute en manière de conseil : « Immole à Dieu le sacrifice de la louange et acquitte tes vœux envers le Très-Haut ; invoque-moi au jour de la détresse, et je te délivrerai, et tu me glorifieras. » Ainsi, après avoir repoussé ce par quoi ils croyaient, tout en péchant, se rendre Dieu favorable, et avoir montré que lui-même n'a besoin de rien, il conseille et rappelle ce par quoi l'homme est justifié et s'approche de Dieu.

Isaïe dit de même : « Que m'importe la multitude de vos sacrifices ? dit le Seigneur. Je suis rassasié. » Puis, après avoir repoussé les holocaustes, sacrifices et oblations, ainsi que les néoméniés, les sabbats, les fêtes et toute la suite des autres observances, il ajoute, en leur conseillant ce qui procure le salut : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos cœurs de devant mes yeux ; cessez vos méchancetés, apprenez à bien faire ; recherchez la justice, sauvez celui qui souffre l'injustice, faites droit à l'orphelin et défendez la veuve : venez alors et disputons ensemble, dit le Seigneur. » Par là, il n'exclut pas leurs sacrifices à la façon d'un homme irrité, ainsi que plusieurs ont l'audace de le dire, mais il a pitié de leur aveuglement et enseigne le sacrifice véritable, celui par l'offrande duquel ils se rendront Dieu favorable et obtiendront de lui la vie. Comme il le dit encore ailleurs : « Le sacrifice pour Dieu, c'est un cœur contrit ; l'odeur de suavité pour Dieu, c'est un cœur qui glorifie Celui qui l'a modelé. »

Si c'était par colère qu'il repoussât leurs sacrifices, comme de gens indignes d'obtenir sa miséricorde, il ne leur conseillerait pas ce par quoi ils pourraient être sauvés ; mais, parce que Dieu est miséricordieux, il ne les prive pas du bon conseil. C'est ainsi qu'après leur avoir dit par la bouche de Jérémie : « Pourquoi m'apportez-vous l'encens de Saba et le cinnamome d'une terre lointaine ? Vos holocaustes et vos

sacrifices ne m'ont pas été agréables», il ajoute : « Ecoutez la parole du Seigneur, vous tous, Juda. Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Redressez vos voies et vos habitudes de vie, et je vous ferai habiter en ce lieu. Ne vous fiez pas à des paroles mensongères qui ne vous seront d'aucun profit, en disant : C'est le temple du Seigneur, c'est le temple du Seigneur. »

De même encore, leur signifiant qu'il ne les a pas tirés d'Egypte pour qu'ils lui offrent des sacrifices, mais pour qu'en oubliant l'idolâtrie des Egyptiens ils puissent entendre la voix de Dieu, qui est leur salut et leur gloire, il dit par la bouche du même Jérémie : « Voici ce que dit le Seigneur : Ajoutez vos holocaustes à vos sacrifices et mangez-en les chairs ; car je n'ai rien dit à vos pères et ne leur ai rien prescrit au sujet des holocaustes et des sacrifices le jour où je les ai fait sortir d'Egypte. Mais voici le commandement que je leur ai donné : Écoutez ma voix, et je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple ; marchez dans toutes mes voies que je vous prescrirai, pour que vous vous en trouviez bien. Mais ils n'ont pas écouté ni prêté attention; ils ont marché selon les pensées de leur cœur pervers, ils ont rétrogradé au lieu d'avancer. » Et de nouveau, après avoir dit par la bouche du même : « Que celui qui se glorifie, se glorifie de comprendre et de savoir que c'est moi le Seigneur, qui fais la miséricorde, la justice et le jugement sur la terre », il ajoute : « Car c'est à cela que je prends plaisir, dit le Seigneur », et non aux sacrifices, aux holocaustes et aux oblations.

Car ce ne fut pas primitivement, mais par voie de conséquence et pour la raison exposée plus haut, que le peuple reçut ces choses. Comme le dit encore Isaïe : « Ce n'est pas pour moi que sont les brebis de ton holocauste, et tu ne m'as pas glorifié par tes sacrifices ; tu ne m'as pas servi par des sacrifices, et je ne t'ai pas fatigué pour de l'encens ; tu n'as pas acheté pour moi du parfum à prix d'argent, et je n'ai pas désiré la graisse de tes sacrifices ; mais c'est dans tes péchés et tes iniquités que tu t'es tenu devant moi. » « Sur qui donc, dit-il, jetterai-je les yeux, sinon sur celui qui est humble et paisible et tremble à mes paroles ? » « Car ce ne sont pas les vœux et les chairs sacrées qui ôteront de toi tes injustices. » « Car voici le jeûne que j'ai choisi, dit le Seigneur : dénoue tout nœud d'injustice, délie les lacets des échanges forcés, renvoie en paix ceux qui sont brisés et déchire tout contrat inique ; partage ton pain de bon cœur avec celui qui a faim et fais entrer dans ta maison l'étranger qui n'a pas de toit ; si tu vois un homme nu, couvre-le, et ne méprise pas ceux de ta maison et de ton sang. Alors ta lumière jaillira dès le matin et ta guérison se lèvera promptement ; la justice marchera devant toi et la gloire de Dieu t'entourera ; tu parleras encore, que déjà je dirai : Me voici ! »

Et Zacharie, parmi les douze prophètes, leur signifie en ces termes la volonté de Dieu : « Voici ce que dit le Seigneur tout-puissant : Jugez avec justice, pratiquez la pitié et la miséricorde chacun envers son frère ; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre, et que personne d'entre vous ne conserve dans son cœur le souvenir de la méchanceté de son frère. » Et encore : « Voici, dit-il, les paroles que vous accomplirez : dites la vérité chacun à son prochain ; jugez pacifiquement à vos portes ; que personne d'entre vous ne repasse en son cœur la méchanceté de son frère ; n'aimez pas faire de faux serments : car tout cela je le hais, dit le Seigneur tout-puissant. »

David dit aussi pareillement : « Quel est l'homme qui veut la vie et aime voir des jours heureux ? Détourne ta langue du mal et tes lèvres des paroles perfides ; évite le mal et fais le bien; cherche la paix et poursuis-la. »

De tout cela, il ressort que ce ne sont pas des sacrifices et des holocaustes que Dieu attendait d'eux, mais la foi, l'obéissance et la justice, pour leur salut. Ainsi encore, chez le prophète Osée, pour leur enseigner sa volonté, Dieu leur disait : « Je veux la miséricorde plus que le sacrifice, et la connaissance de Dieu plus que les holocaustes. » Et notre Seigneur aussi leur rappelait ces mêmes choses, en disant : « Si vous aviez su ce que signifie : Je veux la miséricorde et non le sacrifice, vous n'auriez pas condamné des innocents. » Par là, il attestait que les prophètes prêchaient la vérité, et il faisait honte à ceux-là de leur coupable folie.

Le sacrifice de la nouvelle alliance

A ses disciples aussi, il conseillait d'offrir à Dieu les prémices de ses propres créatures, non que celui-ci en eût besoin, mais pour qu'eux-mêmes ne fussent ni stériles ni ingrats. Le pain, qui provient de la création, il le prit, et il rendit grâces, disant : « Ceci est mon corps. » Et la coupe pareillement, qui provient de la création dont nous sommes, il la déclara son sang et il enseigna qu'elle était l'oblation nouvelle de la nouvelle alliance. C'est cette oblation même que l'Église a reçue des apôtres et que, dans

le monde entier, elle offre au Dieu qui nous donne la nourriture, comme prémices des propres dons de Dieu sous la nouvelle alliance.

De celle-ci, parmi les douze prophètes, Malachie a parlé d'avance en ces termes : « Je ne prends pas plaisir en vous, dit le Seigneur tout-puissant, et je n'agrèerai pas de sacrifice de vos mains ; car du levant au couchant, mon nom est glorifié parmi les nations, et en tout lieu de l'encens est offert à mon nom, ainsi qu'un sacrifice pur : car mon nom est grand parmi les nations, dit le Seigneur tout-puissant. » Il signifiait très clairement par là que le premier peuple cesserait d'offrir à Dieu, tandis qu'en tout lieu un sacrifice lui serait offert, pur celui-ci, et que son nom serait glorifié parmi les nations. Or, quel est le nom qui est glorifié parmi les nations, sinon celui de notre Seigneur, par l'entremise de qui est glorifié le Père et est glorifié l'homme ? Mais, parce que c'est le nom de son propre Fils et que ce nom est son œuvre, il l'a déclaré sien. De même qu'un roi qui aurait tracé lui-même le portrait de son fils dirait à bon droit que ce portrait est sien pour ce double motif que c'est celui de son fils et qu'il l'a fait lui-même, ainsi en va-t-il du nom de Jésus-Christ qui, à travers le monde entier, est glorifié dans l'Église : ce nom, le Père l'a déclaré sien, et parce que c'est celui de son Fils, et parce que lui-même l'a tracé, en le donnant pour le salut des hommes. Donc, puisque le nom du Fils appartient en propre au Père et puisqu'en tout lieu l'Église offre au Dieu tout-puissant par Jésus-Christ, le prophète dit à juste titre pour cette double raison : « Et en tout lieu de l'encens est offert à mon nom, ainsi qu'un sacrifice pur. » Cet encens, Jean dit dans l'Apocalypse que ce sont les prières des saints.

Ainsi donc, l'oblation de l'Église, que le Seigneur a enseigné à offrir dans le monde entier, est réputée sacrifice pur auprès de Dieu et lui est agréable. Ce n'est pas qu'il ait besoin de notre sacrifice, mais celui qui offre est lui-même glorifié du fait qu'il offre, si son présent est accepté. Par ce présent, en effet, se manifestent l'honneur et la piété que nous rendons au Roi, et c'est ce présent que le Seigneur veut nous voir offrir en toute simplicité et innocence : « Si, dit-il, tu offres ton présent à l'autel, et que tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton présent devant l'autel et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; puis, étant revenu, offre ton présent » Il faut donc offrir à Dieu les prémices de ses propres créatures, comme le dit Moïse : « Tu ne paraîtras pas devant le Seigneur ton Dieu les mains vides » : de la sorte, en lui exprimant sa reconnaissance au moyen des choses mêmes dont il a été gratifié, l'homme recevra l'honneur qui vient de lui.

Le « genre » des oblations n'a donc pas été abrogé : il y avait des oblations là-bas, il y en a ici aussi ; il y avait des sacrifices dans le peuple, il y en a également dans l'Église. L'« espèce » seule en a été changée : ce n'est plus par des esclaves, mais par des hommes libres, qu'est faite l'offrande. S'il n'y a en effet qu'un seul et même Seigneur, il n'y en a pas moins un caractère propre à l'oblation des esclaves et un caractère propre à celle des hommes libres, pour que jusque dans les oblations se manifeste la marque distinctive de la liberté : car rien n'est oïseux ni dépourvu de signification auprès de lui. Voilà pourquoi ceux-là voyaient consacrer la dîme de leurs biens, tandis que ceux qui ont reçu la liberté en partage mettent tout leur avoir à l'usage du Seigneur, donnant joyeusement et généreusement des biens moindres parce qu'ils ont l'espérance de plus grands, la veuve pauvre jetant ici toute sa subsistance dans le trésor de Dieu.

Dès le commencement, en effet, Dieu regarda les présents d'Abel, parce qu'il offrait avec simplicité et justice ; mais il ne regarda pas le sacrifice de Caïn, parce que, avec la jalousie et la méchanceté, il avait dans son cœur la division contre son frère. C'est ce que Dieu, démasquant ses secrètes dispositions, lui disait : « Si tout en offrant avec rectitude, tu ne partages pas avec rectitude, n'as-tu pas péché ? Calme-toi. » Car ce ne sont pas des sacrifices qui rendent Dieu favorable. Si quelqu'un tente d'offrir avec une pureté, une rectitude, une exactitude tout apparentes, mais que, dans son âme, il ne partage pas avec rectitude la communion à l'égard du prochain et n'ait pas la crainte de Dieu, il ne trompe pas Dieu en offrant ce sacrifice avec une rectitude tout extérieure alors qu'au dedans de lui il a le péché : ce n'est pas l'oblation qui sera profitable à un tel homme, mais la suppression du mal conçu au dedans de lui, faute de quoi, par cette action simulée, le péché fera de l'homme son propre meurtrier. Aussi le Seigneur disait-il : « Malheur à vous, scribes et Pharisiens hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis. Au dehors, le sépulcre a belle apparence, mais au dedans il est rempli d'ossements de morts et d'immondices de toute sorte : ainsi vous aussi, au dehors vous apparaissez aux hommes comme des justes, mais au dedans vous êtes remplis de méchanceté et d'hypocrisie. » Tandis qu'au dehors ils passaient pour offrir avec rectitude, ils avaient en eux-mêmes une jalousie pareille à celle de Caïn : aussi tuèrent-ils le Juste, répudiant le conseil du Verbe à l'exemple de Caïn. Car il dit à ce dernier : « Calme-toi. » Mais il n'y consentit point. Se calmer, qu'était-ce d'autre que dominer l'impulsion du moment ? Il

leur dit pareillement : « Pharisien aveugle, purifie l'intérieur de la coupe, pour que l'extérieur aussi en devienne pur. » Mais ils ne l'écoutèrent point. « Car voici, dit Jérémie, que tes yeux et ton cœur ne sont pas bons, mais dans ta cupidité tu les tournes vers le sang innocent pour le répandre, vers l'injustice et le meurtre pour les perpétrer. » Et encore Isaïe : « Vous avez tenu un conseil, mais non par moi ; vous avez conclu des pactes, mais non par mon Esprit. » Donc, pour que leurs volontés et leurs pensées intimes, en étant dévoilées au grand jour, montrent que Dieu n'est pas en faute — car il manifeste ce qui est secret, mais n'opère pas le mal —, comme Caïn ne se calmait pas, il lui dit : « Vers toi se porte ton frère, et toi, tu vas le dominer '. » A Pilate aussi il disait pareillement : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. » Car Dieu a, en tout temps, livré le juste, afin que l'un, à la suite des souffrances qu'il aura supportées, soit justifié et agréé, tandis que l'autre, à la suite du mal qu'il aura commis, sera condamné et jeté dehors. Ce ne sont donc pas les sacrifices qui sanctifient l'homme, car Dieu n'a pas besoin de sacrifices ; mais ce sont les dispositions de celui qui offre, qui sanctifient le sacrifice, si elles sont pures : elles contraignent Dieu à l'accepter comme d'un ami. « Quant au pécheur, dit-il, qui m'immole un veau, c'est comme s'il tuait un chien. »

Donc, parce que l'Eglise offre avec simplicité, c'est à juste titre que son présent est réputé sacrifice pur auprès de Dieu. Comme le dit Paul aux Philippiens : « Je suis comblé, maintenant que j'ai reçu d'Epaphrodite votre envoi, odeur de suavité, sacrifice agréable et qui plaît à Dieu. » Car il nous faut présenter une offrande à Dieu et témoigner en tout notre reconnaissance au Créateur, en lui offrant, dans une pensée pure et une foi sans hypocrisie, dans une espérance ferme, dans une charité ardente, les prémices de ses propres créatures. Et cette oblation, l'Église seule l'offre, pure, au Créateur, en lui offrant avec action de grâces ce qui provient de sa création. Les Juifs ne l'offrent plus : leurs mains sont pleines de sang, car ils n'ont pas reçu le Verbe par qui l'on offre à Dieu. Toutes les assemblées des hérétiques ne l'offrent pas davantage. Les uns disent, en effet, qu'il y a un Père autre que le Créateur : mais alors, en lui offrant des dons tirés de notre monde créé, ils prouvent qu'il est cupide et désireux du bien d'autrui. D'autres disent que notre monde est issu d'une déchéance, d'une ignorance et d'une passion : mais alors, en offrant les fruits de cette ignorance, de cette passion et de cette déchéance, ils pèchent contre leur Père, car ils l'outragent bien plus qu'ils ne lui rendent grâces.

Au surplus, comment auront-ils la certitude que le pain eucharistique est le corps de leur Seigneur, et la coupe, son sang, s'ils ne disent pas qu'il est le Fils de l'Auteur du monde, c'est-à-dire son Verbe, par qui le bois « fructifie », les sources coulent, « la terre donne d'abord une herbe, puis un épi, puis du blé plein l'épi » ? Comment encore peuvent-ils dire que la chair s'en va à la corruption et n'a point part à la vie, alors qu'elle est nourrie du corps du Seigneur et de son sang ? Qu'ils changent donc leur façon de penser, ou qu'ils s'abstiennent d'offrir ce que nous venons de dire ! Pour nous, notre façon de penser s'accorde avec l'eucharistie, et l'eucharistie en retour confirme notre façon de penser. Car nous lui offrons ce qui est sien, proclamant d'une façon harmonieuse la communion et l'union de la chair et de l'Esprit : car de même que le pain qui vient de la terre, après avoir reçu l'invocation de Dieu, n'est plus du pain ordinaire, mais eucharistie, constituée de deux choses, l'une terrestre et l'autre céleste, de même nos corps qui participent à l'eucharistie ne sont plus corruptibles, puisqu'ils ont l'espérance de la résurrection.

Nous lui offrons, en effet, non comme à quelqu'un qui serait dans le besoin, mais pour lui rendre grâces à l'aide de ses dons et sanctifier la création. Car, de même que Dieu n'a pas besoin de ce qui vient de nous, de même nous avons besoin d'offrir quelque chose à Dieu. Comme le dit Salomon : « Celui qui a pitié du pauvre prête à Dieu. » Car il accepte nos bonnes actions, lui, le Dieu qui n'a besoin de rien, pour pouvoir nous donner en retour ses propres biens. Comme le dit le Seigneur : « Venez, les bénis de mon Père, recevez le royaume préparé pour vous : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'ai été étranger, et vous m'avez accueilli ; nu, et vous m'avez vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, et vous êtes venus à moi. » Donc, de même que, sans avoir besoin de ces choses, il les sollicite à cause de nous, afin que nous ne soyons pas stériles, ainsi le même Verbe prescrivit au peuple de faire les oblations, bien qu'il n'en eût pas besoin, afin qu'ils apprirent à servir Dieu, tout comme il veut que, nous aussi, nous offrions notre présent à l'autel continuellement.

Il y a donc un autel dans les cieux — c'est là que montent nos prières et nos oblations —, ainsi qu'un temple — comme Jean le dit dans l'Apocalypse : « Et le temple de Dieu fut ouvert » —, ainsi qu'un tabernacle — « Voici, dit-il, le tabernacle de Dieu dans lequel il habitera avec les hommes » —. Quant aux présents, aux oblations et aux sacrifices, le peuple les reçut à titre de figures, conformément à ce qui fut montré à Moïse sur la montagne, du seul et même Dieu dont le nom est maintenant glorifié dans

l'Église parmi toutes les nations. Les choses terrestres, disposées à notre niveau, il est en effet normal qu'elles soient les figures des choses célestes, — tout en étant d'ailleurs faites par le même Dieu, puisqu'un autre eût été incapable de réaliser une image des choses spirituelles.

Mais prétendre que les choses célestes et spirituelles, qui sont pour nous invisibles et ineffables, sont à leur tour les figures d'autres choses célestes et d'un autre Plérôme et que Dieu est l'image d'un autre Père, c'est là le fait de gens égarés loin de la vérité, complètement fous et obtus. De tels hommes se verront contraints, nous l'avons montré à maintes reprises, d'inventer sans arrêt des figures de figures et des images d'images, sans jamais pouvoir fixer leur esprit dans le Dieu unique. Leurs pensées sont allées au-dessus de Dieu, et ils se sont élevés dans leurs cœurs au-dessus du Maître : ils ont cru du moins s'élever et se hausser, en réalité ils se sont écartés du vrai Dieu.

Conclusion : transcendance de l'unique vrai Dieu

On pourrait leur dire à juste titre, ainsi que l'Écriture elle-même le suggère : Puisque vous avez élevé vos pensées au-dessus de Dieu en vous exaltant d'une manière inconsidérée — vous avez entendu dire que les cieux ont été mesurés à l'empan—, dites-moi donc leur mesure et faites-moi connaître la quantité sans nombre de leurs coudées ; exposez-moi leur étendue, leur largeur et leur longueur et leur hauteur, le commencement et la fin de leur pourtour. Mais ce sont là choses que le cœur de l'homme ne peut concevoir ni comprendre. Car ils sont vraiment grands, les trésors célestes, et Dieu est incommensurable pour le cœur, et Celui qui comprend la terre dans son poing est incompréhensible pour l'esprit. Qui percevra sa mesure ? Et qui connaîtra le doigt de sa droite ? Ou qui comprendra sa Main, elle qui mesure l'incommensurable, qui étend à sa mesure la mesure des cieux, qui serre dans son poing la terre avec ses abîmes, qui contient en elle « la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur » de toute la création, de celle qui se voit et s'entend, et de celle qui est incompréhensible et invisible ? C'est pourquoi, « au-dessus de toute principauté, puissance et domination, et de tout nom qui est nommé », à quelque créature qu'il appartienne, il y a Dieu. C'est lui qui remplit les cieux et « observe les abîmes ». Il est aussi avec chacun de nous : « Je suis, dit-il, un Dieu proche et non un Dieu lointain : est-ce qu'un homme se cachera dans une cachette sans que je le voie ? » Car sa Main embrasse toutes choses : c'est elle qui illumine les cieux, qui illumine aussi ce qui est au-dessous du ciel, qui « sonde les reins et les cœurs », pénètre nos replis les plus secrets et, de façon manifeste, nous nourrit et nous garde.

Si donc l'homme ne peut saisir l'étendue et la grandeur de sa Main, comment pourra-t-il connaître ou concevoir en son cœur un Dieu si grand ? Or, comme si déjà ils l'avaient mesuré, scruté et parcouru tout entier, ils imaginent au-dessus de lui un autre Plérôme d'Eons et un autre Père. Par là, loin de s'élever à la contemplation des choses célestes, ils descendent en vérité dans l'« abîme » de la démence. Ils disent en effet que leur Père finit là où commence ce qui est hors du Plérôme, tandis que, à l'opposé, le Démonstrateur n'atteint pas jusqu'au Plérôme. Ils affirment ainsi qu'aucun des deux n'est parfait ni n'embrasse toutes choses : car il manquera au premier la production de tout ce qui est hors du Plérôme, et au second la production de ce qui est dans le Plérôme, et aucun des deux ne sera le Seigneur de toutes choses. Or, s'il est évident pour tout le monde que personne ne peut exprimer la grandeur de Dieu à partir des choses créées, quiconque pense d'une manière digne de Dieu proclamera aussi que sa grandeur ne fait pas défaut, mais qu'elle soutient toutes choses, s'étend jusqu'à nous et est avec nous.

DEUXIÈME PARTIE

L'ANCIEN TESTAMENT, PROPHÉTIE DU NOUVEAU : UNE LECTURE ECCLÉSIALE DES ÉCRITURES

1. LE PROPHÉTISME

Dieu a tout créé par son Verbe et son Esprit

On ne peut donc connaître Dieu selon sa grandeur, car il est impossible de mesurer le Père; mais selon son amour — car c'est celui-ci qui nous conduit à Dieu par son Verbe —, ceux qui lui obéissent apprennent en tout temps qu'il existe un Dieu si grand et que c'est lui qui, par lui-même, a créé, a fait et a ordonné toutes choses. Or, parmi ce tout, il y a nous-mêmes et notre monde. Donc nous aussi, avec

tout ce que renferme le monde, nous avons été faits par lui. C'est de lui que l'Écriture dit : « Et Dieu modela l'homme en prenant du limon de la terre, et il insuffla en sa face un souffle de vie. » Ce ne sont donc pas des anges qui l'ont fait ni modelé — car des anges n'auraient pu faire une image de Dieu —, ni quelque autre en dehors du vrai Dieu, ni une Puissance considérablement éloignée du Père de toutes choses. Car Dieu n'avait pas besoin d'eux pour faire ce qu'en lui-même il avait d'avance décrété de faire. Comme s'il n'avait pas ses Mains à lui ! Depuis toujours, en effet, il y a auprès de lui le Verbe et la Sagesse, le Fils et l'Esprit. C'est par eux et en eux qu'il a fait toutes choses, librement et en toute indépendance, et c'est à eux qu'il s'adresse, lorsqu'il dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » C'est donc bien de lui-même qu'il a pris la substance des choses qui ont été créées, et le modèle des choses qui ont été faites, et la forme des choses qui ont été ordonnées.

Il s'est donc exprimé avec justesse, l'écrit qui dit : « Avant tout, crois qu'il existe un seul Dieu, qui a tout créé et organisé, qui a fait de rien toutes choses pour qu'elles soient, qui contient tout et seul n'est pas contenu. » Parmi les prophètes, Malachie dit aussi avec justesse : « N'est-ce pas un seul Dieu qui nous a créés ? N'y a-t-il pas un seul Père pour nous tous ? » L'Apôtre dit aussi avec raison : « Il n'y a qu'un seul Dieu Père, qui est au-dessus de tous, à travers tous et en nous tous. » Enfin le Seigneur dit aussi d'une façon semblable : « Toutes choses m'ont été remises par mon Père. » Il s'agit, de toute évidence, de Celui qui a fait toutes choses : car ce n'est pas le bien d'un autre, mais son propre bien, qu'il lui a remis. Et, dans ce tout, rien n'est soustrait. Aussi est-il « Juge des vivants et des morts ». « Il a la clef de David : il ouvrira et personne ne fermera, il fermera et personne n'ouvrira. » « Personne d'autre, en effet, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni sous la terre, ne pouvait ouvrir le livre » du Père « ni le regarder », hormis « l'Agneau qui a été immolé » et nous a « rachetés par son sang », après avoir, du Dieu qui a fait toutes choses par son Verbe et les a ordonnées par sa Sagesse, reçu pouvoir sur toutes choses lorsque « le Verbe s'est fait chair » : de la sorte, tout comme il tenait la première place au ciel en sa qualité de Verbe de Dieu, il l'a tenue aussi sur la terre, en étant l'homme juste « qui n'a pas commis de péché et dans la bouche duquel il ne s'est pas trouvé de fourberie », et il l'a tenue parmi ceux qui sont sous la terre, en devenant le « Premier-né d'entre les morts » ; de la sorte aussi, toutes choses, comme nous l'avons déjà dit, ont vu leur Roi ; de la sorte enfin, en la chair de notre Seigneur a fait irruption la lumière du Père, puis, en brillant à partir de sa chair, elle est venue en nous, et ainsi l'homme a accédé à l'incorruptibilité, enveloppé qu'il était par cette lumière du Père.

Que le Verbe, c'est-à-dire le Fils, fût depuis toujours avec le Père, nous l'avons amplement montré. Mais la Sagesse, qui n'est autre que l'Esprit, était également auprès de lui avant toute création. C'est ce qu'elle dit par la bouche de Salomon : « Dieu par la Sagesse a fondé la terre, et il a préparé le ciel par l'Intelligence; par sa Science les abîmes ont jailli et les nuages ont distillé la rosée. » Et encore : « Le Seigneur m'a créée comme principe de ses voies, en vue de ses œuvres ; avant les siècles, il m'a fondée ; au commencement, avant de faire la terre et avant de faire les abîmes, avant que coulent les sources des eaux et avant que les montagnes soient affermies, et avant toutes les collines, il m'a engendrée. » Et encore : « Lorsqu'il préparait le ciel, j'étais avec lui; lorsqu'il affermissait les sources de l'abîme, lorsqu'il consolidait les fondements de la terre, j'étais auprès de lui, répandant l'harmonie; j'étais celle auprès de qui il trouvait sa joie, et chaque jour je me réjouissais devant sa face tout le temps durant, tandis qu'il se réjouissait d'avoir achevé le monde et trouvait ses délices parmi les fils des hommes. »

Par son Verbe et son Esprit, Dieu se manifeste à sa créature :
la vie de l'homme, c'est la vision de Dieu

Ainsi donc, il n'y a qu'un seul Dieu, qui, par le Verbe et la Sagesse, a fait et organisé toutes choses. C'est lui le Créateur, et c'est lui qui a assigné ce monde au genre humain. Selon sa grandeur, il est inconnu de tous les êtres faits par lui : car personne n'a scruté son élévation, ni parmi les anciens ni parmi les contemporains. Cependant, selon son amour, il est connu en tout temps grâce à Celui par qui il a créé toutes choses : celui-ci n'est autre que son Verbe, notre Seigneur Jésus-Christ, qui, dans les derniers temps, s'est fait homme parmi les hommes afin de rattacher la fin au commencement, c'est-à-dire l'homme à Dieu. Voilà pourquoi les prophètes, après avoir reçu de ce même Verbe le charisme prophétique, ont prêché à l'avance sa venue selon la chair, par laquelle le mélange et la communion de Dieu et de l'homme ont été réalisés selon le bon plaisir du Père. Dès le commencement, en effet, le Verbe a annoncé que Dieu serait vu des hommes, qu'il vivrait et converserait avec eux sur la terre et qu'il

se rendrait présent à l'ouvrage par lui modelé, pour le sauver et se laisser saisir par lui, pour « nous délivrer des mains de tous ceux qui nous haïssent », c'est-à-dire de tout esprit de transgression, et pour faire en sorte que « nous le servions avec sainteté et justice tous les jours de notre vie », afin que, enlacé à l'Esprit de Dieu, l'homme accède à la gloire du Père.

Tout cela, les prophètes l'ont annoncé d'une manière prophétique. Mais ce n'est pas à dire, comme d'aucuns le prétendent, que, le Père de toutes choses étant invisible, c'était un autre qui était vu par les prophètes. Ainsi parlent ceux qui ignorent du tout au tout ce qu'est la prophétie. Car une prophétie est la prédiction de choses à venir, l'annonce anticipée de réalités ultérieures. Les prophètes annonçaient donc d'avance que Dieu serait vu des hommes, conformément à ce que dit aussi le Seigneur : « Bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu . » Certes, selon sa grandeur et son inexprimable gloire, « nul ne verra Dieu et vivra », car le Père est insaisissable; mais selon son amour, sa bonté envers les hommes et sa toute-puissance, il va jusqu'à accorder à ceux qui l'aiment le privilège de voir Dieu — ce que, précisément, prophétisaient les prophètes —, car « ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu ». Par lui-même, en effet, l'homme ne pourra jamais voir Dieu; mais Dieu, s'il le veut, sera vu des hommes, de ceux qu'il veut, quand il veut et comme il veut. Car Dieu peut tout : vu autrefois par l'entremise de l'Esprit selon le mode prophétique, puis vu par l'entremise du Fils selon l'adoption, il sera vu encore dans le royaume des cieux selon la paternité, l'Esprit préparant d'avance l'homme pour le Fils de Dieu, le Fils le conduisant au Père, et le Père lui donnant l'incorruptibilité et la vie éternelle, qui résultent de la vue de Dieu pour ceux qui le voient. Car, de même que ceux qui voient la lumière sont dans la lumière et participent à sa splendeur, de même ceux qui voient Dieu sont en Dieu et participent à sa splendeur. Or vivifiante est la splendeur de Dieu. Ils auront donc part à la vie, ceux qui voient Dieu. Tel est le motif pour lequel Celui qui est insaisissable, incompréhensible et invisible s'offre à être vu, compris et saisi par les hommes : c'est afin de vivifier ceux qui le saisissent et qui le voient. Car, si sa grandeur est inscrutable, sa bonté aussi est inexprimable, et c'est grâce à elle qu'il se fait voir et qu'il donne la vie à ceux qui le voient. Car il est impossible de vivre sans la vie, et il n'y a de vie que par la participation à Dieu, et cette participation à Dieu consiste à voir Dieu et à jouir de sa bonté.

Les hommes verront donc Dieu afin de vivre, devenant immortels par cette vue et atteignant jusqu'à Dieu. C'est là, je l'ai déjà dit, ce qui était annoncé d'une manière figurative par les prophètes, à savoir que Dieu serait vu par les hommes qui portent son Esprit et attendent sans cesse sa venue. Comme Moïse le dit encore dans le Deutéronome : « En ce jour-là nous verrons, car Dieu parlera à l'homme et celui-ci vivra . » Certains d'entre eux, en effet, voyaient l'Esprit prophétique et son assistance en vue de l'effusion de tous les genres de grâces ; d'autres voyaient la venue du Seigneur et le ministère par lequel, depuis les origines, il accomplit la volonté du Père, tantôt au ciel et tantôt sur la terre ; d'autres encore voyaient les gloires du Père telles qu'elles étaient proportionnées, selon les moments, aux hommes qui voyaient, à ceux qui entendaient alors et à ceux qui devaient entendre par la suite. Telle était donc la manière dont Dieu se manifestait. A travers tout cela, en effet, c'est bien le Dieu Père qui se donne à connaître : l'Esprit prête son assistance, le Fils fournit son ministère, le Père notifie son bon plaisir et l'homme est rendu parfait en vue du salut. Comme il le dit encore par la bouche du prophète Osée : « J'ai moi-même multiplié les visions et ai été représenté par la main des prophètes. » L'Apôtre expose la même chose, lorsqu'il dit : « Il y a diversité de grâces, mais c'est le même Esprit ; il y a diversité de ministères, mais c'est le même Seigneur ; il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous : à chacun la manifestation de l'Esprit est donnée pour son profit. » Sans doute Celui qui opère tout en tous est-il invisible et inexprimable, quant à sa puissance et à sa grandeur, pour tous les êtres faits par lui; toutefois il ne leur est nullement inconnu pour autant, car tous apprennent par son Verbe qu'il n'y a qu'un seul Dieu Père, qui soutient toutes choses et donne l'existence à toutes, selon ce que dit aussi le Seigneur : « Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Dieu Monogène, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a révélé. »

Ainsi, dès le commencement, le Fils est le Révélateur du Père, puisqu'il est dès le commencement avec le Père : les visions prophétiques, la diversité des grâces, ses propres ministères, la manifestation de la gloire du Père, tout cela, à la façon d'une mélodie harmonieusement composée, il l'a déroulé devant les hommes, en temps opportun, pour leur profit. En effet, où il y a composition, il y a mélodie ; où il y a mélodie, il y a temps opportun ; où il y a temps opportun, il y a profit. C'est pourquoi le Verbe s'est fait le dispensateur de la grâce du Père pour le profit des hommes : car c'est pour eux qu'il a accompli de si grandes « économies », montrant Dieu aux hommes et présentant l'homme à Dieu, sauvegardant

l'invisibilité du Père pour que l'homme n'en vînt pas à mépriser Dieu et qu'il eût toujours vers quoi progresser, et en même temps rendant Dieu visible aux hommes par de multiples « économies », de peur que, privé totalement de Dieu, l'homme ne perdît jusqu'à l'existence. Car la gloire de Dieu c'est l'homme vivant, et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu : si déjà la révélation de Dieu par la création procure la vie à tous les êtres qui vivent sur la terre, combien plus la manifestation du Père par le Verbe procure-t-elle la vie à ceux qui voient Dieu !

Ainsi donc, puisque l'Esprit de Dieu signifiait l'avenir par les prophètes afin de nous préformer et de nous prédisposer à la soumission à Dieu, et puisque cet avenir consistait en ce que, par le bon plaisir du Père, l'homme verrait Dieu, il fallait de toute nécessité que ceux par qui l'avenir était prophétisé vissent ce Dieu qu'ils annonçaient comme devant être vu des hommes, afin que le Fils et le Père ne fussent pas seulement dits dans un oracle prophétique « Dieu » et « Enfant de Dieu », mais qu'ils fussent vus par tous les membres sanctifiés et instruits des choses de Dieu, et qu'ainsi l'homme fût formé et exercé par avance à s'approcher de la gloire destinée à être révélée par la suite à ceux qui aiment Dieu. Car ce n'était pas seulement avec la langue que les prophètes prophétisaient, mais aussi par leurs visions, par leur comportement, par les actes qu'ils posaient suivant le conseil de l'Esprit. C'était donc de cette manière qu'ils voyaient le Dieu invisible, comme le dit Isaïe : « J'ai vu de mes yeux le Roi, le Seigneur Sabaoth », signifiant par là que l'homme verrait Dieu de ses yeux et entendrait sa voix. C'était donc de cette manière qu'ils voyaient également le Fils de Dieu vivre en homme avec les hommes : ce qui était à venir, ils le prophétisaient ; Celui qui n'était pas encore là, ils le disaient présent ; Celui qui était impassible, ils le proclamaient passible ; Celui qui était aux cieux, ils le disaient descendu « dans la poussière de la mort ». Et ainsi de toutes les autres « économies » de sa récapitulation : ils voyaient les unes par des visions, prêchaient les autres par des paroles, signifiaient les autres d'une manière figurative par des actes. Les choses qui seraient vues, ils les voyaient de façon visible ; celles qui seraient entendues, ils les prêchaient par des paroles ; celles qui seraient faites, ils les accomplissaient par des actes : mais toutes, ils les annonçaient de façon prophétique. C'est pourquoi Moïse disait au peuple transgresseur que Dieu était un feu, les menaçant par là du jour de feu qui allait fondre sur eux de la part de Dieu ; en revanche, à ceux qui avaient la crainte de Dieu, il disait : « Le Seigneur Dieu est miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté, véridique, gardant la justice et la miséricorde jusqu'à des milliers de fois, effaçant les injustices, les iniquités et les péchés. »

Les visions des prophètes

Et le Verbe « parlait à Moïse face à face, comme quelqu'un qui parlerait à son ami ». Mais Moïse désira voir à découvert Celui qui lui parlait. Alors il lui fut dit : « Tiens-toi sur le faite du rocher, et je te couvrirai de ma main ; quand ma gloire passera, tu me verras par derrière ; mais ma face ne sera pas vue de toi, car l'homme ne peut voir ma face et vivre. » Cela signifiait deux choses : que l'homme était impuissant à voir Dieu, et que, néanmoins, grâce à la Sagesse de Dieu, à la fin, l'homme le verrait sur le faite du rocher, c'est-à-dire dans sa venue comme homme. Voilà pourquoi le Verbe s'est entretenu avec Moïse face à face sur le faite de la montagne, tandis qu'Élie aussi était présent, comme le rapporte l'Évangile : le Verbe s'acquittait ainsi, à la fin, de son antique promesse.

Les prophètes ne voyaient donc pas la face même de Dieu manifestée à découvert, mais des « économies » et des mystères grâce auxquels l'homme verrait Dieu un jour. C'est ainsi qu'il était dit à Élie : « Tu sortiras demain et tu te tiendras devant le Seigneur et voici que le Seigneur passera. Il y aura un vent grand et puissant qui désagrègera les montagnes et fracassera les rochers devant le Seigneur : mais ce n'est pas dans le vent que sera le Seigneur. Après le vent, un tremblement de terre : mais ce n'est pas dans le tremblement de terre que sera le Seigneur. Après le tremblement de terre, un feu : mais ce n'est pas dans le feu que sera le Seigneur. Après le feu, le murmure d'une brise légère. » Par là, le prophète, qu'avaient violemment courroucé la transgression du peuple et le meurtre des prophètes, apprenait à se modérer. Par là était aussi signifiée la venue du Seigneur comme homme, cette venue qui, après la Loi donnée par Moïse, devait être douce et paisible et en laquelle il ne briserait pas le roseau froissé ni n'éteindrait la mèche encore fumante. Par là était encore montré le doux et pacifique repos de son royaume : car, après le vent qui fracasse les montagnes, après le tremblement de terre, après le feu, viendront les temps calmes et pacifiques de son royaume, en lesquels, en toute tranquillité, l'Esprit de Dieu ranimera et fera croître l'homme.

Le cas d'Ezéchiël montre avec plus d'évidence encore que les prophètes voyaient « de façon partielle » les « économies » de Dieu, et non Dieu lui-même de façon intégrale. Car il eut une « vision de Dieu », et il décrivit les chérubins, et leurs roues, et le mystère de toutes leurs évolutions ; et il vit au-dessus d'eux « la ressemblance d'un trône » et, sur ce trône, « la ressemblance et comme la forme d'un homme », et ce qui était au-dessus de ses reins était « comme une apparence de métal brillant », et ce qui était au-dessous était « comme une apparence de feu » ; et lorsqu'il eut raconté tout le reste de cette vision du trône, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il y avait vu Dieu de façon intégrale, il ajouta : « Telle fut la vision de la ressemblance de la gloire du Seigneur. »

Si donc ni Moïse, ni Elie, ni Ézéchiël n'ont vu Dieu, alors qu'ils ont vu bon nombre de choses célestes, et si ce qu'ils voyaient n'était que « ressemblance de la gloire du Seigneur » et prophétie des choses à venir, il est clair que le Père demeurait invisible, lui dont le Seigneur a dit : « Dieu, personne ne l'a jamais vu. » Cependant son Verbe, de la manière que voulait le Père et pour le profit de ceux qui voyaient, montrait la gloire du Père et révélait les « économies », ainsi que l'a dit aussi le Seigneur : « Le Dieu Monogène, qui est dans le sein du Père, c'est lui qui l'a révélé. » Et comme le Révélateur du Père, le Verbe, était riche et multiple, ce n'est pas sous une seule forme ni sous un seul aspect qu'il se faisait voir à ceux qui le voyaient, mais selon les diverses réalisations de ses « économies ». C'est de cette manière qu'il est décrit dans le livre de Daniel : tantôt, en effet, il se fait voir en la compagnie d'Ananias, d'Azarias et de Misaël, se tenant auprès d'eux dans la fournaise et les sauvant du feu : « La vision du quatrième, est-il dit, est semblable à un Fils de Dieu » ; tantôt il est « la pierre détachée de la montagne sans mains humaines », frappant et balayant les royaumes passagers et remplissant elle-même toute la terre ; tantôt encore il apparaît comme un Fils d'homme venant sur les nuées du ciel, s'approchant de l'Ancien des jours et recevant de lui puissance, gloire et règne universels : « Sa puissance, est-il dit, est une puissance éternelle et son royaume ne sera jamais détruit. »

Les visions de Jean

Jean, le disciple du Seigneur, vit lui aussi, dans l'Apocalypse, la venue pontificale et glorieuse de son royaume : « Je me retournai, dit-il, pour voir la voix qui me parlait ; m'étant retourné, je vis sept chandeliers d'or et, au milieu des chandeliers, quelqu'un de pareil à un Fils d'homme. Il était vêtu d'une tunique descendant jusqu'aux pieds et portait à hauteur de poitrine une ceinture d'or ; sa tête et ses cheveux étaient blancs comme de la laine d'un blanc de neige ; ses yeux étaient comme une flamme de feu ; ses pieds étaient pareils à de l'airain qu'on aurait embrasé dans une fournaise ; sa voix était comme la voix des grandes eaux ; dans la main droite il tenait sept étoiles ; de sa bouche sortait un glaive aigu à deux tranchants, et son visage était comme le soleil lorsqu'il brille dans sa force. » Parmi toutes ces choses, en effet, il en est une qui signifie la splendeur qu'il reçoit du Père, à savoir la tête ; une autre signifie le pontificat, à savoir la tunique descendant jusqu'aux pieds — et pour ce motif Moïse revêtit le pontife selon ce modèle même — ; une autre encore signifie ce qui a trait à la fin, à savoir l'airain embrasé dans la fournaise, qui est la fermeté de la foi et la persévérance de la prière à cause de l'embrasement qui doit se produire à la fin. Mais Jean ne put supporter cette vision : « Je tombai, dit-il, à ses pieds comme mort. » C'était afin qu'arrivât ce qui est écrit : « Personne ne peut voir Dieu et vivre. » Alors le Verbe le ranima et lui rappela qu'il était Celui sur la poitrine de qui il s'était penché à la cène, lorsqu'il demandait quel était celui qui devait le trahir : « Je suis, lui dit-il, le premier et le dernier, et le vivant ; j'ai été mort, et voici que je suis vivant pour les siècles des siècles ; j'ai les clefs de la mort et des enfers. » Après cela, dans une seconde vision, il vit le même Seigneur : « Je vis, dit-il, au milieu du trône et des quatre animaux et au milieu des vieillards, un agneau debout, comme égorgé ; il avait sept cornes et sept yeux, qui sont les sept Esprits de Dieu envoyés par toute la terre. » Et de nouveau, au sujet de ce même agneau, il dit : « Parut alors un cheval blanc. Celui qui le montait s'appelle Fidèle et Véridique : il juge et combat avec justice. Ses yeux sont comme une flamme de feu ; il a sur la tête plusieurs diadèmes et porte un nom inscrit que nul ne connaît sinon lui-même ; il est revêtu d'un manteau teint de sang ; son nom est : Verbe de Dieu. Les armées du ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin fin d'une blancheur éclatante. De sa bouche sort un glaive affilé pour en frapper les nations : c'est lui qui les gouvernera avec un sceptre de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de l'ardente colère du Dieu tout-puissant. Sur son manteau et sur sa cuisse il porte inscrit ce nom : Roi des rois et Seigneur des seigneurs. » Voilà comment, en tout temps, le Verbe de Dieu montrait aux hommes les images des choses qu'il

devait accomplir et les figures des « économies » du Père, nous enseignant par là les choses de Dieu.

Les actes préfiguraient des prophètes

Ce n'est pas seulement par les visions qu'ils contemplaient et par les paroles qu'ils prêchaient, mais c'est jusque dans leurs actes qu'il s'est servi des prophètes pour préfigurer et montrer d'avance par eux les choses à venir.

Voilà pourquoi le prophète Osée épousa une femme de prostitution : par cet acte, il prophétisa que la terre — c'est-à-dire les hommes qui l'habitent — se prostituerait loin du Seigneur et que, de tels hommes, Dieu se plairait à former l'Église, qui serait sanctifiée par son union avec le Fils de Dieu comme cette femme l'avait été par son union avec le prophète : aussi Paul dit-il que la femme infidèle est sanctifiée par le mari fidèle. De même encore le prophète donna pour noms à ses enfants : « Celle qui n'a pas obtenu miséricorde » et « Celui qui n'est pas un peuple », pour que, comme le dit l'Apôtre, « celui qui n'était pas un peuple devint un peuple, et que celle qui n'avait pas obtenu miséricorde obtint miséricorde, et que, dans le lieu même où l'on nommait celui qui n'était pas un peuple, on nommât les fils du Dieu vivant ». Ce que le prophète faisait d'une manière figurative par des actes, l'Apôtre le montre fait d'une manière réelle dans l'Église par le Christ.

Ainsi encore Moïse épousa une éthiopienne dont il fit par là même une israélite : il signifiait ainsi par avance que le sauvageon serait greffé sur l'olivier franc et aurait part à sa sève. En effet, parce que le Christ né selon la chair allait être recherché par le peuple pour être mis à mort, tandis qu'il devait trouver abri en Egypte, c'est-à-dire parmi les gentils, et y sanctifier les enfants de là-bas dont il formerait son Église — car l'Égypte appartenait depuis le début à la gentilité, comme l'Éthiopie —, par le mariage de Moïse était montré le mariage du Verbe, et par l'épouse éthiopienne était révélée l'Église issue de la gentilité. Et ceux qui blâment, critiquent et ridiculisent celle-ci ne seront pas purs : ils deviendront lépreux et seront expulsés du camp des justes.

Ainsi encore Rahab la courtisane, qui s'accusait d'être une païenne coupable de tous les péchés, accueillit les trois espions qui espionnaient toute la terre et cacha chez elle le Père et le Fils avec l'Esprit Saint. Et, tandis que toute la ville où elle habitait s'écroulait au fracas des sept dernières trompettes, elle-même fut sauvée avec toute sa maison par la foi au signe écarlate, comme le Seigneur le disait aux Pharisiens qui n'accueillaient pas sa venue et méprisaient le signe écarlate qui était la Pâque, le rachat et la sortie du peuple hors de l'Égypte : « Les publicains et les courtisanes vous précèdent dans le royaume des cieux. »

Les actes préfiguratifs des patriarches

En Abraham aussi était préfigurée notre foi, et il fut le patriarche et pour ainsi dire le prophète de notre foi. C'est ce que l'Apôtre a pleinement enseigné, en disant dans l'épître aux Galates : « Ainsi donc, Celui qui vous dispense l'Esprit et opère des miracles parmi vous, le fait-il en raison des œuvres de la Loi ou en raison de la soumission de la foi ? C'est ainsi qu'Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice. Reconnaissez-le donc : ceux qui sont de la foi, ce sont eux les fils d'Abraham. Or, prévoyant que Dieu justifierait les gentils par la foi, l'Écriture annonça d'avance à Abraham cette bonne nouvelle : Toutes les nations seront bénies en toi. Ceux qui sont de la foi sont donc bénis avec Abraham le croyant. » Par là, l'Apôtre l'appelle non seulement prophète de la foi, mais encore père de ceux d'entre les gentils qui croient au Christ. La raison en est que sa foi et la nôtre ne sont qu'une seule et même foi : lui, il a cru aux choses à venir comme si elles étaient déjà arrivées, à cause de la promesse de Dieu ; et nous de même, par la foi, nous contemplons comme dans un miroir l'héritage qui nous adviendra dans le royaume, à cause de la promesse de ce même Dieu.

L'histoire d'Isaac n'est pas non plus dépourvue de signification. Car l'Apôtre dit dans l'épître aux Romains : « Rebecca aussi, qui avait conçu d'un seul homme, Isaac notre père », reçut du Verbe, « pour que le dessein électif de Dieu demeurât, non en vertu des œuvres, mais en vertu de Celui qui appelle », l'oracle que voici : « Deux peuples sont dans ton sein, et deux races dans tes entrailles ; un peuple l'emportera sur l'autre, l'aîné servira le plus jeune. » D'où il apparaît clairement que non seulement les actes des patriarches, mais même l'enfantement de Rebecca fut l'annonce prophétique de deux peuples, l'un aîné et l'autre cadet, l'un esclave et l'autre libre, et néanmoins issus d'un seul et même Père. Car il n'y a pour nous et pour ceux-là qu'un seul et même Dieu, qui connaît les choses cachées, qui sait toutes choses

avant qu'elles arrivent et qui, pour cette raison, a dit : « J'ai aimé Jacob, mais j'ai haï Esau. » Si l'on examine de même les actes de Jacob, on constatera qu'ils ne sont pas sans portée, mais remplis d'« économies ». Et d'abord on verra comment, lors de sa naissance, il saisit le talon de son frère et fut pour cela appelé Jacob, c'est-à-dire « celui qui supplante », qui saisit sans être saisi, lie sans être lié, combat et triomphe, tient dans sa main le talon de l'adversaire, c'est-à-dire la victoire; car c'est précisément pour cela qu'est né le Seigneur, dont Jacob préfigurait la naissance et au sujet duquel Jean dit dans l'Apocalypse : « Il sortit en vainqueur et pour vaincre. » Ensuite il reçut le droit d'aînesse, lorsque son frère le méprisa, tout comme le peuple cadet reçut le Premier-né de tous, le Christ, lorsque le peuple aîné le rejeta en disant : « Nous n'avons de roi que César. » Or dans le Christ est toute bénédiction : aussi le peuple cadet déroba-t-il par là au Père les bénédictions du peuple aîné, comme Jacob avait dérobé la bénédiction d'Esau. Pour ce motif le frère fut en butte aux pièges de son frère, tout comme l'Église souffre une chose identique de la part de ceux de sa race. C'est en terre étrangère que naquirent les douze tribus composant la race d'Israël, parce que le Christ aussi devait engendrer en terre étrangère les douze colonnes constituant le soutien de l'Église. Des brebis bigarrées furent le salaire de Jacob : car le Christ aussi a pour salaire les hommes qui, de nations bigarrées et dissemblables, se rassemblent dans l'unique bercail de la foi, selon la promesse que le Père lui a faite : « Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les extrémités de la terre. » Et parce que Jacob fut prophète du Seigneur par le grand nombre de ses fils, il dut de toute nécessité susciter des fils des deux sœurs, comme le Christ le fit des deux peuples issus d'un seul et même Père, et pareillement aussi des deux servantes, pour signifier que, des libres et des esclaves selon la chair, le Christ présenterait des fils à Dieu en accordant pareillement à tous le don de l'Esprit qui nous vivifie. Et tous ces travaux, celui-là les accomplit à cause de la cadette aux beaux yeux, Rachel, qui préfigurait l'Église pour laquelle souffrit le Christ. Car autrefois, c'est par ses patriarches et ses prophètes qu'il préfigurait et prédisait les choses à venir, exerçant ainsi à l'avance son lot par les « économies » de Dieu et accoutumant son héritage à obéir à Dieu, à vivre en étranger dans le monde, à suivre le Verbe de Dieu et à signifier par avance les choses à venir : car rien n'est oiseux ni dépourvu de signification auprès de lui.

Les actes préfiguratifs du Christ

Mais, dans les derniers temps, « quand fut venue la plénitude du temps » de la liberté, le Verbe a par lui-même « purifié la souillure des filles de Sion », en lavant de ses propres mains les pieds de ses disciples, c'est-à-dire de l'humanité recevant à la fin Dieu en héritage. De la sorte, de même que, au commencement, en la personne des premiers hommes, nous avons tous été réduits en esclavage en devenant les débiteurs de la mort, de même à la fin, en la personne des derniers, tous ceux qui depuis le commencement furent les disciples du Verbe ont été purifiés et lavés de la mort et ont accédé à la vie de Dieu : car Celui qui a lavé les pieds des disciples a sanctifié et amené à la purification le corps tout entier.

C'est pourquoi aussi il leur servait la nourriture tandis qu'ils étaient étendus, pour signifier ceux qui étaient étendus dans la terre et auxquels il venait apporter la vie. Comme le dit Jérémie : « Le Seigneur, le Saint d'Israël, s'est souvenu de ses morts endormis dans la terre du tombeau, et il est descendu vers eux pour leur annoncer la bonne nouvelle de son salut, pour les sauver. »

C'est pourquoi encore les yeux des disciples étaient alourdis, quand le Christ vint à sa Passion ; les trouvant endormis, le Seigneur les laissa d'abord, pour signifier la patience de Dieu devant le sommeil des hommes ; mais, étant venu une seconde fois, il les réveilla et les mit debout, pour signifier que sa Passion serait le réveil de ses disciples endormis : car c'est pour eux qu'« il descendit dans les régions inférieures de la terre », afin de voir de ses yeux la partie inachevée de la création, ces hommes au sujet desquels il disait à ses disciples : « Beaucoup de prophètes et de justes ont désiré voir et entendre ce que vous voyez et entendez. » Car le Christ n'est pas venu pour ceux-là seuls qui, à partir du temps de l'empereur Tibère, ont cru en lui ; et le Père n'a pas exercé sa providence en faveur des seuls hommes de maintenant, mais en faveur de tous les hommes sans exception qui, depuis le commencement, selon leurs capacités et en leur temps, ont craint et aimé Dieu, ont pratiqué la justice et la bonté envers le prochain, ont désiré voir le Christ et entendre sa voix. Tous ces hommes-là, lors de sa seconde venue, il les réveillera et les mettra debout avant les autres, c'est-à-dire avant ceux qui seront jugés, et il les établira dans son royaume.

2. SEMAILLES ET MOISSON : LA PROCATÉCHÈSE DES ÉCRITURES

Situation privilégiée d'Israël

«Il n'y a, en effet, qu'un seul Dieu, qui», après avoir guidé les patriarches vers ses «économies», «a justifié les circoncis en suite de la foi et les incirconcis par le moyen de la foi». Car, de même que, dans les premiers, nous étions nous-mêmes préfigurés et annoncés à l'avance, de même, en nous, c'est-à-dire dans l'Église, ils trouvent en retour leur forme achevée et reçoivent le salaire de leurs labeurs. Comme le Seigneur le disait à ses disciples : «Eh bien, je vous le dis, levez les yeux et voyez les champs : ils sont blancs pour la moisson. Le moissonneur reçoit son salaire et amasse du fruit pour la vie éternelle, afin que semeur et moissonneur se réjouissent ensemble. Car ici se vérifie la parole : Autre est le semeur, autre le moissonneur. Je vous ai envoyés moissonner ce qui ne vous a coûté aucune peine ; d'autres ont peiné, et vous, vous êtes entrés dans leur labeur » Quels sont-ils donc, ceux qui ont peiné, ceux qui ont servi les « économies » de Dieu ? De toute évidence, les patriarches et les prophètes : ils ont préfiguré notre foi et semé sur la terre la venue du Fils de Dieu, annonçant qui et quel il serait, afin que les hommes qui viendraient après eux, ayant la crainte de Dieu, accueillent aisément la venue du Christ, instruits qu'ils seraient par les Écritures.

Voilà pourquoi Joseph, qui avait reconnu la grossesse de Marie et pensait à la renvoyer secrètement, s'entendit dire en songe par un ange : « Ne crains pas de prendre chez toi Marie ton épouse, car ce qu'elle a en son sein vient de l'Esprit Saint ; elle enfantera un Fils, auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » Et l'ange ajouta pour le convaincre : « Tout cela est arrivé pour que fût accompli ce qu'avait dit le Seigneur par la bouche du prophète : Voici que la Vierge concevra en son sein et enfantera un Fils, et on lui donnera pour nom Emmanuel. » Par ces paroles du prophète, il le persuadait et il disculpait Marie, en montrant qu'elle était cette Vierge même qu'Isaïe avait annoncée à l'avance comme devant enfanter l'Emmanuel. Aussi Joseph acquiesça-t-il sans hésitation : il prit Marie chez lui et, durant tout le temps qu'il eut le soin du Christ, il remplit avec joie son service, acceptant de faire route jusqu'en Egypte, puis d'en revenir, puis de se transporter à Nazareth, au point qu'aux yeux de ceux qui ignoraient les Écritures, la promesse de Dieu et l'«économie» du Christ, il passait pour être le père de l'enfant.

Voilà pourquoi aussi le Seigneur lui-même, à Capharnaüm, lisait cette prophétie d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour porter la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles la vue. » Et pour bien montrer qu'il était Celui qui avait été prêché à l'avance par les prophètes, il leur disait : « Aujourd'hui, cette Écriture se trouve accomplie à vos oreilles. »

Voilà pourquoi encore Philippe, ayant trouvé l'eunuque de la reine d'Ethiopie en train de lire ces paroles d'Isaïe : « Comme une brebis il a été conduit à regorgement et, comme un agneau muet devant celui qui le tond, ainsi il n'ouvre pas la bouche ; dans l'abaissement son jugement a été consommé », et tous les autres détails que le prophète avait fournis sur sa Passion, sur sa venue charnelle et sur la manière dont il fut outragé par ceux qui ne croyaient pas en lui, — Philippe, dis-je, convainquit aisément l'eunuque de croire que Jésus-Christ, qui fut crucifié sous Ponce Pilate et souffrit tout ce qu'avait prédit le prophète, était le Fils de Dieu, Celui qui donne la vie éternelle aux hommes. Dès qu'il l'eut baptisé, il le quitta, car il ne manquait plus rien à cet homme qui avait déjà été instruit par les prophètes. Il n'ignorait ni Dieu le Père, ni les règles de la vie morale, mais seulement la venue du Fils de Dieu. Ayant promptement connu celle-ci, «il reprenait sa route, plein de joie », pour être en Ethiopie le héraut de la venue du Christ. Philippe n'eut donc pas à peiner beaucoup avec cet homme, parce que celui-ci avait été préalablement formé à la crainte de Dieu par les prophètes.

Voilà pourquoi encore les apôtres, qui rassemblaient «les brebis perdues de la maison d'Israël», leur démontraient, par des allocutions appuyées sur les Écritures, que Jésus, le crucifié, était le Christ, le Fils du Dieu vivant. Ils persuadaient ainsi une grande multitude d'hommes qui avaient la crainte de Dieu : en un seul jour, trois, quatre et jusqu'à cinq mille hommes furent baptisés.

Situation défavorisée des gentils

Voilà pourquoi encore Paul, qui fut l'Apôtre des gentils, déclare: «Plus qu'eux tous, j'ai peiné. » Pour

ceux-là, en effet, l'enseignement était aisé, puisqu'ils avaient les preuves tirées des Écritures : ceux qui écoutaient Moïse et les prophètes accueillirent sans peine le « Premier-né des morts » et l'« Initiateur de la vie » de Dieu, Celui qui, par l'extension de ses mains, détruisait Amalec et, moyennant la foi en lui, vivifiait l'homme en le guérissant de la blessure du serpent. Mais aux gentils, l'Apôtre devait d'abord apprendre, comme nous l'avons montré dans le livre précédent, à rompre avec le culte des idoles et à ne révéler qu'un seul Dieu, Auteur du ciel et de la terre et Créateur de tout l'univers ; il devait ensuite leur enseigner que ce Dieu a un Fils, son Verbe, par qui il a produit toutes choses, et que celui-ci, s'étant dans les derniers temps fait homme parmi les hommes, a combattu pour le genre humain, vaincu l'ennemi de l'homme et accordé à l'ouvrage par lui modelé la victoire sur son adversaire. Car, lors même que ceux de la circoncision ne mettaient pas en pratique les paroles de Dieu, parce qu'ils les méprisaient, ils n'en avaient pas moins été instruits par avance à ne commettre ni adultère, ni fornication, ni vol, ni fraude, et ils savaient que tout ce qui porte préjudice au prochain est mal et objet d'exécration pour Dieu : aussi se laissaient-ils persuader sans peine de s'abstenir de ces choses, eux qui avaient déjà appris tout cela. Mais aux gentils il fallait enseigner même cela, à savoir que de telles actions sont mauvaises, préjudiciables, inutiles, et qu'elles sont dommageables à ceux qui les commettent. Pour ce motif, celui qui reçut l'apostolat à destination des gentils peina plus que ceux qui prêchèrent le Fils de Dieu parmi les circoncis. Ceux-ci étaient secondés par les Écritures, que le Seigneur avait confirmées et accomplies en venant tel qu'il avait été annoncé. Là, en revanche, c'était un enseignement étranger, une doctrine nouvelle : non seulement les dieux des gentils ne sont pas des dieux, mais ils ne sont qu'idoles de démons ; il n'y a qu'un seul Dieu, qui est « au-dessus de toute Principauté, Puissance et Seigneurie et de tout nom qui se nomme » ; son Verbe, invisible par nature, s'est fait palpable et visible parmi les hommes et est descendu « jusqu'à la mort et la mort de la croix » ; ceux qui croient en lui deviendront incorruptibles et impassibles et auront part au royaume des cieux. Tout cela était prêché aux gentils par la simple parole, sans Écriture aucune : c'est pourquoi ceux qui prêchèrent aux gentils peinèrent davantage.

Vocation de tous à la foi d'Abraham

Plus généreuse aussi, en retour, apparaît la foi des gentils, puisqu'ils suivirent le Verbe de Dieu sans l'instruction des Écritures, Dieu suscitant de cette manière, à partir de pierres, des fils à Abraham et les amenant à celui qui avait été l'initiateur et l'annonciateur de notre foi. Car celui-ci ne reçut l'alliance de la circoncision qu'après la justification obtenue par la foi sans la circoncision : c'est ainsi que furent préfigurées en lui l'une et l'autre alliance et qu'il devint le père de tous ceux qui suivent le Verbe de Dieu et supportent de vivre en étrangers en ce monde, c'est-à-dire de tous les croyants venus de la circoncision et de l'incirconcision, de même que le Christ est la pierre d'angle qui soutient tout et rassemble dans l'unique foi d'Abraham tous ceux qui, venus de l'une et l'autre alliance, sont aptes à constituer l'édifice de Dieu. Mais la foi sans la circoncision, parce qu'elle rattache la fin au commencement, fut première et dernière. Dès avant la circoncision, en effet, elle était en Abraham et dans tous les autres justes qui plurent à Dieu, ainsi que nous l'avons montré ; puis, dans les derniers temps, elle reparut dans l'humanité grâce à la venue du Seigneur. Quant à la circoncision et à la Loi des œuvres, elles occupèrent les temps intermédiaires.

Ceci apparaît de façon figurative à maintes reprises, et notamment en Thamar, belle-fille de Juda. Elle avait conçu des jumeaux, et l'un d'eux présenta la main le premier. Estimant que c'était lui l'aîné, la sage-femme lui attacha, comme signe distinctif, un fil écarlate à la main. Mais, cela fait, il retira la main et ce fut son frère Phares qui sortit le premier, puis en second lieu celui qui avait le fil écarlate, c'est-à-dire Zara. Par là, l'Écriture a clairement indiqué le peuple possédant le signe du fil écarlate, c'est-à-dire la foi sans la circoncision ; celle-ci se montra d'abord dans les patriarches, puis se retira pour que naquît son frère : et ainsi celui qui était le premier naquit le second, reconnaissable grâce au signe du fil écarlate attaché à lui et qui est la Passion du Juste, préfigurée dès le commencement en Abel et décrite chez les prophètes, puis accomplie aux derniers temps dans le Fils de Dieu.

Car il fallait que des annonces préalables fussent faites, selon un mode propre aux patriarches, par les patriarches ; qu'ensuite des préfigurations fussent offertes, selon un mode propre à la Loi, par les prophètes ; et qu'enfin la forme achevée fût présentée, en conformité avec la réalité plénière manifestée dans le Christ, par ceux qui ont reçu la filiation adoptive : mais tout cela n'en apparaît pas moins dans un

Dieu unique. C'est tout en étant unique, en effet, qu'Abraham préfigurait en sa personne les deux alliances, où les uns ont semé et les autres moissonné : « Car ici, est-il dit, se vérifie la parole : Autre est le » peuple « qui sème et autre celui qui moissonne », mais unique est le Dieu qui fournit à chacun ce qui lui convient, au semeur la semence, au moissonneur le pain pour nourriture, tout comme autre est celui qui plante et autre celui qui arrose, mais unique est le Dieu qui fait croître. Patriarches et prophètes ont en effet semé la parole concernant le Christ, et l'Église a moissonné, c'est-à-dire recueilli le fruit. C'est pourquoi eux aussi demandent à pouvoir y dresser leur tente, selon le mot de Jérémie : « Qui me donnera au désert une demeure dernière ? », pour que « semeur et moissonneur se réjouissent ensemble » dans le royaume du Christ, de ce Christ qui était présent à tous ceux à qui, depuis le commencement, il plut à Dieu que fût présent son Verbe.

3. UNE LECTURE ECCLÉSIALE DES ÉCRITURES : SPÉCIMENS D'EXÉGÈSE VÉTÉRO-TESTAMENTAIRE

Les Ecritures, prophétie du Christ

Si donc quelqu'un lit les Ecritures de cette manière, il y trouvera une parole concernant le Christ et une préfiguration de la vocation nouvelle. Car c'est lui le « trésor caché dans le champ », c'est-à-dire dans le monde, puisque « le champ, c'est le monde ». Trésor caché dans les Ecritures, car il était signifié par des figures et des paraboles qui, humainement, ne pouvaient être comprises avant l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire avant la venue du Seigneur. Et c'est pourquoi il avait été dit au prophète Daniel : « Obstrue ces paroles et scelle ce livre jusqu'au temps de l'accomplissement, jusqu'à ce que beaucoup apprennent et que la connaissance abonde; car, lorsque la dispersion aura pris fin, ils comprendront toutes ces choses. » Jérémie dit aussi : « Lors des derniers jours, ils comprendront ces choses. » Car toute prophétie, avant son accomplissement, n'est qu'énigmes et ambiguïtés pour les hommes ; mais, lorsqu'arrive le moment et que s'accomplit la prédiction, alors celle-ci trouve son exacte interprétation. Voilà pourquoi, lue par les Juifs à l'époque présente, la Loi ressemble à une fable : car ils n'ont pas ce qui est l'explication de tout, à savoir la venue du Fils de Dieu comme homme. Au contraire, lue par les chrétiens, elle est ce trésor naguère caché dans le champ, mais que la croix du Christ révèle et explique : elle enrichit l'intelligence des hommes, montre la sagesse de Dieu, fait connaître les « économies » de celui-ci à l'égard de l'homme; elle préfigure le royaume du Christ et annonce par avance la bonne nouvelle de l'héritage de la sainte Jérusalem ; elle prédit que l'homme qui aime Dieu progressera jusqu'à voir Dieu et entendre sa parole et qu'il sera glorifié par l'audition de cette parole, au point que les autres hommes ne pourront fixer leurs yeux sur son visage glorieux selon qu'il fut dit à Daniel : « Les sages brilleront comme la splendeur du firmament et, parmi la multitude des justes, comme les étoiles, éternellement et à jamais. » Si donc quelqu'un lit les Ecritures de la manière que nous venons de montrer — et c'est de cette manière que le Seigneur les expliqua à ses disciples après sa résurrection d'entre les morts, leur prouvant par elles qu'« il fallait que le Christ souffrît et entrât dans sa gloire » et « qu'en son nom la rémission des péchés fût prêchée » dans le monde entier —, il sera un disciple parfait, « semblable au Maître de maison qui extrait de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes ».

Lire les Écritures auprès des presbytres qui sont dans l'Église

C'est pourquoi il faut écouter les presbytres qui sont dans l'Église : ils sont les successeurs des apôtres, ainsi que nous l'avons montré, et, avec la succession dans l'épiscopat, ils ont reçu le sûr charisme de la vérité selon le bon plaisir du Père. Quant à tous les autres, qui se séparent de la succession originelle, quelle que soit la façon dont ils tiennent leurs conventicules, il faut les regarder comme suspects : ce sont des hérétiques à l'esprit faussé, ou des schismatiques pleins d'orgueil et de suffisance, ou encore des hypocrites n'agissant que pour le lucre et la vaine gloire.

Tous ces gens se sont égarés loin de la vérité. Les hérétiques, qui apportent à l'autel de Dieu un feu étranger, c'est-à-dire des doctrines étrangères, seront consumés par le feu du ciel comme Nadab et Abiud. Ceux qui se dressent contre la vérité et excitent les autres contre l'Église de Dieu auront leur séjour aux enfers, après avoir été engloutis dans les abîmes de la terre comme les gens de Coré, de Dathan et d'Abiron. Ceux qui déchirent et mettent en pièces l'unité de l'Église subiront de la part de Dieu le même châtiment que Jéroboam. 26, 3. Quant à ceux qui passent pour des presbytres aux yeux de

beaucoup, mais sont les esclaves de leurs passions, qui ne mettent pas avant tout la crainte de Dieu dans leurs cœurs, mais outragent les autres, s'enflent d'orgueil à cause de leur première place et font le mal en cachette en disant : «Nul ne nous voit», ceux-là seront repris par le Verbe, qui ne juge pas selon l'opinion et ne regarde pas le visage, mais le cœur, et ils entendront ces paroles dites prophétiquement par Daniel : « Race de Canaan, et non de Juda, la beauté t'a égaré et la passion a perverti ton cœur. Homme vieilli dans le mal, ils sont maintenant venus, les péchés que tu commettais naguère en rendant des jugements injustes, en condamnant les innocents et en relâchant les coupables, alors que le Seigneur a dit : Tu ne feras pas mourir l'innocent et le juste. » C'est à leur sujet que le Seigneur a dit : « Si un mauvais serviteur dit en son cœur : "Mon Maître tarde", et qu'il se mette à battre serviteurs et servantes, à manger, à boire et à s'enivrer, le Maître de ce serviteur viendra un jour où il ne s'y attend pas et à une heure qu'il ne connaît pas, et il le retranchera et lui assignera sa part avec les incrédules. »

On doit donc se détourner de tous les hommes de cette espèce, mais s'attacher au contraire à ceux qui, comme nous venons de le dire, gardent la succession des apôtres et, avec le rang presbytéral, offrent une parole saine et une conduite irréprochable, pour l'exemple et l'amendement d'autrui. C'est ainsi que Moïse, qui se vit confier un si vaste commandement, fort de sa bonne conscience, se justifiait auprès de Dieu en disant : «Je n'ai rien désiré ni pris qui fût à eux, ni fait de mal à aucun d'eux. » C'est ainsi que Samuel, après avoir jugé le peuple durant tant d'années et exercé sans aucun orgueil le commandement sur Israël, se justifiait à la fin auprès d'eux en disant : «J'ai vécu sous vos yeux depuis mon jeune âge jusqu'à maintenant. Répondez-moi donc devant le Seigneur et devant son Christ : De qui ai-je pris le bœuf ou de qui ai-je pris l'âne ? Qui ai-je opprimé ou qui ai-je pressuré ? De la main de qui ai-je reçu une rançon ou une chaussure ? Dites-le contre moi, et je vous restituerai. » Le peuple lui répondit : «Tu ne nous as ni opprimés ni pressurés, et tu n'as rien reçu de la main de personne. » Prenant alors le Seigneur à témoin, il leur dit : « Le Seigneur est témoin, et son Christ aussi est témoin, en ce jour, que vous n'avez rien trouvé dans ma main. » Ils répondirent : « Il est témoin. » C'est ainsi encore que l'apôtre Paul, fort de sa bonne conscience, se justifiait auprès des Corinthiens : « Nous ne sommes pas, disait-il, comme la plupart, qui frelatent la parole de Dieu ; mais c'est dans sa pureté, telle qu'elle vient de Dieu, que nous la prêchons devant Dieu dans le Christ. » « Nous n'avons fait de tort à personne, nous n'avons corrompu personne, nous n'avons trompé personne. »

Ce sont de tels presbytres que nourrit l'Eglise. Le prophète a dit à leur sujet : «Je donnerai tes princes dans la paix et tes évêques dans la justice. » Et le Seigneur disait d'eux : « Quel sera le fidèle intendant, bon et sage, que le Seigneur établira sur les gens de sa maison pour leur donner la nourriture en temps voulu ? Heureux ce serviteur que le Seigneur, lors de sa venue, trouvera agissant de la sorte ! » Paul enseigne le lieu où on les trouvera : « Dieu, dit-il, a établi dans l'Eglise premièrement les apôtres, deuxièmement les prophètes, troisièmement les docteurs. » C'est en effet là où furent déposés les charismes de Dieu qu'il faut s'instruire de la vérité, c'est-à-dire auprès de ceux en qui se trouvent réunies la succession dans l'Eglise depuis les apôtres, l'intégrité inattaquable de la conduite et la pureté incorruptible de la parole. Ces hommes-là gardent notre foi au seul Dieu qui a créé toutes choses ; ils font croître notre amour envers le Fils de Dieu qui a accompli pour nous de si grandes « économies » ; enfin ils nous expliquent les Ecritures en toute sûreté, sans blasphémer Dieu ni outrager les patriarches ni mépriser les prophètes.

Exégèse d'un presbytre : les fautes des anciens

C'est ainsi que j'ai entendu dire par un presbytre — il le tenait des apôtres, qu'il avait vus, et de leurs disciples — que les actes posés par les anciens sans le conseil de l'Esprit avaient reçu une sanction suffisante dans le blâme des Ecritures : car Dieu, qui ne fait point acception des personnes, flétrissait d'un juste blâme les actes non conformes à son bon plaisir.

Ce fut notamment le cas de David. Quand il était persécuté pour la justice par Saül et qu'il fuyait devant le roi Saül et qu'il ne tirait pas vengeance de son ennemi, quand il chantait dans ses psaumes la venue du Christ et qu'il enseignait la sagesse aux nations et qu'il faisait toutes choses selon le conseil de l'Esprit, il était agréable à Dieu. Mais quand, poussé par la passion, il prit pour lui-même Bethsabée, femme d'Urie, l'Ecriture dit de lui : « L'action que David avait faite parut mauvaise aux yeux du Seigneur. » Alors est envoyé vers lui le prophète Nathan qui lui fait voir son péché, pour que, en se jugeant et en se condamnant lui-même, il obtienne miséricorde et pardon de la part du Christ. « Car, est-il dit, le

Seigneur envoya Nathan vers David, et il lui dit : Il y avait dans une ville deux hommes, l'un riche et l'autre pauvre ; le riche avait de très nombreux troupeaux de brebis et de bœufs, et le pauvre n'avait rien d'autre qu'une petite brebis qu'il avait acquise et élevée : elle avait grandi avec lui et avec ses fils dans le même lieu, mangeait de son pain, buvait de sa coupe et était pour lui comme une fille. Survint un voyageur chez le riche : il se garda de prendre de son troupeau de brebis et de ses troupeaux de bœufs pour préparer un repas à son hôte ; il prit la brebis du pauvre et la servit à l'homme qui était venu chez lui. David fut violemment irrité contre cet homme, et il dit à Nathan : Aussi vrai que le Seigneur est vivant, l'homme qui a fait cela mérite la mort ! Il rendra la brebis au quadruple, pour avoir fait une pareille chose et pour n'avoir pas eu pitié du pauvre. Et Nathan de lui dire : L'homme qui a fait cela, c'est toi ! » Il lui expose ensuite point par point tout le reste, lui adressant des reproches, énumérant les bienfaits de Dieu à son égard, montrant qu'il a irrité le Seigneur en agissant ainsi : car Dieu n'approuve pas de tels actes, et une grande colère va fondre sur sa maison. David fut alors touché de repentir et dit : « J'ai péché contre le Seigneur », et il chanta le psaume de la pénitence, attendant la venue du Seigneur qui lave et purifie l'homme tombé sous le pouvoir du péché.

Il en fut de même de Salomon. Lorsqu'il jugeait avec justice, qu'il demandait la sagesse, qu'il édifiait la figure du vrai temple, qu'il racontait les gloires de Dieu, qu'il annonçait la paix destinée aux nations, qu'il préfigurait le royaume du Christ, qu'il prononçait trois mille paraboles pour la venue du Seigneur et cinq mille cantiques à la louange de Dieu, qu'il expliquait la sagesse de Dieu répandue dans la création, en dissertant sur la nature de tout arbre, de toute herbe, de tous les oiseaux, quadrupèdes, reptiles et poissons, et qu'il disait : « Est-ce que vraiment Dieu, que les cieux ne peuvent contenir, habitera sur la terre avec les hommes ? », il plaisait à Dieu et il était admiré des hommes ; tous les rois de la terre cherchaient sa face, afin d'entendre la sagesse que Dieu lui avait départie ; la reine du midi venait vers lui des extrémités de la terre, pour connaître la sagesse qui était en lui. — C'est d'elle que le Seigneur dit qu'elle se dressera, lors du jugement, avec la génération de ceux qui entendaient sa parole et ne croyaient pas en lui, et qu'elle les condamnera : car elle s'est soumise à la sagesse que prêchait un serviteur de Dieu, tandis qu'ils ont méprisé la sagesse que donnait le Fils de Dieu ; Salomon n'était en effet qu'un serviteur, tandis que le Christ était le Fils de Dieu et le Seigneur de Salomon. — Aussi longtemps donc qu'il servit Dieu de façon irréprochable et coopéra à ses « économies », il fut glorifié. Mais quand il prit des femmes de toutes les nations et leur permit d'ériger des idoles en Israël, l'Écriture dit de lui : « Et le roi Salomon aimait les femmes, et il prit des femmes étrangères ; et il arriva qu'au temps de la vieillesse de Salomon son cœur n'était pas parfait avec le Seigneur son Dieu ; les femmes étrangères détournèrent son cœur vers leurs dieux à elles, et Salomon fit le mal devant le Seigneur : il ne suivit pas le Seigneur comme David, son père. Et le Seigneur fut irrité contre Salomon, car son cœur n'était pas parfait avec le Seigneur comme l'avait été le cœur de David, son père. » L'Écriture l'a suffisamment blâmé, comme dit le presbytre, « pour qu'aucune chair ne se glorifie devant Dieu ». Et c'est pourquoi le Seigneur est descendu dans les lieux inférieurs de la terre, afin de porter à ceux-là aussi la bonne nouvelle de sa venue, qui est la rémission des péchés pour ceux qui croient en lui. Or ils ont cru en lui, tous ceux qui par avance avaient espéré en lui, c'est-à-dire ceux qui avaient annoncé par avance sa venue et coopéré à ses « économies », les justes, les prophètes et les patriarches. Et il leur a remis leurs péchés comme à nous, en sorte que nous ne puissions plus leur en faire grief sans réduire à néant la grâce de Dieu. Car, de même que ceux-là ne nous reprochent pas les débauches auxquelles nous nous sommes livrés avant que le Christ se manifestât parmi nous, de même nous n'avons pas le droit d'accuser ceux qui péchèrent avant la venue du Christ. Car « tous » les hommes « sont privés de la gloire de Dieu », et ceux-là sont justifiés — non par eux-mêmes, mais par la venue du Seigneur — qui ont les yeux tendus vers sa lumière.

Et c'est pour notre instruction à nous que leurs actes ont été mis par écrit, d'abord afin que nous sachions qu'il n'y a pour eux et pour nous qu'un seul Dieu, qui n'approuve pas les péchés, même s'ils sont le fait d'hommes illustres, et ensuite afin que nous nous abstenions du mal. Car si les anciens, qui nous ont précédés dans la grâce et pour qui le Fils de Dieu n'avait pas encore souffert, ont encouru de tels reproches pour être tombés dans quelque faute et s'être faits les esclaves de la concupiscence charnelle, que ne souffriront pas ceux qui, maintenant, méprisent la venue du Seigneur et se font les esclaves de leurs voluptés ! Pour ceux-là, la mort du Seigneur fut la rémission de leurs péchés ; mais, pour ceux qui pèchent maintenant, « le Christ ne meurt plus, car la mort n'a plus d'empire sur lui » : il viendra dans la gloire de son Père exiger de ses économes, avec les intérêts, l'argent qu'il leur a confié, et, de ceux à qui

il a donné davantage, il réclamera davantage. Nous ne devons donc pas nous enorgueillir, dit le presbytre, ni censurer les anciens, mais craindre nous-mêmes que, si, après avoir connu le Christ, nous faisons une chose qui déplaît à Dieu, nous ne puissions plus obtenir le pardon de nos fautes et ne soyons exclus de son royaume. C'est pourquoi Paul a dit : « S'il n'a pas épargné les branches naturelles, il pourrait fort bien ne pas t'épargner non plus, toi qui, n'étant qu'un olivier sauvage, as été enté sur l'olivier franc et rendu participant de sa sève. »

Exégèse d'un presbytre : les transgressions du peuple

De même aussi les transgressions du peuple ont été mises par écrit, non pour ceux qui transgressèrent alors, mais pour notre amendement à nous et afin que nous sachions que c'est un seul et même Dieu qu'offensaient ceux-là et qu'offensent maintenant certains de ceux qui se prétendent croyants. L'Apôtre l'a montré très clairement dans l'épître aux Corinthiens, quand il dit : « Je ne veux pas que vous l'ignoriez, frères : nos pères furent tous sous la nuée, tous furent baptisés en Moïse dans la nuée et dans la mer, tous mangèrent le même aliment spirituel et tous burent le même breuvage spirituel — car ils buvaient au rocher spirituel qui les accompagnait, et ce rocher était le Christ —. Cependant Dieu n'eut pas pour agréables la plupart d'entre eux, puisque leurs corps jonchèrent le désert. Or ces choses ont été des figures relatives à nous, afin que nous n'ayons pas de convoitises mauvaises, comme ils en eurent. Ne devenez pas idolâtres comme certains d'entre eux, selon qu'il est écrit : Le peuple s'assit pour manger et boire, puis ils se levèrent pour s'amuser. Ne nous livrons pas à l'impudicité, comme certains d'entre eux s'y livrèrent, et il en tomba vingt-trois mille en un seul jour. Ne tentons pas le Christ, comme certains d'entre eux le tentèrent, et ils périrent par les serpents. Ne murmurez pas, comme certains d'entre eux murmurèrent, et ils périrent par l'exterminateur. Toutes ces choses leur arrivaient en figure, et elles furent mises par écrit pour notre instruction à nous, pour qui la fin des siècles est arrivée. C'est pourquoi que celui qui se croit debout prenne garde de tomber »

Sans équivoque ni contradiction possibles, l'Apôtre montre que c'est un seul et même Dieu qui a jugé ces actes-là et qui exige ceux de maintenant, et il indique le motif pour lequel ils ont été mis par écrit. Aussi sont-ils ignorants et audacieux, voire impudents, tous ceux qui, à cause des transgressions des anciens et de la désobéissance d'un grand nombre, affirment qu'autre était le Dieu de ceux-là, c'est-à-dire l'Auteur du monde — ils le prétendent issu d'une déchéance —, et autre le Père enseigné par le Christ — il s'agit, en fait, de celui que chacun d'eux a imaginé en son esprit.

Car ils ne rendent pas compte des faits suivants :

— de même que là « Dieu n'eut pas pour agréables la plupart d'entre eux » qui péchèrent, de même ici « il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus » ;

— et de même que là les injustes, les idolâtres et les fornicateurs perdirent la vie, de même ici le Seigneur déclare que les gens de cette sorte seront envoyés au feu éternel, et l'Apôtre dit : « Ignorez-vous que les injustes n'hériteront pas du royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisans, ni les rapaces n'hériteront du royaume de Dieu » ; et la preuve qu'il ne s'adresse pas aux gens du dehors, mais à nous, de peur que nous ne soyons jetés hors du royaume de Dieu pour avoir agi de la sorte, c'est qu'il ajoute : « Voilà ce que certains d'entre vous ont été ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu » ;

— et de même que là ont été exclus ceux qui faisaient le mal et corrompaient les autres, de même ici on arrache l'œil, le pied et la main qui scandalisent, afin que le reste du corps ne périsse pas avec eux ; et nous avons ordre, « si quelqu'un, portant le nom de frère, est impudique, ou avare, ou idolâtre, ou médisant, ou ivrogne, ou voleur, de ne pas même manger avec un homme de cette espèce » ; et l'Apôtre dit encore : « Que nul ne vous abuse par de vaines paroles, car c'est à cause de ces choses que la colère de Dieu vient sur les fils de la désobéissance : n'ayez donc aucune part avec eux » ;

— et de même que là les autres partagèrent le châtiment des pécheurs, parce qu'ils les approuvaient et vivaient avec eux, de même ici « un peu de levain corrompt toute la pâte » ;

— et de même que là la colère de Dieu descendit sur les injustes, ici aussi l'Apôtre dit pareillement : « La colère de Dieu va se révéler du haut du ciel contre toute impiété et toute injustice des hommes qui détiennent la vérité captive de l'injustice » ;

— et de même que là la vengeance de Dieu s'appesantit sur les Egyptiens qui lésaient injustement Israël, de même ici le Seigneur déclare : « Dieu ne vengera-t-il donc pas ses élus qui crient vers lui jour et nuit ? En vérité, je vous le dis, il les vengera promptement » ; et l'Apôtre dit dans l'épître aux Thessaloniens : « C'est justice pour Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent et de vous donner, à vous qui êtes affligés, le repos avec nous, lors de la manifestation du Seigneur Jésus du haut du ciel avec les messagers de sa puissance et dans une flamme de feu qui tirera vengeance de ceux qui ne connaissent pas Dieu et de ceux qui n'obéissent pas à l'Évangile du Seigneur Jésus : ils subiront la peine éternelle de la perdition, par le fait de la face du Seigneur et de l'éclat de sa puissance, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et reconnu admirable en tous ceux qui auront cru. »

Ainsi donc, de part et d'autre, c'est le même juste jugement de Dieu; mais là il s'exerçait en figure, pour un temps et avec modération, tandis qu'ici il s'exerce en vérité, pour toujours et avec rigueur : car le feu est éternel, et la colère de Dieu qui va se révéler du haut du ciel « par le fait de la face de notre Seigneur » — selon cette parole de David : « La face du Seigneur est contre ceux qui font le mal, pour faire disparaître de la terre leur souvenir » — infligera un châtiment plus grand à ceux qui tomberont en son pouvoir. Ils sont dès lors bien fous, comme le montrait le presbytre, ceux qui, prétextant les maux soufferts par ceux qui jadis désobéirent à Dieu, tentent d'introduire un autre Père : ils comparent à ces maux, pour le leur opposer, tout ce que le Seigneur, lors de sa venue, a fait pour sauver ceux qui l'ont reçu, la pitié qu'il leur a témoignée; mais ils ne soufflent mot de son jugement ni du sort réservé à ceux qui ont entendu sa parole et ne l'ont pas mise en pratique ; ils oublient qu'il eût mieux valu pour eux n'être pas nés, et qu'il y aura moins de rigueur pour Sodome et Gomorrhe, lors du jugement, que pour la ville qui n'a pas reçu la parole de ses disciples.

Car, de même que dans le Nouveau Testament la foi des hommes envers Dieu s'est accrue, en recevant en supplément le Fils de Dieu, afin que l'homme devînt participant de Dieu; de même que le soin à apporter à la vie morale s'est étendu, puisqu'il nous est commandé de nous abstenir non seulement des actes mauvais, mais encore des pensées mauvaises, des paroles oiseuses et des bouffonneries : de même la perdition de ceux qui n'obéissent pas au Verbe de Dieu, méprisent sa venue et retournent en arrière, s'est amplifiée elle aussi, n'étant plus temporelle, mais étant devenue éternelle. Car tous ceux à qui le Seigneur dira : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, au feu éternel », seront condamnés pour toujours ; et tous ceux à qui il dira : « Venez, les bénis de mon Père, recevez l'héritage du royaume qui vous a été préparé », recevront pour toujours le royaume et progresseront en lui. Il n'y a, en effet, qu'un seul et même Dieu Père, et son Verbe est présent en tout temps à l'humanité, quoique par des « économies » diverses et des opérations multiformes, sauvant depuis le commencement ceux qui sont sauvés, c'est-à-dire ceux qui aiment Dieu et qui, selon leur époque, suivent son Verbe, et condamnant ceux qui sont condamnés, c'est-à-dire ceux qui oublient Dieu et qui blasphèment et méprisent son Verbe.

Exégèse d'un presbytre : l'aveuglement des Egyptiens et l'endurcissement de Pharaon

Car, sans même s'en rendre compte, les hérétiques dont nous venons de parler accusent le Seigneur en qui ils prétendent croire. Ils s'en prennent en effet à Celui qui jadis, pour un temps, condamna les désobéissants et frappa les Egyptiens, tandis qu'il sauvait ceux qui lui obéissaient : mais ce reproche n'atteindra pas moins le Seigneur, qui condamne pour l'éternité ceux qu'il condamne et absout pour l'éternité ceux qu'il absout. Celui-ci se trouvera même, d'après leur sentiment, avoir été la cause du plus grand des péchés pour ceux qui mirent la main sur lui et le transpercèrent : car, s'il n'était pas venu de la sorte, ils ne fussent point devenus meurtriers du Seigneur, tout comme, s'il ne leur avait point envoyé les prophètes, ils ne les eussent point tués, non plus que les apôtres. Donc, à ceux qui nous accusent et qui disent : Si les Égyptiens n'avaient pas été frappés et, en poursuivant Israël, n'avaient pas été noyés dans la mer, Dieu n'eût pu sauver son peuple, — s'opposera ceci : Si, d'aventure, les Juifs n'étaient pas devenus meurtriers du Seigneur — ce qui leur a fait perdre la vie éternelle — et si, en tuant les apôtres et en persécutant l'Église, ils n'étaient pas tombés dans l'abîme de la colère, nous n'eussions pu être sauvés. Car, comme ceux-là ont été sauvés moyennant l'aveuglement des Égyptiens, nous l'avons été à notre tour moyennant celui des Juifs : la mort du Seigneur est en effet la condamnation de ceux qui l'ont crucifié et n'ont pas cru en sa venue, mais elle est le salut de ceux qui croient en lui. Car l'Apôtre dit dans la deuxième épître aux Corinthiens : « Nous sommes pour Dieu la bonne odeur du Christ parmi ceux qui sont sauvés et parmi ceux qui se perdent : aux uns une odeur de mort pour la mort, aux autres une odeur

de vie pour la vie. » Pour qui donc est-il une odeur de mort pour la mort ? Pour ceux qui ne croient pas et ne sont pas soumis au Verbe de Dieu. Et quels sont ceux qui, déjà autrefois, se livrèrent eux-mêmes à la mort ? Ceux qui ne croyaient pas et n'étaient pas soumis à Dieu. En revanche, quels sont ceux qui furent sauvés et reçurent l'héritage ? Ceux qui croyaient en Dieu et avaient gardé l'amour envers lui, comme Caleb fils de Jéphoné et Jésus fils de Navé, ainsi que les enfants innocents qui n'avaient pas parlé contre Dieu et n'avaient pas eu la pensée du mal. Et quels sont ceux qui, maintenant, sont sauvés et reçoivent la vie ? Ne sont-ce pas ceux qui aiment Dieu, qui croient en ses promesses et qui sont « de petits enfants par la malice » ?

Mais, objectent-ils, Dieu a endurci le cœur de Pharaon et de ses serviteurs. — Que ne lisent-ils donc, ceux qui profèrent cette accusation, le passage de l'Évangile où les disciples disent au Seigneur : « Pourquoi leur parles-tu en paraboles ? » et où le Seigneur leur répond : « Parce qu'à vous il a été donné de connaître les mystères du royaume des cieux ; mais à eux je parle en paraboles pour que voyant ils ne voient pas et qu'entendant ils n'entendent pas, afin que s'accomplisse à leur endroit la prophétie d'Isaïe qui dit : Épaissis le cœur de ce peuple, obstrue leurs oreilles et aveugle leurs yeux. Pour vous, heureux vos yeux, qui voient ce que vous voyez, et vos oreilles, qui entendent ce que vous entendez ! » Ainsi, un seul et même Seigneur apporte l'aveuglement à ceux qui ne croient pas et ne font aucun cas de lui — comme le soleil, sa créature, le fait pour ceux qui, à cause de quelque maladie de leurs yeux, ne peuvent regarder sa lumière —, tandis qu'à ceux qui croient en lui et le suivent il donne une plus pleine et plus grande illumination de l'intelligence. De la même manière, l'Apôtre dit, lui aussi, dans la deuxième épître aux Corinthiens : «... chez qui Dieu a aveuglé l'esprit des incrédules de ce siècle, pour que ne brille point l'éclat de l'Évangile de la gloire du Christ. » Et derechef dans l'épître aux Romains : « Et comme ils ne se sont pas souciés de connaître Dieu, Dieu les a livrés à leur intelligence pervertie pour faire ce qui ne convient pas. » Et dans la deuxième épître aux Thessaloniens il dit ouvertement, parlant de l'Antéchrist : « C'est pourquoi Dieu leur enverra une Puissance d'égarement, pour qu'ils croient au mensonge, afin que soient condamnés tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, mais se seront complu dans l'iniquité. » Si donc, maintenant encore, Dieu, qui sait toutes choses à l'avance, livre à leur propre incrédulité tous ceux qu'il sait devoir être incrédules, et s'il détourne sa face des hommes de cette sorte en les abandonnant aux ténèbres qu'ils se sont eux-mêmes choisies, qu'y a-t-il d'étonnant si, jadis aussi, il livra à leur propre incrédulité ceux qui devaient être incrédules, en l'occurrence Pharaon avec son entourage ? Comme le Verbe le dit à Moïse du sein du buisson : « Je sais que Pharaon, roi d'Égypte, ne vous laissera pas partir, si ce n'est contraint par une main puissante. » Et tout comme le Seigneur parlait en paraboles et produisait l'aveuglement en Israël, afin que, voyant, ils ne voient pas — car il connaissait leur incrédulité —, de cette même manière il endurcissait aussi le cœur de Pharaon, afin que celui-ci, tout en voyant que c'était le doigt de Dieu qui faisait sortir le peuple, ne le crût pas et se précipitât même dans l'océan de l'incrédulité, s'imaginant que leur exode avait lieu à la faveur d'une opération magique et que la mer Rouge livrait passage au peuple non par la puissance de Dieu, mais par un phénomène naturel.

Exégèse d'un presbytre : les dépouilles des Égyptiens

Quant à ceux qui se répandent en critiques et en accusations parce que, lors de l'exode, le peuple partit après avoir, sur l'ordre de Dieu, reçu des Égyptiens des objets de toute sorte et des vêtements dont fut fait le tabernacle dans le désert, ceux-là font eux-mêmes la preuve qu'ils ignorent les jugements de Dieu et ses « économies », comme disait encore le presbytre. Si, en effet, dans l'exode figuratif, Dieu n'avait pas consenti à cela, aujourd'hui, dans notre exode véritable, c'est-à-dire dans la foi par laquelle nous sommes sortis du milieu des gentils, nul ne pourrait être sauvé. Car nous avons tous derrière nous un avoir, grand ou petit, que nous avons acquis « par le Mammon de l'iniquité ». D'où viennent en effet les maisons où nous habitons, les vêtements que nous portons, les objets dont nous usons, bref, tout ce qui sert à notre vie quotidienne, sinon de ce que nous avons acquis par la cupidité lorsque nous étions païens, ou de ce que nous avons reçu de nos parents, proches et amis païens qui l'avaient acquis par l'injustice, pour ne rien dire de ce que nous acquérons encore maintenant, alors que nous sommes dans la foi ? Car quel est le vendeur qui ne veut pas tirer parti de l'acheteur ? Et quel est l'acheteur qui ne veut pas tirer parti du vendeur ? Et quel est le commerçant qui ne se livre pas au commerce pour en tirer sa subsistance ? Et même les fidèles qui sont dans le palais impérial, ne tirent-ils pas des biens de César ce qui est nécessaire à leur usage, et chacun d'eux ne donne-t-il pas, selon ses possibilités, à ceux qui sont

dépourvus ? Car les Egyptiens étaient redevables au peuple non seulement de leurs biens, mais de leur vie, du fait de la bonté ancienne du patriarche Joseph. Mais de quoi nous sont-ils redevables, les païens de qui nous recevons profits et avantages ? Tout ce qu'ils produisent par leur labeur, nous, qui sommes dans la foi, nous l'utilisons sans avoir à fournir aucun labeur.

De plus, le peuple était réduit par les Egyptiens à la pire des servitudes, selon ce que dit l'Écriture : « Et les Egyptiens opprimaient les fils d'Israël et leur rendaient la vie odieuse par de durs travaux, argile, briques et tous les travaux des champs, tous travaux auxquels ils les assujettissaient de force. » Et ils leur bâtirent des villes fortes en peinant beaucoup, et ils accrurent leur fortune, de longues années durant, par toute espèce d'esclavage, cependant que ceux-ci, non contents d'être ingrats envers eux, voulaient les faire tous périr. Quelle injustice y eut-il donc de leur part, s'ils reçurent peu de chose pour leurs multiples labeurs et si, alors qu'ils auraient pu, sans cet esclavage, posséder de grands biens en propre et partir riches, ils partirent indigents, n'ayant reçu qu'un salaire infime en retour de leur long esclavage ? C'est comme si un homme libre, après avoir été enlevé de force par un autre, l'avoir servi comme esclave de longues années durant et avoir accru sa fortune, en obtenait ensuite quelque secours : cet homme pourrait paraître entrer en possession d'une partie des biens de son maître, mais en réalité il partirait après n'avoir reçu que peu de chose en retour de ses multiples labeurs et des grandes richesses acquises grâce à lui ; et si quelqu'un l'accusait alors d'avoir agi injustement, c'est bien plutôt ce dernier qui se montrerait un injuste juge à l'égard de l'homme qui aurait été réduit de force en esclavage. Or il en va de même aussi de ces gens-là : ils font un crime au peuple d'avoir reçu peu de chose pour ses multiples labeurs, mais ils ne s'accusent pas eux-mêmes des faveurs qui leur échoient du fait de leurs ancêtres païens et, sans avoir jamais servi de force les païens, ils ne laissent pas de recevoir d'eux les plus grands avantages ; ils taxent ceux-là d'injustice pour avoir reçu en retour de leurs propres labeurs, comme nous l'avons déjà dit, quelques objets d'or et d'argent non monnayés, mais — nous dirons la vérité, même si elle doit paraître ridicule à certains — quand eux-mêmes, grâce au labeur d'autrui, portent dans leurs ceintures de l'or, de l'argent et du cuivre monnayés, avec l'inscription et l'effigie de César, ils prétendent agir conformément à la justice.

Et si l'on faisait une comparaison entre nous et ceux-là, qui paraîtrait avoir reçu le plus justement ? le peuple, des Égyptiens qui leur étaient redevables de tout ? ou nous-mêmes, des Romains et autres nations qui n'ont aucune dette de ce genre à notre endroit ? Au surplus, le monde est en paix grâce à eux, de sorte que nous puissions voyager sans crainte, par terre et par mer, partout où nous voulons. A des gens de cette sorte conviendra donc bien la parole du Seigneur qui dit : « Hypocrite, ôte d'abord la poutre de ton œil, et alors tu verras à ôter la paille de l'œil de ton frère. » En effet, si celui qui te fait ces reproches et se vante de sa gnose s'était séparé de la société des païens, s'il n'avait rien qui fût à autrui, s'il vivait complètement nu, sans chaussures ni toit, dans les montagnes, à la façon d'un de ces animaux qui se nourrissent d'herbe, peut-être serait-il pardonnable, parce qu'il ignorerait les nécessités de notre vie. Mais s'il a part à tous les biens dits d'autrui et s'il critique leur préfiguration, il fait la preuve de son injustice, en retournant contre lui-même son accusation, puisqu'il se trouvera porter sur lui ce qui est à autrui et désirer ce qui n'est pas à lui. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Ne jugez pas afin de n'être pas jugés, car, de la façon dont vous jugez, vous serez jugés vous-mêmes. » Non certes qu'il faille laisser le champ libre aux pécheurs et approuver leurs méfaits : mais nous ne devons pas juger les « économies » de Dieu de façon injuste, alors qu'il a préfiguré toutes choses avec justice. Car il savait que nous ferions le bien au moyen de ressources que nous posséderions pour les avoir reçues d'autrui : « Que celui, dit-il, qui a deux tuniques en donne une à qui n'en a pas, et que celui qui a de quoi manger en fasse autant » ; et encore : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu » ; et encore : « Quand tu fais l'aumône, que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite » ; et toutes les autres œuvres de bienfaisance par lesquelles nous sommes justifiés en donnant nos propres biens comme à partir de biens étrangers, — étrangers, dis-je, non en ce sens que ce monde serait étranger à Dieu, mais parce que ces choses que nous donnons, nous les possédons pour les avoir reçues d'autres hommes qui, à l'instar des Egyptiens, ignoraient Dieu ; et par ces dons nous érigeons en nous-mêmes le tabernacle de Dieu, puisque Dieu habite en ceux qui font le bien, selon ce que dit le Seigneur : « Faites-vous des amis avec le Mammon de l'iniquité, pour que ceux-ci, lorsque vous serez fugitifs, vous reçoivent dans les tabernacles éternels » : car ce que nous avons acquis par l'injustice lorsque nous étions païens, tout cela, une fois devenus croyants, nous le mettons au service du Seigneur et nous sommes par là justifiés. Il était donc nécessaire que tout cela fût préformé dans une figure et que le tabernacle de Dieu fût fait au

moyen des objets en question : ceux-là les reçurent en toute justice, comme nous l'avons montré, et nous, nous fûmes annoncés par avance en eux, puisque nous devons servir Dieu au moyen de biens étrangers. Car tout l'exode du peuple hors de l'Égypte sous l'action de Dieu fut une figure et une image de l'exode de l'Église hors de la gentilité. C'est pourquoi aussi, à la fin, cette Église sortira d'ici-bas pour entrer dans son héritage, que lui donnera non pas Moïse, serviteur de Dieu, mais Jésus, le Fils de Dieu. Et, si l'on examine attentivement ce que les prophètes ont dit de la fin et ce que Jean, le disciple du Seigneur, a vu dans l'Apocalypse, on constatera que la gentilité tout entière subira alors ces mêmes plaies dont jadis l'Égypte seule fut frappée.

Exégèse d'un presbytre : les filles et l'épouse de Lot

En nous donnant de telles explications à propos des anciens, le presbytre nom réjouissait. Il disait encore : Les fautes pour lesquelles les Écritures elles-mêmes blâment les patriarches et les prophètes, nous ne devons pas, quant à nous, les leur reprocher, ni nous faire semblables à Cham, qui railla l'indécence de son père et encourut la malédiction ; nous devons plutôt rendre grâces à Dieu pour eux de ce que ces péchés leur ont été remis lors de la venue de notre Seigneur, car, disait le presbytre, eux-mêmes rendent grâces pour notre salut et s'en réjouissent. Quant aux actes que les Écritures ne blâment pas, mais se contentent de rapporter, nous ne devons pas nous en faire les dénonciateurs, car nous ne sommes pas plus zélés que Dieu ni ne pouvons être « au-dessus du Maître » ; nous devons plutôt en chercher la portée figurative, car aucun des actes que l'Écriture rapporte sans les réprouver n'est dépourvu de signification.

Ce fut le cas de Lot, lorsqu'il emmena de Sodome ses filles, qui conçurent de leur père, et lorsqu'il abandonna dans la contrée sa femme, devenue statue de sel jusqu'à ce jour. Car, pour n'avoir point agi par sa volonté ni par désir charnel et pour n'avoir eu ni la perception ni la pensée de cet acte, Lot accomplit une figure. Comme le dit l'Écriture : « L'aînée entra et coucha avec son père cette nuit-là, et Lot ne s'aperçut ni de son coucher ni de son lever. » Et pour la cadette de même : « Il ne s'aperçut, est-il dit, ni de son coucher ni de son lever. » Et ainsi, par là même que cet homme était dans l'ignorance et n'était pas l'esclave du plaisir, une « économie » s'accomplissait, par le moyen de laquelle étaient signifiées les deux filles, c'est-à-dire les deux assemblées qui conçurent d'un seul et même Père sans plaisir charnel. Car il n'y avait personne d'autre qui pût leur donner semence vitale et fructification d'enfants, selon qu'il est écrit : « Et l'aînée dit à la cadette : Notre père est vieux, et il n'y a personne sur la terre pour venir vers nous, selon l'usage de toute la terre. Viens, faisons boire du vin à notre père et couchons avec lui, et suscitons de notre père une postérité. »

Elles parlaient ainsi parce qu'elles s'imaginaient naïvement que tous les hommes avaient péri à l'instar des habitants de Sodome et que la colère de Dieu s'était déchaînée sur toute la terre : aussi étaient-elles excusables, puisqu'elles croyaient être restées seules avec leur père pour la conservation du genre humain, et c'est pour ce motif qu'elles abusèrent de leur père. D'autre part, leurs paroles signifiaient que personne d'autre ne pouvait rendre mères l'aînée et la cadette des deux assemblées, hormis notre Père. Or le Père du genre humain, c'est le Verbe de Dieu, comme l'a montré Moïse en disant : « Celui-ci n'est-il pas ton Père qui t'a acquis, t'a fait et t'a créé ? » Quand donc celui-ci a-t-il répandu dans le genre humain la semence vitale, c'est-à-dire l'Esprit de la rémission des péchés par lequel nous sommes vivifiés ? N'est-ce pas lorsqu'il se régala avec les hommes et buvait du vin sur la terre : « Le Fils de l'homme, dit-il, est venu mangeant et buvant » ? Et n'est-ce pas aussi lorsque, s'étant étendu, il s'endormit et prit son sommeil, comme il le dit lui-même en David : « Je me suis endormi et j'ai pris mon sommeil » ? Et la preuve qu'il faisait cela dans une communion de vie avec nous, c'est qu'il dit encore : « Et mon sommeil m'a été doux. » Tout cela était signifié par Lot : car la semence du Père de toutes choses, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu, par l'entremise de qui toutes choses ont été faites, s'est mélangée et unie à la chair, c'est-à-dire à l'ouvrage modelé par Dieu, et c'est par ce mélange et cette union que les deux assemblées ont produit comme fruit, du fait de leur Père, des fils vivants pour le Dieu vivant.

Entre-temps, l'épouse était abandonnée près de Sodome, non plus chair corruptible, mais statue de sel demeurant pour toujours et montrant en elle-même par les phénomènes naturels ce qui est habituel à l'homme, parce que l'Église aussi, qui est « le sel de la terre », a été abandonnée dans la région de ce monde pour y subir les vicissitudes humaines ; et, tandis que lui sont continuellement arrachés des membres, elle demeure la statue de sel inentamée, c'est-à-dire le soutien de la foi, affermissant ses fils et

les envoyant au-devant d'elle vers leur Père.

Conclusion : unité des Testaments

C'est de cette manière que le presbytre, disciple des apôtres, discourait sur les deux Testaments, montrant qu'ils proviennent d'un seul et même Dieu. Car il n'y a pas d'autre Dieu en dehors de Celui qui nous a faits et modelés, et dépourvus de consistance sont les propos de ceux qui disent que notre monde a été fait par l'intermédiaire d'Ange, ou par l'intermédiaire de quelque autre Puissance, ou par un autre Dieu. Si, en effet, quelqu'un s'écarte de l'Auteur de toutes choses et admet que notre monde ait été fait par un autre ou par l'intermédiaire d'un autre, il est fatal qu'un tel homme tombe dans une foule d'absurdités et de contradictions dont il ne pourra se justifier, ni au regard de la vraisemblance, ni au regard de la vérité. Et voilà pourquoi ceux qui introduisent d'autres enseignements nous cachent la conception qu'ils ont eux-mêmes de Dieu, sachant la faiblesse et la futilité de leur doctrine et redoutant une défaite qui mettrait en péril leur existence. En revanche, si quelqu'un croit au seul Dieu qui a fait toutes choses par son Verbe — comme le dit Moïse : « Et Dieu dit : Que la lumière soit ! et la lumière fut », et l'Évangile : « Toutes choses ont été faites par son entremise et, sans lui, rien n'a été fait », et l'apôtre Paul pareillement : « Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et à travers tous et en nous tous » —, tout d'abord celui-là sera « attaché à la tête, par laquelle le corps tout entier est coordonné et uni et, grâce à toutes les jointures de distribution, selon la mesure de chaque partie, opère la croissance du corps pour son édification dans la charité » ; ensuite toute parole des Écritures aura pour lui une signification pleinement assurée, pourvu qu'il lise ces Écritures d'une manière attentive auprès des presbytres qui sont dans l'Église, puisque c'est auprès d'eux que se trouve la doctrine des apôtres, comme nous l'avons montré.

Or les apôtres ont tous enseigné qu'il y eut deux Testaments chez deux peuples, mais qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu à les avoir dispensés l'un et l'autre pour le profit des hommes qui, à mesure que ces Testaments seraient donnés, devaient croire en Dieu : c'est ce que nous avons montré, par l'enseignement même des apôtres, dans notre troisième livre. Nous avons montré aussi que ce n'est pas inutilement, sans raison, au hasard, que fut donné le premier Testament : d'une part, il courba sous une servitude à l'égard de Dieu ceux à qui il était donné, et cela en vue de leur propre avantage, car Dieu n'avait nul besoin du service des hommes ; d'autre part, il montra une figure des choses célestes, parce que l'homme ne pouvait encore voir de ses yeux les choses de Dieu, il offrit une image anticipée des réalités de l'Église, pour que fût affermie notre foi, et il renferma une prophétie de l'avenir, afin que l'homme apprît que Dieu sait par avance toutes choses.

4. UNE LECTURE ECCLÉSIALE DES ÉCRITURES : L'ANCIEN TESTAMENT, PROPHÉTIE MULTIPLE ET UNE

Le disciple spirituel juge tous les hommes

Un tel disciple, vraiment « spirituel » — pour avoir reçu l'Esprit de Dieu qui fut depuis le commencement avec les hommes dans toutes les « économies » de Dieu, prédisant l'avenir, montrant le présent et racontant le passé —, « juge tous les hommes et n'est lui-même jugé par personne ».

Il juge les gentils : ils servent la créature au lieu du Créateur et, en suivant leur intelligence dépravée, ils dépensent en pure perte toute leur activité.

Il juge aussi les Juifs : ils n'ont pas reçu le Verbe de liberté, ni voulu être affranchis alors qu'ils avaient au milieu d'eux le Libérateur ; à contretemps et en dehors de la Loi, ils ont affecté de rendre à Dieu un culte dont celui-ci n'a nul besoin ; ils n'ont pas reconnu la venue du Christ que celui-ci effectua pour le salut des hommes ; ils n'ont pas voulu comprendre que tous les prophètes avaient annoncé deux venues de celui-ci : — la première, lors de laquelle il fut un homme couvert de plaies et sachant supporter l'infirmité, assis sur le petit d'une ânesse, rejeté par les bâtisseurs, mené comme un agneau à regorgement, par l'extension de ses mains détruisant Amalec et rassemblant des extrémités de la terre dans le bercail du Père les enfants dispersés, se souvenant de ses morts qui s'étaient endormis dans les temps antérieurs et descendant vers eux pour les libérer et les sauver — et la deuxième, lors de laquelle il viendra sur les nuées, amenant le Jour qui est brûlant comme une fournaise, frappant la terre de la parole de sa bouche et, du souffle de ses lèvres, tuant les impies, ayant en mains le van, purifiant son aire,

rassemblant le froment dans le grenier et brûlant la paille dans un feu inextinguible.

Il juge aussi la doctrine de Marcion. Comment peut-il y avoir deux Dieux séparés l'un de l'autre par une distance infinie ? Ou comment sera-t-il bon, celui qui, alors qu'ils relèvent d'un autre, détourne les hommes de leur Créateur et les convie dans son propre royaume ? Pourquoi sa bonté fait-elle défaut, en ne les sauvant pas tous ? Pourquoi, tout en paraissant bon envers les hommes, est-il souverainement injuste envers leur Créateur, qu'il dépouille de son bien ? Comment, si le Seigneur était issu d'un autre Père, pouvait-il sans injustice déclarer que le pain appartenant à notre création était son corps et affirmer que le mélange de la coupe était son sang ? Pourquoi se déclarait-il Fils de l'homme, s'il n'avait pas subi la naissance humaine ? Comment pouvait-il nous remettre des péchés qui faisaient de nous les débiteurs de notre Créateur et Dieu ? Et, s'il n'était pas chair, mais n'avait que l'apparence d'un homme, comment put-il être crucifié, comment du sang et de l'eau purent-ils sortir de son côté transpercé ? Quel était le corps qu'embaumèrent les embaumeurs, et quel était celui qui ressuscita d'entre les morts ?

Il juge aussi tous les disciples de Valentin. Ils confessent des lèvres un seul Dieu Père de qui viennent toutes choses, mais ils disent que Celui qui a fait toutes choses est le fruit d'une déchéance. De même ils confessent des lèvres un seul Seigneur, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, mais dans leur pensée ils octroient une émission distincte au Monogène, une autre au Verbe, une autre au Christ et une autre encore au Sauveur : de la sorte, selon eux, tous sont dits ne faire qu'un, mais chacun d'eux n'en est pas moins conçu à part et n'en possède pas moins son émission distincte suivant son rang de syzygie. Ainsi donc les lèvres des gens de cette sorte accèdent seules à l'unité ; quant à leur pensée et à leur esprit, qui, en scrutant les profondeurs, s'écartent de cette unité, ils tomberont sous le multiple jugement de Dieu. Car ils seront interrogés sur leurs inventions mensongères par le Christ, qu'ils disent être postérieur au Plérôme des trente Eons et dont ils affirment — comme s'ils avaient fait eux-mêmes l'accouchement ! — que l'émission eut lieu après une déchéance et à cause de la passion survenue en Sagesse. Ils auront pour accusateur leur propre prophète, Homère, à l'école de qui ils ont imaginé tout cela et qui dit : « Il m'est odieux à l'égal des portes de l'Hadès, celui qui cache une chose en son cœur et en profère une autre. » Il juge aussi les bavardages des « Gnostiques » aux opinions fausses, en démontrant qu'ils sont les disciples de Simon le Magicien.

Il juge aussi les Ebionites. Comment les hommes peuvent-ils être sauvés, si Dieu n'était pas celui qui opéra leur salut sur la terre ? Ou comment l'homme ira-t-il à Dieu, si Dieu n'est pas venu à l'homme ? Comment les hommes déposeront-ils la naissance de mort, s'ils ne sont pas régénérés, par le moyen de la foi, dans la naissance nouvelle qui fut donnée contre toute attente par Dieu en signe de salut, celle qui eut lieu du sein de la Vierge ? Ou comment recevront-ils de Dieu la filiation adoptive, s'ils demeurent en cette naissance qui est selon l'homme en ce monde ? Comment avait-il plus que Salomon ou plus que Jonas et comment était-il le Seigneur de David, s'il était de la même substance qu'eux ? Comment eut-il abattu celui qui était fort contre l'homme, qui avait vaincu l'homme et le tenait en son pouvoir, comment eut-il triomphé du vainqueur et libéré le vaincu, s'il n'avait été supérieur à l'homme vaincu ? Or, supérieur à l'homme, qui fut fait à la ressemblance de Dieu, et plus excellent que lui, quel autre pouvait l'être hormis le Fils de Dieu, à la ressemblance de qui l'homme fut fait ? Voilà pourquoi, à la fin, le Fils de Dieu lui-même a montré la ressemblance, en se faisant homme et en assumant en lui-même l'antique ouvrage modelé, comme nous l'avons montré dans le livre précédent.

Il juge aussi ceux qui introduisent la pure apparence. Comment peuvent-ils croire argumenter véritablement, si leur Maître n'a été qu'une pure apparence ? Comment peuvent-ils tenir de lui quelque chose de ferme, s'il a été pure apparence et non réalité ? Comment peuvent-ils avoir véritablement part au salut, si Celui en qui ils se targuent de croire ne s'est montré qu'en apparence ? Tout est donc apparence chez eux, et non réalité : on se demandera dès lors si eux aussi, n'étant pas des hommes, mais des animaux sans raison, n'offriraient pas à la multitude de pures apparences d'hommes.

Il juge aussi les faux prophètes, qui n'ont pas reçu de Dieu le charisme prophétique et n'ont pas la crainte de Dieu, mais qui, par vaine gloire, ou par appât du lucre, ou sous quelque autre influence du mauvais esprit, feignent de prophétiser et mentent à la face de Dieu.

Il juge aussi les fauteurs de schismes, qui sont vides de l'amour de Dieu et visent à leur propre avantage, non à l'unité de l'Eglise ; qui, pour les motifs les plus futiles, déchirent et divisent le grand et glorieux corps du Christ et, autant qu'il est en leur pouvoir, lui donnent la mort ; qui parlent de paix et font la guerre et, en toute vérité, « filtrent le moucheron et avalent le chameau » : car il ne peut venir d'eux aucune réforme dont l'ampleur égale celle des dommages causés par le schisme.

Il juge enfin tous ceux qui sont en dehors de la vérité, c'est-à-dire qui sont en dehors de l'Eglise.

Le disciple spirituel n'est jugé par personne

« Quant à lui, il n'est jugé par personne », car tout, chez lui, possède une inébranlable fermeté :
— à l'égard du seul Dieu tout-puissant, « de qui viennent toutes choses », c'est une foi totale;
— à l'égard du Fils de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, « par qui viennent toutes choses », et de ses « économies », par lesquelles s'est fait homme le Fils de Dieu, c'est une conviction ferme;
— à l'égard de l'Esprit de Dieu, qui procure la connaissance de la vérité, qui met les « économies » du Père et du Fils sous les yeux des hommes, selon chaque génération, comme le veut le Père, c'est une connaissance vraie, comportant : l'enseignement des apôtres ; l'organisme originel de l'Eglise répandu à travers le monde entier ; la marque distinctive du Corps du Christ, consistant dans la succession des évêques auxquels les apôtres remirent chaque Eglise locale; parvenue jusqu'à nous, une conservation immuable des Ecritures, impliquant trois choses : un compte intégral, sans addition ni soustraction, une lecture exempte de fraude et, en accord avec ces Écritures, une interprétation légitime, appropriée, exempte de danger et de blasphème ;
enfin, le don suréminent de l'amour, plus précieux que la connaissance, plus glorieux que la prophétie, supérieur à tous les autres charismes.

Voilà pourquoi l'Eglise, en tout lieu, à cause de son amour pour Dieu, envoie sans cesse au-devant d'elle une multitude de martyrs vers le Père. Quant à tous les autres, non seulement ils sont incapables de montrer cette chose chez eux, mais ils nient qu'un tel témoignage soit même nécessaire : le vrai témoignage, à les en croire, c'est leur doctrine. Aussi bien, durant tout le temps depuis lequel le Seigneur est apparu sur la terre, c'est à peine si l'un ou l'autre d'entre eux, comme s'il avait lui aussi obtenu miséricorde, a porté l'opprobre du Nom avec nos martyrs et a été conduit avec eux au supplice, comme une sorte de surcroît dont on les eût gratifiés. Car l'opprobre de ceux qui souffrent persécution pour la justice, qui endurent toutes sortes de tourments et qui sont mis à mort pour l'amour de Dieu et la confession de son Fils, seule l'Église le supporte purement : sans cesse mutilée, sur-le-champ elle accroît ses membres et retrouve son intégrité, de la même manière que son image, la femme de Lot devenue statue de sel. Il en va d'elle comme des anciens prophètes, qui souffrirent persécution, selon ce que dit le Seigneur : « C'est ainsi qu'ils ont persécuté les prophètes qui furent avant vous » : parce que — encore que d'une manière nouvelle — le même Esprit repose sur elle, elle souffre persécution de la part de ceux qui ne reçoivent pas le Verbe de Dieu. Car les prophètes, en plus de tout le reste de leur prophétie, avaient prophétisé aussi cela, à savoir que ceux sur qui reposerait l'Esprit de Dieu, qui obéiraient au Verbe du Père et le serviraient de tout leur pouvoir, ceux-là seraient persécutés, lapidés et mis à mort : car les prophètes préfiguraient en eux-mêmes tout cela, à cause de leur amour pour Dieu et à cause de son Verbe.

Comment le disciple spirituel interprète les prophéties des Écritures

Car, parce qu'ils étaient eux aussi les membres du Christ, chacun d'entre eux manifestait la prophétie selon qu'il était un membre déterminé, cependant que tous, malgré leur nombre, n'en préfiguraient et n'en annonçaient pas moins un seul personnage. De même que par nos membres s'exprime l'activité de tout notre corps, mais que l'attitude de tout l'homme ne s'exprime pas par un seul membre mais par tous, ainsi en était-il des prophètes : tous préfiguraient un seul personnage, mais chacun d'eux accomplissait l'« économie » selon qu'il était un membre déterminé et prophétisait l'action du Christ qui se rapportait à ce membre.

Les uns, en effet, l'ont vu dans la gloire : c'était sa vie glorieuse auprès du Père, à la droite de celui-ci, qu'ils contemplaient.

D'autres l'ont vu venir sur les nuées en qualité de Fils de l'homme et ont dit de lui : « Ils verront celui qu'ils ont transpercé » : ils signifiaient par là cette venue dont lui-même dit : « Est-ce que le Fils de l'homme, lors de sa venue, trouvera la foi sur la terre ? » et dont Paul dit : « C'est justice pour Dieu que de rendre l'affliction à ceux qui vous affligent et de vous donner, à vous qui êtes affligés, le repos avec nous, quand le Seigneur Jésus apparaîtra du ciel avec les messagers de sa puissance et dans une flamme de feu. »

D'autres lui ont décerné le titre déjuge et ont dit que le Jour du Seigneur serait brûlant comme une fournaise, « car il rassemble le froment dans son grenier et il brûlera la paille au feu qui ne s'éteint pas » : par là ils menaçaient les incrédules, dont le Seigneur lui-même dit : « Allez-vous-en loin de moi, maudits, au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges », et dont l'Apôtre dit pareillement : « Ils subiront la peine éternelle de la perdition, par le fait de la face du Seigneur et de l'éclat de sa puissance, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et reconnu admirable en ceux qui auront cru. »

D'autres encore ont dit : « Tu l'emportes en splendeur et en beauté sur les fils des hommes », et encore : « ? Dieu, ton Dieu t'a oint d'une huile d'allégresse plus que ceux qui ont part à toi », et encore : « Ceins ton épée sur ta cuisse, ô héros, dans ta splendeur et ta beauté ; tends ton arc, avance avec succès et règne en faveur de la vérité, de la douceur et de la justice », et ainsi de suite : c'est sa splendeur, sa beauté et son allégresse dans son royaume, plus éclatantes et plus excellentes que celles de tous ses sujets, qu'ils indiquaient par là, afin que leurs auditeurs eussent le désir de s'y trouver en faisant ce qui plaît à Dieu. D'autres encore ont dit : « Il est homme, et pourtant qui le connaîtra? », et encore : « J'allai vers la prophétesse et elle mit au monde un fils ; son nom est : Conseiller merveilleux, Dieu fort », et ils ont prêché l'Emmanuel né de la Vierge : par là ils faisaient connaître l'union du Verbe de Dieu avec l'ouvrage par lui modelé, à savoir que le Verbe se ferait chair, et le Fils de Dieu, Fils de l'homme ; que lui, le Pur, ouvrirait d'une manière pure le sein pur qui a régénéré les hommes en Dieu et qu'il a lui-même fait pur ; que, s'étant fait cela même que nous sommes, il n'en serait pas moins le « Dieu fort », Celui qui possède une génération inexprimable.

D'autres ont dit : « De Sion le Seigneur a parlé, et de Jérusalem il a fait entendre sa voix », et encore : « Dieu est connu en Judée » : ils signifiaient par là sa venue de la Judée.

D'autres encore ont dit que Dieu viendrait du midi et de la montagne de Pharan : ils disaient par là sa venue de Bethléem, comme nous l'avons montré dans le livre précédent ; car c'est de là qu'est venu le chef qui pâit le peuple du Père.

D'autres ont dit : « Grâce à sa venue le boiteux bondira comme le cerf, la langue des bègues sera nette, les yeux des aveugles s'ouvriront et les oreilles des sourds entendront », et encore : « Les mains défaillantes et les genoux chancelants s'affermiront », et encore : « Les morts gisant dans les tombeaux ressusciteront », et encore : « Il a pris sur lui nos infirmités et porté nos maladies » : ils annonçaient par là les guérisons opérées par lui.

Certains ont dit qu'il serait un homme méprisé, sans gloire et sachant supporter l'infirmité ; qu'il viendrait à Jérusalem assis sur le petit d'une ânesse ; qu'il présenterait son dos aux fouets et ses joues aux soufflets ; que, tel un agneau, il serait conduit à regorgement ; qu'il serait abreuvé de vinaigre et de fiel, abandonné de ses amis et de ses proches ; qu'il étendrait ses mains durant tout le jour ; qu'il serait un objet de risée et d'insultes pour les spectateurs, que ses vêtements seraient partagés et sa tunique tirée au sort, et qu'il descendrait dans la poussière de la mort, et ainsi de suite : ils prophétisaient par là sa venue comme homme, et comment il fit son entrée à Jérusalem, où il souffrit sa Passion et fut crucifié et endura tous les tourments susdits.

D'autres ont dit : « Le Seigneur, le Saint d'Israël, s'est souvenu de ses morts qui dormaient dans la terre du tombeau, et il est descendu vers eux pour les en tirer, pour les sauver » : ils donnaient par là la raison pour laquelle il souffrit tout cela.

D'autres ont dit : « En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi et il y aura des ténèbres sur la terre en un jour serein, et je changerai vos fêtes en deuil et tous vos cantiques en lamentations » : ils annonçaient ouvertement par là ce coucher de soleil survenu lors de sa crucifixion, à partir de la sixième heure, et qu'après cet événement les fêtes et les cantiques prescrits par la Loi se changeraient en deuil et lamentation, lorsqu'eux-mêmes seraient livrés aux gentils. Plus clairement encore Jérémie annonça ce même événement, en disant de Jérusalem : « Elle a été réduite à néant, celle qui enfantait ; le dégoût a rempli son âme ; le soleil s'est couché pour elle, alors qu'on était encore au milieu du jour ; elle a été couverte de honte et d'opprobre ; ceux qui resteront d'elle, je les livrerai au glaive à la face de ses ennemis. »

D'autres encore ont dit qu'il s'était endormi et plongé dans le repos, et qu'il s'était réveillé parce que le Seigneur l'avait soutenu, et ils ont invité les princes des cieux à ouvrir les portes éternelles afin qu'entrât le Roi de gloire : ils proclamaient par là sa résurrection d'entre les morts accomplie par le Père et son enlèvement dans les cieux.

D'autres ont dit : « Du plus haut des cieux il prend son départ, et le ternie de sa course est au plus haut des cieux, et il n'est personne qui puisse se dérober à son ardeur » : ils indiquaient par là qu'il serait enlevé là même d'où il était descendu, et qu'il n'est personne qui puisse échapper à son juste jugement. D'autres ont dit : « Le Seigneur a régné : que les peuples s'irritent ! Il est assis sur les Chérubins : que la terre s'agite! » : ils prophétisaient par là, d'une part, la colère de tous les peuples se déchaînant contre ses fidèles après son enlèvement, et l'agitation de toute la terre contre l'Église ; d'autre part, l'ébranlement de toute la terre qui aura lieu lorsqu'il viendra du ciel avec les messagers de sa puissance, selon ce qu'il dit lui-même : « Il y aura une grande commotion de la terre, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement »

D'autres encore ont dit : « Quel est celui qui est jugé ? Qu'il se tienne en face ! Et quel est celui qui est justifié ? Qu'il s'approche de l'Enfant du Seigneur ! », et encore : « Malheur à vous, parce que tous vous vieillirez comme un vêtement, et la teigne vous dévorera », et encore : « Toute chair sera abaissée, et le Seigneur seul sera élevé dans les hauteurs » : ils signifiaient par là qu'après sa Passion et son enlèvement Dieu mettrait tous ses adversaires sous ses pieds, qu'il serait élevé au-dessus de tous, et qu'il n'y aurait personne à pouvoir être justifié ou lui être comparé.

D'autres ont dit que Dieu établirait en faveur des hommes une alliance nouvelle, différente de celle qu'il avait établie en faveur des pères au mont Horeb, et qu'il donnerait aux hommes un cœur nouveau et un Esprit nouveau ; ils ont dit encore : « Ne vous souvenez plus des choses antérieures et ne pensez plus aux choses anciennes ; voici que j'en fais de nouvelles, qui vont surgir maintenant et que vous connaîtrez : je ferai un chemin dans le désert et, dans la terre aride, des fleuves pour abreuver ma race élue, mon peuple que j'ai acquis afin qu'il publie mes hauts faits » : ils annonçaient clairement par là la nouvelle alliance de la liberté et le vin nouveau que l'on met dans les nouvelles outres, c'est-à-dire la foi au Christ, car ce sont bien là le chemin de la justice surgi dans le désert et les fleuves de l'Esprit Saint jaillis dans la terre aride pour abreuver la race élue de Dieu, cette race qu'il s'est acquise pour publier ses hauts faits, mais non pour blasphémer le Dieu qui a fait toutes choses.

Et ainsi de toutes les autres paroles qui, comme nous l'avons si abondamment montré, furent dites par les prophètes : ces paroles, un homme vraiment spirituel les expliquera en montrant quel trait particulier de l'« économie » du Seigneur vise chacune d'entre elles et en faisant voir également le corps entier de l'œuvre accomplie par le Fils de Dieu ; en tout temps, il reconnaîtra le même Dieu ; en tout temps aussi, il reconnaîtra le même Verbe de Dieu, même si, présentement, il s'est manifesté à nous ; en tout temps encore, il reconnaîtra le même Esprit de Dieu, même si, dans les derniers temps, il a été répandu sur nous d'une manière nouvelle ; enfin, depuis l'origine du monde jusqu'à la fin, il reconnaîtra le même genre humain, au sein duquel ceux qui croient en Dieu et suivent son Verbe obtiennent de lui le salut, tandis que ceux qui s'éloignent de Dieu, méprisent ses préceptes, déshonorent leur Créateur par leurs œuvres et blasphèment leur Nourricier par leurs pensées, accumulent sur eux-mêmes le plus juste des jugements. Cet homme donc « juge tous les hommes et n'est lui-même jugé par personne » : il ne blasphème pas son Père, il ne méprise pas ses « économies », il n'accuse pas les pères, et il n'outrage pas les prophètes en disant qu'ils relevaient d'un autre Dieu, ou bien encore que les prophéties émanaient de substances diverses.

5. CONCLUSION : MÉCONNAISSANCE DES PROPHÉTIES PAR LES HÉRÉTIQUES

Erreur des Marcionites

Nous dirons donc à l'adresse de tous les hérétiques, et d'abord des disciples de Marcion et de ceux qui comme eux prétendent que les prophètes relevaient d'un autre Dieu : Lisez avec attention l'Évangile qui nous a été donné par les apôtres, lisez aussi avec attention les prophéties, et vous constaterez que toute l'œuvre, toute la doctrine et toute la Passion de notre Seigneur y ont été prédites. — Mais alors, penserez-vous peut-être, qu'est-ce que le Seigneur a apporté de nouveau par sa venue ? — Eh bien, sachez qu'il a apporté toute nouveauté, en apportant sa propre personne annoncée par avance : car ce qui était annoncé par avance, c'était précisément que la Nouveauté viendrait renouveler et revivifier l'homme. Si, en effet, la venue du Roi est annoncée à l'avance par les serviteurs que l'on envoie, c'est pour la préparation de ceux qui auront à accueillir leur Seigneur. Mais lorsque le Roi est arrivé, que ses sujets ont été remplis de la joie annoncée, qu'ils ont reçu de lui la liberté, qu'ils ont bénéficié de sa vue, entendu ses paroles et

joui de ses dons, alors, du moins pour les gens sensés, ne se pose plus la question de savoir ce que le Roi a apporté de nouveau par rapport à ceux qui avaient annoncé sa venue : car il a apporté sa propre personne et fait don aux hommes des biens annoncés par avance et « que les messagers désiraient contempler ».

Car ces serviteurs eussent été des menteurs, et non les envoyés du Seigneur, si le Christ n'avait accompli leurs oracles en venant tel exactement qu'il était annoncé. C'est pourquoi il disait : « Ne croyez pas que je sois venu abolir la Loi ou les prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir. Car, je vous le dis en vérité, jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, pas un seul iota ou un seul trait ne passera de la Loi et des prophètes, que tout ne se fasse. » Car il a tout accompli par sa venue, et il accomplit encore dans l'Eglise, jusqu'à la consommation finale, la nouvelle alliance annoncée à l'avance par la Loi. Comme le dit aussi Paul, son apôtre, dans l'épître aux Romains : « Mais maintenant, sans la Loi, a été manifestée la justice de Dieu à laquelle rendent témoignage la Loi et les prophètes », « car le juste vivra de la foi » : que le juste vivrait de la foi, cela même avait été prédit par les prophètes.

Or, comment les prophètes eussent-ils pu prédire la venue du Roi, annoncer à l'avance la bonne nouvelle de la liberté qu'il allait accorder, proclamer à l'avance tout ce que fit le Christ en parole et en œuvre, ainsi que sa Passion, et annoncer la nouvelle alliance, s'ils avaient reçu l'inspiration prophétique d'un autre Dieu qui ignorait, selon vous, le Père inexprimable et son royaume et ses « économies », ces « économies » que le Fils de Dieu a précisément accomplies en ces derniers jours en venant sur la terre ? Car vous ne pouvez prétendre que ces choses sont arrivées par hasard, comme si, après avoir été dites d'un autre par les prophètes, elles étaient arrivées d'une façon toute semblable au Seigneur. Tous les prophètes ont en effet prophétisé ces mêmes choses : si elles étaient arrivées à quelqu'un des anciens, ceux qui vécurent par la suite n'eussent pas prophétisé qu'elles se réaliseraient dans les derniers temps. D'ailleurs, il n'est personne d'entre les patriarches, les prophètes ou les anciens rois en qui se soit proprement réalisée quelque'une de ces choses : tous prophétisaient la Passion du Christ, mais eux-mêmes étaient loin d'endurer des souffrances semblables à celles qu'ils annonçaient par avance. Et les signes prédits au sujet de la Passion du Seigneur n'ont eu lieu pour aucun autre. Car à la mort d'aucun ancien le soleil ne se coucha en plein midi, ni le voile du Temple ne se déchira, ni la terre ne trembla, ni les rochers ne se fendirent, ni les morts ne ressuscitèrent ; nul d'entre eux ne ressuscita le troisième jour ni, tandis qu'il aurait été enlevé aux cieux, ne vit ceux-ci s'ouvrir pour lui ; au nom d'aucun autre ne crurent les gentils ; nul d'entre eux, en mourant et en ressuscitant, n'ouvrit le Nouveau Testament de la liberté. Ce n'est donc pas d'un autre que parlaient les prophètes, mais du Seigneur, en qui se sont rencontrés tous les signes prédits.

Peut-être quelqu'un, prenant la défense des Juifs, dira-t-il que la nouvelle alliance n'est autre chose que l'érection du Temple faite sous Zorobabel après l'exil de Babylone, et le retour du peuple après les soixante-dix années. Qu'il sache donc que le Temple de pierre fut bien alors rebâti — car on y conservait encore la Loi gravée sur des tables de pierre —, mais qu'aucune alliance nouvelle ne fut donnée et qu'on fit usage de la Loi de Moïse jusqu'à la venue du Seigneur. En revanche, lors de la venue du Seigneur, une alliance nouvelle, conciliatrice de paix, et une Loi vivifiante se répandirent sur toute la terre, selon ce qu'avaient dit les prophètes : « De Sion sortira la Loi et, de Jérusalem, la parole du Seigneur, et elle fera des reproches à un peuple nombreux ; et ils réduiront leurs épées en charrues et leurs lances en faucilles, et l'on n'apprendra plus à faire la guerre. » Si donc quelque autre Loi et parole sortie de Jérusalem avait instauré une si grande paix parmi les nations qui l'auraient reçue et avait, par elles, reproché au « peuple nombreux » son inintelligence, on serait fondé à croire que les prophètes ont parlé d'un autre. Mais si la Loi de liberté, c'est-à-dire la parole de Dieu annoncée sur toute la terre par les apôtres sortis de Jérusalem, a opéré une telle transformation qu'on a changé les épées et les lances guerrières en charrues, que le Seigneur lui-même a fabriquées, et en faucilles, qu'il a données pour moissonner le froment, autrement dit en instruments pacifiques, si bien qu'on ne sait plus se battre et que, souffleté, on tend même l'autre joue, — s'il en est ainsi, ce n'est pas d'un autre qu'ont parlé les prophètes, mais de celui-là même qui a fait ces choses. Or c'est notre Seigneur, et « en lui se vérifie la parole » : car c'est lui qui a fait la charrue et qui a apporté la faucille, ce qui signifie, d'une part, le premier ensemencement de l'homme que fut son modelage en Adam et, d'autre part, la récolte du fruit faite par l'entremise du Verbe dans les derniers temps. Et c'est pourquoi, comme il unissait le commencement à la fin, étant le Seigneur de l'un et de l'autre, d'une part, à la fin, il montra la charrue, c'est-à-dire le bois uni au fer et nettoyant ainsi la terre : car le Verbe solide, en étant uni à la chair et en étant fixé à elle de

cette manière, a nettoyé la terre embroussaillée ; d'autre part, dès le commencement, il préfigurait la faucille par Abel, signifiant par là la récolte de la race juste des hommes : « car vois, est-il dit, comment le juste a péri, et nul ne le remarque, comment les hommes justes sont supprimés, et nul ne le saisit en son cœur » : cela était inauguré en Abel, puis proclamé par les prophètes, puis accompli dans le Seigneur, et il en va encore de même pour nous, le corps suivant sa tête.

Tout cela vaut contre ceux qui prétendent qu'autre est le Dieu des prophètes et autre le Père de notre Seigneur, pourvu toutefois qu'ils renoncent à une telle déraison. Car, si nous nous évertuons à fournir des preuves tirées des Écritures, c'est afin de les confondre par les textes eux-mêmes, autant qu'il est en notre pouvoir, et pour les détourner de ce blasphème énorme et de cette extravagante fabrication de deux Dieux.

Erreur des Valentiniens

Contre les disciples de Valentin, ensuite, et tous les mal nommés « Gnostiques », qui prétendent que certaines des choses contenues dans les Écritures furent dites par la Suprême Puissance pour la semence issue d'elle, d'autres par l'Intermédiaire à l'aide de la Mère, dite Pronikos, mais la plupart par l'Auteur du Monde, par qui furent aussi envoyés les prophètes, — nous dirons qu'il est souverainement déraisonnable de ravalier le Père de toutes choses à un tel degré d'indigence qu'il n'ait pas même ses instruments à lui pour faire connaître dans leur pureté les réalités du Plérôme. Qui craignait-il, en effet, pour ne pas faire connaître distinctement sa volonté, en toute liberté et sans se mêler à cet esprit tombé dans la déchéance et l'ignorance ? Craignait-il que le plus grand nombre fût sauvé, parce que le plus grand nombre aurait entendu la vérité dans sa pureté ? Ou bien encore était-il incapable de se préparer pour lui-même ceux qui devaient annoncer à l'avance la venue du Sauveur ?

Si, une fois venu ici-bas, le Sauveur a envoyé ses propres apôtres dans le monde pour qu'ils annoncent sa venue et enseignent la volonté du Père en toute pureté, sans avoir rien de commun avec la doctrine des gentils et des Juifs, à plus forte raison, lorsqu'il se trouvait encore dans le Plérôme, a-t-il dû envoyer ses propres prédicateurs pour qu'ils annoncent sa venue en ce monde sans avoir rien de commun avec les prophéties émanées du Démiurge. Si, au contraire, lorsqu'il se trouvait encore dans le Plérôme, il s'est servi des prophètes relevant de la Loi et a donné par eux ses propres enseignements, à plus forte raison a-t-il dû, une fois venu ici-bas, se servir d'eux comme de docteurs et nous annoncer par eux l'Évangile : dès lors, qu'ils ne disent plus que Pierre, Paul et les autres apôtres ont annoncé la vérité, mais bien les scribes, les Pharisiens et autres hérauts de la Loi ! Mais puisque, lors de sa venue, il a envoyé ses propres apôtres dans un esprit de vérité et non dans un esprit d'erreur, il en a fait de même avec les prophètes, car, en tout temps, il est le même Verbe de Dieu.

Au reste, si l'esprit issu de la Suprême Puissance fut, selon leur système, un esprit de lumière, un esprit de vérité, un esprit de perfection et un esprit de connaissance, tandis que l'esprit issu du Démiurge fut un esprit d'ignorance, de déchéance, d'erreur et de ténèbres, comment se peut-il qu'en un seul et même homme aient existé la perfection et la déchéance, la connaissance et l'ignorance, la vérité et l'erreur, la lumière et les ténèbres ? S'il était impossible qu'il en fût ainsi chez les prophètes, s'ils ont, de la part du seul Dieu, prêché le vrai Dieu et annoncé la venue de son Fils, à plus forte raison le Seigneur lui-même n'a-t-il pu parler tantôt de la part de la Suprême Puissance et tantôt de la part du Fruit de la déchéance, devenant ainsi tout à la fois maître de connaissance et d'ignorance, ni glorifier tantôt le Démiurge et tantôt le Père qui est au-dessus de celui-ci. Comme il le dit lui-même : « Personne ne met une pièce d'un vêtement neuf sur un vieux vêtement, et l'on ne met pas non plus du vin nouveau dans de vieilles outres » Par conséquent, de deux choses l'une : — ou bien, qu'ils rejettent complètement eux aussi les prophètes, comme vétustés, et qu'ils ne prétendent pas que, tout en étant envoyés à l'avance par le Démiurge, ils ont néanmoins dit certaines choses de la part de la nouveauté qui est l'apanage de la Suprême Puissance ; — ou bien, une fois de plus, ils seront repris par le Seigneur qui dit qu'on ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres.

Quant à la semence de leur Mère, comment aurait-elle pu connaître les mystères intérieurs du Plérôme et en parler ? C'est en effet alors qu'elle se trouvait hors du Plérôme, que la Mère a enfanté cette semence. Or ce qui se trouve hors du Plérôme se trouve, d'après eux, hors de la connaissance, autrement dit dans l'ignorance. Comment, dès lors, une semence enfantée dans l'ignorance aurait-elle pu être source de connaissance ? Ou encore, comment la Mère elle-même aurait-elle connu les mystères du Plérôme, elle

qui, n'ayant ni forme ni figure, fut projetée au dehors comme un avorton, qui y fut ensuite disposée et formée, qui fut empêchée par Limite de pénétrer à l'intérieur et qui, jusqu'à la consommation finale, doit rester hors du Plérôme, c'est-à-dire hors de la connaissance ? De même encore, quand ils disent que la Passion du Seigneur a figuré l'extension du Christ supérieur par laquelle celui-ci, en s'étendant sur Limite, a formé leur Mère, ils sont réfutés par tous les autres points sur lesquels ils ne peuvent montrer de correspondance avec la figure. Quand, en effet, le Christ d'en haut fut-il abreuvé de vinaigre et de fiel ? Quand ses vêtements furent-ils partagés ? Quand fut-il percé et vit-on sortir du sang et de l'eau ? Quand sua-t-il des gouttes de sang ? Et toutes les autres choses qui arrivèrent au Seigneur et dont les prophètes ont parlé. Comment donc la Mère ou la semence de celle-ci eussent-elles pu deviner ce qui n'était pas encore arrivé alors, mais devait arriver par la suite ?

En plus de tout cela, ils disent encore que certaines choses furent dites par la Suprême Puissance, mais ils sont réfutés par ce qui est rapporté dans les Écritures au sujet de la venue du Christ. D'ailleurs, s'agit-il de savoir quelles sont ces choses, ils ne s'accordent plus et font des réponses différentes à propos des mêmes textes. Car si quelqu'un, voulant les mettre à l'épreuve, interroge séparément les plus distingués d'entre eux sur quelque texte, il constatera que l'un y voit une allusion au Pro-Père ou Abîme, l'autre au Principe de toutes choses ou Monogène, l'autre au Père de toutes choses ou Logos, l'autre encore à l'un des Éons du Plérôme, l'autre au Christ, et l'autre au Sauveur; le plus savant d'entre eux, après avoir gardé longtemps le silence, déclare qu'il s'agit de Limite; un autre y voit signifiée la Sagesse intérieure au Plérôme ; un autre y voit annoncée la Mère extérieure au Plérôme ; un dernier nommera le Dieu Auteur du monde : tant il y a de divergences entre eux sur un seul point, et tant ils professent d'opinions variées sur les mêmes Écritures ! Un seul et même texte vient-il d'être lu, tous de froncer les sourcils et de hocher la tête : « Voilà une parole fort profonde, disent-ils, et tous ne saisissent pas la grandeur du sens qu'elle renferme : aussi le silence est-il la plus grande chose aux yeux des sages. » Il sied, en effet, que le Silence d'en haut trouve sa réplique dans leur silence à eux ! Ainsi s'en vont-ils, tous autant qu'ils sont, enfantant d'un seul texte de si grandes pensées et emportant avec eux, au plus profond d'eux-mêmes, leurs subtilités. Quand donc ils se seront mis d'accord sur ce qui fut prédit dans les Écritures, alors, nous les confondrons, nous aussi : entre-temps, par le désaccord de leurs interprétations, ils font eux-mêmes la preuve qu'ils ne pensent pas correctement. Pour nous, suivant le Seigneur comme unique et seul vrai Maître et prenant ses paroles pour règle de vérité, tous et toujours nous entendons d'une manière identique les mêmes textes, en ne reconnaissant qu'un seul Dieu, Créateur de cet univers, qui envoya les prophètes, qui fit sortir son peuple de la terre d'Égypte et qui, dans les derniers temps, manifesta son Fils pour confondre les incrédules et réclamer le fruit de la justice.

534

TROISIÈME PARTIE

UN SEUL DIEU, AUTEUR DES DEUX TESTAMENTS, PROUVÉ PAR LES PARABOLES DU CHRIST

1. UN SEUL DIEU, AUTEUR DE LA VOCATION D'ISRAËL ET DES GENTILS

Parabole des vigneronniers homicides

Lequel d'entre eux, en effet, le Seigneur ne confond-il pas, lorsque, de la manière suivante, il enseigne que les prophètes n'ont pas parlé de la part d'un autre Dieu que son Père, ni de la part de diverses substances mais de la part d'un seul et même Père, et que nul autre que son Père n'a fait ce qui se trouve en ce monde ? Voici donc ses paroles : « Il y avait un maître de maison; il planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir, y bâtit une tour, la loua à des vigneronniers et partit en voyage. Quand approcha le temps des fruits, il envoya ses serviteurs aux vigneronniers pour recevoir les fruits qui étaient siens. Les vigneronniers, s'étant saisis des serviteurs, battirent l'un, tuèrent l'autre et lapidèrent un troisième. Il envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les précédents, et ils les traitèrent pareillement. Pour finir, il leur envoya son fils unique, en disant : Peut-être auront-ils des égards pour mon fils. Mais, à la vue du fils, les vigneronniers se dirent entre eux : Voici l'héritier ; venez, tuons-le, et

nous aurons son héritage. Et s'étant saisis de lui, ils le tuèrent et le jetèrent hors de la vigne. Lors donc que viendra le maître de la vigne, que fera-t-il à ces vigneron ? — Ils lui dirent : Il fera périr misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres vigneron, qui lui en remettront les fruits en leur temps. — Et le Seigneur de reprendre : N'avez-vous jamais lu : La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs, c'est elle qui est devenue tête d'angle; c'est par le Seigneur qu'elle l'est devenue, et elle est admirable à nos yeux. C'est pourquoi je vous le dis : le royaume de Dieu vous sera ôté et il sera donné à une nation qui en produira les fruits. »

Par là, le Seigneur montre clairement à ses disciples qu'il n'y a qu'un seul et même Maître de maison, c'est-à-dire un seul Dieu Père qui, par lui-même, a fait toutes choses ; mais il y a plusieurs sortes de vigneron : les uns « insolents, orgueilleux », stériles, meurtriers de leur Seigneur; les autres remettant en toute obéissance les fruits en leur temps. Et c'est le même Maître de maison qui envoie tantôt ses serviteurs et tantôt son Fils. Le Père qui envoya son Fils aux vigneron qui le tuèrent est donc bien celui-là même qui leur avait envoyé déjà ses serviteurs; mais le Fils venait de la part de son Père avec l'autorité souveraine — aussi disait-il : « Mais moi, je vous dis... » —, tandis que les serviteurs venaient en service de la part de leur Seigneur — et c'est pourquoi ils disaient : « Voici ce que dit le Seigneur... » — Ainsi donc, Celui qu'ils prêchaient comme Seigneur aux incrédules, c'est celui-là même que le Christ a fait connaître comme Père à ceux qui lui ont obéi ; et le Dieu qui avait d'abord appelé les hommes par la Loi de servitude, c'est celui-là même qui les a ensuite accueillis par la filiation adoptive.

Dieu, en effet, planta la vigne du genre humain par le modelage d'Adam et l'élection des patriarches. Puis il la confia à des vigneron par le don de la Loi mosaïque. Il l'entoura d'une clôture, c'est-à-dire circonscrivit la terre qu'ils auraient à cultiver. Il bâtit une tour, c'est-à-dire choisit Jérusalem. Il creusa un pressoir, c'est-à-dire prépara un réceptacle pour l'Esprit prophétique. Et c'est ainsi qu'il leur envoya des prophètes avant l'exil de Babylone, puis, après l'exil, d'autres encore, en plus grand nombre que les premiers, pour réclamer les fruits et pour leur dire : « Voici ce que dit le Seigneur : Redressez vos voies et vos habitudes de vie »; « jugez avec justice, pratiquez la pitié et la miséricorde chacun envers son frère; n'opprimez pas la veuve et l'orphelin, l'étranger et le pauvre, et que personne d'entre vous ne conserve dans son cœur le souvenir de la méchanceté de son frère » ; « n'aimez pas faire de faux serments » ; « lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos cœurs de devant mes yeux ; cessez vos méchancetés, apprenez à bien faire ; recherchez la justice, sauvez celui qui souffre l'injustice, faites droit à l'orphelin et défendez la veuve : venez alors et disputons ensemble, dit le Seigneur » ; et encore : « Détourne ta langue du mal et tes lèvres des paroles perfides ; évite le mal et fais le bien ; cherche la paix et poursuis-la. » Voilà par quelles prédications les prophètes réclamaient le fruit de la justice. Mais, comme ceux-là demeuraient incrédules, il leur envoya finalement son Fils, notre Seigneur Jésus-Christ, que ces mauvais vigneron tuèrent et jetèrent hors de la vigne. Aussi Dieu a-t-il confié celle-ci — non plus circonscrite, mais étendue au monde entier — à d'autres vigneron qui lui en remettent les fruits en leur temps. La tour de l'élection se dresse partout dans son éclat, car partout resplendit l'Église ; partout aussi est creusé le pressoir, car partout sont ceux qui reçoivent l'Esprit de Dieu. Car, parce que ceux-là ont repoussé le Fils de Dieu et l'ont jeté hors de la vigne après l'avoir tué, Dieu les a justement réprouvés, et c'est aux gentils, qui se trouvaient hors de la vigne, qu'il a confié le soin de faire fructifier sa terre. Comme le dit le prophète Jérémie : « Le Seigneur a réprouvé et rejeté la nation qui fait cela : car les fils de Juda ont fait le mal devant moi, dit le Seigneur. » De même Ézéchiël : « J'ai établi sur vous des sentinelles ; écoutez la voix de la trompette. Et ils ont dit : Nous n'écouterons pas. C'est pourquoi les gentils ont entendu, ainsi que ceux qui paissent les troupeaux parmi ceux-ci. » C'est donc un seul et même Dieu Père qui a planté la vigne, fait sortir le peuple, envoyé les prophètes, envoyé son Fils et confié sa vigne à d'autres vigneron qui lui en remettent les fruits en leur temps.

« Veillez... »

C'est pourquoi le Seigneur disait à ses disciples, pour nous disposer à être de bons ouvriers : « Prenez garde à vous-mêmes et veillez en tout temps, de peur que vos cœurs ne s'alourdissent dans la débauche, l'ivrognerie et les soucis matériels, et que ce Jour-là ne fonde sur vous à l'improviste : car il viendra comme un filet sur tous ceux qui sont assis sur la face de la terre. » « Que vos reins soient donc ceints et vos lampes allumées ! Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent leur maître. » « Car, comme il arriva aux jours de Noé — les gens mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, épousaient,

étaient épousés, et ils ne surent rien jusqu'au moment où Noé entra dans l'arche et où le déluge vint et les fit périr tous —, et comme il arriva aux jours de Lot — les gens mangeaient, buvaient, achetaient, vendaient, plantaient, bâtissaient, mais, le jour où Lot sortit de Sodome, une pluie de feu tomba du ciel et les fit périr tous — : ainsi en sera-t-il à la venue du Fils de l'homme. » « Veillez donc, puisque vous ne savez pas quel jour votre Seigneur viendra. » C'est un seul et même Seigneur qu'il annonçait par là : au temps de Noé, à cause de la désobéissance des hommes, il a fait venir le déluge ; au temps de Lot, à cause de la multitude des péchés des habitants de Sodome, il a fait pleuvoir un feu du ciel; à la fin, à cause d'une désobéissance identique et de péchés semblables, il fera venir le jour du jugement, en lequel il dit qu'il y aura moins de rigueur pour Sodome et Gomorrhe que pour la ville et la maison qui n'auront pas reçu la parole de ses apôtres : « Et toi, Capharnaüm, disait-il, t'élèveras-tu jusqu'au ciel ? C'est jusqu'aux enfers que tu descendras : car, si les prodiges qui ont été faits chez toi l'avaient été dans Sodome, elle serait demeurée jusqu'aujourd'hui. Oui, je vous le dis, il y aura, au jour du jugement, moins de rigueur pour Sodome que pour vous. »

Il n'y a donc, en tout temps, qu'un seul et même Verbe de Dieu, qui donne à ceux qui croient en lui une source d'eau pour la vie éternelle, mais dessèche en un instant le figuier stérile. Au temps de Noé, il a fait venir le déluge en toute justice, afin d'éteindre la race exécrationnelle des hommes d'alors, incapables de porter encore du fruit pour Dieu depuis que des anges rebelles s'étaient mêlés à eux, et afin de mettre un ternie à leurs péchés tout en sauvegardant le modèle originel, l'ouvrage modelé en Adam. Au temps de Lot, il a fait pleuvoir du ciel sur Sodome et Gomorrhe le feu et le soufre, « en témoignage du juste jugement de Dieu », afin que tous sachent que « tout arbre qui ne porte pas de fruit est coupé et jeté au feu ». Enfin, lors du jugement universel, il usera de moins de rigueur à l'égard de Sodome qu'à l'endroit de ceux qui ont vu les prodiges qu'il faisait et n'ont pas cru en lui ni reçu son enseignement : de même, en effet, qu'il a donné par sa venue une grâce plus abondante à ceux qui ont cru en lui et qui ont fait sa volonté, de même il a laissé entendre que ceux qui n'ont pas cru en lui auront un châtement plus sévère lors du jugement, car il est également juste envers tous et, de ceux à qui il aura donné davantage, il réclamera davantage, — davantage, disons-nous, non qu'il leur ait révélé la connaissance d'un autre Père, comme nous l'avons si abondamment montré, mais parce qu'il a, par sa venue, répandu sur le genre humain un don plus abondant de la grâce du Père.

Parabole des invités aux noces du fils du roi

S'il en est un à qui ce que nous venons de dire ne suffit pas pour croire que les prophètes furent envoyés par le seul et même Dieu par qui le fut aussi notre Seigneur, qu'il ouvre les oreilles de son cœur et qu'après avoir invoqué le Christ Jésus, Seigneur et docteur, il l'écoute dire que le royaume des cieux est semblable à un roi qui fit des noces pour son fils et envoya ses serviteurs appeler ceux qui avaient été invités aux noces. Et comme ceux-ci refusaient de les écouter, « à nouveau, dit-il, il leur envoya d'autres serviteurs, disant : Dites aux invités : Voici que j'ai préparé mon festin, on a tué mes taureaux et mes bêtes grasses, et tout est prêt : venez aux noces. Mais ils partirent sans lui prêter attention, les uns à leur champ, les autres à leur négoce; d'autres, s'étant saisis des serviteurs, maltraitèrent les uns et tuèrent les autres. A cette nouvelle, le roi entra en colère; ayant envoyé ses armées, il fit périr ces meurtriers et incendia leur ville. Puis il dit à ses serviteurs : Les noces sont prêtes, mais les invités n'en étaient pas dignes : allez donc aux issues des chemins, et tous ceux que vous trouverez, invitez-les aux noces. Étant sortis, ses serviteurs rassemblèrent tous ceux qu'ils trouvèrent, mauvais et bons, et la salle de noces se remplit de convives. Étant entré pour voir les convives, le roi aperçut là un homme qui n'était point revêtu de l'habit de noces, et il lui dit : Mon ami, comment es-tu venu ici sans avoir l'habit de noces ? Comme l'autre restait muet, le roi dit aux serviteurs : Prenez-le par les pieds et par les mains et jetez-le dans les ténèbres extérieures : là il y aura les pleurs et le grincement des dents. Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus. »

Par ces paroles encore, le Seigneur a tout mis en pleine lumière : il n'y a qu'un seul Roi et Seigneur, le Père de toutes choses, au sujet de qui il disait précédemment : « Ne jure pas non plus par Jérusalem, parce que c'est la ville du grand Roi » ; dès le commencement, il prépara des noces pour son Fils et, dans sa suréminente bonté, par l'entremise de ses serviteurs, il invita les anciens au festin des noces ; comme ceux-ci refusaient de les écouter, à nouveau il envoya d'autres serviteurs les appeler, mais ils n'écouterent pas davantage, allant même jusqu'à lapider et mettre à mort ceux qui leur faisaient entendre

l'appel; alors, ayant envoyé ses armées, il les fit périr et incendia leur ville; puis, de tous les chemins, c'est-à-dire des diverses nations, il invita les hommes au festin des noces de son Fils. Comme il le dit par Jérémie : «Je vous ai envoyé mes serviteurs les prophètes pour dire : Détournez-vous chacun de votre voie mauvaise et rendez bonnes vos œuvres. » Et derechef par le même : «Je vous ai envoyé tous mes serviteurs les prophètes, de jour et avant la lumière, mais ils ne m'ont pas écouté et n'ont pas prêté l'oreille. Et tu leur diras cette parole : Voici la nation qui n'a pas écouté la voix du Seigneur ni reçu son enseignement ; la foi a fait défaut dans leur bouche. » Ainsi donc, le Dieu qui nous a appelés de partout par les apôtres, c'est lui qui appelait les anciens par les prophètes, comme le montrent les paroles du Seigneur. Les prophètes ne venaient pas de la part d'un Dieu et les apôtres de la part d'un autre, même s'ils prêchaient à des peuples différents ; mais, de la part d'un seul et même Dieu, les uns annonçaient le Seigneur, tandis que les autres portaient la bonne nouvelle du Père, et les uns annonçaient à l'avance la venue du Fils de Dieu, tandis que les autres le prêchaient, alors qu'il était déjà là, « à ceux qui étaient loin ».

Il a encore fait connaître que, en plus de l'appel, il nous faut être ornés des œuvres de la justice pour que repose sur nous l'Esprit de Dieu. Car c'est lui l'habit de noces, dont l'Apôtre dit : « Nous ne voulons pas nous dépouiller, mais le revêtir par-dessus, afin que ce qui est mortel soit absorbé par l'immortalité. » Quant à ceux qui, invités au repas de Dieu, n'auront point eu part à l'Esprit Saint à cause de leur conduite mauvaise, « ils seront, dit-il, jetés dans les ténèbres extérieures ». Il montre clairement par là que le même Roi qui a invité les hommes de partout aux noces de son Fils et donné le festin de l'incorruptibilité, fait aussi jeter dans les ténèbres extérieures celui qui n'a pas l'habit de noces, c'est-à-dire le contempteur. Car, de même que sous la première alliance « il n'eut point pour agréables la plupart d'entre eux », ainsi, maintenant encore, « il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus ». Autre n'est donc pas le Dieu qui juge et autre le Père qui appelle au salut, ni autre Celui qui donne l'éternelle lumière et autre Celui qui fait jeter dans les ténèbres extérieures ceux qui n'ont pas l'habit de noces, mais c'est un seul et le même, à savoir le Père de notre Seigneur, par qui aussi les prophètes furent envoyés : il appelle des indignes à cause de sa suréminente bonté, mais il examine les appelés pour voir s'ils ont l'habit convenable et adapté aux noces de son Fils. Car rien d'inconvenant ni de mauvais ne saurait lui plaire, comme le dit le Seigneur à celui qui avait été guéri : « Te voilà devenu sain : ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire » : lui qui est bon, juste, pur et sans tache, ne souffrira rien de mauvais ni d'injuste ni d'exécration dans sa chambre nuptiale.

Et c'est lui le Père de notre Seigneur : tout subsiste par sa providence et tout est régi par son commandement ; il donne gratuitement à qui cela convient et il distribue selon leur mérite aux ingrats et à ceux qui sont insensibles à sa bonté. Et c'est pourquoi il dit : « Ayant envoyé ses armées, il fit périr ces meurtriers et incendia leur ville. » Il dit « ses armées », parce que tous les hommes sont à Dieu, car « au Seigneur appartient la terre et ce qui la remplit, le monde et tous ceux qui l'habitent ». Et c'est pourquoi l'apôtre Paul dit dans l'épître aux Romains : « Il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été établies par Dieu. Aussi celui qui résiste à l'autorité résiste à l'ordre établi par Dieu. Or ceux qui résistent attirent sur eux la condamnation. Car les magistrats sont à craindre non pour les bonnes actions, mais pour les mauvaises. Veux-tu ne pas craindre l'autorité ? Fais le bien, et tu en recevras des éloges, car elle est pour toi ministre de Dieu en vue du bien. Mais si tu fais le mal, crains, car ce n'est pas pour rien qu'elle porte le glaive : elle est, en effet, ministre de Dieu pour exercer la colère et tirer vengeance de celui qui fait le mal. Aussi faut-il se soumettre, non seulement par crainte de la colère, mais encore par motif de conscience. C'est aussi pour cette raison que vous payez les impôts, car les magistrats sont les ministres de Dieu en s'employant assidûment à cela même. » Ainsi donc, le Seigneur aussi bien que l'Apôtre annonçait un seul Dieu Père, Celui-là même qui a donné la Loi, qui a envoyé les prophètes, qui a fait toutes choses ; et c'est pourquoi il dit : « ayant envoyé ses armées », car tout homme, selon qu'il est homme, est l'ouvrage de ses mains, lors même qu'il ignorerait son Seigneur : car à tous il donne l'existence, lui « qui fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons et pleuvoir sur les justes et les injustes ».

Autres paraboles

Ce n'est pas seulement par les paroles ci-dessus rapportées, mais encore par la parabole des deux fils, dont le plus jeune dissipa ses biens dans la débauche en vivant avec des courtisanes, qu'il a enseigné un

seul et même Père : à l'aîné de ses fils, il n'avait pas même accordé un chevreau, mais, pour celui qui avait été perdu, son cadet, il fit tuer le veau gras et il lui donna la meilleure robe.

La parabole des ouvriers envoyés à la vigne à des moments différents montre, elle aussi, qu'il n'y a qu'un seul et même Maître de maison, qui a appelé les uns aussitôt, dès le début de la formation du monde, d'autres par la suite, d'autres vers le milieu du temps, d'autres quand les temps étaient déjà avancés, et d'autres encore tout à la fin : de la sorte, nombreux sont les ouvriers selon leurs époques, mais unique est le Maître de maison qui les appelle. Il n'y a en effet qu'une seule vigne, parce qu'il n'y a aussi qu'une seule justice ; il n'y a qu'un seul intendant, car unique est l'Esprit de Dieu qui administre toutes choses ; de même encore il n'y a qu'un seul salaire, car tous « reçurent chacun un denier », image et inscription du Roi, c'est-à-dire la connaissance du Fils de Dieu qui est l'incorruptibilité : et c'est pourquoi il a donné le salaire en commençant par les derniers, parce que c'est dans les derniers temps que le Seigneur, en se manifestant, s'est rendu lui-même présent à tous.

Et le publicain qui surpassa le Pharisien dans sa prière, ce n'est pas parce qu'il priait un autre Père qu'il reçut du Seigneur ce témoignage qu'il était justifié de préférence, mais parce que, avec grande humilité, sans orgueil ni jactance, il faisait à ce même Dieu l'aveu de ses péchés.

Et la parabole des deux fils envoyés à la vigne, dont l'un répliqua à son père, puis se repentit, alors qu'aucun profit ne résultait pour lui de son repentir, et dont l'autre promit aussitôt à son père d'y aller, mais n'y alla point — car « tout homme est menteur » et, si vouloir est à sa portée, il ne trouve pas la force de faire —, cette parabole aussi montre qu'il n'y a qu'un seul et même Père.

De même encore la parabole du figuier, au sujet duquel le Seigneur dit : « Voici trois ans que je viens chercher du fruit sur ce figuier et que je n'en trouve pas » : cette parabole indiquait clairement sa venue par les prophètes, par lesquels il était venu maintes fois chercher chez eux le fruit de la justice sans le trouver ; elle indiquait aussi que le figuier serait coupé pour la raison qui vient d'être dite.

De même encore, mais cette fois sans parabole, le Seigneur disait à Jérusalem : « Jérusalem, Jérusalem, toi qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! Voici que votre maison va vous être abandonnée. » Car ce qu'il disait en manière de parabole : « Voici trois ans que je viens chercher du fruit », et qu'il redisait en langage clair : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants ! » — serait un mensonge si nous ne le comprenions de sa venue par les prophètes, car il n'est venu vers ceux-là qu'une seule fois, et alors pour la première fois. Mais la preuve que c'est bien le même Verbe de Dieu qui fit choix des patriarches, visita ceux-là maintes fois par l'Esprit prophétique et nous appela de partout par sa venue, c'est que, outre ces paroles dites par lui en toute vérité, il disait encore ceci : « Beaucoup viendront du levant et du couchant et prendront place à table avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux, tandis que les fils du royaume iront dans les ténèbres extérieures : là il y aura les pleurs et le grincement des dents '. » Si donc ceux qui, du levant et du couchant, ont cru en lui grâce à la prédication des apôtres doivent prendre place avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux et avoir part au même festin qu'eux, la preuve est faite qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, qui fit choix des patriarches, visita le peuple et appela les gentils.

2. LA LIBERTÉ HUMAINE

La loi de la liberté

Cette parole : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants, et vous n'avez pas voulu ! » illustre bien l'antique loi de la liberté de l'homme. Car Dieu l'a fait libre, possédant dès le commencement sa propre faculté de décision, tout comme sa propre âme, pour user du conseil de Dieu volontairement et sans être contraint par celui-ci. La violence, en effet, ne se tient pas aux côtés de Dieu, mais le bon conseil l'assiste toujours. Et c'est pourquoi, d'une part, il donne le bon conseil à tous ; d'autre part, il a mis dans l'homme le pouvoir du choix, comme il l'avait fait déjà pour les anges — car ceux-ci sont raisonnables —, afin que ceux qui auront obéi possèdent en toute justice le bien donné par Dieu et gardé par eux, tandis que ceux qui n'auront pas obéi se trouveront dépossédés de ce bien en toute justice et subiront le châtiment mérité. Car Dieu, dans sa bonté, leur avait donné le bien ; mais eux, au lieu de le garder avec un soin scrupuleux et de l'estimer à sa valeur, ont méprisé la suréminente bonté de Dieu. Pour avoir rejeté le bien et l'avoir en quelque sorte craché loin d'eux, ils encourront donc le juste jugement de Dieu,

comme l'a attesté l'apôtre Paul dans l'épître aux Romains, lorsqu'il dit : « Méprises-tu les richesses de sa bonté, de sa patience et de sa longanimité, ignorant que la bonté de Dieu te pousse à la pénitence ? Par ton endurcissement et ton cœur impénitent, tu t'amasses un trésor de colère pour le Jour de la colère et de la révélation du juste jugement de Dieu. » « Mais en revanche, dit-il, gloire et honneur pour quiconque fait le bien. »

Dieu a donc donné le bien, comme en témoigne l'Apôtre, et ceux qui le font recevront gloire et honneur pour avoir fait le bien alors qu'ils pouvaient ne pas le faire, tandis que ceux qui ne le font pas subiront le juste jugement de Dieu pour n'avoir pas fait le bien alors qu'ils pouvaient le faire. Si, au contraire, c'était par nature que les uns fussent mauvais et les autres bons, ni ceux-ci ne seraient louables du fait qu'ils seraient bons, puisque tels ils auraient été créés, ni ceux-là ne seraient blâmables, puisqu'ils auraient été ainsi faits. Mais en fait tous sont de même nature, capables de garder et de faire le bien, capables aussi de le rejeter et de ne pas le faire : aussi est-ce en toute justice — déjà devant les hommes régis par de bonnes lois, et bien davantage encore devant Dieu — que les uns sont loués et reçoivent un digne témoignage pour avoir choisi le bien et y avoir persévéré, tandis que les autres sont blâmés et subissent un digne préjudice pour avoir rejeté le bien.

C'est pourquoi les prophètes exhortaient les hommes à pratiquer la justice et à faire le bien, comme nous l'avons longuement montré. Car une telle conduite était à notre portée, mais nous avons été plongés dans l'oubli par suite de notre grande négligence et nous avons besoin d'un bon conseil : ce bon conseil, Dieu, dans sa bonté, nous le procurait par les prophètes.

C'est pourquoi aussi le Seigneur disait : « Que votre lumière brille devant les hommes, pour qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est dans les cieux. » Et encore : « Prenez garde à vous-mêmes, de peur que vos cœurs ne s'alourdissent dans la débauche, l'ivrognerie et les soucis matériels. » Et encore : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées ! Et vous, soyez semblables à des hommes qui attendent leur maître à son retour des noces, pour lui ouvrir lorsqu'il arrivera et frappera. Heureux ce serviteur que le maître, à son arrivée, trouvera agissant ainsi ! » Et encore : « Le serviteur qui connaît la volonté de son maître et ne la fait pas, sera battu d'importance. » Et encore : « Pourquoi me dites-vous : Seigneur, Seigneur ! et ne faites-vous pas ce que je dis ? » Et encore : « Si un serviteur dit en son cœur : "Mon maître tarde", et qu'il se mette à battre ses compagnons, à manger, à boire et à s'enivrer, son maître viendra un jour où il ne s'y attend pas, et il le retranchera et lui assignera sa part avec les hypocrites. » Et tous les textes analogues qui montrent le libre arbitre de l'homme et le conseil de Dieu : car celui-ci nous exhorte à la soumission envers lui et nous détourne de lui être infidèles, mais il ne nous fait pas violence pour autant. Même l'Évangile, en effet, il est loisible de ne pas le suivre, si l'on veut, encore que ce soit sans profit : car la désobéissance à Dieu et le rejet du bien sont au pouvoir de l'homme, mais comportent un préjudice et un châtement non négligeables.

Et c'est pourquoi Paul dit : « Tout est loisible, mais tout n'est pas profitable » : il enseigne ainsi la liberté de l'homme, en vertu de laquelle tout est loisible, puisque Dieu ne le contraint pas ; et il souligne aussi l'absence de profit, afin que nous ne nous servions pas de la liberté pour voiler notre malice, car ce serait sans profit. Il dit encore : « Dites la vérité chacun à son prochain. » Et encore : « Qu'il ne sorte de votre bouche ni parole mauvaise, ni propos déshonnête, ni vain discours, ni bouffonnerie, toutes choses qui sont malséantes, mais plutôt une action de grâces. » Et encore : « Vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur : conduisez-vous avec décence, en enfants de lumière, sans vous laisser aller aux orgies et aux beuveries, à la luxure et à l'impudicité, aux querelles et aux jalousies. » « Voilà ce que certains d'entre vous ont été ; mais vous avez été lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom de notre Seigneur. » S'il n'était pas en notre pouvoir de faire ou de ne pas faire ces choses, quelle raison aurait donc eue l'Apôtre, et bien avant lui le Seigneur lui-même, de nous conseiller de poser certains actes et de nous abstenir d'autres ? Mais l'homme est libre dans sa décision depuis le commencement — car Dieu aussi est libre dans sa décision, lui à la ressemblance de qui l'homme a précisément été fait — : aussi, en tout temps, lui est-il donné le conseil de garder le bien, ce qui s'accomplit par l'obéissance envers Dieu.

Et ce n'est pas seulement dans les actes, mais jusque dans la foi, que le Seigneur a sauvegardé la liberté de l'homme et la maîtrise qu'il a de soi-même : « Qu'il te soit fait selon ta foi », dit-il, déclarant ainsi que la foi appartient en propre à l'homme par là même que celui-ci possède sa décision en propre. Et encore : « Tout est possible à celui qui croit. » Et encore : « Va, qu'il te soit fait selon ta foi. » Et tous les textes analogues qui montrent l'homme libre sous le rapport de la foi. Et c'est pourquoi « celui qui croit en lui a

la vie éternelle, tandis que celui qui ne croit pas au Fils ne verra pas la vie, mais la colère de Dieu demeure sur lui». C'est donc en ce sens que le Seigneur, tant pour montrer son bien à lui que pour signifier le libre arbitre de l'homme, disait à l'adresse de Jérusalem : « Que de fois ai-je voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et vous n'avez pas voulu ! C'est pourquoi votre maison va vous être abandonnée. » Ceux qui contredisent cela introduisent un Seigneur impuissant et incapable de faire ce qu'il eût voulu, ou ignorant ceux qui sont « choïques » par nature et ne peuvent recevoir son incorruptibilité.

Liberté et mal

Mais, objecte-t-on, il n'aurait pas dû faire les anges tels qu'ils pussent désobéir, ni les hommes tels qu'ils devinssent aussitôt ingrats envers lui par là même qu'ils seraient doués de raison et capables d'examen et de jugement, et non — comme les êtres dépourvus de raison et de vie qui ne peuvent rien faire par leur propre volonté, mais sont traînés au bien par nécessité et par force — assujettis à une unique tendance et à un unique comportement, inflexibles et privés de jugement, incapables d'être jamais autre chose que ce qu'ils auraient été faits.

Dans une telle hypothèse, répondrons-nous, le bien n'aurait aucun charme pour eux, la communion avec Dieu serait sans valeur, et il n'y aurait rien de désirable dans un bien qui leur serait acquis sans mouvement ni souci ni application de leur part et aurait surgi automatiquement et sans effort; par suite, les bons n'auraient aucune supériorité, puisqu'ils seraient tels par nature plus que par volonté et qu'ils posséderaient le bien automatiquement et non par libre choix ; aussi ne comprendraient-ils même pas l'excellence du bien et ne pourraient-ils en jouir. Car quelle jouissance du bien pourrait-il y avoir pour ceux qui l'ignorerait? Quelle gloire, pour ceux qui ne s'y seraient pas exercés ? Quelle assurance, pour ceux qui n'y auraient pas persévéré? Quelle couronne enfin, pour ceux qui n'auraient pas conquis celle-ci de haute lutte ?

Et c'est pourquoi le Seigneur a dit que le royaume des cieux est objet de violence, « et ce sont les violents, dit-il, qui s'en emparent », c'est-à-dire ceux qui, par la violence et la lutte, avec vigilance et promptitude, s'en saisissent. C'est pourquoi aussi l'apôtre Paul dit aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que dans les courses du stade tous courent, mais qu'un seul remporte le prix ? Courez de manière à le remporter. Or quiconque veut lutter s'abstient de tout : eux pour une couronne corruptible, nous pour une incorruptible. Pour moi, c'est ainsi que je cours, et non à l'aventure ; c'est ainsi que je combats, et non en frappant dans le vide. Au contraire, je meurtris mon corps et le réduis en servitude, de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois moi-même réprouvé. » Ainsi, cet excellent athlète nous invite au combat de l'incorruptibilité, pour que nous soyons couronnés et estimions précieuse cette couronne conquise de haute lutte et non surgie automatiquement ; et plus elle résultera pour nous de la lutte, plus elle aura de prix ; et plus elle aura de prix, plus nous l'aimerons éternellement. Car on n'aime pas de la même manière ce qui s'offre automatiquement et ce qui ne se trouve qu'à grand-peine. Ainsi donc, puisqu'il dépendait de nous d'aimer Dieu davantage, le Seigneur a enseigné et l'Apôtre a proclamé à sa suite que nous avons à le réaliser par une lutte. Au reste, il serait insaisissable pour l'esprit, un bien qui serait nôtre sans que nous ayons eu à nous y exercer. La vue non plus ne serait pas pour nous si désirable, si nous ne savions quel grand mal c'est de ne pas voir ; la santé aussi est rendue plus précieuse par l'expérience de la maladie, tout comme la lumière par le contraste des ténèbres et la vie par celui de la mort. Ainsi le royaume céleste est-il plus précieux pour ceux qui connaissent celui de la terre ; et plus il sera précieux, plus nous l'aimerons ; et plus nous l'aurons aimé, plus nous serons glorieux auprès de Dieu.

C'est donc pour nous que Dieu a permis tout cela, afin que, instruits de toutes manières, nous soyons dorénavant scrupuleusement attentifs en toutes choses et demeurions dans son amour, ayant appris à aimer Dieu en hommes doués de raison : car Dieu a usé de longanimité en présence de l'apostasie de l'homme, et l'homme, de son côté, a été instruit par celle-ci, selon la parole du prophète : « Ton apostasie t'instruira. » Ainsi Dieu a-t-il déterminé toutes choses à l'avance en vue de l'achèvement de l'homme et de la réalisation et de la manifestation de ses « économies », afin que sa bonté éclate et que sa justice s'accomplisse, que l'Eglise soit « configurée à l'image de son Fils », et qu'un jour enfin l'homme en vienne à être assez parfaitement mûr pour voir et saisir Dieu.

Ici, l'on objectera peut-être : Eh quoi? Dieu n'eut-il pu faire l'homme parfait dès le commencement? — Qu'on sache donc que pour Dieu, qui est depuis toujours identique à lui-même et qui est incréé, tout est possible, à ne considérer que lui. Mais les êtres produits, du fait qu'ils reçoivent subséquemment leur commencement d'existence, sont nécessairement inférieurs à leur Auteur. Impossible, en effet, que soient incréés des êtres nouvellement produits. Or, du fait qu'ils ne sont pas incréés, ils sont inférieurs à ce qui est parfait : car, du fait qu'ils sont nouvellement venus à l'existence, ils sont de petits enfants, et, du fait qu'ils sont de petits enfants, ils ne sont ni accoutumés ni exercés à la conduite parfaite. De même, en effet, qu'une mère peut donner une nourriture parfaite à son nouveau-né, mais que celui-ci est encore incapable de recevoir une nourriture au-dessus de son âge, ainsi Dieu pouvait, quant à lui, donner dès le commencement la perfection à l'homme, mais l'homme était incapable de la recevoir, car il n'était qu'un petit enfant. Et c'est pourquoi aussi notre Seigneur, dans les derniers temps, lorsqu'il récapitula en lui toutes choses, vint à nous, non tel qu'il le pouvait, mais tel que nous étions capables de le voir : il pouvait, en effet, venir à nous dans son inexprimable gloire, mais nous n'étions pas encore capables de porter la grandeur de sa gloire. Aussi, comme à de petits enfants, le Pain parfait du Père se donna-t-il à nous sous forme de lait — ce fut sa venue comme homme —, afin que, nourris pour ainsi dire à la mamelle de sa chair et accoutumés par une telle lactation à manger et à boire le Verbe de Dieu, nous puissions garder en nous-mêmes le Pain de l'immortalité qui est l'Esprit du Père.

Et c'est pourquoi Paul dit aux Corinthiens : « Je vous ai donné du lait à boire, non de la nourriture solide, car vous ne pouviez pas encore la supporter. » Ce qui veut dire : Vous avez bien été instruits de la venue du Seigneur comme homme, mais l'Esprit du Père ne repose pas encore sur vous à cause de votre faiblesse. « Car, poursuit-il, dès lors qu'il y a parmi vous de la jalousie, de la discorde et des disputes, n'êtes-vous pas charnels et ne vous conduisez-vous pas selon l'homme ? » Autant dire que l'Esprit du Père n'était pas encore avec eux à cause de leur imperfection et de la faiblesse de leur conduite. De même donc que l'Apôtre avait le pouvoir de leur donner la nourriture solide — car tous ceux à qui les apôtres imposaient les mains recevaient l'Esprit Saint, qui est la nourriture de vie —, mais qu'ils étaient incapables de la recevoir, parce que faibles et inexercées étaient encore les facultés leur permettant de tendre vers Dieu, ainsi, dès le commencement, Dieu avait-il le pouvoir de donner la perfection à l'homme, mais celui-ci, nouvellement venu à l'existence, était incapable de la recevoir, ou, l'eut-il même reçue, de la contenir, ou, l'eut-il même contenue, de la garder. Et c'est pourquoi le Verbe de Dieu, alors qu'il était parfait, s'est fait petit enfant avec l'homme, non pour lui-même, mais à cause de l'état d'enfance où était l'homme, afin d'être saisi selon que l'homme était capable de le saisir. Ce n'est donc pas du côté de Dieu qu'était l'impuissance et l'indigence, mais du côté de l'homme nouvellement venu à l'existence : car il n'était pas incréé.

En revanche, du côté de Dieu se manifestent à la fois la puissance, la sagesse et la bonté : la puissance, et déjà la bonté, en ce qu'il crée et fait volontairement des êtres non encore existants ; la sagesse, en ce qu'il donne proportion, mesure et organisation aux êtres ainsi produits ; sa suréminente bonté, enfin, grâce à laquelle ces êtres, en recevant accroissement et en se maintenant toujours plus avant dans l'existence, obtiendront la gloire de l'Incréé, Dieu leur octroyant généreusement ce qui est bon. Car, du fait qu'ils sont venus à l'existence, ils ne sont certes pas incréés ; mais, du fait de leur persistance à travers la longueur des siècles, ils recevront la puissance de l'Incréé, Dieu leur donnant gratuitement l'éternelle pérennité. Et ainsi Dieu aura la primauté en tout, puisqu'il est seul incréé, qu'il est antérieur à tout et qu'il est cause d'être pour tout. Quant à tout le reste, il demeure dans la soumission à Dieu, et cette soumission à Dieu est l'incorruptibilité, et la permanence de l'incorruptibilité est la gloire de l'Incréé. Tel est donc l'ordre, tel est le rythme, tel est l'acheminement par lequel l'homme créé et modelé devient à l'image et à la ressemblance du Dieu incréé : le Père décide et commande, le Fils exécute et modèle, l'Esprit nourrit et fait croître, et l'homme progresse peu à peu et s'élève vers la perfection, c'est-à-dire s'approche de l'Incréé : car il n'y a de parfait que l'Incréé, et celui-ci est Dieu. Quant à l'homme, il fallait qu'il vînt d'abord à l'existence, qu'étant venu à l'existence il grandît, qu'ayant grandi il devînt adulte, qu'étant devenu adulte il se multipliât, que s'étant multiplié il prît des forces, qu'ayant pris des forces il fût glorifié, et enfin qu'ayant été glorifié il vît son Seigneur : car c'est Dieu qui doit être vu un jour, et la vision de Dieu procure l'incorruptibilité, « et l'incorruptibilité fait être près de Dieu ».

Ils sont donc tout à fait déraisonnables, ceux qui n'attendent pas le temps de la croissance et font grief à

Dieu de la faiblesse de leur nature. Dans leur ignorance de Dieu et d'eux-mêmes, ces insatiables et ces ingrats refusent d'être d'abord ce qu'ils ont été faits, des hommes sujets aux passions ; outrepassant la loi de l'humaine condition, avant même d'être des hommes, ils veulent être semblables au Dieu qui les a faits et voir s'évanouir toute différence entre le Dieu incréé et l'homme nouvellement venu à l'existence. Ils sont plus déraisonnables que les animaux sans raison, car ceux-ci ne reprochent pas à Dieu de ne pas les avoir faits hommes, mais chacun rend grâces d'avoir été fait ce qu'il a été fait. Nous, au contraire, nous lui faisons un crime de ce que nous n'avons pas été faits dieux dès le commencement, mais d'abord hommes, et seulement ensuite dieux. Pourtant, dans la simplicité de sa bonté, Dieu a fait même cela, pour que nul ne le croie envieux ou avare, car il a dit : « J'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut » ; mais, parce que nous étions incapables de porter la puissance de la divinité, il ajoute : « Mais vous, comme des hommes, vous mourrez. » Il exprimait par là ces deux choses : la générosité de son don, d'une part; notre faiblesse et notre libre arbitre, d'autre part. Dans sa générosité, en effet, il a donné magnifiquement le bien et a fait les hommes maîtres d'eux-mêmes à sa ressemblance; dans sa prescience, d'autre part, il a connu la faiblesse des hommes et ce qui devait en résulter ; dans son amour et sa puissance, enfin, il triomphera de la substance de la nature créée. Ainsi fallait-il que d'abord apparût cette nature, qu'ensuite ce qui est mortel fût vaincu et englouti par l'immortalité, et ce qui est corruptible, par l'incorruptibilité, et que l'homme devînt ainsi à l'image et à la ressemblance de Dieu, après avoir reçu la connaissance du bien et du mal.

L'homme, artisan de son destin éternel

Or le bien consiste à obéir à Dieu, à lui être docile, à garder son commandement : c'est la vie de l'homme ; de même, désobéir à Dieu est mal : c'est la mort de l'homme. Dieu ayant usé de longanimité, l'homme a donc connu et le bien de l'obéissance et le mal de la désobéissance, afin que l'œil de son esprit, ayant acquis l'expérience de l'un et de l'autre, fasse choix du bien avec décision et ne soit ni paresseux ni négligent à l'égard du commandement de Dieu : ce qui lui ôte la vie, c'est-à-dire désobéir à Dieu, il saura par expérience que c'est mal et il ne l'entreprendra plus jamais; au contraire, ce qui lui conserve la vie, c'est-à-dire obéir à Dieu, il saura que c'est bien et il le gardera avec un soin scrupuleux. Et c'est pourquoi il a reçu une double faculté possédant la connaissance de l'un et de l'autre, afin de faire choix du bien en connaissance de cause. Cette connaissance du bien, comment aurait-il pu l'avoir, s'il avait ignoré son contraire ? Car plus ferme et plus incontestable est la perception d'objets présents qu'une conjecture résultant d'une supposition. Car, de même que la langue acquiert par le goût l'expérience du doux et de l'amer, que l'œil distingue par la vue le noir du blanc, que l'oreille connaît par l'audition la différence des sons, ainsi l'esprit, après avoir acquis par l'expérience de l'un et de l'autre la connaissance du bien, devient plus scrupuleusement attentif à le conserver en obéissant à Dieu : en premier lieu, par le repentir, il rejette la désobéissance, parce qu'elle est chose amère et mauvaise; ensuite, sachant par une perception immédiate ce qu'est le contraire du bien et du doux, plus jamais il n'entreprendra de goûter de la désobéissance à Dieu. Si tu répudies cette connaissance de l'un et de l'autre et cette double faculté de perception, sans le savoir, tu supprimeras l'homme même que tu es.

Comment, d'ailleurs, seras-tu dieu, alors que tu n'as pas encore été fait homme ? Comment seras-tu parfait, alors que tu viens à peine d'être créé ? Comment seras-tu immortel, alors que, dans une nature mortelle, tu n'as pas obéi à ton Créateur ? Car il te faut d'abord garder ton rang d'homme, et ensuite seulement recevoir en partage la gloire de Dieu : car ce n'est pas toi qui fais Dieu, mais Dieu qui te fait. Si donc tu es l'ouvrage de Dieu, attends patiemment la Main de ton Artiste, qui fait toutes choses en temps opportun — en temps opportun, dis-je, par rapport à toi qui es fait. Présente-lui un cœur souple et docile et garde la forme que t'a donnée cet Artiste, ayant en toi l'Eau qui vient de lui et faute de laquelle, en t'endurcissant, tu rejetterais l'empreinte de ses doigts. En gardant cette conformation, tu monteras à la perfection, car par l'art de Dieu va être cachée l'argile qui est en toi. Sa Main a créé ta substance ; elle te revêtira d'or pur au dedans et au dehors, et elle te parera si bien, que le Roi lui-même sera épris de ta beauté. Mais si, en t'endurcissant, tu repousses son art et te montres mécontent de ce qu'il t'a fait homme, du fait de ton ingratitude envers Dieu tu as rejeté tout ensemble et son art et la vie : car faire est le propre de la bonté de Dieu et être fait est le propre de la nature de l'homme. Si donc tu lui livres ce qui est de toi, c'est-à-dire la foi en lui et la soumission, tu recevras le bénéfice de son art et tu seras le parfait ouvrage de Dieu. Si, au contraire, tu lui résistes et si tu fuis ses Mains, la cause de ton inachèvement

résidera en toi qui n'as pas obéi, non en lui qui t'a appelé. Car il a envoyé des gens pour inviter aux noces, mais ceux qui ne l'ont pas écouté se sont eux-mêmes privés du festin du royaume. Ce n'est donc point l'art de Dieu qui est en défaut, car il peut, à partir de pierres, susciter des fils à Abraham ; mais celui qui ne se plie pas à cet art, celui-là est cause de son propre inachèvement. La lumière non plus n'est pas en défaut à cause de ceux qui se sont aveuglés eux-mêmes, mais, tandis qu'elle demeure semblable à elle-même, ces aveugles sont, par leur propre faute, plongés dans les ténèbres. La lumière ne subjugué personne de force : Dieu ne violente pas davantage celui qui refuserait de garder son art. Ceux qui se sont séparés de la lumière du Père et ont transgressé la loi de la liberté se sont séparés par leur faute, puisqu'ils avaient été faits libres et maîtres de leurs décisions. Et Dieu, qui sait toutes choses par avance, a préparé aux uns et aux autres des demeures appropriées : à ceux qui recherchent la lumière de l'incorruptibilité et courent vers elle, il donne avec bonté cette lumière qu'ils désirent ; mais à ceux qui la méprisent, se détournent d'elle, la fuient et, en quelque sorte, s'aveuglent eux-mêmes, il a préparé des ténèbres bien faites pour ceux qui se détournent de la lumière, et à ceux qui fuient la soumission à Dieu il a préparé un châtiment approprié. Or la soumission à Dieu est l'éternel repos, en sorte que ceux qui fuient la lumière aient un lieu digne de leur fuite et que ceux qui fuient l'éternel repos aient une demeure appropriée à leur fuite. Car, comme tous les biens se trouvent auprès de Dieu, ceux qui fuient Dieu de leur propre mouvement se frustreront eux-mêmes de tous les biens : ainsi frustrés de tous les biens qui se trouvent auprès de Dieu, ils tomberont à bon droit sous le juste jugement de Dieu. Car ceux qui fuient le repos vivront justement dans la peine, et ceux qui ont fui la lumière habitent justement les ténèbres. Il en est comme de cette lumière passagère : ceux qui la fuient sont cause de ce qu'ils sont privés de la lumière et habitent les ténèbres, et ce n'est pas la lumière qui est pour eux cause d'un tel séjour, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; de même ceux qui fuient l'éternelle lumière de Dieu qui renferme tous les biens, habiteront par leur faute d'éternelles ténèbres, privés qu'ils seront de tous les biens pour avoir été pour eux-mêmes cause d'un tel séjour.

3. UN SEUL DIEU, JUGE DE TOUS LES HOMMES

Parabole du pasteur qui sépare les brebis d'avec les boucs

Il n'y a donc qu'un seul et même Dieu Père : pour ceux qui aspirent à sa communion et persévèrent dans la soumission à lui-même, il a préparé les biens qui sont auprès de lui; mais pour l'initiateur de l'apostasie, c'est-à-dire le diable, et pour les anges qui apostasièrent avec lui, il a préparé le feu éternel, en lequel le Seigneur dit que seront envoyés ceux qui auront été mis à sa gauche. C'est ce qui a été dit par le prophète : «Je suis un Dieu jaloux, qui fait la paix et crée le mal» : pour ceux qui se repentent et se tournent vers lui, il fait la paix et l'amitié et il établit l'union ; mais pour ceux qui ne se repentent pas et fuient sa lumière, il a préparé un feu éternel et des ténèbres extérieures, qui sont un mal pour ceux qui y tombent.

Si autre était le Père qui donne le repos, et autre le Dieu qui a préparé le feu, leurs Fils aussi seraient différents : l'un enverrait dans le royaume du Père, l'autre, au feu éternel. Mais, puisqu'un seul et même Seigneur a annoncé qu'il séparerait le genre humain tout entier lors du jugement, « comme le berger sépare les brebis d'avec les boucs», et qu'il dira aux uns : « Venez, les bénis de mon Père, recevez l'héritage du royaume qui vous a été préparé», et aux autres : «Allez-vous-en, maudits, au feu éternel que mon Père a préparé pour le diable et pour ses anges», la preuve est faite avec évidence qu'il n'y a qu'un seul et même Père, qui « fait la paix et crée le mal » en préparant aux uns et aux autres ce qui leur convient, tout comme il n'y a qu'un seul Juge, qui envoie les uns et les autres au lieu qui leur convient.

Parabole de l'ivraie et du froment

C'est ce que le Seigneur a montré dans la parabole de l'ivraie et du froment, en disant : « Comme on ramasse l'ivraie et qu'on la brûle au feu, ainsi en sera-t-il à la consommation du siècle. Le Fils de l'homme enverra ses anges, et ils enlèveront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu : là seront les pleurs et le grincement des dents. Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le royaume de leur Père. » Le Père, qui a préparé pour les justes le royaume en lequel son Fils a accueilli ceux qui en sont dignes, a donc aussi préparé la fournaise de feu en laquelle ceux qui le méritent seront jetés par les anges envoyés par le Fils de

l'homme, suivant l'ordre du Seigneur.

Car celui-ci avait semé de la bonne semence dans son champ — «et ce champ, dit-il, c'est le monde» —. « Mais, pendant que les gens dormaient, l'ennemi vint, sema de l'ivraie au travers du froment et s'en alla. » Car cet ange fut apostat et ennemi, du jour où il jalouosa l'ouvrage modelé par Dieu et entreprit de le rendre ennemi de Dieu. C'est pourquoi aussi Dieu retrancha de sa société celui qui, de son propre mouvement, avait secrètement semé l'ivraie, c'est-à-dire introduit la transgression; mais il eut pitié de l'homme, qui avait accueilli la désobéissance par inadvertance et non par malice, et il retourna contre l'auteur de l'inimitié l'inimitié que celui-ci avait voulu fomenter contre lui : cette inimitié fomentée contre lui, il l'écarta de lui-même, pour la retourner et la rejeter contre le serpent. C'est ce qu'indiqué la parole de Dieu au serpent rapportée par l'Écriture : «Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité ; il observera ta tête et tu observeras son talon. » Cette inimitié, le Seigneur l'a récapitulée en lui-même, en se faisant homme « né d'une femme » et en foulant aux pieds la tête du serpent, comme nous l'avons montré dans notre livre précédent.

Puisqu'il a parlé d'anges du diable pour lesquels a été préparé le feu éternel, et puisqu'il dit encore à propos de l'ivraie : «L'ivraie, ce sont les fils du Malin», il faut reconnaître qu'il a rattaché tous les apostats à celui qui fut l'initiateur de cette transgression. Ce n'est toutefois pas celui-ci qui a fait les anges ou les hommes quant à leur nature. On ne voit pas, en effet, que le diable ait fait quoi que ce soit : lui-même est une créature de Dieu, comme tous les autres anges. Car Dieu a fait toutes choses, comme le dit David à propos de tous les êtres du même genre : « Il a dit, et ils ont été faits ; il a commandé, et ils ont été créés. »

Ainsi donc, puisque toutes choses ont été faites par Dieu et que le diable est devenu cause d'apostasie pour lui-même et pour les autres, c'est à bon droit que l'Écriture appelle fils du diable et anges du Malin ceux qui demeurent à jamais dans l'apostasie. Car, comme l'a dit un de nos prédécesseurs, le mot « fils » s'entend de deux manières : d'abord selon la nature, s'il s'agit de l'enfant et de l'ouvrage de quelqu'un qui les a produits — encore qu'entre l'enfant et l'ouvrage il y ait cette différence que le premier a été engendré de lui, tandis que le second a été fait par lui — ; ensuite selon l'enseignement, car quelqu'un qui a été instruit par un autre au moyen de la parole est dit fils de celui qui l'a instruit, et ce dernier, père de celui-là. Selon la nature donc, pour ainsi parler, nous sommes tous fils de Dieu, pour ce motif que nous avons tous été faits par lui ; mais selon l'obéissance et l'enseignement, tous ne sont pas fils de Dieu, mais ceux-là seulement qui croient en lui et font sa volonté : ceux qui ne croient pas et ne font pas sa volonté sont les fils et les anges du diable, pour autant qu'ils font les œuvres du diable. Qu'il en soit bien ainsi, il l'a dit en Isaïe : «J'ai engendré des fils et je les ai élevés, mais eux m'ont méprisé. » Il les appelle encore des fils étrangers : « Des fils étrangers m'ont menti. » En effet, selon la nature ils sont ses fils, puisqu'ils ont été faits par lui, mais selon les œuvres ils ne sont pas ses fils.

Dans la société humaine, les fils rebelles à leurs parents sont reniés par ceux-ci : selon la nature ils restent leurs fils, mais selon la loi ils ne sont plus que des étrangers, puisqu'ils n'héritent pas de leurs parents selon la nature. Il en va de même avec Dieu : ceux qui ne lui obéissent pas sont reniés par lui ; ils ont cessé d'être ses fils et, dès lors, ne peuvent avoir part à son héritage. Comme le dit David : « Les pécheurs se sont rendus étrangers dès le sein maternel ; leur colère est à la ressemblance du serpent. » Et c'est pourquoi le Seigneur appelait « race de vipères » des gens qu'il savait être de la race humaine, parce que, à la ressemblance de ces bêtes, ils se comportaient de façon tortueuse et faisaient tort aux autres : « Gardez-vous, disait-il en effet, du levain des Pharisiens et des Sadducéens. » Il disait également à propos d'Hérode : « Allez dire à ce renard... », signifiant par là son astuce et sa fourberie. C'est pourquoi aussi le prophète Jérémie disait : « L'homme, alors qu'il était comblé d'honneur, devint semblable aux bêtes » ; et encore : « Ils sont devenus des étalons en rut ; chacun hennissait après la femme de son prochain. » Et Isaïe, qui prêchait en Judée et disputait avec Israël, les appelait « princes de Sodome » et « peuple de Gomorrhe » : il signifiant par là que leur transgression était pareille à celle des habitants de Sodome et que les mêmes péchés se trouvaient en eux, et il les désignait du même nom à cause d'une conduite semblable. Et la preuve qu'ils n'avaient pas été faits tels par Dieu quant à leur nature, mais capables d'agir aussi avec justice, c'est que le même Isaïe leur disait, en leur donnant un bon conseil : « Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez la malice de vos cœurs de devant mes yeux, cessez vos méchancetés. » C'était leur dire que, s'ils transgressaient et péchaient, ils encourraient le même châtement que les habitants de Sodome, mais que, s'ils se convertissaient, faisaient pénitence et cessaient de mal faire, ces mêmes hommes pourraient être les fils de Dieu et obtenir l'héritage de l'incorruptibilité accordé par lui. Telle est

donc l'acception selon laquelle le Seigneur a appelé anges du Malin et fils du diable ceux qui se fient à celui-ci et font ses œuvres : d'une part, au commencement, tous ont été faits par un seul et même Dieu ; mais, d'autre part, tandis que, s'ils lui sont dociles, persévèrent dans son obéissance et gardent sa justice, ils sont les fils de Dieu, en revanche, s'ils apostasient et deviennent transgresseurs, ils se rattachent au diable, qui est devenu l'initiateur et la cause originelle de l'apostasie tant pour lui-même que pour tous les autres.

Conclusion

Parce qu'il y a beaucoup de paroles du Seigneur qui proclament toutes un seul et même Père, Auteur de ce monde, il nous a fallu confondre par des preuves nombreuses des gens retenus dans de nombreuses erreurs : puissent-ils, grâce à cette abondance de preuves, revenir à la vérité et être sauvés ! Mais à cet écrit il nous faut encore ajouter, à la suite des paroles du Seigneur, les paroles de Paul : nous aurons à scruter sa pensée, à exposer l'Apôtre, à élucider tout ce qui, de la part d'hérétiques ne comprenant absolument rien aux paroles de Paul, a reçu d'autres interprétations, à montrer la stupidité de leur folie, à établir par ce même Paul, dont ils tirent contre nous des difficultés, qu'eux-mêmes sont des menteurs, tandis que l'Apôtre, en prédicateur de la vérité, a enseigné toutes choses en accord avec le message de la vérité, à savoir : un seul Dieu Père, qui a parlé à Abraham, qui a donné la Loi, qui a envoyé par avance les prophètes et qui, dans les derniers temps, a envoyé son Fils et accordé le salut à l'ouvrage par lui modelé, c'est-à-dire à la substance de la chair. Nous disposerons donc dans un autre livre le restant des paroles du Seigneur, en lesquelles il a parlé du Père non en paraboles, mais en termes propres, ainsi que l'explication des épîtres du bienheureux Apôtre, et nous t'offrirons alors en son intégralité, par la grâce de Dieu, notre ouvrage « Dénonciation et réfutation de la Gnose au nom menteur », après nous être exercé et t'avoir exercé avec nous, dans ces cinq livres, à la réfutation de tous les hérétiques.

LIVRE V

PRÉFACE

Dans les quatre livres que nous t'avons envoyés avant celui-ci, cher ami, nous avons démasqué tous les hérétiques et produit au grand jour leurs enseignements; nous y avons également réfuté ces inventeurs d'opinions impies, tantôt à partir de l'enseignement propre à chacun d'eux, tel qu'ils nous l'ont laissé dans leurs écrits, tantôt à l'aide d'un exposé procédant par preuves multiformes ; nous avons fait connaître la vérité et mis en évidence le message de l'Eglise, ce message que les prophètes avaient annoncé déjà, comme nous l'avons montré, que le Christ a porté à son point d'achèvement, que les apôtres ont transmis et qu'enfin l'Eglise, après l'avoir reçu de ceux-ci, garde seule fidèlement et transmet à ses enfants à travers le monde entier; nous avons résolu toutes les difficultés que les hérétiques nous opposent, expliqué l'enseignement des apôtres, exposé la plus grande partie de ce que le Seigneur a dit ou fait en manière de paraboles. Cela étant, dans ce cinquième livre de tout notre ouvrage « Dénonciation et réfutation de la Gnose au nom menteur » nous tenterons d'asseoir nos preuves sur le reste des enseignements de notre Seigneur et sur les épîtres de l'Apôtre, conformément à ce que tu as sollicité de nous : car nous obéissons à ton ordre — puisqu'aussi bien c'est pour le ministère de la parole que nous avons été établis — et nous nous appliquons de toute manière, selon notre pouvoir, à te fournir le plus de ressources possible contre les négations des hérétiques, à faire changer de sentiments les égarés et à les ramener vers l'Eglise de Dieu, ainsi qu'à affermir l'esprit des néophytes pour qu'ils gardent inébranlablement la foi qu'ils ont reçue de l'Eglise, cette gardienne fidèle, et pour qu'ils ne se laissent en aucune façon corrompre par ceux qui tentent de leur enseigner l'erreur et de les détourner de la vérité. Il te faudra, ainsi que tous les lecteurs de cet écrit, lire avec grande application ce que nous avons dit précédemment, afin de connaître aussi les doctrines mêmes dont nous entreprenons la réfutation : car c'est ainsi seulement que tu t'opposeras à elles de la manière requise et que tu seras à même d'assumer la tâche de réfuter tous les hérétiques, rejetant leurs doctrines comme de l'ordure à l'aide de la foi céleste et suivant le seul Maître sûr et véridique, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ notre Seigneur, lui qui, à cause de son surabondant amour, s'est fait cela même que nous sommes afin de faire de nous cela même qu'il est.

PREMIÈRE PARTIE

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR PROUVÉE PAR LES ÉPÎTRES DE PAUL

1. LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR POSTULÉE PAR L'INCARNATION

Réalité de l'Incarnation

Car nous ne pouvions apprendre les mystères de Dieu que si notre Maître, tout en étant le Verbe, se faisait homme. D'une part, en effet, nul n'était capable de révéler les secrets du Père, sinon son propre Verbe, « car quel » autre « a connu la pensée du Seigneur ? ou quel » autre « a été son conseiller ? » D'autre part, nous ne pouvions les apprendre autrement qu'en voyant notre Maître et en percevant, de nos propres oreilles, le son de sa voix : car c'est en devenant les imitateurs de ses actions et les exécuteurs de ses paroles que nous avons communion avec lui et que par là même, nous qui sommes nouvellement venus à l'existence, nous recevons, de Celui qui est parfait dès avant toute création, la croissance, de Celui qui est seul bon et excellent, la ressemblance avec lui-même, de Celui qui possède l'incorruptibilité, le don de celle-ci, et cela après avoir d'abord été prédestinés à être, alors que nous n'étions pas encore, selon la prescience du Père, et avoir ensuite été faits, aux temps connus d'avance, selon le ministère du Verbe. Celui-ci est donc bien parfait en tout, puisqu'il est à la fois Verbe puissant et homme véritable, nous ayant rachetés par son sang de la manière qui convenait au Verbe, « en se donnant lui-même en rançon » pour ceux qui avaient été faits captifs : car l'Apostasie avait dominé injustement sur nous et, alors que nous appartenions à Dieu par notre nature, nous avait aliénés contre notre nature en faisant de nous ses disciples ; étant donc puissant en tout et indéfectible en sa justice, c'est en respectant cette justice que le Verbe de Dieu s'est tourné contre l'Apostasie elle-même, lui rachetant son propre bien à lui non par la violence, à la manière dont elle avait dominé sur nous au commencement en s'emparant insatiablement de ce qui n'était pas à elle, mais par la persuasion, comme il convenait que Dieu fût, en recevant par persuasion et non par violence ce qu'il voulait, afin que tout à la fois la justice fût sauvegardée et que l'antique ouvrage modelé par Dieu ne pérît point. Si donc c'est par son propre sang que le Seigneur nous a rachetés, s'il a donné son âme pour notre âme et sa chair pour notre chair, s'il a répandu l'Esprit du Père afin d'opérer l'union et la communion de Dieu et des hommes, faisant descendre Dieu dans les hommes par l'Esprit et faisant monter l'homme jusqu'à Dieu par son incarnation, et si en toute certitude et vérité, lors de sa venue, il nous a gratifiés de l'incorruptibilité par la communion que nous avons avec lui-même, c'en est fait de tous les enseignements des hérétiques.

L'Incarnation réduit à néant les Docètes et les Valentiniens

Vains, tout d'abord, ceux qui prétendent qu'il s'est montré d'une façon purement apparente : ce n'est pas en apparence, mais en toute réalité et vérité, qu'ont eu lieu les faits que nous venons de dire. Supposons au contraire que, sans être homme, il se soit montré sous les dehors d'un homme : en ce cas, il n'est pas réellement demeuré ce qu'il était, à savoir Esprit de Dieu, puisque l'Esprit est invisible ; d'autre part, il n'y a eu aucune vérité en lui, puisqu'il n'était pas ce qu'il paraissait être. Au reste, nous avons dit précédemment qu'Abraham et les autres prophètes le voyaient d'une manière prophétique, prophétisant par des visions ce qui était à venir : si donc même maintenant il est apparu de cette manière, sans être réellement ce qu'il paraissait, c'est une sorte de vision prophétique qui a été donnée aux hommes, et il nous faut attendre une autre venue de ce même Seigneur, en laquelle il sera tel exactement qu'il aura été vu maintenant de façon prophétique. Au surplus, nous avons montré que c'est tout un, de dire qu'il s'est montré d'une façon purement apparente, et de dire qu'il n'a rien reçu de Marie : car il n'aurait pas eu réellement le sang et la chair par lesquels il nous a rachetés, s'il n'avait récapitulé en lui-même l'antique ouvrage modelé, c'est-à-dire Adam. Vains sont donc les disciples de Valentin, qui enseignent cette doctrine afin de pouvoir exclure de la chair la vie et rejeter l'ouvrage modelé par Dieu.

L'Incarnation réduit à néant les Ebionites

Vains aussi les Ebionites. Refusant d'accueillir dans leurs âmes, par la foi, l'union de Dieu et de l'homme,

ils demeurent dans le vieux levain de leur naissance. Ils ne veulent pas comprendre que l'Esprit Saint est survenu en Marie et que la puissance du Très-Haut l'a couverte de son ombre, à cause de quoi ce qui est né d'elle est saint et est le Fils du Dieu Très-Haut, le Père de toutes choses ayant opéré l'incarnation de son Fils et ayant fait apparaître ainsi une naissance nouvelle, afin que, comme nous avons hérité de la mort par la naissance antérieure, nous héritions de la vie par cette naissance-ci. Ils repoussent donc le mélange du Vin céleste et ne veulent être que l'eau de ce monde, n'acceptant pas que Dieu se mélange à eux, mais demeurant en cet Adam qui fut vaincu et chassé du paradis. Ils ne considèrent pas que, tout comme au début de notre formation en Adam le souffle de vie issu de Dieu, en s'unissant à l'œuvre modelée, a animé l'homme et l'a fait apparaître animal doué de raison, ainsi à la fin le Verbe du Père et l'Esprit de Dieu, en s'unissant à l'antique substance de l'ouvrage modelé, c'est-à-dire d'Adam, ont rendu l'homme vivant et parfait, capable de comprendre le Père parfait, afin que, comme nous mourons tous dans l'homme animal, ainsi nous soyons tous vivifiés dans l'homme spirituel. Jamais, en effet, Adam n'a échappé aux Mains de Dieu, auxquelles parlait le Père lorsqu'il disait : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance . » Et c'est pourquoi, à la fin, « non par la volonté de la chair ni par la volonté de l'homme », mais par le bon plaisir du Père, les Mains de Dieu ont rendu l'homme vivant, afin qu'Adam devienne à l'image et à la ressemblance de Dieu.

L'Incarnation réduit à néant les Marcionites

Vains aussi ceux qui prétendent que le Seigneur est venu dans un domaine étranger, comme avide du bien d'autrui, pour présenter l'homme, qui serait l'ouvrage d'un autre, à un Dieu qui ne l'aurait ni fait ni créé et aurait même, à l'origine, été privé d'une participation quelconque à sa production. Sa venue est évidemment injuste, si, comme ils le prétendent, il est venu dans un domaine qui n'est pas le sien ; de plus, il ne nous a pas vraiment rachetés par son sang, s'il ne s'est pas vraiment fait homme. Mais en fait, il a restauré, dans l'ouvrage par lui modelé, le privilège originel de l'homme qui est d'avoir été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu; il ne s'est point approprié frauduleusement le bien d'autrui, mais il a repris son propre bien en toute justice et bonté : justice à l'égard de l'Apostasie, puisqu'il nous a rachetés à elle par son sang ; bonté à notre égard à nous, les rachetés, car nous ne lui avons rien donné préalablement et il ne sollicite rien de nous, comme s'il éprouvait quelque besoin, mais c'est nous qui avons besoin de la communion avec lui : aussi s'est-il prodigué lui-même par pure bonté, afin de nous rassembler dans le sein du Père.

L'Incarnation réduit à néant tous les négateurs de la résurrection de la chair

Vains, de toute manière, ceux qui rejettent toute l'« économie » de Dieu, nient le salut de la chair, méprisent sa régénération, en déclarant qu'elle n'est pas capable de recevoir l'incorruptibilité. S'il n'y a pas de salut pour la chair, alors le Seigneur ne nous a pas non plus rachetés par son sang, la coupe de l'eucharistie n'est pas une communion à son sang et le pain que nous rompons n'est pas une communion à son corps. Car le sang ne peut jaillir que de veines, de chairs et de tout le reste de la substance humaine, et c'est pour être vraiment devenu tout cela que le Verbe de Dieu nous a rachetés par son sang, comme le dit son Apôtre : « En lui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés. » Et parce que nous sommes ses membres et sommes nourris par le moyen de la création — création que lui-même nous procure, en faisant lever son soleil et tomber la pluie selon sa volonté —, la coupe, tirée de la création, il l'a déclarée son propre sang, par lequel se fortifie notre sang, et le pain, tiré de la création, il l'a proclamé son propre corps, par lequel se fortifient nos corps

Si donc la coupe qui a été mélangée et le pain qui a été confectionné reçoivent la parole de Dieu et deviennent l'eucharistie, c'est-à-dire le sang et le corps du Christ, et si par ceux-ci se fortifie et s'affermi la substance de notre chair, comment ces gens peuvent-ils prétendre que la chair est incapable de recevoir le don de Dieu consistant dans la vie éternelle, alors qu'elle est nourrie du sang et du corps du Christ et qu'elle est membre de celui-ci, comme le dit le bienheureux Apôtre dans son épître aux Ephésiens . « Nous sommes les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os » ? Ce n'est pas de je ne sais quel « homme pneumatique » et invisible qu'il dit cela, « car l'esprit n'a ni os ni chair », mais il parle de l'organisme authentiquement humain, composé de chairs, de nerfs et d'os : car c'est cet organisme même qui est nourri de la coupe qui est le sang du Christ et fortifié par le pain qui est son

corps. Et de même que le bois de la vigne, après avoir été couché dans la terre, porte du fruit en son temps, et que « le grain de froment, après être tombé en terre » et s'y être dissous, resurgit multiplié par l'Esprit de Dieu qui soutient toutes choses — ensuite, moyennant le savoir-faire, ils viennent en l'usage des hommes, puis, en recevant la parole de Dieu, ils deviennent l'eucharistie, c'est-à-dire le corps et le sang du Christ —, de même nos corps qui sont nourris par cette eucharistie, après avoir été couchés dans la terre et s'y être dissous, ressusciteront en leur temps, lorsque le Verbe de Dieu les gratifiera de la résurrection « pour la gloire de Dieu le Père » : car il procurera l'immortalité à ce qui est mortel et gratifiera d'incorruptibilité ce qui est corruptible, parce que la puissance de Dieu se déploie dans la faiblesse. Dans ces conditions, nous nous garderons bien, comme si c'était de nous-mêmes que nous avons la vie, de nous enfler d'orgueil et de nous élever contre Dieu en acceptant des pensées d'ingratitude ; au contraire, sachant par expérience que c'est de sa grandeur à lui, et non de notre propre nature, que nous tenons de pouvoir demeurer à jamais, nous ne nous écarterons pas de la vraie pensée sur Dieu ni ne méconnaîtrons notre nature ; nous saurons quelle puissance Dieu possède et quels bienfaits l'homme reçoit de lui, et nous ne nous méprendrons jamais sur la vraie conception qu'il nous faut avoir des êtres existants, je veux dire de Dieu et de l'homme. Au reste, comme nous le disions antérieurement, si Dieu a permis notre dissolution dans la terre, n'est-ce pas précisément afin que, instruits de toute manière, nous soyons dorénavant scrupuleusement attentifs en toutes choses, ne méconnaissant ni Dieu ni nous-mêmes

2. LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR, ŒUVRE DE LA PUISSANCE DE DIEU

«Ma puissance se déploie dans la faiblesse »

L'Apôtre montre fort clairement que l'homme a été livré à sa propre faiblesse de peur que, venant à s'enorgueillir, il ne s'écarte de la vérité Il dit en effet dans la seconde épître aux Corinthiens . « Et pour que l'excellence de ces révélations ne m'enorgueillisse pas, il m'a été mis une écharde en la chair, un ange de Satan chargé de nie souffleter. A son sujet, j'ai par trois fois imploré le Seigneur, pour qu'il s'éloigne de moi. Mais il m'a dit : Ma grâce te suffit, car ma puissance se déploie dans la faiblesse. Volontiers donc je me glorifierai surtout de mes faiblesses, afin qu'habité en moi la puissance du Christ. » Eh quoi ! dira-t-on, le Seigneur voulait-il que son Apôtre fût souffleté de la sorte et supportât une telle faiblesse ? Oui, dit l'Écriture, « car ma puissance se déploie dans la faiblesse », rendant meilleur celui-là qui, par le moyen de sa faiblesse, connaît la puissance de Dieu. Comment, en effet, l'homme aurait-il appris que lui-même était faible et mortel par nature, tandis que Dieu était immortel et puissant, s'il n'avait reçu l'expérience de l'un et de l'autre ? Car apprendre sa faiblesse en la supportant n'était pas un mal pour l'homme; c'était même plutôt un bien pour lui que de ne pas se méprendre sur sa nature. Par contre, s'élever contre Dieu et prétendre à une gloire propre, cela, en faisant de l'homme un ingrat, lui causait un grave préjudice, le dépossédant de la vérité en même temps que de son amour envers son Créateur. L'expérience de l'un et de l'autre a produit en lui la vraie connaissance de Dieu et de l'homme et a accru son amour pour Dieu. Or là où il y a accroissement d'amour, une gloire plus grande sera procurée par la puissance de Dieu à ceux qui l'aiment.

Dieu peut vivifier la chair, et la chair peut être vivifiée par Dieu

Ils méprisent donc la puissance de Dieu et ne voient pas la vérité, ceux qui arrêtent leurs regards sur la faiblesse de la chair et ne considèrent pas la puissance de Celui qui la ressuscite d'entre les morts. Car, s'il ne vivifiait pas ce qui est mortel et s'il n'élevait pas à l'incorruptibilité ce qui est corruptible, Dieu cesserait d'être puissant. Mais, qu'il ait la puissance de réaliser tout cela, notre origine doit nous le faire comprendre, puisque c'est en prenant du limon de la terre que Dieu a modelé l'homme. Pourtant, lui donner l'être, le créer animal vivant et doué de raison, quand rien n'existait, ni os, ni nerfs, ni aucun des autres éléments qui constituent l'organisme humain, c'était bien autrement difficile et incroyable que de le reconstituer après que, une fois venu à l'existence, il se serait dissous dans la terre, pour les motifs que nous avons dits précédemment, et qu'il serait retourné à ces éléments d'où il avait été tiré au commencement, alors qu'il n'existait pas encore. Car Celui qui a fait au commencement, quand il l'a voulu, ce qui n'était pas, saura à plus forte raison, s'il le veut, rétablir dans la vie qu'il donne ce qui a existé déjà.

D'autre part, la chair se trouvera capable de recevoir et de contenir la puissance de Dieu, puisqu'au commencement elle a reçu l'art de Dieu et qu'ainsi une partie d'elle-même est devenue l'œil qui voit, une autre l'oreille qui entend, une autre la main qui palpe et qui travaille, une autre les nerfs qui sont tendus de toute part et qui maintiennent ensemble les membres, une autre les artères et les veines par où passent le sang et le souffle respiratoire, une autre les différents viscères, une autre le sang qui est le lien de l'âme et du corps — et que sais-je encore ? — car il est impossible d'énumérer tous les éléments constitutifs de l'organisme humain, qui n'a pas été fait sans la profonde sagesse de Dieu. Or ce qui participe à l'art et à la sagesse de Dieu participe aussi à sa puissance. La chair n'est donc pas exclue de l'art, de la sagesse et de la puissance de Dieu, mais la puissance de Dieu, qui procure la vie, se déploie dans la faiblesse, c'est-à-dire dans la chair.

Au reste, qu'ils nous disent donc, ceux qui prétendent que la chair est incapable de recevoir la vie que Dieu donne, s'ils affirment cela tout en étant actuellement vivants et tout en ayant part à la vie, ou s'ils reconnaissent n'avoir absolument rien de la vie et être présentement des morts. Mais, s'ils sont morts, comment peuvent-ils se mouvoir, parler et accomplir toutes les autres actions qui sont le fait, non des morts, mais des vivants ? Et s'ils vivent présentement, si tout leur corps a part à la vie, comment osent-ils dire que la chair est incapable d'avoir part à la vie, alors qu'ils reconnaissent avoir présentement la vie ? C'est comme si, tout en tenant en mains une éponge pleine d'eau ou une torche allumée, on prétendait que l'éponge est incapable d'avoir part à l'eau, ou la torche à la lumière ! De cette même manière, ces gens assurent qu'ils vivent, se glorifient de porter la vie en leurs membres ; puis, se mettant en contradiction avec eux-mêmes, ils prétendent que leurs membres sont incapables de recevoir la vie. Si cette vie temporelle, bien moins vigoureuse que l'éternelle vie, est néanmoins assez puissante pour rendre vivants nos membres mortels, pourquoi la vie éternelle, qui est plus efficace, ne vivifierait-elle pas la chair déjà exercée et accoutumée à porter la vie ?

Ainsi donc, que la chair soit capable de recevoir la vie, cela se prouve par cette vie même dont elle vit déjà présentement : elle vit aussi longtemps que Dieu veut qu'elle vive. Et que, d'autre part, Dieu soit capable de lui donner cette vie, c'est évident : dès lors que Dieu nous donne la vie, nous vivons. Si donc Dieu est capable de donner la vie à l'ouvrage par lui modelé et si la chair est capable de recevoir cette vie, qu'est-ce qui empêche encore la chair d'avoir part à l'incorruptibilité, qui n'est autre chose qu'une vie longue, voire sans fin, octroyée par Dieu ?

Le prétendu Père imaginé par les hérétiques n'est qu'un impuissant ou qu'un envieux

Or, sans même s'en apercevoir, ceux qui imaginent un Père autre que le Créateur et lui décernent le titre de « bon » font de ce Père un être faible, oisif et négligent, pour ne pas dire envieux, lorsqu'ils déclarent que nos corps ne peuvent être vivifiés par lui. En effet, en disant qu'est vivifié par le Père ce dont la durée sans fin est évidente pour tout le monde, à savoir l'esprit, l'âme et les autres choses de ce genre, mais qu'est délaissé par lui ce qui ne peut être vivifié que si Dieu lui procure la vie, ils font la preuve que leur Père est faible et oisif, ou négligent et envieux. Car, si le Créateur vivifie dès ici-bas nos corps mortels et si, par les prophètes, il leur promet la résurrection, ainsi que nous le montrerons, lequel apparaîtra comme plus attentif, comme plus puissant, comme vraiment bon : — le Créateur, qui vivifie l'homme tout entier, — ou leur prétendu Père, qui affecte de vivifier les choses naturellement immortelles et possédant la vie de par leur nature même, mais abandonne négligemment à la mort, au lieu de les vivifier avec bonté, celles qui ont besoin de son secours pour vivre ? En ce qui concerne ces dernières, leur Père refuse-t-il donc de procurer la vie alors qu'il le pourrait, ou parce qu'il ne le peut pas ? Si c'est parce qu'il ne le peut pas, ce Dieu prétendument supérieur au Créateur n'est plus ni puissant ni parfait, puisque le Créateur procure, comme il est loisible de le voir, ce que celui-là est incapable de procurer. Si, au contraire, il refuse de procurer la vie alors qu'il le pourrait, la preuve est faite qu'il n'est pas un bon Père, mais un Père envieux et négligent.

Diront-ils qu'il existe quelque cause pour laquelle leur Père ne vivifie pas les corps ? Mais alors cette cause apparaîtra inéluctablement comme plus puissante que le Père, puisqu'elle prévaut sur sa bonté, et sa bonté sera frappée d'impuissance par cette cause prétendue. Que les corps soient capables de recevoir la vie, tout le monde peut le voir : car les corps vivent aussi longtemps que Dieu veut qu'ils vivent, et les hérétiques ne peuvent plus prétendre que ceux-ci sont incapables de recevoir la vie. Si donc, en vertu d'une nécessité ou pour quelque autre cause, ce qui est capable d'avoir part à la vie n'est pas vivifié, leur

Père se trouvera asservi à cette nécessité et à cette cause : il ne sera plus libre et maître de ses décisions.

Exemples bibliques illustrant la puissance vivifiante de Dieu

Au reste, les corps connurent une longévité remarquable, aussi longtemps que tel fut le bon plaisir de Dieu. Que les hérétiques lisent les Ecritures, en effet, et ils constateront que nos ancêtres dépassèrent sept cents, huit cents, voire neuf cents ans : leurs corps atteignaient à la longueur des jours et avaient part à la vie aussi longtemps que Dieu voulait qu'ils vivent.

Mais pourquoi parler de ceux-là ? Enoch, pour avoir plu à Dieu, fut transféré en son corps même en lequel il avait plu à Dieu, préfigurant ainsi le transfert des justes. Elie aussi fut enlevé tel qu'il se trouvait dans la substance de sa chair modelée, prophétisant par là l'enlèvement des hommes spirituels. Leurs corps ne fit en rien obstacle à ce transfert et à cet enlèvement : c'est par ces Mains elles-mêmes, par lesquelles ils avaient été modelés à l'origine, qu'ils furent transférés et enlevés, car les Mains de Dieu s'étaient accoutumées, en Adam, à diriger, à tenir et à porter l'ouvrage modelé par elles, à le transporter et à le placer où elles voulaient. Où donc fut placé le premier homme ? Dans le paradis, sans aucun doute, selon ce que dit l'Écriture : « Et Dieu planta un paradis en Eden, du côté de l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait modelé. » Et c'est de là qu'il fut expulsé en ce monde, pour avoir désobéi. Aussi les presbytres, qui sont les disciples des apôtres, disent-ils que là ont été transférés ceux qui ont été transférés — c'est en effet pour des hommes justes et porteurs de l'Esprit qu'avait été préparé le paradis, dans lequel l'apôtre Paul fut transporté lui aussi et entendit des paroles pour nous présentement inexprimables —; c'est donc là, d'après les presbytres, que ceux qui ont été transférés demeurent jusqu'à la consommation finale, préluant ainsi à l'incorrupibilité.

Quelqu'un estime-t-il impossible que des hommes demeurent si longtemps vivants, et croit-il qu'Elie n'a pas été enlevé en sa chair, mais que sa chair a été consumée sur le char de feu ? Qu'il considère que Jonas, après avoir été précipité au fond de la mer et englouti dans le ventre du poisson, fut rejeté sain et sauf sur le rivage par l'ordre de Dieu. Ananias, Azarias et Misaël, jetés dans une fournaise de feu chauffée au septuple, n'éprouvèrent aucun mal et l'odeur même du feu ne se trouva pas en eux. Si la Main de Dieu les assista et accomplit en eux des choses extraordinaires et impossibles à la nature humaine, qu'y a-t-il d'étonnant si, en ceux qui ont été transférés, cette même Main a aussi réalisé une chose extraordinaire, en exécutant la volonté du Père ? Or cette Main c'est le Fils de Dieu, selon la parole que l'Écriture met sur les lèvres de Nabuchodonosor : « N'avons-nous pas jeté trois hommes dans la fournaise ? Eh bien, moi, je vois quatre hommes marchant au milieu du feu, et le quatrième est pareil au Fils de Dieu. »

Donc ni la nature d'une créature quelconque ni même la faiblesse de la chair ne peuvent l'emporter sur la volonté de Dieu, car ce n'est pas Dieu qui est soumis aux créatures, mais les créatures qui sont soumises à Dieu, et toutes choses sont au service de sa volonté. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. » De même donc qu'aux hommes d'aujourd'hui, ignorants des « économies » de Dieu, il semble incroyable et impossible qu'un homme puisse vivre tant d'années — et cependant nos ancêtres ont connu cette longévité et ceux qui ont été transférés la connaissent, afin de préfigurer la future longueur des jours —, et de même qu'il paraît incroyable que des hommes soient sortis sains et saufs du ventre du poisson et de la fournaise de feu — et cependant ils en sont sortis comme par la Main de Dieu, pour faire éclater sa puissance —, ainsi maintenant il en est qui, méconnaissant la puissance et la promesse de Dieu, nient leur propre salut, estimant impossible que Dieu puisse ressusciter leurs corps et les gratifier d'une durée sans fin; cependant l'incrédulité des gens de cette sorte ne réduira pas à néant la fidélité de Dieu.

3. TEXTES PAULINIENS ATTESTANT LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

« Que votre être intégral — à savoir votre Esprit, votre âme et votre corps — soit conservé sans reproche pour la venue du Seigneur Jésus ! »

Au contraire, Dieu sera glorifié dans l'ouvrage par lui modelé, lorsqu'il l'aura rendu conforme et semblable à son Fils. Car, par les Mains du Père, c'est-à-dire par le Fils et l'Esprit, c'est l'homme, et non une partie de l'homme, qui devient à l'image et à la ressemblance de Dieu. Or l'âme et l'Esprit peuvent être une partie de l'homme, mais nullement l'homme : l'homme parfait, c'est le mélange et l'union de

l'âme qui a reçu l'Esprit du Père et qui a été mélangée à la chair modelée selon l'image de Dieu. Et c'est pourquoi l'Apôtre dit : « Nous parlons sagesse parmi les parfaits. » Sous ce nom de « parfaits », il désigne ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu et qui parlent toutes les langues grâce à cet Esprit, comme lui-même les parlait, et comme nous entendons aussi nombre de frères dans l'Église, qui possèdent des charismes prophétiques, parlent toutes sortes de langues grâce à l'Esprit, manifestent les secrets des hommes pour leur profit et exposent les mystères de Dieu. Ces hommes-là, l'Apôtre les nomme également « spirituels » : spirituels, ils le sont par une participation de l'Esprit, mais non par une évacuation et une suppression de la chair. En effet, si l'on écarte la substance de la chair, c'est-à-dire de l'ouvrage modelé, pour ne considérer que ce qui est proprement esprit, une telle chose n'est plus l'homme spirituel, mais l'« esprit de l'homme » ou l'« Esprit de Dieu ». En revanche, lorsque cet Esprit, en se mélangeant à l'âme, s'est uni à l'ouvrage modelé, grâce à cette effusion de l'Esprit se trouve réalisé l'homme spirituel et parfait, et c'est celui-là même qui a été fait à l'image et à la ressemblance de Dieu. Quand au contraire l'Esprit fait défaut à l'âme, un tel homme, restant en toute vérité psychique et charnel, sera imparfait, possédant bien l'image de Dieu dans l'ouvrage modelé, mais n'ayant pas reçu la ressemblance par le moyen de l'Esprit. De même donc que cet homme est imparfait, de même aussi, si l'on écarte l'image et si l'on rejette l'ouvrage modelé, on ne peut plus avoir affaire à l'homme, mais, ainsi que nous l'avons dit, à une partie de l'homme ou à quelque chose d'autre que l'homme. Car la chair modelée, à elle seule, n'est pas l'homme parfait : elle n'est que le corps de l'homme, donc une partie de l'homme. L'âme, à elle seule, n'est pas davantage l'homme : elle n'est que l'âme de l'homme, donc une partie de l'homme. L'Esprit non plus n'est pas l'homme : on lui donne le nom d'Esprit, non celui d'homme. C'est le mélange et l'union de toutes ces choses qui constitue l'homme parfait. Et c'est pourquoi l'Apôtre, s'expliquant lui-même, a clairement défini l'homme parfait et spirituel, bénéficiaire du salut, lorsqu'il dit dans sa première épître aux Thessaloniciens : « Que le Dieu de paix vous sanctifie en sorte que vous soyez pleinement achevés, et que votre être intégral — à savoir votre Esprit, votre âme et votre corps — soit conservé sans reproche pour l'avènement du Seigneur Jésus. » Quel motif avait-il donc de demander pour ces trois choses, à savoir l'âme, le corps et l'Esprit, une intégrale conservation pour l'avènement du Seigneur, s'il n'avait su que toutes les trois doivent être restaurées et réunies et qu'il n'y a pour elles qu'un seul et même salut ? C'est pour cela qu'il dit « pleinement achevés » ceux qui présentent sans reproche ces trois choses au Seigneur. Sont donc parfaits ceux qui, tout à la fois, possèdent l'Esprit de Dieu demeurant toujours avec eux et se maintiennent sans reproche quant à leurs âmes et quant à leurs corps, c'est-à-dire conservent la foi envers Dieu et gardent la justice envers le prochain.

La chair, « temple de Dieu » et « membre du Christ », ne saurait sombrer définitivement dans la mort.

De là vient qu'il appelle temple de Dieu l'ouvrage modelé : « Ne savez-vous pas, dit-il, que vous êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira. Car le temple de Dieu est saint, et c'est ce que vous êtes vous-mêmes » : de toute évidence, il appelle le corps un temple en lequel habite l'Esprit. Le Seigneur disait lui aussi à propos du corps : « Détruisez ce temple, et en trois jours je le relèverai. » « Or, note l'Écriture, il disait cela de son corps. » De plus, l'Apôtre sait que nos corps sont non seulement le temple, mais les membres du Christ, car il dit aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres du Christ ? Prendrai-je donc les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée ? » Ce n'est pas de quelque autre « homme pneumatique » qu'il dit cela, car celui-ci ne pourrait s'unir à une courtisane, mais c'est de notre propre corps, autrement dit de notre chair, qu'il parle : le corps persévère-t-il dans la sainteté et la pureté, il est membre du Christ ; s'unit-il au contraire à une courtisane, il devient membre de cette courtisane. Et c'est pourquoi l'Apôtre dit : « Si quelqu'un détruit le temple de Dieu, Dieu le détruira » Dès lors, prétendre que le temple de Dieu, en lequel habite l'Esprit du Père, et les membres du Christ n'ont point part au salut, mais vont à la perdition, comment ne serait-ce pas le comble du blasphème ?

La résurrection corporelle du Christ, gage de notre résurrection corporelle

Que nos corps doivent ressusciter, non en vertu de leur substance, mais par la puissance de Dieu, l'Apôtre le dit aux Corinthiens : « Le corps n'est pas pour l'impudicité, mais il est pour le Seigneur, comme le Seigneur est pour le corps, et Dieu qui a ressuscité le Seigneur nous ressuscitera, nous aussi,

par sa puissance. » De même donc que le Christ est ressuscité dans la substance de sa chair et a montré à ses disciples les marques des clous ainsi que l'ouverture de son côté — autant de preuves que c'était bien sa chair qui était ressuscitée d'entre les morts —, de même, dit l'Apôtre, « Dieu nous ressuscitera, nous aussi, par sa puissance ».

Il dit derechef aux Romains : « Si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels. » Quels sont-ils donc, ces « corps mortels » ? Seraient-ce les âmes ? Mais les âmes sont incorporelles, en regard des corps mortels. Car Dieu « insuffla dans la face » de l'homme « un souffle de vie, et l'homme devint âme vivante » : or ce souffle de vie est incorporel. On ne peut non plus dire l'âme mortelle, puisqu'elle est souffle de vie. Aussi David dit-il : « Et mon âme vivra pour lui », persuadé qu'il est que la substance de cette âme est immortelle. On ne peut non plus prétendre que le « corps mortel » dont il s'agit serait l'Esprit. Dès lors, que reste-t-il à dire, sinon que le « corps mortel » est l'ouvrage modelé par Dieu, autrement dit la chair, et que c'est bien de celle-ci que l'Apôtre déclare que Dieu la vivifiera ? Car c'est elle qui meurt et se décompose, et non l'âme ou l'Esprit. Mourir, en effet, c'est perdre la manière d'être propre au vivant, devenir sans souffle, sans vie, sans mouvement, et se dissoudre dans les éléments dont on a reçu le principe de son existence. Or ceci ne peut arriver ni à l'âme, puisqu'elle est souffle de vie, ni à l'Esprit, puisqu'il n'est pas composé, mais simple, qu'il ne peut se dissoudre et qu'il est lui-même la vie de ceux qui participent à lui. La preuve est donc faite que c'est bien la chair qui subit la mort : une fois l'âme sortie, la chair devient sans souffle et sans vie et se dissout peu à peu dans la terre d'où elle a été tirée. C'est donc bien elle qui est mortelle. C'est également d'elle que l'Apôtre dit : « Il vivifiera aussi vos corps mortels. »

La chair ressuscitera incorruptible, glorieuse, spirituelle

C'est pourquoi il dit à son sujet dans la première aux Corinthiens : « Ainsi en va-t-il pour la résurrection des morts : semée dans la corruption, la chair ressuscitera dans l'incorruptibilité. » Car, dit-il, « ce que tu sèmes, toi, n'est vivifié que s'il meurt d'abord ». Or qu'est-ce qui, à l'instar du grain de froment, est semé et pourrit dans la terre, sinon les corps qu'on dépose dans cette terre même où l'on jette aussi la semence ? Et c'est pourquoi l'Apôtre dit : « Semée dans l'ignominie, elle ressuscitera dans la gloire. » Quoi de plus ignominieux qu'une chair morte ? En revanche, quoi de plus glorieux que cette même chair une fois ressuscitée et ayant reçu l'incorruptibilité en partage ? « Semée dans la faiblesse, elle ressuscitera dans la puissance. » La faiblesse dont il s'agit est celle de la chair, qui, étant terre, s'en va à la terre ; mais la puissance est celle de Dieu, qui la ressuscite d'entre les morts. « Semée corps psychique, elle ressuscitera corps spirituel. » Sans aucun doute possible, l'Apôtre nous apprend par là que ce n'est ni de l'âme ni de l'Esprit qu'il parle, mais des corps morts. Tels sont bien en effet les corps « psychiques », c'est-à-dire participant à une âme : lorsqu'ils la perdent, ils meurent ; puis, ressuscitant par l'Esprit, ils deviennent des corps spirituels, afin de posséder, par l'Esprit, une vie qui demeure à jamais.

L'Esprit donné dès ici-bas aux croyants comme arrhes de la résurrection future

« Car présentement, dit l'Apôtre, nous ne connaissons qu'en partie, et nous ne prophétisons qu'en partie, mais alors ce sera face à face. » C'est ce que Pierre dit lui aussi : « Lorsque vous verrez Celui en qui, sans le voir encore, vous croyez, vous tressaillerez d'une joie inexprimable. » Car notre face verra la face de Dieu, et elle tressaillira d'une joie inexprimable, puisqu'elle verra Celui qui est sa Joie. Mais présentement, c'est une partie seulement de son Esprit que nous recevons, afin de nous disposer à l'avance et de nous préparer à l'incorruptibilité, en nous accoutumant peu à peu à saisir et à porter Dieu. C'est ce que l'Apôtre nomme « arrhes » — c'est-à-dire une partie seulement de l'honneur qui nous a été promis par Dieu —, lorsqu'il dit dans l'épître aux Ephésiens : « C'est en lui que vous aussi, après avoir entendu la parole de vérité, l'Évangile de votre salut, c'est en lui qu'après avoir cru vous avez été marqués du sceau de l'Esprit Saint de la promesse, qui est les arrhes de votre héritage. » Si donc ces arrhes, en habitant en nous, nous rendent déjà spirituels et si ce qui est mortel est absorbé par l'immortalité — car « pour vous, dit-il, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous » —, et si, d'autre part, cela se réalise, non par le rejet de la chair, mais par la communion de l'Esprit — car ceux auxquels il écrivait n'étaient pas des êtres désincarnés, mais des

gens qui avaient reçu l'Esprit de Dieu « en qui nous crions : Abba, Père » — ; si donc, dès à présent, pour avoir reçu ces arrhes, nous crions : « Abba, Père », que sera-ce lorsque, ressuscites, nous le verrons face à face? lorsque tous les membres, à flots débordants, feront jaillir un hymne d'exultation, glorifiant Celui qui les aura ressuscites d'entre les morts et gratifiés de l'éternelle vie? Car, si déjà de simples arrhes, en enveloppant l'homme de toute part en elles-mêmes, le font s'écrier : « Abba, Père », que ne fera pas la grâce entière de l'Esprit, une fois donnée aux hommes par Dieu? Elle nous rendra semblables à lui et accomplira la volonté du Père, car elle parfera l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu.

« Spirituels » et « charnels »

Ceux donc qui possèdent les arrhes de l'Esprit et qui, loin de s'asservir aux convoitises de la chair, se soumettent à l'Esprit et vivent en tout selon la raison, l'Apôtre les nomme à bon droit « spirituels », puisque l'Esprit de Dieu habite en eux. Car des esprits sans corps ne seront jamais des hommes spirituels ; mais c'est notre substance — c'est-à-dire le composé d'âme et de chair — qui, en recevant l'Esprit de Dieu, constitue l'homme spirituel.

Quant à ceux qui repoussent le conseil de l'Esprit pour s'asservir aux plaisirs de la chair, vivre contrairement à la raison et se livrer sans frein à leurs convoitises, ceux-là, qui n'ont aucune inspiration du divin Esprit, mais vivent à la façon des porcs et des chiens, l'Apôtre les nomme à bon droit « charnels », parce qu'ils n'ont de sentiments que pour les choses charnelles.

Déjà les prophètes, pour ce même motif, les avaient comparés aux animaux dépourvus de raison. Ainsi, à cause de leur conduite contraire à la raison, ils disaient : « Ils sont devenus des étalons en rut, chacun d'eux hennissant vers la femme de son prochain », et encore : « L'homme, alors qu'il était comblé d'honneur, s'est rendu semblable aux bêtes de somme » : par sa propre faute, en effet, l'homme se rend semblable aux bêtes de somme, dès lors qu'il ambitionne une vie contraire à la raison. Nous-mêmes, d'ailleurs, avons coutume de dire pareils à des bêtes et semblables à des brutes les hommes de cette sorte.

La Loi, de son côté, avait exprimé tout cela par avance d'une façon symbolique — car elle figurait l'homme à partir des animaux —, en déclarant purs tous ceux d'entre eux qui ont un ongle double et ruminent, et en mettant à part comme impurs tous ceux à qui font défaut ces deux choses ou l'une d'entre elles. Quels sont donc les hommes purs ? Ce sont ceux qui, par la foi, font route d'une manière stable vers le Père et le Fils — car telle est la stabilité de ceux qui ont un ongle double — et qui méditent les oracles de Dieu jour et nuit, de façon à être ornés de bonnes œuvres — car telle est la vertu de ceux qui ruminent —. Impurs, par contre, sont ceux qui n'ont pas un ongle double et ne ruminent pas, c'est-à-dire qui n'ont pas la foi en Dieu et ne méditent pas ses oracles : telle est l'abomination des païens. Quant aux animaux qui ruminent, mais n'ont pas un ongle double, ils sont impurs eux aussi : c'est là l'image des Juifs, qui ont bien les oracles de Dieu dans leur bouche, mais ne fondent pas la stabilité de leur racine sur le Père et le Fils ; c'est d'ailleurs pourquoi leur race glisse facilement, car ceux des animaux qui n'ont qu'un ongle glissent facilement, tandis que ceux qui ont un ongle double sont plus stables, du fait que les ongles se succèdent l'un à l'autre au fur et à mesure de la marche et que l'un des ongles ne cesse de soutenir l'autre. Pareillement impurs sont les animaux qui ont un ongle double, mais ne ruminent pas : c'est là le symbole de presque tous les hérétiques et de ceux qui ne méditent pas les oracles de Dieu et ne sont pas ornés d'œuvres de justice. C'est à leur adresse que le Seigneur dit : « Pourquoi me dites-vous "Seigneur, Seigneur", et ne faites-vous pas ce que je dis ? » Car les gens de cette sorte disent croire au Père et au Fils, mais ils ne méditent pas les oracles de Dieu de la manière qui convient et ne sont pas ornés d'œuvres de justice ; bien au contraire, comme nous l'avons dit, ils ont embrassé la façon de vivre des porcs et des chiens, se livrant à l'impureté, à la glotonnerie et à toutes les autres formes de l'insouciance.

Tous ces gens-là donc, qui à cause de leur incrédulité ou de leurs dérèglements n'obtiennent pas le divin Esprit, qui par des caractères divergents rejettent loin d'eux le Verbe vivifiant, qui vivent au gré de leurs convoitises d'une manière contraire à la raison, — ces gens-là, c'est à juste titre que l'Apôtre les a nommés « charnels » et « psychiques », que les prophètes les ont tenus pour pareils à des bêtes et de nature bestiale, que la coutume les a caractérisés comme semblables à des brutes et dépourvus de raison, et que la Loi les a déclarés impurs.

4. VÉRITABLE SENS DE LA PHRASE : « LA CHAIR ET LE SANG NE PEUVENT HÉRITER DU ROYAUME DE DIEU »

« La chair et le sang »

C'est ce qui a été dit aussi ailleurs par l'Apôtre en ces termes : « La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu », texte que tous les hérétiques allèguent dans leur folie et à partir duquel ils s'efforcent de prouver qu'il n'y a pas de salut pour l'ouvrage modelé par Dieu. Car ils ne comprennent pas que trois choses, ainsi que nous l'avons montré, constituent l'homme parfait : la chair, l'âme et l'Esprit. L'une d'elles sauve et forme, à savoir l'Esprit ; une autre est sauvée et formée, à savoir la chair ; une autre enfin se trouve entre celles-ci, à savoir l'âme, qui tantôt suit l'Esprit et prend son envol grâce à lui, tantôt se laisse persuader par la chair et tombe dans des convoitises terrestres. Ceux donc qui n'ont pas l'élément qui sauve et forme en vue de la vie, ceux-là sont et se verront appeler à bon droit «sang et chair», puisqu'ils n'ont pas l'Esprit de Dieu en eux. C'est d'ailleurs pourquoi ils sont dits « morts » par le Seigneur — « Laissez, dit-il, les morts ensevelir leurs morts » —, car ils n'ont pas l'Esprit qui vivifie l'homme. Mais ceux qui craignent Dieu, qui croient à l'avènement de son Fils et qui, par la foi, établissent à demeure dans leurs cœurs l'Esprit de Dieu, ceux-là seront justement nommés hommes «purs», «spirituels» et «vivant pour Dieu», parce qu'ils ont l'Esprit du Père qui purifie l'homme et l'élève à la vie de Dieu.

Faiblesse de la chair et promptitude de l'Esprit

Car si, au témoignage du Seigneur, « la chair est faible », de même aussi « l'Esprit est prompt », c'est-à-dire capable d'accomplir tout ce qu'il désire. Si donc quelqu'un mélange la promptitude de l'Esprit, en manière d'aiguillon, à la faiblesse de la chair, ce qui est puissant l'emportera nécessairement sur ce qui est faible : la faiblesse de la chair sera absorbée par la force de l'Esprit, et un tel homme ne sera plus charnel, mais spirituel, à cause de la communion de l'Esprit. Ainsi les martyrs rendent-ils témoignage et méprisent-ils la mort, non selon la faiblesse de la chair, mais selon la promptitude de l'Esprit. Car la faiblesse de la chair, ainsi absorbée, fait éclater la puissance de l'Esprit; l'Esprit, de son côté, en absorbant la faiblesse, reçoit en lui-même la chair en héritage. Et c'est de ces deux choses qu'est fait l'homme vivant : vivant grâce à la participation de l'Esprit, homme par la substance de la chair.

Image de ce qui est terrestre et image de ce qui est céleste

Donc, sans l'Esprit de Dieu, la chair est morte, privée de vie, incapable d'hériter du royaume de Dieu ; le sang est étranger à la raison, pareil à une eau que l'on aurait répandue à terre. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Tel a été l'homme terrestre, tels sont aussi les hommes terrestres. » Mais, là où est l'Esprit du Père, là est l'homme vivant : le sang, animé par la raison, est gardé par Dieu en vue de la vengeance; la chair, possédée en héritage par l'Esprit, oublie ce qu'elle est, pour acquérir la qualité de l'Esprit et devenir conforme au Verbe de Dieu. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Tout comme nous avons porté l'image de ce qui est terrestre, portons aussi l'image de ce qui est céleste . » Quel est ce « terrestre » ? L'ouvrage modelé. Et quel est ce « céleste » ? L'Esprit. De même donc, veut-il dire, que, privés de l'Esprit céleste, nous avons vécu autrefois dans la vétusté de la chair, en désobéissant à Dieu, de même, maintenant que nous avons reçu l'Esprit, « marchons dans une nouveauté de vie », en obéissant à Dieu. Ainsi donc, parce que nous ne pouvons être sauvés sans l'Esprit de Dieu, l'Apôtre veut nous exhorter à conserver cet Esprit de Dieu par la foi et par une vie chaste, de peur que, faute d'avoir part à ce divin Esprit, nous ne perdions le royaume des cieux : voilà pourquoi il proclame que la chair à elle seule, avec le sang, ne peut hériter du royaume de Dieu.

La chair possédée en héritage par l'Esprit

A vrai dire, en effet, la chair n'hérite point, mais est possédée en héritage, selon ce que dit le Seigneur : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre en héritage » : ainsi sera donc possédée en héritage, dans le royaume, la terre dont provient la substance de notre chair. C'est pourquoi il veut que le temple soit pur, pour que l'Esprit de Dieu puisse s'y complaire, comme l'époux dans son épouse. De

même donc que l'épouse ne peut épouser, mais peut être épousée, quand l'époux vient la prendre, de même la chair comme telle et à elle seule ne peut hériter du royaume de Dieu, mais elle peut être reçue en héritage, dans le royaume, par l'Esprit. Car c'est le vivant qui hérite des biens du mort, et autre chose est hériter, autre chose être possédé en héritage : l'héritier est le maître, il commande, il dispose de son héritage à son gré ; l'héritage, au contraire, est soumis à l'héritier, il lui obéit, il est sous sa domination. Quel est donc le vivant ? L'Esprit de Dieu. Et quels sont les biens du mort ? Les membres de l'homme qui se dissolvent dans la terre. Ce sont eux qui sont reçus en héritage par l'Esprit, en étant transférés par lui dans le royaume des cieux. C'est d'ailleurs pour cela que le Christ est mort, afin que le Testament de l'Évangile, étant ouvert et lu au monde entier, rende d'abord libres les esclaves du Christ, puis les constitue héritiers de ses biens, par là même que l'Esprit les recevrait en héritage, comme nous venons de le montrer : car c'est le vivant qui hérite et c'est la chair qui est possédée en héritage. De peur donc que nous ne perdions la vie en perdant l'Esprit qui nous possède en héritage, et afin de nous exhorter à cette communion de l'Esprit, l'Apôtre dit à bon droit les paroles déjà citées : « La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. » C'est comme s'il disait : « Ne vous y trompez pas ! Si le Verbe de Dieu n'habite pas en vous et si l'Esprit du Père ne vient pas en vous, et si vous menez une vie vaine et quelconque, alors, comme n'étant rien d'autre que chair et sang, vous ne pourrez hériter du royaume de Dieu. »

La greffe de l'Esprit

Il parle ainsi de peur que, en complaisant à la chair, nous ne rejetions la greffe de l'Esprit : car « alors que tu n'étais, dit-il, qu'un olivier sauvage, tu as été enté sur un olivier franc et rendu participant de la sève de cet olivier ». Si donc un olivier sauvage, après avoir été enté sur un olivier franc, demeure ce qu'il était auparavant, à savoir un olivier sauvage, « il est coupé et jeté au feu » ; si, au contraire, il garde sa greffe et se transforme en olivier franc, il devient un olivier fertile, ayant été comme planté dans le jardin du roi. Ainsi en va-t-il des hommes : si, par la foi, ils progressent vers le meilleur, reçoivent l'Esprit de Dieu et produisent les fruits de celui-ci, ils seront spirituels, ayant été comme plantés dans le jardin de Dieu ; mais s'ils rejettent l'Esprit et demeurent ce qu'ils étaient auparavant, préférant relever de la chair plutôt que de l'Esprit, on dira à juste titre à leur sujet que « la chair et le sang n'hériteront pas du royaume de Dieu » : c'est comme si l'on disait qu'un olivier sauvage ne sera pas admis dans le jardin de Dieu. L'Apôtre a donc admirablement montré notre nature et toute l'« économie » de Dieu là où il parle de la chair et du sang, ainsi que de l'olivier sauvage.

Si, en effet, un olivier est négligé et abandonné quelque temps dans le désert, il se met à produire des fruits sauvages et devient, de lui-même, un olivier sauvage ; par contre, si cet olivier sauvage est entouré de soins et enté sur un olivier franc, il reviendra à la fertilité primitive de sa nature. Il en va de même des hommes : s'ils s'abandonnent à la négligence, ils produisent ces fruits sauvages que sont les convoitises de la chair et ils deviennent, par leur faute, stériles en fruits de justice — car c'est pendant que les hommes dorment que l'ennemi sème les broussailles de l'ivraie, et c'est pourquoi le Seigneur a enjoint à ses disciples de veiller — ; mais si ces hommes, stériles en fruits de justice et comme étouffés par les broussailles, sont entourés de soins et reçoivent en guise de greffe la parole de Dieu, ils reviennent à la nature primitive de l'homme, celle qui fut créée à l'image et à la ressemblance de Dieu.

D'autre part, si l'olivier sauvage vient à être enté, il ne perd pas la substance de son bois, mais change la qualité de son fruit et reçoit un autre nom, car il n'est plus et ne se voit plus appeler olivier sauvage, mais olivier fertile : de même l'homme qui est enté par la foi et reçoit l'Esprit de Dieu ne perd pas la substance de sa chair, mais change la qualité de ce fruit que sont ses œuvres et reçoit un autre nom qui signifie sa transformation en mieux, car il n'est plus et ne se voit plus appeler chair et sang, mais homme spirituel. Par contre, si l'olivier sauvage ne reçoit pas la greffe, il demeure sans utilité pour son propriétaire en raison de sa nature sauvage et, en tant qu'arbre stérile, « il est coupé et jeté au feu » : de même l'homme qui ne reçoit pas la greffe de l'Esprit qui s'opère par la foi demeure cela même qu'il était auparavant, à savoir chair et sang, et ne peut en conséquence hériter du royaume de Dieu.

« Vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit »

C'est donc avec raison que l'Apôtre dit : « La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu »,

et encore : « Ceux qui sont dans la chair ne peuvent plaire à Dieu » : par là, il ne rejette pas la substance de la chair, mais il attire l'infusion de l'Esprit — et c'est pourquoi il dit : « Il faut que cet élément mortel revête l'immortalité, et que cet élément corruptible revête l'incorruptibilité » —. Il dit encore : « Quant à vous, vous n'êtes pas dans la chair, mais dans l'Esprit, s'il est vrai que l'Esprit de Dieu habite en vous. » Et il montre cela plus clairement encore, en disant : « Le corps, il est vrai, est mort à cause du péché, mais l'Esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de Celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, Celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts vivifiera aussi vos corps mortels à cause de son Esprit qui habite en vous. » Il dit encore dans cette même épître aux Romains : « Si, en effet, vous vivez selon la chair, vous mourrez... » Par là, il n'entendait pas repousser loin d'eux la vie dans la chair — lui-même était dans la chair, lorsqu'il leur écrivait —, mais retrancher les convoitises de la chair, qui donnent la mort à l'homme. Et c'est pourquoi il ajoute : «... mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les œuvres de la chair, vous vivrez : car tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu. »

Œuvres de la chair et fruits de l'Esprit

Ces œuvres, qu'il nomme charnelles, Paul a fait connaître quelles elles sont, prévoyant les sophismes des incrédules et s'expliquant lui-même afin de ne pas laisser de sujet de recherche à ceux qui scruteraient sa pensée avec incrédulité. Il s'exprime ainsi dans l'épître aux Galates : « Les œuvres de la chair sont manifestes : ce sont l'adultère, la fornication, l'impureté, le libertinage, l'idolâtrie, la magie, les inimitiés, la discorde, la jalousie, les emportements, les cabales, les dissensions, les factions, les envies, les beuveries, les orgies et autres choses semblables : je vous préviens, comme je l'ai déjà fait, que ceux qui commettent de telles actions n'hériteront pas du royaume de Dieu. » Il proclame ainsi de façon plus explicite, pour ceux qui veulent l'entendre, ce que signifie la parole : « La chair et le sang n'hériteront pas du royaume de Dieu » : car ceux qui commettent ces actions, se conduisant vraiment selon la chair, ne sauraient vivre pour Dieu. A l'opposé, il ajoute les actions spirituelles qui donnent la vie à l'homme, autrement dit la greffe de l'Esprit, en disant : « Le fruit de l'Esprit, au contraire, c'est la charité, la joie, la paix, la patience, la mansuétude, la bonté, la fidélité, la douceur, la tempérance, la chasteté : contre de telles choses il n'y a pas de loi. » De même donc que celui qui aura progressé vers le meilleur et produit le fruit de l'Esprit sera sauvé de toute manière à cause de la communion de l'Esprit, de même celui qui demeure dans les œuvres de la chair que nous avons dites sera réputé vraiment charnel, puisqu'il ne reçoit pas l'Esprit de Dieu, et il ne pourra en conséquence hériter du royaume des cieux.

«Les injustes n'hériteront pas du royaume de Dieu »

L'Apôtre lui-même en témoigne encore, lorsqu'il dit aux Corinthiens : « Ne savez-vous pas que les injustes n'hériteront pas du royaume de Dieu ? Ne vous y trompez pas : ni les impudiques, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les efféminés, ni les infâmes, ni les voleurs, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisants, ni les rapaces n'hériteront du royaume de Dieu. Voilà ce que certains d'entre vous ont été ; mais vous vous êtes lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu. » Il montre ainsi très clairement ce qui perd l'homme, à savoir de persévérer à vivre selon la chair, et, à l'opposé, ce qui sauve l'homme, à savoir — ce sont ses propres termes — « le nom de notre Seigneur Jésus-Christ et l'Esprit de notre Dieu ». De la sorte, pour avoir ici même énuméré les œuvres de la chair, qui se font en dehors de l'Esprit et qui donnent la mort, il pourra, en conséquence de ce qu'il vient de dire, s'écrier à la fin de son épître en manière de résumé : « De même que nous avons porté l'image de ce qui est terrestre, portons aussi l'image de ce qui est céleste. Car je vous le déclare, frères : la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu » La phrase « De même que nous avons porté l'image de ce qui est terrestre... » a le même sens que celle-ci : « Voilà ce que certains d'entre vous ont été ; mais vous vous êtes lavés, mais vous avez été sanctifiés, mais vous avez été justifiés au nom du Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu ». Quand donc avons-nous porté l'image de ce qui est terrestre ? Lorsque les œuvres de la chair que nous avons dites s'accomplissaient en nous. Et quand avons-nous porté l'image de ce qui est céleste ? Lorsque, dit-il, « vous vous êtes lavés », en croyant « au nom du Seigneur » et en recevant son Esprit. Or, en nous lavant de la sorte, nous nous sommes débarrassés, non de la substance de notre corps ni de l'image qu'est

l'œuvre modelée, mais de notre ancienne vie de vanité. Dans ces membres donc en lesquels nous périssons du fait que nous accomplissions les œuvres de la corruption, dans ces mêmes membres nous sommes vivifiés dès lors que nous accomplissons les œuvres de l'Esprit.

« Souffle de vie » et « Esprit vivifiant »

Car, comme la chair est capable de corruption, elle l'est aussi d'incorruptibilité, et, comme elle est capable de mort, elle l'est aussi de vie. Ces choses se cèdent mutuellement la place, et l'une et l'autre ne sauraient demeurer au même endroit, mais l'une est expulsée par l'autre et, du fait que l'une est présente, l'autre est détruite. Si donc la mort, en s'emparant de l'homme, a expulsé de lui la vie et a fait de lui un mort, à bien plus forte raison la vie, en s'emparant de l'homme, expulsera la mort et rendra l'homme vivant pour Dieu. Car, si la mort a fait mourir l'homme, pourquoi la vie, en survenant, ne le ferait-elle pas revivre ? Comme le dit le prophète Isaïe : « Dans sa puissance, la mort a dévoré » ; et encore : « Dieu essuiera toute larme de tout visage. »

Or la première vie a été expulsée parce qu'elle avait été donnée par le moyen d'un simple souffle et non par le moyen de l'Esprit. Car autre chose est le « souffle de vie », qui fait l'homme psychique, et autre chose l'« Esprit vivifiant », qui le rend spirituel. Et c'est pourquoi Isaïe dit : « Ainsi parle le Seigneur, qui a fait le ciel et l'a fixé, qui a affermi la terre et ce qu'elle renferme, qui a donné le souffle au peuple qui l'habite et l'Esprit à ceux qui la foulent aux pieds » : il affirme par là que le souffle a été donné indistinctement à tout le peuple qui habite la terre, tandis que l'Esprit l'a été exclusivement à ceux qui foulent aux pieds les convoitises terrestres. C'est pourquoi le même Isaïe, reprenant la distinction que nous venons de dire, dit encore : « Car l'Esprit sortira d'auprès de moi, et tout souffle c'est moi qui l'ai fait » : il range de la sorte l'Esprit dans une sphère à part, aux côtés de Dieu, qui, dans les derniers temps, l'a répandu sur le genre humain par la filiation adoptive ; mais il situe le souffle dans la sphère commune, parmi les créatures, et il le déclare chose faite. Or ce qui a été fait est autre que Celui qui l'a fait. Le souffle est donc chose temporaire, tandis que l'Esprit est éternel. Le souffle connaît un instant de vigueur, il demeure un moment, puis il s'en va, laissant privé de souffle l'être en lequel il se trouvait auparavant ; l'Esprit, au contraire, après avoir enveloppé l'homme du dedans et du dehors, demeure toujours avec lui et, dès lors, jamais ne l'abandonnera.

« Mais, dit l'Apôtre à l'adresse des hommes que nous sommes, ce qui apparaît d'abord, ce n'est pas le spirituel, mais d'abord le psychique, puis le spirituel ». Rien de plus juste, car il fallait que l'homme fût d'abord modelé, qu'après avoir été modelé il reçût une âme, et qu'ensuite seulement il reçût la communion de l'Esprit. C'est pourquoi aussi « le premier Adam a été fait âme vivante, mais le second Adam a été fait Esprit vivifiant ». De même donc que celui qui avait été fait âme vivante, en inclinant vers le mal, a perdu la vie, ainsi ce même homme, en revenant au bien et en recevant l'Esprit vivifiant, retrouvera la vie.

Car ce n'est pas une chose qui était morte et une autre qui est rendue à la vie, de même que ce n'est pas une chose qui était perdue et une autre qui est retrouvée, mais, cette brebis même qui était perdue, c'est elle que le Seigneur est venu chercher. Qu'est-ce donc qui était mort ? De toute évidence, la substance de la chair, qui avait perdu le souffle de vie et était devenue sans souffle et morte. C'est elle que le Seigneur est venu rendre à la vie, afin que, comme nous mourons tous en Adam parce que psychiques, nous vivions tous dans le Christ parce que spirituels, après avoir rejeté, non l'ouvrage modelé par Dieu, mais les convoitises de la chair, et avoir reçu l'Esprit Saint.

« Faites mourir vos membres terrestres... »

Comme le dit l'Apôtre dans son épître aux Colossiens : « Faites donc mourir vos membres terrestres... » Quels sont-ils, ces membres ? Lui-même les énumère : « ... la fornication, l'impureté, les passions, la convoitise mauvaise et l'avarice qui est une idolâtrie. » Voilà ce dont l'Apôtre prêche le rejet, et c'est à propos de ceux qui commettent de tels actes qu'il affirme qu'ils ne peuvent, comme n'étant que « chair et sang », hériter du royaume des cieux : car leur âme, pour avoir incliné vers ce qui est inférieur et être descendue vers les convoitises terrestres, est désignée par ces noms mêmes de « chair » et de « sang ». Et c'est tout cela que l'Apôtre nous commande une nouvelle fois de rejeter, lorsqu'il dit dans la même épître : « Ayant dépouillé le vieil homme avec ses pratiques... » Ce disant, il n'entend nullement répudier

l'antique ouvrage modelé : sans quoi nous devrions nous tuer et rompre tout lien avec la vie d'ici-bas ! Au reste, l'Apôtre lui-même nous écrit tandis qu'il est cet homme qui a été modelé dans le sein maternel et qui est sorti de celui-ci, et il affirme, dans son épître aux Philippiens, que «vivre dans la chair est le fruit d'une œuvre». Or le fruit de l'œuvre de l'Esprit, c'est le salut de la chair : car quel pourrait être le fruit visible de l'Esprit invisible, sinon de rendre la chair mûre et capable de recevoir l'incorruptibilité ? Si donc « vivre dans la chair est le fruit d'une œuvre », l'Apôtre ne méprise assurément pas la substance de la chair lorsqu'il dit : « Ayant dépouillé le vieil homme avec ses pratiques...», mais il entend signifier le rejet de notre ancienne manière de vivre, vieillie et corrompue. Et c'est pourquoi il poursuit : «... et ayant revêtu l'homme nouveau, qui se renouvelle dans la connaissance selon l'image de Celui qui l'a créé. » En disant « qui se renouvelle dans la connaissance », il indique que cet homme-là même qui se trouvait antérieurement dans l'ignorance, c'est-à-dire qui ignorait Dieu, se renouvelle par la connaissance de celui-ci : car c'est la connaissance de Dieu qui renouvelle l'homme. Et en disant « selon l'image de Celui qui l'a créé », il signifie la récapitulation de cet homme qui, au commencement, avait été fait à l'image de Dieu.

Guérisons et résurrections opérées par le Christ

Que l'Apôtre était bel et bien celui-là même qui était né du sein maternel, c'est-à-dire l'antique substance de la chair, lui-même le dit dans son épître aux Galates : « Mais, quand il plut à Celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et appelé par sa grâce de révéler en moi son Fils pour que je l'annonce parmi les gentils... » Ce n'était donc pas un autre qui était né du sein maternel, ainsi que nous l'avons déjà dit, et un autre qui annonçait la bonne nouvelle du Fils de Dieu; mais celui qui était auparavant dans l'ignorance et persécutait l'Église, celui-là même, après qu'une révélation lui fut venue du ciel et que le Seigneur se fut entretenu avec lui, comme nous l'avons montré au troisième livre, annonçait la bonne nouvelle du Fils de Dieu, Jésus-Christ, crucifié sous Ponce Pilate, son ignorance antérieure ayant été abolie par sa connaissance subséquente.

Il en alla de lui comme de ces aveugles que guérit le Seigneur : ceux-ci rejetèrent leur cécité, pour recouvrer dans son intégrité la substance de leurs yeux et voir dorénavant par ces yeux mêmes par lesquels ils ne voyaient pas jusque-là ; la cécité était seulement abolie par la vue, mais la substance des yeux était conservée, afin que, voyant désormais par ces yeux par lesquels ils ne voyaient pas, ils rendent grâces à Celui qui leur avait fait recouvrer la vue. De même aussi ceux dont le Seigneur guérit la main desséchée et absolument tous ceux qu'il guérit n'échangèrent pas contre d'autres leurs membres nés du sein maternel dès le principe, mais recouvrèrent ces membres mêmes pleins de santé.

Car l'Artisan de toutes choses, le Verbe de Dieu, celui-là même qui a modelé l'homme au commencement, ayant trouvé son ouvrage abîmé par le mal, l'a guéri de toutes les manières possibles, tantôt en restaurant tel ou tel membre particulier à la manière dont il avait été modelé au commencement, tantôt en rendant d'un seul coup à l'homme une parfaite santé et intégrité afin de se le préparer en vue de la résurrection. Et, de vrai, quel motif aurait-il eu de guérir les membres de chair et de les rétablir dans leur forme première, si ce qu'il guérissait ne devait pas être sauvé ? Car, si l'avantage ainsi octroyé par lui n'était que temporaire, il n'accordait pas une bien grande faveur à ceux qu'il guérissait. Ou encore, comment les hérétiques peuvent-ils dire que la chair ne peut recevoir de lui la vie, alors qu'elle a reçu de lui la guérison ? Car la vie s'acquiert par la guérison, et l'incorruptibilité, par la vie. Celui qui donne la guérison donne donc aussi la vie, et celui qui donne la vie procure aussi l'incorruptibilité à l'ouvrage par lui modelé.

Qu'ils nous disent, en effet, ceux qui prétendent le contraire, c'est-à-dire qui nient leur salut : la fille défunte du grand prêtre, et le fils de la veuve qu'on emportait, mort, près de la porte de la ville, et Lazare qui se trouvait dans le tombeau depuis quatre jours, en quels corps ressuscitèrent-ils ? De toute évidence, en ceux en lesquels ils étaient morts. Car, si ce ne fut pas en ceux-là, ce ne furent pas non plus ces morts mêmes qui ressuscitèrent. Mais, en fait, « le Seigneur, dit l'Écriture, prit la main du mort et dit à celui-ci : Jeune homme, je te le commande, lève-toi ! Et le mort se dressa sur son séant. Le Seigneur alors ordonna de lui donner à manger et le rendit à sa mère ». De même « il appela Lazare d'une voix forte, en disant : Lazare, viens dehors ! Et le mort sortit, dit l'Écriture, les pieds et les mains liés de bandelettes ». C'était le symbole de l'homme enlacé dans les péchés. C'est pourquoi le Seigneur dit : « Déliez-le et laissez-le aller. »

De même donc que ceux qui furent guéris le furent en leurs membres qui avaient été malades et que les morts ressuscitèrent dans leurs corps mêmes, membres et corps recevant la guérison et la vie que donnait le Seigneur — celui-ci préfigurait ainsi les choses éternelles par les temporelles et montrait qu'il était Celui qui a le pouvoir de donner à l'ouvrage par lui modelé la guérison et la vie, afin que l'on crût également à sa parole relative à la résurrection —, de même aussi à la fin, « au son de la trompette dernière », à la voix du Seigneur, les morts ressusciteront, selon ce qu'il dit lui-même : « L'heure vient où tous les morts qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de l'homme, et ils en sortiront, ceux qui auront fait le bien, pour une résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal, pour une résurrection de jugement. »

Vains et vraiment infortunés sont donc ceux qui ne veulent pas voir des choses aussi évidentes et aussi claires, mais fuient la lumière de la vérité, s'étant aveuglés eux-mêmes à l'instar du malheureux Œdipe. Il arrive que des lutteurs novices, en se mesurant avec d'autres, saisissent de toutes leurs forces quelque partie du corps de leur adversaire et qu'ils soient jetés à terre par ce membre qu'ils étreignent ; et, tandis qu'ils tombent, ils s'imaginent remporter la victoire, parce qu'ils s'agrippent farouchement à ce membre qu'ils ont saisi d'emblée, alors qu'en réalité leur chute les couvre de ridicule. Ainsi en va-t-il des hérétiques à propos de la phrase : « La chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu. » En prenant à Paul ces deux vocables, ils n'ont ni perçu la pensée de l'Apôtre ni cherché à comprendre la portée de ses paroles ; cramponnés à de simples mots sans plus, ils meurent contre ceux-ci, ruinant, autant qu'il est en leur pouvoir, toute l'«économie» de Dieu.

«Il faut que ce qui est corruptible revête l'incorruptibilité »

Car, s'ils prétendent que cette parole a été dite de la chair à proprement parler, et non des œuvres de la chair, ainsi que nous l'avons montré, ils mettent l'Apôtre en contradiction avec lui-même, puisqu'aussitôt après, dans la même épître, il dit en désignant la chair : « Il faut en effet que cet élément corruptible revête l'incorruptibilité et que cet élément mortel revête l'immortalité. Lorsque cet élément mortel aura revêtu l'immortalité, alors s'accomplira la parole de l'Écriture : La mort a été engloutie dans la victoire. ? mort, où est ton aiguillon ? ? mort, où est ta victoire? » Ces paroles seront dites à juste titre lorsque cette chair mortelle et corruptible, en butte à la mort, écrasée sous la domination de la mort, montera vers la vie et revêtira l'incorruptibilité et l'immortalité : car c'est alors que sera vraiment vaincue la mort, lorsque cette chair, qui était sa proie, échappera à son pouvoir. Il dit encore aux Philippiens : « Pour nous, notre cité est dans les cieux, d'où nous attendons aussi comme Sauveur le Seigneur Jésus, qui transfigurera notre corps d'abjection et le rendra conforme à son corps de gloire par l'action de sa puissance. » Quel est donc ce corps d'abjection que le Seigneur transfigurera et rendra conforme à son corps de gloire ? De toute évidence, c'est ce corps qui s'identifie à la chair, à cette chair qui manifeste son abjection en tombant dans la terre. Mais la transfiguration par laquelle, de mortelle et corruptible, elle devient immortelle et incorruptible, ne vient pas de sa substance à elle ; cette transfiguration vient de l'action du Seigneur, qui a le pouvoir de procurer l'immortalité à ce qui est mortel et l'incorruptibilité à ce qui est corruptible. C'est pourquoi l'Apôtre dit dans sa seconde épître aux Corinthiens : «... afin que ce qui est mortel soit englouti par la vie. Or Celui qui nous dispose en vue de cela, c'est Dieu, qui nous a donné les arrhes de l'Esprit. » C'est évidemment de la chair qu'il parle, car ni l'âme ni l'Esprit ne sont choses mortelles. Ce qui est mortel sera englouti par la vie, lorsque la chair ne sera plus morte, mais vivante, et qu'elle demeurera incorruptible, chantant un hymne au Dieu qui nous aura disposés en vue de cela. Afin donc que nous soyons disposés en vue de cela, il dit à juste titre aux Corinthiens : « Glorifiez Dieu dans votre corps. » Car Dieu procure l'incorruptibilité.

Ce qui prouve que l'Apôtre ne parle pas d'un autre corps, mais du corps de chair, c'est qu'il dit aux Corinthiens avec une précision excluant tout doute et toute ambiguïté : «... portant sans cesse avec nous en notre corps la mort de Jésus, afin que la vie de Jésus-Christ soit, elle aussi, manifestée dans notre corps : car si nous, les vivants, nous sommes livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle... » Et que l'Esprit s'enlace à la chair, il le dit dans la même épître : « Vous êtes une lettre du Christ rédigée par nos soins, écrite non avec de l'encre, mais avec l'Esprit du Dieu vivant, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, sur vos cœurs. » Si donc, dès à présent, nos cœurs de chair sont capables de recevoir l'Esprit, quoi d'étonnant si, lors de la résurrection, ils contiennent la vie que donnera cet Esprit ? A propos de cette résurrection, l'Apôtre dit

dans son épître aux Philippiens : «... lui devenant conforme dans sa mort, afin de parvenir si possible à la résurrection d'entre les morts. » Ainsi donc, en quelle autre chair mortelle pourrait-on concevoir que soit manifestée la vie, sinon dans cette substance qui est également mise à mort à cause de la confession de Dieu, ainsi qu'il le dit lui-même : « Si c'est avec des vues humaines que j'ai combattu contre les bêtes à Ephèse, quel profit m'en revient-il, si les morts ne ressuscitent pas ? Car, si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité ; et si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, vaine aussi votre foi. Et il se trouve même que nous sommes de faux témoins à l'égard de Dieu, puisque nous avons témoigné qu'il a ressuscité le Christ, alors qu'il ne l'a pas ressuscité. Car, si les morts ne ressuscitent pas, le Christ non plus n'est pas ressuscité ; et si le Christ n'est pas ressuscité, votre foi est vaine, car vous êtes encore dans vos péchés ; par conséquent aussi ceux qui se sont endormis dans le Christ sont perdus. Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ, nous sommes plus dignes de pitié que tous les autres hommes. Mais en fait, le Christ est ressuscité d'entre les morts, prémices de ceux qui se sont endormis. Car, puisque c'est par un homme qu'est venue la mort, c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts. »

Ainsi donc, comme nous l'avons déjà dit, ou bien les hérétiques prétendront que, dans tous ces textes, l'Apôtre contredit sa propre assertion selon laquelle « la chair et le sang ne peuvent hériter du royaume de Dieu », — ou bien, une fois de plus, ils se verront contraints de donner, de tous ces textes, des interprétations vicieuses et forcées, afin de pouvoir en pervertir et en altérer le sens. Car que pourront-ils dire de sensé, s'ils tentent d'interpréter autrement cette parole : « Il faut en effet que cet élément corruptible revête l'incorruptibilité et que cet élément mortel revête l'immortalité », et cette autre : «... afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle», et toutes les autres paroles par lesquelles l'Apôtre proclame ouvertement la résurrection et l'incorruptibilité de la chair ? Ils vont donc être contraints d'interpréter de travers toute cette multitude de textes, pour n'avoir pas voulu entendre correctement une seule phrase.

« Vous avez été réconciliés par son corps de chair »

Ce qui prouve bien que ce n'est pas à la substance même de la chair et du sang que Paul s'en prenait, quand il disait qu'ils ne peuvent hériter du royaume de Dieu, c'est le fait que l'Apôtre s'est servi constamment, à propos de notre Seigneur Jésus-Christ, des termes « chair » et « sang ». Il entendait par là, d'une part, mettre en lumière l'humanité de celui-ci — car le Seigneur lui-même se disait Fils de l'homme —, d'autre part, affirmer énergiquement le salut de notre chair — car, si la chair ne devait pas être sauvée, le Verbe de Dieu ne se serait pas fait chair, et, s'il ne devait pas être demandé compte du sang des justes, le Seigneur n'aurait pas eu de sang —.

Mais en fait, depuis le commencement, le sang des justes élève la voix, comme le montrent les paroles adressées par Dieu à Caïn, après que celui-ci eut tué son frère : « La voix du sang de ton frère crie jusqu'à moi. » Et il sera demandé compte de leur sang, comme le prouvent les paroles de Dieu à Noé et à ses compagnons : « Du sang de vos âmes je demanderai compte à toute bête. » Et encore : « Quiconque répand le sang d'un homme, son propre sang sera répandu en compensation du sang versé. » De même aussi, le Seigneur disait à ceux qui allaient répandre son sang : « Il sera demandé compte de tout le sang innocent répandu sur la terre, depuis le sang d'Abel le juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, que vous avez tué entre le sanctuaire et l'autel : en vérité, je vous le dis, tout cela viendra sur cette génération. » Il laissait entendre par là que l'effusion du sang de tous les justes et de tous les prophètes ayant existé depuis le commencement allait être récapitulée en lui-même et qu'il serait demandé compte de leur sang en sa personne. Or, il ne serait pas demandé compte de ce sang, si celui-ci ne devait être sauvé ; et le Seigneur n'aurait pas non plus récapitulé ces choses en lui-même, s'il ne s'était fait lui aussi chair et sang conformément à l'ouvrage modelé aux origines, sauvant ainsi en lui-même à la fin ce qui avait péri au commencement en Adam.

Par contre, si le Seigneur s'est incarné à l'aide d'une autre « économie », s'il a pris chair d'une autre substance, il s'ensuit qu'il n'a pas récapitulé l'homme en lui-même : on ne peut même plus le dire chair, puisque la chair, à proprement parler, c'est ce qui succède à l'ouvrage modelé aux origines au moyen du limon. Si le Seigneur avait dû tirer d'une autre substance la matière de sa chair, le Père aurait pris, à l'origine, une autre substance pour en pétrir son ouvrage. Mais en fait, le Verbe sauveur s'est fait cela même qu'était l'homme perdu, effectuant ainsi par lui-même la communion avec lui-même et l'obtention

du salut de l'homme. Or ce qui était perdu possédait chair et sang, car c'est en prenant du limon de la terre que Dieu avait modelé l'homme, et c'est pour cet homme-là qu'avait lieu toute l'« économie » de la venue du Seigneur. Il a donc eu, lui aussi, chair et sang, pour récapituler en lui non quelque autre ouvrage, mais l'ouvrage modelé par le Père à l'origine, et pour rechercher ce qui était perdu. C'est pourquoi l'Apôtre dit dans son épître aux Colossiens : « Et vous aussi, vous étiez autrefois éloignés de lui et ennemis de sa pensée par vos œuvres mauvaises ; mais maintenant vous avez été réconciliés en son corps de chair par le moyen de sa mort, pour vous présenter devant lui saints, sans tache ni reproche. » « Vous avez été, dit-il, réconciliés en son corps de chair » : cela, parce que la chair juste a réconcilié la chair captive du péché et l'a réintroduite dans l'amitié de Dieu.

Si donc quelqu'un dit que la chair du Seigneur était autre que la nôtre en ce qu'elle n'a pas péché « et qu'il ne s'est pas trouvé de fourberie en sa bouche », tandis que nous, nous sommes pécheurs, il parle correctement. Mais si cet homme s'imagine que la chair du Seigneur était d'une autre substance que la nôtre, la parole de l'Apôtre relative à la réconciliation perdra tout fondement à ses yeux. Car qui dit réconciliation, dit réconciliation de ce qui s'est trouvé autrefois dans l'inimitié. Or, si le Seigneur a pris chair d'une autre substance, il n'y a pas eu de réconciliation avec Dieu de cela même qui était devenu ennemi de Dieu par la transgression. Mais en fait, par la communion que nous avons avec lui, le Seigneur a réconcilié l'homme avec le Père, nous réconciliant avec lui-même par son corps de chair et nous rachetant par son sang, selon ce que l'Apôtre dit aux Ephésiens : « En lui nous avons la rédemption acquise par son sang, la rémission de nos péchés. » Et encore : « Vous qui jadis étiez loin, vous êtes devenus proches, grâce au sang du Christ. » Et encore : « Dans sa chair il a détruit l'inimitié, la Loi avec ses commandements et ses décrets. » Au reste, dans toute cette épître, l'Apôtre atteste expressément que c'est par la chair de notre Seigneur et par son sang que nous avons été sauvés.

Si donc la chair et le sang sont ce qui nous procure la vie, ce n'est pas à proprement parler de la chair et du sang qu'il a été dit qu'ils ne peuvent hériter du royaume de Dieu, mais des actions charnelles dont nous avons parlé : car ce sont elles qui, en détournant l'homme vers le péché, le privent de la vie. Et c'est pourquoi l'Apôtre dit dans son épître aux Romains : « Que le péché ne règne donc pas dans votre corps mortel, de sorte que vous lui obéissiez. Ne livrez pas vos membres au péché comme des armes d'injustice, mais livrez-vous vous-mêmes à Dieu, comme étant vivants, de morts que vous étiez, et livrez vos membres à Dieu comme des armes de justice. » Ainsi, par ces mêmes membres, par lesquels nous étions esclaves du péché et portions des fruits de mort, il veut que nous soyons esclaves de la justice afin de porter des fruits de vie. Souviens-toi donc, ami très cher, que tu as été racheté par la chair de notre Seigneur et acquis par son sang ; « tiens-toi attaché à la tête, de laquelle le corps tout entier » de l'Eglise « reçoit cohésion et accroissement », c'est-à-dire à la venue charnelle du Fils de Dieu ; confesse sa divinité et adhère inébranlablement à son humanité ; utilise aussi les preuves tirées des Ecritures : ainsi renverseras-tu aisément, comme nous l'avons montré, toutes les opinions inventées après coup par les hérétiques.

DEUXIÈME PARTIE

L'IDENTITÉ DU DIEU CRÉATEUR ET DU DIEU PÈRE PROUVÉE PAR TROIS FAITS DE LA VIE DU CHRIST

1. LA GUÉRISON DE L'AVEUGLE-NÉ

La résurrection promise par le Dieu Créateur

Que Celui qui a créé l'homme au commencement lui ait promis la seconde naissance après sa dissolution dans la terre, Isaïe en fait foi lorsqu'il dit : « Les morts ressusciteront, ceux qui sont dans les tombeaux se lèveront et ceux qui sont dans la terre se réjouiront, car la rosée qui vient de toi est pour eux une guérison. » Il dit encore : « Je vous consolerais, et dans Jérusalem vous serez consolés ; vous verrez, et votre cœur sera dans la joie, et vos os pousseront comme l'herbe, et la main du Seigneur se fera connaître à ceux qui l'honorent. »

Ezéchiël dit de son côté : « La main du Seigneur fut sur moi, et le Seigneur me fit sortir en esprit et me plaça au milieu de la plaine, et celle-ci était remplie d'ossements. Il me fit passer près d'eux tout autour ; et voici qu'ils étaient en très grand nombre sur la surface de la plaine et tout à fait desséchés. Et il me dit

: Fils de l'homme, ces ossements revivront-ils ? Je répondis : Seigneur, tu le sais, car c'est toi qui les as faits. Il me dit : Prophétise sur ces ossements et dis-leur : Ossements desséchés, écoutez la parole du Seigneur ! Ainsi parle le Seigneur à ces ossements : Voici que je vais amener sur vous l'Esprit de vie ; je mettrai sur vous des muscles, je ramènerai sur vous de la chair, j'étendrai sur vous de la peau, je mettrai en vous mon Esprit, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur. Et je prophétisai comme il m'en avait donné l'ordre. Et comme je prophétisais, il y eut un tremblement de terre, et les os s'emboîtèrent les uns dans les autres. Et je vis, et voici que des muscles et de la chair s'étaient formés sur eux et qu'une peau s'était étendue par-dessus, mais l'Esprit n'était pas encore en eux. Et il me dit : Prophétise sur l'Esprit, prophétise, fils de l'homme, et dis à l'Esprit : Ainsi parle le Seigneur : Viens des quatre vents et souffle sur ces morts, et qu'ils vivent. Et je prophétisai comme il m'en avait donné l'ordre. Et l'Esprit entra en eux, et ils reprirent vie, et ils se tinrent sur leurs pieds : c'était une très, très grande armée. » Le même Ezéchiel dit encore : « Ainsi parle le Seigneur : Voici que je vais ouvrir vos tombeaux, et je vous ferai sortir de vos tombeaux, et je vous introduirai dans la terre d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'ouvrirai vos tombeaux pour faire sortir des tombeaux mon peuple. Je mettrai mon Esprit en vous, et vous vivrez, et je vous établirai sur votre terre, et vous saurez que je suis le Seigneur. J'ai parlé et je l'exécuterai, dit le Seigneur. »

Ainsi donc, le Créateur vivifie dès ici-bas nos corps mortels, comme il est loisible de le voir ; il leur promet, de surcroît, la résurrection et la sortie hors des sépulcres et des tombeaux, et il leur accordera l'incorruptibilité — car, est-il dit, «leurs jours seront comme l'arbre de vie» — : dès lors la preuve est faite que le seul Dieu c'est lui, qui fait ces choses, et que lui-même est le bon Père qui, par pure bonté, accorde la vie aux êtres qui ne la possèdent pas par eux-mêmes.

La guérison de l'aveugle-né, révélation de l'action créatrice du Verbe aux origines de l'humanité

Voilà pourquoi le Seigneur a montré très clairement à ses disciples qui il est lui-même et qui est le Père, afin qu'on ne cherche plus un autre Dieu que Celui qui a modelé l'homme et l'a gratifié du souffle de vie et qu'on n'aille plus jusqu'à cet excès de folie d'imaginer faussement un autre Père au-dessus du Créateur. En effet, tous les autres malades, c'est-à-dire ceux qui se trouvaient frappés de maladies à cause d'une transgression qu'ils avaient commise, le Seigneur les guérissait par une parole. Et c'est pour ce motif qu'il disait : « Te voilà guéri ; ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire », manifestant par là que c'était à cause du péché de désobéissance que les maladies avaient assailli les hommes. Par contre, lorsqu'il eut affaire à l'aveugle-né, ce ne fut plus par une parole, mais par un acte, qu'il lui rendit la vue : il en agit de la sorte non sans raison ni au hasard, mais afin de faire connaître la Main de Dieu qui, au commencement, avait modelé l'homme. Et c'est pourquoi, comme les disciples lui demandaient par la faute de qui, de lui-même ou de ses parents, cet homme était né aveugle, le Seigneur déclara : « Ni lui n'a péché, ni ses parents, mais c'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. » Ces « œuvres de Dieu » sont le modelage de l'homme, car c'est bien par un acte qu'il avait effectué ce modelage, selon ce que dit l'Écriture : « Et Dieu prit du limon de la terre, et il modela l'homme. » C'est pour cela que le Seigneur cracha à terre, fit de la boue et en enduisit les yeux de l'aveugle, montrant par là de quelle façon avait eu lieu le modelage originel et, pour ceux qui étaient capables de comprendre, manifestant la Main de Dieu par laquelle l'homme avait été modelé à partir du limon. Car ce que le Verbe Artisan avait omis de modeler dans le sein maternel, il l'accomplit au grand jour, « afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » et que nous ne cherchions plus ni une autre Main par laquelle aurait été modelé l'homme, ni un autre Père, sachant que la Main de Dieu qui nous a modelés au commencement et nous modèle dans le sein maternel, cette même Main, dans les derniers temps, nous a recherchés quand nous étions perdus, a recouvré sa brebis perdue, l'a chargée sur ses épaules et l'a réintégrée avec allégresse dans le troupeau de la vie.

Que le Verbe de Dieu nous modèle dans le sein maternel, Jérémie l'affirme : « Avant de te modeler dans le ventre de ta mère, je t'ai connu, et avant que tu sois sorti de son sein, je t'ai sanctifié et je t'ai établi prophète pour les nations. » Paul dit pareillement : « Lorsqu'il plut à Celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère, afin que je l'annonce parmi les gentils... » Ainsi donc, puisque nous sommes modelés dans le sein maternel par le Verbe, ce même Verbe remodela les yeux de l'aveugle-né : il fit ainsi apparaître au grand jour Celui qui nous modèle dans le secret, car c'était bien le Verbe lui-même qui s'était rendu visible aux hommes ; il fit en même temps connaître le modelage originel d'Adam, c'est-à-

dire de quelle manière Adam avait été fait et par quelle Main il avait été modelé, et il fit voir le tout à l'aide de la partie, car le Seigneur qui remodela les yeux était Celui qui avait modelé l'homme tout entier en exécutant la volonté du Père.

Et parce que, en cette chair modelée selon Adam, l'homme était tombé dans la transgression et avait besoin du bain de la régénération, le Seigneur dit à l'aveugle-né après lui avoir enduit les yeux de boue : « Va te laver à la piscine de Siloé », lui octroyant ainsi simultanément le modelage et la régénération opérée par le bain. Aussi, après s'être lavé, « s'en revint-il voyant clair », afin tout à la fois de reconnaître Celui qui l'avait modelé et d'apprendre quel était le Seigneur qui lui avait rendu la vie.

Une seule terre, un seul Dieu, un seul Verbe

Ils s'égarèrent donc, les disciples de Valentin, lorsqu'ils prétendent que l'homme n'a pas été modelé au moyen de cette terre, mais à l'aide de la « matière fluide et inconsistante ». Car il est clair que la terre avec laquelle le Seigneur remodela les yeux de l'aveugle-né était aussi celle avec laquelle l'homme avait été modelé à l'origine. Il n'eût pas été logique de modeler les yeux avec une matière, et le reste du corps avec une autre : tout comme il ne serait pas logique que quelqu'un eût modelé le corps, et un autre les yeux. Mais Celui qui avait modelé Adam au commencement et à qui le Père avait dit : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance », Celui-là même, s'étant manifesté aux hommes à la fin des temps, remodela les yeux de celui qui, issu d'Adam, était né aveugle. Et c'est pour cette raison que l'Écriture, voulant signifier l'avenir, rapporte qu'au moment où Adam s'était caché à la suite de sa désobéissance, le Seigneur était venu à lui, le soir, et l'avait appelé, en lui disant : « Où es-tu ? » Et cela parce que, dans les derniers temps, le même Verbe de Dieu est venu appeler l'homme, lui rappelant « ses œuvres » parmi lesquelles l'homme vivait lorsqu'il s'était dérobé aux yeux de Dieu. Car, de même qu'autrefois Dieu avait parlé à Adam le soir pour le rechercher, de même dans les derniers temps, par la même Voix, il a visité la race d'Adam pour la rechercher.

Et que le modelage d'Adam ait été effectué au moyen de cette terre qui est nôtre, l'Écriture l'atteste lorsqu'elle rapporte ces paroles de Dieu à Adam : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu as été pris ». Si donc nos corps retournaient dans quelque autre terre après la mort, il s'ensuivrait que c'est d'elle qu'ils tireraient leur origine. Mais s'ils retournent en cette terre même, il est clair que c'est également au moyen de celle-ci que le modelage d'Adam a été effectué, comme d'ailleurs le Seigneur l'a manifesté en remodelant au moyen de celle-ci les yeux de l'aveugle-né. Si donc, d'une façon précise, a été montrée la Main de Dieu par laquelle fut modelé Adam et par laquelle nous avons été modelés à notre tour, s'il n'y a qu'un seul et même Père dont la Voix est présente, du commencement à la fin, à l'ouvrage par elle modelé, et si enfin la substance de cet ouvrage modelé que nous sommes a été clairement indiquée dans l'Évangile, il ne faut plus chercher d'autre Père que celui-là, ni d'autre substance de cet ouvrage modelé que celle que nous avons déjà dite et que le Seigneur a montrée, ni d'autre Main de Dieu que celle qui, du commencement à la fin, nous modèle, nous ajuste en vue de la vie, est présente à son ouvrage et le parfait à l'image et à la ressemblance de Dieu.

La vérité de tout cela apparut lorsque le Verbe de Dieu se fit homme, se rendant semblable à l'homme et rendant l'homme semblable à lui, pour que, par la ressemblance avec le Fils, l'homme devienne précieux aux yeux du Père. Dans les temps antérieurs, en effet, on disait bien que l'homme avait été fait à l'image de Dieu, mais cela n'apparaissait pas, car le Verbe était encore invisible, lui à l'image de qui l'homme avait été fait : c'est d'ailleurs pour ce motif que la ressemblance s'était facilement perdue. Mais, lorsque le Verbe de Dieu se fit chair, il confirma l'une et l'autre : il fit apparaître l'image dans toute sa vérité, en devenant lui-même cela même qu'était son image, et il rétablit la ressemblance de façon stable, en rendant l'homme pleinement semblable au Père invisible par le moyen du Verbe dorénavant visible.

2. LA CRUCIFIXION

La désobéissance par le bois réparée par l'obéissance sur le bois

Ce n'est pas seulement par ce qui vient d'être dit que le Seigneur a fait connaître le Père et s'est fait connaître lui-même : c'est aussi par sa Passion. Car, pour détruire la désobéissance originelle de l'homme, qui s'était perpétrée par le bois, « il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix

», guérissant ainsi par son obéissance sur le bois la désobéissance qui s'était accomplie par le bois. Or il ne serait pas venu détruire au moyen des mêmes choses la désobéissance commise à l'égard de Celui qui nous avait modelés, s'il avait annoncé un autre Père. Mais en fait, c'est par ces mêmes choses, par lesquelles nous avons été désobéissants à Dieu et indociles à sa parole, qu'il a réintroduit l'obéissance à Dieu et la docilité à sa parole : par là, de la façon la plus claire, il fait voir ce Dieu même que nous avons offensé dans le premier Adam, en n'accomplissant pas son commandement, et avec qui nous avons été réconciliés dans le second Adam, en devenant obéissants jusqu'à la mort; car nous n'étions les débiteurs de nul autre que de Celui dont nous avons transgressé le commandement à l'origine.

La rémission des péchés octroyée par Celui-là même dont nous étions les débiteurs

Or celui-ci est le Créateur : selon son amour, il est notre Père ; selon sa puissance, il est notre Seigneur ; selon sa sagesse, il est Celui qui nous a faits et modelés. C'est précisément de lui que, pour avoir transgressé son commandement, nous étions devenus les ennemis. Et c'est pourquoi, dans les derniers temps, le Seigneur nous a rétablis dans l'amitié par le moyen de son incarnation : devenu « médiateur de Dieu et des hommes », il a fléchi en notre faveur son Père contre qui nous avons péché et l'a consolé de notre désobéissance par son obéissance, et il nous a accordé la grâce de la conversion et de la soumission à notre Créateur. C'est pourquoi aussi il nous a appris à dire dans notre prière : « Et remets-nous nos dettes. » S'il nous fait parler ainsi, c'est assurément parce que celui-ci est notre Père, dont nous étions les débiteurs pour avoir transgressé son commandement. Or quel est celui-ci ? un prétendu « Père inconnaisable » et qui n'a jamais donné le moindre commandement ? ou le Dieu prêché par les prophètes et dont nous étions les débiteurs pour avoir transgressé son commandement ? Or ce commandement avait été donné à l'homme par le Verbe : « Adam, dit en effet l'Ecriture, entendit la Voix du Seigneur Dieu. » C'est donc à juste titre que le Verbe de Dieu dit à l'homme : « Tes péchés te sont remis » : Celui-là même contre qui nous avons péché au commencement accordait ainsi à la fin la rémission des péchés. Par contre, si autre était Celui dont nous avons transgressé le commandement, et autre Celui qui disait : « Tes péchés te sont remis », ce dernier n'était ni bon, ni véridique, ni juste. Comment eut-il été bon, puisqu'il ne donnait pas de ce qui était à lui ? Comment eut-il été juste, puisqu'il s'appropriait ce qui était à autrui ? Comment les péchés nous eussent-ils été vraiment remis, à moins que Celui-là même contre qui nous avons péché ne nous en eût accordé la rémission, « par les entrailles de la miséricorde de notre Dieu, en lesquelles il nous a visités » par son Fils ?

C'est pourquoi aussi, sitôt guéri le paralytique, « à cette vue, est-il dit, les foules glorifièrent Dieu qui avait donné une telle puissance aux hommes. » Quel Dieu glorifièrent donc les foules qui se tenaient alentour ? Le « Père inconnaisable » inventé par les hérétiques ? Mais comment eussent-elles pu glorifier quelqu'un qu'elles ne connaissaient absolument pas ? Il est donc clair que les Israélites glorifiaient le Dieu qu'avaient prêché la Loi et les prophètes, et qui est aussi le Père de notre Seigneur : et c'est pourquoi celui-ci apprenait aux hommes avec vérité, par les miracles qu'il faisait, à rendre gloire à Dieu. Si autre avait été le Père d'où lui-même serait venu, et autre le Dieu que glorifiaient les hommes à la vue de ses miracles, il eût rendu les hommes ingrats à l'égard du Père qui avait envoyé les guérisons. Mais, parce que c'est de la part du vrai Dieu que le Fils Monogène était venu pour le salut des hommes, il invitait les incrédules, par les miracles qu'il faisait, à rendre gloire à son Père, et, aux Pharisiens qui n'accueillaient pas la venue du Fils de Dieu et qui, pour cette raison, ne croyaient pas à la rémission des péchés accomplie par lui, il disait : « Pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés... », et, après avoir ainsi parlé, il ordonnait au paralytique de prendre le grabat sur lequel il gisait et de s'en retourner à sa maison. Par l'accomplissement de ce miracle, il confondait les incrédules et faisait comprendre qu'il était lui-même la Voix de Dieu par laquelle, sur la terre, l'homme avait reçu les commandements : c'est pour les avoir transgressés qu'il était devenu pécheur, et la paralysie avait été la conséquence des péchés.

Ainsi, en remettant les péchés, le Seigneur n'a pas seulement guéri l'homme, il a aussi révélé clairement qui il était. En effet, si personne ne peut remettre les péchés, sinon Dieu seul, et si le Seigneur les remettait et guérissait l'homme, il est clair qu'il était le Verbe de Dieu devenu Fils de l'homme, ayant reçu du Père le pouvoir de remettre les péchés parce qu'il était homme et parce qu'il était Dieu, afin que, comme homme, il souffrît avec nous, et que, comme Dieu, il eût pitié de nous et nous remît les dettes dont nous étions débiteurs à l'égard de Dieu notre Créateur. Et c'est pourquoi David a proclamé par

avance : « Heureux ceux dont les iniquités ont été remises et dont les péchés ont été couverts ! Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute pas de péché ! » Il faisait ainsi connaître par avance la rémission des péchés qu'a procurée la venue du Seigneur, cette rémission par laquelle « il a détruit le document » qui attestait notre dette « et l'a cloué à la croix », afin que, comme par le bois nous étions devenus débiteurs à l'égard de Dieu, par le bois nous recevions la remise de notre dette.

L'«économie» du bois préfigurée par Elisée

Cela fut montré d'une façon symbolique, entre beaucoup d'autres, en la personne du prophète Elisée. Comme les prophètes qui se trouvaient avec lui coupaient du bois pour édifier leur habitation, le fer d'une hache se détacha du manche et tomba dans le Jourdain. Il leur fut impossible de le retrouver. Étant arrivé en cet endroit et ayant appris ce qui s'était passé, Elisée jeta alors un morceau de bois dans l'eau : à peine l'avait-il fait, que le fer se mit à surnager, et ceux qui venaient de le perdre purent le reprendre à la surface de l'eau. Par cet acte, le prophète signifiait que le solide Verbe de Dieu, que nous avions perdu par le bois à cause de notre négligence et que nous ne retrouvions plus, nous le recouvrerions par l'« économie » du bois. Que le Verbe de Dieu soit semblable à une hache, Jean-Baptiste l'atteste, quand il dit de lui : « Voici que la hache est à la racine des arbres. » Jérémie dit de même : « Le Verbe du Seigneur est comme une hache à deux tranchants qui fend le rocher. » Ainsi donc, ce Verbe qui nous avait été caché, l'« économie » du bois nous l'a manifesté, ainsi que nous venons de le dire. Car, puisque nous l'avions perdu par le bois, c'est par le bois qu'il est redevenu visible pour tous, montrant en lui-même la hauteur, la longueur et la largeur, et, comme l'a dit un des anciens, rassemblant par l'extension de ses mains les deux peuples vers un seul Dieu. Il y avait en effet deux mains, parce qu'il y avait deux peuples dispersés aux extrémités de la terre; mais au centre il n'y avait qu'une seule tête, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu, qui est au-dessus de toutes choses, à travers toutes choses et en nous tous ».

Le Verbe porté par sa propre création

Et cette prodigieuse « économie », le Seigneur l'a réalisée, non à l'aide d'une création étrangère, mais à l'aide de sa propre création; non au moyen de choses provenant de l'ignorance et de la déchéance, mais au moyen de choses issues de la sagesse et de la puissance du Père. Car il n'était ni injuste au point de convoiter le bien d'autrui, ni indigent au point de ne pouvoir produire la vie dans les siens à l'aide de ce qui lui appartenait, en se servant de sa propre création pour le salut de l'homme. Car jamais la création n'aurait pu le porter, si elle avait été le produit de l'ignorance et de la déchéance. Or, que le Verbe de Dieu, après s'être incarné, ait été suspendu au bois, nous l'avons longuement montré, et les hérétiques eux-mêmes confessent le Crucifié. Comment, dès lors, le produit de l'ignorance et de la déchéance aurait-il pu porter Celui qui renferme la connaissance de toutes choses et qui est vrai et parfait ? Ou comment une création séparée du Père et considérablement éloignée de lui aurait-elle pu porter son Verbe ? Si même celle-ci avait été faite par des Anges — soit qu'ils aient ignoré, soit qu'ils aient connu le Dieu qui est au-dessus de toutes choses —, étant donné que le Seigneur a dit : « Je suis dans le Père et le Père est en moi », comment l'ouvrage des Anges aurait-il pu porter simultanément le Père et le Fils ? Comment une création extérieure au Plérôme aurait-elle pu contenir Celui qui renferme tout le Plérôme ? Tout cela étant impossible et dépourvu de la moindre preuve, seul est vrai ce message que proclame l'Eglise, à savoir que la propre création de Dieu, issue de la puissance, de l'art et de la sagesse de Dieu, a porté Dieu : car, si au plan invisible elle est portée par le Père, au plan visible elle porte à son tour le Verbe du Père.

Et telle est bien la vérité. Car le Père porte tout à la fois la création et son Verbe ; et le Verbe, porté par le Père, donne l'Esprit (ou l'esprit) à tous, de la manière que veut le Père : aux uns, en rapport avec leur création, il donne l'esprit appartenant à la création, esprit qui est une chose faite; aux autres, en rapport avec leur filiation adoptive, il donne l'Esprit provenant du Père, Esprit qui est la Progéniture de celui-ci. Et ainsi se manifeste « un seul Dieu Père, qui est au-dessus de toutes choses, à travers toutes choses et en nous tous ». Car, au-dessus de toutes choses, il y a le Père, et c'est lui la tête du Christ ; à travers toutes choses, il y a le Verbe, et c'est lui la tête de l'Eglise ; en nous tous, il y a l'Esprit, et c'est lui l'Eau vive octroyée par le Seigneur à ceux qui croient en lui avec rectitude, qui l'aiment et qui savent qu'il n'y a qu'un seul Dieu Père, qui est au-dessus de toutes choses, à travers toutes choses et en nous tous ».

Le Verbe venu dans son propre domaine

Tout cela, Jean, le disciple du Seigneur, l'atteste lui aussi, lorsqu'il dit dans son Evangile : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était, au commencement, auprès de Dieu. Toutes choses ont été faites par son entremise et, sans lui, rien n'a été fait. » Il dit ensuite au sujet de ce même Verbe : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu dans son propre domaine, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom. » Il dit encore, pour signifier son « économie » humaine : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. » Puis il ajoute : « Et nous avons contemplé sa gloire, gloire comme celle qu'un Fils unique tient de son Père, plein de grâce et de vérité. » Par là, à ceux qui veulent entendre, c'est-à-dire qui ont des oreilles, il fait connaître de la façon la plus claire qu'il n'y a qu'un seul Dieu Père, qui est au-dessus de toutes choses », et un seul Verbe de Dieu, « qui est à travers toutes choses » et par l'entremise de qui toutes choses ont été faites ; que ce monde est son propre domaine et a été fait par son entremise selon la volonté du Père, et non par l'entremise d'Ange, ni par celle d'une apostasie, d'une déchéance et d'une ignorance, ni par celle d'une Puissance dénommée Prounikos et que certains appellent aussi la Mère, ni par celle de quelque autre Démiurge ignorant le Père.

Car l'Auteur du monde, c'est en toute vérité le Verbe de Dieu. C'est lui notre Seigneur : lui-même, dans les derniers temps, s'est fait homme, alors qu'il était déjà dans le monde et qu'au plan invisible il soutenait toutes les choses créées et se trouvait enfoncé dans la création entière, en tant que Verbe de Dieu gouvernant et disposant toutes choses. Voilà pourquoi « il est venu » de façon visible « dans son propre domaine », « s'est fait chair » et a été suspendu au bois, afin de récapituler toutes choses en lui-même. « Et les siens ne l'ont pas reçu » — les siens, c'est-à-dire les hommes —, ainsi que Moïse l'avait annoncé en disant au peuple : « Ta Vie sera suspendue sous tes yeux, et tu ne croiras pas en ta Vie. » Ainsi, ceux qui ne l'ont pas reçu n'ont pas reçu la Vie. « Mais à tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. » Car c'est lui qui a pouvoir sur toutes choses de par le Père, parce que Verbe de Dieu et homme véritable : aux êtres invisibles, d'une part, il commande d'une manière spirituelle, et il leur donne ses lois à tous selon un mode intelligible, afin que chacun d'entre eux demeure à son rang ; sur les êtres visibles et humains, d'autre part, il règne d'une manière manifeste, et il fait venir sur tous le juste jugement qu'ils méritent. Cette venue visible du Verbe, David l'avait annoncée, lorsqu'il disait : « Notre Dieu viendra d'une manière manifeste, oui, notre Dieu viendra, et il ne se taira pas. » Il avait ensuite annoncé le jugement qu'il amènerait, en disant : « Un feu dévorant sera devant lui, et autour de lui se déchaînera la tempête ; il appellera les cieux en haut, ainsi que la terre, pour juger son peuple. »

Contradictions des systèmes hérétiques face à l'unité de l'enseignement de l'Église

Si donc le Seigneur est venu d'une manière manifeste dans son propre domaine ; s'il a été porté par sa propre création, qu'il porte lui-même ; s'il a récapitulé, par son obéissance sur le bois, la désobéissance qui avait été perpétrée par le bois ; si cette séduction dont avait été misérablement victime Eve, vierge en pouvoir de mari, a été dissipée par la bonne nouvelle de vérité magnifiquement annoncée par l'ange à Marie, elle aussi vierge en pouvoir de mari — car, de même que celle-là avait été séduite par le discours d'un ange, de manière à se soustraire à Dieu en transgressant sa parole, de même celle-ci fut instruite de la bonne nouvelle par le discours d'un ange, de manière à porter Dieu en obéissant à sa parole ; et, de même que celle-là avait été séduite de manière à désobéir à Dieu, de même celle-ci se laissa persuader d'obéir à Dieu, afin que, de la vierge Eve, la Vierge Marie devînt l'avocate ; et, de même que le genre humain avait été assujéti à la mort par une vierge, il en fut libéré par une Vierge, la désobéissance d'une vierge ayant été contrebalancée par l'obéissance d'une Vierge — ; si donc, encore une fois, le péché du premier homme a reçu guérison par la rectitude de conduite du Premier-né, si la prudence du serpent a été vaincue par la simplicité de la colombe et si par là ont été brisés ces liens qui nous assujétissaient à la mort : ils sont stupides, tous les hérétiques, et ignorants de l'« économie » de Dieu, et bien peu au fait de son œuvre relative à l'homme — aveugles qu'ils sont à l'égard de la vérité —, lorsqu'ils contredisent eux-mêmes leur propre salut, les uns en introduisant un autre Père en dehors du Créateur, les autres en prétendant que le monde et la matière qui le constitue ont été faits par des Anges, les autres en affirmant que cette matière, immensément éloignée de leur prétendu Père, se serait formée d'elle-même et serait

innée, les autres en la déclarant issue, dans la propre sphère du Père, d'une déchéance et d'une ignorance. D'autres méprisent la venue visible du Seigneur, n'admettant pas son incarnation. D'autres encore, méconnaissant l'« économie » de la Vierge, le disent né de Joseph. Certains disent que ni leur âme ni leur corps ne peuvent recevoir la vie éternelle, mais seulement leur « homme intérieur », et ils prétendent identifier celui-ci avec leur intellect, qu'ils jugent seul capable de s'élever jusqu'à la perfection. D'autres admettent que l'âme soit sauvée, mais nient que le corps puisse avoir part au salut venant de Dieu. Tout cela, nous l'avons dit dans notre premier livre, où nous avons fait connaître leurs doctrines à tous, et nous avons ensuite montré l'inconsistance de celles-ci dans notre second livre.

Tous ces gens-là sont en effet de beaucoup postérieurs aux évêques auxquels les apôtres confièrent les Eglises : nous avons montré cela également, avec toute la précision possible, dans notre troisième livre. Force est donc à tous les hérétiques ci-dessus mentionnés, par là même qu'ils sont aveugles à l'égard de la vérité, d'aller de côté et d'autre hors de tout chemin frayé, et c'est pour cette raison que les traces de leur doctrine sont éparpillées çà et là, sans accord et sans suite. Il en va tout autrement de ceux qui appartiennent à l'Eglise : leur chemin parcourt le monde entier, parce que possédant la solide Tradition venant des apôtres, et il nous offre le spectacle d'une seule et même foi chez tous, car tous croient en un seul et même Dieu Père, admettent la même « économie » d'incarnation du Fils de Dieu, reconnaissent le même don de l'Esprit, s'exercent aux mêmes préceptes, gardent la même forme d'organisation de l'Eglise, attendent le même avènement du Seigneur, espèrent le même salut de l'homme tout entier, c'est-à-dire de l'âme et du corps. Le message de l'Eglise est donc véridique et solide, puisque c'est chez elle qu'un seul et même chemin de salut apparaît à travers le monde entier. Car à elle a été confiée la lumière de Dieu, et c'est pourquoi « la Sagesse » de Dieu, par laquelle celui-ci sauve les hommes, « est célébrée sur les chemins, agit hardiment sur les places publiques, est proclamée au sommet des murailles et parle avec assurance aux portes de la ville ». Partout, en effet, l'Eglise prêche la vérité : elle est le candélabre à sept lampes qui porte la lumière du Christ.

Ceux donc qui délaissent le message de l'Eglise font grief aux presbytres de leur simplicité, ne voyant pas combien un homme simple, mais religieux, l'emporte sur un sophiste blasphémateur et impudent. Tels sont bien en effet tous les hérétiques : s'imaginant trouver quelque chose de supérieur à la vérité en suivant les doctrines que nous venons de dire, ils s'avancent par des chemins bigarrés, multiformes et incertains, ayant au sujet des mêmes choses tantôt une opinion et tantôt une autre ; ils sont comme des aveugles que guideraient des aveugles et ils tombent ajuste titre dans la fosse d'ignorance ouverte sous leurs pas, voués qu'ils sont à toujours chercher et à ne jamais trouver la vérité. Il faut donc fuir leurs opinions et nous mettre soigneusement en garde contre elles, afin de ne pas subir de dommage par leur fait ; en revanche, il faut nous réfugier auprès de l'Eglise, nous allaiter de son sein et nous nourrir des Ecritures du Seigneur. Car l'Eglise a été plantée comme un paradis dans le monde. « Tu mangeras donc du fruit de tous les arbres du paradis », dit l'Esprit de Dieu. Ce qui veut dire : Mange de toute Ecriture du Seigneur, mais ne goûte pas à l'orgueil et n'aie nul contact avec la dissension des hérétiques. Car eux-mêmes avouent posséder la connaissance du bien et du mal, et ils lancent leurs pensées au-dessus du Dieu qui les a créés. Ils élèvent ainsi leurs pensées au delà de la mesure permise. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « N'ayez pas des pensées plus élevées qu'il ne convient, mais que vos pensées soient empreintes de modération », de peur que, goûtant à leur gnose orgueilleuse, nous ne soyons expulsés du paradis de la vie. Car c'est en celui-ci que le Seigneur introduit ceux qui obéissent à sa prédication, « ayant récapitulé en lui-même toutes choses, celles qui sont aux cieux et celles qui sont sur la terre ». Or celles qui sont aux cieux sont spirituelles, tandis que celles qui sont sur la terre sont cet ouvrage qu'est l'homme. Ce sont donc ces choses mêmes qu'il a récapitulées en lui, unissant l'homme à l'Esprit et faisant habiter l'Esprit dans l'homme, devenant lui-même la tête de l'Esprit et donnant l'Esprit pour qu'il soit la tête de l'homme : car c'est par cet Esprit que nous voyons, entendons et parlons.

3. LA TENTATION DU CHRIST

La victoire du Christ sur le démon, réplique de la défaite d'Adam

Récapitulant donc en lui-même toutes choses, il a récapitulé aussi la guerre que nous livrons à notre ennemi : il a provoqué et vaincu celui qui, au commencement, en Adam, avait fait de nous ses captifs, et il a foulé aux pieds sa tête, selon ces paroles de Dieu au serpent que l'on trouve rapportées dans la

Genèse : « Je mettrai une inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et sa postérité; il observera ta tête et tu observeras son talon. » Dès ce moment, en effet, Celui qui devait naître d'une Vierge à la ressemblance d'Adam était annoncé comme « observant la tête » du serpent. Et c'est là la « postérité » au sujet de laquelle l'Apôtre dit dans son épître aux Galates : « La Loi des œuvres a été établie jusqu'à ce que vînt la postérité à laquelle avait été faite la promesse. » Il s'explique plus clairement encore dans cette même épître, lorsqu'il dit : « Quand vint la plénitude des temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme. » Car l'ennemi n'aurait pas été vaincu en toute justice, si Celui qui le vainquit n'avait pas été un homme né d'une femme. C'est en effet par une femme qu'il avait dominé sur l'homme, s'étant posé, dès le commencement, en adversaire de l'homme. Et c'est pourquoi le Seigneur se reconnaissait lui-même pour Fils de l'homme, récapitulant en lui cet homme des origines à partir duquel le modelage de la femme avait été effectué : de la sorte, de même que par la défaite d'un homme notre race était descendue dans la mort, de même par la victoire d'un homme nous sommes remontés vers la vie ; et de même que la mort avait triomphé de nous par un homme, de même à notre tour nous avons triomphé de la mort par un homme.

Le Christ triomphant du démon à l'aide des commandements du Dieu de la Loi

Or le Seigneur n'aurait pas récapitulé en lui-même cette inimitié originelle contre le serpent, accomplissant par là la promesse du Créateur et exécutant son commandement, s'il était venu de la part d'un autre Père. Mais, parce que c'est un seul et le même qui nous a modelés au commencement et a envoyé son Fils à la fin, c'est aussi son commandement à lui qu'a exécuté le Seigneur « en naissant d'une femme », en réduisant à néant notre adversaire et en parfaissant l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu. Voilà pourquoi il n'a pas anéanti cet adversaire à partir d'autre chose que des énoncés de la Loi, mais il s'est servi du commandement même de son Père comme d'une aide pour anéantir et démasquer l'ange apostat.

D'abord, il jeûna quarante jours, à l'exemple de Moïse et d'Eue. Après quoi, il sentit la faim, pour que nous comprenions que son humanité était vraie et indiscutable : car c'est le propre de l'homme d'avoir faim lorsqu'il s'abstient de nourriture. C'était aussi pour que l'Adversaire eût un terrain où il pût l'attaquer : car, pour avoir, au commencement, séduit par une nourriture l'homme non affamé et l'avoir ainsi amené à transgresser le commandement de Dieu, à la fin, alors que l'homme était affamé, le diable ne put le dissuader d'attendre la nourriture qui vient de Dieu. Comme il lui disait, en effet, pour le tenter : « Si tu es le Fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains », le Seigneur le repoussa à l'aide du commandement de la Loi, en lui disant : « Il est écrit : L'homme ne vit pas seulement de pain. » Aux mots « Si tu es le Fils de Dieu », il n'opposa que le silence; par contre, il aveugla le diable par l'aveu de son humanité et, au moyen de la parole du Père, réduisit à néant son premier assaut. Ainsi la satiété que l'homme avait connue au paradis par la double manducation fut détruite par la pénurie qu'il souffrit en ce monde.

Alors celui-là, refoulé au moyen de la Loi, tenta de se servir de la Loi à son tour, de façon mensongère, pour déclencher une nouvelle attaque. Ayant conduit le Seigneur au sommet du pinacle du Temple, il lui dit : « Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges, et ils te porteront dans leurs mains, de peur que tu ne buttes du pied contre une pierre. » Il dissimulait ainsi le mensonge sous le couvert de l'Écriture, ce que font précisément tous les hérétiques : car, s'il était écrit : « Il donnera pour lui des ordres à ses anges », aucune Écriture ne disait : « Jette-toi en bas », mais c'est de lui-même que le diable tirait cette suggestion. Le Seigneur le confondit donc au moyen de la Loi, en lui disant : « Il est écrit aussi : Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu. »

Par cette parole contenue dans la Loi, il faisait savoir que, pour ce qui est de l'homme, celui-ci ne doit pas tenter Dieu, et que, pour son compte à lui, jamais, en son humanité visible, il ne tenterait le Seigneur son Dieu. Et ainsi l'orgueil qui s'était trouvé dans le serpent fut détruit par l'humilité qui se trouva dans l'homme.

Deux fois déjà, le diable avait donc été vaincu à partir de l'Écriture : il avait été convaincu de suggérer des choses contraires au commandement de Dieu, et la preuve avait été faite qu'il était l'ennemi de Dieu par ses dispositions. Grandement confondu, il se ramassa alors en quelque sorte en lui-même, mobilisant toute la puissance de mensonge qu'il possédait. Revenant pour la troisième fois à la charge, « il montra au Seigneur tous les royaumes du monde avec leur gloire » et lui dit, ainsi que Luc le rapporte : « Tout

cela je te le donnerai — car cela m'a été livré et je le donne à qui je veux —, si, tombant à mes pieds, tu m'adores. » Alors, démasquant son adversaire et dévoilant qui était celui-ci, le Seigneur lui répliqua : « Retire-toi, Satan ! Car il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu ne serviras que lui seul. » Il le mettait à nu par ce nom et montrait qui il était : car le mot « Satan », en langue hébraïque, signifie « apostat ». Par cette troisième victoire, le Seigneur repoussait définitivement de lui son adversaire, qui se trouvait ainsi vaincu au moyen de la Loi, et la transgression du commandement de Dieu perpétrée en Adam était détruite par l'observation du commandement de la Loi, qu'observa le Fils de l'homme en refusant de transgresser le commandement de Dieu.

Quel est-il donc, ce Seigneur Dieu à qui le Christ rend témoignage, en disant que nul ne doit le tenter" et qu'il nous faut l'adorer et ne servir que lui seul ? Sans aucun doute, c'est le Dieu qui a donné la Loi. Car ces choses avaient été prescrites par avance dans la Loi ; de plus, en citant des textes de la Loi, le Seigneur a bien fait voir que celle-ci annonçait, de la part du Père, le vrai Dieu, et que l'ange apostat à l'égard de Dieu était réduit à néant au moyen des maximes de cette même Loi, démasqué et vaincu qu'il était par le Fils de l'homme gardant le commandement de Dieu. En effet, à l'origine, il avait persuadé à l'homme de transgresser le commandement du Créateur et l'avait ainsi réduit sous son pouvoir, car son pouvoir consiste dans la transgression et l'apostasie, et c'est précisément par celles-ci qu'il avait enchaîné l'homme. Aussi fallait-il qu'il fût à son tour vaincu par le moyen de l'homme et enchaîné par les liens mêmes par lesquels il avait enchaîné l'homme, afin que l'homme ainsi libéré pût revenir à son Seigneur, en laissant à celui-là les liens par lesquels il avait lui-même été enchaîné, à savoir la transgression. Car c'est l'enchaînement de celui-là qui fut la libération de l'homme, s'il est vrai que « nul ne peut pénétrer dans la maison d'un homme fort et s'emparer de ses meubles, s'il n'a d'abord enchaîné cet homme fort ». Quand donc le Seigneur l'eut convaincu de donner des conseils contraires à la parole du Dieu qui a fait toutes choses ainsi qu'à son commandement — ce commandement de Dieu, c'était la Loi —; quand l'homme qu'il était eut fait la preuve que le diable était un transfuge, un violateur de la Loi et un apostat à l'égard de Dieu : à dater de cet instant, le Verbe l'« enchaîna » hardiment comme son propre transfuge et « s'empara de ses meubles », c'est-à-dire des hommes qu'il détenait sous son pouvoir et dont il usait injustement. Et ainsi fut fait justement captif celui qui avait injustement réduit l'homme en captivité ; quant à l'homme auparavant réduit en captivité, il échappa au pouvoir de son possesseur par la miséricorde de Dieu le Père, qui eut pitié de l'ouvrage par lui modelé et lui octroya le salut en le restaurant par le Verbe, c'est-à-dire par le Christ, afin que l'homme sache par expérience que ce n'est pas de lui-même, mais par un pur don de Dieu, qu'il reçoit l'incorruptibilité.

Le Seigneur a donc clairement montré que le Seigneur véritable et le seul Dieu est celui qui fut annoncé par la Loi : car le Dieu que la Loi avait prêché par avance, c'est celui-là même que le Christ a présenté comme étant son Père, et c'est aussi lui seul que doivent servir les disciples du Christ. Le Seigneur a également anéanti notre adversaire au moyen des énoncés de la Loi : or cette Loi loue le Créateur comme Dieu et ordonne de ne servir que lui seul. S'il en est ainsi, il ne faut plus chercher un autre Père en dehors de celui-là ou au-dessus de celui-là, « puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu qui justifie les circoncis en suite de la foi et les incirconcis par le moyen de la foi ». En effet, s'il existait quelque autre Père au-dessus du Créateur, jamais le Seigneur n'aurait pu anéantir l'Apostasie au moyen des paroles et des commandements de ce Créateur : une ignorance ne peut être dissipée par une autre ignorance, pas plus que par une déchéance ne peut être abolie une déchéance. Si donc la Loi provient de l'ignorance et de la déchéance, comment les énoncés qu'elle renferme ont-ils pu détruire l'ignorance du diable et triompher de l'homme fort ? Car un homme fort ne peut être supplanté ni par un plus faible ni par un égal ; il ne peut l'être que par un plus fort. Or, celui qui est plus fort que tout, c'est le Verbe de Dieu. C'est lui qui crie dans la Loi : « Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est l'unique Seigneur, et tu aimeras le Seigneur ton Dieu de toute ton âme, et tu l'adoreras et ne serviras que lui seul. » Dans l'Evangile, d'autre part, c'est au moyen des mêmes énoncés qu'il anéantit l'Apostasie, c'est par le précepte du Père qu'il triomphe de l'homme fort, et c'est le commandement de la Loi qu'il déclare être ses propres paroles, lorsqu'il dit : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu. » Car ce n'est pas par le commandement d'un autre, mais par le propre commandement de son Père, qu'il a anéanti l'Adversaire et vaincu l'homme fort.

Les chrétiens instruits de leurs devoirs par ces mêmes commandements du Dieu de la Loi

Quant à nous, qui avons été libérés, c'est par ce même commandement qu'il nous a instruits de nos

devoirs : avons-nous faim, il nous faut attendre la nourriture que Dieu donne ; sommes-nous élevés au faite de tous les charismes, confiants dans nos œuvres de justice, ornés de ministères excellents, nous ne devons ni nous enorgueillir ni tenter Dieu, mais avoir d'humbles sentiments en toutes choses et garder devant nous la parole : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu » — c'est d'ailleurs ce qu'enseigne aussi l'Apôtre : « Ne vous complaisez pas dans ce qui est élevé, dit-il, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble » — ; nous devons encore ne pas nous laisser emporter par les richesses, la gloire du monde et l'apparence présente, mais savoir qu'il nous faut adorer le Seigneur Dieu et ne servir que lui seul, et ne pas croire celui qui nous promet mensongèrement des biens qui ne sont pas à lui, en nous disant : « Tout cela je te le donnerai, si, tombant à mes pieds, tu m'adores. » Car lui-même avoue que l'adorer et faire sa volonté, c'est « tomber » du haut de la gloire de Dieu. Et que pourrait-il échoir d'agréable ou de bon à quelqu'un qui est tombé ? Ou que pourrait attendre un tel homme, sinon la mort ? Car, pour celui qui est tombé, la mort est proche. Et certes, le diable n'accordera pas ce qu'il a promis : comment pourrait-il l'accorder à qui est tombé ? D'ailleurs, puisque Dieu domine sur tous les êtres, y compris le diable, et que, sans la volonté de notre Père qui est aux cieux, pas même un passereau ne tombera sur la terre, les mots « Tout cela m'a été livré et je le donne à qui je veux », sont pure vantardise : la création n'est pas sous son pouvoir, puisque lui-même en fait partie, et ce n'est pas davantage lui qui procure aux hommes la royauté sur les hommes, mais toutes choses, et en particulier les affaires humaines, sont disposées suivant l'ordre établi par Dieu le Père. Le Seigneur a dit du diable qu'«il est menteur depuis le commencement et ne s'est pas tenu dans la vérité ». Si donc il est menteur et ne s'est pas tenu dans la vérité, il ne disait assurément pas la vérité, mais il mentait, lorsqu'il affirmait : « Tout cela m'a été livré et je le donne à qui je veux. »

Le démon menteur depuis le commencement

Car il s'était déjà accoutumé, pour séduire les hommes, à mentir contre Dieu. Au commencement, en effet, Dieu avait donné à l'homme en abondance les fruits pour nourriture, tout en lui défendant de manger du fruit d'un seul arbre, ainsi qu'il résulte des paroles de Dieu à Adam rapportées par l'Écriture : « Tu mangeras de tout arbre du paradis, mais, pour ce qui est de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vous n'en mangerez pas : car, le jour où vous en mangerez, vous mourrez. » C'est alors que le diable mentit contre Dieu dans le but de tenter l'homme, comme le montrent bien les paroles du serpent à la femme consignées dans l'Écriture : « Pourquoi Dieu vous a-t-il dit : Vous ne mangerez d'aucun des arbres du paradis ? » La femme repoussa ce mensonge et fit connaître en toute candeur l'ordre de Dieu : « Nous mangeons, dit-elle, du fruit des arbres du paradis ; mais du fruit de l'arbre qui est au milieu du paradis Dieu a dit : Vous n'en mangerez point et vous n'y toucherez pas, de peur que vous ne mouriez. » Ayant ainsi appris de la femme l'ordre de Dieu, le diable usa de fourberie et la trompa par un second mensonge, en lui disant : « Non, vous ne mourrez point ! Car Dieu sait que, du jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. » C'est ainsi que, d'abord, dans le paradis même de Dieu, il discourait sur Dieu comme si celui-ci eût été absent — il ignorait en effet la grandeur de Dieu — ; ensuite, ayant appris de la femme que Dieu leur avait dit qu'ils mourraient au cas où ils goûteraient à l'arbre susdit, il mentait une troisième fois en disant : « Non, vous ne mourrez point ! » Que Dieu fût véridique et le serpent menteur, l'issue le fit bien voir, puisque la mort frappa ceux qui avaient mangé. Car, avec l'aliment, c'est la mort qu'ils attirèrent sur eux, parce qu'ils mangeaient en désobéissant et que la désobéissance à Dieu entraîne la mort. Aussi, à partir de ce moment, furent-ils livrés à la mort, débiteurs qu'ils étaient devenues de celle-ci.

Car ils moururent le jour même où ils mangèrent et où ils devinrent les débiteurs de la mort, pour ce motif que la création ne comporte qu'un seul jour : « Il y eut soir et il y eut matin, dit l'Écriture : ce fut un seul jour ». C'est ce jour-là qu'ils mangèrent, c'est aussi ce jour-là qu'ils moururent. D'ailleurs, à considérer le cycle et le cours des jours selon lequel on parle de premier, de deuxième, de troisième jour, si l'on veut savoir exactement quel jour de la semaine mourut Adam, on le découvrira à partir de l'« économie » du Seigneur. Car, récapitulant en lui l'homme tout entier du commencement à la fin, il a récapitulé aussi sa mort. Il est donc clair que le Seigneur a souffert la mort par obéissance à son Père le jour même où Adam mourut pour avoir désobéi à Dieu. Or le jour où celui-ci mourut est aussi celui où il avait mangé du fruit défendu, car Dieu avait dit : « Le jour où vous en mangerez, vous mourrez. » Récapitulant en lui ce jour-là, le Seigneur vint donc à sa Passion la veille du sabbat, qui est le sixième

jour de la création, celui où l'homme fut modelé, octroyant ainsi à celui-ci, au moyen de sa Passion, le second modelage, celui qui se fait à partir de la mort. D'autres encore reportent la mort d'Adam dans le courant du millénaire, parce qu'«un jour du Seigneur est comme mille ans » et qu'Adam ne dépassa pas le millénaire, mais mourut dans le courant de celui-ci, purgeant ainsi la peine de sa transgression. Ainsi, donc, soit que leur désobéissance ait été leur mort; soit qu'à dater de cet instant ils aient été livrés à la mort et aient été constitués débiteurs de celle-ci; soit qu'ils aient mangé et aient subi la mort en un seul et même jour, pour ce motif qu'il n'y a qu'un seul jour de toute la création ; soit que, à considérer le cycle des jours, ils aient subi la mort le jour où ils ont mangé, c'est-à-dire le jour appelé Parascève, jour que le Seigneur a fait connaître en en faisant celui de sa Passion; soit enfin qu'Adam n'ait pas dépassé le millénaire, mais ait subi la mort dans le courant de celui-ci : selon toutes ces significations, Dieu apparaît comme véridique, puisque ceux qui ont goûté de l'arbre sont morts, et le serpent apparaît comme menteur et homicide, selon ce que le Seigneur a dit de lui : « Il est homicide depuis le commencement et ne s'est pas tenu dans la vérité. »

Les royautes terrestres établies par Dieu, non par le démon

De même donc qu'il mentit au commencement, il mentit aussi à la fin en disant : « Tout cela m'a été livré et je le donne à qui je veux. » Ce n'est pas lui, en effet, qui a délimité les royaumes de ce monde, mais Dieu, car « le cœur du roi est dans la main de Dieu ». Et le Verbe dit par la bouche de Salomon : « C'est par moi que les rois règnent et que les puissants gardent la justice; c'est par moi que les princes sont exaltés et que les chefs régissent la terre. » L'apôtre Paul dit dans le même sens : « Soyez soumis à toutes les autorités supérieures, car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été établies par Dieu. » Il dit encore à ce sujet : « Car ce n'est pas pour rien que l'autorité porte le glaive : elle est, en effet, ministre de Dieu pour exercer la colère et tirer vengeance de celui qui fait le mal. » Et la preuve qu'il ne parle pas des puissances angéliques ni des principautés invisibles, comme d'aucuns ont l'audace de l'interpréter, mais des autorités humaines, c'est qu'il dit : « C'est aussi pour cette raison que vous payez les impôts, car les magistrats sont les ministres de Dieu en s'employant assidûment à cela même. » Tout cela, le Seigneur l'a confirmé en ne faisant pas ce que lui suggérerait le diable et en ordonnant, d'autre part, de payer l'impôt aux percepteurs tant pour lui-même que pour Pierre : car « ils sont les ministres de Dieu en s'employant assidûment à cela même ».

En effet, lorsqu'il se fut séparé de Dieu, l'homme en vint à un tel degré de sauvagerie, qu'il considéra comme ennemis jusqu'à ceux de sa parenté et qu'il se précipita sans la moindre crainte dans toute espèce de désordre, de meurtre et de cupidité. Aussi Dieu leur imposa-t-il la crainte des hommes — car ils ne connaissaient plus celle de Dieu —, afin que, soumis à une autorité humaine et éduqués par ses lois, ils parviennent à une certaine justice et usent de modération les uns envers les autres, craignant le glaive placé ostensiblement devant leurs yeux, selon ce que dit l'Apôtre : « Car ce n'est pas pour rien que l'autorité porte le glaive : elle est, en effet, ministre de Dieu pour exercer la colère et tirer vengeance de celui qui fait le mal. » Et c'est pourquoi les magistrats eux-mêmes, qui ont les lois pour vêtement de justice, ne seront pas interrogés pour ce qu'ils auront fait de juste et de conforme aux lois; en revanche, pour tout ce qu'ils auront accompli au détriment de la justice, en agissant d'une façon inique, illégale et tyrannique, ils périront : car le juste jugement de Dieu atteint pareillement tous les hommes et ne connaît nulle défaillance. C'est donc pour le profit des païens qu'une autorité terrestre a été établie par Dieu — et non par le diable, qui non seulement n'est jamais en repos, mais ne saurait accepter que même les païens vivent en paix —, afin que, craignant cette autorité, les hommes ne s'entredévorent pas à la manière des poissons, mais refrènent par l'établissement de lois la grande injustice des païens. Et en cela « les magistrats sont les ministres de Dieu ».

Si donc ceux qui réclament de nous l'impôt « sont les ministres de Dieu en s'employant assidûment à cela même », et si « les autorités qui existent ont été établies par Dieu », il est clair que le diable mentait, lorsqu'il disait : « Tout cela m'a été livré, et je le donne à qui je veux. » Car Celui sur l'ordre de qui naissent les hommes est aussi Celui sur l'ordre de qui sont établis des rois convenant à ceux qui, à tel moment, sont gouvernés par eux. Certains d'entre eux, en effet, sont donnés pour l'amendement et le profit de leurs sujets et pour la sauvegarde de la justice; d'autres, pour la crainte, le châtement et la réprimande ; d'autres encore, pour la moquerie, l'insolence et l'orgueil, selon que leurs sujets le méritent : car, comme nous l'avons dit, le juste jugement de Dieu atteint pareillement tous les hommes. Quant au

diable, qui n'est qu'un ange apostat, il peut tout juste faire ce qu'il a fait au commencement, c'est-à-dire séduire et détourner l'esprit de l'homme, pour qu'il transgresse le commandement de Dieu, et aveugler peu à peu les cœurs de ceux qui l'écoutent, pour qu'ils oublient le vrai Dieu et l'adorent lui-même comme Dieu.

C'est comme si un rebelle, après s'être emparé d'une contrée par un acte de brigandage, venait à semer le trouble parmi ses habitants et à usurper les honneurs royaux auprès de ceux qui ignoreraient qu'il n'est qu'un rebelle et un brigand. Tel est le diable. Il était l'un des anges préposés aux vents de l'atmosphère, ainsi que Paul l'a fait connaître dans son épître aux Éphésiens. Il se prit alors à envier l'homme et devint, par là même, apostat à l'égard de la loi de Dieu : car l'envie est étrangère à Dieu. Et comme son apostasie avait été mise au jour par le moyen de l'homme et que l'homme avait été la pierre de touche de ses dispositions intimes, il se dressa de plus en plus violemment contre l'homme, envieux qu'il était de la vie de celui-ci et résolu à l'enfermer sous sa puissance apostate. Mais l'Artisan de toutes choses, le Verbe de Dieu, après l'avoir vaincu par le moyen de l'homme et avoir démasqué son apostasie, le soumit à son tour à l'homme, en disant : « Voici que je vous donne le pouvoir de fouler aux pieds les serpents et les scorpions, ainsi que toute la puissance de l'ennemi. » De la sorte, comme il avait dominé sur les hommes par le moyen de l'apostasie, son apostasie était à son tour réduite à néant par le moyen de l'homme revenant à Dieu.

TROISIÈME PARTIE

L'IDENTITÉ DU DIEU CRÉATEUR ET DU DIEU PÈRE PROUVÉE PAR L'ENSEIGNEMENT DES ÉCRITURES RELATIF A LA FIN DES TEMPS

1. L'ANTÉCHRIST

L'apostasie de l'Antéchrist et sa prétention à être adoré comme Dieu dans le Temple de Jérusalem

Non seulement par ce qui vient d'être dit, mais encore par les événements qui auront lieu au temps de l'Antéchrist, il apparaît que le diable veut se faire adorer comme Dieu, alors qu'il n'est qu'un apostat et un brigand, et se faire proclamer roi, alors qu'il n'est qu'un esclave. Car l'Antéchrist, après avoir reçu toute la puissance du diable, viendra, non comme un roi juste ni comme soumis à Dieu et docile à sa loi, mais en impie et en effréné, comme un apostat, un injuste et un meurtrier, comme un brigand, récapitulant en lui toute l'apostasie du diable; il jettera bien à bas les idoles pour faire croire qu'il est Dieu, mais il se dressera lui-même comme l'unique idole qui concentrera en elle l'erreur multiforme de toutes les autres idoles, afin que ceux qui adoraient le diable par le truchement d'une multitude d'abominations le servent par l'entremise de cette unique idole. C'est de cet Antéchrist que l'Apôtre dit dans sa deuxième épître aux Thessaloniens : « Car il faut que vienne d'abord l'apostasie et que se révèle l'homme de péché, le fils de la perdition, l'Adversaire, celui qui s'élève au-dessus de tout ce qui s'appelle dieu ou objet de culte, jusqu'à siéger en qualité de Dieu dans le Temple de Dieu, en se donnant lui-même comme Dieu. » L'Apôtre indique donc de façon évidente et l'apostasie de l'Antéchrist et le fait qu'il s'élèvera au-dessus de tout ce qui s'appelle dieu ou objet de culte, c'est-à-dire de toute idole — car ce sont bien là les êtres qui sont dits « dieux » par les hommes, mais ne le sont pas —, et qu'il tentera d'une manière tyrannique de se faire passer pour Dieu.

En outre, il fait connaître une chose que nous avons déjà abondamment démontrée, à savoir que le Temple de Jérusalem avait été bâti conformément à une prescription du vrai Dieu. Car l'Apôtre lui-même, parlant en son propre nom, l'appelle proprement « Temple de Dieu ». Or nous avons montré dans le troisième livre que nul autre n'est appelé Dieu par les apôtres parlant en leur propre nom, hormis le vrai Dieu, le Père de notre Seigneur. C'est donc sur son ordre qu'avait été bâti le Temple de Jérusalem, pour les motifs que nous avons dits antérieurement. Et c'est précisément dans ce Temple que siégera l'Adversaire, lorsqu'il tentera de se faire passer pour le Christ, selon ce que dit aussi le Seigneur : « Quand vous verrez l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel, dressée dans le lieu saint — que celui qui lit comprenne ! —, alors, que ceux qui seront en Judée s'enfuient dans les montagnes, que celui qui sera sur la terrasse ne descende pas prendre quelque chose dans sa maison ! Car il y aura alors une grande tribulation, telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement du monde jusqu'à présent et qu'il n'y en aura plus. »

Or Daniel, contemplant la fin du dernier royaume, c'est-à-dire les dix derniers rois entre lesquels sera partagé le royaume de ceux sur lesquels viendra le fils de perdition, dit que dix cornes poussèrent à la bête, puis qu'une autre corne, petite, poussa au milieu d'elles, puis que trois des premières cornes furent arrachées devant cette dernière. « Et voici, dit-il, que cette corne avait des yeux comme des yeux d'homme et une bouche proférant de grandes choses, et son aspect était plus grand que celui des autres. Je regardais, et cette corne faisait la guerre aux saints et l'emportait sur eux, jusqu'à ce que vînt l'Ancien des jours, qu'il donnât le jugement aux saints du Très-Haut, que le temps arrivât et que les saints prissent possession du royaume. » Ensuite, dans l'explication des visions, il lui fut dit : « La quatrième bête, c'est un quatrième royaume qui sera sur la terre : il l'emportera sur tous les autres royaumes, dévorera toute la terre, la foulera aux pieds et la mettra en pièces. Les dix cornes de cette bête, ce sont dix rois qui se lèveront; après eux, il s'en lèvera un autre, qui l'emportera en méchanceté sur tous ses prédécesseurs ; il abattra trois rois, il proférera des paroles contre le Très-Haut, il opprimerà les saints du Très-Haut, et il formera le dessein de changer les temps et la Loi, et la possibilité lui en sera donnée jusqu'à un temps, des temps et une moitié de temps», c'est-à-dire durant trois ans et six mois, laps de temps pendant lequel, à dater de sa venue, il régnera despotiquement sur la terre.

A son sujet, l'apôtre Paul dit encore dans la deuxième épître aux Thessaloniens, annonçant en même temps le motif de sa venue : « Et alors se révélera l'Impie, que le Seigneur Jésus tuera du souffle de sa bouche et anéantira par l'éclat de sa venue, — l'Impie dont la venue s'accompagnera, grâce à l'intervention de Satan, de toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges mensongers et de toutes les séductions de l'iniquité, à l'adresse de ceux qui se perdent pour n'avoir pas accueilli l'amour de la vérité qui les eût sauvés. Et c'est pourquoi Dieu leur envoie une Puissance d'égarement pour qu'ils croient au mensonge, afin que soient condamnés tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, mais se seront complu dans l'iniquité. »

Le Seigneur disait de même à ceux qui ne croyaient pas en lui : « Je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; qu'un autre vienne en son propre nom, et vous le recevrez » : par ce mot « autre » il entendait l'Antéchrist, parce qu'il est étranger à Dieu. C'est lui aussi qui est ce juge inique dont le Seigneur a dit qu'« il ne craignait pas Dieu et ne faisait aucun cas des hommes », et vers lequel se réfugia la veuve oublieuse de Dieu, c'est-à-dire la Jérusalem terrestre, pour réclamer vengeance de son ennemi. C'est précisément ce que fera l'Antéchrist au temps de son règne : il transportera sa royauté dans Jérusalem et siégera dans le Temple de Dieu, persuadant insidieusement à ses adorateurs qu'il est le Christ.

C'est pourquoi Daniel dit encore : « Le sanctuaire sera dévasté; le péché a remplacé le sacrifice et la justice a été jetée par terre ; il a fait cela, et cela lui a réussi. » Et l'ange Gabriel, expliquant à Daniel les visions, disait de ce même Antéchrist : « A la fin de leur règne se lèvera un roi impudent de visage et habile à saisir les problèmes. Sa force sera considérable; il fera de prodigieux ravages, réussira dans ses entreprises, fera périr les puissants et le peuple saint; le joug de son carcan s'affermira; la ruse sera dans sa main et il s'enorgueillira dans son cœur ; par la ruse il fera périr beaucoup de gens et se dressera pour la perte d'un grand nombre ; il les brisera de sa main comme des œufs. » Dans la suite, l'ange indique encore le temps de sa domination tyrannique, temps durant lequel seront persécutés les saints qui offrent à Dieu un sacrifice pur : « A la moitié de la semaine, dit-il, cesseront mon sacrifice et ma libation, et dans le sanctuaire sera l'abomination de la désolation, et jusqu'à la consommation du temps la consommation sera donnée par-dessus la désolation. » La « moitié de la semaine », ce sont trois ans et six mois.

Tout cela ne nous fait pas seulement connaître ce qui a trait à l'apostasie et à celui qui récapitulera en lui toute l'erreur diabolique, mais nous indique aussi qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu Père, à savoir Celui qui fut annoncé par les prophètes et manifesté par le Christ. Car, si les prophéties de Daniel relatives à la fin des temps ont été confirmées par le Seigneur — « Quand vous verrez, dit celui-ci, l'abomination de la désolation, dont a parlé le prophète Daniel... » — ; si, d'autre part, Daniel a reçu de l'ange Gabriel l'explication de ses visions et si ce dernier est tout à la fois l'archange du Créateur et celui qui annonça à Marie la bonne nouvelle de la venue visible et de l'incarnation du Christ : la preuve est faite avec évidence qu'il n'y a qu'un seul et même Dieu, qui a envoyé les prophètes, puis a envoyé son Fils, et nous a ainsi appelés à sa connaissance.

La division du dernier royaume et le triomphe final du Christ

Une révélation plus claire encore, au sujet des derniers temps et des dix rois entre lesquels sera alors divisé l'empire qui domine maintenant, a été faite par Jean, le disciple du Seigneur, dans son Apocalypse. Expliquant quelles étaient les dix cornes vues par Daniel, Jean rapporte qu'il lui fut dit : « Les dix cornes que tu as vues sont dix rois, qui n'ont pas encore reçu de royaume, mais qui recevront pouvoir comme rois, pour une heure, avec la bête. Ils n'ont qu'une pensée : faire hommage à la bête de leur force et de leur pouvoir. Ils feront la guerre à l'Agneau, et l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois » Il est donc clair que celui qui doit venir tuera trois de ces dix rois, que les autres lui seront soumis et qu'il sera lui-même le huitième d'entre eux; ils dévasteront Babylone et la réduiront en cendres, feront hommage de leur royauté à la bête et persécuteront l'Eglise ; après quoi ils seront anéantis par l'apparition de notre Seigneur.

Que le royaume doive être divisé et, par là, aller à sa perte, le Seigneur l'a dit : « Tout royaume divisé contre lui-même court à sa ruine, et toute ville ou maison divisée contre elle-même ne saurait se maintenir. » Le royaume, la ville et la maison doivent donc être divisés en dix parties, et c'est pourquoi le Seigneur a d'ores et déjà prédit ce partage et cette division.

Daniel identifie, lui aussi, de façon précise, la fin du quatrième royaume avec les orteils de la statue vue par Nabuchodonosor, orteils que vint heurter la pierre détachée sans l'intervention d'une main. Voici ses paroles : « Les pieds de la statue étaient en partie de fer et en partie d'argile ; une pierre fut alors détachée, sans l'intervention d'une main, frappa la statue à ses pieds de fer et d'argile et les brisa complètement. » Plus loin, dans l'explication de cette vision, il dit : « Si tu as vu les pieds et les orteils en partie d'argile et en partie de fer, c'est que ce sera un royaume divisé ; il y aura en lui de la stabilité du fer, selon que tu as vu du fer mêlé à l'argile. Et les orteils étaient en partie de fer et en partie d'argile. » Ces dix orteils sont donc les dix rois entre lesquels sera divisé le royaume ; de ces rois, les uns seront forts et agissants, tandis que les autres seront faibles et oisifs, et ils ne s'accorderont pas entre eux, selon ce que dit encore Daniel : « Une partie du royaume sera forte, et par elle l'autre partie sera brisée. Si tu as vu le fer mêlé à l'argile, c'est qu'ils seront mêlés de semence d'homme ; et ils n'adhéreront pas l'un à l'autre, de même que le fer ne peut s'allier avec l'argile. » Le prophète dit aussi ce qui doit survenir à la fin : « Dans le temps de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit et dont la souveraineté ne sera pas laissée à un autre peuple. Il brisera et anéantira tous les royaumes, et lui-même sera exalté à jamais, selon que tu as vu une pierre se détacher de la montagne, sans l'intervention d'une main, et briser l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or. Le grand Dieu a fait connaître au roi ce qui doit arriver dans la suite : le songe est véritable et son interprétation certaine »

Si donc le « grand Dieu » a fait connaître l'avenir par Daniel et a confirmé cette prophétie par son Fils ; si, de plus, le Christ est la pierre détachée sans l'intervention d'une main, qui doit anéantir les royaumes temporels et amener le royaume éternel, c'est-à-dire la résurrection des justes — car « le Dieu du ciel, est-il dit, suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit » — : qu'ils s'avouent vaincus et reviennent à résipiscence, ceux qui, rejetant le Créateur, n'admettent pas que les prophètes aient été envoyés par le Père même de la part de qui est venu le Seigneur, mais affirment que les prophéties provenaient de différentes Puissances. Car, ce que le Créateur avait prédit d'une façon identique par tous les prophètes, cela même le Christ l'a accompli à la fin, exécutant la volonté de son Père et réalisant son « économie » humaine. Ceux donc qui blasphèment le Créateur — soit en propres termes et ouvertement, comme les disciples de Marcion, soit par des détours de pensée, comme les disciples de Valentin et tous les « Gnostiques » au nom menteur —, qu'ils soient tenus par tous les gens pieux pour des instruments de Satan, par l'entremise desquels celui-ci a entrepris, de nos jours, ce qu'il n'avait pas encore entrepris auparavant, à savoir de maudire Dieu, qui a préparé le feu éternel pour toute l'apostasie.

Le juste jugement de Dieu contre Satan et tous ceux qui participent à son apostasie.

Car il n'ose blasphémer son Seigneur par lui-même et à découvert, de même que, au commencement, c'est par l'entremise du serpent qu'il a séduit l'homme, comme pour se dérober aux regards de Dieu. Et c'est à bon droit que Justin a dit qu'avant la venue du Seigneur, Satan n'avait jamais osé blasphémer Dieu, parce qu'il ignorait encore sa condamnation : car c'est en paraboles et en allégories que les prophètes avaient parlé de lui. Mais depuis la venue du Seigneur, par les paroles du Christ et de ses apôtres, il sait de façon claire qu'un feu éternel a été préparé pour lui, qui s'est séparé de Dieu de son propre mouvement, et pour tous ceux qui, refusant de faire pénitence, auront persévéré dans l'apostasie.

Aussi, par les hommes de cette sorte, blasphème-t-il le Seigneur qui doit faire venir le jugement, comme quelqu'un qui est déjà condamné, et impute-t-il son péché d'apostasie à son Créateur et non à sa libre décision, à la manière de ces transgresseurs des lois qui, venant à subir leur peine, incriminent le législateur au lieu de s'en prendre à eux-mêmes. De même aussi ces gens, remplis d'un esprit diabolique, profèrent d'innombrables accusations à l'adresse de Celui qui nous a faits, nous a donné l'Esprit de vie et a établi une loi appropriée à tous, et ils n'admettent pas que soit juste le jugement de Dieu : c'est pourquoi ils imaginent un autre Père, qui n'aurait ni souci ni soin de nos affaires, ou même approuverait tous les péchés.

Car, si le Père ne juge pas, c'est qu'il n'a nul souci de nos actes, ou qu'il approuve tout ce que nous faisons. Du même coup, s'il ne juge pas, tous les hommes seront sur un pied d'égalité et se verront assigner un rang identique. Superflue est, dès lors, la venue du Christ. Celle-ci est même en contradiction avec l'absence d'un jugement de sa part. Car, précisément, « il est venu pour séparer l'homme de son père, la fille de sa mère, la bru de sa belle-mère » ; pour, de deux hommes étendus sur le même lit, prendre l'un et laisser l'autre et, de deux femmes occupées à moudre ensemble, prendre l'une et laisser l'autre; pour ordonner aux moissonneurs, à la fin des temps, de ramasser d'abord l'ivraie, de la lier en bottes et de la brûler dans un feu inextinguible, puis d'amasser le froment dans le grenier; enfin pour appeler les agneaux au royaume préparé pour eux et envoyer les boucs au feu éternel préparé par le Père pour le diable et ses anges. Qu'est-ce donc à dire ? Que le Verbe est venu « pour la chute et le relèvement d'un grand nombre » : pour la chute de ceux qui ne croient pas en lui et qu'il a menacés, au jour du jugement, d'une peine plus sévère que celle de Sodome et de Gomorrhe, et pour le relèvement de ceux qui croient et font la volonté de son Père qui est dans les cieux. Si donc la venue du Fils, tout en atteignant pareillement tous les hommes, est cependant propre à opérer un jugement et à séparer les croyants d'avec les incrédules — car c'est de leur propre mouvement que les croyants font sa volonté, comme c'est aussi de leur propre mouvement que les incrédules ne reçoivent pas son enseignement —, il est clair que son Père aussi a créé pareillement tous les hommes possédant chacun sa propre capacité de décision et son libre arbitre, mais qu'il n'en veille et n'en pourvoit pas moins à toutes choses, « faisant lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et pleuvoir sur les justes et sur les injustes ».

Et à tous ceux qui gardent son amour, il accorde sa communion. Or la communion de Dieu, c'est la vie, la lumière et la jouissance des biens venant de lui. Au contraire, à tous ceux qui se séparent volontairement de lui, il inflige la séparation qu'eux-mêmes ont choisie. Or la séparation d'avec Dieu, c'est la mort; la séparation d'avec la lumière, ce sont les ténèbres ; la séparation d'avec Dieu, c'est la perte de tous les biens venant de lui. Ceux donc qui, par leur apostasie, ont perdu ce que nous venons de dire, étant privés de tous les biens, sont plongés dans tous les châtiments : non que Dieu prenne les devants pour les châtier, mais le châtiment les suit par là même qu'ils sont privés de tous les biens. Or éternels et sans fin sont les biens venant de Dieu : c'est pourquoi leur privation est, elle aussi, éternelle et sans fin. De la même manière, parce que la lumière est chose permanente, ceux qui se sont aveuglés eux-mêmes ou ont été aveuglés par d'autres sont privés d'une façon permanente de la jouissance de la lumière, non que la lumière leur inflige la peine contenue dans la cécité, mais parce que la cécité elle-même entraîne pour eux ce malheur.

C'est pourquoi le Seigneur disait : « Celui qui croit en moi n'est pas jugé » ; autrement dit, il n'est pas séparé de Dieu, puisqu'il est uni à Dieu par la foi. « Mais, ajoute-t-il, celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il n'a pas cru au nom du Fils unique de Dieu » ; autrement dit, il s'est lui-même séparé de Dieu par sa libre décision. « Car en ceci consiste le jugement : la lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. Car quiconque fait le mal hait la lumière et ne vient pas vers la lumière, de peur que ses œuvres ne soient démasquées. Mais celui qui fait la vérité vient vers la lumière, afin qu'il apparaisse que ses œuvres sont faites en Dieu. »

Ainsi donc, parce qu'en ce monde les uns accourent à la lumière et s'unissent à Dieu par la foi, tandis que les autres s'éloignent de la lumière et se séparent de Dieu, le Verbe de Dieu viendra assigner à tous une demeure appropriée : aux uns, dans la lumière, pour qu'ils jouissent des biens qu'elle contient ; aux autres, dans les ténèbres, pour qu'ils aient en partage la peine qu'elles renferment. Et c'est pourquoi le Seigneur dit qu'il appellera ceux de la droite au royaume du Père, tandis qu'il enverra ceux de la gauche au feu éternel : car ces derniers se seront eux-mêmes privés de tous les biens.

Et c'est pourquoi l'Apôtre dit : « Parce qu'ils n'ont pas accueilli l'amour de Dieu qui les eût sauvés, pour ce motif même Dieu leur envoie une Puissance d'égarement pour qu'ils croient au mensonge, afin que

soient condamnés tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, mais se seront complu dans l'iniquité. » Car, pour ce qui est de celui qui doit venir, c'est volontairement qu'il récapitulera l'apostasie en lui-même, comme c'est de son propre mouvement qu'il fera tout ce qu'il fera et qu'il siégera dans le Temple de Dieu afin d'être adoré, en qualité de Christ, par ceux qu'il aura trompés : aussi sera-t-il justement précipité dans l'étang de feu. Quant à Dieu, il sait par avance toutes choses grâce à sa prescience et, au moment convenable, il enverra celui qui doit être tel, « pour que les hommes croient au mensonge, afin que soient condamnés tous ceux qui n'auront pas cru à la vérité, mais se seront complu dans l'iniquité ».

Le chiffre du nom de l'Antéchrist, annonce de la récapitulation de toute l'apostasie en sa personne

Sa venue est décrite par Jean, dans l'Apocalypse, de la manière suivante : « La bête que je vis ressemblait à un léopard; ses pieds étaient comme ceux d'un ours, et sa gueule était comme une gueule de lion. Le dragon lui donna sa puissance, son trône et un grand pouvoir. Je vis l'une de ses têtes comme blessée à mort ; mais sa plaie mortelle fut guérie. Et toute la terre s'émerveilla derrière la bête, et l'on adora le dragon, parce qu'il avait donné le pouvoir à la bête, et l'on adora la bête en disant : Qui est semblable à la bête, et qui peut lutter avec elle ? Il lui fut donné une bouche proférant des paroles arrogantes et des blasphèmes. Il lui fut donné pouvoir d'agir pendant quarante-deux mois. Elle ouvrit sa bouche pour proférer des blasphèmes contre Dieu, pour blasphémer son nom et sa demeure et ceux qui habitent dans le ciel. Il lui fut donné pouvoir sur toute tribu, tout peuple, toute langue et toute nation. Tous les habitants de la terre l'adoreront, elle dont le nom n'est pas écrit depuis la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau immolé. Si quelqu'un a des oreilles, qu'il entende ! Si quelqu'un mène en captivité, il ira en captivité. Si quelqu'un tue par l'épée, il faut qu'il soit tué par l'épée. C'est ici la persévérance et la foi des saints. » Jean parle ensuite de l'écuyer de la bête, qu'il appelle aussi le faux prophète : « Il parlait, dit-il, comme un dragon. Tout le pouvoir de la première bête, il l'exerce en sa présence. Il amène la terre et ses habitants à adorer la première bête, celle dont la plaie mortelle a été guérie. Il opère de grands prodiges, jusqu'à faire descendre le feu du ciel sur la terre, à la vue des hommes. Il séduit les habitants de la terre. » Cela, pour qu'on ne croie pas qu'il opère ces prodiges par la puissance divine, mais bien par une opération magique. Et il n'y a là rien de bien extraordinaire, en vérité, si c'est avec l'aide des démons et des esprits apostats qu'il opère les prodiges par lesquels il pourra séduire les habitants de la terre. « Il ordonnera, poursuit Jean, de faire une image de la bête. Il animera cette image, au point qu'elle en vienne même à parler, et il fera mettre à mort tous ceux qui n'adoreront pas cette image. Il fera encore donner à tous une marque sur le front et sur la main droite, afin que personne ne puisse acheter ni vendre, s'il n'a la marque du nom de la bête ou le chiffre de son nom : ce chiffre, c'est six cent soixante-six», c'est-à-dire six centaines, six dizaines et six unités, pour récapituler toute l'apostasie perpétrée durant six mille ans.

Car autant de jours a comporté la création du monde, autant de millénaires comprendra sa durée totale. C'est pourquoi le livre de la Genèse dit : « Ainsi furent achevés le ciel et la terre et toute leur parure. Dieu acheva le sixième jour les œuvres qu'il fit, et Dieu se reposa le septième jour de toutes les œuvres qu'il avait faites.» Ceci est à la fois un récit du passé, tel qu'il se déroula, et une prophétie de l'avenir : en effet, si « un jour du Seigneur est comme mille ans » et si la création a été achevée en six jours, il est clair que la consommation des choses aura lieu la sixième année.

C'est pourquoi, durant tout ce temps, l'homme modelé au commencement par les Mains de Dieu, je veux dire par le Fils et par l'Esprit, devient à l'image et à la ressemblance de Dieu : la paille — c'est-à-dire l'apostasie — est enlevée, tandis que le froment — c'est-à-dire ceux qui portent comme fruit la foi en Dieu — est introduit dans le grenier. C'est pourquoi aussi la tribulation est nécessaire à ceux qui sont sauvés, pour que, étant en quelque sorte moulus, puis pétris par la patience avec le Verbe de Dieu, et enfin cuits au four, ils soient aptes au festin du Roi. Comme l'a dit quelqu'un des nôtres, condamné aux bêtes à cause du témoignage rendu par lui à Dieu : «Je suis le froment du Christ, et je suis moulu par la dent des bêtes, pour être trouvé un pur pain de Dieu. »

Dans les livres précédents, nous avons donné les motifs pour lesquels Dieu a permis qu'il en fût ainsi, et nous avons montré que tous les événements de cette sorte se sont accomplis au bénéfice de l'homme qui est sauvé, faisant mûrir son libre arbitre en vue de l'immortalité et rendant l'homme plus apte à l'éternelle soumission à Dieu. Voilà pourquoi la création est dépensée au bénéfice de l'homme : car ce n'est pas l'homme qui a été fait pour elle, mais elle pour l'homme. Les païens eux-mêmes, qui n'ont pas levé les

yeux vers le ciel, ni rendu grâces à leur Créateur, ni voulu voir la lumière de la vérité, mais, tels des rats, se sont enfoncés dans la profondeur de leur folie, ont été justement considérés par l'Écriture comme une goutte d'eau suspendue à une cruche, comme un grain de poussière dans une balance, comme un pur néant : ils sont utiles aux justes, autant que la tige est utile pour la croissance du blé, et la paille pour la combustion en vue du travail de l'or. Et c'est pourquoi, à la fin, lorsque l'Église sera enlevée d'un seul coup d'ici-bas, « il y aura, est-il dit, une tribulation telle qu'il n'y en a pas eu depuis le commencement et qu'il n'y en aura plus ». Car ce sera le dernier combat des justes, où les vainqueurs seront couronnés de l'incorruptibilité.

C'est pourquoi aussi, dans la bête qui doit venir, aura lieu la récapitulation de toute iniquité et de toute tromperie, afin que toute la puissance de l'apostasie, ayant conflué vers elle et s'étant ramassée en elle, soit jetée dans la fournaise de feu. C'est donc à juste titre que le nom de la bête aura le chiffre six cent soixante-six, récapitulant en lui tout le mélange de mal qui se déchaîna avant le déluge par suite de l'apostasie des anges — car Noé avait six cents ans, lorsque le déluge survint sur la terre et anéantit les êtres vivants de la terre à cause de la génération perverse du temps de Noé —, récapitulant aussi toute l'erreur idolâtrique postérieure au déluge et le meurtre des prophètes et le supplice du feu infligé aux justes — car la statue dressée par Nabuchodonosor avait soixante coudées de hauteur et six coudées de largeur, et c'est pour avoir refusé de l'adorer qu'Ananias, Azarias et Misaël furent jetés dans la fournaise de feu, prophétisant par cela même qui leur arrivait l'épreuve du feu que subiront les justes à la fin des temps : toute cette statue a été, en effet, une préfiguration de l'avènement de celui qui prétendra se faire adorer lui seul par tous les hommes sans exception —. Ainsi donc, les six cents ans de Noé, au temps de qui le déluge eut lieu à cause de l'apostasie, et le nombre des coudées de la statue, à cause de laquelle les justes furent jetés dans la fournaise de feu, signifient le chiffre du nom de cet homme en lequel sera récapitulée toute l'apostasie, l'injustice, l'iniquité, la fausse prophétie et la tromperie de six mille ans, à cause de quoi surviendra le déluge de feu.

Le chiffre du nom de l'Antéchrist permet-il de connaître ce nom avec certitude dès à présent ?

S'il en est ainsi, si ce chiffre figure sur toutes les copies se recommandant par leur ancienneté, si ceux qui ont vu Jean de leurs yeux attestent et si la raison nous enseigne que le chiffre du nom de la bête, compté à la manière des Grecs à l'aide des lettres que contient ce nom, est de six cent soixante-six, c'est-à-dire comporte un nombre de dizaines égal à celui des centaines et un nombre de centaines égal à celui des unités — car le nombre six conservé partout pareillement indique bien la récapitulation de toute l'apostasie perpétrée au commencement, au milieu des temps et à la fin —, je ne sais comment certains ont pu se fourvoyer sous l'impulsion d'une opinion particulière et répudier le nombre médian, retranchant de celui-ci cinquante unités et ne voulant qu'une dizaine au lieu de six. Sans doute y a-t-il eu là une erreur de scribe, telle qu'il s'en produit couramment du fait que les chiffres sont écrits aussi au moyen de lettres : car la lettre xi (= 60) s'étend facilement de manière à former un iota (= 10). Certains ont ensuite accepté le nouveau nombre sans plus ample examen : les uns l'ont utilisé simplement et sans arrière-pensée ; les autres, dans leur sottise, se sont aventurés jusqu'à chercher des noms ayant ce nombre erroné. Ceux qui ont agi simplement et sans penser à mal, on peut croire qu'ils obtiendront de Dieu leur pardon. Mais tous ceux qui, par vaine gloire, chercheront à déterminer des noms contenant le nombre erroné et déclareront que le nom imaginé par eux est celui de l'homme qui doit venir, de telles gens ne s'en tireront pas sans dommage, pour s'être séduits eux-mêmes et avoir séduit ceux qui se seront fiés à eux. D'abord, il y a dommage à s'écarter de la vérité et à prendre ce qui n'est pas pour ce qui est ; ensuite, s'il est vrai que quiconque ajoute ou retranche à l'Écriture subira un châtement exemplaire, celui-ci frappera inéluctablement un homme de cette sorte. Un autre danger encore — et non négligeable — menace ceux qui s'imaginent faussement savoir le nom de l'Antéchrist : si ceux-ci opinent pour un nom et que celui-là vienne avec un autre, ils seront aisément séduits par lui, du fait qu'ils ne croiront pas encore présent celui dont il leur faudrait se garder.

De tels hommes doivent donc réapprendre et revenir au vrai chiffre du nom de l'Antéchrist, s'ils ne veulent pas être mis au rang des faux prophètes. Puis, connaissant de façon sûre le chiffre indiqué par l'Écriture, c'est-à-dire six cent soixante-six, qu'ils attendent d'abord la division du royaume entre les dix rois ; ensuite, quand ceux-ci régneront et qu'ils s'imagineront affermir leur pouvoir et étendre leur empire, l'homme qui surgira alors à l'improviste pour usurper la royauté et terrifier ces rois et qui portera

un nom contenant le chiffre ci-dessus indiqué, cet homme-là, qu'ils sachent que c'est bien réellement lui «l'abomination de la désolation». C'est cela même que dit l'Apôtre : « Quand ils diront : Paix et sécurité, c'est alors qu'une ruine soudaine fondra sur eux. » De son côté, Jérémie, non content de souligner la soudaineté de sa venue, avait fait connaître la tribu d'où il sortirait : « Depuis Dan nous entendrons le bruit de la course de ses chevaux; au bruit du hennissement de ses coursiers toute la terre sera épouvantée ; et il viendra, et il dévorera la terre et ce qu'elle renferme, la ville et ceux qui l'habitent. » C'est pour cette raison que la tribu de Dan n'est pas comptée, dans l'Apocalypse, parmi celles qui sont sauvées .

Il est donc plus sûr et moins dangereux d'attendre l'accomplissement de cette prophétie, que de se livrer à des recherches et de conjecturer les premiers noms venus, car on peut trouver un grand nombre de noms ayant le chiffre que nous avons dit, et le problème n'en demeurera pas moins posé : en effet, si l'on trouve beaucoup de noms ayant ce chiffre, on se demandera quel est celui d'entre eux que portera l'homme qui doit venir. Ce n'est pas faute de noms ayant le chiffre du nom de l'Antéchrist que nous parlons de la sorte, mais par crainte de Dieu et par zèle de la vérité. Car le mot ??????? (Florissant), par exemple, possède bien le chiffre cherché, mais nous n'affirmons rien à son sujet pour autant. Le mot ??? ????? (Latin) a également le chiffre six cent soixante-six et est tout à fait digne de créance, puisque le dernier royaume possède précisément ce nom : car ce sont les Latins qui dominent en ce moment ; cependant, nous ne nous ferons pas gloire de ce mot. Le mot ?????? (Titan) — en écrivant la première syllabe avec deux voyelles, l'epsilon et l'iota — est, de tous ceux qui se rencontrent chez nous, le plus digne de créance. En effet, il possède le chiffre que nous avons dit et se compose de six lettres, chaque syllabe étant constituée par trois lettres ; c'est un nom ancien et exceptionnel, car aucun de nos rois ne s'est appelé Titan, et aucune des idoles publiquement adorées chez les Grecs et les barbares ne possède ce nom ; ce nom passe même pour divin auprès de beaucoup, au point que le soleil est appelé Titan par ceux qui dominent en ce moment; ce nom contient encore l'évocation d'un châtement et d'un vengeur, et c'est un fait que l'Antéchrist affectera de venger les victimes des mauvais traitements ; surtout, enfin, c'est un nom digne d'un roi, et plus encore d'un tyran. Ainsi, le nom de Titan possède assez de probabilité pour nous permettre de conclure, à partir d'indices nombreux, qu'il pourrait fort bien être celui de l'homme qui doit venir. Cependant, nous ne risquerons pas notre fortune sur lui ni ne déclarerons péremptoirement que l'Antéchrist portera ce nom-là, sachant que, si son nom avait dû être ouvertement proclamé dès à présent, il aurait été dit par celui qui a vu l'Apocalypse : car il n'y a pas très longtemps que celle-ci a été vue, mais cela s'est passé presque au temps de notre génération, vers la fin du règne de Domitien.

En fait, Jean a fait connaître le chiffre du nom de l'Antéchrist, afin que nous nous gardions de lui lorsqu'il viendra, sachant qui il est ; mais il a tu son nom, parce que celui-ci n'était pas digne d'être proclamé par l'Esprit Saint. Si, en effet, ce nom avait été proclamé par lui, peut-être l'Antéchrist eut-il dû demeurer longtemps ; mais puisqu'en fait « il était et n'est plus, et qu'il monte de l'abîme pour aller à sa perte», comme s'il n'était jamais venu à l'existence, son nom n'a pas été proclamé : car on ne proclame pas le nom de ce qui n'est pas. Or, après que l'Antéchrist aura réduit le monde entier à l'état de désert, qu'il aura régné trois ans et six mois et qu'il aura siégé dans le Temple de Jérusalem, le Seigneur viendra du haut du ciel, sur les nuées, dans la gloire de son Père, et il enverra dans l'étang de feu l'Antéchrist avec ses fidèles ; il inaugurerà en même temps pour les justes les temps du royaume, c'est-à-dire le repos, le septième jour qui fut sanctifié, et il donnera à Abraham l'héritage promis : c'est là le royaume en lequel, selon la parole du Seigneur, « beaucoup viendront du levant et du couchant pour prendre place à table avec Abraham, Isaac et Jacob».

2. LA « RÉSURRECTION DES JUSTES »

Etapes progressives dans l'acheminement des justes vers la vie céleste

Mais certains, qui passent pour croire avec rectitude, négligent l'ordre suivant lequel devront progresser les justes et méconnaissent le rythme selon lequel ils s'exerceront à l'incorruptibilité. Ils ont ainsi en eux des pensées hérétiques : car les hérétiques, méprisant l'ouvrage modelé par Dieu et n'acceptant pas le salut de leur chair, dédaignant aussi, par ailleurs, la promesse de Dieu et dépassant complètement Dieu par leurs pensées, assurent qu'aussitôt après leur mort ils monteront par-dessus les cieux et pardessus le

Créateur lui-même, pour aller vers la « Mère », ou vers le Père faussement imaginé par eux. Ceux donc qui rejettent catégoriquement la résurrection et, autant qu'il dépend d'eux, la suppriment, qu'y a-t-il d'étonnant s'ils ignorent jusqu'à l'ordre selon lequel aura lieu cette résurrection ? Ils ne veulent pas comprendre que, si les choses étaient telles qu'ils le prétendent, le Seigneur lui-même, en qui ils se targuent de croire, n'aurait pas opéré sa résurrection après trois jours, mais, après avoir expiré sur la croix, serait aussitôt remonté dans les hauteurs en abandonnant son corps à la terre. En fait, trois jours durant, il a séjourné là où étaient les morts, selon ce que le prophète dit de lui : « Le Seigneur s'est souvenu de ses saints morts qui dormaient dans la terre du tombeau, et il est descendu vers eux pour les libérer, pour les sauver. » Le Seigneur lui-même dit de son côté : « De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre du poisson, ainsi le Fils de l'homme sera dans le sein de la terre. » Son Apôtre dit aussi : « Que signifie : "Il est monté", sinon qu'il était descendu dans les régions inférieures de la terre ? » David, prophétisant de lui, avait dit de même : « Tu as délivré mon âme des profondeurs de l'enfer. » Et, après être ressuscité le troisième jour, le Seigneur disait à Marie, qui était la première à le voir et qui s'était jetée à ses pieds : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers le Père ; mais va vers mes disciples et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père. »

Si donc le Seigneur lui-même a observé la loi des morts, pour devenir le Premier-né des morts, s'il a séjourné trois jours dans les régions inférieures de la terre, s'il est ensuite ressuscité dans sa chair, de façon à pouvoir montrer à ses disciples jusqu'aux marques des clous, et si après tout cela seulement il est monté vers son Père, comment ne rougissent-ils pas, ceux qui prétendent que les enfers s'identifient avec notre monde et que leur « homme intérieur », laissant ici-bas le corps, doit monter dans le lieu supracéleste ? Puisque le Seigneur « s'en est allé au milieu de l'ombre de la mort », là où étaient les âmes des morts, qu'il est ensuite ressuscité corporellement et qu'après sa résurrection seulement il a été enlevé au ciel, il est clair qu'il en ira également de même pour ses disciples, puisque c'est pour eux que le Seigneur a fait tout cela : leurs âmes iront donc au lieu invisible qui leur est assigné par Dieu et elles y séjournent jusqu'à la résurrection, attendant cette résurrection ; puis elles recouvreront leurs corps et ressusciteront intégralement, c'est-à-dire corporellement, à la manière même dont le Seigneur est ressuscité, et elles viendront de la sorte en la présence de Dieu : « car il n'y a pas de disciple qui soit au-dessus du Maître, mais tout disciple, une fois devenu parfait, sera comme son Maître ». Notre Maître ne s'est pas aussitôt envolé, mais il a d'abord attendu le moment de sa résurrection, qu'avait fixé son Père et qu'avait indiqué l'histoire de Jonas, puis il est ressuscité après trois jours et, ensuite seulement, a été enlevé au ciel : ainsi nous-mêmes, nous devons d'abord attendre le moment de notre résurrection arrêté par Dieu et annoncé par les prophètes, puis, une fois ressuscités, nous serons enlevés au ciel, tous ceux d'entre nous du moins que le Seigneur en aura jugés dignes.

Le royaume des justes, accomplissement de la promesse faite par Dieu aux pères

Ainsi donc, certains se laissent induire en erreur par les discours hérétiques, au point de méconnaître les « économies » de Dieu et le mystère de la résurrection des justes et du royaume qui sera le prélude de l'incorruptibilité, royaume par lequel ceux qui en auront été jugés dignes s'accoutumeront peu à peu à saisir Dieu. Aussi est-il nécessaire de déclarer à ce sujet que les justes doivent d'abord, dans ce monde rénové, après être ressuscités à la suite de l'apparition du Seigneur, recevoir l'héritage promis par Dieu aux pères et y régner ; ensuite seulement aura lieu le jugement de tous les hommes. Il est juste, en effet, que, dans ce monde même où ils ont peiné et où ils ont été éprouvés de toutes manières par la patience, ils recueillent le fruit de cette patience ; que, dans le monde où ils ont été mis à mort à cause de leur amour pour Dieu, ils retrouvent la vie ; que, dans le monde où ils ont enduré la servitude, ils règnent. Car Dieu est riche en tous biens, et tout lui appartient. Il convient donc que le monde lui-même, restauré en son état premier, soit, sans plus aucun obstacle, au service des justes. C'est ce que l'Apôtre fait connaître dans son épître aux Romains, lorsqu'il dit : « La création attend avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu : car elle a été assujettie à la vanité, non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a assujettie, avec l'espérance qu'elle aussi serait un jour libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu. »

De cette manière, également, la promesse faite jadis par Dieu à Abraham demeure stable. Il lui avait dit, en effet : « Lève les yeux et, du lieu où tu es, regarde vers le nord et vers le midi, vers l'orient et vers la mer : toute la terre que tu vois, je la donnerai à toi et à ta postérité à jamais. » Il lui avait dit encore :

«Lève-toi, parcours la terre dans sa longueur et dans sa largeur, car je te la donnerai. » Pourtant Abraham ne reçut sur terre aucun héritage, pas même un pouce de terrain, mais toujours il y fut « un étranger et un hôte de passage ». Et lorsque mourut Sara, sa femme, comme les Hétéens voulaient lui donner gratuitement un lieu pour l'ensevelir, il ne voulut point l'accepter, mais il acheta un tombeau pour quatre cents didrachmes d'argent à Ephron, fils de Séor, le Hétéen. Il attendait la promesse de Dieu et ne voulait point paraître recevoir des hommes ce que Dieu avait promis de lui donner, en disant : «Je donnerai à ta postérité cette terre, depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au grand fleuve, l'Euphrate » ; et il lui avait énuméré les dix nations qui habitaient toute cette contrée. Si donc Dieu lui a promis l'héritage de la terre et s'il ne l'a pas reçu durant tout son séjour ici-bas, il faut qu'il le reçoive avec sa postérité, c'est-à-dire avec ceux qui craignent Dieu et croient en lui, lors de la résurrection des justes. Or sa postérité c'est l'Eglise, qui, par le Seigneur, reçoit la filiation adoptive à l'égard d'Abraham, comme le dit Jean-Baptiste : « Car Dieu peut, à partir des pierres, susciter des fils à Abraham. » L'Apôtre aussi dit dans son épître aux Galates : « Pour vous, frères, vous êtes, à la manière d'Isaac, les enfants de la promesse. » Il dit encore clairement, dans la même épître, que ceux qui ont cru au Christ reçoivent, par le Christ, la promesse faite à Abraham : « C'est à Abraham que les promesses ont été faites et à sa postérité. On ne dit pas : "et à ses descendants", au pluriel, mais au singulier : "et à sa postérité", laquelle n'est autre que le Christ. » Et, pour confirmer tout cela, il dit encore : « C'est ainsi qu'Abraham crut à Dieu et cela lui fut imputé à justice. Reconnaissez-le donc : ceux qui sont de la foi, ce sont eux les fils d'Abraham. Or, prévoyant que Dieu justifierait les gentils par la foi, l'Écriture annonça d'avance à Abraham cette bonne nouvelle : Toutes les nations seront bénies en toi. Ceux qui sont de la foi sont donc bénis avec Abraham le croyant. » Ainsi donc, ceux qui sont de la foi sont bénis avec Abraham le croyant, et ce sont eux les fils d'Abraham. Or Dieu a promis l'héritage de la terre à Abraham et à sa postérité. Si donc ni Abraham ni sa postérité, c'est-à-dire ceux qui sont justifiés par la foi, ne reçoivent maintenant d'héritage sur terre, ils le recevront lors de la résurrection des justes, car Dieu est véridique et stable en toutes choses. Et c'est pour ce motif que le Seigneur disait : « Bienheureux les doux, parce qu'ils posséderont la terre en héritage' . »

L'héritage de la terre annoncé par le Christ et prophétisé par la bénédiction de Jacob et par Isaïe

C'est pourquoi, lorsqu'il vint à sa Passion, pour annoncer à Abraham et à ceux qui étaient avec lui la bonne nouvelle de l'ouverture de cet héritage, après avoir rendu grâces sur la coupe, en avoir bu et l'avoir donnée à ses disciples, il leur dit : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui va être répandu pour un grand nombre en rémission des péchés. Je vous le dis, je ne boirai plus désormais du fruit de cette vigne, jusqu'au jour où j'en boirai du nouveau avec vous dans le royaume de mon Père. » Sans aucun doute, c'est dans l'héritage de la terre qu'il le boira, de cette terre que lui-même renouvellera et rétablira dans son état premier pour le service de la gloire des enfants de Dieu, selon ce que dit David : « Il renouvellera la face de la terre. » En promettant d'y boire du fruit de la vigne avec ses disciples, il a fait connaître ces deux choses : l'héritage de la terre, en lequel sera bu le fruit nouveau de la vigne, et la résurrection corporelle de ses disciples. Car la chair qui ressuscitera dans une condition nouvelle est aussi celle-là même qui aura part à la coupe nouvelle. Ce n'est pas, en effet, alors qu'il serait dans un lieu supérieur et supracéleste avec ses disciples, que le Seigneur peut être conçu comme buvant du fruit de la vigne ; et ce ne sont pas davantage des êtres dépourvus de chair qui pourraient en boire, car la boisson tirée de la vigne a trait à la chair, non à l'esprit.

C'est pourquoi le Seigneur disait : « Lorsque tu donnes un dîner ou un souper, n'invite pas des riches, ni des amis, des voisins et des parents, de peur qu'eux aussi ne t'invitent à leur tour et qu'ils ne te le rendent ; mais invite des estropiés, des aveugles, des pauvres, et heureux seras-tu de ce qu'ils n'ont pas de quoi te rendre, car cela te sera rendu lors de la résurrection des justes. » Il dit encore : « Quiconque aura quitté champs, ou maisons, ou parents, ou frères, ou enfants à cause de moi, recevra le centuple en ce siècle et héritera de la vie éternelle dans le siècle à venir. » Quel est en effet le centuple que l'on recevra en ce siècle, et quels sont les dîners et les soupers qui auront été donnés aux pauvres et qui seront rendus ? Ce sont ceux qui auront lieu au temps du royaume, c'est-à-dire en ce septième jour qui a été sanctifié et en lequel Dieu s'est reposé de toutes les œuvres qu'il avait faites : vrai sabbat des justes, en lequel ceux-ci, sans plus avoir à faire aucun travail pénible, auront devant eux une table préparée par Dieu et regorgeant de tous les mets.

C'est le contenu même de cette bénédiction dont Isaac bénit Jacob, son fils cadet, en lui disant : « Voici

que l'odeur de mon fils est comme l'odeur d'un champ rempli de blé qu'a béni le Seigneur. » Or le champ, c'est le monde. Aussi Isaac ajouta-t-il : « Que Dieu te donne, de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, abondance de blé et de vin ! Que les nations te servent, et que les princes se prosternent devant toi ! Sois le seigneur de ton frère, et que les fils de ton père se prosternent devant toi ! Maudit soit qui te maudira, et béni soit qui te bénira ! » Si l'on n'entend pas cela des temps du royaume dont nous venons de parler, on tombera dans des contradictions et des difficultés considérables, celles-là mêmes où les Juifs tombent et se débattent. Car non seulement, durant son séjour sur terre, Jacob ne vit pas les nations le servir, mais, à peine reçue la bénédiction, ce fut lui qui partit servir son oncle Laban le Syrien durant vingt ans. Et non seulement il ne devint pas le seigneur de son frère, mais ce fut lui qui se prosterna devant Esaï, quand il revint de Mésopotamie vers son père, et qui lui offrit quantité de présents. Et l'abondance du blé et du vin, comment les reçut-il ici-bas en héritage, lui qui, à la suite d'une famine survenue dans le pays qu'il habitait, émigra en Egypte, pour y devenir sujet de Pharaon qui régnait alors en Egypte ? La bénédiction dont nous venons de parler se rapporte donc sans conteste aux temps du royaume : alors régneront les justes, après être ressuscités d'entre les morts et avoir été, du fait de cette résurrection même, comblés d'honneur par Dieu ; alors aussi la création, libérée et renouvelée, produira en abondance toute espèce de nourriture, grâce à la rosée du ciel et à la graisse de la terre. C'est ce que les presbytres qui ont vu Jean, le disciple du Seigneur, se souviennent avoir entendu de lui, lorsqu'il évoquait l'enseignement du Seigneur relatif à ces temps-là. Voici donc ces paroles du Seigneur : « Il viendra des jours où des vignes croîtront, qui auront chacune dix mille ceps, et sur chaque cep dix mille branches, et sur chaque branche dix mille bourgeons, et sur chaque bourgeon dix mille grappes, et sur chaque grappe dix mille grains, et chaque grain pressé donnera vingt-cinq cuves de vin. Et lorsque l'un des saints cueillera une grappe, une autre grappe lui criera : Je suis meilleure, cueille-moi et, par moi, bénis le Seigneur ! De même le grain de blé produira dix mille épis, chaque épi aura dix mille grains et chaque grain donnera cinq tonnes de belle farine ; et il en sera de même, toute proportion gardée, pour les autres fruits, pour les semences et pour l'herbe. Et tous les animaux, usant de cette nourriture qu'ils recevront de la terre, vivront en paix et en harmonie les uns avec les autres et seront pleinement soumis aux hommes. » Voilà ce que Papias, auditeur de Jean, familier de Polycarpe, homme vénérable, atteste par écrit dans le quatrième de ses livres — car il existe cinq livres composés par lui —. Il ajoute : « Tout cela est croyable pour ceux qui ont la foi. Car, poursuit-il, comme Judas le traître demeurait incrédule et demandait : Comment Dieu pourra-t-il créer de tels fruits ? — le Seigneur lui répondit : Ceux-là le verront, qui vivront jusqu'alors. »

Tels sont donc les temps que prophétisait Esaïe, lorsqu'il disait : « Le loup paîtra avec l'agneau, le léopard reposera avec le chevreau ; le veau, le taureau et le lion paîtront ensemble, et un petit enfant les conduira. Le bœuf et l'ours paîtront ensemble, et leurs petits seront ensemble ; le lion comme le bœuf mangera de la paille. L'enfant en bas âge mettra sa main dans le trou de la vipère et dans le gîte des petits de la vipère, et ils ne feront pas de mal et ils ne pourront plus faire périr personne sur ma montagne sainte. » Reprenant les mêmes traits, il dit encore ailleurs : « Alors loups et agneaux paîtront ensemble ; le lion, comme le bœuf, mangera de la paille, et le serpent mangera de la terre en guise de pain, et ils ne feront ni mal ni dommage sur ma montagne sainte, dit le Seigneur. » Certains, je ne l'ignore pas, tentent d'appliquer ces textes de façon métaphorique à ces hommes sauvages qui, issus de diverses nations et ayant eu toute espèce de comportements, ont embrassé la foi et, depuis qu'ils ont cru, vivent en bonne entente avec les justes. Mais, même si cela a lieu dès à présent pour des hommes issus de toutes sortes de nations et venus à une même disposition de foi, cela n'en aura pas moins lieu pour ces animaux lors de la résurrection des justes, ainsi que nous l'avons dit ; car Dieu est riche en toutes choses, et il faut que, lorsque le monde aura été rétabli dans son état premier, toutes les bêtes sauvages obéissent à l'homme et lui soient soumises et qu'elles reviennent à la première nourriture donnée par Dieu, à la manière dont elles étaient soumises à Adam avant sa désobéissance et dont elles mangeaient les fruits de la terre. Ce n'est d'ailleurs pas le moment de prouver que le lion se nourrira de paille ; mais ce trait indique bien la grandeur et l'opulence des fruits : car, si une bête telle que le lion doit se nourrir de paille, quel ne sera pas le blé dont la simple paille suffira à nourrir des lions !

Israël rétabli dans sa terre, afin d'y avoir part aux biens du Seigneur

Isaïe lui-même annonce clairement qu'une joie de cette sorte aura lieu à la résurrection des justes,

lorsqu'il dit : « Les morts ressusciteront, ceux qui sont dans les tombeaux se lèveront et ceux qui sont dans la terre se réjouiront, car la rosée qui vient de toi est pour eux une guérison » Ezéchiel dit de même : « Voici que je vais ouvrir vos tombeaux, et je vous ferai sortir de vos tombeaux, et je vous introduirai dans la terre d'Israël. Et vous saurez que je suis le Seigneur, quand j'Ouvrirai vos tombeaux, quand je ferai sortir des tombeaux mon peuple. Je mettrai mon Esprit en vous, et vous vivrez, et je vous établirai sur votre terre, et vous saurez que je suis le Seigneur. » Le même prophète dit encore : « Voici ce que dit le Seigneur : Je rassemblerai Israël d'entre toutes les nations parmi lesquelles ils ont été dispersés, et je me sanctifierai en eux aux yeux des peuples des nations, et ils habiteront sur leur terre, que j'ai donnée à mon serviteur Jacob. Ils y habiteront en sécurité ; ils bâtiront des maisons et planteront des vignes ; ils habiteront en sécurité, quand j'exercerai un jugement sur tous ceux qui les auront méprisés, sur ceux de leurs alentours, et ils sauront que je suis le Seigneur, leur Dieu et le Dieu de leurs pères. » Or nous avons montré un peu plus haut que c'est l'Eglise qui est la postérité d'Abraham. Et c'est pourquoi, afin que nous sachions que tout cela se réalisera dans la Nouvelle Alliance, qui, de toutes les nations, rassemble ceux qui sont sauvés, suscitant ainsi à partir des pierres des fils à Abraham, Jérémie dit : « C'est pourquoi voici que des jours viennent, dit le Seigneur, où l'on ne dira plus : "Le Seigneur est vivant, lui qui a ramené les fils d'Israël de l'Égypte", mais : "Le Seigneur est vivant, lui qui a ramené les fils d'Israël du pays du septentrion et de toutes les contrées où ils avaient été chassés, et qui va les rétablir sur leur terre, celle qu'il avait donnée à leurs pères. »

Que toute créature doive, selon la volonté de Dieu, croître et parvenir à la plénitude de sa stature, pour produire et faire mûrir de tels fruits, c'est ce que dit Isaïe : « Sur toute haute montagne et sur toute colline élevée il y aura des cours d'eau, en ce jour où beaucoup périront et où les tours tomberont. La lumière de la lune sera comme la lumière du soleil, et la lumière du soleil sera septuplée, le jour où le Seigneur portera remède à la ruine de son peuple et guérira la douleur de ta plaie. » La « douleur de la plaie », c'est celle de cette plaie dont fut frappé l'homme à l'origine, lorsqu'il désobéit en Adam ; cette plaie, qui est la mort, Dieu la guérira en nous ressuscitant d'entre les morts et en nous établissant dans l'héritage des pères, selon ce que contient la bénédiction de Japhet : « Que Dieu donne de l'espace à Japhet, et qu'il habite dans les demeures de Sem. » Isaïe dit encore : « Tu mettras ta confiance dans le Seigneur, et il t'introduira dans les biens de la terre, et il te nourrira de l'héritage de Jacob ton père. » C'est ce que dit aussi le Seigneur : « Heureux ces serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant ! En vérité, je vous le dis, il se ceindra, les fera mettre à table et, passant devant eux, les servira. S'il arrive à la veille du soir et qu'il les trouve ainsi, heureux sont-ils, car il les fera mettre à table et les servira ; et si c'est à la deuxième ou à la troisième veille qu'il arrive, heureux sont-ils. » C'est cela même que Jean dit aussi dans l'Apocalypse : « Heureux et saint celui qui a part à la première résurrection ! » Isaïe a également indiqué le moment où auront lieu ces événements : « Et je dis : Jusque à quand, Seigneur ? Jusqu'à ce que les villes soient dépeuplées, faute d'habitants, ainsi que les maisons, faute d'hommes, et que la terre soit laissée déserte. Après cela le Seigneur éloignera les hommes, et ceux qui auront été laissés se multiplieront sur la terre. » Daniel dit de même : « Le règne, la puissance et la grandeur des rois qui sont sous le ciel ont été donnés aux saints du Très-Haut ; son règne est un règne éternel, et tous les empires le serviront et lui obéiront. » Et pour qu'on ne s'imagine pas que cette promesse concerne l'époque présente, il fut dit au prophète : « Pour toi, viens et tiens-toi dans ton héritage lors de la consommation des jours. »

Que ces promesses s'adressent non seulement aux prophètes et aux pères, mais aux Eglises rassemblées d'entre les gentils — à ces Églises auxquelles l'Esprit donne le nom d'« îles » parce qu'elles se trouvent placées au milieu du tumulte, qu'elles subissent la tempête des blasphèmes, qu'elles sont un port de salut pour ceux qui sont en péril et un refuge pour ceux qui aiment la vérité et s'efforcent de fuir l'abîme de l'erreur —, c'est ce que Jérémie dit en ces termes : « Nations, écoutez la parole du Seigneur et annoncez-la dans les îles lointaines ; dites : "Celui qui a dispersé Israël le rassemblera et le gardera comme un berger son troupeau ; car le Seigneur a racheté Jacob, il l'a délivré de la main d'un plus fort que lui". Ils viendront et se réjouiront sur la montagne de Sion ; ils viendront vers les biens du Seigneur, vers une terre de blé, de vin et de fruits, de bœufs et de brebis ; leur âme sera comme un arbre fertile, et ils n'auront plus faim désormais. Alors les jeunes filles se réjouiront dans l'assemblée des jeunes gens, et les vieillards se réjouiront ; je changerai leur deuil en joie, je les réjouirai. Je fortifierai et j'enivrerai l'âme des prêtres, fils de Lévi, et mon peuple se rassasiera de mes biens. » Les lévites et les prêtres, nous l'avons montré dans le livre précédent, ce sont tous les disciples du Seigneur, qui, eux aussi, «

enfrenent le sabbat dans le Temple et ne sont pas coupables». De telles promesses signifient donc, de toute évidence, le festin que fournira cette création dans le royaume des justes et que Dieu a promis d'y servir.

Jérusalem glorieusement rebâtie

Isaïe dit encore au sujet de Jérusalem et de Celui qui y régnera : « Voici ce que dit le Seigneur : Heureux celui qui a une postérité dans Sion et une parenté dans Jérusalem ! Voici qu'un Roi juste régnera, et les princes gouverneront avec droiture. » Et à propos des préparatifs de sa reconstruction il dit : « Voici que je te prépare pour pierres de l'escarboucle et pour fondements du saphir ; je ferai tes créneaux de jaspe, tes portes de cristal et ton enceinte de pierres précieuses ; tous tes fils seront enseignés par le Seigneur, tes enfants seront dans une grande paix, et tu seras édifiée dans la justice. » Le même prophète dit encore : « Voici que je crée Jérusalem pour l'allégresse, et mon peuple pour la joie. Je serai dans l'allégresse au sujet de Jérusalem, et dans la joie au sujet de mon peuple. On n'y entendra plus désormais le bruit des lamentations ni le bruit des clameurs ; il n'y aura plus là d'homme frappé d'une mort prématurée, ni de vieillard qui n'accomplisse pas son temps : car le jeune homme aura cent ans, et le pécheur qui mourra aura cent ans et sera maudit. Ils bâtiront des maisons et eux-mêmes les habiteront ; ils planteront des vignes et eux-mêmes en mangeront les fruits. Ils ne bâtiront pas pour que d'autres habitent ; ils ne planteront pas pour que d'autres mangent. Car les jours de mon peuple seront comme les jours de l'arbre de vie : ils useront les ouvrages de leurs mains. »

Si certains essaient d'entendre de telles prophéties dans un sens allégorique, ils ne parviendront même pas à tomber d'accord entre eux sur tous les points. D'ailleurs, ils seront convaincus d'erreur par les textes eux-mêmes, qui disent : « Lorsque les villes des nations seront dépeuplées, faute d'habitants, ainsi que les maisons, faute d'hommes, et lorsque la terre sera laissée déserte... » « Car voici, dit Isaïe, que le Jour du Seigneur vient, porteur de mort, plein de fureur et de colère, pour réduire la terre en désert et en exterminer les pécheurs. » Il dit encore : « Que l'impie soit enlevé, pour ne point voir la gloire du Seigneur ! » « Et après » que « cela » aura eu lieu, « Dieu, dit-il, éloignera les hommes, et ceux qui auront été laissés se multiplieront sur la terre. » « Ils bâtiront des maisons et eux-mêmes les habiteront ; ils planteront des vignes et eux-mêmes en mangeront. » Toutes les prophéties de ce genre se rapportent sans conteste à la résurrection des justes, qui aura lieu après l'avènement de l'Antéchrist et l'anéantissement des nations soumises à son autorité : alors les justes régneront sur la terre, croissant à la suite de l'apparition du Seigneur ; ils s'accoutumeront, grâce à lui, à saisir la gloire du Père et, dans ce royaume, ils accéderont au commerce des saints anges ainsi qu'à la communion et à l'union avec les réalités spirituelles. Et tous ceux que le Seigneur trouvera en leur chair, l'attendant des cieux après avoir enduré la tribulation et avoir échappé aux mains de l'Impie, ce sont ceux dont le prophète a dit : « Et ceux qui auront été laissés se multiplieront sur la terre. » Ces derniers sont aussi tous ceux d'entre les païens que Dieu préparera d'avance pour que, après avoir été laissés, ils se multiplient sur la terre, soient gouvernés par les saints et servent à Jérusalem.

Plus clairement encore, au sujet de Jérusalem et du royaume qui y sera établi, le prophète Jérémie a déclaré : « Regarde vers l'Orient, ô Jérusalem, et vois la joie qui te vient de la part de Dieu. Voici qu'ils viennent, tes fils que tu avais congédiés, ils viennent, rassemblés de l'Orient à l'Occident par la parole du Saint, se réjouissant de la gloire de Dieu. Quitte, Jérusalem, la robe de ton deuil et de ton affliction, et revêts pour toujours la parure de la gloire venant de ton Dieu. Enveloppe-toi du manteau de la justice venant de Dieu ; mets sur ta tête le diadème de la gloire éternelle. Car Dieu montrera ta splendeur à toute la terre qui est sous le ciel. Car ton nom te sera donné par Dieu pour jamais : "Paix de la justice" et "Gloire de la piété". Lève-toi, Jérusalem, tiens-toi sur la hauteur, et regarde vers l'Orient ; et vois tes fils rassemblés du couchant au levant par la parole du Saint, se réjouissant de ce que Dieu s'est souvenu d'eux. Ils t'avaient quittée à pied, emmenés par les ennemis ; Dieu te les ramène portés avec honneur, comme un trône royal. Car Dieu a ordonné de s'abaisser à toute montagne élevée et aux collines éternelles, et aux vallées de se combler pour aplanir la terre, afin qu'Israël marche en sécurité sous la gloire de Dieu. Les forêts et tous les arbres odoriférants ont prêté leur ombre à Israël par ordre de Dieu. Car Dieu conduira Israël avec joie à la lumière de sa gloire, avec la miséricorde et la justice qui viennent de lui-même. » Ces événements ne sauraient se situer dans les lieux supracélestes — « car Dieu, vient de dire le prophète, montrera ta splendeur à toute la terre qui est sous le ciel » —, mais ils se produiront aux

temps du royaume, lorsque la terre aura été renouvelée par le Christ et que Jérusalem aura été rebâtie sur le modèle de la Jérusalem d'en haut.

Après le royaume des justes : la Jérusalem d'en haut et le royaume du Père

C'est au sujet de celle-ci que le prophète Isaïe a dit : « Voici que sur mes mains j'ai peint tes murs, et tu es sans cesse devant mes yeux. » L'Apôtre dit pareillement aux Galates : « Mais la Jérusalem d'en haut est libre, et c'est elle qui est notre Mère » : il ne dit pas cela de l'Enthymésis d'un Eon égaré, ni d'une Puissance séparée du Plérôme et dénommée Prounikos, mais de la Jérusalem peinte sur les mains de Dieu.

C'est aussi cette dernière que, dans l'Apocalypse, Jean a vue descendre sur la terre nouvelle. Car, après les temps du royaume, « je vis, dit-il, un grand trône blanc et Celui qui y était assis ; de devant sa face le ciel et la terre s'enfuirent, et il ne se trouva plus de place pour eux. » Il décrit alors en détail la résurrection et le jugement universels : « Je vis, dit-il, les morts, les grands et les petits. Car la mort rendit les morts qui se trouvaient en elle; la mort et l'enfer rendirent ceux qui étaient en eux. Des livres furent ouverts. On ouvrit aussi le livre de vie, et les morts furent jugés, d'après ce qui était écrit dans ces livres, selon leurs œuvres. Puis la mort et l'enfer furent jetés dans l'étang de feu : cet étang de feu, c'est la seconde mort. » C'est ce qu'on appelle la Géhenne, dite aussi « feu éternel » par le Seigneur. « Et quiconque, dit Jean, ne fut pas trouvé inscrit dans le livre de vie fut jeté dans l'étang de feu. » Il dit ensuite : « Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre s'en étaient allés, et la mer n'était plus. Et je vis la cité sainte, la Jérusalem nouvelle, descendre du ciel, d'auprès de Dieu, apprêtée comme une fiancée parée pour son époux. Et j'entendis une grande voix, sortant du trône, qui disait : "Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes : il habitera avec eux, et ils seront ses peuples ; Dieu lui-même sera avec eux et sera leur Dieu. Et il essuiera toute larme de leurs yeux, et la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses s'en sont allées". » Isaïe l'avait déjà dit : « Ce sera le ciel nouveau et la terre nouvelle ; on ne se souviendra plus des premières choses et elles ne reviendront plus à l'esprit ; mais on trouvera joie et allégresse dans cette terre nouvelle. » C'est ce que dit l'Apôtre : « Car elle passe, la figure de ce monde. » Et le Seigneur dit pareillement : « Le ciel et la terre passeront. » Quand donc ces choses auront passé, nous dit Jean, le disciple du Seigneur, sur la terre nouvelle descendra la Jérusalem d'en haut, telle une fiancée parée pour son époux, et c'est elle qui sera le tabernacle de Dieu, en lequel Dieu habitera avec les hommes. C'est de cette Jérusalem-là que sera l'image la Jérusalem de la première terre, où les justes s'exerceront à l'incorruptibilité et se prépareront au salut, comme c'est aussi de ce tabernacle-là que Moïse a reçu le modèle sur la montagne.

Et rien de tout cela ne peut s'entendre allégoriquement, mais au contraire tout est ferme, vrai, possédant une existence authentique, réalisé par Dieu pour la jouissance des hommes justes. Car, de même qu'est réellement Dieu Celui qui ressuscitera l'homme, c'est réellement aussi que l'homme ressuscitera d'entre les morts, et non allégoriquement, ainsi que nous l'avons abondamment montré. Et de même qu'il ressuscitera réellement, c'est réellement aussi qu'il s'exercera à l'incorruptibilité, qu'il croîtra et qu'il parviendra à la plénitude de sa vigueur aux temps du royaume, jusqu'à devenir capable de saisir la gloire du Père. Puis, quand toutes choses auront été renouvelées, c'est réellement qu'il habitera la cité de Dieu. Car, dit Jean, « Celui qui était assis sur le trône dit : Voici que je fais toutes choses nouvelles. Et il ajouta : Ecris, car ces paroles sont sûres et véridiques. Et il me dit : C'est fait ! » Rien de plus juste, car, puisque réels sont les hommes, réel doit être aussi le transfert qui les affectera, étant toutefois admis qu'ils ne s'en iront pas au néant, mais progresseront au contraire dans l'être. Car ni la substance ni la matière de la création ne seront anéanties — véridique et stable est Celui qui l'a établie —, mais « la figure de ce monde passera », c'est-à-dire les choses en lesquelles la transgression a eu lieu : car l'homme a vieilli en elles. Voilà pourquoi cette « figure » a été créée temporelle, Dieu sachant d'avance toutes choses, comme nous l'avons montré dans le livre précédent, là où nous avons expliqué dans la mesure du possible le pourquoi de la création d'un monde temporel. Mais lorsque cette « figure » aura passé, que l'homme aura été renouvelé, qu'il sera mûr pour l'incorruptibilité au point de ne plus pouvoir vieillir, « ce sera alors le ciel nouveau et la terre nouvelle », en lesquels l'homme nouveau demeurera, conversant avec Dieu d'une manière toujours nouvelle. Que cela doive durer toujours et sans fin, Isaïe le dit en ces termes : « Comme le ciel nouveau et la terre

nouvelle que je vais créer subsisteront devant moi, dit le Seigneur, ainsi subsisteront votre postérité et votre nom. »

Et, comme le disent les presbytres, c'est alors que ceux qui auront été jugés dignes du séjour du ciel y pénétreront, tandis que d'autres jouiront des délices du paradis, et que d'autres encore posséderont la splendeur de la cité ; mais partout Dieu sera vu, dans la mesure où ceux qui le verront en seront dignes. Telle sera la différence d'habitation entre ceux qui auront produit cent pour un, soixante pour un, trente pour un : les premiers seront enlevés aux cieux, les seconds séjourneront dans le paradis, les troisièmes habiteront la cité : c'est la raison pour laquelle le Seigneur a dit qu'il y avait de nombreuses demeures chez son Père. Car tout appartient à Dieu, qui procure à chacun l'habitation qui lui convient : comme le dit son Verbe, le Père partage à tous selon que chacun en est ou en sera digne. C'est là la salle du festin en laquelle prendront place et se régaleront les invités aux noces.

Tels sont, au dire des presbytres, disciples des apôtres, l'ordre et le rythme que suivront ceux qui sont sauvés, ainsi que les degrés par lesquels ils progresseront : par l'Esprit ils monteront au Fils, puis par le Fils ils monteront au Père, lorsque le Fils cédera son œuvre au Père, selon ce qui a été dit par l'Apôtre : « Il faut qu'il règne, jusqu'à ce que Dieu ait mis tous ses ennemis sous ses pieds : le dernier ennemi qui sera anéanti, c'est la mort. » Aux temps du royaume, en effet, l'homme, vivant en juste sur la terre, publiera de mourir. « Mais, poursuit l'Apôtre, lorsque l'Écriture dit que tout lui a été soumis, il est clair que c'est en exceptant Celui qui lui a soumis toutes choses. Et quand toutes choses lui auront été soumises, alors le Fils lui-même sera soumis à Celui qui lui aura soumis toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous. »

Conclusion

Ainsi donc, de façon précise, Jean a vu par avance la première résurrection, qui est celle des justes, et l'héritage de la terre qui doit se réaliser dans le royaume ; de leur côté, en plein accord avec Jean, les prophètes avaient déjà prophétisé sur cette résurrection. C'est exactement cela que le Seigneur a enseigné lui aussi, quand il a promis de boire le mélange nouveau de la coupe avec ses disciples dans le royaume, et encore lorsqu'il a dit : « Des jours viennent où les morts qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de l'homme, et ils ressusciteront, ceux qui auront fait le bien pour une résurrection de vie, et ceux qui auront fait le mal pour une résurrection de jugement » : il dit par là que ceux qui auront fait le bien ressusciteront les premiers pour aller vers le repos, et qu'ensuite ressusciteront ceux qui doivent être jugés. C'est ce qu'on trouve déjà dans le livre de la Genèse, d'après lequel la consommation de ce siècle aura lieu le sixième jour, c'est-à-dire la sixième année; puis ce sera le septième jour, jour du repos, au sujet duquel David dit : « C'est là mon repos, les justes y entreront » : ce septième jour est le septième millénaire, celui du royaume des justes, dans lequel ils s'exerceront à l'incorruptibilité, après qu'aura été renouvelée la création pour ceux qui auront été gardés dans ce but. C'est ce que confesse l'apôtre Paul, lorsqu'il dit que la création sera libérée de l'esclavage de la corruption pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

Et en tout cela et à travers tout cela apparaît un seul et même Dieu Père : c'est lui qui a modelé l'homme et promis aux pères l'héritage de la terre ; c'est lui qui le donnera lors de la résurrection des justes et réalisera ses promesses dans le royaume de son Fils ; c'est lui enfin qui accordera, selon sa paternité, ces biens que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus et qui ne sont pas montés au cœur de l'homme. Il n'y a en effet qu'un seul Fils, qui a accompli la volonté du Père, et qu'un seul genre humain, en lequel s'accomplissent les mystères de Dieu. Ces mystères, «les anges aspirent à les contempler», mais ils ne peuvent scruter la Sagesse de Dieu, par l'action de laquelle l'ouvrage par lui modelé est rendu conforme et concorporel au Fils : car Dieu a voulu que sa Progéniture, le Verbe premier-né, descende vers la créature, c'est-à-dire vers l'ouvrage modelé, et soit saisie par elle, et que la créature à son tour saisisse le Verbe et monte vers lui, dépassant ainsi les anges et devenant à l'image et à la ressemblance de Dieu.